



LE

CAPUCIN ENFLAMMÉ

BIBLIOTHÈQUE AMUSANTE

LE

CAPUCIN ENFLAMMÉ

Roman comique

PAR

Le R. P. ALLELUIA

DE L'ORDRE DE LA SAINTE RIGOLADE



PARIS

P. FORT, LIBRAIRE

46, RUE DU TEMPLE, 46

Tous droits réservés

LE

CAPUCIN ENFLAMMÉ

CHAPITRE PREMIER

CAPUCINS ET VISITANDINES

Les deux couvents de Saint-Germain-en-Laye. — Jalousie du père Zéphirin. — Les frocards et les nonnes fêtent le Seize-Mai. — Le réveil après l'orgie.

Sur le territoire de Saint-Germain-en-Laye, à trois cents mètres environ de la ville proprement dite, florissait naguère un couvent de visitandines, que les décrets contre les congrégations ont indirectement frappé.

Ces décrets ne s'appliquaient, comme on sait, qu'aux congrégations masculines établies en France sans autorisation légale ; rien n'obligeait donc les susdites nonnes à abandonner leur retraite et c'est de leur plein gré qu'elles ont changé de résidence. Mais si elles ont pris cette grave détermination, ce n'a pas été sans d'amers regrets, et l'idée ne leur en serait certainement jamais venue si « l'infâme Jules Ferry », ce Dioclétien moderne, cet antechrist à longs favoris, n'avait eu la cruauté de remplacer le fameux article 7, que le Sénat avait repoussé, par des décrets d'expulsion contre les communautés de moines tolérés jusqu'alors.

Il y a là un petit mystère que nous allons expliquer en peu de mots.

Les visitandines de Saint-Germain-en-Laye jouissaient, parmi les dévots de cette ville, d'une réputation de sainteté aussi grande qu'imméritée. Le fait est qu'elles menaient



F

115503

~~115503~~



12494

840-3(=40)

40/62/40

l'existence que le populaire, en son langage pittoresque et im 123 attribae, — nous ne saurions dire pourquoi, — aux bâtons de chaises.

Cependant les religieuses de cet ordre sont cloîtrées. Comment donc s'y prenaient-elles pour faire des infidélités à leur divin époux ? Certes, ce pauvre Jésus rendrait des points à son père putatif, sous le rapport des mésaventures conjugales ; car si ce dernier fut cocufié par un pigeon, le fruit de cet adultère est continuellement trompé par la plupart des vierges apocryphes qui convolent avec lui en de mystiques noces. Et les complices de ces innombrables coups de canif, qui font des contrats de mariage du Dieu polygame une gigantesque écumeoire, ne sont pas des pigeons ! Encore faut-il, pourtant, que ses épouses volages puissent se rencontrer soit dans leurs couvents, soit au dehors, avec les audacieux mortels qui ne craignent pas de braconner sur les terres du Seigneur. Or, il est évident que les portes d'un cloître situé à proximité d'une ville ne pourraient s'ouvrir chaque jour pour livrer passage aux cavaliers servants des recluses de ce harem catholique, sans qu'il résultât de ces continuelles visites masculines un scandale très préjudiciable à la religion. Il fallait donc que les visitandines de Saint-Germain-en-Laye eussent un moyen secret de se réunir aux joyeux compagnons qui les aidaient à supporter allègrement la monotonie de leur existence claustrale.

C'est ici qu'apparaît la connexité du départ de ces nonnes avec l'exécution des décrets contre les frocards. Tout près de leur couvent, aujourd'hui désert, se dresse un autre monastère, dont les murailles épaisses, noircies par les siècles, ont un aspect des plus rébarbatifs. Cet antique édifice était habité par une vingtaine de capucins dont les trognes onluminées offraient un violent contraste avec l'apparence austère, glaciale et même quelque peu effrayante de leur demeure. Quand ils marchaient processionnellement, c'était un réjouissant spectacle que celui de ces ventres faisant ballonner la rude étoffe des frocs ;

celui du père Sosthène, le supérieur, était le plus gros, le plus rond, le plus majestueux ; rien qu'à voir cette énorme bedaine, on devinait que son possesseur était le chef de la communauté. Détail assez curieux à noter la corpulence des autres moines suivait une progression proportionnée au temps qu'ils avaient passé dans le plantureux monastère. Les plus âgés pouvaient presque rivaliser avec le père Sosthène sous le rapport de l'obésité, tandis que les plus jeunes n'avaient encore que de très légères protubérances abdominales, lesquelles se développaient d'une façon lente mais continue et auraient fini par atteindre un volume égal aux ventres de leur aînés, si les décrets d'un gouvernement impie n'étaient venus tout à coup briser ces espérances, arrêter cet épanouissement, anéantir ces promesses.

Nous avons cru devoir citer cette particularité pour montrer que le régime des capucins de Saint-Germain-en-Laye n'avait rien d'ascétique, et qu'au contraire ces bons moines ne croyaient pouvoir mieux rendre hommage au créateur qu'en témoignant à ses créatures, chacun en ce qui le concernait, une tendre sollicitude.

S'ils mangeaient bien et buvaient sec, ils ne s'adonnaient pas exclusivement aux plaisirs de la table. Quand ils avaient largement fêté Bacchus, Vénus avait pour eux des charmes et ils offraient à la déesse des sacrifices d'autant plus fréquents qu'ils avaient sous la main des prêtresses, dont la collaboration, indispensable à la célébration des cérémonies, leur était toujours assurée. Leur couvent communiquait avec celui des visitandines par une voie souterraine d'une longueur de trente à quarante pas tout au plus ; moines et nonnes pouvaient ainsi, loin des regards profanes, se réunir et se livrer à de joyeux ébats. Par le fait, les deux monastères n'en faisaient qu'un.

On comprend maintenant pourquoi l'expulsion des capucins eut pour conséquence le départ des religieuses. On a vu certainement des communautés de femmes d'où les hommes étaient rigoureusement exclus, et où régnait

néanmoins un dévergondage indescriptible ; mais les visitandines de Saint-Germain-en-Laye, rendons-leur cette justice, préféraient aux jeux de Gomorrhe et de Lesbos des passe-temps plus conformes aux lois de la nature.

La réputation des capucins n'était pas moins bonne que celle des visitandines. On devinait sans peine que le jeûne ne faisait pas partie de leurs pratiques usuelles ; mais on croyait communément qu'ils passaient la plus grande partie des nuits en prières, et les dévotes disaient en soupirant :

— Il faut bien qu'ils se sustentent pour pouvoir supporter tant de fatigues !

On attribuait aux religieuses le même zèle nocturne et l'on se trompait à leur égard, de même qu'à l'égard des bons pères. Cette croyance erronée prenait sa source dans un usage que les uns et les autres avaient adopté, en vue précisément de sauver les apparences tout en ne se refusant aucune des satisfactions compatibles avec l'état monastique. De trois en trois heures, jour et nuit, la cloche des Capucins et celle des visitandines sonnaient à toute volée.

— Quels saints hommes ! Quelles saintes femmes ! disaient les voisins réveillés en sursaut par ce carillon périodique. Toujours au pied des autels ! jamais un instant de repos ! C'est admirable !

La vérité est que les rusés frocards et leurs dignes compagnes festoyaient avec entrain pendant qu'un membre de chacune des deux communautés faisait vibrer à tour de rôle « l'airain sacré » pour donner le change aux fidèles, et qu'à travers les vitraux des chapelles brillait la clarté des lampes et des cierges, allumés dans le but de compléter l'illusion.

Toutes les fois que le personnel des deux couvents se réunissait pour faire ripaille, c'est-à-dire deux ou trois fois par semaine, on commençait par procéder à une opération qui consistait en un tirage au sort désignant à chacun des moines la dame à laquelle il devait consacrer

ses soins jusqu'au lendemain. On se plaçait à table conformément à cette désignation, qui conservait force de loi pour les jouissances intimes faisant suite au souper.

Il était convenu que la jalousie devait être bannie de ce monastère en partie double ; mais les passions ne se règlementent pas aussi facilement que les plaisirs, et à l'époque où commencent les aventures que nous allons raconter, un jeune capucin, le père Zéphirin, faisait depuis quelque temps la douloureuse expérience de cette vérité psychologique. Les grands yeux bleus et la physionomie ingénue d'une nonnette de dix-huit ans avaient touché son cœur, à tel point que les plus folles bombances, les orgies les plus sardanapalesques le laissaient froid, sombre, morose, quand l'aveugle destin avait adjugé celle qu'il aimait à un de ses compagnons.

Ce cas était naturellement très fréquent ; outre que l'infortuné Zéphirin n'avait qu'une chance sur vingt, son supérieur lui escamotait souvent cette chance unique en corrigeant le hasard, de façon à gagner à coup sûr le lot qui, sans être le plus gros, était certainement le plus séduisant. Presque toutes les visitandines de Saint-Germain-en-Laye étaient jolies, avec des types divers, mais aucune n'avait le charme exquis et pénétrant de sœur Marie-des-Ange, — ainsi se nommait la bien-aimée du père Zéphirin.

Comme la cérémonie du tirage au sort n'avait lieu que les soirs d'orgie générale, le pauvre amoureux ne manquait pas d'occasions de se dédommager de sa malchance aggravée par les fraudes du père Sosthène ; mais ces compensations ne lui suffisaient pas : il aurait voulu avoir la ravissante nonne pour lui seul.

Nous verrons par la suite si cette folle passion était payée de retour.

Dans la matinée du 17 mai 1877, le supérieur des capucins alla trouver la sœur Saint-Louis-de-Gonzague, supérieure des visitandines, qui était encore au lit et

déjeûnait d'une énorme tasse de café au lait accompagnée de plusieurs brioches.

— Vous savez la nouvelle ? lui dit-il *ex abrupto*.

— Je ne sais rien, répondit la nonne, la bouche pleine.

— Apprenez-donc, ma chère amie, que nous venons de remporter une grande victoire. Nos amis de la Chambre ont décidé le maréchal à renvoyer Jules Simon. Le de Broglie est à la tête du nouveau ministère ; il va rétablir la monarchie, reconstituer les biens du clergé, et l'Église va reprendre son ancienne prépondérance.

— Tant mieux ! mon bon Sosthène, tant mieux ! répondit avec calme la sœur Saint-Louis-de-Gonzague, quadragénaire grassouillette, qui avait pour principe de ne jamais s'émouvoir.

— Il faut que nous fêtions ce grand événement, reprit le capucin.

— Excellente idée ! approuva la religieuse.

— Ce soir donc, si vous n'y voyez pas d'inconvénient, continua Sosthène, je vous amènerai tout mon personnel. J'ai voulu vous prévenir de bonne heure pour que vous ayez le temps d'organiser un repas aussi copieux que distingué. J'enverrai les huitres et le champagne ; occupez-vous du reste.

La supérieure des visitandines qui, pendant ce colloque avait fini de déjeûner, posa sa tasse vide sur la table de nuit. Ce mouvement mit à nu son bras blanc et potelé, que le moine s'empressa de baiser galamment, un peu au-dessus du coude.

— Eh bien ! fit-elle, en donnant une petite tape amicale sur la joue de Sosthène, qu'est-ce que c'est que ces manières-là ? A peine éveillé, vous pensez à la gaudriole, polisson ?

— Toujours, ma belle amie, répliqua le capucin, qui fit mine de pousser plus loin l'attaque commencée par une insignifiante escarmouche.

Mais la sœur Saint-Louis-de-Gonzague la repoussa.

— Réservez vos amabilités pour ce soir, lui dit-elle,

et allez-vous-en pendant que je m'habillerai. A propos, pour quelle heure faudra-t-il préparer le souper ?

— Pour neuf heures. Nous ne prendrons, dans l'après-midi, qu'une légère collation, afin de faire honneur au talent de votre cuisinière.

Sosthène, à ces mots, tourna les talons ; au moment d'ouvrir la porte, il fit volte-face, non pour jeter un regard indiscret sur la nonne qui avait déjà rejeté ses couvertures (c'était là un spectacle sur lequel il était blasé), mais pour lui faire une dernière recommandation.

— N'oubliez pas les pets, dit-il ; tous nos pères en raffolent. Faites-les faire par Marie-des-Anges ; elle les réussit à merveille... Et qu'ils soient parfumés au rhum !... beaucoup de rhum !

Le capucin sortit, traversa le couloir souterrain qui conduisait à son couvent et rassembla ses subordonnés pour leur annoncer qu'il y aurait le soir, chez les visitandines, « une noce à tout casser, un balthazar épatant ». Ce furent ses propres expressions.

L'explosion de joie bruyante qui accueillit cette nouvelle ne permit pas d'entendre ces paroles énigmatiques prononcées par le père Zéphirin.

— Le moment est venu ; mon projet va s'accomplir.

On ne remarqua pas non plus que le jeune moine, se glissant derrière ses camarades, prenait le chemin par lequel le père Sosthène venait d'arriver, et se dirigeait à son tour vers l'habitation des visitandines. Il alla tout droit à la chambre de Marie-des-Anges, s'enferma avec elle et y resta environ vingt minutes.

Quand il en sortit, il avait la physionomie d'un homme qui vient... de prendre une résolution énergique. Il sut pourtant donner à ses traits une expression indifférente, dès qu'il eut rejoint les autres capucins qui étaient occupés, les uns à jouer au bouchon ou aux cartes, les autres à causer sur des sujets graveleux. Tous buvaient des liqueurs apéritives, telles que vermouth, absinthe, bitter, etc., et la plupart fumaient de grosses pipes,

dont les parfums se mariaient à ceux des alcools.

Le soir venu, ils se rendirent, leur supérieur en tête, au couvent des visitandines, en chantant sur l'air du cantique « *De Marie, qu'on publie* », ce refrain de circonstance :

Pour la fête
Qu'on s'apprête!
Qu'elle dure jusqu'au jour!
Quelle noce!
Quelle bosse!
Vivent la joie et l'amour!

— Mes enfants, dit le père Sosthène quand tous les convives, hommes et femmes, furent arrivés dans la salle du festin, nous allons procéder au tirage au sort réglementaire. Dans ma poche se trouvent vingt-trois bulletins sur chacun desquels est écrit le nom d'une de nos chères sœurs. Chaque Père va lire un de ces bulletins et, comme nous ne sommes que vingt, en me comptant, les trois sœurs dont les noms seront restés au fond de ma poche quand nous aurons tous tiré, feront l'objet d'une nouvelle loterie, à laquelle participeront ceux de nous qui se jugeront assez galants pour partager leurs soins entre deux dames. Attention ! Comme supérieur, c'est moi qui commence.

— Je te parie dix sous qu'il lire ton nom, dit la sœur Saint-Louis-de-Gonzague à la jolie béguine dont Sosthène avait vanté les aptitudes dans l'art de fabriquer la délicieuse friandise à laquelle on a donné le nom bizarre de pets-de-nonne.

Celle-ci ne répondit que par une petite moue des lèvres, qui semblait signifier :

— Ça m'est bien égal !

Le supérieur des capucins plongea sa main dans la poche, qui jouait le rôle d'urne, et en sortit un papier qu'il dépla.

— Sœur Marie-des-Ange, annonça-t-il.

A ce nom répondit un éclat de rire général, auquel se

mêlèrent quelques réflexions faites à voix basse, telles que : « A-t-il du toupet, ce sacré père Sosthène ! » « Décidément il en tient pour la petite. » « Vieux tricheur ! » La discipline était presque aussi relâchée que les mœurs dans ce couvent, où les deux sexes se confondaient, et le supérieur n'était guère plus respecté de ses subordonnés qu'il n'était en réalité respectable.

Cependant, nul n'aurait osé contester la régularité du tirage qu'il venait d'effectuer. Tous les assistants savaient que, lorsqu'il prenait la peine de préparer d'avance les bulletins, il avait soin de garder, entre deux de ses gros doigts, celui qu'il désirait s'attribuer ; mais on se contentait de rire de ce tour de passe-passe, très maladroitement exécuté.

Zéphirin seul n'en riait pas, quand le choix du père Sosthène tombait sur Marie-des-Ange. Ce soir-là, pourtant, il prit part à l'hilarité commune, ce qui étonna grandement les moines et les religieuses ; car sa passion jalouse n'était un mystère pour personne.

La sœur Saint-Louis-de-Gonzague crut devoir le complimenter d'être devenu plus raisonnable.

• — Bravo ! mon petit, lui dit-elle, je vois avec plaisir que tu es guéri de ton fol amour et de tes susceptibilités ridicules.

Pendant les nuits d'orgie, le tulolement était de rigueur.

— Mon Dieu ! il faut bien se faire une raison, répondit le jeune moine, sur un ton superlativement cafard.

Il n'y avait guère que cinq à six ans qu'il avait endossé le froc monacal, afin de mener une existence de fainéantise et de débauche ; mais l'éducation cléricale qu'il avait reçue l'avait habitué de longue date à la dissimulation.

Le tirage au sort s'acheva. Il serait sans intérêt d'en faire connaître les résultats.

— A table ! cria le père Sosthène, d'une voix éclatante.

Dès le début du souper, les convives se livrèrent aux

transports d'une gaieté aussi bruyante que licencieuse.

En mangeant les huitres, ils vidèrent deux douzaines de bouteilles de vieux Sauterne. On but ensuite du Champagne frappé, mais Zéphirin et Marie-des-Anges, qui d'habitude ne dédaignaient pas ce breuvage, prétextèrent, pour s'en abstenir, celle-ci un commencement de migraine, celui-là une légère inflammation des amygdales. On lui passa du chambertin, et l'incident fut promptement oublié, au milieu des conversations qui se croisaient d'un bout à l'autre de la table, assaisonnées de lazzi au gros sel.

Des colloques intimes s'engageaient aussi entre voisins et voisines. Le père Sosthène, tout guilleret, posait à chaque instant ses grosses lèvres sur le frais visage de la sœur Marie-des-Anges, qu'il barbouillait de sauce. Les autres moines prenaient les mêmes privautés avec les voisines que le hasard leur avait distribuées. On n'était pas encore au rôti et déjà l'ivresse faisait dodeliner les têtes de droite à gauche et de gauche à droite, comme des balanciers d'horloges.

Était-ce bien l'ivresse qui produisait un effet si prompt sur des gaillards et des luronnes habitués à boire sec et longtemps sans en être incommodés? Il fallait, dans ce cas, que le champagne fût démesurément alcoolisé.

Bientôt une sorte de torpeur s'empara de tous les convives à l'exception du père Zéphirin et de la sœur Marie-des-Anges, qui paraissaient prendre un intérêt prodigieux aux progrès de cette somnolence générale.

Onze heures sonnèrent. Au même instant ces deux personnages échangèrent un regard expressif et le moine se leva.

— Notre balthazar, dit-il, ne doit pas nous faire oublier la cloche. C'est à mon tour d'aller la sonner. J'y vais.

— C'est au mien d'aller sonner la nôtre, dit aussitôt la sœur Marie-des-Anges, en se dégageant du bras du père Sosthène, passé autour de sa taille.

Celui-ci protesta.

— Ne me quitte pas, bredouilla-t-il d'une voix pâteuse. Au diable la cloche! Reste ici, n'a mignonne.

Mais la jeune nonne était déjà près de la porte et l'ouvrait en disant :

— Je reviens dans dix minutes. Il ne faut pas déroger à la règle. Que diraient les fidèles, s'ils n'entendaient pas le carillon auquel ils sont habitués?

Elle sortit avec Zéphirin. Cinq minutes après, tous les convives qui étaient restés dans la salle du festin ronflaient à qui mieux mieux. Personne n'avait remarqué que ni l'une ni l'autre des deux cloches n'avait tinté.

Le lendemain matin, à dix heures, le supérieur des capucins se réveilla. Tous les autres dormaient encore dans les positions les plus hétéroclites. La sœur Saint-Louis-de-Gonzague avait le nez dans son assiette; une douzaine de moines et de religieuses étaient étendus sous la table, les uns sur les autres, dans un pêle-mêle indescriptible.

Frocards et nonnes, rudement secoués par le père Sosthène, se frottèrent les yeux et se levèrent, la mine ahurie, ne paraissant savoir ni où ils étaient ni ce qui s'était passé. Enfin, la mémoire leur revint. Ils commencèrent alors par manifester une surprise d'avoir été si facilement terrassés par les libations relativement peu abondantes. Tout à coup un des capucins s'écria :

— Mais je ne vois pas Marie-des-Anges? Où diable peut-elle bien être?

— Et Zéphirin? répliqua une religieuse; il n'est pas ici non plus.

— Je parie qu'ils sont tous deux dans la même chambre dit en riant le père Sosthène. Allons leur donner une aubade, voulez-vous?

La proposition fut acceptée à l'unanimité. On parcourut processionnellement les deux couvents, en visitant d'abord les confortables cellules où couchaient les

capucins et les visitandines, puis les chapelles, les cuisines, etc., etc. Aucune salle, aucun réduit ne fut laissé inexploré, mais toutes les recherches furent infructueuses.

Zéphirin et Marie-des-Anges avaient disparu.

CHAPITRE II

CAPUCIN, VISITANDINE ET COCOTTE

Disparition du père Zéphirin et de la sœur Marie-des-Anges.

— Leur arrivée à Paris. — Une jeune personne aux mœurs légères leur offre l'hospitalité.

— Mille millions de pétards ! s'écria le père Sosthène, quand il eut acquis la certitude que Zéphirin et la jolie nonne s'étaient enfuis ; je comprends maintenant pourquoi ce polisson n'a pas eu l'air vexé comme d'habitude, quand j'ai tiré, hier soir, le nom de sa dulcinée. Les misérables étaient d'accord pour f..... le camp !

Le supérieur des capucins avait été sept ans soldat ; il avait roulé sa bosse en Afrique et n'avait jamais pu se débarrasser de certaines habitudes de caserne. Quand, pour une cause quelconque, il était en colère, il jurait, sacrait, blasphémait comme le dernier des mécréants.

— Ce qu'il y a de drôle, insinua une petite nonne, c'est que trois ou quatre verres de champagne aient suffi pour nous mettre dans un état...

— Humiliant, interrompit la supérieure. Oui, humiliant, répéta-t-elle. Si nous ne sommes plus capables de mener un souper jusqu'au bout, nous n'avons plus qu'à donner notre démission.

— C'est vrai, dit le père Sosthène d'un air piteux.

— Je ne suis pas de votre avis, reprit la jeune religieuse qui avait amené la conversation sur ce terrain. Vous savez, mes sœurs, et vous aussi, mes pères, que jusqu'à présent les noces les plus carabinées ne m'ont



Arithmétique cléricale : Deux de vingt valent une de quarante.



pas plus troublé la cervelle que barbouillé l'estomac. Eh bien ! je vous déclare que je ne suis pas honteuse du tout d'avoir roulé hier soir sous la table, après avoir sifflé à peine ce qu'il faudrait pour émoussiller une novice.

— Pourquoi ? ma petite, demanda la sœur Saint-Louis-de-Gonzague ; parce que tu as fait tes preuves ? Mais nous aussi, nous les avons faites !...

— Un peu pour ça, mais surtout parce que je suis convaincue que notre champagne était drogué... Qui est-ce qui l'a débouché pour le mettre dans la glace ? Marie-des-Anges. Or, vous avez remarqué qu'elle n'en a pas bu une goutte, ni Zéphirin non plus.

— C'est vrai, s'écrièrent en chœur les capucins et les visitandines.

— Ah ! fit la nonne triomphante, vous commencez à me comprendre, c'est fort heureux !

Un puissant narcotique avait été, en effet, mêlé au vin. Grâce à cette précaution, les fugitifs avaient pu mettre leur projet à exécution, avec la certitude que rien n'y mettrait obstacle.

Tout à coup, le père Sosthène se frappa le front en poussant un grand cri.

On s'empressa autour de lui, pensant qu'il était pris d'un malaise subit.

— Auriez-vous la colique ? lui demanda la sœur Saint-Louis-de-Gonzague, en lui tâtant le ventre avec sollicitude.

— Non, dit-il, j'ai le trac. Ce garnement de Zéphirin était, vous le savez, trésorier du couvent. J'ai peur qu'il n'ait popoté dans la caisse.

— Il faut s'en assurer, s'écrièrent les autres moines, sur tous les tons de l'épouvante.

Le supérieur avait une double clé du coffre-fort de la communauté. Malgré sa corpulence, il courut à la chambre du frocart déserteur, dans laquelle se trouvait le meuble qu'il ouvrit, non sans peine, car sa main tremblait bien fort.

Horreur ! la caisse était vide, ou, du moins, c'était tout comme : elle ne contenait qu'une vieille pipe et un bonnet de coton. Zéphirin n'avait pas *popoté* — selon la gracieuse expression du père Sosthène ; il avait préféré tout prendre. Billets de banque, espèces monnayées et titres au porteur, représentant au total un peu plus de vingt mille francs.

On imagine aisément les cris de rage, les imprécations que cette navrante découverte arracha aux capucins et à leur chef. Que d'aumônes pour les âmes du purgatoire, que d'offrandes extorquées aux dévotes, sous l'empire de terreurs sacrées habilement entretenues, que de pieuses floueries, en un mot, représentait la somme effrontément volée par Zéphirin ! Sans doute, la générosité des fidèles est incépisable, quand on sait le chatouiller à l'endroit sensible, et les frocards de Saint-Germain-en-Laye s'y entendaient à merveille, mais il faudrait du temps pour reconstituer le magot envolé !

Laissons les pauvres capucins à ces sombres réflexions et rejoignons les amoureux en fuite.

En quittant la salle du festin, Marie-des-Anges, qui était grande, avait endossé un froc de moine, dont le capuchon, dissimulant en partie ses traits, lui complétait un déguisement sous lequel il était impossible de deviner son sexe. Puis elle était sortie du couvent, avec Zéphirin, muni d'un sac de nuit dans lequel il avait transvasé le contenu de la caisse confiée à sa garde, et tous deux s'étaient dirigé vers la gare.

Ils marchèrent rapidement, afin de ne pas manquer le dernier train pour Paris. Négligeant de prendre leurs billets que, du reste, on ne leur demanda pas, ils montèrent dans un compartiment de première classe. La locomotive lança le coup de sifflet du départ. Cinquante minutes plus tard, nos tourtereaux arrivaient à la gare Saint-Lazare, fort embarrassés de savoir où ils iraient achever la nuit.

Ils ne pouvaient songer à demander l'hospitalité dans

une maison religieuse : c'eût été courir trop gros risque. D'un autre côté, Zéphirin n'était venu qu'une seule fois à Paris depuis son entrée au couvent de Saint-Germain, et il n'avait passé que quelques heures dans la grande ville.

Fruit des pastorales amours d'une institutrice congréganiste et d'un curé de campagne, son enfance s'était écoulée loin des bruits du monde. Aussitôt après sa naissance, qui s'était opérée avec tout le mystère désirable, son père l'avait remis à une brave villageoise, en le lui présentant comme un orphelin n'ayant aucune famille ; plus tard, il l'avait pris avec lui et s'était ainsi acquis un grand renom de charité parmi ses paroissiens, dont aucun ne soupçonnait les liens de parenté qui unissait l'enfant au prêtre. Ce dernier, enfin, avait voulu faire entrer son fils dans le clergé séculier, mais le jeune Zéphirin avait préféré le froc à la soutane. En somme, ce jeune moine, qui était âgé de vingt-six ans à l'époque où il se lança dans l'existence libre et aventureuse dont nous avons entrepris de raconter les péripéties les plus saillantes, n'avait alors aucune expérience de la vie. Hors de son couvent, livré à lui-même, il se trouvait aussi dépaysé en débarquant, à une heure du matin, sur la place du Havre, que pourrait l'être un anthropophage océanien transplanté, par un coup de baguette magique, dans la salle de l'Opéra, une nuit de bal masqué.

Quant à la sœur Marie-des-Anges, c'était bien pis encore. Elle avait beau fouiller ses souvenirs les plus lointains, elle se voyait toujours au milieu de religieuses. Avant de prendre l'habit des visitandines, elle était sœur converse dans une autre communauté, où elle serait probablement restée toute sa vie, si le père Sosthène, ayant eu l'occasion de passer par là, n'avait été séduit par sa grâce juvénile et ne l'avait, par suite, arrachée à son humble emploi. La fillette avait accepté avec joie le changement qui lui était offert. Son enfance s'était écoulée dans le couvent que le capucin lui faisait quitter ; elle y avait vécu relativement heureuse jusqu'à l'âge de

douze ans ; mais alors, la supérieure était morte et avait été remplacée par une béguine méchante, acariâtre, qui n'avait cessé d'accabler des plus mauvais traitements la pauvre petite, choyée et dorlotée jusqu'à ce jour.

Si l'ancienne supérieure avait eu pour l'enfant qui devait prendre, par la suite, le nom de Marie-des-Anges, des procédés dont les religieuses sont peu coutumières à l'égard des petites filles confiées à leurs soins, cette anomalie avait sa raison d'être : la bien-aimée de Zéphirin était la propre fille de la susdite nonne, et l'on sait que les animaux les plus féroces ont le sentiment ou du moins l'instinct de la maternité,

Comme on peut en juger par cette courte notice biographique, la jolie visitandine était totalement incapable de venir en aide aux perplexités de son compagnon, qui aurait eu grand besoin d'un guide pour faciliter son entrée dans sa nouvelle existence si différente de celle qu'il avait menée jusqu'alors. Douée, comme presque toutes les femmes, d'une puissante faculté d'assimilation, elle devait très promptement se familiariser avec le monde dans lequel elle allait entrer ; encore lui fallait-il un apprentissage, si court qu'il fût. A peine échappée de son cloître, elle éprouvait une sensation qu'on peut comparer à celle d'un naufragé jeté sur une rive inconnue, et qui, heureux d'avoir échappé à la mort, — de même qu'elle se réjouissait d'être délivrée d'une captivité qu'égayaient insuffisamment de monotones orgies, — se demande avec une certaine inquiétude quelles surprises la destinée lui réserve.

La sœur Marie-des-Anges et le père Zéphirin s'en allaient donc côte à côte sans savoir où. En sortant de la gare, ils s'étaient engagés dans la rue d'Amsterdam et marchaient sans échanger une parole.

Bientôt une pluie fine commença à tomber. Cette circonstance eut pour effet de rompre leur mutisme.

— Ah ça ! dit la nonne, où allons-nous coucher ? Quoique abritée jusqu'à un certain point par mon costume de

capucin, je ne tiens pas à recevoir, toute la nuit, la pluie sur le dos.

— Ni moi non plus, répondit Zéphirin, mais je ne connais aucun hôtel. Si nous entrons dans le premier venu, nous pouvons tomber chez des impies qui s'égayeront aux dépens de notre saint habit. De plus, nous risquons d'être questionnés. Je sais bien que notre fuite ne peut être encore signalée, attendu que ma petite drogue soporifique n'a pas encore cessé de produire son effet; mais si l'on nous demande d'où nous venons et où nous allons, je ne vois pas comment nous pourrions répondre sans éveiller des soupçons.

— Bast ! fit Marie-des-Anges, si l'on a l'indiscrétion de nous inte roger, je me charge d'inventer une histoire très vraisemblable. D'ailleurs la pluie redouble et...

La religieuse fut interrompue par un ensemble discordant de cris, de chansons et d'éclats de rire. Sortant en désordre de la maison devant laquelle Zéphirin et sa compagne étaient arrivés, une bande joyeuse les saluait par des hurras frénétiques, et, avant qu'ils ne fussent revenus de leur surprise, les entraînait au milieu de la rue et exécutait une ronde folle, en chantant à tue-tête :

Père capucin, confessez ma femme,
Père capucin confessez-la bien.

Le moine et la sœur essayèrent vainement de s'échapper de ce cercle infernal. Leurs bourreaux sortaient évidemment d'une soirée où ils s'étaient désaltérés avec autre chose que des sirops et de l'eau sucrée; dans leur impitoyable gaité, ils ne répondaient que par des plaisanteries, dont quelques-unes étaient un peu salées aux supplications de leurs victimes.

Enfin la danse cessa. La troupe folâtre, composée d'une dizaine de jeunes gens parmi lesquels dominait l'élément féminin, comprenait vaguement qu'il pouvait être dan-

gereux de prolonger la plaisanterie. L'intervention d'un gardien de la paix eût suffi, en effet, pour lui donner un épilogue déplaisant.

Marie-des-Anges fit un mouvement pour fuir cette société bruyante; mais Zéphirin la retint par son froc: une idée lui était subitement venue, et si son visage n'eût pas été dans l'ombre, on aurait vu sur ses lèvres voltiger un malin sourire.

— Mes chers enfants, dit-il sur un ton paternel, vous êtes d'aimables farceurs; je suis sûr que vous n'avez pas eu l'intention de nous manquer de respect. Vous avez dansé autour de nous, de même que jadis le roi David dansa devant l'arche: nous n'avons donc pas à nous formaliser de vos exercices chorégraphiques, et pour vous prouver que nous ne vous gardons pas rancune, je vais vous demander un petit service.

— Bravo ! cria l'auditoire; vivent les capucins !

— Chut ! chut ! mes bons amis, fit Zéphirin; n'ameutez pas le voisinage. Cela nous compromettrait.

En parlant, l'astucieux frocard s'était approché peu à peu d'une grande blonde, élégamment vêtue, et qui paraissait n'avoir pas de cavalier. Il lui lançait des œillades assassines.

— Nous ne faisons, continua-t-il, que traverser Paris. Arrivés ce soir, nous devons repartir demain matin, ou plutôt ce matin, de très bonne heure. En attendant nous ne serions pas fâchés de prendre un peu de repos, mais nous ne savons où aller. Vous comprenez, l'habit que nous portons nous impose une certaine circonspection. Si vous étiez assez bons pour nous indiquer un hôtel honnête, vous nous rendriez un grand service. Peu importe le prix des chambres; j'ai, grâce à Dieu, la bourse bien garnie.

Ces derniers mots parurent intéresser vivement la jeune personne à laquelle Zéphirin n'avait pas cessé de décocher des regards brûlants. Peut-être ce dernier les avait-il prononcés dans ce but. Il n'eût pas été digne

d'appartenir à l'Église, s'il avait mis en doute la puissance de l'or.

— J'ai votre affaire, dit la grande blonde ; je demeure à deux pas d'ici, place Vintimille, et mon appartement est à côté de celui d'une de mes amies, absente de Paris pour quelques jours. En partant, elle m'a laissé ses clefs ; vous serez là comme chez vous. Ça vous va-t-il ?

— Parfaitement, répondit le capucin, et nous ne saurions trop vous remercier, ma belle demoiselle ; seulement n'est-il pas à craindre que notre présence chez une personne du beau sexe, bien que cette personne n'y soit pas, ne donne lieu à de fâcheuses interprétations ?

— Pas de danger ! affirma l'hospitalière cocotte ; personne ne vous verra. La concierge ne se lève pas avant huit heures. Quand vous voudrez sortir, vous n'aurez qu'à dire en passant devant sa loge : « Cordon, s'il vous plaît. » Ma pipelette est habituée à entendre ça à toute heure de la nuit ; elle tire sa ficelle sans se réveiller. La porte s'ouvrira donc et vous pourrez filer sans aucune difficulté.

Le capucin était ravi de cet arrangement. Marie-des-Anges, qui s'était abstenue de prendre part à l'entretien de peur que le timbre de sa voix n'inspirât des doutes sur son sexe, ne voyait dans l'offre accepté par son compagnon, qu'un moyen comme un autre d'aller se coucher ; elle n'éleva aucune objection et répondit simplement par un signe de tête affirmatif à la jeune femme qui lui demandait si sa proposition lui convenait. Zéphirin crut devoir expliquer son mutisme en la présentant comme un jeune moine très timide, dont la candeur devait être effarouchée par la société bruyante au milieu de laquelle il se trouvait.

Quand le capucin eut fini de parler, sa gracieuse hôtesse distribua des poignées de main à la ronde.

— Il est temps d'aller dormir, dit-elle ; bonne nuit !

Et, se penchant à l'oreille d'une de ses amies, elle chu-

chotta quelques paroles qui devaient être drôles, car la confidente éclata de rire.

— Que dit-elle ? que dit-elle ? demandèrent curieusement les autres femmes.

Le mystérieux propos, répété de bouche en bouche, provoqua une hilarité générale. Zéphirin eut la pensée que la grande blonde avait résolu quelque mystification contre lui et contre Marie-des-Anges, et qu'elle faisait part de son projet à ses camarades. Il fut sur le point de refuser l'hospitalité qu'il avait d'abord acceptée avec joie et dont il comptait tirer parti dans un but que nous ne tarderons pas à connaître. Il hésitait encore quand Marie-des-Anges lui dit tout bas :

— J'ai entendu. Cette femme se propose d'abuser de la situation pour exiger de nous... ce que je ne puis pas lui donner. Que faire ?

— Ne crains rien, murmura le moine.

Et, tranquilisé, il dit gracieusement à l'habitante de la place Vintimille :

— Mon enfant, nous sommes à vos ordres.

Cinq minutes plus tard, le capucin, la visitandine et la cocotte pénétraient en silence dans la maison dont celle dernière occupait un appartement contigu à celui dans lequel devaient coucher ses hôtes de rencontre.

CHAPITRE III

COMMENT LE PÈRE ZÉPHIRIN TROUVA CHEZ MADEMOISELLE OLGA
BON SOUPER, BON GITE ET LE RESTE.

Projet machiavélique du père Zéphirin. — Bon souper, bon gîte et le reste. — Le capucin, gorgé de victuailles et d'amour par la blonde Olga, file sans bruit, en lui chipant ses frusques.

Précédés de la jeune femme qui leur offrait l'hospitalité, Zéphirin et Marie-des-Anges montèrent trois étages,

non sans trébucher de temps en temps, par suite de l'obscurité profonde qui régnait dans l'escalier.

— C'est ici, dit la grande blonde en introduisant une clé dans la serrure d'une des deux portes qui se faisaient vis-à-vis sur le palier ; et là, ajouta-t-elle, en montrant l'autre porte, est l'appartement que je suis heureuse de pouvoir mettre à votre disposition.

Elle entra, prit, sur la banquette de l'antichambre, une bougie qu'elle alluma, et s'adressant à Marie-des-Anges :

— Maintenant que nous voilà en petit comité, lui dit-elle, je pense que vous allez vous déridier un brin. Il n'est pas permis d'être timide à ce point, surtout avec une figure comme la vôtre, qui, soit dit entre nous, doit vous attirer pas mal de pénitentes.

— Oh ! mademoiselle !... fit la nonne, feignant d'être scandalisée, afin de confirmer la cocotte dans son opinion.

— Allons ! allons ! ne rougissez pas comme une jeune fille ! Et, pour vous donner un peu d'aplomb, faites-moi l'amitié d'accepter un verre de vieux pomard avec une tranche de galantine ou de pâté de foie gras, histoire de vous réchauffer l'intérieur avant d'aller vous coucher. Nous sommes seuls ; ma femme de ménage s'en va le soir et ne vient, le matin, qu'à neuf heures. Par conséquent, on ne saura rien de cette petite débauche intime. Voyons ! acceptez-vous ?

La grande blonde ponctua son invitation par un regard qui eût enflammé les sens du séminariste le plus candide. Elle ne croyait pas que le jeune moine dont la froide indifférence l'humiliait, — car elle avait conscience de ses charmes, — pût résister à cette œillade chargée de voluptueuses promesses ; aussi fut-elle profondément dépitée en recevant cette réponse, faite sur un ton d'excessive naïveté :

— Je vous remercie, Mademoiselle, mais je n'ai ni faim ni soif et je m'endors.

Zéphirin, voyant une vive rougeur monter subitement aux joues de la cocotte et craignant qu'elle ne voulût se

venger, par quelque esclandre, d'un dédain dont elle ne pouvait deviner la cause, se hâta de la calmer en lui disant, d'une voix d'abord onctueuse, puis tendre, amoureuse, et enfin passionnée :

— Daignez excuser le refus de mon jeune frère et ne l'attribuez pas uniquement à sa timidité naturelle, dont vos attraits et votre grâce auraient certainement triomphé. Le fait est qu'il entre à peine en convalescence à la suite d'une longue maladie ; c'est même pour cela que j'ai été chargé par notre supérieur de le conduire dans une de nos communautés située sur les bords de la Méditerranée. Il est totalement incapable de faire honneur au souper délicat que vous voulez bien lui offrir ; mais je suis robuste, moi, et je serai trop heureux de vous tenir compagnie. Près de vous, je me sens un tel appétit, que, sans me flatter, je crois pouvoir me comporter aussi vaillamment que deux convives de moyenne force. J'ai hâte de vous prouver qu'il n'y a, dans mes paroles, ni exagération ni fausseté et qu'elles sont plutôt au-dessous de la réalité.

— Peste ! fit la jeune femme, en riant ; je suis charmée de vous voir en d'aussi bonnes dispositions. Je vais donc conduire votre camarade à sa chambre ; après quoi nous nous mettrons à table.

Zéphirin, voyant que le charmant visage de Marie-des-Anges avait fait impression sur leur aimable hôtesse, jugea prudent d'accompagner les deux femmes à l'appartement voisin. Il voulait ainsi épargner à sa compagne l'ennui de jouer le rôle de Joseph vis-à-vis de la Putiphar de la place Vintimille. Il ne ne put toutefois empêcher celle-ci de se jeter au cou de la religieuse, et d'appliquer un long baiser sur ses lèvres roses, — licence dont elle s'excusa en ces termes :

— Faut pas m'en vouloir, mon petit père. C'est pas ma faute. On ne devrait pas être timide et malade, quand on est si joli garçon !

L'incident n'eut pas d'autres suites. Pour éviter un

retour offensif, la visitandine poussa le verrou de sa chambre; puis elle se déshabilla prestement et se mit au lit.

Zéphirin abandonna aussitôt toute retenue; sans oublier le mystérieux projet en vue duquel il avait sournoisement quêté l'invitation de la grande blonde, il se sentait d'humeur à folichonner avec son hôtesse de façon à lui donner une haute idée de ses aptitudes en matière galante.

Il commença par lui prendre la taille, qu'il entourait de son bras musculeux. Ce procédé, un peu léger de la part d'un religieux, ne parut pas déplaire à la jeune femme qui se contenta de dire en riant :

— Eh ! papa, on s'émancipe, il me semble.

Elle était légèrement penchée en avant. Pour toute réponse, le capucin dévora de baisers son cou blanc, qu'ombrageaient les cheveux follets de sa nuque.

— Oh ! que ça sent bon ! dit-il ensuite, en ouvrant largement ses narines, avec un reniflement bruyant et voluptueux.

Il voulut recommencer, mais la cocotte relevant brusquement la tête; le nez de Zéphirin en reçut un choc dont la violence fit faire au moine décontenancé une série de grimaces souverainement comiques.

Quoique vexé de cette plaisanterie, il eut le bon esprit de n'en rien laisser voir et même d'en rire avec la coupable. Celle-ci le remercia de cette preuve de bon caractère par une lape amicale sur sa lonsure.

— Et maintenant, dit-elle alors, assez de tendresses pour le quart d'heure ! Tu vas trop vite, mon gros loulou (elle était devenue, comme on voit, tout à fait familière); laisse-moi préparer la boustifaille. Quand j'aurai becqueté, je te permettrai de faire du sentiment tant que tu voudras.

Ayant, par cette promesse, calmé les impatiences du moine, elle disposa, en un instant, sur une petite table, dans son boudoir, deux convertis, une terrine de Strasbourg, une moitié de poularde, bref un petit souper froid

modeste mais fort présentable. Zéphirin, qui avait à peine mangé avant de quitter son couvent, vit ces apprêts avec plaisir, et, pendant que son hôtesse allait chercher deux vieilles bouteilles dans une pièce voisine, il prononça à voix basse, en se frottant les mains, ces mots énigmatiques :

— Je ne m'attendais pas à faire d'une pierre trois coups. La Providence me comble !

Avant d'expliquer en quoi consistait le troisième coup auquel le capucin faisait allusion (les deux autres, étaient, on le devine, la satisfaction de son ventre et celle de ses désirs sensuels), esquissons le portrait de la jeune femme dont il comptait mettre ainsi l'hospitalité à profit. A la vérité, elle n'est appelée à jouer dans ce récit qu'un rôle épisodique de très peu d'importance; néanmoins nous ne croyons pas devoir nous abstenir de la présenter au lecteur, d'une façon moins vague que nous ne l'avons fait jusqu'à présent.

Elle répondait au nom d'Olga et se donnait, sur ses cartes de visite, la profession d'artiste dramatique. S'il suffit de paraître sur une scène pour justifier ce titre, elle y avait des droits incontestables; car après avoir joué trois cents fois consécutives, dans une féerie, le rôle d'une carotte, personnage muet mais court vêtu, elle venait de signer, avec le directeur d'un café-concert, un engagement très avantageux: cent francs par mois et dix francs d'amende, chaque fois qu'elle manquait une représentation. Or, comme elle avait fait son chemin depuis ses débuts dans la féerie, elle ne se croyait plus tenue à la même assiduité qu'autrefois; en somme, ses mois se soldaient généralement par une centaine de francs à déboursier; mais elle n'y perdait pas, tant s'en faut, les occupations qui l'empêchaient, deux soirs sur trois, en moyenne, de venir à son « beuglant » étant presque toujours grassement rémunérées.

Bonne fille au demeurant, Olga avait des fantaisies tout à fait désintéressées; plusieurs fois elle s'était

laissé gruger par des jeunes gens peu délicats qui ne se contentaient pas de son amour. Un matin, elle s'apercevait qu'il ne lui restait plus d'argent, plus de bijoux, plus rien. Alors elle flanquait à la porte le drôle qui l'avait exploitée, — à moins que celui-ci n'eût pris les devants pour pratiquer ailleurs son honnête industrie ; — elle jurait de ne plus se laisser pincer, mais sa faiblesse était incurable. Cette pauvre enfant avait le cœur trop inflammable. On a pu, du reste, en juger par son attitude auprès de la visilandine travestie.

Au physique, nous l'avons dit, elle était grande et blonde. De grands yeux d'un bleu sombre, dont elle savait rendre l'expression ardente ou langoureuse, une bouche aux lèvres sensuelles, un nez légèrement retroussé, d'une allure très provocante, deux oreilles finement ourlées et un teint qui n'avait pas besoin de maquillage pour être d'une blancheur rosée, formaient un ensemble dont les séductions auraient suffi pour déterminer Zéphirin à accepter l'invitation d'Olga, quand bien même l'astucieux moine n'aurait pas eu un autre motif de désirer de s'introduire chez la jolie fille.

Leur souper en tête-à-tête fut d'une gaieté exubérante. La petite table avait été poussée auprès de la chaise longue, sur laquelle les deux convives s'assirent très près l'un de l'autre. Le capucin, qui devait à une grande habitude la faculté de lamper sec et longtemps sans en être incommodé, fit cependant le bon apôtre.

— C'est bon ! dit-il en absorbant sa première rasade. Je ne bois ordinairement que de l'eau : c'est la règle de mon couvent. Aussi ferai-je bien de me modérer, afin de pouvoir m'en aller, comme j'en ai l'intention, dans quelques heures.

La cocotte trouva drôle de griser ce sobre personnage, et, pour l'obliger à boire, elle lui donna l'exemple, si bien que ce fut elle qui, déjà émoussillée par ses précédentes libations, ne tarda pas à se trouver dans l'état où elle aurait voulu voir Zéphirin.

C'était précisément ce que celui-ci désirait. Il simula une ivresse naissante et, quand il vit qu'Olga, la tête alourdie, ne pensait plus à remplir les verres au fur et à mesure qu'ils se vidaient, il se chargea de cet office et s'en acquitta avec tant de zèle que la jolie blonde eût été incapable de faire trois pas sans s'étaler sur le parquet.

Elle avait heureusement, pour la soutenir, un compagnon robuste qui avait conservé toute sa raison et tout son sang-froid.

Un sourire de triomphe sur les lèvres, le moine poussa la complaisance jusqu'à servir de femme de chambre à la chanteuse de café-concert ; après quoi, craignant sans doute que la lumière ne l'empêchât de dormir, il eut la délicate attention de souffler les bougies.

Deux heures s'écoulèrent. Pendant ce temps, eurent lieu divers incidents qu'il nous paraît superflu de raconter.

L'aube matinale blanchissait les vitres. Zéphirin, qui s'était débarrassé de son froc et de quelques autres pièces de son vêtement (il faisait si chaud dans cette chambre couverte de tapis et garnies d'épaisses tentures !). Zéphirin, disons-le, se rhabilla dans le plus grand silence. Puis s'étant assuré que la jeune femme dormait d'un profond sommeil, il prit sa robe, son chapeau, ses bottines à hauts talons, en un mot tout le costume qu'elle portait la veille, et sortit toujours en silence, grâce au tapis qui amortissait le bruit de ses pas.

Un instant après, il entra dans l'appartement voisin et frappait doucement à la porte de la chambre dont la sœur Marie-des-AnGES, on s'en souvient, avait poussé le verrou.

— C'est moi, disait-il en même temps, à demi-voix. Ouvre vite.

La religieuse, devant se lever de très bonne heure, ne dormait, comme on dit vulgairement, que d'un œil. Au premier appel du capucin, elle sauta hors du lit et courut ouvrir la porte.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda-t-elle, en désignant le paquet de hardes dont Zéphirin s'était emparé.

— Tu le vois bien, répondit celui-ci. N'avais-tu pas deviné que j'avais un but en nous faisant inviter par la propriétaire de ces frusques ? Crois-tu que, s'il en eût été autrement, j'aurais fait à cette jeune personne les deux doigts de cour discrète, mais significative, qui l'ont décidée à nous offrir un gîte ? Certainement elle est gentille, mais tu sais bien que je n'aime que toi, et que j'aurais préféré passer la nuit dans une auberge quelconque, seul avec ma petite Marie-des-Anges, si je n'avais pas conçu à la vue d'Olga, — car la blonde enfant s'appelle Olga, — un projet splendide et n'ayant pas plus de rapport avec l'amour ou la galanterie qu'une seringue à piston avec un saint-ciboire.

La visitandine ne paraissait pas avoir le moindre souci relativement à la manière dont son compagnon avait employé le temps qu'elle avait passé à dormir. L'idée ne lui vint même pas de le questionner à ce sujet, et ce fut d'une voix que la passion ne faisait nullement trembler, qu'elle lui dit :

— Alors, ce fameux projet consistait à *chaperder*, comme disait le père Sosthène, les vêtements de la conquête, — ou plutôt de la mienne, car malgré tes œillades et l'allusion que tu as faite à ta bourse bien garnie, elle ne demandait pas mieux que de réserver toutes ses amabilités au petit frère qu'elle pensait trouver sous mon froc.

— Tel était, en effet, mon plan, répondit Zéphirin, sans protester contre les derniers mots de son interlocutrice, si blessants qu'ils fussent pour son amour-propre de séducteur, — mais, ajouta-t-il, avec vivacité, ne reste pas ainsi en chemise, d'abord tu pourrais t'enrhumer, et puis il serait imprudent d'attendre le réveil d'Olga. Il est vrai que cette complication n'est guère vraisemblable, vu la cuite que cette chère enfant s'est administrée, mais ce n'est pas une raison pour prendre racine en ce logis. Tiens, enfile ces bas de soie.



La tentation de saint Antoine, ermite.

— Quoi ! même les bas ? fit Marie-des-Anges.

— Naturellement. Les tiens ont la marque du couvent. Tu n'aurais qu'à te retrousser dans la rue pour trahir ton incognito. Oh ! je pense à tout moi. J'ai pris jusqu'à cette jolie chemise brodée, qui...

— Ah ! par exemple, interrompit la nonne, tu ne dois pourtant pas supposer que j'irai montrer la mienne aux passants !

— On ne sait pas ! répliqua gravement le moine.

— Quelle chance ! s'écria sa complice (on peut bien donner cette qualification à une gaillarde qui s'appropriait, sans plus de façons, le produit d'un vol, après avoir consenti, non moins philosophiquement, à faire usage des fonds emportés par Zéphirin), quelle chance, répéta-t-elle, ces bas me vont comme s'ils avaient été faits pour moi sur mesure.

— Ghut ! pas si fort ! dit le capucin. Ces murs ne ressemblent pas à ceux de nos couvents, qui sont assez épais pour qu'aucun bruit compromettant ne puisse parvenir aux oreilles profanes. Hâte-toi, tu l'extasieras après.

La visitandine obéit. En quelques minutes elle fut vêtue de pied en cap. Le chapeau la gênait un peu ; mais en se voyant dans la glace de l'armoire, elle se trouva si jolie sous son nouvel accoutrement qu'elle n'eût voulu, pour beaucoup, se débarrasser d'une coiffure qui lui allait si bien.

— Maintenant, lui dit Zéphirin, fais un paquet de toutes les pièces du costume que tu portais hier. N'oublie rien ; la moindre des choses serait une preuve, au cas où la blonde Olga s'aviserait de déposer une plainte.

Marie-des-Anges étendit le froc sur le parquet, plaça au milieu divers objets, puis s'arrêtant tout à coup :

— C'est que je n'ai pas de ficelle, dit-elle, avec quoi vais-je attacher ce paquet ?

— C'est juste, répondit le capucin, et d'un autre côté, il faudrait que ces vêtements fussent enveloppés, afin qu'on ne voie pas ce que tu portes. J'ai une idée, attends un peu.

Il parcourut rapidement les autres pièces de l'appartement et revint à la chambre à coucher, portant une petite valise qu'il avait trouvée dans un cabinet sombre. La clé était attachée à la poignée.

— Tiens, dit-il, voici ton affaire. Fourre-moi tout ton attirail là dedans, et en route ! Le soleil est levé ; n'attendons pas que le concierge en fasse autant.

Un instant après, nos peu scrupuleux personnages descendaient l'escalier ; se rappelant la leçon qui lui avait été faite Zéphirin, en passant devant la loge, cria d'une voix sonore : « Cordon, s'il vous plaît » ; la porte s'ouvrait et la visitandine s'élançait dehors, suivi du capucin qui, avant de sortir, lui avait fait à voix basse cette recommandation :

— N'ayons pas l'air d'être ensemble ; cela paraîtrait drôle. Prends les devants ; monte dans le premier fiacre que tu rencontreras et fais-toi conduire à une gare quelconque, la gare du Nord par exemple. Là, tu m'attendras.

Cependant, après avoir constaté que la place Vintimille et les rues adjacentes étaient absolument désertes, Zéphirin se rapprocha de Marie des Anges, qui ne pouvait pas marcher très vite, à cause des hauts talons Louis XV auxquels elle n'était pas habituée.

— C'est égal, dit elle, rayonnante, cette toilette me va joliment bien ! regarde un peu ce corsage : ça ne fait pas un pli. Bonne longueur aussi, c'est tout à fait ça.

— Oh ! c'est que j'ai le coup d'œil juste, répondit le moine. Si j'ai jeté mon dévolu sur Olga, de préférence aux autres femmes qui étaient avec elle, c'est parce que j'ai remarqué que vous aviez exactement la même taille. Il faut avouer qu'elle nous a rendu, sans s'en douter, un fier service. J'aurais dû, pour l'indemniser lui donner l'absolution ; car je ne sais vraiment pas comment j'aurais réussi à te procurer un vêtement laïque, si la divine Providence ne nous avait envoyé cette excellente fille. Acheter un costume masculin est la chose du monde la plus simple, mais sous quel prétexte honnête aurions

nous pu demander, dans un magasin, une robe de femme et tout ce qui s'ensuit ?

— Le fait est que ça n'était pas facile, répliqua Marie-des-Anges. Moi, d'abord, avec mon froc de capucin, je n'aurais jamais osé, tandis qu'à présent, il me semble que rien ne pourrait m'intimider. Tiens, veux-tu parier que j'embrasse le premier monsieur qui passera ?

— Non, non, se hâta de dire Zéphirin; j'aime mieux le croire sur parole. Pas de bêtises !

A ce point de leur conversation, le moine et sa compagne se trouvaient à l'angle de la rue de Calais et de la rue Blanche. A une faible distance ils virent deux boutiques ouvertes : une boulangerie et une boucherie ; et, plus loin quelques ouvriers se rendant à leur travail.

— C'est le moment de nous séparer, dit Zéphirin ; tu m'as bien compris ? Prendre une voiture...

— Et aller l'attendre à la gare du Nord ; c'est entendu, répondit l'ex-religieuse. Seulement, tâche de ne pas me faire poser trop longtemps.

— Je ferai tout mon possible, promit le capucin, d'ailleurs tu ne manqueras pas de distractions : la lecture des affiches, par exemple. C'est très intéressant. Allons, au revoir, ma bichette, à bientôt !

Zéphirin tourna à gauche, descendant vers l'église de la Trinité, pendant que Marie-des-Anges, en quête d'un fiacre, continuait sa route en droite ligne jusqu'à la place Pigalle, où elle rencontra enfin le véhicule désiré.

CHAPITRE IV

OU LE PÈRE ZÉPHIRIN, APRÈS SA PREMIÈRE RENCONTRE AVEC CHRISTOPHUS COCKTAIL, DISPARAIT MIRACULEUSEMENT

Les étonnements de Stanislas-Timoléon Phalempin. — Première rencontre du père Zéphirin et de Christophus Cocktail. — Un miracle dans un water-closet.

Pendant que Marie-des-Anges, assise sur une ban-

quette, attendait le père Zéphirin, en regardant, non pas les affiches comme celui-ci le lui avait indiqué, mais les rares voyageurs qui venaient prendre les trains du matin, un personnage à longs favoris jaunes, parsemé de nombreux poils blancs sortait de la gare (côté de l'arrivée) et, après avoir fait charger ses bagages sur une voiture à galerie, donnait au cocher l'ordre de le conduire au Grand-Hôtel.

A son accent, il était facile de reconnaître un sujet de la reine Victoria. Agé d'environ cinquante ans, d'une taille au-dessus de la moyenne, sec comme une baguette de fusil, cet insulaire était vêtu d'un veston collant qui accentuait encore sa maigreur, d'un gilet dont la couleur tirait sur le saumon et d'un pantalon à carreaux gris et bleus, étroit de la ceinture jusqu'aux genoux et s'élargissant progressivement jusqu'aux pieds, qu'il couvrait presque entièrement.

Un nez mince, pointu et d'une longueur excessive, une bouche démesurément fendue et deux petits yeux ronds et vifs complétaient un physique qu'il était difficile d'oublier quand on l'avait, ne fût-ce qu'une fois, aperçu.

Arrivé au Grand-Hôtel, l'Anglais voulut immédiatement monter à sa chambre pour changer de linge et de vêtements, ceux qu'il portait étant légèrement fripés et salis par le voyage. Un garçon l'accompagna, et lui demanda s'il désirait quelque chose, et sur la réponse négative qui lui fut faite, sortit en fermant la porte derrière lui. Mais à peine avait-il disparu qu'une exclamation gutturale, suivie d'un appel articulé d'une voix impérieuse le fit revenir sur ses pas.

— Aoh ! garçonne, avait dit le fils d'Albion.

— Voilà, milord, répondit l'employé, paraissant aussitôt dans l'embrasure de l'huis.

— J'é été pas oune lord, rectifia le voyageur ; j'é été simplement oune gentleman. Pourtant, si ça fésé plaisir à vô dé appelé moâ milord, j'é volé pas contrarier vô. J'é permitté cette appellécheune.

Ces quelques mots, écrits conformément à la prononciation du personnage nouveau qui vient d'entrer en scène, suffisent à donner une idée de son jargon, qui ne manquera pas, à la longue, de fatiguer le lecteur.

On ne nous saura donc pas mauvais gré de ne pas pousser le respect de la vérité jusqu'à reproduire, dans la suite de ce récit, le langage de notre insulaire avec l'accent fortement britannique qui, joint aux mots anglais dont il l'émaillait, lorsque l'expression française était trop lente à venir, en faisaient parfois un idiome difficilement compréhensible.

— Que désire milord ? demanda le garçon, comprenant qu'il flattait la vanité de l'Anglais, en lui donnant ce titre nobiliaire, et ne doutant pas que cette basse flagornerie n'obtint sa récompense.

Avant de répondre, le voyageur examina longuement le jeune homme, planté devant lui dans une attitude absolument correcte, que démentait tant soit peu sa physiologie narquoise.

— Qu'est-ce qu'il a à me reluquer comme ça ? pensait ce dernier.

Un moment après, commençant à s'impatienter de la contemplation dont il était l'objet il fit une profonde révérence, et, du ton le plus obséquieux :

— Si milord désire l'autre côté, dit-il, j'aurai l'honneur de me retourner.

Loin de s'offenser de cette boutade, l'insulaire en parut ravi. Un sourire, qui mit à nu ses trente-deux dents, traduisit cette impression.

— Jeune homme, demanda-t-il enfin, comment vous appelez-vous ?

— Mon Dieu, milord, répondit le garçon, en donnant à ses traits une expression naïve, je m'appelle par mon petit nom quand je suis content de moi, et alors je me *tutéye*.

Il se disait en même temps :

— Ah ! tu te permets de me faire poser pour le torse !

eh bien ! je vais le faire poser d'une autre manière, moi, grand échalas !

— *Very well !* dit le voyageur ; je vois que vous aimez à rire : c'est très bien. Moi aussi, je suis gai ; je n'en ai pas l'air, mais je le suis. Seulement, si l'on se fiche de moi, je boxe ; par conséquent, faites-moi le plaisir de ne pas me prendre pour un imbécile, et donnez-moi le renseignement que je vous demande.

Le garçon, interloqué par ces paroles, et surtout par le sang-froid britannique avec lequel elles furent prononcées, ne se fit pas prier plus longtemps pour répondre :

— Je me nomme Stanislas-Timoléon Phalempin, plus connu du beau sexe sous le pseudonyme de « bel Arthur », parce qu'il faut vous dire, milord, qu'en général, les femmes me gobent. J'ai un coquin de physique auquel on ne résiste pas.

— Arthur est un assez joli nom, dit l'Anglais, mais je préfère Stanislas. C'est ainsi que je vous appellerai si vous acceptez la proposition que je vous ferai peut-être lorsque vous aurez répondu aux questions que j'ai encore à vous adresser.

— Allez-y, milord.

— Êtes-vous Parisien ?

— Je m'en flatte.

— Et connaissez-vous bien Paris ?

— Comme si je l'avais fait.

— Très bien ! Vous me paraissez intelligent, vif, rusé, en un mot, je vous crois doué des qualités que doit avoir l'homme dont j'ai besoin.

— Pourquoi faire ? interrogea Phalempin.

— Attendez. Il faut, avant tout, que vous sachiez qui je suis. Je me nomme Christophus Cocktail ; j'ai quatre mille livres sterling de revenus, ce qui fait environ cent mille francs...

— Mazette ! interrompit Phalempin, y a d'quoi se la couler douce.

— Me trouvant assez riche, continua Christophus Cock-

tail, j'ai vendu mon fonds de commerce avant de partir pour Paris, afin d'être libre de tout souci.

— Ça devait être une chouette affaire ! s'écria Stanislas, qui semblait témoigner beaucoup plus de considération à l'Anglais, depuis qu'il le savait deux fois millionnaire. Sans indiscrétion, milord, dans quelle partie étiez-vous. J'ai voulu faire du commerce, moi aussi ; je vendais des rats blancs apprivoisés, mais ça ne m'a pas réussi.

— Moi, dit Cocktail, j'étais inventeur, et aussitôt qu'une de mes inventions ne se vendait plus, je m'empressais d'en lancer une autre.

Phalempin était ébahi.

— Comment ! fit-il, en levant les bras en l'air, vous n'aviez qu'à vous dire, le matin en vous réveillant, ou le soir en vous couchant : « Faut que j'invente quelque chose ! » et crac ! c'était fait ?

— Parfaitement. C'est ainsi que j'ai vendu successivement de la poudre dentifrice, qui servait aussi à enlever les taches des étoffes ; du cirage ; de la pâte pour faire couper les rasoirs ; de la colophane ; une teinture pour la barbe et pour les cheveux, ayant également la propriété de les faire repousser, et une foule d'autres articles qu'il serait trop long d'énumérer.

Stanislas-Timoléon Phalempin n'avait pas osé interrompre cette nomenclature ; mais quand elle fut achevée, il hasarda cette observation :

— Pardon, milord, vous me parlez d'inventions, mais tout ça c'est des choses connues, excepté la poudre peut-être... et encore ?

— C'est vrai, mais mes articles étaient spéciaux et ne ressemblaient à aucun des produits similaires. Ma poudre faisait tomber les dents et enlevait l'étoffe avec la tache qui était dessus : avec mon cirage, qui n'avait pas son pareil pour brûler le cuir, les meilleures chaussures ne duraient pas huit jours ; ma pâte à rasoirs contenait un acide qui avait promptement raison de l'acier le mieux trempé ; tout archet frotté avec ma colophane, dans la

composition de laquelle entrait un corps gras, n'était plus bon qu'à battre les habits ; quant à faire résonner une corde de violon avec, c'était aussi impossible que de jouer le *Carnaval de Venise* en soufflant dans un bec de gaz ; enfin, ma teinture, après trois ou quatre applications, donnait aux cheveux et à la barbe une nuance légèrement azurée qui, si l'on persistait, se métamorphosait en un vert éclatant. Ah ! Stanislas, quel beau vert !

Dépeindre l'ahurissement du garçon, pendant que Cocktail lui donnait ces explications, serait difficile. Sa bouche grande ouverte, dont pas un poil de barbe n'ombrageait les contours, faisait songer à ces gouffres qu'on rencontre au bord de la mer, et que surplombent des roches abruptes, assez correctement figurées par le nez et par le menton très prédominants du jeune Phalempin.

Mais, tout à coup, sa physionomie changea d'expression, et il éclata de rire.

— Ah ! farceur, dit-il, oubliant la distance que les conventions sociales mettaient entre lui et son interlocuteur ; je comprends..., vous avez voulu me conter une blague pour voir si je couperais dans le pont. Eh ben, vrai, pour un Anglais, vous êtes rien rigolo ! Oh ! la la !

— Monsieur Phalempin, répliqua gravement Christophus, je n'autorise pas ces familiarités. Sachez que tout ce que je vous ai dit est très sérieux.

— Ah ! bah ! fit Stanislas, sur un ton dubitatif, mais assez respectueux pour satisfaire l'excentrique voyageur.

— Oui, mon ami, affirma celui-ci, et je m'étonne que vous n'ayez pas compris tout d'abord ce qu'il y avait d'ingénieux dans l'idée qui présidait à mes diverses inventions. Apprenez donc que je vendais mes produits très bon marché, et que je dépensais en publicité des sommes bien supérieures, — non pas aux bénéfices résultant de ces ventes, car elles se traduisaient par des pertes, — mais à leur produit brut. Dans ces conditions, je n'ai pas besoin de vous dire que j'avais une clientèle très nombreuse.

— Il est toqué, pensa Stanislas ; enfin, si ça lui fait plaisir de donner de l'air à son hanneton, moi, ça ne me gêne pas. Continue, mon bonhomme : je vais te donner la réplique.

Et, prenant en effet la parole :

— Il me semble, pourtant, dit-il, que lorsqu'on s'y était fait pincer une fois on devait en avoir assez. Vous savez, milord, c'est pas pour débiter votre marchandise, mais j'ai peine à croire que vous ayez trouvé des acheteurs assez godiches pour vous dire, par exemple :

« Donnez-moi donc encore une boîte de votre excellente poudre, qui m'a déjà fait tomber vingt-six dents. »

— C'est ce qui vous trompe, jeune homme, répliqua Cocktail ; vous ne connaissez donc pas la toute puissance de l'annonce ? Quelquefois, je l'avoue, un client grincheux venait me faire des reproches, mais je lui montrais des certificats dans ce genre, publiés par plusieurs journaux :

« 697,327^e attestation. — Depuis dix ans, j'étais complètement chauve ; en vain, mon mari, vicaire de la paroisse de X..., priaît Dieu, matin et soir, de faire pousser mes cheveux, l'Éternel était sourd à ses prières. J'eus l'heureuse idée d'employer l'eau merveilleuse du docteur Cocktail. Quinze jours après, je possédais une magnifique chevelure noire, tandis qu'avant sa chute, elle était rouge carotte, ce qui prouve bien qu'elle avait été teinte avant même de repousser. Pour comble de prodige, ma brosse, qui était devenue presque aussi chauve que moi, par suite d'un trop long usage, se trouvait entièrement regarnie de crins. En foi de quoi, etc... »

— Après avoir lu, de pareils certificats, continua Christophus, le client qui était entré chez moi furieux d'avoir été obligé de faire raser ses cheveux teints en verts, se confondait en excuses et m'achetait encore un flacon d'eau merveilleuse. D'ailleurs, ça m'aurait été bien égal

de ne pas vendre, puisque je perdais sur ma marchandise, mais j'y mettais de l'amour-propre.

— Et c'est à ce métier-là, dit Phalempin, sur un ton gouguenard que vous avez gagné vos cent mille francs de rente ?

— Parfaitement. Ma poudre, qui faisait tomber les dents et qui brûlait les étoffes, procurait une foule de clients aux dentistes et aux drapiers, de même que mon cirage en procurait aux cordonniers, ma colophane aux luthiers et ma teinture aux coiffeurs. J'avais formé un groupe de ces divers spécialistes, qui m'allouaient de très fortes remises, surtout les dentistes, parce que les râteliers se vendaient très chers.

— Eh bien ! vous pouvez vous vanter d'être un malin, s'écria Stanislas enthousiasmé.

Christophus Cocktail reçut ce compliment d'un air modeste.

— Si je vous ai raconté cela, dit-il, c'est pour que vous me connaissiez bien. Et maintenant, voulez-vous entrer à mon service ?

— Dame ! milord ça dépend.

— Vous serez à la fois mon valet de chambre et mon secrétaire...

— Votre secrétaire ?... C'est que je fais quelques fautes d'orthographe.

— Ça ne fait rien : vous n'aurez pas à écrire. Depuis que je suis retiré des affaires, j'ai cessé toute correspondance.

— Dans ce cas, objecta judicieusement Phalempin, vous n'avez pas besoin d'un secrétaire.

— Soit. Vous serez mon confident, si vous aimez mieux, mon compagnon de voyage, — car, j'aurai peut-être à voyager ; en un mot, je vous propose d'être mon factotum.

— Facto... quoi ? demanda Stanislas, à qui ce vocable inconnu inspira soudain de la méfiance.

— C'est un mot latin, qui veut dire que vous n'aurez pas grand'chose à faire.

— Oh ! alors, ça me va. Et combien de gages ?

— Des gages ! Fi donc !... Comme je n'aime pas à m'occuper des détails de l'existence, vous serez toujours pourvu d'une forte somme, sur laquelle vous paierez mes dépenses et les vôtres. Si je vous allouais un salaire ça ne vous empêcherait pas de me voler ; par conséquent j'économise les gages, et je me fie à votre discrétion pour l'importance des prélèvements. Du reste, si vous abusiez, je m'en apercevrais bien.

— Milord me comble, dit Stanislas en s'inclinant.

— Alors, vous acceptez ?

— Avec ivresse. Et j'entre en fonctions ?...

— Immédiatement. Allez régler votre compte et prévenez que vous quittez votre emploi. Si vous êtes lié par un engagement, dites que je paierai ce qu'il faudra pour vous libérer. Allez, et revenez dans un quart d'heure. En attendant je vais me débarbouiller et changer de vêtements. Habillez-vous ; nous sortirons, et chemin faisant, nous continuerons cet entretien : j'ai encore beaucoup de choses à vous dire.

Stanislas s'inclina de nouveau et sortit, enchanté de sa nouvelle position. A tous les garçons qu'il rencontra dans les corridors de l'hôtel, il raconta qu'il entraît au service d'un Anglais richissime, en qualité de... il ne se rappelait pas bien le mot, mais c'était « quelque chose comme dame de compagnie, sauf que c'était tout le contraire, ou la différence du *sesque* ».

Quand il fut revenu auprès de Christophus Cocktail, qu'il trouva prêt, celui-ci jeta un regard dédaigneux sur les vêtements de son factotum qui, cependant, s'était endimanché.

— Mon garçon, lui dit-il, vous manquez de chic ; comme vous aurez souvent à m'accompagner dans mes promenades, je tiens à ce que vous ayez l'air d'un gentleman. A la maison, — car je n'ai pas l'intention de demeurer à l'hôtel — vous aurez une livrée simple et de bon goût, pour cirer mes bottes, brosser mes habits, ouvrir la porte aux

personnes qui viendront me voir, et remplir, en un mot, les attributions d'un domestique ; mais dehors, je veux que vous ayez une certaine distinction. Nous allons donc commencer par prendre une voiture et nous faire conduire à un magasin de confections où je vous achèterai un complet à carreaux bleus et jaunes, à moins que vous ne préfériez les nuances tendres : rose-crêpusculaire, par exemple, ou cuisse-de-nymphé-émue.

— Quand bien même elle ne serait pas émue, répondit Stanislas. j'ose promettre à milord qu'il n'aura pas de reproches à me faire et qu'il ne regrettera pas sa générosité. Les femmes m'ont toujours affirmé que, même en chemise, — un costume qui n'avantage pas — j'étais épaulant de distinction. C'est vous dire si je sais porter la toilette.

Sans discuter cette conclusion, qui ne découlait pas bien clairement des prémisses, Christophus Cocktail prit son parapluie, quoiqu'il fit un temps splendide, — car un Anglais pur-sang ne sort jamais sans emporter un riflard — et descendit dans la cour du Grand-Hôtel, suivi du prétentieux Phalempin.

Une heure à peine s'était écoulée depuis l'arrivée de l'inventeur anglais à la gare du Nord. Zéphirin avait mis ce temps à profit ; toujours muni du sac de nuit qui contenait sa fortune, il s'était rendu à un magasin d'habillements confectionnés pour acheter un costume civil, sous prétexte de faire une bonne œuvre. Un pauvre employé, dit-il, venait d'être victime d'un incendie, tous ses vêtements étaient brûlés, et l'infortuné était menacé de perdre sa place, s'il n'arrivait pas à son bureau à l'heure réglementaire. Par un excès d'astuce, le capucin avait eu soin de faire observer que, si le costume qu'il prenait à sa mesure — car il était de la même taille que le malheureux employé — n'allait pas à ce dernier, il reviendrait immédiatement l'échanger.

Il fit mettre son acquisition dans son sac de nuit et sortit. Au même instant, Cocktail et son domestique des-

cendaient de voiture devant la porte du même magasin que l'Anglais avait choisi, sur les conseils de Stanislas, pour faire habiller un gentleman.

— Drôle de tête ! pensa le moine, en jetant un regard sur la physionomie peu ordinaire de Christophus.

— Voilà un révérend que la religion ne fait pas maigrir murmuraient, en même temps, Phalempin à l'oreille de son maître.

Zéphirin fit quelques pas en regardant à droite et à gauche. Il avait dû attendre, en se promenant, l'ouverture du magasin dans lequel il venait d'acheter les vêtements nécessaires à sa métamorphose ; mais pendant qu'il faisait son choix, les rues s'étaient emplies de bruit et d'animation. Les marchands se saluaient d'une boutique à l'autre, les concierges réunies par petits groupes se racontaient les potins de la veille, le Paris matinal, en un mot — bien différent dans ses mœurs de Paris nocturne — s'était complètement réveillé.

On eût dit que le capucin cherchait quelqu'un. Il inspectait les visages, aussi bien ceux des hommes que ceux des femmes, et faisait en *a-partie* des réflexions de ce genre : « Cet individu n'a pas l'air complaisant... si je m'adressais à cette brave dame, qui a un sourire si gracieux?... Non, je n'ose pas : c'est trop délicat !... Voilà, par exemple, un jeune garçon qui... Oui, mais s'il allait se moquer de ma demande et amener contre moi tous les galopins du quartier?... »

Enfin, après de longues hésitations, le père Zéphirin se décida à aborder un chareutier, qui fumait placidement sa pipe, devant sa boutique. Il lui dit quelques mots à voix basse. Le commerçant eut un sourire discret :

— Est-ce que ça presse ? demanda-t-il au moine.

— Monsieur ! fit celui-ci avec un geste de pudeur alarmée.

— Faut pas vous fâcher. C'est pas par curiosité que je vous fais cette question. J'ai votre affaire ici, dans la

cour ; seulement ça n'est guère propre. Y a les employés de ma *chaircuilerie*, et puis le pipelet, et puis les garçons de mon voisin le mastroquet, qui salissent tout quand y z'y vont. C'est dégoûtant. Ça fait que, si vous pouvez attendre cinq minutes, mettons trois en marchant vite, — je vous conseillerai plutôt d'enfiler la première rue à gauche, au bout vous verrez un passage, dans ce passage se trouve un établissement très chouette ; je peux vous le recommander ; mon épouse y va tous les jours.

Satisfait du renseignement, Zéphirin remercia le négociant loquace et s'éloigna à grands pas. Arrivé à l'endroit désigné, il attendit plus d'un quart d'heure, en faisant semblant de regarder l'étalage d'un libraire pour se donner une contenance. Son cas, paraît-il, n'était pas urgent.

Tout en ayant l'air d'examiner les livres et les feuilles illustrées, il lorgnait du coin de l'œil la porte de l'établissement dont le charcutier lui avait fait l'éloge et qui, on l'a deviné, n'était pas un restaurant. Il ne se décida à en franchir le seuil que lorsqu'il y eut vu entrer plusieurs personnes et pendant que ces personnes occupaient encore les cabinets numérotés, dont la location se paie à raison de 15 centimes par séance.

— Parmi tous ces clients, se disait-il en pénétrant dans le sanctuaire, j'ai quelque chance de ne pas être remarqué.

Au moment où il passait devant la demoiselle de comptoir, celle-ci, — charmante jeune fille à l'air modeste — lui présenta quelques carrés de papier.

— Inutile, mon enfant, dit avec douceur le capucin.

— Ça ne vous coûtera pas plus cher, insista la jeune personne.

Mais Zéphirin avait déjà disparu dans un cabinet, le seul qui fut encore vacant.

La demoiselle dont il avait refusé les papiers, contempla un instant, d'un air triste, la lucarne de la cellule dans laquelle le moine s'était enfermé.

— Pourquoi m'a-t-il infligé cet affront ? soupira-t-elle.

Tout à coup, sa physionomie s'éclaira d'un sourire.

— Je comprends, dit-elle, pourquoi il n'a pas pris mes... mouchoirs. C'est par humilité qu'il n'en use pas. Le saint homme ! Quand il sortira, je n'accepterai pas ses trois sous, et je lui demanderai sa bénédiction. Si je ne craignais pas d'être grondée par la patronne, je prendrais même cinquante centimes dans la caisse et je les offrirais à ce bon religieux.

Plusieurs clients, qui sortirent alors, pendant que d'autres entraient, donnèrent un autre cours aux pensées de la jeune fille. Il fallut recevoir l'argent, rendre la monnaie, répondre gracieusement aux compliments des habitués ; car il y avait de vénérables vieillards qui venaient plusieurs fois par jour, sans autre but que de pincer le menton de la demoiselle de comptoir en lui disant qu'elle était charmante, ce qui, du reste, était vrai. Si elle avait mal accueilli leurs inoffensives galanteries, ils auraient cessé leurs visites ; la fillette était trop dévouée aux intérêts de la maison pour lui faire perdre, par un excès de pruderie, cette clientèle... honoraire.

Ce jour là, — était-ce un effet du printemps, — les bons vieux prolongèrent leurs marivaudages. Ils se connaissaient tous ; petits rentiers, commerçants retirés des affaires, ils habitaient le quartier depuis longtemps et avaient l'habitude de se rencontrer dans l'Eden où trônait la déesse qu'ils s'efforçaient d'humaniser, par leurs tendres propos. Après avoir payé le prix du tarif, augmenté d'une gratification variant de cinq à cinquante centimes, suivant la générosité de chacun, ils s'installèrent sur deux files, à droite et à gauche du guichet qui encadrait la brune tête de leur idole, et ce fut alors, parmi eux, un véritable concours de madrigaux. De temps en temps, un client... actif passait entre cette double rangée de vieillards, pour aller déposer ses trois



Le retour de la curée.

sous à la caisse. Ceux qui fréquentaient l'établissement connaissaient l'innocente manie des amoureux de la jeune fille et se contentaient de sourire; mais les autres ne pouvaient dissimuler un ahurissement profond, à la vue de ces étranges gardes-du corps.

Trois quarts d'heure environ se passèrent ainsi. La caissière avait totalement oublié le capucin. Lorsque, enfin, ses adorateurs eurent vidé les lieux (sans jeu de mots), le souvenir du visiteur qui n'avait pas voulu de papier lui revint à l'esprit.

— Ah! mon Dieu! s'écria-t-elle, qu'est-il arrivé à ce saint homme? Est-ce aussi par humilité qu'il reste si longtemps? Il est peut-être en prières... en extase!... C'est égal, je suis inquiète.

Afin d'éclairer ses doutes, la jeune fille, s'élançant hors de l'espèce de boîte qui lui servait de bureau, courut au compartiment dans lequel elle avait vu entrer le père Zéphirin, et dont la porte paraissait close.

— Êtes-vous là, mon père? dit-elle, d'une voix tremblante. Pas de réponse.

— Il est mort! pensa la pauvre enfant.

Epouvantée, elle chancela et, par un geste instinctif, empoigna, d'une main crispée, le bouton de cuivre.

La porte n'était que poussée; elle s'ouvrit. Le cabinet était vide!... Du moins, il ne contenait aucun être humain.

Par terre, une sandale attestait le passage du religieux. Sans cet objet, la caissière aurait pu croire qu'elle avait rêvé, tant la disparition du frocart lui semblait étrange et inexplicable.

Elle demeura quelques instants muette, bouche béante et les yeux écarquillés devant cette chaussure. L'arrivée d'un client l'arracha à cette contemplation. Elle se baissa vivement, ramassa la sandale, qu'elle cacha dans son corsage, et retourna à sa caisse, en proie aux pensées les plus extravagantes.

— C'est épalant! se disait-elle. Jusqu'à présent, je ne

crois pas trop aux miracles; mais en voilà un, bien conditionné. Il est évident que ce capucin a été enlevé au ciel. Je me demande seulement par où il a pu passer. Le cabinet n'a pas de fenêtre. Il possède bien une ouverture, mais, saperlipopette! c'est un drôle de chemin pour aller en paradis!

CHAPITRE V.

A LA RECHERCHE DE COCO

L'accouchement de Fleurette. — Un mât de cocagne amoureux. — Fifi et Coco. — Christophus Cocktail, dompteur de concierges. — M^{mes} Ribouillard, Blanpignon et Corbiveau. — Horribles révélations.

Dans la nuit du 25 au 26 avril 1853, c'est-à-dire vingt-quatre ans avant l'évasion du père Zéphirin et de la sœur Marie-des-Anges, une évasion d'un autre genre mettait en émoi les habitants d'une vieille maison de la rue de la Huchette: un jeune homme, après avoir séjourné neuf mois dans une étroite prison, s'en échappait avec la complicité d'une sage-femme, pendant que la personne qui lui avait infligé cette captivité poussait des cris déchirants.

Cela se passait dans une petite chambre, simplement mais convenablement meublée. Plusieurs personnes assistaient à cette scène émouvante, et toutes semblaient attendre plus ou moins impatiemment la sortie du prisonnier.

— Aïe! aïe! aïe! Oh! la la! Hou! Hé! Hé! Oh! Ah! Je ne le ferai plus! C'est horrible! Aïe! Aïe! Aaaaaaaaah!

Ainsi hurlait la... geôlière, où — pour parler sans métaphore — la femme en couches. Sa main serrait convulsivement les longs doigts maigres d'un homme qui, debout auprès de son lit, s'efforçait, par d'affectueuses exhortations, de soutenir son courage.

Cet homme, grand et mince, avait les cheveux et la barbe d'un blond ardent, nuance qu'on appelle aussi rouge-carotte. Sa sveltesse était excessive. Il se tenait raide comme un bâton, et sa tête seule était légèrement inclinée au-dessus de la malade. Dans la pénombre formée par le rideau de mousseline qui la séparait de la lampe, il avait un aspect presque fantastique : on eût dit une très longue asperge, ou plutôt un de ces instruments dont on se sert pour enlever les toiles que les araignées tissent dans les angles des plafonds. Sa flamboyante chevelure était assez touffue pour justifier cette dernière comparaison.

— Courage, mon petite Fleurette! disait-il, avec un accent anglais, qui ne laissait aucun doute sur sa nationalité ; n'aie pas peur d'enfoncer les ongles de ta main dans la main de ma mère, si ça tésé plaisir à vô.

Dans son émotion, il mêlait le *vous* cérémonieux au tutoiement qu'autorisaient ses relations intimes avec la jeune femme, dont les clameurs emplissaient la maison et s'entendaient même du dehors.

— Oh ! mon Fifi, comme ça fait mal ! dit cette dernière à son amant, pendant une courte période de calme relatif.

Aussitôt, elle poussa un cri terrible, qui fut suivi d'un long soupir, et la sage-femme, qui était penchée sur elle, se releva, tenant entre ses mains quelque chose de très laid.

— Ça y est ! dit-elle ; un beau garçon !

— Où est-il, ce chéri ? murmura faiblement la mère. Adu ! l'affreux petit monstre, ajouta-t-elle, en le voyant ; c'est-y ça, mon gosse ?...

Les trois ou quatre commères présentes à l'accouchement se récrièrent, attestant qu'elles n'avaient jamais vu un moutard aussi gentil et aussi bien constitué.

— Il vous ressemble, ma chère Fleurette, dit l'une d'elles.

— Ça, c'est vrai ! affirmèrent les autres.

Après quoi, le spectacle étant terminé, elles se retirèrent.

La jeune femme, qui venait de mettre au monde un enfant du sexe masculin, n'était connue dans son quartier que sous le gracieux sobriquet de Fleurette. Elle était, depuis un peu plus d'une année, la maîtresse du maigre et long personnage qu'elle appelait familièrement Fifi, et auquel, à tort ou à raison, elle passait pour être restée fidèle.

Celui-ci, pourtant, n'avait rien de séduisant, et Fleurette, avec ses vingt ans, ses joues fraîches, ses yeux brillants et sa gorge rebondie, qui n'empruntait rien aux artifices du corset, n'aurait pas eu de peine à trouver des amoureux d'un physique plus agréable. Bien des fois, sur son passage, elle avait rencontré de beaux jeunes gens, bruns ou blonds, qui s'étaient mis en frais d'éloquence passionnée, dans l'espoir de toucher son cœur.

— Je vous aime ! chantaient-ils sur tous les tons.

Et Fleurette leur riait au nez.

Mais Fifi lui avait tenu un autre langage. Un jour qu'il flânait sur les quais, en regardant couler l'eau et passer les bateaux-mouches, son oreille avait été soudainement frappée par une voix moqueuse qui, parlant du trottoir opposé, disait :

— R'garde-moi donc c'te grande perche. Oh ! la la ! Y n'lui manque qu'une timbale en haut, pour faire un mât de cocagne !

Cette voix était celle de Fleurette, qui se promenait avec une de ses amies. L'expression mutine de son visage, rehaussée par un petit chapeau très coquet dans sa simplicité, plut à l'Anglais, qui traversa délibérément la chaussée avec l'intention visible d'aborder les deux jeunes filles. Voyant qu'elles s'enfuyaient, tout en riant de l'appréciation émise à son sujet, il allongea le pas, en même temps qu'il appelait :

— C'était vô, mon djolie pélite demoiselle, dit-il à Fleurette, qui avait comparé ma mère à un mât de *cocagne* ?

— Oui, répondit-elle effrontément ; et après ?... Vous savez, si vous n'êtes pas content...

— Jé été parfaitement satisfait, *oh! yès*. Jé vólais seulement parler à vò en parlikioulier.

— C'est pas la peine; j'ai pas de secret pour mon amie.

— *Very well!* Dans ce cas, vòlez-vòs être mon maîtresse?

Abasourdie par cette brusque proposition, Fleurette ne répondit pas tout d'abord.

L'Anglais continua :

— Jé souis lé représentant d'oune grande maison de commerce de Londres; jé souis, par conséquent oun gentleman very respectébeul. Je propose à vò le logement, le chauffage, le luminaire, le nourriture, le habillement et cinquante francs par semaine; je demande à vò, en échange de aimer moà toutes les soirs.....

— Rien que le soir? interrompit Fleurette, qui commençait à voir poindre quelque chose de sérieux à travers la bizarrerie de cette offre de traité.

— Yes, répondit l'insulaire; jé avé pas le temps, dans la journée. Je souis très okkioupé. Mais dans les moments où vò n'aimez pas moà, je vólé pas que vò aimiez oun autre homme. Disez-moà si ça convenè à vò.

La jeune fille, qui avait été insensible aux paroles d'amour les plus ardentes ou les plus adorablement timides, murmurées par de jolies bouches qu'estompaient de fines moustaches, accepta ce marché, sans la moindre hésitation.

Si, par la suite, elle trompa Fifi, ce fut avec beaucoup de discrétion; car elle était prévenue qu'à la première infidélité dont il s'apercevrait, le contrat serait immédiatement résilié, sans qu'elle eût droit à aucune indemnité; elle savait que Fifi était homme à tenir parole, sans se laisser énuouvoir par les supplications les plus pathétiques.

La naissance de leur enfant laissa le père froid et causa une violente irritation à la mère.

— Sacré petit animal! criait parfois Fleurette, dans les

premiers temps de sa grossesse; il avait bien besoin de venir, c'oiseau-là!

Cependant le rejeton malencontreux grandit et devint bientôt un robuste garçonnet. On l'avait fait enregistrer à la mairie, — et aussi à l'église, car sa maman avait des principes religieux, — sous le nom de Gustave; mais on ne l'appelait jamais autrement que Coco. Pour le désigner d'une manière plus précise, les voisins disaient :

— Vous savez bien... C'est Coco... le gosse à M. Fifi et à M^{me} Fleurette.

Il allait avoir deux ans quand l'auteur de ses jours fut appelé en Angleterre par ses patrons qui, peu satisfaits des résultats donnés par leur succursale de Paris, prenaient le parti de la supprimer, en offrant à leur représentant une situation équivalente à Londres.

Fifi n'avait d'autre fortune que ses appointements; il lui fallut donc abandonner la famille qu'il s'était créée et rejoindre le poste qu'on lui assignait.

En partant, il promit à Fleurette qu'il reviendrait dès qu'il aurait fait fortune.

— Jusqu'alors, lui dit-il dans son jargon britannique, j'enverrai régulièrement l'argent nécessaire à la subsistance et à celle du moutard.

Fort de cette double promesse, Fleurette ne pleura pas : quand elle revint de la gare, après avoir vu filer le train qui emportait son amant, elle paraissait joyeuse, et elle l'était en effet; car rentrée dans sa chambre, elle exécuta devant son armoire à glace un pas de haute fantaisie qui n'avait rien de lugubre. Coco, effrayé de cette gymnastique, se mit à beugler. Aussitôt, v'lan! bing! le pauvre bébé reçut sur ses joues roses deux gifles dont la première l'auraient assurément renversé, si la seconde n'avait rétabli l'équilibre.

Puis sa charmante mère le coucha, prit sa plus belle robe, alla dîner dans un grand restaurant de la rive droite et termina sa soirée au bal du Château-Rouge.

A partir de ce jour, elle mena une vie de Polichinelle.

Le premier de chaque mois, Fifi lui envoyait un chèque de cinq cents francs dans une lettre, qu'elle s'abstenait soigneusement de lire. Elle répondait le même jour : « Merci mon bon chéri, je ne pense qu'à toi, et Coco se porte bien. Tout est hors de prix. Je t'embrasse de cœur. » Et, jusqu'au mois suivant, elle n'avait plus d'autre souci que de « se la couler douce », suivant sa poétique expression.

Une année entière s'écoula ainsi, sans que Fleurette négligeât une seule fois d'accuser réception au père de son enfant des envois mensuels qu'il lui faisait. Celui-ci, satisfait de cette régularité, ne cherchait pas à se renseigner sur la conduite de la jeune femme. Elle lui écrivait : « Je ne pense qu'à toi », ou — pour citer plus exactement — « Geune panse catoi » ; cette affirmation lui suffisait.

Mais il arriva qu'une de ses lettres, renfermant comme d'habitude un chèque de cinq cents francs, resta huit jours sans réponse. Étonné, il écrivit de nouveau et attendit encore une semaine. Cette seconde missive eut le sort de la première. Toutes deux avaient dû, cependant, parvenir à leur destinataire ; car s'il en eût été autrement, elles auraient été renvoyées à l'expéditeur qui, méthodique comme le sont presque tous ses compatriotes, ne manquait jamais de mettre son adresse en tête de ses lettres, au-dessus de la date.

— Quel est donc ce mystère ? pensa Fifi, qui, ne voulant pas se mettre l'esprit à la torture pour n'arriver qu'à des hypothèses, prit le parti de faire un voyage à Paris afin de savoir positivement à quoi s'en tenir.

Il demanda, en conséquence, huit jours de congé à un des chefs de la maison dans laquelle il occupait un poste important. Malheureusement, depuis longtemps, cette maison périlait, de telle sorte qu'une liquidation générale était devenue nécessaire. Le patron fit part de cette décision à son employé, lui glissa dans la main une liasse de banknotes, à titre d'indemnité, et l'engagea à chercher un autre emploi.

Le père de Coco obtint donc plus qu'il ne désirait, puisqu'il eut son congé définitif. Cependant il ne partit pas et cessa même de penser à sa famille illégitime, pour ne s'occuper que de la recherche d'une nouvelle position sociale. Après quelques tentatives infructueuses, il finit par trouver sa voie et gagna en vingt années une fortune de deux millions. Alors seulement il se rappela qu'il avait quelque part un fils, et fut pris d'un immense désir de le retrouver, pour ne pas vieillir seul et pour léguer à ce rejeton si longtemps oublié, ses quatre-vingt mille livres sterling.

Dès qu'il eût conçu ce projet, il convertit tout ce qu'il possédait en titres de rente de premier choix, et se mit en route pour Paris, où nous l'avons vu arriver dans la matinée du 13 mai 1871, pendant que la sœur Marie-des-Anges attendait le père Zéphirin à la gare du Nord.

L'Anglais que Fleurette appelait Fifi se nommait en réalité Christophus Cocktail, et son voyage avait pour but principal de chercher le jeune Gustave, dit Coco, alors âgé de vingt-quatre ans, si toutefois il vivait encore.

C'est ce que cet insulaire expliqua à Stanislas Phalempin, après l'avoir fait habiller d'un costume complet, couleur prune de reine-claude.

— Toutefois, continua-t-il, je ne suis pas venu exclusivement pour cela, je veux aussi m'amuser, et je compte sur vous pour me mener dans les bons endroits, ainsi que pour faciliter mes recherches. C'est pourquoi, après avoir reconnu que vous étiez intelligent, je vous ai demandé si vous connaissiez bien Paris.

— Milord me comble, répondit le factotum.

Les deux hommes déjeunèrent ensemble, à la même table, comme des camarades, après quoi Christophus manifesta l'intention de commencer l'enquête relative à son fils, en allant à la maison qu'habitait autrefois Fleurette.

Là, une première déception les attendait. La concierge préposé à la garde de l'immeuble n'était pas celle que

connaissait Cocktail. Elle n'occupait ce poste que depuis une dizaine d'années et n'avait jamais entendu parler de la personne au sujet de laquelle l'Anglais désirait avoir des renseignements rétrospectifs.

De plus, cette concierge était de mauvaise humeur quand Stanislas, — à qui son maître avait laissé la parole, lui reconnaissant une facilité d'élocution que lui, étranger, ne pouvait avoir — ouvrit la porte de la loge, en disant :

— Chère madame, nous serions heureux, mitord et moi, de vous poser quelques questions.

— Des questions?... des questions?... grogna la portière, en brandissant son balai. (A ce propos, l'Académie devrait bien mettre au concours un travail sur cet intéressant problème : pourquoi la plupart des concierges sont-elles presque toujours de mauvaise humeur, et pourquoi ont-elles constamment un balai à la main ? Nous n'hésiterions pas, quant à nous, à répondre que ceci est une conséquence de cela : puisqu'il est avéré que ces dames, sauf un petit nombre d'honorables exceptions, ne balayaient leurs escaliers qu'à l'approche des étrennes, l'instrument qu'elles emploient quinze jours par an à cet usage, doit leur servir le reste du temps à taper sur les locataires assez audacieux pour se plaindre qu'elles les laissent une heure à la porte, quand ils sonnent après minuit, et qu'elles ne leur remettent leurs lettres que deux ou trois semaines après les avoir reçues, à moins qu'elles n'en aient fait usage pour allumer leur feu. Sur ce, nous fermons la parenthèse et reprenons notre récit).

— Des questions ? répéta pour la troisième fois la concierge : eh bien ! n'en v'là des insolents ! n'en v'là des prop' à rien, qui viennent déranger une honnête femme pour l'*insurter* !

— Mais, ma bonne dame, je vous insulte pas, protesta Phalempin sur le ton le plus conciliant.

— D'abord, j'suis pas vol' bonne dame, entendez-vous, espèce de *feurluquet*.

Sans rien dire Christophus tira une pièce de vingt francs de son porte-monnaie et la mit dans la main de l'irascible portière, qui se radoucit aussitôt, comme par enchantement.

— *Excusez-moi*, dit-elle, j'étais furieuse contre un locataire de *cintième*, qu'a z'évu la canaillerie de jeter un plein verre d'eau de c'l'hauteur là sur mon pau' Minet. Heureusement, il l'a manqué ; sans ça, vrai comme j'm'appelle veuve Ribouillard, *Ephigénie* de mon petit nom, j'l'aurais guillotiné de mes propres mains. A présent, si vous voulez me dire quoi qui gu'a pour vol' service, mes oreilles sont ouvertes.

Stanislas résuma bientôt une partie des faits racontés plus haut, et lui demanda si elle savait ce qu'était devenu le enfant de Fleurette. Quant à cette dernière, Cocktail n'avait pas le moindre désir de la retrouver ; il pensait avec raison qu'elle avait dû perdre sa fraîcheur.

— Hélas ! mon Dieu, est-il possible ! gémit la portière en se tordant les mains, comme si elle eût été vraiment désespérée de ne pouvoir donner le renseignement qu'on lui demandait. J'en connais pas du tout les personnes dont auxquelles vous parlez. Si y avait tant seulement, dans la maison, des locataires de ce temps-là, n'on pourrait leur z'y demander ; mais le pus ancien n'est emménagé que depuis sept ans, au terme d'octobre. C'est-y donc *désagréable*, mon doux Jésus, c'est-y donc *désagréable* !

Contrarié de l'insuccès de sa première démarche, et jugeant inutile d'écouter plus longtemps le bavardage de la portière, Christophus Cocktail se dirigea vers la porte, mais un cri poussé par la veuve Ribouillard l'arrêta net.

— Qu'est-ce qui vous prend ? demanda-t-il.

— J'ai z'une idée, répondit la préposée au cordon. Y a mon amie, M^{me} Blanpignon, qui demeure en face et qui y était déjà en 48, à preuve que son homme a z'évu la jaunisse, pasque les rouges l'avaient arrêté pour lui faire faire une barricade, même que.....

— Et qu'est-ce que c'est que cette M^{me} Blanpignon ? interrompit Stanislas.

— C'est la concierge du 26, pardine ! Attendez-moi z'un instant ; j'vas la chercher.

Elle sortit en courant et revint quelques seconde après, remorquant une petite vieille, toute émue de se voir amenée avec cette brusquerie devant des gens qu'elle ne connaissait pas.

Christophus employa pour la calmer et, en même temps pour lui délier la langue, le moyen qui avait si facilement apaisé l'irritation de son amie. Il lui demanda ensuite le renseignement que cette dernière n'avait pu lui donner.

— Fleurette... Fifi... Coco... marmotta M^{me} Blanpignon, les yeux fixés sur le généreux insulaire... laissez-moi chercher dans ma tête : j'ai comme une vague idée... oui... une forte fille... un Anglais long... long... long... et pas beau du tout... Tiens, mais au fait... je ne me trompe pas... c'est vous, l'Anglais..

— Il ne s'agit pas de moi, dit Cocktail, un peu vexé par cette appréciation de son physique ; c'est au sujet de l'enfant que je vous interroge, rappelez vos souvenirs.

— J'y suis ! s'écria la vieille ; v'là la mémoire qui me revient, comme si ça s'aurait passé hier. Faut vous dire que c'te Fleurette était une *pas grand'chose*. Le jour même que son Fifi s'est tiré des pattes, elle a commencé à faire la noce, et quelle noce, mes enfants ! je ne vous dis que ça ! M^{ame} Corbineau, qu'était la concierge d'ici, avant *Ephigénie*, en était *escandalisée*. Toujours à godailler avec des hommes, c'te garce-là rentrait brindezingue toutes les fois qu'elle rentrait. De temps en temps elle tirait des bordées de huit jours, quinze jours, qu'étoit trois semaines, mais jamais plus d'un mois, rapport aux monacos que son cornichon d'Anglais, sauf vot'respect, lui envoyait à des dates fixes. Elle les connaissait bien, ces dates, et elle ne manquait pas de repaître, les jours où elle attendait sa braise ; après quoi,

elle s'en retournait vadrouiller dans les bastringues.

— Et Coco ? demanda Christophus, qui avait écouté avec le plus grand sang-froid les révélations de M^{me} Blanpignon, sur la conduite de la femme dont il avait, pendant un an, subventionné les débauches.

— Coco ! répondit la vieille ; le pauv'chérubin n'aurait pas tardé à claquer, si une brave dame — un petit peu légère de mœurs, mais bien charitable, — ne l'avait recueilli. C'était une actrice ; j'sais pas à quel théâtre elle jouait, mais je m'appelle qu'elle s'appelait... comment donc ?... ça finissait en *ine*... Etiennette... oui, c'est bien ça. Elle avait pris le gosse avec elle, et la mère ne s'en inquiétait pas plus que si elle n'avait jamais eu d'enfant.

— Monstre ! grommela l'Anglais.

— Faut être juste, reprit M^{me} Blanpignon, Fleurette n'était pas méchante, ou, pour mieux dire, elle avait des moments de tendresse, mais elle avait fait la connaissance d'un espèce de pignouf, qui se faisait appeler Raoul de Balangy, et dont elle s'était toquée, malgré qu'il était encore plus vilain, dans son genre que... hum ! pardon... j'oubliais que c'est vous qui êtes.. Enfin, suffit ! je me comprends... Ce Raoul, donc, n'aimait pas les gosses, et c'est lui qui empêchait la mère de Coco de s'occuper du pauv'petit. « Laisse donc ce moucheron où il est, lui disait-il ; d'abord, si je le trouve chez toi, j'te lâche. » Elle obéissait, mais je l'ai vue pleurer deux ou trois fois, à propos de ça.

— Et ce M. de Balangy, savez-vous où il est passé ? demanda Cocktail, les dents serrées par une colère froide.

— Non. La dernière fois que je l'ai vu, c'était peu de temps avant le départ de Fleurette. D'après ce que celle-ci m'a raconté, il venait de se marier en province avec une jeune fille très riche qu'il n'aimait pas. Il arrive un beau jour chez sa maîtresse et lui dit : « Ma petite, j'ai cinquante mille balles dans mon portefeuille ; c'est un léger morceau de la dot de mon épouse. Si tu veux venir

faire un tour en Italie, je l'emmené. J'ai dit à ma légitime que des affaires très importantes m'appelaient en Amérique. Je suis donc libre comme l'air. — Et mon Coco ? répond Fleurette qui était dans un de ses bons moments. — Que le diable l'emporte ! s'écrie Raoul ; je ne veux pas m'embarrasser de ce sacré môme. » Et ils sont partis tous les deux. Depuis on ne les a plus revus.

— Si jamais ce polisson se trouve à portée de ma botte !... gronda Christophus.

Mais, réprimant aussitôt ce mouvement de vivacité :

— Est-ce là tout ce que vous savez ? demanda-t-il à M^{me} Blanpignon.

— A peu près. En partant, Fleurette, sur les conseils de son amant, avait indiqué l'adresse où il fallait lui expédier les lettres qui viendraient pour elle. Elle n'en recevait jamais d'autres que celles de son bêta de Fifi... Pardon, ça m'a échappé... Et, pour que ce pauvre homme ne se doutât de rien, elle avait laissé à M^{me} Corbineau, la concierge, plusieurs réponses en la chargeant d'en mettre une à la poste, chaque mois, après l'arrivée des lettres de l'Anglais, qui était retourné dans son pays depuis un an à peu près.

— C'est drôle ! fit Cocktail ; au bout d'une année, précisément, je n'ai plus rien reçu.

— C'est pas étonnant, M^{me} Corbineau avait une dent contre Fleurette ; elle n'a pas voulu l'aider à vous carrotter de l'argent, et elle a jeté au feu toutes les lettres qu'elle était chargée de vous envoyer... Bref, pour vous finir, Coco est resté chez M^{lle} Etiennelette qui s'était beaucoup attachée à lui. Il était si gentil, du reste, que tout le quartier en raffolait, moi comme les autres. Un jour, — il pouvait bien avoir cinq ans — sa maman d'adoption dit à m'ame Corbineau qui me l'a répété.

« — Va falloir que j'vous quitte, ma chère dame.

« — Et pourquoi donc ? demande la concierge.

« — A cause que j'ai un engagement en... » je ne me rappelle plus bien dans quel pays, avoua M^{me} Blanpignon,

mais je crois bien que c'était en Egypte, ou au Brésil... à moins que ça ne soye au Chili... Et encore non, c'est pas là. Ce qui y a de sûr, c'est qu'on a jamais plus entendu parler de Coco ni de m'amzelle Etiennelette.

N'ayant plus rien à apprendre, Christophus Cocktail prit congé des deux portières, en leur donnant une nouvelle pièce de vingt francs à chacune. Il sortit, accompagné de leurs bénédictions, et remonta avec Stanislas, dans la voiture qui les attendait à la porte.

— Eh bien ? dit alors l'insulaire, sur un ton interrogateur.

— Ça sera dur, répondit Phalempin.

CHAPITRE VI

GALANTERIE, TERREURS ET RÉOLUTION VIRILE DE M GONTRAN DE BELMINET.

La Sœur Marie-des Anges commence à s'émanciper. — Elle fait la conquête d'un gros bouffi. — M. Gontran de Belminet prend une résolution énergique. — En route pour Argenteuil.

La sœur Marie-des-Anges, que nous avons laissée à la gare du Nord, passa sa première heure d'attente sans impatience et sans ennui. Le sentiment de la liberté conquise et le plaisir de se voir élégamment vêtue suffisaient à emplir son cerveau de riantes pensées, elle finit cependant par trouver que Zéphirin tardait bien à venir. Sa toilette tapageuse, extravagante à pareille heure et en pareil lieu, attirait les regards, et, bien que sa beauté provoquât, par-ci par-là, des exclamations admiratives qui flattaient sa vanité, elle était cependant un peu inquiète de l'attention dont elle était l'objet. Elle avait des craintes vagues, s'imaginant qu'on pouvait la reconnaître et la reconduire à son couvent.

Pour échapper à cette pensée déplaisante, elle se leva

de la banquette sur laquelle elle était demeurée assise, sans changer de place depuis son arrivée. Ce siège commençait, d'ailleurs, à lui paraître dur, car la belle enfant était habituée au confort : la règle des visitandines de Saint-Germain, comme on a pu en juger, n'avait rien d'austère, et le besoin d'être libre, la soif de l'inconnu, avaient seuls pu déterminer Marie-des-Anges à abandonner un nid aussi moelleux. La fugitive se promena d'abord dans la gare : puis, voyant qu'elle n'y gagnait rien et qu'on continuait à la regarder, elle sortit, ayant toujours à la main sa valise, ou plutôt la valise d'Olga. En plein air, elle se sentit soulagée de l'impression pénible qui l'obsédait.

Les cafés assez nombreux qui avoisinent la gare du Nord étaient ouverts, et quoique la température fût assez fraîche, quelques consommateurs savouraient dehors, à la *terrasse*, comme on dit dans l'argot du métier, leur chocolat ou leur café au lait. Cette vue rappela à la nonne défroquée qu'elle avait très peu mangé la veille au soir et qu'elle avait refusé de prendre part au souper offert par sa gentille mais trop inflammable hôtesse de la place Vintimille. Elle n'avait que quelques pas à faire et qu'un mot à dire pour satisfaire aux exigences de son estomac ; d'un des cafés situés aux deux angles du boulevard Denain et de la rue de Dunkerque, elle ne pouvait manquer de voir arriver le père Zéphirin ; il n'y avait donc aucun inconvénient à ce qu'elle quittât, pour se restaurer, le poste que celui-ci lui avait désigné comme lieu de rendez-vous.

Vive et légère, elle traversa la chaussée, encore humide de la pluie qui était tombée pendant la nuit ; mais en mettant le pied sur le trottoir, une réflexion soudaine l'arrêta.

— Il est probable, pensa-t-elle, ignorante des usages, qu'on ne me donnera pas à manger sans me faire payer d'avance, puisqu'on ne me connaît pas, et cet animal de Zéphyrin n'a pas eu la gracieuseté de me laisser un peu

d'argent. Il a emporté le sac aux écus. Brigand, va !

Dépitée, furieuse contre son compagnon, Marie-des-Anges, s'apprêtait à traverser, de nouveau, la rue, afin d'éviter le supplice de Tantale que lui donnait la vue des gens affablés, quand, mettant par un geste machinal sa main dans sa poche, elle sentit un objet qu'elle reconnut facilement au simple contact, pour être un porte-monnaie.

La surprise que lui causa cette découverte, lui arracha un petit cri de joie. Un garçon qui passait près d'elle, pour répondre à l'appel d'un client, se méprit sur la signification de ce cri, et demanda galamment à la jeune femme si une épingle lui était entrée quelque part, ou si elle avait été mordue par une puce.

Marie-des-Anges, ne comprenant pas que le garçon croyait s'adresser à une de ces irrégulières qui acceptent l'hospitalité d'une nuit, offerte par des galants de hasard (il en est qui s'en vont, le matin, en emportant leur corset dans un journal, mais l'espèce est devenue rare), Marie-des-Anges, disons-nous, parut froissée de la question. Elle tourna le dos à l'insolent, dont l'erreur, à vrai dire, était excusable, les honnêtes femmes n'ayant pas l'habitude de sortir, à une heure aussi matinale, en robe de soie et chapeau à plumes ; puis, se ravisant, elle se dit que peut-être les mœurs laïques autorisaient la plus grande familiarité entre les deux sexes, et que, dans ce cas, il fallait qu'elle se mit à l'unisson, sous peine de compromettre le succès d'une évasion qui, jusqu'alors, avait si bien réussi.

Elle fit appel à toute son énergie, et comme elle avait pris sa détermination en beaucoup moins de temps qu'il n'en faut à un garçon de café pour servir un bock, elle put, en se retournant vivement, répondre à celui qui l'avait interpellée, avant qu'il ne se fut éloignée :

— Vous êtes bien bon, monsieur, lui dit-elle, avec un sourire raphaëlesque, je crois, en effet, qu'une puce m'a piqué la fesse !

Ces paroles prononcées sur un ton de naïveté presque infantine, provoquèrent, parmi les consommateurs, une hilarité bruyante qui fit sortir tout le personnel de l'établissement, y compris la dame de comptoir, et occasionna un rassemblement.

On sait combien le rire est contagieux. On sait aussi qu'il suffit, à Paris, qu'un petit groupe se forme, pour attirer instantanément une foule de badauds. En moins d'une demi-minute, Marie-des-Anges, se trouva entourée par soixante ou quatre-vingts personnes des deux sexes, s'esclaffant, se tenant les côtes, en se demandant les uns aux autres :

— Pourquoi rit-on ?

Enorgueillie de son succès, l'ex-visitandine faisait des révérences à la foule, et, dans un joli sourire montrait ses dents blanches. Enfin, comme le rassemblement continuait à grossir, le garçon dont l'impertinente question en avait été la première cause, eut l'idée qu'il pouvait en résulter des désagréments pour la jeune femme ; jouant des coudes, il arriva rapidement auprès de Marie-des-Anges, et, lui prenant la main :

— Assez rigolé comme ça ! lui dit-il ; si une mouche venait à passer, tu te ferais emballé, et ça ne serait pas long.

Elle le suivit sans résistance, se demandant quel était ce monde étrange où l'on *emballait* les femmes comme de simples marchandises, lorsqu'on voyait des *mouches* voler près d'elle.

— Il faudra que j'y prenne garde, pensa-t-elle.

Et, toute songeuse, elle s'assit sur la banquette que lui désignait le garçon, oubliant la faim qui l'avait poussée vers ce café.

Un homme mûr, voyant cette jolie fille seule, alla aussitôt s'installer à son côté et lui demanda, d'une voix insinuante :

— Que pourrait-on vous offrir, ma mignonne ?

Cette offre dissipa les pensées inquiétantes de Marie-



Croyez à Lourdes, et buvez de l'eau !

des-Anges. L'homme avait l'air bête, mais pas méchant. Avec ses favoris grisonnants, sa face bouffie au teint jaunâtre, ses cheveux clairsemés mais peignés avec soin et luisants de pommade, il pouvait aussi bien passer pour un magistrat que pour un cuisinier de bonne maison ou pour un prêtre déguisé, qui aurait laissé pousser sa barbe.

Ce fut probablement son aspect clérical qui inspira confiance à la jeune femme. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle se sentit subitement rassurée.

— Si, par malheur, je voyais venir une mouche, se dit-elle, ce vieux monsieur me protégerait, en attendant Zéphirin.

Et s'inclinant gracieusement vers l'inconnu, elle lui répondit qu'elle mangerait volontiers quelque chose, mais qu'elle préférerait se mettre à l'extérieur, en plein air.

La nonne évadée commençait déjà à se civiliser, car elle s'abstint de dire qu'elle désirait sortir pour guetter l'arrivée du capucin. Elle comprenait instinctivement que cette révélation aurait déplu à son galant amphitryon.

Quand Zéphirin paraîtra, pensait-elle, je le verrai de loin, grâce à son costume, et je courrai l'attendre à la gare ; car lui aussi serait capable de me faire des reproches, s'il me voyait avec un autre homme. Il avait ces idées bêtes au couvent : ça n'a pas dû lui passer.

Une demi-heure s'écoula. Marie-des-Anges avait absorbé une tasse de chocolat, une brioche, un croissant et deux petits pains, plus un petit verre de fine champagne pour faire descendre le tout... et le moine n'arrivait pas.

Grâce à la faculté, bien connue quoique inexplicquée, qu'ont les femmes, de voir de plusieurs côtés à la fois (on sait, par exemple, qu'elles n'ont pas besoin de tourner la tête pour savoir si un homme les suit et si cet homme est séduisant ou disgracieux, grand ou petit, bien ou mal habillé, distingué ou vulgaire), grâce à cette faculté, disons-nous, l'évadée du couvent de Saint-Germain-en-Laye avait pu observer les trois côtés par les-

quels on arrive à la gare du Nord ; elle était parfaitement sûre de n'avoir vu passer aucun froc monaçal.

Du reste, l'attente ne l'impaciençait plus. Une causerie animée s'était engagée entre elle et le gros bonhomme joufflu, qui, à première vue, avait été séduit par sa beauté, et elle s'amusait beaucoup à l'entendre lui débiter des compliments mêlés de propositions peu gazées. Lui, de son côté, s'égayait fort des naïvetés qu'elle lançait à chaque instant, à propos des choses les plus simples. Ainsi, comme il lui demandait si elle connaissait la nouvelle comédie du Vaudeville, elle répondit, ne voulant pas avouer sa complète ignorance :

— *Le veau-de-ville!*... Ah ! oui... un veau savant, qui joue aux dominos ! Je ne l'ai pas vu, mais j'en ai beaucoup entendu parler.

Malgré de nombreux coq-à-l'âne de ce genre, le vieux céladon ne soupçonna pas un instant que la jeune personne à laquelle il offrait son amour en sus des consommations qu'elle avait absorbées, pût être une religieuse récemment échappée d'un cloître où elle avait vécu dans une complète oisiveté, intellectuelle et physique, agrémentée uniquement par de crapuleuses débauches. Il la prit pour une noble étrangère, élevée dans quelque solitude du nouveau monde, et pour faire preuve de perspicacité, lui fit part de cette supposition, qu'elle ne démentit pas :

— Vos parents étaient Français, sans doute, demanda-t-il, car vous parlez notre langue avec une rare correction.

— Oui, monsieur, répondit-elle.

— Et vous êtes venue seule à Paris, ma belle enfant ?

— Oui, monsieur.

— En abandonnant votre famille ?

— Oui, monsieur.

— Diable ! Alors, vous avez soif de liberté ?

— Oui, monsieur.

— Vous n'êtes pas mariée ?

— Non, monsieur.

— Aurais-je le plaisir de vous accompagner, quand vous voudrez sortir de ce café ?

— Non, monsieur.

— Pourquoi ?

— Je vais en voyage.

— Je puis y aller avec vous.

— Je vous le défends ; je désire être seule.

Ces derniers mots furent prononcés sur un ton péremptoire qui ne souffrait pas de réplique.

— Peste ! pensa le galant suranné, cette petite sauvage paraît avoir du caractère. Moi qui comptais la subjuguier tout de suite, je m'aperçois qu'il faut en rabattre. N'importe, je la reverrai et j'en viendrai bien à bout ; j'ai fait des conquêtes plus difficiles que celle-là.

Moins entreprenant qu'au début de la conversation, il n'osait pas lui demander son adresse. Enfin, après force détours et circonlocutions, il parvint à lui faire comprendre qu'il désirait savoir où elle demeurait.

— Nulle part, répondit-elle.

— Comment, nulle part ? Vous n'avez pas de domicile ?

Marie-des-Anges, qui s'enhardissait à mesure que décroissait l'assurance de son interlocuteur, comprit instinctivement qu'elle pouvait sans danger s'amuser un peu à ses dépens.

— Vous vous trompez, lui dit-elle, ai beaucoup de domiciles ; c'est pour cette raison que je ne demeure nulle part. Ne dépendant de personne, je me promène, je vais, je viens, selon ma fantaisie, et le soir venu, j'entre dans le premier hôtel qui se trouve sur mes pas. J'aime l'imprévu. Je cherche les aventures les émotions fortes. La peur m'est inconnue. Ainsi, la nuit dernière, dans une rue sombre, deux malotrus, ayant voulu me manquer de respect, j'en ai tué un ; l'autre a pris la fuite. J'ai toujours un revolver sur moi.

— Brir ! quelle gaillarde ! murmura le bonhomme, en se relevant vivement et en roulant des yeux effarés.

— Oh ! n'ayez pas peur, dit la jeune femme, que divertissait de plus en plus la mine ahurie de ce grotesque personnage ; vous me plaisez, vous. Je vous trouve joli, distingué, aimable...

Ella accompagna chaque épithète d'un regard brûlant.

On voit que la visitandine n'avait pas tardé à s'émaniciper. Elle n'avait pourtant connu dans son cloître que les voluptés bestiales ; les capucins ne se mettaient point en frais d'esprit et n'en exigeaient pas de leurs dignes compagnes. Mais Marie-des-Anges était une fine mouche, qui pressentait des plaisirs plus raffinés et comprenait vaguement qu'une jolie femme peut jouer, auprès des hommes, un rôle plus amusant que celui qu'elle remplissait au couvent pour le plus grand esbaudissement des bons pères. A peine en liberté, elle s'essayait, et elle eut lieu d'être satisfaite de cette première expérience, en constatant le trouble profond dans lequel ses compliments ironiques plongeaient le gros bouffi assis auprès d'elle.

— Eh bien ! lui dit-elle avec un sourire provocant, vous fais-je encore peur ?

— Oh ! non, soupira le joerisse, s'approchant de nouveau de la jolie fille qui, toute à la joie de sa conquête, ne pensait plus du tout au père Zéphirin.

— Il faut absolument que je vous revoie, ajouta-t-il, un instant après ; vous n'avez pas de résidence fixe, mais moi j'en ai une. Tenez, voici ma carte, viendrez-vous un de ces soirs ?

En même temps, il tira de son portefeuille un élégant bristol, qu'il offrit à Marie-des-Anges, et sur lequel celle-ci ne daigna même pas jeter les yeux. Elle ne vit donc pas que son interlocuteur portait le nom aristocratique de : GONTRAN DE BELMINET.

— Vous ne répondez pas ? insista le bonhomme dont les joues blêmes se coloraient sous l'impression des désirs sensuels qu'éveillait en lui la virginale beauté de l'épouse infidèle et divorcée du seigneur Jésus-Christ.

— Quoi ? fit l'ex-nonne, d'un air distrait ; qu'est-ce que vous m'avez demandé?... Je ne me rappelle pas.

— Je vous ai suppliée de venir chez moi.

— Pourquoi faire ? dit la jeune femme, avec une ingénuité parfaitement jouée, qui désarçonna encore une fois l'amoureux Gontran.

— Ce dernier toussotta deux ou trois fois pour se remettre l'esprit d'aplomb.

— Ah ça ! pensa-t-il, est-ce que je vais capituler devant cette petite niaise ?... Ildefonse, mon ami, tu baisses !... Allons, chaud, chaud ! Il est évident qu'elle est d'une innocence enfantine, quoique, à première vue, elle n'en ait pas l'air ; eh bien ! cette innocence n'est pas un obstacle : au contraire, la besogne n'en est que plus facile.

Nous verrons, plus tard, pourquoi M. Gontran de Belminet, dans son monologue mental, s'interpellait par le nom d'Ildefonse. Esquissant son sourire le plus gracieux, qui n'était en réalité qu'une laide grimace, et écarquillant ses yeux de poisson bouilli, dans l'espoir chimérique de leur donner une expression passionnée, il se pencha vers Marie-des-Anges et lui dit à voix basse :

— Ecoutez-moi, ma mignonne, je n'ai pour aller chez moi, qu'à traverser ce boulevard ; d'ici, vous voyez la porte... juste en face, au n° 11. Venez visiter mon appartement. Je vous montrerai de très jolies choses, des gravures superbes : *les Adieux de Fontainebleau, le Convoi du pauvre, un Arabe sur son chameau, l'Immaculée conception*...

— Zut ! interrompit la défroquée.

— Hein ? fit M. de Belminet, qui ne s'attendait pas à cette objection.

— J'ai dit : Zut ! Est-ce que vous ne comprenez pas ?

Marie-des-Anges craignit un instant de s'être trahie, en lâchant un mot qui, très usité chez les visitandines de Saint-Germain, pouvait n'avoir pas cours dans le langage de la société laïque. Gontran la rassura en repou-

dant d'un air un peu dépité, mais toujours gracieux :

— Si ! si ! parfaitement. Du moins, ma toute belle, ne me donnerez-vous pas l'espérance d'une visite prochaine ? J'habite ordinairement la province ; je suis venu passer un mois à Paris et il y a déjà quinze jours que j'y suis. Je serais désolé s'il me fallait repartir avant de vous avoir vue... dans l'intimité. Ne me refusez pas ce bonheur, je ne sors jamais entre minuit et sept heures du matin, excepté quand des affaires m'appellent en ville ; mais j'abandonnerai tout pour vous attendre. Au second au-dessus de l'entresol, la porte à gauche... Est-ce dit ?

La jeune femme allait répondre à cette question directe, quand elle vit un homme qui, sortant de la gare, jetait de tous côtés des regards anxieux.

— C'est singulier, dit-elle tout haut, comme ce monsieur ressemble à...

Elle n'acheva pas, se rappelant qu'elle n'était pas seule.

Au même instant, le personnage dont l'aspect venait de lui arracher cette exclamation, et qui n'était autre que le père Zéphirin, la vit et courut vers elle.

— Enfin, la voilà ! s'écria-t-il ; depuis une demi-heure que je la cherche !...

Le capucin était doué d'une stature imposante. M. de Belminet, très gros mais très court, — une boule montée sur deux pattes, — se sentit pris, en le voyant, d'une soudaine colique.

— La petite gueuse, pensa-t-il, ne m'avait pas dit qu'elle s'était fait des relations depuis son arrivée à Paris. J'étais charmé de savoir qu'elle était venue seule, et je ne me doutais guère... Tudieu ! quel gaillard !... Ce doit être son oncle... son cousin plutôt, car il est bien jeune... 25 à 28 ans, tout au plus. En tout cas, ce n'est pas son amant ; je connais assez les femmes pour être sûr que celle-là n'a pas encore perdu son capital... Nonobstant, j'ai le trac et je voudrais bien m'en aller.

Il fallut au timide amoureux, pour faire ces réflexions, beaucoup moins de temps que nous n'en avons mis à les

transcrire ; si bien qu'il put encore, pendant que Zéphirin franchissait, en courant, les quelques pas qui le séparaient de Marie-des-Anges, faire à celle-ci cette prudente recommandation :

— N'ayez pas l'air de me connaître, et si ce monsieur s'étonne de vous voir auprès de moi, dites-lui que, quand vous êtes venue, toutes les autres places étaient occupées.

Le moine avait l'air fort mécontent. Il lança à Gontran un regard soupçonneux (on se rappelle qu'il était jaloux) et, s'adressant à la jeune femme qui ne paraissait pas être le moins du monde :

— C'est ainsi que tu m'attends au rendez-vous convenu ! grogna-t-il ; je t'ai cru perdue.

— Oh ! je me serais retrouvée, répondit-elle tranquillement.

Elle se leva. Zéphirin, fronçant le sourcil, lui saisit le bras.

— Un instant ! murmura-t-il à son oreille, sur un ton menaçant ; tu as, sans doute, bu ou mangé ; qui est-ce qui a payé ?

Il regardait, en parlant M. de Belminet, d'une telle façon que celui-ci se mit à trembler de tous ses membres ; son visage devint vert.

Pour toute réponse, Marie-des-Anges, sans se déconcerter, montra le porte-monnaie qu'elle avait trouvé dans la poche de la robe d'Olga. Gontran, ravi de cette présence d'esprit, sentit sa frayeur se dissiper et alluma un cigare pour se donner une contenance. Quant au capucin laïcisé, il sourit d'un air satisfait. Ses soupçons s'étaient évanouis et sa conscience monacale ne lui reprochait pas d'avoir compliqué le vol du vêtement de l'hospitalière chanteuse par celui des divers objets, y compris l'argent que le vêtement pouvait contenir.

— Partons, dit le saint homme.

Sa compagne le suivit sans répliquer, M. de Belminet les accompagna des yeux ; les ayant vu entrer dans la gare, il jeta une pièce de cinq francs sur la table et, sans

attendre la monnaie, se précipita dans la même direction aussi vivement que ses jambes courtes et son gros ventre le lui permettaient. Il venait de prendre subitement la résolution de *fler* son idole, dût-elle le conduire au bout du monde.

— Il faudra bien, pensait-il, que l'individu qui est venu interrompre notre intéressant entretien se décide tôt ou tard à la débarrasser de sa présence. Jusque là, je ferai en sorte qu'il ne me voie pas. Alors seulement j'apparaîtrai aux regards enchantés de mon adorée, qui m'aime, j'en suis sûr, et qui n'hésitera pas à couronner ma flamme.

Pendant que Gontran s'élançait à la poursuite de ce séduisant mirage, Marie-des-Anges expliquait à son compagnon qu'elle n'avait pas hésité à aller se restaurer au café où il l'avait rencontrée, parce qu'elle s'attendait à le voir arriver sous son habit religieux, qu'elle était sûre de distinguer de loin.

— Tu comprends, mon chéri, conclut-elle, je ne pouvais pas deviner que tu aurais déjà trouvé le moyen de changer de costume. Et ton froc ?... dans le sac de nuit, sans doute ? je vois qu'il est gonflé.

— Oui, répondit Zéphirin ; j'ai changé la monnaie trop encombrante, j'ai mis le métal dans ma poche et le papier dans un portefeuille dont j'ai fait emplette dans ce but.

Il continua, en racontant comment il avait employé sa matinée. Après avoir opéré sa métamorphose dans l'établissement qu'un charcutier complaisant lui avait indiqué, il avait pu sortir sans être remarqué, grâce aux distractions de la caissière qui, à ce moment-là, était très occupée à répondre à son groupe d'adorateurs.

Voilà comment cette jeune personne, certaine de n'avoir pas vu passer le capucin, et ne pouvant s'imaginer qu'il s'était travesti, était persuadée qu'il avait miraculeusement disparu.

— Et maintenant, qu'allons-nous faire ? demanda Marie-des-Anges.

— J'avais d'abord pensé à gagner l'étranger, répondit tout bas le caissier infidèle, mais j'ai réfléchi que, par peur des révélations que je pourrais faire, on n'osera pas mettre la police à mes trousses. Par conséquent, si tu veux m'en croire, nous allons faire une petite excursion à la campagne.

— Pourquoi faire ?

— Tu verras, ne parlons pas trop de nos affaires dans ce lieu public, on pourrait nous entendre.

Un guichet était ouvert. Zéphirin s'en approcha et posa cette question bizarre à l'employé :

— Monsieur, je suis étranger et je voudrais aller me promener dans les environs de Paris, au bord de l'eau. Y a-t-il, sur votre ligne, pas très loin, une localité baignée par la Seine.

— Il y en a plusieurs, répondit l'employé, voulez-vous aller à Argenteuil ? Le trajet est de cinquante minutes.

— Parfaitement. Passez-moi, s'il vous plait, deux billets pour Argenteuil... des premières, mes moyens me le permettent.

Gontran de Belminet, blotti dans un angle, le chapeau rabattu sur les yeux, avait entendu ce colloque. S'étant assuré qu'il avait encore neuf minutes avant le départ du train, il courut chez lui, et reparut un instant après, ayant échangé son chapeau tuyau de poêle contre un couvre-chef en feutre mou, à larges ailes et jeté sur ses épaules un grand manteau, sorte de cape espagnole, dans laquelle il pouvait se draper jusqu'aux yeux. Il était, en outre, muni d'un parapluie, quoique le ciel — nous l'avons déjà dit — fût d'une pureté parfaite.

Ainsi déguisé, il monta dans un compartiment de seconde classe du train où Zéphirin et Marie-des-Anges avaient déjà pris place, et descendit, comme eux, à Argenteuil.

CHAPITRE VII.

OU L'ON VOIT UN MAGISTRAT, AMOUREUX D'UNE VIERGE, COURIR APRÈS ELLE EN LUI TOURNANT LE DOS.

Olympia et le vicomte Andoche de Saint-Zéphyr. — L'épilogue d'un crime. — Un magistrat amoureux, mais intègre.

— Ugène démontre à M. de Belminet que le seul moyen d'atteindre Olympia est de la poursuivre en lui tournant le dos.

Zéphirin et sa compagne ne s'attardèrent pas à visiter la localité plus célèbre par le petit vin aigrelet qu'on récolte sur les côteaux environnants que par le souvenir de la tunique sans couture de Jésus-Christ, laquelle d'après la légende catholique, avait été donnée en 632 à Charlemagne par l'impératrice Irène, puis égarée comme un simple mouchoir de poche, et retrouvée enfin en 1136, sur l'indication d'un ange, dans le monastère d'Argenteuil.

Cette fameuse tunique eut encore d'autres vicissitudes, jusqu'au jour où, pendant la Révolution, un prêtre la coupa en petits morceaux qu'il distribua aux fidèles de sa paroisse ; mais ce sont là des événements tout à fait étrangers à notre récit, et sur lesquels, par conséquent, nous n'avons pas à insister.

Nos deux défroqués, tournant le dos aux maisons, s'enfoncèrent dans la campagne en suivant le bord de la Seine. Chemin faisant, ils causaient. Gontran de Belminet les suivait de loin, certain de ne pas les perdre de vue, car les passants, promeneurs ou paysans allant aux champs, étaient trop peu nombreux pour pouvoir lui masquer le couple qu'il filait. Il regrettait, à la vérité, de ne pas entendre la conversation de sa belle inconnue et de l'importun qui la lui avait enlevée, mais le souci de sa sécurité lui ordonnait de conserver la distance qui, jointe à son changement de costume, n'aurait pas permis

aux personnes qu'il suivait de le reconnaître dans le cas où elles se seraient retournées vers lui.

Pour plus de précautions, il avait ouvert son parapluie, comme pour garantir des caresses trop brûlantes du soleil son teint couleur de vieux suif ; s'il prenait fantaisie aux promeneurs qui le précédaient de faire volte-face et de revenir sur leurs pas, il n'avait qu'à baisser le rillard protecteur qui devenait ainsi un bouclier contre les regards les plus perçants.

Zéphirin et Marie-des-Anges le conduisirent très loin. Ils marchaient vite, non comme des promeneurs, mais comme des gens qui ont un but. Le pauvre Gontran, essoufflé, suant à grosses gouttes, trottait sur ses petites jambes, non sans pousser de temps en temps, des exclamations de colère, mais résolu néanmoins à continuer la poursuite commencée, dût-il tomber d'épuisement sur le bord du chemin.

O amour ! que d'héroïsme tu enfanteras !

Si M. de Belminet était furieux, l'ex-capucin paraissait en proie, de son côté, à un assez vif désappointement.

D'abord, sa causerie avec sa compagne avait été enjouée : ils avaient bâti des châteaux en Espagne, lui, s'imaginant qu'il ne verrait jamais la fin de sa fortune, elle pressentant confusément qu'elle n'avait pas à s'inquiéter de la question financière.

Ensuite, ils s'étaient amusés à inventorier la poche de la robe d'Olga. Outre le porte-monnaie, contenant 83 francs sept sous et un jeton percé, que la chanteuse avait sans doute comme fétiche, ce vêtement contenait une *pomme* garnie de poudre de riz, un crayon à sourcils et un très joli mouchoir de poche brodé aux initiales O. M. (Olga de Montendre ; la jeune artiste avait emprunté son nom de famille au chef-lieu de canton de la Charente-Inférieure qui avait en l'honneur de lui donner le jour).

— Il faudra que je démarque ça, fit pratiquement observer Marie-des-Anges.

— Pourquoi ? répondit Zéphirin, n'est-il pas plus sim-

ple de changer de nom ? Tu ne peux pas garder celui que tu portais au couvent : cela suffirait à te dénoncer. Cherchons d'abord un prénom commençant par un O.

Tous deux réfléchirent un instant. Tout à coup la jeune femme battit joyeusement des mains, en s'écriant :

— J'ai trouvé... ONORINE !...

Zéphirin, dont l'éducation première n'avait pas été aussi négligée que celle de son amie, essaya de faire comprendre à celle-ci qu'on avait l'habitude d'écrire Honorine avec un H. La naïve jeune personne proposa successivement *Ortense*, *Ogustine*, et plusieurs autres noms, et comme son compagnon s'obstinait à les rejeter pour cause d'orthographe défectueuse, elle finit par se mettre en colère, déclarant qu'il faisait exprès de la contrarier.

Il s'efforça de la consoler et y parvint ; car elle était vive, un peu irascible, mais sans rancune. Pour clore le débat elle consentit à s'appeler Olympia, et affirma que ce nom lui suffisait.

— Si on me demande celui de ma famille, ajouta-t-elle, je répondrai que c'est un secret, que des raisons très graves m'empêchent de révéler.

— Quant à moi, dit Zéphirin, j'ai une idée. Si peu que j'aie vu le monde, je sais qu'à un homme il faut un nom, et, autant que possible, un nom ronflant. Et pourquoi ne prendrais-je pas celui-ci : Saint-Zéphyr ? Ça serait très joli... Disons même : de Saint-Zéphyr, plutôt ; la particule ne coûte rien... Et, au fait, pourquoi ne prendrais-je pas un titre ?... Vicomte de Saint-Zéphyr, c'est ça qui sonne bien ! Qu'en dis-tu Olympia ?

— Hein ? fit Marie-des-Anges, cherchant autour d'elle à qui s'adressait cette question... Ah ! oui, reprit-elle, en riant, j'oubliais que c'est moi qui suis Olympia. Eh bien ! mon cher, si tu veux connaître mon opinion, je te dirai que Zéphirin ou vicomte de Saint-Zéphyr, ça m'est complètement égal. Ah ! si tu me proposais de l'appeler Andoche, ce serait bien différent ! Andoche... voilà un nom suave !

— Qu'à cela ne tienne, ma chère amie ; il me faut aussi un prénom : je choisis celui qui te plaît. Je serai le vicomte Andoche de Saint-Zéphyr.

Il y avait près de trois quarts d'heure que le tonsuré et sa dulcinée devisaient ainsi, en suivant les rives de la Seine, quand la physionomie du premier commença à refléter le désappointement que nous avons signalé plus haut.

Olympia ne tarda pas à s'apercevoir du changement survenu.

— Qu'as-tu ? demanda-t-elle.

— J'ai, répondit le vicomte Andoche, que je suis très embarrassé. Je croyais que rien ne serait plus facile que de nous débarrasser de cette valise et de ce sac de nuit, qui contiennent nos habits religieux ; c'est dans ce but que j'ai voulu venir à la campagne dans un endroit arrosé par la Seine, espérant pouvoir jeter à l'eau ce bagage compromettant ; mais, jusqu'à présent, j'ai toujours vu, soit de ce côté-ci, soit de l'autre, des paysans trop peu éloignés pour qu'il soit prudent de donner suite à mon projet. Et puis, il y a des maisons partout ; on n'aurait qu'à se mettre à la fenêtre au moment de l'opération !... Sans compter que, si je jette mon sac et la valise sur le bord, il y a des chances pour qu'on les retrouve. Sacrebleu ! c'est très embarrassant !

Il est probable que la Providence n'abandonne pas les serviteurs de Dieu, même lorsqu'ils rendent leur tablier pour s'en aller vagabonder de par le monde ; car le pseudo-vicomte finit par trouver l'occasion de perpétrer la noyade projetée. En arrivant à un coude formé par le fleuve, il constata qu'aucune habitation n'était en vue, la plus proche étant cachée par un épais rideau d'arbres. Il s'arrêta, et Olympia suivit son exemple. Gontran de Belminet, pensant qu'il allait rebrousser chemin, et se trouvant à proximité d'une haie, jugea plus sûr de se blottir derrière cet abri que de recourir à la manœuvre du parapluie. Cette combinaison lui permettait d'observer

à travers les branches les deux personnages qui l'intéressaient à des titres différents.

Andoche dirigea son regard scrutateur à droite, à gauche, devant, derrière... Personne !... Partout la solitude et le silence.

Alors, il n'hésita plus. Un bateau plat était amarré à un pieu. Il en dirigea l'avant vers le large, afin de pouvoir s'avancer à une certaine distance du rivage, et monta dans l'embarcation, muni des deux colis, après avoir attaché une grosse pierre à la poignée de chacun d'eux. Ses bras robustes les balancèrent, l'un après l'autre, et l'on entendit deux fois : « Pouff ! » L'eau s'écarta, formant des rides concentriques, qui, peu à peu, s'effaçaient. L'œuvre était accomplie. Le capucin et la visitandine étaient débarrassés de tout ce qui pouvait leur rappeler l'esclavage dont ils s'étaient affranchis.

Mais ils se trompaient en s'imaginant que ce petit travail s'était accompli sans témoins. Gontran avait tout vu, et une sueur froide baignait son front.

— Ciel ! gémit le gros homme, quel est cet horrible mystère ? Il est évident que je viens d'assister à l'épilogue d'un crime. Cet homme a bien, du reste, une figure de bandit. Dans l'exercice de ma profession, je vois défiler assez de gredins pour n'y connaître. Celui-là est capable des plus noirs forfaits ; l'assassinat, pour lui, doit être un jeu : je vois cela à son nez. J'ai prononcé, le mois dernier, une condamnation aux travaux forcés contre un individu qui avait absolument le même nez ; il avait massacré une famille de onze personnes, parce que, se trouvant affligé d'un coryza chronique, et n'ayant pas d'argent, il n'avait pas vu d'autre moyen de se procurer des mouchoirs de poche. Le jury lui a accordé des circonstances atténuantes, l'avocat ayant fait observer que, si ce malheureux venait se mettre à éternuer sur l'échafaud, ça produirait un effet déplorable et compromettrait la majesté de la guillotine. En prononçant mon résumé, je regardais l'accusé ; son nez frétillait, et je me rappelle

fort bien que celui du misérable, qui vient de jeter à l'eau une valise et un sac de nuit, frétilleait de même lorsqu'il est venu m'enlever au café, la ravissante créature, que j'aime encore, hélas ! malgré l'épouvantable spectacle dont je viens d'être témoin.

Gontran de Belminet en était là de ses réflexions, — par lesquelles on a pu voir qu'il appartient à la magistrature assise, — quand un bruit de pas le fit tressaillir. Par un sentiment d'horreur bien compréhensible, il avait détourné ses regards du pseudo-vicomte de Saint-Zéphyr et de sa complice Olympia, ci-devant sœur Marie-des-Anges. Il les reporta dans la direction d'où venait le bruit, et vit à travers la haie nos deux personnages, qui n'étaient plus qu'à trois ou quatre mètres de lui. Ils s'avançaient en s'entretenant sur un ton joyeux de ce qu'ils venaient de faire.

— Enfin, disait Andoche, nous en voilà débarrassés !

— Quel cynisme ! pensa Gontran ; pourvu que ce brigand ne me voie pas !... il serait capable de me poignarder et de jeter mon cadavre dans la Seine pour s'assurer de mon silence.

— Le fait est, répondit Olympia, que je commençais à être lasse de trimballer ce paquet.

En entendant ces mots, M. de Belminet éprouva un tel saisissement qu'il faillit révéler sa présence.

— Elle est aussi endurcie que lui ! soupira-t-il. Est-ce possible ?... avec un visage d'ange !...

— Heureusement, continua la jeune femme, — dont la robe frôlait à ce moment le buisson derrière lequel Gontran était caché, — heureusement personne ne t'a vu. Maintenant, c'est fini. N'y pensons plus, et vive la joie !

Ils passèrent. Le pauvre magistrat, — avec qui nous ferons ultérieurement plus ample connaissance, — aurait été incapable, à ce moment, de sortir de son gîte, tant l'épouvante l'avait paralysé. Du reste, il n'avait pas la moindre velléité de se lancer à la poursuite de ceux qu'il prenait pour des assassins. Avant que ses cris n'eussent

pu lui attirer du secours, le robuste gaillard à qui il venait de voir lancer au milieu de la Seine deux colis contenant chacun, selon toute vraisemblance, une moitié de cadavre, — peut-être même un cadavre entier, — aurait eu le temps de le fuir, et ce bon M. de Belminet tenait à l'existence.

À défaut de la peur, un autre sentiment l'eût empêché de divulguer, séance tenante, la mystérieuse immersion dont il avait été témoin. La jeune femme qui avait enflammé son cœur, ou plutôt ses sens, d'une passion ardente autant que subite, était tout au moins complice du crime dont ce plongeon avait pour but de faire disparaître les traces. Irait-il la dénoncer ? Non ; il n'en avait pas la force.

Il comprenait cependant que, comme magistrat, il n'avait pas le droit de se laisser influencer par les beaux yeux d'une criminelle ; mais il entrevoyait vaguement le moyen de concilier l'accomplissement de son devoir avec la satisfaction de ses désirs voluptueux. Que demandait-il, en somme ? Peu de chose. La gravité de ses fonctions ne lui permettait pas d'entretenir une maîtresse ; d'ailleurs, il était marié et habitait une ville où l'intrigue galante la mieux cachée eût été promptement découverte par la population fureteuse et cancanière. Il voulait donc ajouter à la liste de ses conquêtes érotiques, — liste déjà longue, grâce à la dot de sa maigre et acariâtre épouse — le nom de la jeune femme dont il avait ébauché la connaissance au café voisin de la gare du Nord ; mais il n'avait pas eu, un seul instant, la pensée de lui demander autre chose qu'une intimité éphémère.

Maintenant qu'il la croyait complice d'un crime atroce, il ne renonçait pas, pour cela, à l'espoir d'obtenir ses faveurs ; quant aux scrupules de sa conscience de magistrat, il les calmait en se promettant de faire mettre en prison, dès qu'il aurait atteint son but, les deux auteurs du forfait dont il avait vu le dénouement.

— De cette façon, pensait M. de Belminet, la vindicte publique sera satisfaite et moi aussi.

Il ne sortit de sa cachette que lorsque le vicomte de Saint-Zéphyr et la belle Olympia eurent disparu. En se montrant plus tôt, il aurait craint que le vigoureux compagnon de l'ex-visitandine n'eût l'idée de tourner la tête et ne le surprit en flagrant délit d'espionnage.

Tant qu'il avait été sous l'empire de cette appréhension, ses réflexions avaient été un peu confuses ; elles devinrent plus nettes, aussitôt qu'il eut la certitude d'être hors de danger. Alors, tout en se dirigeant le plus vite possible vers la gare, afin de ne pas perdre la piste des deux criminels, qui, sans aucun doute, se disposaient à retourner à Paris par le premier train, il chercha dans sa tête quel moyen il emploierait pour décider la jolie tenue qu'il ne voulait livrer à la justice qu'après l'avoir tenue palpitante entre ses bras, à lui accorder cette satisfaction préliminaire. Mais il avait beau faire de grands efforts de volonté pour ne penser qu'à cet intéressant problème, son imagination lui retraçait constamment la scène effroyable à laquelle il venait d'assister.

Tout à coup il s'arrêta en poussant un cri, et s'assit ou plutôt se laissa tomber sur un tronc d'arbre, qui se trouvait là juste à point pour lui servir de siège.

— Ah ! mon Dieu ! je comprends tout, dit-il à haute voix.

Mais réfléchissant que ses paroles pouvaient être entendues, il continua mentalement son monologue.

— Oui, je comprends tout. L'homme, que je soupçonnais d'être l'auteur principal du crime, n'y a joué au contraire qu'un rôle très effacé. J'oubliais la confiance que m'a faite ce matin la noble étrangère, ce monstre aux doux yeux, cette enchantresse sanguinaire ; elle pensait que je ne verrais dans ses paroles qu'une lugubre plaisanterie, et, en effet, je doutais, mais à présent, je suis bien forcé de me rendre à l'évidence. La misérable a tué un homme qui lui manquait de respect ; c'est cet homme, coupé en plusieurs morceaux, qu'elle vient de faire jeter à l'eau par son complice... Diable ! c'est que, moi aussi, j'ai l'intention de lui manquer de respect !... Et je ne me

sens aucune vocation pour le rôle d'assassiné ! je crois que le parti le plus prudent serait de renoncer à la conquête de cette jeune sauvage, d'autant plus que l'émotion, la crainte pourraient bien, lorsque je serai seul avec elle, produire sur moi un effet aussi désagréable qu'humiliant. Mais la diablesse m'a ensorcelé, il faut absolument que je lui dise deux mots en particulier !... Une idée !... Si j'endossais, pour la circonstance, une armure moyen âge : casque à visière baissée, cotte de mailles, brassards, cuissards et gantelets ? Je serais à l'épreuve des balles... Oui, mais ce serait gênant. Il faudra que je trouve autre chose... j'y songerai.

Gontran se releva et reprit sa course vers la gare, avec l'allure gracieuse d'un canard en détresse. Il ne lui avait guère fallu plus de cinq minutes pour se remettre de l'émotion dont il avait été saisi en se rappelant l'aveu d'Olympia ; mais il eut beau faire tous ses efforts pour rattraper cette perte de temps en accélérant sa course, il ne put arriver à la gare assez tôt pour prendre le train qui ramenait à Paris le vicomte de Saint-Zéphyr et de sa compagnie.

Ce train, — qui, partant de Paris (ouest) à destination de Paris (nord), passe à Argenteuil à midi et demie, — venait d'arriver à cette station, quand le pauvre homme, ruisselant comme plusieurs gouttières et soufflant comme un cachalot, se précipita sur le quai qui borde la voie.

Il agitait, avec des gestes désespérés, le billet de retour qu'il avait eu la précaution de prendre au départ.

— Attendez-moi ? cria-t-il, d'une voix rauque et hale-tante.

La locomotive s'ébranla. Bousculant un employé, qui voulait lui barrer le passage, M. de Belminet s'élança vers le compartiment le plus proche, ouvrit la portière et... se sentit violemment tiré en arrière par l'homme à casquette galonnée qui n'avait pu arrêter cette trombe de graisse dans sa course.

Le train était déjà à vingt mètres de son point de sta-

tionnement. L'amoureux magistrat l'avait suivi, cramponné à la poignée, inconscient du danger auquel il s'exposait.

— Vous me rendez raison de ce procédé, grommela-t-il, avant d'avoir vu à qui il avait affaire.

— De quoi ? fit l'employé sur un ton à la fois bourru et goguenard, fallait p'l'être laisser Monsieur piquer une tête en douceur sous les roues ?... Monsieur a des chagrins de famille, ça se voit à son physique : y n'a qu'les os et la peau... avec un tout petit peu de viande entre les deux ; et pour *lorss*, y voulait se périr. Vous en avez le droit mon gros père, mais pas comme ça ; les règlements s'y opposent.

M. de Belminet était furieux. Dans le compartiment dont il avait ouvert la portière, il avait vu l'homme et la femme qu'il s'était promis de filer. Comment les retrouverait-il maintenant ? La tâche serait à coup sûr difficile ; car il était bien décidé à ne pas faire intervenir la police, avant d'avoir initié aux voluptés de la chair la jeune personne qui avait la fâcheuse habitude de répondre par des coups de revolver aux déclarations d'amour. Ne mettant pas en doute la réalité du meurtre dont elle s'était vantée, il voyait dans ce crime une preuve évidente de sa virginité. A première vue, il l'avait jugée digne de la rose emblématique ; mais ce qui n'était alors qu'une forte présomption était devenu, pour le bonhomme, une certitude absolue. Une vertu du premier choix, pensait-il, était seule capable de se défendre avec cette farouche énergie.

Or, le volage Gontran s'avouait à lui-même que, dans le nombre formidable de ses bonnes fortunes (il appelait ainsi la location à l'heure ou à la nuit des alcôves féminines, au-dessus desquelles on pourrait accrocher, comme à la porte des bazars, l'écriteau : *Entrée libre*), il n'avait jamais rencontré une émule authentique de Jeanne d'Arc, — à moins que ce ne fût son épouse légitime, et, sur ce point même, il avait des doutes parfaitement justifiés, au sujet desquels certain vicaire qui confessait la noble de-

moiselle (née de Lestoupiat-Cabirèche), avant son mariage, aurait pu le renseigner d'une manière très précise. Gontran, au surplus, ne s'était jamais soucié d'approfondir ce mystère, n'ayant vu dans son hymen que le moyen de palper un capital plus solide que celui dont sa femme s'était pieusement dépossédée en faveur du susdit ecclésiastique.

Convaincu qu'il avait enfin rencontré une véritable innocente, joignant à cette qualité celle d'être complètement libre de disposer de sa personne, sans avoir à tromper la surveillance d'un papa ou d'une maman, il se sentait animé d'une ardeur comparable à celle qu'éprouve un adolescent, au moment où, pour la première fois, ses vagues rêveries vont s'incarner en un corps féminin.

Cependant, le bouillant quinquagénaire parvint à maîtriser sa rage, en présence de l'employé, à qui il eût de l'avoir empêché de monter dans le train. Il ne lui répondit que par un sourd grognement en tournant les talons. Mais il avait à peine fait trois ou quatre pas, quand l'humble fonctionnaire le rappela :

— Hé ! Monsieur.

— Que me voulez-vous ? demanda Gontran sans se retourner.

— Vous avez l'air embêté.

— Parbleu ! on le serait à moins, grommela le gros homme.

L'employé franchit la distance qui le séparait de son interlocuteur.

— Y a p'l'être un moyen de vous désembêter, lui dit-il, d'un ton insinuant.

— Qu'est-à-dire ? vociféra M. de Belminet, croyant voir une moquerie dans cette obligeante suggestion.

Et, devenant tout à coup sarcastique :

— Auriez-vous, par hasard, une locomotive sous vapeur, à mettre à ma disposition pour me ramener à Paris ?

— Une locomotive ? Non, monsieur, je n'en ai pas sur moi pour le moment, mais si...

— Eh bien, alors !... interrompit Gontran, que venez-vous me chanter?... Tenez ! ne m'échauffez pas les oreilles, car je suis déjà furieux contre vous, et si je ne me retenais...

L'employé sourit, en haussant les épaules. Il était de force à renverser d'une chiquenaude le poussah qui le menaçait.

— C'est pas gentil de vouloir faire du bobo à ce pauvre Ugène (Ugène, c'est Bibi), dit-il d'une voix comiquement effrayée. Hou ! le vilain ! moi qui voulais lui être agréable ! Mais parlons sérieusement, reprit-il, en changeant de ton ; vous aviez intérêt à partir par le train qui vient de passer ?

— Un très grand intérêt. J'aurais donné mille francs pour être à la gare du Nord au moment où ce train y arrivera.

— C'est-à-dire à 1 h. 22 : mettons 1 h. 23, car il a quelques minutes de retard. Eh bien ! mon bon Monsieur, vous y serez p'l'être et ça ne vous coûtera pas si cher. Prenez le premier train allant en sens contraire...

— A ça ! décidément, vous vous fichez de moi, vous !... s'écria M. de Belminet, confirmé par cette proposition dans la croyance qu'il avait affaire à un mystificateur.

— Pas du tout. Vous ne savez donc pas que nous sommes beaucoup plus près de la gare de l'Ouest que de celle du Nord ! Il y a sept stations avant celle-ci, et trois seulement avant la première. Dans un moment, à midi 43, passera un train qui s'est croisé, entre Ermont et Samois, avec celui dans lequel vous vouliez grimper, au risque de vous faire écrabouiller, — ce qui vous aurait été probablement désagréable, — et de me faire coller à l'amende, — ce qui n'aurait pas été drôle pour moi.

Gontran écoutait avec attention.

— Je commence à comprendre, dit-il ; et à quelle heure le train en question arrive-t-il à la gare de l'Ouest ?

— A 1 heure 10. Je sais bien que, de là, au boulevard Denain, la course est bonne ; mais en voiture, avec un bon cheval, ça peut se faire en un quart d'heure.

— Oui, oui, vous avez raison. Ah ! mon ami ; vous me rendez l'espérance ! vous me faites revivre !... il me semble qu'il me pousse des ailes, et que je vais m'élan- cer comme un petit oiseau, à travers l'espace, pour retrouver la femme que j'aime !... Aussi, soyez sûr que ma reconnaissance... Je vais prendre mon billet ; attendez-moi.

Laisant l'employé abasourdi par cette explosion de lyrisme, le gros joufflu courut au guichet. Quand il revint, le train était signalé. Il l'attendit en murmurant à plusieurs reprises : « O joie ! ô ivresse ! » Enfin, après avoir serré dans ses bras celui qu'il appelait son sau- veur, il monta dans une voiture de seconde classe, — car l'amour ne lui faisait pas perdre ses habitudes d'éco- nomie ; il était même très contrarié de ne pouvoir uti- liser le billet de retour qu'il avait payé d'avance.

— Bonne chance, Monsieur, lui dit alors l'employé. Vous voyez, ajouta-t-il avec un rire moqueur, que ça ne vous coûte pas mille francs.

M. de Belminet comprit ce reproche indirect. Se pen- chant par la portière, il fit signe à « Ugène » d'approcher et lui donna une poignée de main.

— Dans l'excès de mon bonheur, dit-il à demi-voix, j'allais oublier de vous récompenser. Vous m'avez rendu un service immense en me donnant une idée qui ne me serait certainement pas venue. Prenez ceci.

Le train se mettait en marche. Rouge de plaisir, « Ugène » retira sa main en balbutiant un remerciement ému. Mais à peine eut-il desserré ses doigts, qu'il bondit, avec un geste de colère, comme pour se précipiter vers Gontran, qui était déjà loin.

— Nom de Dieu ! je suis refait, s'écria-t-il. Six ronds ! De quoi prendre l'omnibus avec correspondance !

Puis, comme son devoir l'appelait à l'intérieur de la

gare, il rentra ; mais, tout en marchant, il grommelait une série d'invectives et de menaces, trop énergiques pour que nous puissions décentement les reproduire. Si M. de Belminet, dont le courage n'était pas la qualité maitresse, avait pu entendre, à ce moment, l'humble employé de la gare d'Argenteuil, il aurait tremblé, malgré sa haute position sociale, bien que ces deux hommes, selon toute vraisemblance, ne dussent jamais se revoir.

CHAPITRE VIII

INTERVENTION INATTENDUE DE LA MARQUISE DE CASTELBONDE
ET DE PLACIDE BEAUPITON

Une chute sur la fesse gauche procure à Gontran de Belminet l'honneur d'être invité aux soirées de la marquise de Castelbonde. — Les trances des fugitifs. — Un joli gommeux.

Seul dans son compartiment, l'amoureux Gontran se frottait les mains et riait de bon cœur en pensant qu'il n'avait payé que trente centimes l'idée, — bien simple il est vrai, — grâce à laquelle il avait de grandes chances d'arriver à la gare du Nord en même temps que la belle Olympia, tout en se dirigeant du côté opposé.

A chaque minute, il consultait sa montre. Au bout d'un instant, l'impatience le gagna ; une agitation fébrile s'empara de lui et, se communiquant de son esprit à son corps, lui donna l'apparence d'un très gros pantin, dont une main invisible aurait tiré la ficelle.

Dès que le train eut passé le pont de la place d'Europe, il ouvrit la portière, et s'apprêta à descendre, aussitôt que le ralentissement de la machine lui permettrait de le faire sans danger. Malheureusement, il oublia la précaution élémentaire qui consiste à poser le pied sur le sol, en faisant face à l'avant du train ; pour mieux



Opère lui-même.

dire, il n'oublia pas, mais il avait les idées tellement troublées par sa passion subite pour la visitandine défroquée qu'il se trompa de côté. Le résultat de cette erreur fut que M. de Belminet tomba lourdement sur son derrière. On se précipita vers lui ; on le remit sur ses jambes, non sans lui reprocher en termes vifs d'avoir transgressé l'avis administratif qui signale aux voyageurs le danger de descendre avant l'arrêt complet.

Ne voulant pas s'attarder à une discussion oiseuse, le gros bouffi remercia les personnes qui l'avaient relevé et qui le soutenaient encore, dans la crainte qu'il ne se fût gravement contusionné.

— Mon Dieu ! pensait-il, pourvu que ce maudit accident ne me fasse pas arriver trop tard ?

Il ressentait une douleur cuisante à la fesse gauche, mais il ne s'en inquiétait pas et n'avait d'autre souci que de filer en toute hâte vers la gare du Nord. Jamais il n'avait éprouvé pour aucune femme un sentiment aussi violent que celui qui le poussait vers l'inconnue avec laquelle il n'avait eu qu'un entretien de quelques instants et qu'il croyait coupable d'assassinat. Il en perdait la tête, et, malgré son avarice, il eût été capable de jeter l'or à pleines mains pour obtenir les faveurs de la belle Olympia. Pour sa beauté, il l'eût simplement désirée sans ardeur excessive, sans impatience fougueuse ; ce qui l'exaltait jusqu'au délire, c'était la conviction que cette ravissante créature possédait encore ce que la plus riche fille du monde ne peut racheter après l'avoir donné.

Au premier pas qu'il fit, il poussa un petit cri. Il ne s'était pourtant rien cassé dans sa chute, la graisse dont il était surabondamment pourvu et, pour ainsi dire matelassé, ayant préservé ses os d'un choc trop rude, mais les chairs devaient être gravement endommagées.

Gontran se raidit contre la souffrance. Il eut même l'héroïsme d'en rire.

— Je suis sûr que j'ai un bleu large comme mon cha-

peau, dit-il à une vieille dame qui le regardait d'un air compatissant. Heureusement, ça ne se voit pas.

La dame, scandalisée, se voila le visage de ses mains, comme si, contrairement à ce que venait de dire M. de Belminet, le postérieur azuré allait apparaître dans sa majestueuse rotondité.

Cependant l'horloge de la gare marquait tout près d'une heure et quart. A cette vue le blessé oublia son mal et voulut courir; il n'eut que le temps de se cramponner à un point d'appui qui se trouva par bonheur à portée de sa main et sans lequel il serait tombé une seconde fois.

Ce point d'appui était la dame âgée dont Gontran avait, l'instant d'auparavant, offusqué les pudiques oreilles. Elle supporta la secousse sans broncher, car c'était une robuste matrone, ressemblant plutôt à un cuirassier travesti qu'à un échantillon du beau sexe. Une moustache assez fournie ombrageait sa lèvre supérieure; à voir ses traits masculins, on s'expliquait difficilement qu'elle eût pu être choquée par l'innocente plaisanterie de M. de Belminet. Comme on en pourra juger par la suite, cette excessive pruderie était affectée; en réalité, la brave dame pouvait entendre, sans rougir, les propos les plus grivois.

L'amoureux écopé s'était accroché à l'épaule de cette fausse ingénue et ne se hâtait pas de la lâcher. Sa tentative infructueuse l'avait rendu prudent.

— Belle dame, soupira-t-il de sa voix douce, seriez-vous assez bonne pour me permettre de m'appuyer sur vous jusqu'à la cour de la gare, où je prendrai une voiture?

— Mais, monsieur, minauda la vieille, cela va me compromettre... Pourtant, comme on voit qu'il vous est arrivé un accident, j'espère que ma complaisance ne sera pas mal interprétée!... Ah! le monde est si méchant qu'une femme soucieuse de sa réputation a toujours peur que ses actes les plus innocents ne donnent prise à la critique... Allons! venez!...

Gontran réprima une forte envie de rire, et le gracieux couple se mit en marche. Quoique la distance à franchir fût très courte, la pudique femme à barbe eut le temps de faire subir un petit interrogatoire au magistrat.

— Monsieur habite Paris? demanda-t-elle sur un ton caressant.

— Non, belle dame, répondit Gontran; mais j'y viens quelquefois chercher des distractions à la monotonie de la vie provinciale.

— Ah? très bien! sursurra la vieille, s'efforçant de donner à sa voix des intonations distinguées; vous ne détestez pas une honnête rigolade?

— Hein? fit M. de Belminet, surpris d'entendre ce mot trivial sortir de la bouche d'une personne qui, à en juger par son costume élégant et riche, devait avoir une assez haute situation dans le monde. Pour une femme de son âge, sa mise était bien un peu excentrique, mais ne voit-on pas tous les jours des comtesses, des marquises, des duchesses affublées des toilettes les plus extravagantes.

Elle ne s'aperçut pas de l'étonnement de son interlocuteur et répéta sa question dans les mêmes termes, en haussant légèrement la voix.

— Ce monsieur est un peu sourd, pensait-elle.

— Elle y tient, se disait, de son côté, Gontran; qui diantre peut bien être cette femme?

Et, très gracieusement, il répondit:

— Mon Dieu! oui, madame, j'aime assez la rigolade.

La vieille toussota deux ou trois fois, comme pour se préparer à dire quelque chose d'important. Puis, desserrant à peine les lèvres — ce qui est le comble de la distinction:

— Ah! monsieur, affirma-t-elle, il n'y a que Paris pour se la couler douce. Seulement, il faut de l'argent, beaucoup d'argent; autrement, bernique!

— Bernique est bien le mot, approuva complaisamment

l'amoureux d'Olympia ; mais, ajouta-t-il, j'en ai, de l'argent. Je puis, Dieu merci, me passer toutes mes fantaisies.

S'il avait observé le visage de sa conductrice, au moment où il lui fit cette déclaration, il l'aurait vu rayonner de contentement et se serait dit, peut-être :

— Voilà une bien excellente personne ! Sans me connaître, elle se réjouit d'apprendre que je ne suis pas dans la misère !

Mais M. de Belminet était, nous l'avons dit, d'une taille exigüe. Le sommet de sa tête arrivait tout juste à la hauteur de l'épaule de la matrone ; il lui était donc fort difficile de voir les traits de cette dernière, en marchant auprès d'elle, d'autant plus qu'il était coiffé d'un chapeau à larges bords.

Arrivé dans la cour qui ouvre sur la rue d'Amsterdam, il fit signe à un cocher de venir se ranger près du trottoir, et remercia, en termes chaleureux, la femme à barbe qui l'avait charitablement accompagné et soutenu jusque-là. Celle-ci répondit du mieux qu'elle put à ses politesses, et, en l'aidant à monter en voiture, lui glissa dans la main une carte, en même temps qu'elle lui disait avec un sourire qui ressemblait beaucoup à une grimace de chimpanzé :

— J'espère, monsieur, vous voir à mes petites réceptions ; je suis chez moi tous les soirs, pour mes amis, un nombre desquels je serai charmée de vous compter.

— Ous'que nous allons, *bourgeois* ? demanda le cocher.

— Gare du Nord, et vivement, répondit Gontran, qui, ne sachant comment accueillir l'invitation inattendue de la vieille dame, parut enchanté de la diversion opérée par son automédon ; c'est à la course, ajouta-t-il, et si vous me menez rondement, je vous promets un pourboire soigné.

Il fit une révérence et adressa quelques mots inintelligibles à la plantureuse commère, qui s'était autorisée de deux minutes de conversation pour solliciter son amitié ;

dès que le fiacre fut sorti de la cour, où stationnaient les voitures attendant l'arrivée des trains, il regarda la carte que cette étrange personne lui avait donnée, et lut ce nom aristocratique et sonore, gravé en lettres gothiques de grande dimension :

MARQUISE DE CASTELBONDE

— Bigre ! pensa-t-il, ancienne noblesse !... tout ce qu'il y a de plus authentique !... C'est par originalité que la marquise emploie en causant des expressions vulgaires. J'aurais dû le deviner à la majesté de sa démarche ; une petite bourgeoise ne saurait atteindre ce chic suprême... Ses soirées doivent être amusantes, car les personnes d'un rang aussi élevé se moquent des préjugés auxquels les petites gens sont forcées d'obéir. L'Impératrice, ma gracieuse souveraine, que ces bandits de républicains ont chassée du trône, ne craignait pas de se montrer presque nue à ses invités, dans les tableaux vivants qu'elle avait mis à la mode... Ce n'est pas que je souhaite voir M^{me} de Castelbonde, en costume de Vénus... oh ! non !... Elle représenterait plutôt le dieu Mars, n'était sa gorge trop développée. Mais ses salons sont évidemment fréquentés par de jeunes et jolies femmes. Décidément j'irai à une de ses prochaines réceptions.

Gontran souriait. Tout à coup, il fit la grimace ; il venait de voir, au bas de la carte de la marquise, cette adresse : « *Rue de la Grande-Truanderie, 22 bis, à l'entresol, la porte à gauche.* » Il n'est pas d'usage que les dames aient leur domicile indiqué sur leurs cartes de visite ; mais ce qui faisait faire la moue au gros bouffi, n'était pas cette indication par elle-même : c'était de voir que M^{me} de Castelbonde habitait une rue des moins aristocratiques. Si encore elle avait possédé toute une maison qui dans ce cas aurait pris le titre d'hôtel !... mais un simple entresol !... C'était piteux !

Cependant, la grimace dédaigneuse de M. de Belminet,

se changea presque aussitôt en une expression de pitié profonde.

— Pauvre femme ! murmura-t-il, les révolutions l'ont ruinée, sans doute, et, comme elle a conservé, dans sa détresse, la fierté de sa race, elle donne des soirées pour faire croire qu'elle est encore dans une situation brillante. Elle ne reçoit probablement qu'un petit nombre d'amis, choisis avec soin parmi les plus anciennes familles du noble faubourg. C'est rudement flatteur pour moi d'avoir été distingué par elle, à première vue, et jugé digne de me joindre à ce groupe d'élite ! Et Athénaïs, mon acariâtre épouse, qui ose prétendre, quand elle est de mauvaise humeur, c'est-à-dire, tous les jours, que je n'ai pas plus de distinction qu'un hippopotame !...

Sur cette réflexion, Gontran esquissa un sourire satisfait et tira légèrement les pointes de son faux-col. Son fiacre était arrivé à l'intersection des rues de Châteaudun et Lafayette, devant l'hôtel du *Petit Journal*. L'amoureux d'Olympia leva machinalement la tête et son regard tomba sur l'horloge qui décore la façade de cet édifice.

— Une heure vingt et une minutes et demie ! s'écria-t-il ; plus vite cocher ! Rappelez-vous que je vous ai promis un gros pourboire.

Momentanément distrait de ses préoccupations égrillardes, par l'invitation de la marquise de Castelbonde, il oubliait un instant cette noble dame ; la vue d'un cadran avait suffi pour ramener ses pensées vers la similitude, épouse divorcée du cornard Jésus-Christ.

Pendant qu'il gourmande son cocher, en piétinant d'impatience, rejoignons le couple des détroqués, que nous avons laissé en wagon, au moment où le train quittait la gare d'Argenteuil.

L'ex-capucin Zéphirin, vicomte de Saint-Zéphyr, et sa compagne Olympia, ci-devant sœur Marie-des-Anges, ont très bien reconnu le personnage obèse, qui a tenté de s'introduire dans leur compartiment ; la précaution, que ce dernier avait prise de se vêtir d'un grand manteau et de

changer de coiffure, était parfaitement illusoire dans la circonstance ; il n'avait pas prévu qu'il se trouverait face à face avec l'homme et la femme qu'il voulait suivre, en évitant de se laisser voir par eux.

Son déguisement n'a eu d'autre effet que de plonger les fugitifs du double couvent de Saint-Germain dans une inquiétude profonde. Quand Gontran, monté sur le marche-pied, a montré sa large face dans l'encadrement de la portière, la jeune femme a poussé un petit cri d'oiseau effarouché. Le vicomte Andoche n'a rien dit ; mais il s'est dédommagé un instant après, en s'écriant d'une voix courroucée :

— Sacré cochon de père Sosthène !

— Tu crois que c'est lui qui, ... a répliqué Olympia, émue au point de ne pouvoir achever sa phrase.

— Parbleu ! comment expliquer autrement la poursuite de ce gros bonhomme ?... car il est évident qu'il nous poursuit. Il l'aborde ce matin sous un prétexte quelconque, nous le laissons à Paris et nous le retrouvons à Argenteuil !... Tu m'avoueras que ce n'est pas clair !

— Oh ! non.

— Quoi, oh non ?... Tu ne l'avoues pas ?

— Mais si ! Je voulais dire : oh ! non, ça n'est pas clair.

— Cet individu est à nos trousses, et plus spécialement aux miennes, par ordre du supérieur, qui se serait bien consolé de mon départ, et même du tien, quoiqu'il eût un fort béguin pour toi, le vieux paillard, mais ce qu'il n'a pas pu digérer, c'est l'enlèvement de sa caisse.

— Tu m'as dit, pourtant, que nous n'aurions rien à craindre ; que la peur des révélations que nous pourrions faire empêcherait sûrement le père Sosthène et la sœur Saint-Louis-de-Gonzague de nous dénoncer à la police.

— A la police, oui, et je n'ai pas changé d'avis ; mais il y a d'autres moyens de nous pincer. Ainsi, ma petite Marie-des-Anges (dans son émoi, l'ex-trésorier des capucins de Saint-Germain-en-Laye, oubliait que sa complice

ne devait plus porter son sobriquet religieux), suppose que cette vieille bête, — tu comprends que je parle de Sosthène, — se soit réveillé ce matin entre six et huit heures. Le narcolique aurait dû le tenir endormi plus longtemps, vu qu'il a sifflé pas mal de champagne, tout en te caressant ; il avait beau frotter son sale museau sur ta petite bouche, ça ne l'empêchait pas d'avaler des lampées aussi fréquentes que ses baisers. Cependant, il n'est pas impossible que son sommeil ait pris fin plus tôt que je ne l'espérais ; les drogues ne produisent pas le même effet sur tout le monde, et puis, il faut tenir compte de la position inconmode dans laquelle il a pu s'endormir. Confortablement couché sur son lit, il aurait ronflé vingt-quatre heures sans interruption, tandis que sous la table, avec un barreau de chaise ou une paire de sandales pour oreiller, ou bien encore le nez dans la sauce, ce qui devait gêner un peu sa respiration... Ah ! Ah ! Ah ! devait il être drôle, comme ça, le papa Sosthène!...

En se représentant ce tableau, le détroqué riait aux éclats ; sa belle amie, cédant à la contagion, s'esclaffait à son tour, et, pendant un instant, tous deux se tenaient les côtes... chacun les siennes, bien entendu.

Olympia est revenue la première au calme qu'exigeait la gravité présumée de leur situation, et s'adressant au vicomte :

— Continue ta supposition, lui a-t-elle dit ; ce n'est pas le moment de rire.

— Tu as raison, a répondu Zéphirin-Andoche, redevenant tout à coup, non seulement sérieux, mais sombre. Voilà donc le bonhomme sur ses pattes et se frottant les yeux. Son premier soin est de réveiller les autres pères et les autres sœurs, soit en leur administrant des claques au bas des reins, soit en leur jetant de l'eau à la figure : les deux moyens sont excellents. On bâille, on s'étire, et enfin, on s'aperçoit de notre absence. On nous cherche, on ne nous trouve pas ; on court à la caisse... bing!

voilà le moment terrible ! Il me semble voir tous les camarades lever les mains en l'air, et le patron frapper du pied, en gueulant des « Nom de Dieu » à casser toutes les vitres du monastère. Comme ces grandes fureurs ne durent jamais longtemps, Sosthène s'apaise vite ; il se débarbouille un peu, contrairement à son habitude, parce que sa barbe est toute collée, à force d'avoir essuyé son assiette, et il prend le premier train pour Paris. Tu n'ignores pas qu'il recevait assez souvent des visites de pères, appartenant à diverses congrégations : des jésuites, des carmes, des maristes, etc., qui venaient se pocharder avec lui, en petit comité, sous prétexte de discuter sur des thèses théologiques, chacun de ces farceurs m'a vu plus de vingt fois ; ils me connaissent donc très bien, et toi-même, tu dois en avoir vu quelques-uns, que mon ancien supérieur conduisait chez vous, après le café et le pousse café, pour leur faire admirer les tableaux de votre chapelle. N'est-ce pas que tu en as vu plusieurs, ma louloute ?

— Oh ! oui ; il y en a même une dizaine qui ne venaient jamais sans vouloir me donner leur bénédiction avant de s'en aller.

— Tous ensemble ?...

— Tu es bête ! Tu sais bien que le père Sosthène n'avait jamais plus de deux visiteurs à la fois, et presque toujours un seul.

— C'est vrai ; j'ai supposé qu'ils auraient eu peur d'éveiller l'attention en venant en bande. Tu dis donc que quelques-uns de ces religieux, — une dizaine, — l'ont donné leur bénédiction ?

— Je dis qu'ils me l'ont donnée et redonnée, toutes les fois qu'ils sont venus.

— Où ça !... Dans la chapelle ?

— Hé ! non, grand nigaud, dans ma chambre.

— Ah !... Alors, ils te connaissent, toi aussi, ceux-là ?

— Beaucoup mieux, probablement, qu'ils ne te connaissent toi-même.

— Je comprends. Pour en revenir au père Sosthène, il arrive à Paris, court compter sa mésaventure à un des personnages en question, lequel ne peut évidemment pas refuser de faire tous ses efforts pour le tirer de peine.

— C'est vrai, mais comment ?

— Tout simplement en lançant à notre poursuite le gros bonhomme dont tu as fait la connaissance ce matin et que nous venons de revoir ici. Ce gaillard-là a une tête de moine ou de prêtre déguisé. Il est vrai que nous ne l'avons jamais vu au couvent, mais on a pu lui donner notre signalement très exactement ; et puis, il est fort possible qu'il soit venu sans se montrer, en catimini, et qu'il nous ait vu, lui. Rien n'est plus facile au supérieur que de faire introduire quelqu'un secrètement par le père portier, et le couvent ne manque pas de guichets, de judas et autres ouvertures, par où le regard peut se glisser, sans que ceux qui sont observés se doutent de l'examen dont ils sont l'objet. Comprends-tu, à présent, et crois-tu que j'aie tort de ne pas être tranquille ?

— Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! nous sommes perdus !

Ce cri poussé par Olympia, montrait à quel point les explications du vicomte de Saint-Zéphyr l'avaient épouvantée. La voyant toute pâle et tremblante, ce dernier s'est efforcé d'atténuer l'effet produit par son éloquence ; son anxiété n'était pas moins vive que celle de sa maîtresse, mais il comprenait qu'en présence du danger il était nécessaire de garder son sang-froid, et qu'une figure bouleversée, comme celle de sa complice, aurait suffi à dénoncer au monchard le moins perspicace, le trouble d'une conscience enivrasée peut-être contre le remords, mais non contre la crainte.

A mesure qu'il parlait, Olympia se rassénérât et la pâleur de ses joues faisait place à la teinte rose qui les rendaient si appétissantes.

— Après tout, disait le capucin laïcisé, rien ne prouve que l'individu que nous venons de voir à Argenteuil, après l'avoir laissé à Paris, devant une table de café, soit

un agent du père Sosthène ; j'avoue que c'est très probable, mais enfin ce n'est pas certain. Il se peut que le hasard seul ait amené la coïncidence de son voyage avec le nôtre. Tu sais avec quelle attention j'ai inspecté les alentours avant de jeter nos costumes religieux dans la Seine, si ce bonhomme avait été là, je l'aurais vu. Et, d'ailleurs, en supposant qu'il soit réellement chargé de nous espionner, il aura beaucoup de peine, ayant manqué le train à Argenteuil, à retrouver nos traces. En résumé, ma petite bichette sucrée, soyons sur nos gardes, mais ne nous laissons pas abattre par la peur d'un danger qui n'existe peut-être pas, et auquel nous pouvons échapper, s'il existe.

Le train s'arrêtait à la station d'Épinay au moment où le vicomte Andoche prononçait ses derniers mots. Jusque-là, il était resté seul avec sa bien-aimée. Un voyageur vint troubler leur tête-à-tête, mais sa présence était sans inconvénient, car Olympia était passée de l'extrême épouvante à une quiétude parfaite. Cette jeune personne était douée d'une nature très impressionnable, mais d'une excessive mobilité. Elle n'éprouva donc aucun déplaisir, en voyant monter et s'asseoir près d'elle un homme dont l'aspect, à vrai dire, n'avait rien de menaçant. Figurez-vous un corps grêle, supportée par deux jambes arquées ; une petite tête pointue ornée d'un gigantesque appendice nasal, d'une bouche fendue de travers, d'une moustache jaunâtre très clairsemée et de deux touffes de poil de même nuance, plantées sur chaque joue au niveau des oreilles qui sont monumentales, comme longueur et comme forme ; on les croirait collées après coup, et fort maladroitement collées, tant elles s'écartent de la tête. Pas de menton, ou si peu que ce n'est vraiment pas la peine d'en parler. Deux yeux, — du moins il est permis de le supposer, bien qu'en réalité on n'en voit qu'un ; cet œil est rond, clignotant et bordé de rouge ; l'autre est couvert d'un monocle maintenu dans sa cavité par une forte contraction de l'arcade sourcilière, qui force les

paupières à rester jointes ; si elles s'entrouvraient la petite vitre risquerait de tomber, ce qui détruirait l'harmonie du personnage. Placez enfin au sommet de la tête, dont vous venez de lire le signalement fidèle, un chapeau rond trop étroit, aux bords imperceptibles, habillez le *sujet* d'un complet vert-tendre, coupé à la dernière mode de la *gomme* la plus excentrique, et vous aurez le portrait du compagnon de route dont le vicomte de Saint-Zéphyr et Olympia furent gratifiés à partir d'Épinay.

Ce fantoche adressa un salut impertinent à la jeune femme, qui lui répondit en baissant pudiquement les yeux.

— Elle est très chic, murmura-t-il.

— Ce jeune homme est fort bien, pensa-t-elle.

Cette appréciation ne pouvait être dictée à la jolie défrôquée que par l'attrait de la nouveauté. Saturée de frocards, elle éprouvait à l'égard de la moinerie un dégoût qui l'aveuglait sur les impressions et sur les ridicules du jeune gommeux, jeune encore, mais *décati*, assis auprès d'elle.

Placide Beaupiton, — ainsi se nommait ce grotesque personnage, — n'avait pas paru remarquer, en montant, la présence du vicomte Andoche. Celui-ci le regardait d'un air inquiet ; sa jalousie, dont il n'avait plus ressenti les atteintes depuis sa sortie du couvent, s'était subitement réveillée.

Le gommeux essaya de lier conversation avec Olympia, en lui adressant quelques paroles d'une banalité stupide. Comme elle ne répondait que par monosyllabes, de peur d'irriter son amant, il se lut et fixa sur elle son petit œil, dont le regard seul eût mit en défiance un observateur tant soit peu perspicace. Peut-être n'était-il pas aussi niais qu'il paraissait l'être ; il semblait, par instants, que cette niaiserie fut affectée, et que, dans un but encore inconnu, Beaupiton jouât un rôle. Après cinq minutes de silence, il reprit la parole, et, désignant l'ex-capucin d'un mouvement de tête :

— C'est vot'mari, ce monsieur ? demanda-t-il.

La timide jeune fille rougit. Ce gommeux d'un chic suprême l'intimidait. Elle ouvrit la bouche pour répondre ; mais Zéphirin, craignant qu'elle ne prononçât quelque parole compromettante, s'empressa de dire.

— Mademoiselle est ma sœur.

— Ah ! fit Beaupiton.

Quelques instants après, quand le train eut passé Saint-Denis, il tenta de renouer la conversation. Ayant allumé une cigarette, il en aspira quelques bouffées et demanda à la jeune femme si la fumée ne la gênait pas.

— Au contraire, monsieur, répondit-elle naïvement.

— Très chic ! répéta Placide.

Le vicomte Andoche grogna.

Cinq minutes s'écoulèrent encore sans que le gommeux trouvât autre chose à dire. En revanche, il avait plusieurs fois frôlé, de son coude, celui d'Olympia.

— Si je lui demandais son adresse ? pensait-il ; hum ! ça serait peut-être un peu vif. Essayons pourtant.

Et tout haut, avec son plus gracieux sourire :

— Vous habitez sans doute aux environs de Paris, sur la ligne du Nord ? dit-il d'un ton interrogateur.

— Non, monsieur, répondit Olympia.

— Tant mieux ! répondit Placide, car si vous demeurez à Paris, j'aurai peut-être le plaisir de vous rencontrer dans le monde. Je suis un bon garçon, moi, et j'ai des tas d'amis ; si monsieur votre frère désire que je le présente au club des Petits-Oignons, dont je fais partie, je me mets avec plaisir à sa disposition. Il n'a pas l'air bien gai, votre frère !

L'humeur jalouse de Zéphirin assombrissait, en effet, son front. Cependant les derniers mots du gommeux donnèrent subitement un autre cours à ses idées. Une occasion de se mêler à la vie parisienne s'offrait à lui : c'était une bonne aubaine qu'il ne devait pas laisser échapper. Il avait soif de cette existence mondaine qu'il ne connaissait que pour en avoir entendu parler au con-

fessionnal par un jeune noccur de Saint-Germain-en-Laye, dont il dirigeait la conscience.

— Mon père, lui disait ce pieux débauché, qui, à peine âgé de dix-huit à dix-neuf ans, vivait encore dans sa famille, je suis allé quatorze fois à Paris, depuis ma dernière confession. Ça fait vingt-huit mensonges que j'ai dits à papa : en partant, je lui contais une blague pour motiver mon voyage et, en rentrant, le lendemain, je lui disais que je n'avais pas pu revenir coucher à la maison, parce que j'avais manqué le train. La vérité est que j'avais couché avec Tata. Elle est si jolie, Tata !... Et puis, vous savez, on va aux Folies-Bergère... Tata raffole des Folies-Bergère... Elle aime aussi beaucoup les beuglants des Champs-Élysées et Mabille... Après, on va souper avec des amis. Les femmes se pochardent, elles s'eng... Pardon, mon père, j'oubliais que je suis au tribunal sacré de la pénitence...

— Continuez, mon fils, disait le père Zéphirin qui, l'œil allumé, savourait en imagination les joies tapageuses dont son pénitent lui faisait alors un tableau très détaillé.

Outre le désir qu'il éprouvait de se plonger dans le tourbillon des plaisirs parisiens, en y entraînant, bien entendu, sa chère Olympia, dont il était encore plus violemment épris, depuis qu'il avait l'assurance, — il le croyait du moins, — de la posséder sans partage, il comprenait que le meilleur moyen d'échapper aux recherches des agents du père Sosthène était de se mêler au monde dont Placide Beaupiton s'offrait à lui faciliter l'accès. Aussi son visage s'éclaircit-il soudain quand le gommeux lui fit la proposition machiavélique de le présenter à son cercle, espérant ainsi arriver à faire plus ample connaissance avec la séduisante jeune personne qu'il croyait être sa sœur.

— Je suis sensible à votre offre, dit le détroqué. Nous ne sommes arrivés que depuis deux jours à Paris, pour recueillir l'héritage d'une vieille tante...

— Veinard ! interrompit Beaupiton.

— Nous comptons passer quelque temps dans la capitale, continua le faux vicomte, et comme nous n'y connaissons personne, j'avais l'intention de prendre un guide pour nous faire visiter les monuments, les théâtres, les curiosités de toute nature.

— Gardez-vous en bien ! se récria le gommeux ; un guide vous écorcherait et ne vous conduirait que dans les endroits à sa convenance. C'est moi qui vous piloterai, si vous le permettez, et si mademoiselle y consent.

— Certainement, monsieur, murmura Olympia de l'air le plus ingénu.

Placide, enchanté, donna sa carte à son nouvel ami et lui serra cordialement la main. Celui-ci rendit l'étreinte avec une énergie qui arracha un cri de douleur au jeune décati ; puis, s'excusant de ne pas avoir de carte sur lui, il écrivit sur une page arrachée à son portefeuille :

Vicomte ANDOCHE DE SAINT-ZÉPHYR

Mais cela ne suffisait pas ; il fallait qu'il mit aussi son adresse. Il esquiva habilement la difficulté en disant au gommeux :

— Sur l'indication d'un ami de ma famille, nous sommes descendus à une mauvaise auberge, où nous ne voulons pas rester ; pourriez-vous m'indiquer un hôtel recommandable sous tous les rapports ?

— Rien de plus facile ; vous avez le Continental, le Grand-Hôtel, l'hôtel de Bristol, où descend le prince de Galles, l'hôtel du Louvre...

— Oh ! un seul suffit, déclara modestement Olympia, et nous n'avons pas de préférence parmi ceux que vous venez de désigner.

— En ce cas, reprit Placide, je me permettrai de vous indiquer le Grand-Hôtel, qui est le plus agréablement situé.

— Va donc pour le Grand-Hôtel, nous y serons dès ce

soir, dit le vicomte, en donnant une nouvelle poignée de main à Beaupiton, qui ne lui laissa prendre le bout de ses doigts qu'après lui avoir adressé cette timide prière :

— Pas si fort que la première fois, hein, très cher ? vous avez une sacrée poigne !...

On arrivait à Paris. En se dirigeant vers la sortie de la gare, les nouveaux amis convinrent de se retrouver le soir au café des Princes.

— Boulevard Montmartre, à droite du passage Jouffroy, leur dit Placide. Pas moyen de se tromper.

— Entre neuf heures et neuf heures et demie, c'est convenu, répondit Andoche.

— Vous amènerez votre charmante sœur.

— Évidemment.

— Adieu donc, et à ce soir.

— À ce soir.

Le gommeux parlait dans un fiacre. À peine avait-il tourné le dos aux détroqués que sa physionomie prit une expression de joie cynique.

— Je crois que j'ai assez bien joué mon rôle, murmura-t-il ; ces deux types me font l'effet d'une petite mine à exploiter.

Le vicomte de Saint-Zéphyr et Olympia, qu'aucune affaire pressante n'appelait s'éloignèrent pédestrement de la gare. Ni l'un ni l'autre n'avaient aperçu Gontran de Belminet qui, arrivé au moment où les voyageurs sortaient, n'avait eu que le temps de se blottir dans l'angle de la porte ouvrant sur la cour où stationnent les voitures.

Grande avait été la surprise du gros bouffi, en voyant l'homme et la femme qu'il appelait « le couple d'assassins » flanqués d'un troisième personnage.

— Serait-ce encore un complice ? s'était-il demandé ; ce serait drôle, tout de même, si, étant en vacances, j'allais découvrir une bande de criminels. C'est moi qui profiterais de l'occasion pour demander la présidence d'une chambre à la cour d'appel de Paris.

Et, comme le trio s'était arrêté à deux pas de lui pour échanger le rapide colloque plus haut cité, ces quelques mots, frappant son oreille, avaient également frappé son imagination.

— C'est peut-être, avait-il pensé, pour perpétrer un nouveau crime qu'ils se donnent rendez-vous ! Oh ! mais, je serai là et je veillerai. En attendant, je dois éviter de me montrer : ces bandits pourraient modifier leur plan !

Il avait donc laissé partir, sans les suivre, Olympia et le vicomte, après avoir vu Beaupiton monter en voiture. Il attendit même quelques minutes, afin de leur laisser le temps de s'éloigner.

— Qu'elle est belle ! murmurait-il, les yeux levés au ciel quand il se décida à sortir à son tour.

CHAPITRE IX

DU DANGER DE SORTIR AVEC UN PANTALON DÉCHIRÉ AU DERRIÈRE.

Exhibition involontaire d'un drapeau blanc. — Sur l'air du traderidera. — M^{me} Bézuchet frictionne son locataire.

À peine Gontran de Belminet avait-il fait quelques pas hors de la gare, qu'il fut brusquement tiré de la rêverie dans laquelle l'avait plongé la vue d'Olympia, par une interpellation peu académique :

— Te voilà, vieille crapule ! Aboule ici que je te dégonfle !

— Ciel ! mon cocher ! murmura le pauvre homme.

Et, sans lever la tête, il pressa le pas vers son domicile. Il n'en était heureusement séparé que par la largeur de la place de Roubaix ; mais c'était assez pour qu'il reçut une bordée d'épithètes comme savent en lancer les tyrans du fouet, lorsqu'ils se disputent entre eux, et mieux encore quand ils s'adressent à un client dont la générosité n'a pas répondu à leur attente, à plus forte

raison quand cette attente est justifiée par une promesse.

Or, Gontran avait par deux fois stimulé l'ardeur de son cocher par la perspective d'un gros pourboire ; et, — on peut juger par ce trait, des intérêts parcimonieux du bonhomme, — voici comment il s'y était pris pour élever ses engagements, sans s'exposer aux réclamations fondées de l'automédon :

Un peu avant d'arriver au boulevard Denain, il avait fait arrêter son fiacre devant un bureau de tabac, où il avait acheté une boîte d'allumettes. En donnant une pièce de deux francs pour payer cet objet, il s'était fait rendre 1 fr. 90 en sous. — non pas en décimes, mais en *petits* sous, comme on dit vulgairement, et s'il n'avait pas demandé de simples centimes, au nombre de 190, c'est uniquement parce que celle monnaie n'est pas d'un cours usuel. Il voulait, — on l'a déjà compris, — que son cocher ne pût se rendre compte immédiatement de la somme qu'il lui restait dans la main.

En descendant de voiture, devant la gare, il lui avait donné intégralement le prix de sa course, augmenté d'un sou de pourboire, en lui disant :

— Prenez vite ; je suis pressé. Je crains d'être en retard.

Et il avait couru se cacher, en s'applaudissant de sa ruse. Il ne prévoyait pas que sa dupe l'attendait pour tirer vengeance, à sa façon, de ce procédé peu délicat.

Encouragé par les éclats de rire de plusieurs de ses collègues, auxquels il avait conté sa mésaventure, le cocher floué fit pleuvoir, avec une verve étourdissante, une avalanche d'invectives, de gros mots, de menaces burlesques formulées en cet argot des faubourgs d'une si pittoresque crudité.

Gontran poussa un soupir de délivrance en mettant le pied sur le seuil de la maison dont il habitait un appartement loué à l'année, bien qu'il le laissât inoccupé près de dix mois sur douze.

Quoi ! dira-t-on, cet homme qui poussait l'économie

jusqu'à filouter, en quelque sorte, un cocher de fiacre et un employé de chemin de fer, payait un loyer annuel pour un simple pied-à-terre ! Cela est en complète contradiction avec ses principes !

Pas autant qu'on pourrait le croire au premier abord. M. de Belminet, que nous avons vu dans un précédent chapitre, se donner le nom d'Ildefonse, en se parlant à lui-même, avait, pour ainsi dire, une double individualité. Il y avait en lui deux personnes, deux natures distinctes : l'une, — celle qu'il exhibait dans sa résidence provinciale, — austère, rigide, dévote et parcimonieuse à l'excès ; l'autre, — qui ne se montrait que dans ses fugues xtra-conjugales, — folâtre, débauchée et ne redoutant pas les dépenses qui pouvaient lui procurer des plaisirs. C'est ainsi que, pour vaincre les résistances d'une femme qui, se sachant ardemment désirée, aurait voulu lui tenir la dragée haute, afin de tirer un gros profit de la situation, il aurait fait, sans hésiter, d'énormes sacrifices, sauf à couper les liards en quatre, une fois rentré chez lui, pour équilibrer son budget.

Il trouvait plus agréable, plus commode et plus sûr d'avoir un appartement à lui que de prendre une chambre à l'hôtel, lorsqu'il venait à Paris. Les hôtels sont soumis à la surveillance de la police. Il est vrai que le nom de Belminet, — le lecteur l'a sans doute deviné, — ne lui appartenait pas plus que le prénom d'Ildefonse ; en endossant sa seconde nature, il prenait un pseudonyme. Mais cette supercherie, même, pouvait tourner à sa confusion ; ces policiers sont si curieux ! Et puis, il pouvait amener chez lui qui bon lui semblait, faire du tapage après minuit, recevoir des visites aux heures les plus indues ; la concierge ne se serait jamais permis de lui faire une observation. Bien payée et ayant la faculté de disposer de l'appartement, pendant tout le temps que son locataire ne l'occupait pas, elle était, pour celui-ci, pleine de prévenances empressées, lui faisant des commissions de la nature la plus délicate, conservant avec

soin les lettres qui pouvaient arriver en son absence, et les lui remettant dès qu'elle le revoyait. Il trouvait, en un mot, dans son installation à poste fixe, une foule d'avantages qui compensaient le surcroît de dépenses que cela lui occasionnait.

Au surplus, ce surcroît n'était pas considérable. Son logement ne se composait que de deux pièces sur la cour, et il le payait 600 francs par an. Une chambre d'hôtel à cinq ou six francs par jour, sans compter les frais accessoires, bougie, chauffage, service, etc., lui serait revenue à peu près au même prix.

Mais, quoique prodigue dès que son pied touchait l'asphalte, le macadam ou les pavés de Paris, M. Gontran de Belminet redevenait parfois économe, quand cela n'était pas de nature à le priver d'un plaisir. Il était, en somme, parfaitement conséquent et logique avec sa double nature.

Toujours poursuivi par les huées de son cocher, il passa comme un éclair devant la loge de sa concierge, s'élança dans l'escalier, se rua dans son appartement et s'affaissa sur sa chaise longue, sans avoir la force de dire : Ouf !

Il resta une demi-heure dans cette position. Quand il voulut se relever, il poussa un double cri :

— Aïe ! Aïe !

Pendant son trajet en voiture, de la gare de l'Ouest à la gare du Nord, la douleur à la fesse, résultant de sa chute, s'était calmée, au point qu'il avait pu, après avoir donné ses trente et un sous au cocher, se réfugier, en courant, à l'intérieur de la salle d'attente, puis, peu d'instants plus tard, courir derechef pour échapper aux clameurs vengeresses provoquées par sa ladrerie ; mais ce dernier effort avait ravivé sa souffrance, et Gontran, s'étant levé, fut obligé de se rasseoir en exhalant de sourds gémissements.

Il éprouvait, *loco dolente*, la sensation d'une brûlure ou, pour ne rien exagérer, d'une chaleur un peu vive.

L'idée lui vint de prendre un bain de siège froid, mais il ne possédait pas de récipient *ad hoc*, et quoique sa cuvette fut de large dimension, c'eût été folie que de songer à y faire entrer son énorme postérieur. Si nous n'avions quelque scrupule de mêler le profane au sacré, nous rappellerions ici la comparaison évangélique du chameau qui passe plus facilement par le trou d'une aiguille, qu'un homme riche par la porte qui donne accès au paradis ; et nous ajouterions que l'introduction du derrière de M. de Belminet dans sa cuvette aurait présenté encore plus de difficulté que l'entrée des Rothschild, — qui sont non seulement milliardaires, mais juifs, — au céleste séjour, dont saint Pierre est l'incorruptible portier.

Force fut donc au malheureux Gontran d'abandonner l'idée dont la réalisation lui aurait procuré, sans nul doute, un soulagement immédiat. Heureusement, la douleur se calma promptement d'elle-même, et le blessé put se lever. Il fit quelques pas dans sa chambre, non sans boiter un peu, mais il crut s'apercevoir, en se plaçant devant son armoire à glace, que cette légère claudication n'était pas dépourvue d'un certain charme.

— Ça me donne un petit air sentimental, dit-il, en s'adressant un sourire de contentement.

Soudain, sa physionomie changea d'expression et refléta une pensée moins poétique. En même temps, il se tourna du côté de la cheminée, sur laquelle se trouvait une pendule en imitation de bronze doré, représentant une femme aux puissantes mamelles, assise à côté d'un canard qui lui chatouillait la cuisse du bout de son bec. Sous les pattes du palmipède était gravée cette légende explicative : *Jupiter séduisant Leda*.

— Trois heures moins un quart ! s'écria Gontran, ce n'est pas étonnant que j'aie faim ! Je n'ai pas encore déjeuné.

Ce disant, il se débarrassa à la hâte du grand manteau dont il s'était enveloppé pour son excursion à la campa-

gne et apparut à ses yeux ravis en court veston, laissant à découvert la partie de son individu qu'avait froissée le dur trottoir de la gare de l'Ouest. Il laissa également son large *sombrero* et prit un petit chapeau, de la même forme que celui qu'on a vu précédemment sur la tête pointue de Placide Beaupiton. Puis il sortit, ferma soigneusement sa porte et descendit, avec l'allure tranquille et digne d'un bourgeois qui va déjeuner.

En passant, devant la loge de sa concierge, il y plongea un regard, avec l'intention d'expliquer à la brave femme pourquoi il était entré avec une précipitation si insolite en lui cachant toutefois la véritable origine de l'incident.

Ne voyant personne, il pensa que la gardienne de l'immeuble pouvait être dans un petit cabinet attenant à la pièce principale, où elle se tenait d'ordinaire, enfouie dans un large fauteuil à haut dossier ; mais trop discret pour pénétrer dans ce réduit sombre, dont elle avait fait sa chambre à coucher et son cabinet de toilette, il se borna à crier, d'une voix flûtée :

— Êtes-vous là, madame Bézuchet ?

Pas de réponse. M^{me} Bézuchet était sortie. Plût au ciel qu'elle eût répondu à l'appel de son locataire ! Elle aurait certainement évité à cet infortuné la nouvelle avanée au-devant de laquelle il allait, le sourire aux lèvres, comme le gladiateur antique au moment d'entrer dans l'arène.

Cette comparaison manque un peu de justesse, car le gladiateur savait à quel danger il s'exposait, tandis que M. de Belminet n'en avait pas la moindre idée. Aussi sa stupeur fut-elle égale à sa rage, quand, ayant mis le pied sur le trottoir, il se vit le point de mire de regards moqueurs et entendit ce cri répété, sur des tons différents, par un grand nombre de voix gouailleuses :

— A la chienlit ! A la chienlit !

Tout d'abord, il chercha des yeux si quelque personne déguisé ou masqué provoquait par sa présence cette

explosion de bruyante gaité. Mais on n'était pas en carnaval, et c'était bien contre lui, magistrat inamovible, — en vacances, il est vrai, mais qu'importe ? — qu'étaient dirigés les *lazzis*, les clameurs et les éclats de rire.

— A la chienlit ! A la chienlit !

Et la foule grossissait, lui faisant cortège, pendant que lui, la tête haute, faisait des efforts surhumains pour paraître la narguer. Son teint, plus jaune que d'habitude, et le tremblement de ses lèvres démentaient l'assurance qu'il affectait.

— Tas d'imbéciles, grommelait-il, — mais assez bas pour qu'on ne pût l'entendre ; — c'est mon animal de cocher qui leur a fait la leçon et qui m'a désigné à leur stupide risée ! Oh ! comme je te ferais pincer, toi, si je ne craignais de me compromettre !

Hâtons-nous de dire que la supposition du pauvre Gontran était complètement erronée ; son cocher, parti depuis longtemps, n'était pour rien dans sa nouvelle mésaventure.

Bientôt la cohue se resserra autour du gros bouffi et l'empêcha d'avancer.

— C'est un *légitimiste* qui arbore ses opinions, hurla un voyou ; faut qu'y erie : Vive le roi !

— Mon Dieu ! mon Dieu ! qu'est-ce que cela signifie ? se demandait l'amoureux d'Olympia, qui ne pensait guère, en ce moment, à la jolie défroquée. Evidemment, je suis *légitimiste*, mais à quoi peuvent-ils le deviner ?

Tout à coup il se sentit tiré par le fond de son pantalon. Il se retourna, furieux, prêt à châtier l'insolent qui se permettait une telle familiarité. Le coupable avait déjà disparu dans la foule, mais M. de Belminet fut édifié sur la cause mystérieuse des huées dont il était l'objet.

Il vit que ce n'était pas son pantalon qu'on avait tiré, mais... sa chemise !... Oui, sa chemise, dont une large brèche du vêtement sus-désigné laissait passer un pan.

Quelle horrible situation pour un magistrat !... Ce blanc tissu, tiré par une main criminelle, flottait au gré du vent, Et, par instant, quand soulevé par la brise indiscreète, il semblait vouloir s'élever aux cieux, on apercevait en dessous l'épiderme rougi par une chute récente, — chute malencontreuse, cause première de ce déplorable incident.

Pourquoi Gontran n'avait-il pas gardé le grand manteau qui cachait cette plaie ? Pourquoi n'avait-il pas rencontré sa concierge dont l'œil vigilant aurait, sans nul doute, découvert... ce qui ne l'était que trop... découvert, hélas ! Il y a, dans la vie, des fatalités terribles, inéluctables, dont les fonctionnaires les plus inamovibles ne sont pas exempts.

Le visage du pauvre homme se couvrit soudain d'une ombre de tristesse tellement poignante, que ses bourreaux s'écartèrent. Plus de plaisanteries ! plus d'éclats de rire ! Peu s'en fallut qu'on ne fondit en larmes, quand M. de Belminet, faisant volte-face et se couvrant la figure de ses mains (ce n'est pas sa figure qu'il aurait dû couvrir), reprit à pas lents le chemin de son domicile. Ah ! il ne pensait plus à déjeuner ! la honte lui avait coupé l'appétit.

Un silence morne avait succédé au tapage qui, l'instant d'auparavant, avait fait mettre aux fenêtres tous les habitants du boulevard Denain, et ceux des premières maisons du boulevard Magenta et de la rue de Dunkerque. Ce silence ne pouvait se prolonger ; car les Français sont un peuple essentiellement expansif. Il fallait que l'émotion populaire se manifestât d'une manière quelconque. Elle éclata, en effet : une voix sonore, quoique éraillée, enlonna sur l'air de *Maître Corbeau*, ce refrain de circonstance, grossier pastiche d'un distique bien connu :

Quand un bon *royaliste* a perdu tout espoir,
Y prend son drapeau blanc pour s'en faire un mouchoir,
Sur l'air du tra la la la (*bis*).
Sur l'air du tradéri déra
Tra la la.

Et la foule reprit en chœur :

Sur l'air du tra la la la, etc.

Chose étrange, loin de consoler M. de Belminet, cette musique changea son accablement en une sorte de frénésie. Oubliant sa blessure, il s'élança tête baissée contre la barrière humaine qui ne s'ouvrait pas assez vite à son gré. Il courut comme un cerf poursuivi par des chiens hurlants, et ne s'arrêta que chez lui, où — de même qu'après l'incident du cocher, — il s'affaissa sur sa chaise longue.

Il était temps qu'il arrivât ; s'il avait eu quelques pas de plus à faire, il serait tombé, car, outre la suffocation résultant de la rapidité de sa course, il éprouvait, tout le long de la cuisse, à partir du siège de sa blessure, une douleur encore plus vive que celle qu'il avait ressentie avant de sortir pour aller déjeuner.

En rentrant, il n'avait pas remarqué, dans sa précipitation affolée, que sa concierge était revenue, quoiqu'elle fût plantée devant sa loge, bien en évidence, appuyée sur son balai comme un soldat l'arme au pied. Cette excellente femme, en le voyant bouleversé, hors d'haleine et accouré d'une façon non seulement ridicule, mais indécente, avait été émue, au point de laisser tomber son balai pour lever les bras au ciel, en s'écriant :

— Mon doux Jésus ! qu'est-ce qu'on a fait à ce pauvre monsieur ?

Et, vite, elle était montée derrière lui, résolue à lui offrir ses services, en dépit de l'inconvenance de son costume. Certes, M^{me} Béznelot était une veuve pudique. Aussi grosse que M. de Belminet, mais de haute taille, et ornée d'une vaste poitrine, elle avait reçu, depuis le décès de son époux, de nombreuses propositions plus passionnées les unes que les autres, et dont plusieurs ne tenaient à rien moins qu'à lui faire contracter un deuxième hymen : sans hésitation, elle les avait toutes repoussées, en alléguant, comme motif de ses refus, qu'elle voulait

pouvoir se vanter jusqu'à son dernier soupir, de n'avoir pas accordé « ça » à aucun homme, à l'exception de feu Exupère Bézuchet.

Elle ne permettait aucune familiarité grivoise, et un jour qu'un valet de chambre d'un de ses locataires avait voulu porter une main téméraire sur les plantureux appas dont elle était fière à juste titre, elle lui avait administré une maîtresse giffle dont le bruit avait été entendu dans toute la maison. Depuis ce jour, elle était universellement respectée.

Vu son extrême prudence, les personnes qui la virent monter avec un homme dont le pantalon déchiré laissait voir le centre de la gravité, s'étonnèrent de cette infraction à ses principes. Cet étonnement fut néanmoins mitigé par l'affirmation d'une petite bonne, qui déclara avoir vu plusieurs fois la « pipelette » (elle disait : la pipelette, cette effrontée !) s'entretenir amicalement avec M. de Belminet, et même lui « gratter la tête », exercice qui semble dénoter, en effet, une certaine intimité. Existait-il donc un mystère entre Gontran et sa concierge ? En dehors des raisons avouées pour lesquelles le magistrat préférerait son appartement du boulevard Denain à une chambre d'hôtel, avait-il un autre motif qu'il cachait à ses camarades de plaisir ? C'est ce que la suite nous apprendra peut-être.

M^{me} Bézuchet entra sans bruit chez son locataire de prédilection qui avait laissé sa porte ouverte. Elle le trouva gémissant et geignant, et ne parut point offusquée de le voir étalé sur le ventre, et montrant sa blessure que ne couvrait aucun voile.

— Pauvre monsieur ? s'écria-t-elle, que vous est-il donc arrivé ?

Gontran lui raconta toute son aventure, sauf l'épisode du pourboire de cinq centimes qu'il aurait eu honte d'avouer.

— Ah ! Ernestine, conclut-il, tu ne peux pas t'imaginer combien ça me fait mal !

M. de Belminet tutoyait sa concierge. Étrange !

Plus étrange encore : celle-ci s'agenouilla près de lui, non pour faire sa prière, mais pour le soulager. Glissant sa main sous son énorme masse, elle fit doucement tomber le pantalon ; puis, se relevant, elle le laissa dans cet état, descendit rapidement au rez-de-chaussée, courut acheter un liniment chez le pharmacien voisin et remonta munie de sa fiole.

Alors, elle reprit sa posture première, et, avec une délicatesse exquise, frictionna la fesse endolorie, longtemps, longtemps, longtemps...

Laissons-la à cette charitable occupation, et retournons au vicomte de Saint-Zéphyr et à Olympia, que nous avons laissés se dirigeant à pied vers le Grand-Hôtel.

CHAPITRE X

RELIGIEUSE SOUFFLÉE A UN CAPUCIN

Un dîner chez Vachette. — Le rendez-vous au café des Princes. — La belle Olympia, ci-devant sœur Marie-des-Anges, échappe à un grand danger pour tomber dans les bras d'un jeune homme blond. — Inconvénient des bureaux de tabac qui ont deux entrées.

Vingt fois nos défringués furent obligés de se renseigner sur la route à suivre. Chemin faisant, ils s'arrêtèrent à un restaurant qui leur parut convenable, et où on leur servit des mets étranges qu'ils n'avalèrent qu'avec peine.

— Cristi ! répétait tout bas le vicomte, à chaque bouchée, ça ne vaut pas l'ordinaire du couvent.

— Oh ! non, approuvait la jeune femme.

— Comme je laisserais volontiers toute cette ratatouille pour quelques-uns des pets que tu confectionnes si bien ! réprenait l'ex-capucin.

Ils parvinrent cependant à faire disparaître les hors-

d'œuvre, les deux plats et le dessert, que comportait le déjeuner à prix fixe ; ensuite, ils eurent la satisfaction de constater qu'on ne faisait pas payer très cher, dans cet établissement, pour empoisonner les gens : dix-huit sous par tête, y compris un cure-dents qui n'avait presque pas servi.

La promenade leur fit promptement digérer, et par suite oublier ce détestable repas. En arrivant sur les grands boulevards, ils furent éblouis par l'animation, le va-et-vient des voitures, des omnibus et des piétons, le luxe des magasins, en un mot par la magnificence de ce point de Paris qui n'a rien de comparable dans aucune capitale de l'Europe.

L'aspect du Grand-Hôtel les intimida. Ils se demandèrent un instant s'ils oseraient y pénétrer. Olympia, — rendons-lui cette justice, — n'hésita pas longtemps ; toutes les splendeurs qu'elle avait sous les yeux éveillaient en elle un instinct que la vie du cloître n'avait pu qu'assoupir, sans l'étouffer, et dans lequel il y avait de la convoitise et une soif ardente des jouissances ignorées.

— Entrons, dit-elle.

Zéphirin-Andoche, se rappelant qu'il avait présenté sa compagne à Beaupiton comme étant sa sœur, et prévoyant que ce nouvel ami viendrait les voir, demanda deux chambres, mais en spécifiant qu'il les voulait contiguës avec porte de communication. Comme on lui demandait s'il n'avait pas de bagages, il resta coi ; mais Olympia eut la présence d'esprit de répondre pour lui avec beaucoup d'aplomb :

— On doit nous les apporter dans la journée ; vous nous les ferez monter aussitôt qu'ils arriveront.

Le garçon s'inclina et les conduisit à leurs chambres. Dans l'escalier, ils se croisèrent avec l'Anglais Christophus Cocktail et son domestique, que l'ex-moine reconnut fort bien. Ceux-ci le reconnurent de même, malgré son changement de costume, et, lorsqu'ils furent assez loin pour n'être pas entendus de lui, Stanislas Phalempin fit part à



Est-il heureux, ce gaillard-là !

son maître des réflexions que lui suggérait cette rencontre.

— C'est notre capucin de ce matin, lui dit-il : le gailard est en bonne fortune. Ils sont tous les mêmes, ces gredins-là ! Du reste, il a bon goût ; elle est jolie, la petite.

— Oh ! *yes*, excessivement jolie, approuva l'insulaire.

Un instant après, il ajouta, dans son baragouin franco-saxon, dont nous ferons grâce au lecteur :

— Croyez-vous, Stanislas, qu'il serait possible de revoir cette charmante personne seule ? Je serais enchanté de faire sa connaissance.

— Dame ! milord, ça me paraît praticable ; pourquoi donc le moine l'aurait-il pour lui tout seul ?

— Très bien ! Dès demain occupez-vous de cette affaire. Pour aujourd'hui, nous allons procéder à notre installation dans le petit hôtel que j'ai loué tout meublé rue de Laval.

— C'est entendu, milord.

— N'oubliez pas ; s'il faut donner des..., comment appelez-vous cela en français ?... des arrhes, vous avez de l'argent, n'est-ce pas, et vous savez, mon ami, que je ne regarde pas à la dépense.

— Milord peut compter sur moi.

Pendant que le fils d'Albion faisait part à son valet de ce projet libidineux, le comte de Saint-Zéphyr, qui ne lui avait accordé, en passant, qu'une attention distraite, et qui ne se doutait guère que depuis son évasion du couvent avec Olympia, trois hommes avaient résolu de lui souffler sa bien-aimée (nous n'oserions pas affirmer que Stanislas lui-même... mais ceci est une simple hypothèse, que rien, quant à présent, ne justifie), le vicomte, disons-nous, se dédommageait, en embrassant son irrésistible complice, de la longue contrainte qu'il avait dû s'imposer. Il lui donna de si nombreux baisers, qu'impatientée, à la fin, elle le repoussa, en lui disant rudement :

— Ah ! assez, hein ?... Tu m'embêtes ?...

Il n'osa pas se plaindre de cette trêve imposée à ses tendres épanchements; ce fut, au contraire, avec un sourire doux et humble, qu'il répondit :

— Tu as raison, ma colombe céleste; il ne faut pas abuser des bonnes choses.

— D'ailleurs, reprit Olympia, nous devons songer aux bagages; j'ai promis qu'on les apporterait aujourd'hui, et s'ils n'arrivaient pas, nous serions soupçonnés d'être des vagabonds. Dans notre situation, une extrême prudence est de rigueur.

Il n'y avait rien à répliquer à cela. Zéphirin prit son chapeau et l'ajusta soigneusement, afin qu'un coup de vent ne pût l'enlever et mettre à nu son crâne rasé. Pendant ce temps, sa maîtresse frappait à petits coups, du plat de sa main, le devant de sa robe qui, — nous ne saurions dire pourquoi, — était singulièrement chiffonnée.

Nous ne suivrons pas, dans leurs diverses pérégrinations à travers Paris, ces deux amants qui, ainsi qu'on a déjà dû s'en apercevoir, étaient loin de brûler l'un pour l'autre à une égale température. La passion de l'homme pour la femme était à son maximum d'intensité, tandis qu'Olympia n'aspirait qu'à se débarrasser de son compagnon; elle ne comprenait pas qu'on pût, volontairement, rester fidèle à un seul individu. A cinq ou six, peut-être... Et encore...

Guidé par elle, qui au bout d'une heure, se trouvait aussi à l'aise dans l'immense cité, que si elle l'avait toujours habitée, le pseudo-vicomte dépensa douze cents francs en toilettes, chapeaux, bottines, gants, etc.; il acheta, en outre, de la lingerie pour elle et pour lui, fit centraliser le tout chez un marchand de malles, qui se chargea de l'emballage dans deux caisses de voyage et du transport au Grand-Hôtel.

Le soir venu, Olympia déclara qu'elle voulait faire un bon dîner. L'ex-père Zéphirin, se trouvant très embarrassé, eut, par hasard, une bonne idée. Il s'adressa à un

de ses fournisseurs qui lui conseilla d'aller chez Vachette. Là, dans un cabinet particulier, le couple de défroqués se flanqua une de ces bosses qui font époque, même dans la vie d'un moine et d'une religieuse : après quoi, dodelinant de la tête, fredonnant à demi-voix des réminiscences du couvent, — psaumes et chansons grivoises mêlés, — M. de Saint-Zéphyr et sa belle amie firent un tour de boulevard.

— A propos, dit tout à coup, la jeune femme, n'oublions pas que M. Beaupiton nous a donné rendez-vous au café des Princes.

— Oh! j'y pense, répondit Andoche, mais nous avons le temps; il n'est pas encore neuf heures.

— Tiens! mais nous y sommes, devant le café en question, répartit Olympia; et voici le passage dont ce Monsieur nous a parlé : le passage du... de... je ne me rappelle pas le nom.

— Le passage Jouffroy, dit le vicomte, dont la mémoire avait mieux résisté que celle de sa dulcinée, à l'influence des vins de divers crus qu'ils avaient absorbés. Au fait, ajouta-t-il, si nous entrions visiter ce passage, ça a l'air assez joli.

Ils s'engagèrent sous la galerie, examinant les vitrines, allant alternativement d'un côté à l'autre, heureux de leur liberté, exempts de tout souci. En arrivant aux quelques marches qu'il faut descendre pour aller au bout du passage, Zéphirin-Andoche vit un établissement de la nature de celui dans lequel il avait, le matin, effectué son changement de costume, et galamment, il offrit à Olympia d'y faire une station. Elle accepta sans se faire prier; il suivit son exemple. Quand ils sortirent, plus légers encore et plus dispos qu'ils n'étaient auparavant, le vicomte proposa de retourner au café des Princes, mais la jeune femme voulut aller jusqu'au bout du passage et son humble adorateur accéda à ce désir. Il ne pouvait se douter que cette fantaisie serait, pour lui, la source d'un grand chagrin!

Au coin du passage Verdeau, qui fait suite au passage Joffroy, quand on a traversé la rue de la Grange-Batelière, se trouve un débit de tabac. Au couvent, le père Zéphirin n'était pas grand fumeur ; mais le vicomte de Saint-Zéphyr, ayant vu beaucoup de « messieurs élégants » (selon sa propre expression), le cigare à la bouche, crut devoir se mettre à l'unisson. Craignant qu'il ne fût pas convenable qu'une dame entrât dans un bureau de tabac, il pria Olympia de l'attendre devant la porte, pendant qu'il ferait son achat.

La rue de la Grange-Batelière était presque déserte. Ça et là, quelques ombres féminines arpentaient les trottoirs, chuchottant des mots mystérieux aux hommes qui passaient auprès d'elles. Par instants, on voyait une de ces ombres traverser la chaussée en quelques rapides enjambées, saisir un promeneur par le bras et faire quelques pas avec lui, en lui parlant avec animation, mais toujours à voix basse ; d'autres plus timides, se contentaient de marcher derrière les gens qu'elles paraissaient solliciter ; elles leur parlaient dans le cou ou dans le dos, selon la hauteur de leur taille.

La plupart des hommes ainsi accostés continuaient leur chemin ; quelques-uns s'arrêtaient, comme hésitant, puis faisaient de la tête un signe affirmatif, et, précédés de leur interlocutrice, qui marchait alors plus vite, s'en allaient, rasant les murs, jusqu'à une porte obscure, qu'ils franchissaient, le chapeau sur les yeux.

Olympia, regardait ce manège, très intriguée.

— Qu'est-ce que cela signifie ? pensait-elle ; que peut bien se dire ces gens-là ?...

Il y avait déjà un assez long moment qu'elle faisait le pied de grue sur le trottoir, devant la porte de la boutique. Le vicomte attendait que plusieurs clients, entrés avant lui, voulussent bien lui faire place devant le comptoir, et ceux-ci ne se hâtaient pas. De temps en temps, il jetait un regard par la porte vitrée et adressait, de la main, un geste à sa compagne, pour l'exhorter à la pa-

lience. Elle n'y prenait pas garde, et portait toute son attention sur ce qui se passait dans la rue.

Si la plupart des femmes sont curieuses, il n'est pas de nonne qui ne le soit pas à un degré excessif ; l'espionnage et la délation sont de règle dans cette peu honorable profession : c'est tout dire. Olympia battait nerveusement l'asphalte, du talon pointu de sa bottine, — de la bottine d'Olga pour mieux dire, — et ses doigts avaient des crispations qui eussent suffi à dénoter l'état de son esprit.

Elle fit quelques pas dans la direction de la rue du Faubourg-Montmartre. A une très faible distance, se tenait, blottie dans une encoignure, une des belles de nuit dont l'étrange occupation surexcitait sa curiosité. Elle avait déjà vu cette femme interpeller, sans succès, deux ou trois passants. Résolument elle alla vers elle, décidée à lui demander, avec toute la politesse désirable, l'explication du mystère.

Mais avant qu'elle eût pu donner suite à ce projet un changement à vue se produisit. Une quinzaine d'individus débouchèrent du faubourg Montmartre dans la rue de la Grange-Batelière, et, courant sus aux filles, qui fuyaient de tous côtés en poussant des cris aigus, empoignèrent brutalement toutes celles qu'ils purent attraper. La malheureuse qu'Olympia s'apprêtait à questionner fut au nombre des victimes de ce coup de filet, — assez fréquent dans ces parages, et plus encore, sur les boulevards extérieurs, où la prostitution, soit légale soit clandestine, compte d'innombrables prêtresses. L'ex-visitandine faillit, elle-même, être prise. Un des ignobles personnages qui composent le personnel de la police des mœurs, allait poser sa lourde patte sur son épaule, quand un jeune homme, sortant du café qui forme l'angle du passage Verdeau, vis-à-vis le débit de tabac, lui prit vivement le bras et le passa sous le sien, en lui disant à l'oreille ;

— Silence ! je vous sauve.

Et, sans presser le pas, il l'entraîna dans la direction

du boulevard. Elle se laissait conduire, ne comprenant rien à ce nouvel incident, et tellement abasourdie qu'elle ne pensait plus au vicomte de Saint-Zéphyr.

L'inconnu, qui ne l'avait prise sous sa protection que par un sentiment d'humanité, et avec l'intention de lui rendre sa liberté, dès que tout danger aurait disparu, la contemplait maintenant avec une satisfaction marquée.

— Elle est ravissante, se disait-il, et elle n'a pas du tout l'air d'uneourgandine de bas étage, comme celles qu'on pourchassait tout à l'heure. Pauvre chatte ! elle est tout émue !

Olympia, de son côté, reprenait un peu de son assurance, leva les yeux vers son sauveur, grand jeune homme blond, de fière mine, qui, au même instant, plongeait sur elle un regard de flamme.

— Qu'il est joli ! pensa-t-elle ; il est bien mieux que Zéphirin et même que M. Beaupiton.

Au coin du boulevard ils s'arrêtèrent.

— Mais, monsieur, où me conduisez-vous ? demanda la jeune femme.

— Chut ! répondit-il en posant un doigt sur ses lèvres.

Et l'invitant, du geste, à monter dans une voiture découverte, — invitation qu'elle accepta de bonne grâce, — il prit place auprès d'elle, et dit au cocher :

— Place Pigalle, à l'entrée de la rue Duperré.

Olympia ne souffla mot ; elle s'abandonnait à sa destinée, sûre, en définitive, de pouvoir regagner le Grand-Hôtel, le lendemain, si elle jugeait à propos d'aller retrouver Zéphirin.

Quand au beau garçon qui l'enlevait, après l'avoir sauvée des griffes de la police, il paraissait radieux.

— Je crois, pensait-il, que je vais faire une rude infidélité à ma petite Georgette... Mais, bast ! elle n'y perdra rien.

Que faisait, pendant ce temps, le pauvre vicomte Andoche ? En entendant les cris des femmes, au moment où les agents avaient fait irruption dans la rue de la

Grange-Batelière, il s'était élancé dehors, craignant qu'un accident ne fût arrivé à sa bien-aimée. Par malheur, le débit de tabac du passage Verdeau a deux portes : une ouvrant sur la rue (c'était celle par laquelle il était entré et à trois pas de laquelle il aurait vu Olympia acceptant le bras d'un inconnu), l'autre ouvrant sur le passage. Dans l'excès de son trouble, il prit cette dernière, et tournant à gauche, ce qui eût bien été la bonne direction, s'il était sorti par la rue, il courut jusqu'à l'extrémité de la galerie, à l'angle de la rue de Provence.

Là, il s'arrêta, complètement désorienté.

— Je me suis trompé, ce n'est pas par ici que nous sommes venus ! s'écria-t-il avec un geste de désespoir.

Il rebroussa chemin, mais lorsqu'il fut revenu à son point de départ, il eut beau explorer à droite et à gauche, la rue de la Grange-Batelière il ne vit pas sa bien-aimée.

— Perdue ! soupira-t-il.

Tout à coup, son visage s'éclaira d'une lueur d'espérance. Il pensait que peut-être Olympia, lassée d'attendre, s'était dirigée vers le café où Beaupiton devait les attendre tous deux. Il s'empessa donc de s'y rendre. En voyant que le gommeux était seul, il tomba, plutôt qu'il ne s'assit auprès de lui, et, d'une voix plaintive comme le son éloigné d'un cor de chasse au fond des bois, il murmura :

— Ah ! mon ami, elle a disparu !

Il était si pâle que Placide, avant de lui demander des explications, crut devoir lui faire absorber quelque chose de réconfortant. Des consommateurs s'entretenaient à haute voix de la râle qui venaient d'être exécutée. Beaupiton, qui les entendait, répondit au vicomte, dès que celui-ci lui eut, en deux mots, raconté l'aventure :

— Rassurez-vous, mon excellent bon, votre sœur a été empoignée, mais nous n'aurons pas de peine à faire reconnaître l'erreur. Allons la réclamer.

Ils quittèrent immédiatement le café et partirent en

fiacre pour le dépôt de Saint-Lazare. En même temps qu'eux, un autre personnage, très gros et très court s'était levé d'une table voisine, avait, comme eux, pris un véhicule numéroté, et, montrant l'autre à son cocher, lui avait dit :

— Suivez cette voiture, ne la perdez pas de vue et arrêtez-vous lorsqu'elle s'arrêtera, pas trop près cependant, afin que les personnes qui sont dedans ne se doutent pas de mes intentions.

— Compris, avait répondu le cocher ; c'est pas la première fois que je mène un agent de la rousse... hum ! pardon, je voulais dire de police ; vous serez satisfait, bourgeois.

M. de Belminet, — car c'était lui qui, grâce aux soins de M^{me} Bézuchet, s'était rendu au café des Princes, comptant y revoir sa simili-vierge et n'avait pas hésité à suivre Beaupiton et l'ex-capucin, à la recherche de leur commune idole — M. de Belminet, disons-nous, ne crut pas devoir démentir l'appréciation de son cocher ; bien au contraire, il en parut sinon honoré, du moins enchanté, car elle lui permettait d'être très économe sur l'article pourboire, sans crainte d'être vilipendé comme il l'avait été à son retour d'Argenteuil.

Les deux fiacres partirent l'un derrière l'autre. Placide, en sa qualité de Parisien, s'était chargé de faire les démarches. Les arrestations ayant été peu nombreuses, il ne lui fallut pas longtemps pour acquérir la certitude qu'Olympia ne se trouvait pas au nombre des malheureuses dont une police dénuée de galanterie avait provisoirement arrêté le commerce.

Il revint annoncer au vicomte l'insuccès de sa démarche. Alors, ce dernier éclata en sanglots. Beaupiton, cédant à la contagion, fit de même, et les deux amis, tombant dans les bras l'un de l'autre, larmoyèrent comme des veaux pendant quelques minutes.

Gontran, qui, de sa voiture, les voyait s'étreindre à la lueur d'un bec de gaz et entendait leurs hoquets convul-

sifs, comprit aussitôt pourquoi ils se lamentaient. Il n'eut pas plus qu'eux la force de maîtriser sa douleur et poussa de petits cris aigus et plaintifs. Enfin les trois amoureux d'Olympia se décidèrent à quitter les lieux où leur suprême espoir s'était effondré. Les deux voitures retournèrent au boulevard Montmartre, mais un autre incident devait marquer cette soirée. Au départ, le fiacre qui portait M. de Belminet se trouvait le premier, la consigne de suivre l'autre ayant été levée. Le gros homme ne pensait qu'à Olympia et ne s'occupait aucunement des deux personnages qui étaient, sans qu'il le sût, ses rivaux.

Peu à peu la voiture, dans laquelle ces derniers étaient, gagna de vitesse celle de Gontran et la dépassa. Le magistrat n'y prit pas garde, mais son cocher, qui n'avait pas les mêmes sujets de préoccupation, voulut rattraper son collègue. Il y mit de l'amour-propre, si bien qu'en arrivant à l'angle d'une rue, il le rejoignit Malheureusement, il voulut tourner trop court pour reprendre les devants et les deux fiacres s'accrochèrent. La secousse fut si forte que celui qui portait M. de Belminet eut une roue brisée.

Pendant que les cochers échangeaient les mots les plus piquants de leur répertoire, leurs clients respectifs étaient descendus pour se rendre compte de la gravité de l'avarie. En voyant l'homme obèse qui l'avait tant effrayé à Argenteuil, le faux vicomte eut une peine infinie à retenir un cri de terreur.

— Hâtez-vous, cocher, ordonna-t-il d'une voix étranglée.

— Qu'avez-vous, mon ami ? lui demanda Beaupiton, êtes-vous malade ?

— Oui... je ne me sens pas bien... Partons vite !

Gontran s'aperçut du trouble du défroqué.

— Comme on voit bien, pensa-t-il, que ce scélérat est le complice d'un meurtre ! Il ignore certainement que son crime est connu de moi ; mais il suffit qu'il m'ait vu un instant, ce matin, lorsqu'il venait de jeter le ca-

davre à la Seine, pour qu'à mon aspect il soit saisi d'épouvante. Je pourrais le faire arrêter : en ce moment, il avouerait tout. Je préfère pourtant le laisser provisoirement libre ; car si quelqu'un peut retrouver l'infâme et chaste créature dont je suis épris, c'est celui qui lui est attaché par les liens du plus exécrationnel forfait.

Les voitures furent promptement dégagées ; celle de M. Belminet était hors d'état de continuer son service avant une réparation sommaire. Ravi de cette circonstance, le vicomte Andoche monta dans l'autre avec Placide Beaupiton, qui l'entendit murmurer, avec un soupir de soulagement :

— Sauvé, pour cette fois ! Merci, mon Dieu, merci !

CHAPITRE XI

UNE DRÔLE DE SOIRÉE AU CAFÉ-CONCERT

Beaupiton prodigue des consolations à l'ex père Zéphirin. — Les débuts d'une chanteuse. — Une partie de plaisir à Saint Cloud. — Tous pochards. — Drôle de soirée au café-concert.

Plusieurs jours se sont écoulés depuis les incidents que nous avons racontés. Beaupiton et le vicomte de Saint-Zéphyr sont devenus les meilleurs amis du monde. Ce dernier, touché de la part que le gommeux semblait prendre à son affliction, s'est décidé à lui avouer qu'Olympia n'était pas sa sœur, mais sa maîtresse ; il lui a raconté, à ce sujet, une petite histoire ayant pour objet d'expliquer le trouble dont il n'avait pu se défendre à la vue de M. de Belminet. Voici, en résumé, le récit qu'il lui a fait :

— Je suis né et j'ai toujours vécu à la campagne. Elevé par mon père de la façon la plus rigide, je suis resté pur jusqu'au printemps de la présente année 1877. A cette époque, une famille, composée du père, de la mère et d'une fille, est venue s'installer près de chez

nous pour y passer la belle saison. Dès que je vis la jeune personne, j'en tombai amoureux ; elle ne fut pas insensible à ma flamme. N'ayant pas la vocation du mariage, je lui proposai de l'enlever : après avoir fait quelques difficultés, pour se mettre en règle avec sa pudeur, elle consentit.

Nous partîmes pour Paris, séparément : moi d'abord ; elle, quelques jours après. Malgré cette précaution, nos parents respectifs ont dû certainement soupçonner la vérité, et vous en serez convaincu, ainsi que moi, mon cher Placide, quand vous saurez que le gros homme, dont la voiture a heurté la nôtre, le soir de la disparition d'Olympia, n'est autre que le père de cet ange. Evidemment, il me suivait ; il ne m'a pas abordé parce qu'il n'a que des soupçons, mais il doit croire que je cache sa fille dans quelque hôtel retiré. Je m'attends à le revoir sur mes pas, et comme je n'ai pas perdu l'espoir de retrouver la femme que j'aime, j'ai peur que cet heureux moment ne soit troublé par l'apparition du papa furieux et altéré de vengeance. Aussi, mon cher ami, je vous avoue que je n'ose plus sortir.

Dans sa perplexité, dont il n'avouait pas la vraie cause, mais qui n'en était pas moins réelle, le capucin en rupture de froc put apprécier la vérité de la pensée exprimée par ce vers classique :

Un ami véritable est un bienfait des dieux.

Placide, en effet, lui donna d'excellents conseils : quitter le Grand-Hôtel où il était trop en vue ; prendre une chambre dans une maison meublée de la rue des Martyrs, que le gommeux connaissait de longue date, pour y avoir passé bien des nuits, plus ou moins voluptueuses ; et enfin, sortir le moins possible pendant quelques jours, afin de déterminer son prétendu beau-père de la main gauche à mettre un terme à ses inutiles recherches.

— Il est évident que le vieux ne tardera pas à se lasser de courir après vous, conclut Beaupiton ; alors vous reprendrez votre train de vie ordinaire. Jusque là, je ferai tous mes efforts pour retrouver M^{lle} Olympia, pour laquelle j'éprouve une affection fraternelle. C'est tout simple, mon cher vicomte, ne sommes-nous pas unis, vous et moi, comme deux frères, quoique notre liaison soit de fraîche date ?

L'ex-capucin jura à Beaupiton une éternelle reconnaissance et se conforma ponctuellement à ses avis ; mais après quelques jours de réclusion, il commençait presque à regretter son couvent. Il maigrissait à vue d'œil.

Un soir, vers cinq heures, les deux amis devisaient mélancoliquement dans le nouveau domicile de Zéphirin. Il est inutile d'ajouter qu'Olympia faisait le sujet de leur conversation.

— Toujours pas de nouvelles ! soupirait le vicomte Andoche.

— Hélas ! répondit Placide, j'avais espéré qu'elle se présenterait ou qu'elle enverrait au Grand-Hôtel, ne fut-ce que pour réclamer ses robes et son linge, mais elle n'a pas donné signe de vie. J'ai parcouru Paris dans tous les sens. Je me suis rendu trois fois à la préfecture de police. Et toutes mes démarches, toutes mes courses ont été sans résultat.

— Et le père ?... l'avez-vous rencontré ?

— M. Malicorne ? Oui, une fois.

Ce nom de Malicorne était venu par hasard à la pensée de M. de Saint-Zéphyr, dans une conversation qu'il avait eue avec Beaupiton deux ou trois jours auparavant, et au cours de laquelle ce dernier lui avait demandé des détails sur la famille d'Olympia.

— Je ne saurais vous renseigner, avait répondu le vicomte ; je ne connais que de vue et de nom l'auteur des jours de cette chère enfant ; je n'ai jamais eu l'occasion de causer avec lui. Je sais seulement d'après ce que ma fille m'a dit, le jour où je la décidai à accepter mon

amour, qu'il a gagné une belle fortune en exerçant la profession de dentiste.

On voit, une fois de plus, que l'ex-pensionnaire du couvent de Saint-Germain aurait bien mérité, comme menteur, la réputation dont sont affligés les membres de la corporation dans laquelle il rangeait M. de Belminet.

— C'est hier matin que je l'ai vu, reprit Placide.

— Ah !... Et lui avez-vous parlé ? demanda le vicomte.

— Non. Comme il me tournait le dos, je crois qu'il ne m'a pas aperçu. D'ailleurs, il ne m'aurait probablement pas reconnu.

— Avait-il l'air de me chercher ?

— Ma foi, mon très cher, je vous avoue que tout ce que je puis vous dire, c'est qu'il sortait de chez un épiciers avec un bocal de cornichons sous le bras. Ça n'est pas suffisant pour prouver qu'il pensait à vous.

Zéphirin-Andoche ne vit dans cette réponse aucune allusion désobligeante ; il était trop préoccupé pour penser à de telles vétilles. Le gommeux n'avait fait, d'ailleurs, que mentionner très innocemment, sans la moindre intention de moquerie, un détail insignifiant.

— Je suis bien malheureux ! soupira le défroqué.

— En effet, vous avez mauvaise mine. Allons ! du courage ! Il ne faut pas se laisser abattre, que diable ! Vous avez perdu une maîtresse charmante, mais ce n'est pas une raison pour attrapper la jaunisse. Depuis la disparition d'Olympia, vous n'avez pas mis le nez dehors de peur de rencontrer son père ; je ne vous en blâme pas, puisque c'est moi qui vous ai conseillé de rester chez vous. Mais il ne faut pas abuser de la prudence. Il faut sortir un peu, prendre des distractions. Venez dîner avec moi aux Champs-Élysées. Nous irons ensuite au cirque et à Mabille. Ça vous va-t-il ?

— Mais si nous rencontrons Malicorne ?

— D'abord, pourquoi voulez-vous qu'il soit précisément là où nous irons ? Et puis, après tout, que craignez-vous, puisque vous ne savez même pas où est sa fille ?

Le vicomte Andoche hésitait.

— Pardieu ! pensait-il, si mes craintes n'avaient pas un sujet plus sérieux, elles seraient ridicules ; mais plus j'y réfléchis, plus je me persuade que ce gros homme auquel j'ai donné le nom de Malicorne et la profession de dentiste est un agent du père Sosthène. L'autre soir, quand nos voitures se sont heurtées, il me poursuivait, c'est évident. Il ne pouvait pas m'arrêter de but en blanc, n'étant pas certain que je fusse le capucin qu'il cherchait, mais il s'attachait à mes pas, guettant l'occasion d'éclaircir ses doutes, sans esclandre. J'ai bien vu qu'il me regardait d'un œil scrutateur. Heureusement, l'avarie de son fiacre m'a permis de lui échapper. C'est la seconde fois qu'il perd sa piste ; j'aurais peut-être moins de chance, s'il parvenait à la retrouver !

Beaupiton, devant la glace, tortillait les deux douzaines de poils jaunes qu'il appelait sa moustache.

— Eh bien ! vicomte, dit-il, décidez-vous. Je ne vous lâche pas ; ainsi, ôtez vite cette calotte dont vous êtes toujours coiffé, malgré la chaleur, — il faut que vous ayez rudement peur de vous enrhummer, mon bien bon, — et remplacez-là par ce chapeau... Tenez, je vais vous aider.

Il voulut joindre le geste à la parole. Alors, les hésitations de Zéphirin s'évanouirent instantanément. Prompt comme la foudre, il arracha des mains de son ami le couvre-chef que celui-ci venait de décrocher d'une manière, et, tournant le dos à Placide, étonné de cette brusquerie, il baissa la tête et substitua, avec la dextérité d'un prestidigitateur, son chapeau à sa coiffure de chambre. Quand il se releva, il était rouge et paraissait ému.

— C'est pas pour dire, ricana le gommeux, mais vous avez une drôle de manière de vous coiffer ; on dirait que vous avez peur de faire voir votre tête.

— Quelle idée ! protesta le soi-disant vicomte avec un sourire forcé ; j'ai le crâne très sensible, voilà tout ; tous mes cheveux sont tombés, il y a quelques années, à la

suite d'une grave maladie : c'est depuis lors que je ne puisse rester tête nue un seul instant, sans que cela me fasse grand mal.

— Mais quand vous êtes en bonne fortune ? comme on dit dans les romans... car enfin, avant l'enlèvement de M^{lle} Malicorne, avec qui vous viviez maritalement, vous avez bien dû, quelquefois, accompagner des petites femmes chez elles et leur tenir compagnie jusqu'au matin.

— Je vous ai dit qu'avant de connaître Olympia, j'étais pur.

— C'est vrai... j'oubliais... Vous êtes un type épatant, parole d'honneur !... Mais à présent, si vous ne retrouvez pas votre maîtresse...

Zéphirin poussa un soupir qui résonna comme une note basse d'orgue à tuyaux.

— Maintenant que vous avez trempé vos lèvres à la coupe des voluptés, continua Placide, qui avait ce jour-là des reminiscences d'anciennes lectures, vous éprouverez le besoin de les y retremper ; le souvenir de votre bien-aimée ne vous suffira pas, et alors...

— Oh ! mon Dieu ! c'est bien simple, interrompit le vicomte. En prévision de ce que vous dites, je ne sortirai jamais le soir, sans emporter mon bonnet de coton dans ma poche.

Le gommeux éclata de rire.

— Vous êtes prêt ? dit-il ensuite, partons... Ah ! à propos, n'oubliez pas de prendre de l'argent ; je voulais vous inviter à dîner, et je ne me rappelais pas que j'ai encore eu, cette nuit, une déveine atroce au bac. Ratissé, mon bon, complètement ratissé ! C'est dégoûtant !

Ce n'était pas la première fois que Placide Beaupiton faisait appel à la bourse de son nouvel ami, soit pour se faire payer à déjeuner ou à dîner, soit pour lui emprunter quelques louis. Il alléguait toujours des pertes au jeu, et cependant il n'avait pas touché une carte depuis le jour où il avait fait la connaissance du pseudo vicomte de

Saint-Zéphyr. Ce dernier était trop content, dans son malheur, d'avoir un camarade qu'il croyait membre d'un club élégant, qui lui avait offert de l'initier aux plaisirs de la haute vie, pour penser à s'étonner des procédés vraiment étranges de ce gommeux désargenté.

Ils sortirent. Sur l'escalier, Placide demanda, d'un air malicieux, à Zéphirin, s'il avait pris son bonnet de coton.

— Inutile, répondit l'ex-moine, en poussant un nouveau soupir ; l'image d'Olympia est encore trop vivante là.

Et il se frappa le côté gauche de la poitrine, avec un geste pathétique.

En revanche, il n'avait pas négligé de se munir de sa calotte, — coiffure d'intérieur, dont il avait fait emplette, le jour de son installation au Grand-Hôtel, et qu'il avait étrennée au dîner chez Vachette, à la suite duquel Marie-des-Anges avait disparu.

Les deux amis, se donnant le bras, descendirent la rue Notre-Dame-de-Lorette jusqu'à la rue Bréda, où se trouve une station de voitures. Ils prirent un fiacre fermé, malgré la température et bien que Placide s'évertuât à démontrer au vicomte que ses craintes étaient chimériques, ils se firent conduire au restaurant Ledoyen, où un excellent dîner dissipa quelque peu la mélancolie de l'ancien caissier des révérends pères capucins de Saint-Germain-en-Laye.

Ainsi que l'avait proposé Beaupiton, ils entrèrent ensuite au cirque. Nous les laisserons se repaître des émotions du spectacle équestre, agrémenté de tours de trapèze, de voltige aérienne et de cabrioles clownesques, pour faire assister le lecteur à une scène cocasse, qui, vers la fin de cette représentation, se passait dans un café-concert, situé non loin de là.

Trois jours auparavant, une chanteuse très jolie avait fait, à cet établissement, un très heureux début. Sa voix n'avait rien de remarquable ; mais ses grands yeux bleus, l'ovale pur de son visage et jusqu'à une sorte de naïve gaucherie dans la manière de se présenter en scène et de

débiter ses chansonnettes, lui avaient conquis d'emblée les suffrages de la partie masculine du public.

On pourra juger de son succès, quand nous aurons dit qu'après sa première apparition, une quinzaine de billets doux contenant pour la plupart des propositions très sérieuses, lui avaient été envoyées par l'entremise de la bouquetière. Ce soir-là, la jeune artiste avait agréé les hommages d'un gros banquier ; le lendemain elle avait soupé avec un sénateur entre deux âges et il ne tenait qu'à elle d'accepter, soit de celui-ci, soit de celui-là, soit de beaucoup d'autres concurrents, une situation fixe et brillante.

Ravie de ses triomphes, elle avait, le jour où le vicomte de Saint-Zéphyr et Beaupiton devaient aller au cirque, convié ses camarades à une partie de campagne. Le matin à onze heures, on s'était embarqué sur le bateau-mouche, au pont de la Concorde ; la bande joyeuse, composée d'une vingtaine de personnes des deux sexes était descendue à Saint-Cloud, où un déjeuner pantagruélique avait été commandé la veille. La jeune personne qui faisait les frais de cette ripaille avait si bien fait les choses, et l'entraîn des convives était si merveilleux, qu'à trois heures seulement on attaquait le dessert. Toutes les têtes étaient déjà fortement échauffées ; tout le monde parlait ou chantait à la fois, et l'on continuait à boire, en portant les toasts les plus extraordinaires.

Lorsqu'on quitta la table, les plus solides trébuchaient. Il fallut coucher trois ou quatre dames qui bredouillaient d'une voix confuse :

— Oh ! que je suis malade !

Quant à l'héroïne de la fête, elle zigzaguait bien un peu, mais loin de l'abattre, les vins de crus plus ou moins authentiques, le cognac et les liqueurs, dont elle avait bu une quantité invraisemblable, l'avaient surexcitée au plus haut point ; elle était d'une verve étourdissante, parlant à tort et à travers et disant mille folies.

Après le déjeuner, on ingurgita encore des bocks, du

kümmel, de la chartreuse verte, etc. Enfin sept heures sonnèrent, et la jeune artiste qui avait, par cette orgie, payé sa bienvenue à ses camarades, donna le signal du départ.

Le retour s'effectua dans un grand breack. Pendant tout le trajet, les farces continuèrent; on arrêta les passants pour leur poser des questions saugrenues, telles que :

— Pardon, Monsieur, vous n'auriez pas rencontré un éléphant blanc, ayant un ruban rose autour du cou?... Hein?... non?... Vous ne l'avez pas vu?... Oh! ça ne ne m'étonne pas; vous n'avez pas une tête à rencontrer des éléphants blancs. Du reste, ya des gens qui ne savent rien trouver... Allez, bucéphale!

Un gros chanteur comique, fier d'étaler ses connaissances en histoire ancienne, donnait indifféremment à l'une ou à l'autre des deux bêtes attelées au breack, qu'il s'était chargé de conduire, le nom du cheval d'Alexandre-le-Grand.

— Est-y savant! disaient les petites grues, — *utilités* ou figurantes, — que la généreuse triomphatrice n'avait pas dédaigné d'inviter avec les artistes, occupant dans la troupe, des emplois plus élevés.

Un peu plus loin, le char de Thespis s'arrêtait encore. Tout le personnel saluait profondément un bon bourgeois, assis devant sa porte, et un loustic lui adressait la parole avec un sourire aimable :

— Mais, je ne me trompe pas, cria-t-il d'une voix perçante, c'est cet excellent Népomucène Chamailard! Ça va bien, depuis que tu as été obligé de t'enfuir précipitamment de Quimper-Corentin, pour échapper au juste courroux du receveur des contributions indirectes, dont tu as séduit la femme, les trois filles, les quatre cousines, la mère, la grand'mère et la belle-mère, — à preuve que celle-ci a mis au monde un enfant à deux têtes?... Scélérat, va!...

Et la voiture partait au grand galop, avant que le

bonhomme interpellé fût remis de la stupéfaction dans laquelle ces paroles l'avaient plongé.

Elle s'arrêta enfin à la porte du café-concert, dont le patron commençait à s'arracher les cheveux, se demandant si son personnel artistique l'avait laissé en plan.

— Vous voilà! s'écria ce limonadier impressario, en aidant les dames à descendre; eh bien! c'est pas malheureux. Vous pouvez vous vanter de m'avoir foutu un rude trac. Me voyez-vous, obligé d'annoncer au public que je fais relâche, parce que mes artistes sont en train de godailler?... Ça aurait été du propre! Heureusement, il n'y a pas encore beaucoup de retard. Allez vite vous habiller, toi surtout, Josépha; c'est toi qui commences; tu es inscrite sur le programme, pour chanter *Amour et parapluie*. Allons. ouste!...

La chanteuse à laquelle il s'adressait, leva sur lui un regard éteint et répondit, en bredouillant, d'une voix pâleuse :

— Certainement que j'vas (un hoquet), chanter (autre hoquet) *Amour et pa* (troisième hoquet) *rapluie*.

— Mais tu es saouïe, petite misérable, hurla le directeur, qui, regardant ses autres artistes avec plus d'attention qu'il ne l'avait fait d'abord, s'aperçut qu'ils présentaient tous des symptômes d'ébriété plus ou moins avancés; mais vous êtes tous pochards, reprit-il. Vous allez vous faire jeter les banquettes à la figure. Tant pis pour vous! je vous préviens que chacun paiera la casse qu'il aura occasionnée. Et maintenant, allez vous préparer et tâchez de vous dégriser. On lève le rideau dans dix minutes.

Contrairement aux prévisions du patron, la représentation marcha très bien jusqu'au moment où la jeune personne qui avait régalé ses camarades, dut à son tour entrer en scène. Ainsi que nous l'avons déjà dit, elle paraissait très animée; tout en revêtant le costume de fantaisie sous lequel elle devait paraître, elle dansait, riait et bavardait, passant d'un sujet à un autre, sans aucune

suite dans les idées, commençant des phrases qu'elle n'achevait pas, ou dont la fin n'avait pas le moindre rapport avec le commencement.

— Elle est très drôle, disaient les amis qu'elle avait autorisés à assister à sa toilette ; elle va avoir un succès bœuf.

Elle fit crânement son entrée. C'est alors qu'eut lieu la scène à laquelle nous avons fait allusion plus haut. Rappelons qu'à ce moment la représentation du cirque touchait à sa fin.

La jeune artiste en goguelte fit au public un révérence rustique, en rapport avec le caractère de la chansonnette qu'elle allait interpréter, et entonna cette paysannerie intitulée : *Je m'sens tout'chose*.

J'avais quinze ans, j'étais gentille :
Lucas me faisait les doux yeux.
Souvent, le soir, dans la charmille,
Bras dessus, bras dessous, j'allions tous deux.
— M'aimes-tu, ma petite Rose ?
M'disait Lucas. Moi j'répondais :
— Si j't'aim', j'en sais rien, mais c'que j'sais,
C'est qu'auprès d'toi, j'me sens tout' chose.

Un tonnerre d'applaudissements éclata. Deux bouquets tombèrent aux pieds de la chanteuse qui remercia le public en lui envoyant des baisers. Elle était vraiment adorable. Sans doute, elle n'avait pas le talent de M^{me} Judie, sa voix, nous l'avons dit, était des plus ordinaires ; mais elle avait des mines à la fois pudiques et provoquantes, des œillades polissonnes qu'elle lançait à propos de bottes, et qui arrachaient aux hommes mûrs des petits cris de plaisir.

Elle attaqua le second couplet :

Cà m'ennuyait de n'pas comprendre,
C'que j'éprouvais auprès d' Lucas,
Lorsqu'un soir, il devint plus tendre.
Et m'dit en m'serrant dans ses bras :

L'artiste s'arrêta court. Elle paraissait ne plus savoir

où elle était, et regardait alternativement, d'un air ahuri, le public et le chef d'orchestre.

— Allez donc, lui dit celui-ci.

— Hein ?... Quoi ?... fit-elle ; que dites-vous ?

— Chantez, nom de Dieu !

— Que je chante le nom du bon Dieu ?... Ah ! oui, je comprends.

Et au lieu de continuer sa chansonnette, elle entonna :
« Dixit Dominus Dimino meo : sede a dextris meis. »

Un fou rire s'empara de l'auditoire. L'artiste, cependant, continuait :

« Donec ponam inimicos tuos, scabellum pedum tuorum. »

L'hilarité redoubla. C'était du délire, de la frénésie.

— Qu'est-ce que vous me foutez-là ? hurlait le chef d'orchestre ; voulez-vous bien vous dépêcher de reprendre votre chanson ?

L'artiste, voyant le public se tordre, éclata de rire, elle aussi ; puis, recommença le premier couplet ; mais, incapable de fixer sa pensée, que l'éclat du gaz, la musique et le bruit des applaudissements avaient achevé de troubler, elle se mit à débiter le plus étrange méli-mélo qu'on eût jamais entendu sur les planches d'un café-concert. Ce fut quelque chose comme ceci :

J'avais quinze ans, j'étais gentille,
Magnificat anima mea Dominum.
Lucas me faisait les doux yeux,
Et exultavit spiritus meus in Deo salutari meo.

Cette scène ne pouvait se prolonger. L'hilarité avait gagné jusqu'aux musiciens de l'orchestre et aux garçons qui faisaient le service. Cela tournait au scandale, et le patron, prévenu de ce qui se passait, était accouru dans les coulisses, d'où il criait à la chanteuse :

— Venez donc ! Vous allez faire fermer mon établissement.

C'est qu'en effet un incident de cette nature se produisait en pleine réaction politique, au début de ce gouvernement du Seize-Mai, qu'on a si justement appelé le gouvernement des curés, pouvait avoir des conséquences extrêmement graves.

Comme l'artiste ne prenait pas garde aux appels de son directeur, celui-ci, s'élança vers elle, la prit par le bras et l'entraîna, en la menaçant de la faire empoigner par les gardiens de la paix. Il se contenta cependant de la conduire à sa loge et de la prévenir que, s'il lui arrivait des désagréments, par suite de son équipée, il l'en rendrait responsable.

— Je m'en fiche pas mal, répondit-elle en lui faisant un pied de nez

Elle s'habilla, passa très digne devant l'impressario qu'elle toisa des pieds à la tête, et sortit par la porte réservée au personnel de l'établissement.

Comme elle débouchait dans l'avenue des Champs-Élysées, un homme l'aborda en lui disant :

— J'étais au café-concert ; je vous ai entendue. J'ai compris que le remords de votre crime vous troublait la cervelle, et je suis venu vous attendre ici, où vous étiez obligée de passer. Fiez-vous à moi, je sais tout, mais je ne vous trahirai pas.

Au même instant, le vicomte de Saint-Zéphyr et son ami Beauvillon, qui sortaient du Cirque, passèrent devant le groupe formé par la chanteuse et son interlocuteur. Ils ne pouvaient voir ce dernier, caché par un arbre ; mais le visage de la jeune artiste leur apparut dans la lumière d'un bec de gaz, et ils poussèrent ensemble ce cri :

— Olympia !!!

CHAPITRE XII

A L'ASSAUT D'OLYMPIA

Le protégé d'André Brouage. — Le petit capucin d'Olga. — Quatre hommes pour une femme. — Lutte homérique. — Ugène se venge. — Triomphe de Phalempin.

C'était bien Olympia. Quant à l'individu qui l'avait accostée, le lecteur a, sans nul doute, reconnu à son langage, M. Gontran de Belminet, le magistrat amoureux, mais intègre, ayant assisté à ce qu'il croyait être le dénouement d'un assassinat, avait pris la résolution de dénoncer les coupables, mais seulement après qu'il aurait tenu entre ses bras la jeune personne à laquelle il attribuait le rôle principal dans la perpétration de ce crime.

Nous dirons tout à l'heure ce qu'il advint de la rencontre de cette jolie fille par trois hommes épris de ses charmes. Il nous faut d'abord expliquer brièvement par suite de quelles circonstances elle avait embrassé la carrière artistique.

Le jeune homme qui l'avait sauvée, au moment où elle allait être empoignée par un agent de la police des mœurs, était un chanteur de café-concert, et se nommait André Brouage. Il faisait partie, en qualité de baryton, ayant pour spécialité les morceaux d'opéras et les chants patriotiques, de la troupe que nous avons vue, dans le chapitre précédent, festoyant à Saint-Cloud, aux frais de la débûtante.

Ayant remarqué la beauté et l'air ingénu de la femme qu'il avait prise, tout d'abord, pour une vulgaire fille publique, il l'avait emmenée chez lui, et n'avait pas eu de peine à lui faire accepter l'hospitalité dans son humble logis, composé d'une seule chambre.

En s'éveillant, le lendemain matin, elle parut fort surprise de se voir à côté d'une moustache blonde. — ha-

bituée qu'elle était aux visages rasés des capucins ; mais elle se rappela aussitôt ce qui s'était passé, et un rire perlé attesta à son compagnon qu'elle n'éprouvait aucun regret de l'avoir suivi.

Sans que celui-ci la questionnât, elle lui raconta qu'elle était mariée, et qu'elle habitait la campagne, loin de Paris, où elle était venue passer quelques jours. Elle ajouta que son mari était un brutal, qui la rendait très malheureuse, et qu'elle était bien décidée à ne pas retourner auprès de lui !

— Je veux une vie libre ; conclut-elle, je n'ai pas d'argent, c'est vrai, — sauf quatre-vingts francs environ, contenus dans mon porte-monnaie, mais il me semble que cela n'est pas une difficulté sérieuse à mon projet. Vous, monsieur, qui connaissez Paris, dites-moi si une jeune personne telle que moi peut s'y faire facilement une position.

André sourit.

— Drôle de créature ! pensa-t-il ; singulier mélange de dévergondage et de naïveté !

Et tout haut :

— Dame ! ma chère enfant, ça dépend. Sais-tu faire quelque chose ?

— Oui.

— Quoi ?

— Des pets.

— Hein ?... fit le jeune homme, en se dressant sur son séant, tu dis ?...

— Je dis que je sais très bien faire les pets... les pets-de-nonne.

André éclata de rire.

— Si tu n'as pas d'autre talent, dit-il, et si tu désires vivre sagement...

— Oh ! mais je n'y tiens pas du tout, s'écria Olympia, je veux vivre agréablement, voilà.

— Dans ce cas, ma chère, tu es assez jolie pour que ton désir soit facile à réaliser. D'abord, je dois te dire que

j'ai une maîtresse, dont je désire ne pas me séparer ; elle était vertueuse quand je l'ai connue ; tu comprends, c'est sacré. Sans cela, je ne demanderais pas mieux que de t'offrir ma chaumière et mon cœur... dont je t'ai donné, cette nuit un petit morceau.

— Je comprends. Après ?...

— Ce que je puis faire pour toi, c'est de te louer une chambre dans cet hôtel et de faire pâturer à ma gargotte, jusqu'à ce que tu aies trouvé mieux, ce qui, je le crois, ne tardera pas. Cela te convient-il ?

— Très bien, répondit la jeune femme qui, s'étant glissée hors du lit, commençait à s'habiller. D'ailleurs, continua-t-elle, adoptant comme lui le tutoiement, je t'ai dit que j'avais un peu d'argent... tiens.. dans ce porte-monnaie ; avec cela, je pourrai attendre quelques jours.

— Ce porte-monnaie ! s'écria André... mais je le connais !... Je l'ai vu entre les mains de quelqu'un... De qui ?... je ne me rappelle pas, mais je suis sûr que...

— Ah ça ! mon cher, interrompit Olympia, sans manifester d'autre trouble qu'une imperceptible rougeur, je crois que vous me traitez de voleuse !...

C'était, comme on voit, une femme vraiment forte, que l'ancienne pensionnaire du cloître de Saint-Germain.

— Pensez-vous, reprit-elle, que le porte-monnaie dont vous parlez soit le seul et unique de son espèce ? j'en ai vu vingt absolument semblables dans la boutique où j'ai acheté le mien.

En même temps, elle se disait :

— Mon Dieu ! pourvu qu'il ne reconnaisse pas aussi la robe et le chapeau ?

Mais cela n'était pas à craindre, la capricieuse Olga ayant l'habitude de changer de toilette au moins aussi souvent que d'amant, ce qui n'était pas peu dire.

André Brouage, tout confus, s'excusa, disant qu'en effet il devait être dupe d'une ressemblance, et l'incident n'eut pas de suite.

— Si je me levais aussi ? dit le jeune homme en s'éli-rant. Le soleil m'arrive sur le nez ; j'en conclus qu'il n'est pas loin de dix heures, si notre système planétaire ne s'est pas détraqué depuis hier matin.

Il enfila un pantalon en entonnant à pleine voix :

Il faut me céder ta mattresse
Et renoncer a son amour.

— Broum ! Broum ! J'ai des chats dans le gosier.
Broum ! Broum ! Broum !

C'est alors, selon la coutume
Le sabre qui déci...

— A propos, il me vient une idée : sais-tu chanter ?

— Oui, un peu, répondit modestement Olympia.

— Chante-moi quelque chose, n'importe quoi.

Olympia réfléchit un instant ; elle avait la tête farcie de refrains plus ou moins grivois qu'on chantait au couvent, les nuits où l'on faisait *ballhazar*, selon l'expression favorite du père Sosthène, mais elle craignait de scandaliser le jeune homme : c'est pourquoi elle cherchait dans sa mémoire un couplet qui ne fût pas par trop décollété.

Elle trouva celui-ci qu'elle entonna sans se faire prier :

Un père capucin,
Rencontrant une nonne,
Lui dit : « Bonjour ma bonne,
« Comment ça va c' matin ? »

La nonn' répondit : « Mon révérend père,
« Je sens quelque chos' comm' des bat'l'ments d' cœur.
« Pouvez vous m' guérir ? — Certain'ment, ma chère. »
Puis, dans sa cellule, il emmén' la sœur.

— Bravo ! dit André ; ça ne suffirait peut-être pas pour un engagement à l'Opéra, mais c'est tout ce qu'il faut pour un café-concert. Je vais, si tu veux, te seriner deux ou trois chansonnettes et, dès que tu les sauras, je te ferai débiter à mon beuglant.

C'est ainsi que l'ancienne visitandine de Saint-Germain-en-Laye fit son entrée dans le monde des arts. On sait quels succès elle y obtint... par ricochet. Pour cette jolie fille, qui ne connaissait la pudeur que de réputation et encore très vaguement, les planches devaient être et furent en effet un tremplin, d'où elle rebondit dans un boudoir capitonné. Le jour du déjeuner à Saint-Cloud, elle logeait encore dans l'hôtel où elle avait passé sa première nuit, après avoir quitté Zéphirin, mais elle y occupait, au premier étage, un appartement de quatre pièces, en attendant qu'elle se décidât à accepter les offres d'un de ses adorateurs qui, au nombre de sept ou huit, — français et étrangers, — se disputaient l'honneur de la mettre dans ses meubles.

Bien entendu, André Brouage n'était plus pour elle qu'un camarade, depuis qu'elle n'avait qu'à se baisser pour ramasser à ses pieds des sénateurs, des députés, de hauts fonctionnaires de l'État, des banquiers, des agents de change, des rentiers et, aussi des princes russes, des hidalgos, des Anglais ou des Yankees millionnaires, des nobles Brésiliens, Péruviens, Mexicains et autres variétés de rastaquouères.

Avant de reprendre le récit des aventures de nos défrqués, au point où nous l'avons laissé, c'est-à-dire au moment où Olympia se trouve, au milieu des Champs-Élysées, en présence de ses trois amoureux, Zéphirin, Beaupiton et Gontran de Belminet, il nous reste à mentionner un incident qui se produisit dans les coulisses du café-concert, le jour où André présenta sa protégée à son directeur.

L'entrevue était terminée et la jeune femme venait de sortir, laissant ensemble les deux hommes qui avaient à parler de choses ne la concernant pas, lorsque, s'engageant dans un corridor très peu éclairé, elle vit venir une grande blonde dont l'aspect la fit tressaillir, bien qu'elle ne pût encore distinguer ses traits.

Les deux dames continuèrent à s'avancer l'une vers

l'autre. Le couloir était excessivement étroit ; elles furent obligées de s'effacer pour ne pas se heurter, de telle sorte qu'elles se trouvèrent en face l'une de l'autre leurs rotundités proéminentes se touchant presque. Dans cette posture, leurs regards se croisèrent. Olympia, aussitôt, porta son mouchoir à sa figure, mais l'autre l'avait déjà reconnue et poussait ce cri étouffé :

— Mon petit capucin de l'autre nuit !

L'ex-visitandine avait reconnu Olga, et comme elle était encore vêtue du costume de cette jeune personne, volé par le père Zéphirin, elle comprenait que toute dénégation était impossible et ne pouvait qu'aggraver la situation en provoquant une esclandre.

Elle ne perdit pas sa présence d'esprit. Mettant un doigt sur ses lèvres, elle dit à la grande blonde, qui la contemplait d'un air parfaitement ahuri :

— De grâce, pas un mot : je suis prête à vous rendre ce qui vous appartient et à vous donner l'explication du mystère. Vous faites sans doute partie de la troupe de ce café-concert ?

— Oui, répondit Olga.

— Y a-t-il un endroit où nous puissions causer sans être dérangées.

— Ma loge, si vous voulez.

— Parfaitement ; soyez assez bonne pour m'y conduire.

Un instant après, elles étaient assises sur un moelleux sofa ; le verrou était poussé et Olympia prenait la parole en ces termes :

— Je dois vous dire avant tout que je n'ai pris aucune part au vol dont vous avez été victime ; c'est le... mon... enfin c'est la personne qui m'accompagnait, qui a eu, seul, l'idée, et qui, sans m'en faire part, l'a exécutée. Je ne suis pas un moine ; je suis une femme...

— Ça se voit, interrompit l'habitante de la place Vintimille en désignant du doigt les deux globes qu'une fine étoffe moulait et qui attestaient éloquemment le sexe de son interlocutrice.

Celle-ci reprit après avoir montré ses dents blanches dans un sourire :

— J'appartiens à une famille très pieuse qui, ayant cru découvrir en moi des goûts de dissipation, me fit enfermer dans un couvent en donnant à la supérieure l'ordre de m'astreindre à une discipline des plus sévères. Je devais rester dans ma prison jusqu'à ma majorité, c'est-à-dire pendant dix-huit mois encore. Je crois que je serai morte d'ennui si je n'avais pas réussi à me sauver. Heureusement, un capucin qui venait visiter notre mère abbesse voulut bien me trouver gentille ; sous prétexte de me confesser, il me fit des propositions dont je n'ai pas besoin de vous expliquer la nature...

— En effet, c'est inutile, je connais le bonhomme ; c'est un filou, mais saperlipopette ! quel gaillard !...

Et la blonde Olga poussa un soupir qui disait bien des choses.

— Je lui répondis, continua Olympia, que, s'il me faisait évader, ma reconnaissance serait telle que je n'aurais rien à lui refuser. Alléché par cette promesse, il a eu l'idée de me déguiser en moine ; sous cet habit, la sœur tourière ne m'a pas reconnue et nous sommes partis ensemble. Nous ne savions où aller coucher, quand nous vous avons rencontrée avec vos amis ; c'est alors que mon sauveur a imaginé le plan dont il ne m'a fait part que le lendemain, et qui consistait à nous faire inviter par vous et à profiter de votre hospitalité pour vous prendre des vêtements, qu'il n'osait pas aller acheter, sous son costume monacal. Voilà mon histoire. Maintenant, je fais appel à votre générosité et je vous supplie de ne pas me trahir.

Depuis le commencement de cet entretien, Olga n'avait pas cessé de fixer d'étranges regards sur l'ex-visitandine qui, on vient d'en juger, n'avait pas l'imagination moins fertile que le père Zéphirin, lorsqu'il s'agissait de se tirer d'un mauvais pas.

— Oh ! dites-moi, insista cette dernière, que je puis compter sur votre discrétion.

— Oui, ma mignonne, répondit la grande blonde, devenant soudain très affectueuse, et passant son bras autour de la taille d'Olympia; mais j'y mets une condition, ajouta-t-elle, c'est que nous serons amies : voulez-vous ?

— Oh ! de grand cœur.

— Alors, tutoyons-nous. Comment t'appelles-tu ?

— Olympia. J'ai renoncé à porter mon nom de famille.

— Sais-tu que tu es charmante ?

— On me l'a dit.

— Et c'est vrai. Tu es bien plus jolie que moi.

— Oh ! non, fit la défroquée, avec un geste de dénégation modeste.

— Si ! Si ! Je t'assure... Nous nous verrons souvent, dis !...

— Avec plaisir.

La conversation des deux femmes se prolongea, mais comme elle vint à rouler sur des sujets un peu trop légers, nous nous abstenons de la reproduire. Bornons-nous à constater qu'à dater de ce jour, Olga et Olympia furent les meilleures amies du monde, au point qu'on les appela bientôt les inséparables.

Revenons maintenant aux Champs-Élysées, où nous avons laissé l'ancienne nonne devenue chanteuse de café-concert, dans une situation assez embarrassante. Elle n'était pas tellement grise qu'elle n'eût reconnu M. de Belminet, et, en l'entendant lui parler d'un crime, commis par elle et dont il disait avoir connaissance, elle avait fait cette réflexion :

— Plus de doute ! Les soupçons de Zéphirin étaient fondés ; cet homme est un émissaire du père Sosthène et de la sœur Saint-Louis-de-Gonzague ; le crime auquel il fait allusion, ne peut être que notre fuite, compliquée du vol qui en a été la conséquence !

Elle s'apprêtait néanmoins à payer d'audace, en riant au nez du gros bouffi, quand elle entendit son nom crié par deux voix. L'organe du faux vicomte dominait celui de Placide Beaupiton ; elle reconnut immédiatement l'in-

tonation du premier et parut vivement contrariée. Mais, presque aussitôt, un fiacre vide étant venu à passer tout près d'elle, au pas, elle vit dans cette circonstance une chance de salut qu'elle s'empressa de saisir. Elle ouvrit la portière (c'était une voiture fermée) en disant au cocher :

— Droit devant vous. Très vite. Vingt francs pour la course.

Et le fiacre partit au grand trot, laissant Gontran abasourdi.

— Ma foi ! qu'ils se débrouillent tous deux ! dit alors Olympia, en éclatant de rire. Je ne tiens pas plus à cultiver la connaissance de cet affreux bonhomme qu'à retourner avec Zéphirin. Pas drôle du tout, ce bon Zéphirin ! Maintenant que je n'ai plus besoin de lui, je serais bien bête de m'en empêtrer !

Elle se croyait délivrée des importuns qu'un malencontreux hasard avait mis sur sa route. Si, mettant la tête à la portière, ou simplement l'œil au petit carreau du fond, elle avait jeté un regard en arrière, elle aurait vu qu'elle se trompait.

Promptement revenu de sa stupéfaction, M. de Belminet voyant, à peu de distance, plusieurs fiacres vides, s'était élancé dans le premier, et avait désigné au cocher la voiture qui emportait Olympia, en lui ordonnant de la suivre.

Beaupiton et son ami avaient fait de même.

— Ne craignez rien, disait le goumoux, nous la rattraperons. Elle ne nous a pas entendus ; autrement, elle ne serait pas partie. Vous verrez comme elle sera contente quand elle va nous revoir !

— Vous croyez ? répondait le vicomte, moins confiant.

À l'entrée de la rue Royale, un embarras de voitures obligea le fiacre d'Olympia à un temps d'arrêt par suite duquel la distance qui le séparait des deux autres se trouva sensiblement diminuée. La jeune femme n'en prit nul souci, ne se doutant pas qu'elle était poursuivie.

Cet arrêt fut d'ailleurs très court : une demi-minute à

peine. Ce fut assez pour qu'un nouvel incident vint compliquer la poursuite dont l'aimable cabotine était l'objet.

Son véhicule se trouvait au bord du trottoir; deux piétons qui passaient au même instant la virent par la portière ouverte, et l'un d'eux dit à l'autre, avec un accent britannique très prononcé :

— Aôh ! voici lé pélite fâme du képioucine.

— Hein ? fit le personnage auquel ce charabia s'adressait : ah ! oui, je comprends : du capucin.

— Yes, jé disé bien : du képioucine.

Et Christophus Cocktail, dont nous n'avons figuré le langage baroque, dans ce fragment de dialogue, que pour le faire reconnaître avant de l'avoir nommé, se passa la langue sur les lèvres, d'un air de béate sensualité.

— Stanislas, continua-t-il dans le même jargon, que nous traduisons en français comme nous l'avons fait précédemment, vous vous rappelez ce que je vous ai dit le jour où nous avons rencontré cette jolie fille dans l'escalier du Grand-Hôtel.

Parfaitement, milord.

— Vous allez donc, mon ami, me faire le plaisir de prendre un sapin, — vous voyez que je profite de vos leçons, je dis : un sapin — et de suivre celui de la maîtresse du révérend père. Vous saurez ainsi où elle demeure et vous viendrez me le dire. Si, même, vous pouviez lui parler et lui demander, pour moi, la faveur d'une entrevue, cela éviterait une perte de temps. Vous savez, Stanislas, que *times is money*.

— Oui, milord, répondit Phalempin; seulement, au lieu de prendre un sapin, j'vas grimper sur le siège, à côté du cocher de la gonzesse : C'est un vieux frère. Hé ! Chavagnol !

L'homme interpellé baissa la tête.

— Tiens ! c'est Nislas, le bel Arthur, le bichon des dames. Comment qu' ça va ? ma vieille branche ? Oh ! là ! là ! T'es rien cossu ! T'es donc d'la haute, à c't'heure ?

— Un peu, mon neveu, mais pas plus fier pour ça, répondit l'ancien garçon d'hôtel, gratifié par le cocher d'épithètes qui flattaient son amour-propre et grâce auxquelles il lui pardonnait d'estropier son joli nom de Stanislas, en supprimant la première syllabe.

Il avait eu soin de se placer de manière à n'être pas vu d'Olympia, et il parlait sur un timbre assez bas pour ne pas attirer son attention.

— Où vas-tu ? demanda-t-il.

— J'en sais rien.

— Tiens, comme ça se trouve ! J'ai justement affaire du même côté. Tu m'off' une place à côté de toi ?

— Sacré Nislas, va ! toujours farceur ! Allons, mente vite ; v'là qu'ça s'éclaircit ; j'vas filer.

Phalempin mit un pied sur la roue et, d'un bond, fut auprès de Chavagnol. Il adressa un petit signe d'intelligence à l'Anglais et la voiture partit.

Un moment après, Olympia mit la tête à la portière et donna son adresse au cocher.

— Bon ! répondit celui-ci, la course est pas trop longue. C'est moi qu'en voudrais souvent comme ça, au même prix. Imagine-toi, mon vieux Nislas, que la petite dame que j'trimballe m'a promis vingt balles pour la mener des Champs-Élysées à la place Pigalle. C'est chouette, hein ?

— Allons donc ! fit le factotum de Christophus Cocktail, tu blagues !

— Parole ! Faut dire qu'elle était avec un particulier qu'avait l'air de l'embêter. Ça doit être pour ça.

— Possible. Est-ce que son raseur l'a suivie ?

— Ah ! pour ça, j'en ignore.

— C'était-y un grand gaillard, solide, bien bâti ?

— Lui ?... Jamais de la vie ! Haut comme une botte, et encore, pas une botte d'égoûtier, une botte... d'asperges. Ah ! Ah ! Ah ! il est bon c'lui là, hein ?

— Alors, c'était pas le capucin, dit Stanislas.

— Le capucin ?... Quel capucin ? interrogea Chavagnol très intrigué.

— Si j'te l'dis, seras-tu discret ?
 — Comme une moule.
 — Eh bien ! voilà l'histoire. Cette petite femme qui est jolie comme un amour...
 — Pour ça oui, un vrai n'amour...
 — M'interromps pas. Elle a été ma maitresse.
 — Vrai ? Veinard, va !
 — M'interromps pas, j'te dis.
 — C'est bon, j'vas faire un nœud à ma langue. Seulement, dis donc, est-ce que tu pourrais pas lui z'y dire un mot en ma faveur ? Entre amis, ça se fait. Et puisque tu l'as lâchée...

— C'est-à-dire qu'elle m'a été soufflée... par le capucin dont je te parlais tout à l'heure. Moi, je l'aime toujours, et j'crois bien qu'elle a gardé un petit béguin pour moi ; mais ces sacrés calotins, y z'ont des trucs pour entortiller les femmes. J'savais pas où mon frocard l'avait emmenée...

— A propos, comment s'appelle-t-elle ? demanda le cocher.

— Célestine, répondit à tout hasard Phalempin.

— Joli nom ! Continue.

— Je la cherchais depuis huit jours, quand tout à l'heure je l'entr'aperçois dans ta guimbarde. J'ai pas voulu avoir l'air de la reconnaître en pleine rue, de peur que l'émotion, la surprise, le bonheur de me revoir... tu comprends ?

— Comment donc ! Tu me croiras si tu veux, mais j'aurais pas agi différemment de c'que t'as fait, moi que j'suis un vieux roublard.

— Sais-tu pourquoi je t'ai demandé une place à côté de toi ?

— J'men doute.

— Dis voir.

— Tu t'as dit : « Quand elle descendra, elle trouvera à la portière un joli jeune homme qui lui tendra la patte, et ce joli jeune homme, ça sera Nislas. » J'ai-t-y deviné ?



Un ange gardien navré.

— Juste. Elle fera p't'être qu'qn's difficultés, pour la frime, mais t'aura pas l'air de t'en apercevoir.

— Compris. Et toi, quand t'en auras assez, pense à z'y parler de ton ami Chavagnol.

— J'y manquerai pas... Ah! encore un mot. Si par hasard, le polichinelle qui l'embêtait aux Champs-Élysées, s'était mis dans le toupet de la suivre, et s'il voulait entrer avec elle, je compte sur toi pour le retenir sous un prétexte honnête.

— C'est ça, j'y d'manderai du feu pour allumer Pétronille.

— J'crois que ta bouffarde s'appelait Eulalie.

— C'est pas la même; j'en ai deusse.

La voiture, sur le siège de laquelle avait lieu l'entretien ci-dessus sténographié, montait la rue des Martyrs, à une allure plus modérée. La pente est rude et le cocher, vivement intéressé par les confidences de Phalempin, laissait flotter les rênes sur le cou de son cheval. L'équipage arrivait cependant, cahin-caha, à la hauteur de la rue de Laval, dans laquelle il s'engagea au trot. Presque aussitôt, deux autres voitures tournèrent le même angle, se suivant l'une l'autre, à moins de cinquante centimètres de distance. La première était occupée par Gontran de Belminet; l'autre par Beaupiton et son ami le vicomte Andoche.

Stanislas n'attendit pas que Chavagnol eût arrêté, pour s'élançer à terre. On se rappelle peut-être que Christophus Cocktail avait exigé qu'il fût habillé comme un gentleman pour l'accompagner dans ses promenades. Le domestique, vêtu d'un complet à carreaux, couleur café au lait, ganté de peau de Suède, avec des manchettes immensément larges, qui couvraient la moitié de ses mains, avait en somme l'aspect d'un parfait gommeux.

Olympia n'en poussa pas moins un petit cri, quand elle le vit, courtoisement incliné, son chapeau et son stick dans la main gauche et lui offrant la droite, pour l'aider à descendre.

— Vous ne me connaissez pas, lui dit-il tout bas, mais moi je vous connais beaucoup et j'ai des choses du plus haut intérêt à vous communiquer.

Elle mit pied à terre, mais avant qu'elle eût pu répondre, elle se vit assaillie d'un côté par l'ex-père Zéphirin et Beaupiton, de l'autre par Gontran, tous trois parlant à la fois avec une extrême animation.

Le cocher, comprenant que son ami Stanislas aurait quelque peine à l'emporter sur ce trio de rivaux, sauta prestement de son siège dans le but de lui venir en aide. La place Pigalle était déserte, ainsi que les rues adjacentes, aussi loin que le regard pouvait plonger.

— C'est moi, ma bien-aimée ; n'est tu pas heureuse de me retrouver ? disait le détroqué.

— Nos bras vous sont ouverts ! glapissait Placide de sa voix de fausset fêlée.

— Puisque je vous dis que je sais tout et que je garderai le secret, si vous partagez mes transports ! miaulait le gros bouffi.

Tous trois s'efforçaient de s'approcher de la jeune femme et lui prendre les mains. Chavagnol et Phalempin lui faisaient un rempart de leurs corps.

— N'écoutez pas ces abrutis, lui disait le domestique de Cocktail, et manœuvrons de manière à arriver près de votre porte. Je sonnerai, et dès qu'elle s'ouvrira, vous vous précipiterez à l'intérieur, où je vous suivrai.

Elle ne répondait pas, mais il était visible que toutes ses préférences étaient pour Stanislas. S'il eût été seul, elle l'aurait peut-être envoyé promener ; mais ayant à se défendre contre les obsessions de trois forcenés, elle l'accueillait comme un protecteur. Elle s'étonnait d'avoir été séduite au premier abord par l'aspect de Beaupiton, qu'elle trouvait affreux, depuis qu'elle avait pu faire, de très près, des études comparatives entre un certain nombre de spécimens non tonsurés du sexe barbu. D'ailleurs, le gommeux était avec Zéphirin, dont elle avait pardessus la tête.

Stanislas avait fort à faire à repousser M. de Belminet, car il ne voulait pas que la rencontre dégénérât en rixe. Chavagnol se démenait aussi comme un beau diable contre les soupirants.

— Mais, sacrédié ! lui disait-il, vous empêchez cette petite dame de me payer ma course et de rentrer chez elle. Vous voyez bien qu'elle ne veut pas de vos vilains museaux ! C'est bête, à la fin, de persécuter une pauvre femme comme ça.

Dans leur exaltation, Gontran et le pseudo-vicomte n'avaient pas fait attention l'un à l'autre. Toutes leurs facultés étaient concentrées sur un unique objet. Placide, plus calme, pensait :

— C'est embêtant qu'elle ne veuille pas venir. Je l'aurais formée, non seulement pour la rigolade, mais pour les affaires sérieuses. Le vicomte ne durera pas toujours, et les cartes présentent des risques !...

On peut juger, par cette réflexion, du degré de moralité du jeune décati.

Aucun des acteurs de la scène que nous venons de décrire n'avait vu un homme qui, descendant de Montmartre par la rue Houdon, traversait le boulevard en se dirigeant vers le groupe, dont l'animation bruyante avait, de loin, piqué sa curiosité.

— De quoi ? dit le nouveau venu en arrivant, on se chamaille ?... Tiens ! il me semble que je vois une binette de ma connaissance.

A ces paroles se mêla le carillon d'une sonnette de fort calibre. Stanislas était arrivé à ses fins ; il avait reculé insensiblement, en poussant devant lui M. de Belminet pendant que Chavagnol, électrisé par la pièce de vingt francs qu'Olympia avait pu lui glisser dans la main, continuait à s'interposer entre elle et les deux autres assaillants, et, saisissant le bouton de cuivre, il l'avait tiré avec assez de force pour réveiller le concierge, si dur que pût être son sommeil.

La porte s'ouvrit aussitôt. La jeune femme entra et

Phalempin allait la suivre quand Gontran passa devant lui, par suite d'une manœuvre du vicomte Andoche qui, ayant exécuté un mouvement tournant, avait laissé Beaupiton se débattre contre Chavagnol et s'était rué sur Stanislas qu'il avait empoigné fortement par le bras.

Il le tirait, et, grâce à cette diversion, le gros bouffi aurait certainement triomphé, si le nouveau venu, auquel personne ne prenait garde, ne l'avait attrapé par le cou, en même temps qu'il lui disait d'un ton goguenard :

— Qu'est-ce que c'est que ces manières-là ? On ne vient pas embrasser ses vieux amis ! C'pauv'Ugène, qui arrive tout exprès d'Argenteuil pour remercier le mortel généreux qui lui a payé six sous un service pour lequel il était disposé à donner mille francs. J't'en veux pas, va, mon vieux raton, et pour te l'prouver, faut que j't'embrasse !

Il joignit le geste à la parole et serra étroitement M. de Belminet sur sa poitrine jusqu'à ce qu'il l'eût quelque peu étouffé. Alors, il lui raconta qu'il était venu passer son jour de congé à Paris et qu'il s'en allait paisiblement à la gare pour prendre le dernier train, lorsque, voyant du « chabonais », il s'était approché.

— J'ai deviné tout de suite de quoi il retournait, ajouta-t-il, et j'ai pensé qu'à ton âge, et avec ta *corporence*, ça pourrait te faire mal de causer avec la petite dame qui vient d'entrer avec un cocodès. En v'là z'une qu'on s'arrache ! Mazette ! quatre mâles sans compter le cocher. T'avais, ma foi, presque réussi à te faufiler dans le *colidor*. Heureusement, j' t'ai retenu. Ah ! c'est que j' suis pas un ingrat, moi, mon vieux lapin. J' m'intéresse à ta santé. Et puis, avec les femmes, on n' sait jamais !... C'est comme en chemin de fer : on n'pense pas aux accidents quand on grimpe dans son wagon, et puis après, si ça déraile, on dit : « Oh ! la la ! si j'avais su ! » Mais y n'est pus temps !

Pendant que l'employé de la gare d'Argenteuil, heureux de sa petite vengeance, blaguait ainsi l'infortuné

Gontran, une fenêtre du premier étage de l'hôtel s'éclairait, et les silhouettes d'Olympia et de Phalempin se profilaient sur les rideaux. Le gros bouffi eut l'idée de lever la tête : il vit ces deux ombres se joindre et s'embrasser. C'en était trop ; poussant un cri de rage, il s'enfuit éperdu, accompagné par un éclat de rire satanique du vindicatif Ugène.

Placide Beaupiton et le vicomte Andoche, n'avaient pas attendu si longtemps pour quitter les lieux témoins de leur défaite. Aussitôt que la porte s'était refermée sur l'heureux vainqueur emportant le prix de sa victoire, l'ex-capucin avait vu M. de Belminet aux prises avec l'employé de la gare d'Argenteuil, et il l'avait montré au goumeux, avec un geste d'épouvante.

— Je vois bien, avait répondu celui-ci, c'est le papa : mais qu'est-ce que ça peut vous faire ? Ce n'est pas vous, maintenant, qui êtes avec sa fille !

Mais le désfroqué était déjà loin. Les terreurs qu'il avait éprouvées une première fois, à la vue de l'homme qu'il prenait pour un agent du père Sosthène, l'avaient assailli de nouveau, et Placide, qui en ignorait la cause, était impuissant à les dissiper.

Ce dernier prit le parti de courir après son ami, qu'il rejoignit, non sans peine. Ils avaient renvoyé leur voiture, comptant rester avec Olympia. Gontran ayant la même pensée, n'avait pas voulu, non plus, garder un fiacre à l'heure : ses principes d'économie s'y opposaient. Chavagnol, qui avait voulu jouir du spectacle jusqu'au bout, se trouva donc seul avec Ugène, quand le magistrat eut pris la fuite.

— Hé ! camarade, dit le cocher, j'ai entendu ce que tu disais à c' t' espèce de crapaud à deux paltes qui défile là-bas comme s'il avait le feu au derrière ; monte avec moi : j' te mène rondement à la gare Saint-Laz', et nous aurons le temps, avant que l'train parte, de siffler une chopine ou deux à la santé des amoureux, dont auxquels j'en suis, fiston, et un rude encore !

Un instant après, la solitude était complète aux alentours de l'hôtel habité par Olympia.

— Eh bien ! monsieur, qu'avez-vous à me dire ? avait demandé la jeune femme à Stanislas, après l'avoir fait entrer dans son salon.

Le domestique n'avait pas oublié la mission dont il était chargé ; la remplirait-il ? ne la remplirait-il pas ? Là était la question. D'un côté il tenait à garder l'emploi lucratif et peu fatigant, dont Cocktail l'avait investi ; il fallait donc qu'il exécutât les ordres de cet insulaire, ou du moins qu'il parût les avoir exécutés. D'autre part, la dame était charmante et il lui répugnait de s'humilier devant elle en lui révélant sa position sociale.

Il hésita une seconde et tomba aux pieds d'Olympia, en s'écriant :

— Tu es belle et je t'adore !

Neuf heures sonnaient, le lendemain matin, lorsqu'il sortit de l'hôtel pour se rendre chez son maître, qui l'attendait, impatient de connaître le résultat de sa délicate ambassade.

CHAPITRE XIII

UNE RÉCEPTION CHEZ LA MARQUISE

Le salon de la marquise de Castelbonde. — Pieuse association des *Veuves Inconsolables*. — Zéphirin éprouve le besoin de se glisser sous la table. — Un général péruvien.

— Ah ça ! Stanislas, qu'êtes-vous donc devenu depuis hier ? Vous vous êtes bien fait attendre !

C'est en ses termes que Christophus Cocktail accueillit son domestique, quand celui-ci se présenta devant lui, avec la noble assurance que donne le sentiment du devoir accompli.

— Milord, répondit-il, vous voyez en moi un jeune homme éreinté.

— Éreinté !... Et pourquoi ?

— Vous allez le savoir.

— D'abord, l'avez-vous vue ?

— Oui, milord.

— Consent-elle ?

— Parfaitement.

— Ah ! mon ami, vous êtes le modèle des serviteurs. Phaltempin s'inclina d'un air modeste.

— En vous quittant, dit-il, nous sommes allés, — elle dans le fiacre et moi sur le siège, jusqu'au bout de l'avenue de Villiers. Elle est descendue devant une maison, dont toutes les fenêtres du rez-de-chaussée étaient éclairées.

— Il y avait sans doute une soirée, suggéra l'Anglais.

— C'est probable. Comme la jeune dame ne renvoyait pas le sapin, j'ai attendu. Six heures de pose, milord ! c'est ça qu'était pas drôle ! Enfin, elle est sortie. Aussitôt que je la vois, hop ! je regrippe sur le siège, et nous filons place Pigalle. C'est là qu'elle demeure. Au moment où elle allait entrer chez elle, je l'accoste poliment : « — Madame, un Anglais très riche, désire connaître vot' petit nom. — Pourquoi faire ? qu'elle me demande. — Vot' bonheur. — Si c'est pour ça, dites-lui que je m'appelle Olympia. — J'y manquerai pas, que j'y réponds, mais consentiriez-vous à le lui dire vous-même ? » A cette question, milord, elle a paru réfléchir un moment ; puis elle m'a dit qu'elle voulait bien, mais à deux conditions. C'est une femme très chic, qui tient beaucoup aux procédés. Elle ne voudrait pas avoir l'air d'accorder un rendez-vous à quelqu'un qu'elle ne connaît pas. Il faudra donc que milord aie la bonté de ne pas lui parler de moi. Autrement, milord n'obtiendrait rien. De plus, elle désire fixer elle-même le jour où elle recevra milord ; je passerai chez elle tous les matins pour la presser de se décider.

— Très bien, répondit Cocktail, j'attendrai son bon plaisir, et, le jour venu, je me souviendrai de ta recommandation.

— Comme ça, pensait Stanislas, je la garderai pour moi, pendant quelque temps, et le patron ne saura pas que j'aurai légèrement outrepassé ses instructions.

Tout à coup un nuage passa sur le front de l'insulaire, qui poussa un long soupir.

— Milord est indisposé ? demanda Phalempin.

— Non ! je songe que si tout va bien du côté des plaisirs, il n'en est pas de même pour le but sérieux de mon voyage à Paris. Je ne suis pas plus avancé que le premier jour.

— C'est vrai. Toutes les recherches que nous avons faites pour retrouver le jeune homme ont été inutiles. Il est vrai qu'avec les renseignements que nous avons, il serait presque aussi facile de trouver une aiguille dans une botte de foin ou une pucelle dans un couvent de nonnes. L'enfant a disparu à l'âge de cinq ans, emmené par une comédienne connue seulement sous le nom d'Étiennette et dont on n'a plus entendu parler.

— En effet, je comprends qu'il y a de grandes difficultés ; et cependant, je ne désespère pas encore. À qui laisserais-je ma fortune, si je ne parvenais pas à retrouver mon fils ?

— Si c'est cela qui vous embarrasse, pensa Stanislas, je suis prêt à l'accepter pour vous faire plaisir.

Mais il n'osa pas formuler sa pensée à haute voix. Il voyait que son maître n'était plus d'humeur à rire.

— Il y a un moyen que nous n'avons pas encore employé, dit-il ; on pourrait en essayer.

— Un moyen !... Lequel ?... demanda Christophus d'une voix émue.

— Il y a à Paris des agences de renseignements qui font de la police pour le compte des particuliers. J'en connais une, montée sur un très grand pied. C'est à la fois un bureau de placement, une agence matrimoniale,

un office de recouvrements, etc., etc., je suis très bien avec le patron. Si vous le désirez, j'irai le voir.

— Certainement, s'écria l'Anglais, et dès aujourd'hui. Dites-lui qu'il y aura cent mille francs pour lui s'il me fait retrouver mon enfant et que j'ajouterai dix billets de mille s'il découvre également l'homme qui, en enlevant Fleurette, l'a poussée à abandonner le fruit de nos amours. Le plaisir que j'éprouverais à démolir un peu ce personnage vaut bien quatre cents livres sterling !

— Bien, milord. Auparavant, si milord veut bien le permettre, j'irai dormir quelques heures, pour me refaire des fatigues de la nuit.

Il était visible que Phalempin avait besoin de repos. Cocktail lui accorda l'autorisation qu'il demandait et le congédia après lui avoir dit :

— Revenez à six heures ; nous dînerons chez Bignon, et de là, comme j'ai besoin d'émotions, vous me conduirez à cette maison de jeu, dont vous m'avez parlé.

— Vous tenez donc à vous faire plumer ? fit observer Stanislas, sur un ton paternellement grondeur.

— Mes moyens me le permettent, répondit le fils d'Albion.

Le domestique salua et sortit. Le soir, il revint à l'heure fixée par son maître, qu'il trouva la canne à la main et le chapeau sur la tête. Christophus Cocktail était la ponctualité incarnée.

— Eh bien ? demanda ce dernier.

— Le patron de l'agence est prêt à s'occuper de l'affaire et il espère réussir. Il désirerait seulement voir milord pour lui demander quelques renseignements et pour signer un petit écrit. Il offre de passer chez milord si milord ne veut pas se déranger.

— C'est inutile, nous irons demain à son cabinet. Pour le moment, assez de choses sérieuses. Il y a temps pour tout, dit sentencieusement le méthodique insulaire.

Il sortit en donnant le bras à Stanislas qui, selon leurs conventions, était tour à tour son valet et son camarade.

Après un excellent dîner, ils firent un tour de boulevard, prirent des glaces chez Tortoni et se dirigèrent à pied vers le tripot où Phalempin avait prédit à son maître qu'il serait plumé.

Un peu avant dix heures, ils pénétraient dans un salon meublé d'une table à tapis vert, autour de laquelle une quinzaine de personnes des deux sexes étaient déjà assises. La maîtresse de cécans surveillait la cagnotte, car on cartonnait ferme, bien qu'il n'y eût pas de banque ouverte, et qu'on en fût encore au jeu préliminaire appelé *chemin de fer*. Chaque joueur, en prenant la main à tour de rôle devait mettre ostensiblement un franc dans une lirelire. Pour les banques, le taux était de dix francs par paquet ou fraction de paquet composé de deux jeux de cartes. Que le banquier épuisât sa main ou qu'il la brûlât comme on dit dans l'argot des joueurs, après avoir donné quelques coups ou même après un seul, la somme à verser à la cagnotte était la même. La dame qui prélevait ce modeste impôt sur ses invités s'abstenait personnellement de jouer : pourquoi aurait-elle couru des chances, d'autant plus aléatoires qu'elle ne recevait pas exclusivement la fine fleur des honnêtes gens ? Elle réalisait des bénéfices certains qui, lorsque la partie était animée, s'élevaient à des sommes considérables. Et puis, elle avait assez à faire à veiller à ce qu'aucun joueur n'oublîât la cagnotte, car elle savait à quoi s'en tenir sur la valeur morale d'un certain nombre de ses invités.

Ceux-ci se composaient d'habitues et d'hôtes de passage. Les premiers étaient recrutés parmi les grecs élégants réputés hommes du meilleur monde et experts dans l'art de faire sauter la coupe, d'arranger des *portées*, en un mot de « plumer le pigeon » avec toute la distinction désirable. Les autres étaient, pour la plupart, des provinciaux et des étrangers, racolés dans les hôtels, par l'intermédiaire de garçons peu scrupuleux, auxquels des remises étaient allouées par la maîtresse de l'établisse-

ment, laquelle, disons-le sans plus tarder, n'était autre que la marquise de Castelbonde.

Oui, cette noble dame, dont Gontran de Belminet était si fier d'avoir fait la connaissance, exerçait la profession de patronne d'un tripot. Elle avait réussi à se faire des agents parmi les garçons des principaux hôtels ; ceux-ci étaient munis toujours de cartes d'invitations, valables tous les soirs ; leur mission consistait à les offrir discrètement aux voyageurs qui venaient à Paris pour s'amuser. Après les avoir sondés avec adresse, ils leur dépeignaient le salon de la marquise comme un Eldorado où se réunissaient les plus jolies femmes du demi-monde. Le fait est que M^{me} de Castelbonde recevait quelques cocottes et que le jeu n'était pas l'unique passe-temps qu'on trouvait chez elle. De confortables boudoirs étaient à la disposition des personnes qui désiraient s'isoler en de mystérieux tête-à-tête. Stanislas s'était procuré, par l'entremise d'un de ses anciens collègues, les deux cartes avec lesquelles Cocktail et lui s'étaient présentés. La marquise prenait ses précautions pour éviter la police ; à l'exception de ses intimes, on n'était admis à ses réceptions qu'en montrant palte blanche, c'est-à-dire une carte portant au dos une marque presque imperceptible indiquant par quel intermédiaire, elle avait été obtenue. Cette marque était nécessaire à la comptabilité de M^{me} de Castelbonde, qui voyait ainsi quels agents elle avait à rémunérer. Les cartes qu'elle distribuait elle-même portaient aussi un signe spécial. Aucune erreur n'était donc possible.

Par mesure de prudence, le salon où l'on jouait était séparé de la porte d'entrée par une antichambre et deux pièces ; dans l'antichambre, se tenait une servante, chargée de recevoir les cartes ou le mot de passe des habitués. En cas d'alerte, elle devait presser le bouton d'une sonnette électrique ; les joueurs avertis avaient le temps de faire disparaître leurs enjeux et d'entamer une innocente partie de *nain-jaune* ou tout autre jeu de famille, ce cas, d'ailleurs, ne s'était pas encore présenté.

Quand Christophus et Stanislas entrèrent, la marquise, sans cesser d'observer la cagnotte du coin de l'œil, fit quelques pas à leur rencontre.

— Soyez les bienvenus, Messieurs, leur dit-elle, et veuillez prendre place. Nous attendons d'être un peu plus nombreux pour adjuger la banque.

Les deux hommes s'inclinèrent et s'assirent. En face d'eux étaient installés Placide Beaupilon et le vicomte Saint-Zéphyr. Le gommeux était un ami intime de M^{me} de Castelbonde. En arrivant, il l'avait prise à part et lui avait dit :

— Je t'amène une bonne tête. Son portefeuille est bourré de billets de banque. Passe-moi trois mille francs, que je prenne la première banque ; j'aurais vite fait de le raffiser.

— Es-tu sûr qu'il pontera hardiment ? avait répliqué la matrone.

— Très sûr. Je lui ai dit que j'avais une chance de cocu, et que j'étais à peu près sûr de gagner...

— Joli moyen pour l'encourager !

— Attends donc ! Nous sommes convenus qu'il jouera gros jeu contre moi pour *allumer* la partie, et que je lui rendrai tout ce qu'il a perdu, plus un quart de mon bénéfice. De cette façon, il ne court aucun risque ? si je perdais, il gagnerait, et si je gagne, il participe à mon gain. Ce cher vicomte m'a remercié avec effusion. Il doit venir demain matin chez moi, pour le règlement des comptes. Je lui ai donné une de mes vieilles cartes, du temps où j'habitais rue du Helder. Je me représente son épatement, lorsqu'on lui dira que j'ai déménagé il y a cinq ans, sans donner ma nouvelle adresse, et en oubliant de payer mon terme, — en admettant, toutefois, que le concierge soit le même qu'alors, et qu'il se souvienne de cet événement lointain.

A cette conclusion, la marquise et le gommeux, qui avaient possédé autrefois une fortune indépendante et occupé une belle situation dans le monde, eurent un rire silencieux.

Pauvre père Zéphirin !

Dès que M^{me} de Castelbonde jugea la salle de jeu suffisamment garnie, elle arrêta le chemin de fer qui ne rapportait pas, à la cagnotte, autant que le baccarat à deux tableaux.

— Mes chers invités, dit-elle, M. Placide de Beaupiton s'offre à prendre la banque à 150 louis : Quelqu'un met-il au-dessus ?

Personne ne répondit.

— Cher monsieur, reprit la marquise, s'adressant à son complice, sur un ton cérémonieux, la banque vous est adjugée. Je n'ai pas à vous apprendre, puisque, depuis, longtemps, vous me faites l'honneur de fréquenter mon salon, que chaque main est taxée à raison de dix francs pour les pauvres secourus par la confrérie des *Veuves Inconsolables*, dont je suis dame patronnesse. Je prélève sur vos plaisirs l'impôt de la charité : aucun de ces messieurs, je pense, ne m'en saura mauvais gré.

Un murmure d'assentiment salua ce petit speech ému, et la partie commença.

L'ex-capucin, à qui Placide avait donné une leçon de baccarat, risqua deux cents francs sur le premier coup. Il était assis à côté du banquier : ce fut donc à lui de prendre les cartes, pour son tableau. La première était un cinq et la seconde un trois.

— Huit ! dit-il.

— Neuf ! riposta Beaupiton, en abattant un quatre et un cinq. — Et tout en pique, ajouta-t-il ; la couleur qui porte bonheur. Messieurs, vous voilà prévenus : jouez avec prudence.

Cette plaisanterie douteuse fut accueillie par quelques sourires de politesse.

— Faites vos jeux, dit Placide.

Zéphirin Andoche de Saint-Zéphyr avança un billet de mille.

— Tout va, cher vicomte ? lui demanda le banquier.

— Tout va, répondit le ponte.

Beaupiton gagna encore.

Nous ne continuerons pas à relater les péripéties de cette partie. Qu'il nous suffise de dire qu'au bout de vingt minutes, l'ancien pensionnaire du couvent de Saint-Germain était presque complètement décavé. Il ne lui restait plus que quelques centaines de francs.

Néanmoins, son visage était calme et souriant. Plus il perdait, plus il paraissait satisfait ; car les autres pontes perdaient aussi, et il supputait, dans sa pensée, la part qui lui reviendrait sur le gain de Beaupiton. Autour de lui on admirait son heureux caractère, son égalité d'humeur, son enjouement inaltérable.

— Quel beau joueur ! disait-on.

Tout à coup, cependant, ses traits se contractèrent, et, comme s'il eut été pris d'un malaise subit, il se laissa glisser sous la table. Placide venait de distribuer les cartes à droite et à gauche, et il consultait son jeu pour savoir s'il pouvait en donner une troisième aux tableaux et s'il devait en prendre une pour lui-même. Il est probable qu'il aurait pu s'abstenir de regarder et qu'il connaissait son point, de même que ceux de ses adversaires, mais il avait une trop grande habitude de tricher pour ne pas jouer avec toute l'apparence d'une parfaite loyauté.

Les pontes attendaient anxieux la parole qui allait tomber des lèvres du banquier. Personne ne remarqua le mouvement du vicomte Andoche, non plus que l'entrée d'un personnage nouveau, très court, très gros, qui, debout près de la porte, cherchait des yeux la marquise de Castellbonde, pour lui présenter ses hommages.

Ce nouveau venu était M. Gontran de Belminet, et c'est en le voyant que le détroqué s'était empressé de disparaître.

— Mon Dieu ! gémissait-il tout bas, cet agent du père Sosthène me poursuivra donc partout ! Je crois qu'il ne m'a pas vu, mais je ne puis rester indéfiniment sous cette table. On va s'apercevoir que ma chaise est vide. Cette fois, je suis perdu !

Il se glissa en rampant jusqu'à une fenêtre devant laquelle tombaient d'épais rideaux et se blottit derrière cette draperie. Là, il était bien caché, mais il n'en était pas moins torturé par la crainte que son absence de la table ne fut constatée d'un moment à l'autre.

— Si je pouvais m'enfuir par cette fenêtre ? pensa-t-il... Mais c'est impossible ! Je me casserais le cou, ou au moins une jambe, et on me retrouverait demain... Du moins, ne vaut-il pas mieux que je coure ce risque, plutôt que de retomber sûrement entre les pattes de mon ancien supérieur qui me fera payer cher l'enlèvement de la caisse et de la sœur Marie-des-Anges ?

Zéphirin essaya de soulever sans bruit l'espagnolette. Il avait à moitié réussi, quand tout à coup un tapage extraordinaire succéda au silence relatif des joueurs. La marquise de Castellbonde poussa un cri aigu suivi d'un long soupir, en même temps qu'une voix mâle, énergique, prononçait ces paroles :

— Que personne ne bouge !

Quel était ce trouble-fête ? Il avait l'apparence d'un Américain du Sud : grosse chaîne de montre, nombreuses bagues, diamant vrai ou faux à la cravate, cheveux et barbe d'un noir de jais. Il était entré immédiatement après M. de Belminet, et n'avait pu voir, par conséquent, le vicomte Zéphirin qui était déjà sous la table. La marquise l'avait accueilli d'un sourire, comme tous ses autres invités ; car il était muni d'une carte parfaitement en règle qui lui avait été donnée par un garçon de l'hôtel du Louvre, où il était descendu la veille, se faisant passer pour un général péruvien.

Beaupiton voulut faire disparaître dans ses poches l'argent qui était devant lui ; mais le faux Américain, qui lui était en réalité un agent de police, lui saisit les deux bras avec une telle force que le gommeux ne put retenir un cri de douleur.

Quant à la marquise, elle avait pris le sage parti de s'évanouir.

L'agent laissa sortir tous les invités, à l'exception de deux ou trois chenapans de l'espèce de Placide qu'il fit conduire au poste par les auxiliaires apostés devant la porte de la maison. Il fit à M^{me} de Castelbonde la galanterie de l'emmener lui-même, après l'avoir ranimée par un moyen très simple : la menace de la faire emporter par deux hommes robustes. Voyant qu'elle n'avait rien à gagner à prolonger sa syncope simulée, la noble dame avait ouvert les yeux.

— Je proteste contre ce procédé inqualifiable, avait-elle dit, mais je suis prête à vous suivre. Je demande seulement la faveur d'emmener avec moi la jeune fille que vous avez vue dans l'antichambre. Elle m'est très attachée et il lui serait pénible de demeurer ici sans moi.

— Cette demande est superflue, répondit l'agent. Si vous aviez d'autres domestiques, je les emmènerais aussi, afin qu'on ne puisse rien déranger chez vous pendant la nuit. Demain matin, une perquisition sera faite ; il faut que, d'ici là, votre appartement reste exactement dans l'état où il est ce soir.

Deux minutes plus tard, les lampes et les bougies étaient éteintes, et l'ex-père Zéphirin n'entendant plus aucun bruit, se décidait à entr'ouvrir les rideaux derrière lesquels il s'était caché.

CHAPITRE XIV

LES ÉMOTIONS DE ZÉPHIRIN

Une promenade nocturne sur les toits. — Epouvantable situation du défrôqué. — Duo amoureux. — Un éternellement intempêtif.

Il est minuit. Dans une mansarde meublée avec une extrême simplicité, mais dont l'arrangement coquet dénote une main féminine, une jeune fille dort. On n'entend

d'autre bruit que celui de sa respiration régulière et le tic-tac monotone d'un coucou. Le lit, placé dans un renfoncement formant alcôve, est caché par une tenture en cretonne à grands ramages. Sur une étagère, éclairée en ce moment par la lune, sont rangés des bibelots gagnés aux fêtes foraines de la banlieue, et, au milieu de ces objets, se trouve une sandale de moine !

Comment cette chaussure est-elle arrivée là ? Rien de plus simple ; la jeune dormeuse est la caissière de l'établissement où s'est opéré le changement de costume du père Zéphirin ; on se rappelle que, stupéfaite de la disparition du capucin, qu'elle n'était pas éloignée d'attribuer à un miracle, la fillette avait ramassé une sandale oubliée par ce moine. C'est cette sandale qui est venue prendre place parmi les ornements de son modeste logis.

Tout à coup, un léger bruit se fait entendre ; on dirait le grincement d'une porte, mais ce bruit vient du toit. Est-ce un chat qui se promène, en attendant son amoureuse ?... Non, car voici la fenêtre à tabatière qui, doucement, se soulève ; dès que l'ouverture est assez large, une tête d'homme s'y insinue et, autant que le permet la pâle clarté de Phœbé la blonde, inspecte l'intérieur de la mansarde.

Puis, cette tête se retire et est, un instant après, remplacée par deux jambes. Bientôt, l'homme tout entier paraît ; il se tient suspendu, par les mains au bord du toit. Comme il est de haute taille, ses pieds ne sont qu'à une faible distance du sol carrelé de la chambrette. Il se laisse tomber sans bruit et, s'essuyant le front, couvert d'une sueur abondante, il pousse un profond soupir.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! murmura-t-il, quelle aventure ! comment cela finira-t-il ?...

Il jette un regard autour de lui. Le rideau qui cache l'alcôve se confond, dans l'ombre avec le mur. Le visiteur nocturne a donc lieu de se croire seul ; car sa respiration haletante l'empêche d'entendre celle de la dormeuse.

Cependant, c'est avec les plus grandes précautions qu'il se dirige vers la porte. Grâce à la lune qui éclaire la partie de la mansarde, opposée au lit, il n'a pas à craindre de se heurter contre un meuble, mais le craquement de ses bottines l'agace. Il a peur que ce bruit ne révèle sa présence aux voisins, à travers la cloison. Aussi se décide-t-il à se déchausser.

En passant près de l'étagère, il voit la sandale et fait un geste d'étonnement. Il regarde cet objet de près ; sa surprise se change alors en stupéfaction et il a peine à retenir un cri.

Pourquoi donc l'aspect d'une chaussure éculée l'émeut-elle à ce point ? C'est que le personnage, qui vient de s'introduire par la fenêtre dans la chambre d'une jeune fille, n'est autre que le vicomte Andoche de Saint-Zéphyr, ci-devant père Zéphirin. Il ne s'était pas aperçu qu'il avait laissé une de ses sandales dans le cabinet qui, le lendemain de son évasion, lui avait servi de vestiaire ; il était persuadé qu'il les avait jetées toutes deux dans la Seine, avec le reste de son costume, et voilà qu'il en retrouvait une ! Elle portait une marque distinctive ; il ne pouvait donc y avoir aucun doute dans son esprit sur la provenance de cette chaussure.

— On a donc repêché ma valise ! pensa-t-il ; mais alors on fait une enquête ! Plus que jamais je devrai me tenir sur mes gardes.... si je réussis à sortir d'ici sain et sauf.

Machinalement, sans y penser, il mit sa sandale dans sa poche et reprit sa marche vers la porte dont il n'était plus qu'à deux pas.

Il allait l'atteindre quand il entendit distinctement le bruit d'une clé qu'on introduisait dans la serrure. A demi mort de peur, il n'eut que le temps de se jeter derrière un rideau de lustrine accroché à une tringle et destiné à préserver de la poussière la modeste garde-robe de l'habitant de ce logis. Aussitôt un jeune homme entra, tenant à la main une allumette-bougie qu'il jeta après avoir refermé la porte.

Malgré son épouvante, Zéphirin remarqua qu'il suffirait, pour sortir, de tourner un bouton et de tirer un verrou.

— Ce monsieur va évidemment se coucher, se dit-il ; quand il dormira, je tâcherai de déguerpir ; je passerai la nuit dans l'escalier et, demain matin, dès que la porte de la rue sera ouverte, je ferai en sorte de filer sans que la concierge me voie.

Le jeune homme alla droit à l'alcôve et, ayant allumé une bougie, écarta sans bruit la tenture qui cachait le lit.

— Qu'elle est mignonne ainsi ! dit-il, en contemplant la dormeuse qui était étendue, la tête gracieusement appuyée sur son bras.

Il mit un baiser sur ses lèvres entr'ouvertes.

— André ! murmura la jeune fille.

— Ils sont deux ! pensa le détroqué qui risqua un regard par la fente de son rideau, afin de voir où se trouvait la femme dont il venait d'entendre la voix et dont il n'avait pas, jusqu'alors, soupçonné la présence.

— Quelle heure est-il ? demanda la caissière des cabinets inodores.

— Minuit et quelques minutes, répondit le jeune homme ; j'ai quitté mon beuglant aussitôt après mon second morceau. Il me tardait d'être auprès de toi, ma petite Georgette.

Et pour prouver qu'il disait vrai, André Brouage, — car c'était lui, c'était le sauveur d'Olympia et aussi son lanceur, — se déshabilla en un tour de main, se mit au lit et souffla la bougie.

— Fichtre ! grommelait mentalement le vicomte, la situation se complique ; j'ai peur que ce particulier ne s'endorme pas aussi vite que s'il était seul.

Comme pour justifier cette prévision, les amoureux entamèrent un colloque plein d'animation, quoique peu bruyant. Laissons-les causer et expliquons comment Zéphirin se trouvait dans la chambre de Georgette.

Pendant que l'agent de police procédait à la fermeture du tripot de M^{me} de Castelbonde, l'ancien moine était en proie à une émotion tellement vive qu'il ne se rendait pas compte de ce qui se passait dans le salon de jeu. Il avait entendu le cri poussé par la marquise, mais ne s'en était pas inquiété. Uniquement préoccupé du danger auquel il se croyait exposé, sans entrevoir la possibilité d'y échapper, il n'avait prêté aucune attention aux paroles de l'agent non plus qu'au remue-ménage qui s'en était suivi.

Après être resté un temps assez long plongé dans une sorte de torpeur résultant de l'excès de son épouvante, il s'était aperçu qu'un silence profond avait succédé au brouhaha dont la salle était pleine lorsque l'entrée de M. de Belminet l'avait déterminé à glisser sous la table. Les rideaux étant assez épais pour intercepter complètement la lumière, il ne pouvait pas savoir que les bougies et les lampes avaient été éteintes. Il fut donc très surpris, quand il se hasarda à jeter un coup d'œil dans le salon, de l'obscurité profonde qui y régnait.

— Qu'est-ce que cela signifie ? se demanda-t-il ; suis-je devenu subitement aveugle ?

Il avait des allumettes dans sa poche ; sans sortir de sa cachette, il en frota une très doucement, afin que le bruit ne le fit pas découvrir au cas où sa crainte d'avoir perdu la vue aurait été fondée.

Mais alors, il aurait perdu également l'ouïe, puisqu'il était inadmissible que vingt-cinq à trente personnes fussent réunies sans prononcer une seule parole, sans faire le moindre mouvement qui dénotât leur présence.

Il constata avec une certaine satisfaction qu'il n'était ni sourd ni aveugle, car il entendit le frottement de l'allumette et vit, à sa lueur, que la fenêtre était doublée de contrevents pleins, fermés par une barre transversale et cadénassés. La fuite était donc impossible par là, quand bien même elle n'eût pas été trop périlleuse pour qu'il se risquât à la tenter.

Il pénétra dans l'intérieur du salon et alluma une bougie.

— Ah ça ! dit-il, je suis donc resté bien longtemps derrière ce rideau, puisque la soirée est finie et que tout le monde est parti ! Placide a dû croire que je m'étais retiré sans le prévenir, afin de ne pas le troubler dans son jeu. S'il a continué à gagner, j'aurais une jolie somme à toucher pour ma part de bénéfices. C'est fort heureux, car il ne me reste plus grand'chose du magot que j'avais la bêtise de croire inépuisable. Ce bon Placide ! quelle chance que j'ai eue de le rencontrer !

Cette réflexion joyeuse dissipa, pour un instant, l'inquiétude vague dont le détroqué n'avait pu se défendre, en se voyant seul chez M^{me} de Castelbonde au milieu de la nuit.

Il consulta sa montre et crut qu'elle était arrêtée en voyant qu'elle ne marquait que onze heures et demie. C'était un remontoir d'un prix élevé, dont il avait fait emplette le jour même. Quand il se fut assuré qu'elle allait très bien, sa surprise fut au comble. Il ne pouvait comprendre que tous les invités s'en fussent allés si brusquement.

— N'importe, dit-il enfin ; pour moi, en ce moment, il ne s'agit que d'une chose, c'est de filer.

Il sortit du salon, traversa les deux pièces qui le séparaient de l'antichambre et vit que la porte ouvrant sur l'escalier était fermée par une serrure de sûreté.

— Sapristi ! fit-il, me voilà prisonnier ! Je ne puis pourtant pas passer la nuit ici ! Ma foi, tant pis ! je vais réveiller la marquise ; je lui dirai que je m'étais endormi, comme je lui ai été présenté par Beauption qui est de ses amis, elle admettra fort bien mon excuse.

Ayant pris cette résolution, il cessa de marcher sur la pointe du pied et fit, au contraire, du bruit, intentionnellement. Il bouscula des chaises, toussa, se moucha, parla à haute voix.

— Pétard ! s'écria-t-il enfin, elle a le sommeil dur ! Alors, il parcourut, une bougie à la main, toutes les

pièces de l'appartement. Revenu à son point de départ, sans avoir vu personne, il sentit revenir son anxiété première considérablement aggravée. Puis, se rappelant tout à coup qu'il n'avait visité ni la cuisine ni le cabinet particulier devant lequel les femmes les plus éthérées, celles qu'on appelle des anges, sont égales aux vieilles farceuses de l'espèce de M^{me} de Castelbonde, il se mit en quête de ces deux pièces qui se trouvaient à côté l'une de l'autre, séparées du reste de l'appartement par la longueur d'un petit couloir.

Au cabinet, il frappa discrètement avant de tourner le bouton. Personne!... Personne, non plus, dans la cuisine, mais, là, il vit une porte qui pouvait communiquer à la chambre de la bonne. Cette porte n'était close qu'au loquet; il l'ouvrit et, s'étant avancé trop précipitamment, il faillit dégringoler dans l'escalier de service.

Le voilà donc sorti de l'appartement, mais ses perplexités n'en étaient pas moins vives. L'explication qu'il aurait pu donner à la noble amie de Beaupiton pour justifier sa présence chez elle, paraîtrait au moins louche à une personne étrangère, à la concierge, par exemple, s'il se hasardait à la réveiller pour lui demander le cordon. Que penserait-elle, en voyant dans l'escalier de service un monsieur n'habitant pas la maison? Sans aucun doute, elle crierait au voleur.

— Et je serais arrêté! concluait l'ex-capucin; et, l'enquête qui aura lieu fera découvrir mon identité! Quelle situation, mon Dieu! quelle situation!

Il descendit jusqu'à la porte de la rue, avec le vague espoir qu'on aurait oublié de la fermer. Puis il remonta tout au haut, au sixième étage, divisé en petites chambres à l'usage des domestiques. Il entendit des ronflements sonores et porta envie aux gens qui dormaient ainsi.

Par mesure de prudence, il avait éteint sa bougie avant de s'engager dans l'escalier, et l'avait mise dans sa poche en cas de besoin. Aucun bruit suspect ne frappant son oreille (les grondements rauques des dormeurs étaient

de nature à le rassurer), il enflamma une allumette, pour s'orienter. O bonheur! une porte était ouverte. Un refuge s'offrait au pauvre Zéphirin, qui ne songeait guère, en ce moment, à sa noblesse de contrebande.

— Dans cette chambre vide, pensait-il, je serais en sûreté, au moins provisoirement, et j'aurai l'esprit plus libre pour aviser au moyen de m'en aller.

Jetant son allumette, il entra. Aussitôt un tapage épouvantable retentit dans toute la maison. L'ex-capucin n'avait pas vu un guéridon chargé de vaisselle, de bouteilles et de verres, entreposés là, probablement, après une agape de mesdemoiselles et de messieurs les « gens de maison, » domiciliés à cet étage; il avait renversé ce meuble et peu s'en était fallu qu'entraîné par l'impulsion, il ne s'étalât lui-même au milieu des débris.

L'infortuné n'avait plus une goutte de sang dans les veines. Tous les voisins, réveillés en sursaut, jurèrent à qui mieux mieux, Zéphirin entendit une grosse voix qui disait :

— J'prends mon revolver, et si c'est un voleur, j'y casse la gueule.

— Je suis perdu! pensa le détroqué.

Il jeta autour de lui des regards désespérés. Tout était sombre!... Tout?... Non. Un carré relativement clair, tranchait sur l'obscurité. C'était la fenêtre : une fenêtre à hauteur d'appui, ouvrant sur la gouttière. Il fit un bond, dont il n'aurait pas été capable, s'il n'eût été talonné par la peur, et faillit tomber dans la rue. Se rejetant en arrière, il avisa à peu de distance, un tuyau de cheminée derrière lequel il se blottit, n'osant pas bouger, jusqu'à ce qu'on eût terminé la perquisition.

Il entendit des jurons, des cris de colère; un des domestiques eût l'idée d'explorer le toit, mais il se borna à passer la tête et le haut du corps par la fenêtre. Ne voyant personne, — car Zéphirin était caché, — il ne crut pas devoir pousser plus loin son investigation.

Peu à peu le bruit se calma. Une voix de femme, qui

résonna comme une harmonie céleste à l'oreille du défroqué, clôtura le débat, en disant :

— Ça doit être ce gueusard de chat, pardine ! Il n'en fait jamais d'autres.

Et tout rentra dans le silence. Zéphirin reprit alors sa promenade peu hygiénique ; elle se termina, comme on sait, par sa descente dans la mansarde de Georgette, qu'il croyait innocuée.

Il y avait un quart d'heure environ qu'il était blotti dans les jupons de la jeune fille, et la conversation des amoureux durait toujours. Elle avait eu pourtant une pause, mais comme André et sa maîtresse ne s'étaient pas vus depuis plusieurs jours, ils avaient beaucoup de choses à se dire, mais le dialogue, qui paraissait avoir pour eux un grand intérêt, n'avait pas tardé à recommencer.

Enfin le faux vicomte entendit le bruit d'un baiser, suivi de ces mots prononcés par le jeune homme :

— Assez causé maintenant. Dormons.

Mais, depuis qu'il était sous le rideau de lustrine, Zéphirin avait éprouvé plusieurs fois des picotements dans le nez, dont il ne s'expliquait pas la cause. Il en avait été quitte jusqu'alors pour se gratter ; tout à coup, soit que la sensation eût été plus vive, soit qu'il n'eût pas été assez prompt à se frictionner les narines, il éternua cinq ou six fois de suite. Et quels éternuements, bon Dieu ! des coups de tonnerre !...

Georgette poussa un cri perçant et s'enfonça sous ses couvertures, pendant qu'André sautait hors du lit et s'empressait d'allumer la bougie.

— Qui va là ? demanda-t-il.

Un sourd gémissement lui répondit. Le jeune homme bondit dans la direction d'où sortait ce bruit, écarta vivement le rideau et saisit l'ex-capucin par le bras.

— Qui êtes-vous et que voulez-vous ? dit-il d'une voix tonnante.

Zéphirin, qui tremblait de tous ses membres et dont les dents claquaient, tomba sur ses genoux en balbutiant :

— Pi... pipi... pitié !... Je ne suis pas mémé... mé... méchant.

Georgette, comprenant que l'aventure ne tournait pas au tragique, voulut jouir du spectacle. A la vue du pauvre homme agenouillé, elle fut prise d'un fou rire qui, tout d'abord, mis à son comble la confusion du vicomte Andoche, et produisit ensuite l'effet contraire, en rendant un peu d'assurance et de sang-froid au pauvre diable.

André, de son côté, n'eut pas la force de garder le ton sévère qu'il avait pris, croyant avoir affaire à un individu animé de mauvaises intentions.

— Relevez-vous, monsieur, et répondez-moi, lui dit-il, en passant un pantalon. Comment vous êtes-vous introduit ici ?

Par là.

Et Zéphirin montra la fenêtre.

— Et dans quel but ? s'il vous plaît.

L'ancien frocard réfléchit un instant. Il cherchait une explication plausible, et ne voulait pas avouer que sa promenade sur les toits avait eu pour cause première l'anxiété résultant de son évasion d'un couvent, avec la caisse de la communauté.

— Eh bien ! voyons, parlerez-vous ? dit André, qui commençait à s'impatienter.

— C'est que, voyez-vous, c'est très délicat, répondit le vicomte ; oh ! mais là, très délicat... Figurez-vous que je suis amoureux.

— Ça n'est pas défendu, dit l'artiste en riant. Moi aussi, je le suis.

— Oui, mais moi, c'est d'une femme mariée.

— Qu'est ce que cela fait, si elle est jolie ?

— Oh ! puisque vous professez les bons principes, dit Zéphirin, qui venait de trouver son idée, je puis parler sans crainte. Je suis donc amoureux. Ce soir, j'étais chez ma maîtresse, quand le mari est rentré à l'improviste. — « Pars, me dit-elle, en ouvrant la fenêtre ; s'il te trouve ici, il nous tuera tous deux. » Cela se passait

dans un appartement du quatrième étage ; l'hésitation était permise. Cependant, nous entendions le mari, qui, après avoir fermé la porte à clé, marchait dans l'anti-chambre. Il approchait. « — Vite ! insista la dame, pâle de terreur. . . . »

— Comme vous l'étiez il y a un moment, interrompit André en souriant.

Le défroqué ne releva pas l'allusion.

— Je n'avais plus le temps de réfléchir, continua-t-il. Je connaissais l'homme auquel j'avais affaire : un brutal qui nous aurait poignardés sans explication, sa femme et moi. « — Mourir pour mourir, pensai-je, j'aurai du moins sauvé celle que j'aime. » Et je m'élançai sur la croisée, qu'elle referma en toute hâte. J'eus un instant l'idée d'y passer la nuit ; mais le matin, on m'aurait vu, et je n'aurais pu expliquer ma présence en ce lieu, d'une manière satisfaisante. J'allais donc prendre mon parti, fermer les yeux et me précipiter dans l'espace, quand je vis à la fenêtre voisine un échafaudage de maçons. Ce fut un trait de lumière. J'enjambai l'appui, non sans courir le risque de tomber ; j'attrapai une corde, et une fois sur la planche, ce ne fut plus qu'un jeu de me hisser jusqu'au toit. Je me promenai de maison en maison, pendant plus de deux heures, et je finis par pénétrer ici, où, je vous le jure, je croyais qu'il n'y avait personne. J'ai bien regardé avant d'entrer ; je n'ai pas pensé qu'il pouvait y avoir une alcôve, dans cette alcôve un lit, et dans ce lit, une personne qui, permettez-moi de le dire en terminant, est tout à fait charmante.

Cette péroraison n'était pas maladroite. Georgette eut un sourire approbateur, et André lui-même, d'un signe de tête, remercia Zéphirin du compliment.

— Les amoureux se doivent aide et protection, lui dit-il ; rehaussez-vous, monsieur ; non seulement je vous pardonne votre intrusion dans ce logis, qui est un peu le mien, mais je vais vous conduire jusqu'en bas, pour vous faire tirer le cordon.

Le vicomte Andoche se confondit en remerciements.

Une heure après, il s'étendait voluptueusement dans son lit, en s'écriant :

— Que d'émotions ! mon Dieu ! voilà ce qui s'appelle vivre !

CHAPITRE XV

DÉCADENCE D'UN CAPUCIN

Le voleur volé. — Zéphirin noie ses chagrins dans l'ivresse. — Nouvelle catastrophe. — Un nez dans un cornet. — Peinture sur chair. — L'ex-capucin n'ayant pas le sou, trouve une idée féconde, mais canaille, et s'empresse de la mettre à exécution.

— Monsieur Placide Beaupton, s'il vous plait.

C'est en ces termes que le vicomte de Saint-Zéphyr abordait un gras et majestueux concierge de la rue du Helder, le lendemain de la soirée mouvementée qu'il avait passée, partie chez la marquise de Castelbonde, partie dans la mansarde de Georgette.

— Connais pas, répondit le fonctionnaire, du ton rogue propre à cette corporation, surtout dans les quartiers riches.

— Cependant, monsieur, insista l'ancien moine, c'est bien ici l'adresse qu'il m'a indiquée. Voyez plutôt, j'ai encore sa carte.

— Puisque j'vous dis que j'connais pas ! grogna le concierge, à quoi qu'ça sert de vous *ostiner* ? A-t-on jamais vu ?

Mais sa femme s'interposa, et, sans quitter le fauteuil, dans lequel sa corpulente personne était *répandue* de telle sorte que sa graisse emplissait tous les angles, s'insinuant dans les plis et débordant tout autour du siège, elle daigna tourner la tête vers Zéphirin, pour lui dire :

— C'est-y cette crapule de Beaupiton que vous demandez ?

Et, comme l'ex-capucin, interloqué par cette qualification donnée à l'élégant Placide, restait bouche bée :

— Eustache, reprit-elle, désignant son mari (elle prononçait *Ustache*), n'a pas bonne mémoire. Nous avons eu ici un chenapan, un gredin, un *salopiau*, un rien-du-tout, qui s'appelait Placide Beaupiton. D'après ce que m'a dit le *popilliétaire*, ce polisson avait z'évu l'une belle héritage ; mais il a mangé des mille et des cents, enfin tout ce qu'il avait, quoi ! avec des gueuses, des impures, comme dit Ustache, et puis au jeu. Alors il s'est mis à faire des *excoqueries*.

— Plait-il ? dit Zéphirin.

— Des *excoqueries*, quoi ! Vous savez bien c'que c'est quand on *excocre*.

— Ah ! très bien ! des *escoqueries*. Pardon, madame, je n'avais pas bien entendu. Continuez, je vous prie.

— Mais c'est tout, répondit la concierge. J'peux pas vous raconter en détail tout ce que cette canaille de Beaupiton a fait. Faudrait au moins trois jours, sans boire, ni manger, ni dormir. Dans les derniers temps, — nous ne savions pas encore ce qu'il était, — il entre un jour dans la loge, y d'mande, pour la *frime*, s'il n'y avait pas de lettres pour lui, et puis, v'là qu'y se met à causer ; y nous raconte qu'il *espécule* à la Bourse et qu'y gagne tout c' qu'y veut, à cause qu'y connaît un *minisse* qui lui donne des renseignements. « — Si ça vous va, qu'y dit comme ça à c' pauv' Ustache, j' peux vous faire rapporter plus de deux cents pour cent de vot' argent. — C'est-y un placement sûr, que j' lui demande. — Puisque j' vous en répons ! qu'y m' dit. » Nous avions dix mille francs en obligations de la ville de Paris. J'y en remets pour quat' mille. Un mois après, y m'apporte cinq cents francs, en me disant : « V'là ce que vous avez gagné jusqu'à présent ; le mois prochain, ça sera probablement trois ou quatre fois plus. » En voyant ça, moi, j' saute comme

une petite folle. Eustache se met à danser lui aussi, et puis j' donne le restant des obligations à Beaupiton qui m'dit : « Avec ça, vous pourrez dans six mois vous établir *popilliétaires*. » Y avait pas trois semaines qu'y m'avait fait c'te promesse, que l' garnement disparaissait, la veille du terme, après avoir fait sortir tous ses meubles, sauf un méchant lit sur quoi qu'y couchait les derniers temps, et qui valait bien cent sous. Eustache et moi, nous l'avions laissé déménager ; y nous avait dit que son mobilier n'était pas assez beau, qu'il l'avait vendu pour en acheter un autre en je n' sais plus quel bois *estrodinaire* avec des *écrustations* en or massif, des serrures en or et tout le diable et son train. Et voyez s'il était canaille, ce brigand-là ! Tous les soirs, en rentrant, y m'demandait si l'*ébénisse* avait pas encore envoyé ses meubles !

Depuis un moment, le vicomte Andoche n'entendait plus la verbeuse concierge. Il avait compris qu'il s'était laissé voler par un chevalier d'industrie, et cette révélation l'avait littéralement assommé. Il restait debout, le regard fixe, n'ayant plus la force de penser. La voix de la grosse femme n'arrivait à son oreille que comme un murmure confus. Quand elle cessa de parler, il parut sortir d'un songe, marmotta un remerciement et sortit désespéré.

Sans savoir où il allait, il suivit le boulevard, dans la direction de la Madeleine. En passant devant l'Opéra, il faillit être renversé par une calèche de grande remise qui filait au grand trot vers la rue de la Paix.

— T'as donc tes yeux dans ta poche ? espèce de moule, lui cria le cocher.

Il leva la tête et vit... ô rage !... sa bien-aimée Marie-des-Anges, assise à côté d'une autre femme, et, sur le siège de devant, deux gommeux avec lesquels elles plaisantaient, en riant très fort. Au moment où la voiture passait devant lui, Olympia donnait un coup d'éventail sur les doigts de son vis-à-vis, qui lui disait :

— Eh bien ! oui, je suis jaloux d'Olga, na !

Zéphirin ne chercha pas à comprendre le sens de ces paroles étranges ; il l'aurait deviné sans peine, car il connaissait les mœurs de certaines congrégations féminines et notamment des cloîtres, mais un seul mot l'avait frappé et ce mot était le nom d'Olga. Bien que toute son attention se fût concentrée sur son ancienne maîtresse et qu'il eût à peine entrevu la jeune personne avec laquelle il avait passé quelques heures agréables, la nuit de son évasion, il eut, en entendant nommer cette dernière, comme une nouvelle vision de ses traits, vision aussi nette, aussi précise que s'il avait encore eu, en réalité, devant les yeux, la grande blonde de la place Vintimille.

Surpris au delà de toute expression, il suivait du regard la voiture qui n'avait pas encore atteint la rue de la Paix, — car la petite scène que nous venons de décrire avait été instantanée, — et il se demandait comment sa Marie-des-Anges tant aimée pouvait être avec Olga sur un pied d'intimité. Il ressentait, en même temps, une douleur mêlée de colère, en voyant s'éloigner la calèche qui emportait l'ancienne nonne, sa nouvelle amie et deux jolis gommeux, dont l'un paraissait on ne peut plus familier avec Olympia. Sous l'empire de ce sentiment, et sans réfléchir aux conséquences possibles de son action, il s'élança à la poursuite des deux couples, dont il n'était séparé que par la largeur du boulevard.

— Psitt ! Psitt ! Arrêtez ! Attendez-moi ! cria-t-il.

Ses appels furent entendus. Les deux femmes se levèrent en se tournant vers lui. L'ex-visitandine dit quelques mots à Olga, et, lui montrant du doigt le pauvre Zéphirin qui courait toujours, les bras tendus en avant dans un geste pathétique, elle salua ce dernier d'un grand éclat de rire. Puis elle lui fit un pied de nez en même temps que sa compagne, se faisant un porte-voix de ses deux mains, lançait ce cri d'une voix perçante :

— Adieu, grand filou ! Au couvent, sale capucin !

Un rassemblement s'était formé autour du défroqué qui restait cloué sur place, comme s'il eût été pétrifié. Les ricanements de la foule le rappelèrent enfin au sentiment de sa situation.

— Laissez-moi passer ! dit-il, en promenant autour de lui un regard de bête fauve prise au piège.

On lui fit place. Il eut, pendant quelques instants, une escorte de gamins qui ne se firent pas faute de lui prodiguer leurs quolibets les plus pittoresques. Il marcha ainsi, sans savoir où il allait, pendant près d'un quart d'heure ; les montards, voyant qu'il ne prenait pas garde à leurs taquineries, l'avaient lâché au coin de la rue de la Michodière dans laquelle il s'était engagé et qu'il avait suivie jusqu'à la rue Neuve-des-Petits-Champs.

En passant devant la boutique d'un marchand de vins, le bruit d'une dispute entre consommateurs lui fit tourner la tête. Ses yeux, hagards jusqu'à ce moment, s'anémèrent. Il entra, s'assit à une des trois ou quatre tables destinées aux clients qui ne voulaient pas boire debout et répondit au patron qui, de son comptoir, lui demandait ce qu'il fallait lui servir :

— De l'eau-de-vie.

— Un verre de fine à monsieur, commanda le débitant.

— Une bouteille ! rectifia le vicomte.

On lui servit un carafon et un petit verre.

— Un grand verre, demanda-t-il.

— Voilà un paroissien qui veut se brindezinguer, murmura le garçon en opérant l'échange réclamé.

Zéphirin se versa une rasade et l'absorba en quelques gorgées. Du premier coup il avait presque vidé le carafon.

— Un autre ! ordonna-t-il, d'une voix brève, en s'appropriant à boire ce qui restait dans celui qu'il avait devant lui.

Le marchand le regardait d'un œil attendri.

— Quel homme ! semblait-il dire.

Quand l'ex-capucin eut ingurgité le contenu du

deuxième carafon, sa tête commença à osciller de droite à gauche et de gauche à droite, d'une façon significative.

— J'crois que t'as ton compte, lui dit le mastroquet sur un ton paternel; à présent, ma pauvre vieille, faut rentrer chez toi. Et, tu sais, gare à la bourgeoise!

Zéphirin paya et sortit. Il manquait d'aplomb, mais pas au point de battre les murs. Le hasard le conduisit du côté de son domicile. Plusieurs gardiens de la paix le rencontrèrent, festonnant et zigzaguant, quoique assez ferme encore sur ses jambes pour se maintenir sur le trottoir. D'ailleurs, il était bien mis; il avait, comme on dit, l'air d'un monsieur et la police est pleine d'indulgence pour les « pochards de la haute »; elle réserve ses sévérités pour les hommes en blouse: c'est ce qu'on appelle l'égalité devant la loi.

Le détroqué passa devant la porte de l'hôtel qu'il habitait, mais il ne la vit pas et continua sa route jusqu'au boulevard de Clichy.

Arrivé là, il voulut s'orienter. Son ivresse s'était accentuée pendant la promenade qu'il venait de faire; il marchait, maintenant, la tête en avant, et marmottait des mots sans suite.

— J'ai soif, dit-il.

Les marchands de vins sont nombreux dans les parages où il se trouvait. Il n'eut que trois pas à faire pour se procurer la satisfaction d'avaloir encore un peu d'alcool. Il en aurait même bu beaucoup si, au deuxième verre, le patron ne lui avait fait observer, avec tous les égards dus à un client ivre, qu'il était « complet » et qu'il ne boirait pas une autre goutte chez lui.

Cet homme disait vrai: l'ex-père Zéphirin tenait une de ces « cuites » qui font l'admiration et l'envie des habitués de l'assommoir. Il fallut qu'on l'aïdât à se lever de la chaise sur laquelle il s'était laissé tomber en entrant; et alors, il retomba, mais pas sur la chaise.

Emu de compassion, le mastroquet le releva, le prit sous le bras par derrière et le poussa dehors; il le con-

duisit, de cette façon, jusqu'à un des bancs qui se trouvent, de distance en distance, tout le long des boulevards extérieurs. Le pauvre vicomte était flasque comme une guenille; ses pieds traînaient sur le sol; ses bras ballants suivaient toutes les impulsions que leur donnait le commerçant transformé en ange gardien.

Cet ange à trogne enluminée qui, à défaut d'ailes, était doué d'une vigueur athlétique, déposa son fardeau sur le banc; il l'étendit le plus doucement qu'il put, le contempla un instant d'un air plein de sollicitude et retourna à son comptoir. Zéphirin ronflait comme une contre-basse.

Par bonheur, il portait un chapeau de feutre souple dont le bord de derrière se plia sous sa tête; sans cette circonstance, le marchand de vins, obligé de le décoiffer pour le coucher sur le dos, aurait infailliblement reconnu que son pochard appartenait à l'église. Quand on songe aux funestes conséquences que cette découverte aurait pu avoir pour l'ancien caissier des moines de Saint-Germain-en-Laye, on a mauvaise grâce à nier l'intervention de la divine Providence dans les événements terrestres. Le chapeau de Zéphirin était évidemment providentiel.

Le malheur est que cette chère Providence a beaucoup à faire; elle ne peut pas s'occuper constamment du même individu: ce serait injuste. Elle doit partager sa sollicitude entre tous les humains qui veulent bien l'honorer de leur confiance, et quoique sa clientèle diminue de jour en jour, elle est assez nombreuse pour lui donner beaucoup de besogne. Si encore cette clientèle était agglomérée sur un seul point, la céleste ménagère sus-nommée pourrait la surveiller toute entière, à toute heure du jour et de la nuit (ce qu'elle voie de choses drôles, la nuit, dans ce monde de dévôts!...) mais forcée de se transporter dans toutes les parties du monde, cette bonne dame, malgré son zèle et sa prodigieuse activité, a souvent le regret d'arriver trop tard auprès des gens qui auraient eu le plus grand besoin de son aide. Voilà

pourquoi il arrive souvent que des « chers frères » sont condamnés pour intimité excessive avec leurs jeunes élèves; que des églises sont frappées par la foudre; en un mot, que les fidèles et même leur vénérés pasteurs ne sont pas à l'abri des calamités diverses auxquelles les impies devraient seuls être exposés.

Zéphirin, bien qu'il eût déserté son couvent, en emportant les fonds de la communauté et une jolie visitandine, n'était pas un impie. Il continuait à aller à la messe et, s'il n'était pas allé au tribunal de la pénitence à la suite de son évasion, c'est uniquement parce que, nourri dans le sérail ecclésiastique, il savait qu'il est des accommodements avec le secret de la confession. Il est donc probable que la Providence aurait veillé sur son sommeil d'ivrogne, — ce sommeil qui lui donnait l'oubli momentané de ses peines de cœur et de ses embarras financiers, si elle n'avait pas été obligée d'aller ailleurs. Quoi qu'il en soit, et contrairement au proverbe qui dit — avec une faute de français — que « le bien vient en dormant », une nouvelle catastrophe devait fondre sur le malheureux détroqué, pendant qu'il cuvait son alcool.

Il dormit toute la journée et une partie de la nuit. L'aube commençait à poindre, — il était un peu plus de trois heures, — quand deux agents de police en tournée, voyant un homme bien vêtu, couché sur un banc comme un misérable vagabond, s'approchèrent de lui et lui touchèrent doucement l'épaule, pour ne pas lui donner la sensation désagréable d'un réveil en sursaut. *Beatus homo qui portat vestimentos elegantes*, a dit je ne sais plus quel évangéliste, *agentes policie trahaverunt eum cum grandissimis egardibus*.

Zéphirin grogna sans ouvrir les yeux. En même temps les gardiens de la paix éclatèrent de rire, faisant un tel vacarme que l'amoureux de l'infidèle Marie-des-Anges se dressa tout à coup, croyant entendre la trompette du jugement dernier.

L'hilarité des agents redoubla, et pendant un instant il leur fut impossible de répondre à l'ex-capucin qui, à peu près dégrisé, leur demandait ce qu'il avait de si risible.

Celui-ci devina une partie de la vérité avant que leur subit accès de gaieté se fût suffisamment calmé pour qu'ils pussent lui en donner l'explication complète. Sentant quelque chose qui le gênait au nez, il y porta la main et constata que cet organe était enfermé dans un cornet de papier, qu'il aurait vu tout d'abord, si ses paupières alourdies par le sommeil de l'ivresse, n'avaient encore été presque entièrement closes. A peine avait-il eu la force de les entr'ouvrir assez pour se rendre compte qu'il avait devant lui deux personnes, dont la voix lui avait révélé le sexe, mais dont il ignorait assurément la position sociale. Il ne vit leurs uniformes que quelques minutes plus tard, lorsqu'il fut tout à fait réveillé.

Le cornet dans lequel son nez était emprisonné était en papier jaune et long de cinquante centimètres environ. Il eut quelque peine à l'arracher et dut même en laisser un peu sur les deux narines, car on l'avait fixé avec de la colle-forte pour que le vent ne pût l'emporter.

— Oh ! fit Zéphirin, indigné, en lacérant avec rage cet étui dont l'intérieur était barbouillé d'une substance brune exhalant une odeur des plus désagréables.

— C'est pas tout, lui dirent les agents, qui avaient en fin cessé de s'esclaffer.

Hélas ! non, ce n'était pas tout. Quelques petits voyous montmartrais étaient venus à la tombée de la nuit et, après de vaines tentatives pour réveiller le dormeur en lui chatouillant le visage avec divers objets plus ou moins appropriés à cette destination, et en exécutant, autour du banc, de folles gambades accompagnées de chants et de cris sauvages, avaient été enhardis, par la persistance de son sommeil, à pousser plus loin leur mauvaise plaisanterie.

— Faut le passer en couleur, proposa le boute-en-train de la bande.

— Oui, oui, approuvèrent les autres polissons.

Ils s'éloignèrent et revinrent un moment après, avec tout ce qu'il fallait pour mettre leur projet à exécution. Quand leur opération fut terminée, Zéphirin avait les joues vermillon, et son front était rayé de barres transversales faites avec trois couleurs alternées. Son nez seul avait conservé sa nuance naturelle; les jeunes indigènes de Montmartre avaient dû se dire qu'il était inutile de faire des frais de peinture pour une partie du visage qui ne devait pas paraître.

Le défroqué, depuis son évasion, laissait croître sa barbe, mais elle était encore très courte, de sorte que, loin de nuire au travail des artistes, elle leur avait permis de superposer plusieurs couches, la peinture se fixant à merveille, dans les interstices des poils.

Les gardiens de la paix firent au pauvre Zéphirin une description complète de son faciès, enluminé comme une image d'Epinal. Puis ils lui adressèrent très poliment quelques questions auxquelles il répondit qu'il était le vicomte de Saint-Zéphyr, qu'il habitait la province et n'était à Paris que pour quelques jours. Il ajouta qu'un malaise dont il ne pouvait deviner la cause, l'avait forcé de s'asseoir sur le banc où il s'était endormi d'un sommeil quasi-léthargique. S'était-il étendu lui-même, sans s'en apercevoir, ou avait-il été mis dans cette position par quelque passant charitable, il affirmait ne rien pouvoir dire à cet égard.

Après avoir écouté ce récit fantaisiste, dans une attitude de respectueuse commisération, un des agents proposa à « Monsieur le vicomte » de l'accompagner à son domicile.

— A cette heure-ci, lui dit-il, il n'y a pas beaucoup de monde dans les rues, mais vous *pourriez*, *nonobstant*, rencontrer des gens mal éduqués qui vous...

— Que vois-je ? s'écria l'autre agent, interrogeant son collègue.

— Hein ?... fit Zéphirin, effrayé.

— Vos poches !... monsieur le vicomte.

L'ex-capucin porta vivement les mains sur les coutures de son pantalon, et poussa un faible cri ou plutôt un gémissement.

Ses poches étaient retournées. Il regarda par terre, avec l'espoir vague d'y trouver ce qu'elles contenaient la veille, c'est-à-dire son porte-monnaie et quelques objets de moindre valeur, mais il ne vit rien que de la terre, des petits cailloux et les fragments déchirés du faux nez dont on l'avait affublé.

Alors, fièvreusement, il explora ses autres poches, et acquit la douloureuse conviction qu'une main indiscrete s'y était glissée pendant qu'il dormait. Son portefeuille renfermant les quelques billets de cent francs, que l'entrée de M. de Belminet chez la marquise de Castelbonde, l'avait empêché de jeter sur le tapis vert (à quelque chose malheur est bon), son portefeuille avait disparu. Sa montre avait eu le même sort, mais à la place du magnifique remontoir, se trouvait un morceau de papier blanc enveloppant quelque chose.

Atterré, le pauvre vicomte Andoche déplia machinalement ce papier. Il y trouva... six sous, et vit, à l'intérieur, ces lignes tracées au crayon, avec une orthographe que nous prenons la liberté de corriger.

« Respectable monsieur,

« C'est malsain de dormir en plein air. Dans l'espoir
« de vous faire perdre cette mauvaise habitude, je viens
« de soulager vos *profondes* de tout ce qu'elles contenaient, même de votre mouchoir. Si vous vous en-
« rhumez, — ce qui est très probable — vous ne pourrez
« pas vous moucher. Ça vous apprendra à ne plus coucher
« sur les bancs.

« Ayant une bonne nature, je vous laisse, en échange

« de ce que je vous prends, la somme de trente centimes, prélevée sur mes économies. C'est peu, mais avec ça, vous pourrez prendre le tramway qui passe devant votre lit et rentrer chez vous sans fatigue.

« Comme vous pourriez vous croire obligé de venir me remercier et que je ne veux pas que vous preniez cette peine, je me dispense de vous donner mon adresse.

« Adieu, respectable monsieur, embrassez madame votre épouse pour moi, si vous en avez une.

« P. S. J'oubliais de vous dire que ce n'est pas moi qui vous ai peinturluré la *tronche*. Je suis trop sérieux pour faire des blagues de cette espèce. Je voudrais même vous débarbouiller ; mais je n'ai pas le temps
« Excusez-moi : l'amour m'appelle. »

Zéphirin fut insensible à l'ironie de cette lettre. Peut-être ne la comprit-il pas ; il était trop profondément absorbé par les douloureuses pensées qu'avait fait naître en lui sa nouvelle mésaventure. Combien il regrettait, maintenant, de n'avoir pas gardé son costume monacal ! il aurait pu, en s'en affublant, faire quelques quêtes, tantôt dans un quartier, tantôt dans un autre, soit pour les petits Chinois que des parents barbares font manger par les porcs ou noient dans le fleuve Jaune, soit pour les âmes du purgatoire, soit pour toute autre œuvre orthodoxe, et par ce moyen, se remettre à flot. Mais, privé de cette ressource, la situation dans laquelle il se trouvait lui semblait désespérée.

— Il faut rentrer chez vous, monsieur le vicomte, lui dit l'agent qui lui avait proposé de l'accompagner ; de quel côté est-ce ?

— Rue des Martyrs, répondit plaintivement l'ancien frocard.

Tous deux marchaient côte à côte en silence depuis quelques minutes, quand le premier reprit :

— Vous allez déposer une plainte, n'est-ce pas ?

— Oui... certainement... c'est-à-dire... répondit Zéphirin, qui n'avait pas saisi, tout d'abord, le sens de la question et dont l'imagination avait, presque aussitôt, entrevu les dangers auxquels une comparution en justice, devait fatalement l'exposer.

Il était, d'ailleurs, bien invraisemblable qu'on pût découvrir son voleur, sur lequel il n'avait aucun indice à donner. Il ne pouvait que se compromettre lui-même en suivant le conseil que lui donnait l'agent de police. Bien résolu, par conséquent, à n'en rien faire, mais ne voulant pas faire connaître à ce dernier sa détermination, il compléta sa réponse en termes évasifs.

Oui, oui, dit-il... je verrai... je ferai le nécessaire ; mais ce qui presse le plus, en ce moment, c'est de me débarbouiller.

Le gardien de la paix n'insista pas, Il conduisit l'ex-capucin jusqu'à sa porte et ne le laissa que lorsqu'on lui eut tiré le cordon. Il lui avait remis, un instant auparavant une feuille arrachée à son carnet, sur laquelle il avait écrit son nom, celui de son collègue et leurs numéros, afin qu'il pût, si besoin était, faire appel à leurs témoignages,

Zéphirin monta sans bruit à sa chambre dont il eut soin de pousser le verrou. Il passa plus de deux heures à se frotter la figure avec des serviettes mouillées et du savon, car il faisait usage de cette substance depuis un jour que Beaupiton lui en avait demandé, ayant eu besoin, chez lui, de se laver les mains. Le détroqué avait répondu qu'il n'en avait plus, mais il s'était dit :

— Puisque je suis rentré dans le monde laïque, je dois en prendre les habitudes.

Et il s'était payé pour cinq sous de savon de Marseille. Après de longues et énergiques frictions, son visage prit une teinte uniforme, qui n'était ni bleu de ciel ni gris-souris, mais qui tenait de ces deux nuances. Le rouge des oreilles avait complètement disparu ; cette couleur était sans doute d'une qualité inférieure.

Le vicomte Andoche, s'étant essuyé, se regarda dans la glace.

— J'ai l'air malade, dit-il.

Il se jeta sur son lit et y resta un moment, en proie aux plus sombres réflexions.

Tout à coup, il se leva et bondit vers le miroir, où il contempla de nouveau son image.

— Oui, j'ai l'air malade, répéta-t-il, mais cette fois sur un ton relativement joyeux.

Était-ce la folie qui se déclarait dans cette gaieté intempestive ? Non. Ce n'était même pas, à proprement parler, de la gaieté, mais quelque chose de comparable à une pâle éclaircie dans un ciel chargé de nuages.

Zéphirin venait d'avoir une idée dont la mise en pratique devait lui permettre de vivre, au moins pendant quelques jours. Inutile d'expliquer en quoi elle consistait, car nous allons en voir immédiatement la réalisation.

Notre homme se déshabilla, tira le verrou qu'il avait poussé en entrant, se coucha et dormit jusqu'à onze heures. Alors il sonna et dit au garçon qui se présentait :

— Priez la patronne de venir ; je suis très souffrant et désire lui parler.

Un moment après, la personne demandée vint s'enquérir de ce que désirait son locataire.

— Madame, lui dit-il, vous pouvez voir à ma figure, que je ne me porte pas bien.

— Ah ! mon Dieu ! s'écria-t-elle, est-ce que vous avez le choléra ?

— Non, rassurez-vous ; j'ai contracté cette maladie dans l'Inde où j'ai passé mon enfance. Ce n'est ni dangereux ni contagieux. Cela me prend par crises, à des intervalles très éloignés ; j'ai eu la dernière il y a trois ans. C'est très facile à soigner : pas de médecin, pas de drogues, rien qu'une bonne nourriture et un repos absolu. Avec cela je serai très promptement guéri ; mais si je commettais l'imprudence de sortir, j'en serai puni par une mort aussi prompte qu'inévitable. Je vous serais

donc très reconnaissant, si vous vouliez me faire servir, dans ma chambre, une tasse chocolat tous les matins à neuf heures, un déjeuner copieux à midi et un dîner non moins copieux à sept heures. N'épargnez rien : vieux vins, poulardes truffées, primeurs, etc. Vous mettez le tout sur ma note.

La patronne consentit et pendant une quinzaine de jours l'ex-capucin se gava de mets succulents arrosés des meilleurs crus du Bordelais et de la Bourgogne. Il se gardait bien de se débarbouiller pour ne pas effacer son teint maladif.

À la fin, son hôtesse trouva que la note prenait des proportions trop élevées, et elle en demanda le paiement.

— Comment donc ! chère madame, c'est trop juste, répondit Zéphirin, je vous règlerai demain.

Il souriait en disant cela, mais il avait la mort dans l'âme.

Le lendemain, après un déjeuner pantagruélique (il s'était lesté en prévision de la disette qu'il voyait en perspective), le vicomte Andoche se déclara guéri. Un savonnage lui rendit son teint rose et il s'habilla pour sortir.

Il faut que j'aille chercher des fonds chez mon banquier, avait-il dit à la patronne.

Il possédait une douzaine de chemises ; il parvint à en endosser huit, les unes sur les autres ; il enfila trois pantalons, se vêtit d'un nombre égal de gilets et de paletots. Son pardessus était d'une ampleur à tout dissimuler. Puis, ses nombreuses poches étaient bourrées d'un tas d'objets hétéroclites, il sortit de la maison dans laquelle il avait été, depuis deux semaines, si grassement hébergé.

— Je ne possède que les six sous que mon voleur m'a laissés, disait-il, en s'éloignant de cette demeure, avec la résolution bien arrêtée de ne plus passer de longtemps dans la rue des Martyrs. Plus j'y réfléchis, plus la situation dans laquelle je me trouve, me paraît manquer de gaieté.

Après quelques minutes de marche, il s'arrêta essoufflé, suant à grosses gouttes, l'énorme quantité de vêtements qu'il avait sur le dos l'écrasait.

Pendant qu'il reprenait haleine, appuyé contre un mur, un marchand de journaux passa auprès de lui en criant :

— *Le Petit Journal, la Lanterne, la Petite Républicaine.*

Zéphirin était complètement indifférent à la politique. Cependant, comme le marchand lui mettait ses feuilles sous le nez, et insistait pour qu'il en prit une, il acheta le *Petit Journal*.

— Je gaspille mes richesses, murmura-t-il, avec mélancolie, en jetant un regard distrait sur la quatrième page de l'organe populaire.

Mais soudain, ses traits s'animent, et s'approchant d'un boutiquier qui flânait devant sa porte, en attendant la pratique.

— Pardon, monsieur, lui dit-il, pourriez-vous m'indiquer la rue de Bondy ?

CHAPITRE XVI

AUQUEL LE LECTEUR EST PRIÉ DE METTRE UN TITRE

Gontran de Belminet rentre dans ses pénates. — Les amusements d'Olympia. — Le prince russe et le marchand de programmes. — L'ancienne visitandine va se reposer au foyer de Christophus Cocktail des fatigues de sa vie galante. — Rencontre inattendue.

On se rappelle peut-être que, le soir où le vicomte de Saint-Zéphyr et Beaupiton, d'une part, et Gontran de Belminet, d'autre part, avaient été vaincus par Stanislas Phalempin, aidé du cocher Chavagnol, dans une lutte dont Olympia était le prix, les combattants étaient placés de

telle sorte, que le factotum de Christophus Cocktail, aux prises avec le gros bouffi, tournât le dos à l'ex-capucin et au gommeux contre lesquels s'escrimait le brave Chavagnol.

Le lendemain, Stanislas, Zéphirin et Beaupiton purent donc se rencontrer chez la marquise de Castelbonde, comme si rien ne s'était passé entre eux. Le premier reconnut bien l'homme qu'il avait vu une première fois en froc, puis en costume civil avec Olympia ; il le montra à l'Anglais, qui le reconnut également, et le vicomte Andoche, de son côté, se rappela parfaitement les traits de l'insulaire, dont la physionomie était, nous l'avons dit, assez caractéristique pour qu'on ne pût l'oublier, après l'avoir aperçue, fût-ce un seul instant ; mais ils demeurèrent vis-à-vis l'un de l'autre, dans une réserve absolue, à laquelle Phalempin se conforma. L'ancien moine était d'ailleurs bien loin de penser qu'il n'était pas tout à fait un inconnu pour Cocktail et pour le jeune homme qui paraissait être son ami.

En revanche, ce dernier et M. de Belminet, s'étant trouvés face à face le soir précédent, ne pouvaient se considérer tout à fait comme des étrangers l'un pour l'autre. Quand le magistrat fit son entrée, qui fut immédiatement suivie de l'intervention de l'agent de police, Stanislas ne put réprimer un petit mouvement, mais comme il avait beaucoup de sang-froid et une grande présence d'esprit, il se remit aussitôt de ce léger trouble, dont Christophus Cocktail ne s'était pas aperçu.

— Si cette espèce de cochon d'Inde s'avise de vouloir blaguer, pensait-il, je trouverai bien le moyen de l'en empêcher.

En sortant, il fit exprès de passer à côté de Gontran, de manière à le frôler.

— Pardon, monsieur, lui dit-il, en le regardant bien en face.

M. de Belminet, qui ne l'avait pas encore distingué parmi les autres invités, tressaillit.

— Mais je ne me trompe pas ! s'écria-t-il, vous êtes...

— Erreur ! interrompit Phalempin, je n'ai pas l'honneur de vous connaître.

Et tout bas :

— Pas un mot de ce qui s'est passé hier soir, ou je te casse en deux.

Gontran fila, comme on dit, sans demander son reste.

Il employa les deux jours qui suivirent en tentatives infructueuses pour revoir Olympia. Vingt fois il se présenta à son hôtel : elle était toujours sortie. Il alla la demander au café-concert où elle était engagée : on lui répondit qu'après le scandale qu'elle avait causé, le directeur jugeait prudent de ne pas la faire reparaitre de quelque temps sur la scène ; il lui avait accordé, en conséquence, un congé provisoire.

Un congé ! Ce mot rappela au magistrat amoureux qu'il aurait dû être rentré, depuis plusieurs jours, dans la ville où il remplissait les fonctions de président de chambre à la cour d'appel. Sa folle passion pour l'ancienne visitandine lui avait fait oublier ses devoirs. La rage au cœur, il se demandait, s'il n'allait pas, avant de partir, déposer une plainte contre la jeune femme, coupable d'un assassinat dont elle lui avait fait cyniquement l'aveu, — avec qu'elle essaierait en vain de rétracter, puisque Gontran, ayant assisté, à Argenteuil, au sinistre dénouement de ce crime, était en mesure d'indiquer l'endroit précis où le cadavre coupé en morceaux avait été jeté dans la Seine.

Tout en se dirigeant vers son pied-à-terre du boulevard Denain, pour préparer sa valise, M. de Belminet songeait à l'âcre plaisir que lui donnerait cette vengeance.

— Cependant, finit-il par se dire, lorsqu'il eut achevé ses préparatifs de départ, posséder cette adorable créature serait bien meilleur que la faire arrêter. Certainement je ne dois pas, je ne peux pas frustrer la vindicte publique et je suis toujours disposé à lui livrer les cou-

pables ; mais j'aurais bien voulu, auparavant, savourer les voluptés dont la seule pensée me met la tête en feu. Non, décidément, je ne dénoncerai pas encore la vierge criminelle, que l'affiche du café-concert, où je l'ai entendue chanter les vèpres, désigne sous le nom d'Olympia... Vierge?... L'est-elle encore?... Oui, elle doit l'être, et c'est, sans doute, par excès de vertu qu'elle s'est enfuie, le soir où je l'ai accostée dans les Champs-Élysées... Pourtant un jeune homme est entré avec elle ! .. Dans quel but?... Pour la protéger, peut-être. Oui, c'est cela ; ce jeune homme est un parent ou un ami de sa famille, et c'est par crainte que je ne la compromette qu'il m'a défendu d'ébruiter la scène nocturne de la place Pigalle, en me menaçant de me casser en deux si je parlais. Plus de doute !... elle est pure, et c'est à moi, peut-être, qu'est réservé le bonheur ineffable de lui donner sa première leçon d'amour !... Je pars, puisqu'il le faut, mais je ne tarderai pas à revenir, et tu seras à moi, Olympia, j'en fais serment par Athénaïs, ma sèche et grincheuse épouse !

En terminant ce monologue, M. de Belminet leva vers le plafond de sa chambre un poing menaçant et entonna, d'une voix atrocement fausse, l'air de *Zampa* :

Il faut céder à mes lois ;
Et comment s'en défendre ?
Quand mon cœur a fait un choix,
Soudain, il faut se rendre.

Le soir même, il quittait Paris, après avoir fait des adieux très affectueux à M^{me} Bézuchet.

— Quand vous reverra-t-on ? demanda cette vertueuse concierge, avec un sourire calin.

— Bientôt, répondit-il ; je t'enverrai une dépêche, la veille, comme d'habitude.

Nous nous abstiendrons d'accompagner l'obèse et amoureux magistrat à son foyer conjugal, où sa noble épouse (née de Lestoupiat-Cabirèche) le reçut sans enthousiasme.

En reprenant son existence régulière, ostensible et officielle, après ses escapades à Paris, il devenait grave, austère, rigide et dévot. Raconter un jour de cette existence serait les raconter tous; jamais aucun incident imprévu ne venait trancher sur sa monotonie. Les séances au tribunal, les repas en tête-à-tête avec Madame, qui bougonnait sans cesse et faisait naître de continuelles occasions de rappeler à Monsieur qu'elle lui avait apporté 300,000 francs de dot, — à quoi il aurait pu répondre qu'elle avait été bien heureuse de le trouver à ce prix, pour endosser la responsabilité d'une grossesse, qui risquait de compromettre horriblement la renommée des Lestoupiat-Cabirèche (il est vrai que personne n'en avait rien su, grâce à une fausse-couche providentielle, survenue avant que la taille de Madame n'eût pris des proportions anormales, mais Monsieur n'avait pu prévoir ce dénouement lorsqu'il avait consenti à jouer, vis-à-vis de la riche héritière, le rôle de pavillon couvrant la marchandise), les réunions hebdomadaires, où l'on invitait quelques ecclésiastiques et un petit nombre de familles bien pensantes, appartenant à la noblesse ou à la magistrature assise, à venir jouer au whist et boire une tasse de thé, voilà en quoi consistait la vie de celui qui se faisait appeler à Paris Gontran de Belminet. Le dimanche il assistait aux offices; il communiait quatre fois par an, aux grandes fêtes de l'Eglise, et portait un cordon du dais à toutes les processions.

Maintenant que le lecteur est complètement édifié sur la manière dont se passait le temps du gros bouffi, lorsqu'il était dans ses pénates, laissons-le s'y morfondre et revenons aux autres personnages de cette histoire.

Olympia mit largement à profit le congé qu'elle avait obtenu sans le demander, à la suite de la soirée où, étant grise, elle avait mêlé à la chansonnette qu'elle devait interpréter, des bribes de chants religieux, réminiscences des couvents où s'étaient écoulées son enfance et sa jeunesse. Elle fréquenta Mabilille, l'Elysée-Montmartre, le

Château-Rouge et passa même la Seine pour faire la connaissance du bal Bullier. Partout elle eut un énorme succès, bien qu'elle refusât obstinément de danser. Elle expliquait sa répugnance à se livrer à cet exercice en disant que c'était vulgaire, de mauvais goût, et bon pour les petites *grues* qui n'avaient pas d'autre moyen de se faire remarquer. Sa beauté et ses toilettes excentriques lui suffisaient amplement pour attirer l'attention des amateurs. Aussi excita-t-elle bien des jalousies dans le monde de la haute bicherie; elle s'en moquait et n'avait pas de plus grande joie que d'éclipser ses rivales.

Pendant huit jours qu'elle passa avec un prince russe, elle fréquenta les théâtres. On la vit un soir à l'Opéra, un autre aux Bouffes, puis aux Variétés, à la Renaissance et même à la Comédie-Française, où elle ne resta qu'un quart d'heure, n'attendant même pas l'entr'acte pour sortir, et s'écriant au milieu d'une tirade pathétique de Mounet-Sully :

— Ah! non, j'en ai assez; vrai, c'est crevant!

Une bordée de huées accueillit cette exclamation. L'ex-visitandine fut criblée d'épithètes plus que vives, dont certaines dépassaient même le *naturalisme* le moins pudibond.

Elle riait. Elle était enchantée. Son prince, n'ayant pas osé la suivre, de peur de partager l'ovation qu'elle s'était attirée, elle se vengea de ce qu'elle appelait son impolitesse en emmenant chez elle un des individus qui vendaient des journaux à la porte du théâtre.

Quand le sujet du ezar alla frapper à la porte, un peu après minuit, elle était couchée avec l'homme qu'elle avait enlevé.

— Qui est là? demanda-t-elle.

— C'est moi, répondit l'amant évincé.

Alors, une idée folle passa par la tête d'Olympia. Elle parla bas au marchand de journaux, — un grand sec, orné de longs cheveux rouges en broussaille et d'une barbe d'ancien sapeur.

Ce personnage, abasourdi par sa bonne fortune inespérée, n'éleva aucune objection contre l'ordre que la fantaisiste jeune personne venait de lui donner. Elle lui avait promis cinquante francs, en le faisant monter dans sa voiture, à la condition qu'il lui obéirait aveuglément pendant toute la nuit ; il voulait gagner son argent.

Il alla, en conséquence, ouvrir la porte, en chemise, et coiffé d'un chapeau grasseyant, en feutre jadis gris, déchiré en maint endroit. Il avait à la main le paquet de journaux qu'il n'avait pas écoulés dans la soirée.

Ayant tourné la clef dans la serrure, il resta derrière la porte qui, en s'ouvrant, le déroba aux yeux de celui qui entra. Une bougie brûlait sur un meuble. Olympia, cachée derrière les rideaux de son lit, se pinçait les lèvres pour ne pas rire.

— Bonsoir, mignonne, dit le prince, pourquoi reste-tu derrière cette porte ? viens m'embrasser.

Il ouvrit ses bras. Alors le marchand de journaux parut et, de cette voix traînante, grasseyante, à laquelle on a donné le nom d'accent faubourien :

— M'sieur désire l'programme du spectacle ? dit-il ; c'est dix centimes, deux sous.

Le Russe leva la main pour châtier l'insolent, mais il se contenta et sortit en lançant, comme adieu à Olympia qui riait comme une folle, un seul mot très énergique.

L'aventure fit un certain bruit dans les cercles du *high life* où l'ancienne nonne était connue, non comme évadée d'un cloître, mais simplement comme jolie femme. On en parla le lendemain sur le boulevard, à l'heure de l'absinthe. Loin de porter préjudice à notre héroïne, cette nouvelle excentricité augmenta sa vogue. On se l'arracha, littéralement.

On conçoit que nous ne puissions dresser la nomenclature de tous les personnages, célèbres ou inconnus, riches, pour la plupart, mais non pas tous, — car l'ex-visitandine se plaisait parfois à *s'encanaillez*, — qui passèrent, tour à tour, dans l'alcôve de cette fille étonnante,

dont M. de Belminet eût attesté, sans hésitation, la virginité. Cela formerait un recueil aussi volumineux que dénué d'intérêt. Bornons-nous donc à constater qu'au milieu des fantaisies désordonnées de la vie à outrance dans laquelle elle s'était lancée, son amitié brûlante pour Olga ne se démentit pas un seul jour, et arrivons à l'époque où Christophus Cocktail parvint à pénétrer dans son intimité.

Il dut sa réussite à Stanislas. Ce scélérat de factotum n'avait probablement rien exagéré en se vantant d'avoir reçu le surnom de « Bel Arthur », par suite de ses nombreux et faciles succès auprès des femmes. Le fait est qu'il produisit une très vive impression sur Olympia, dès qu'il eut passé quelques instants auprès d'elle. En la quittant, le lendemain, il dut lui promettre de revenir la voir, et il revint, en effet, elle lui assignait des rendez-vous, se faisait libre exprès pour le recevoir, tant qu'à la fin il exprimait en ces termes son sentiment à l'égard de l'ancienne religieuse :

— Une chouette femme, mais trop crampon !

Elle habitait alors un premier étage de la rue Clapeyron, somptueusement meublé aux frais d'un membre du gouvernement de la République mac-mahonienne et seize-mayeuse. Stanislas, à qui son maître demandait tous les jours s'il avait enfin pu obtenir, pour lui, l'autorisation d'aller faire sa cour à la belle avec une parure en diamants, en guise de bouquet, se décida à s'acquitter de sa mission.

— Ma chère enfant, dit-il à Olympia, je ne suis pas ce que tu crois ; tu me prends pour un gommeux ; je suis tout bonnement le factotum d'un Anglais très riche. Tu ne comprends pas, mais ça ne fait rien. Cet Anglais désire te connaître, et je te serai obligé de lui faire bon accueil. Il n'est pas beau ; il n'est pas jeune, mais il est douillard. D'ailleurs, si tu refusais, il dirait que je suis une mazette, et je perdrais ma place. Or, j'y tiens à c'te place ; ça n'est pas fatigant et ça ne rapporte pas mal de

braise. Ainsi donc, ma biche, j'vas t'envoyer mon patron. Inutile, n'est-ce pas, de lui parler de nos amours. Accorde-lui tout ce qu'il voudra, voilà tout ce que je te demande. Tu vois que je ne suis pas bien exigeant.

La ci-devant sœur Marie-des-Anges ne se rendit pas sans discussion aux désirs de Phalempin. Puisqu'il ne craignait que la perte de sa position, elle lui proposa de le garder chez elle, avec des appointements qu'il fixerait lui-même. Mais il répondit fièrement qu'il ne mangerait pas de cepain-là. Stanislas avait une délicatesse relative.

Enfin Olympia consentit.

— Mais, ajouta-t-elle, c'est à la condition que nous continuerons à nous voir souvent. Il me semble que je ne pourrais pas me passer de toi.

— Ça ne m'étonne pas, déclara le factotum, en pirouettant sur le talon, comme un roué de Régence.

Quand Christophus Cocktail apprit de la bouche de son fidèle serviteur et camarade, la décision de la chanteuse, il sauta de joie comme une chèvre en bas âge et s'écria :

— Ah ! mon ami, rien ne manque plus à mon bonheur.

Ces paroles doivent sembler, au lecteur, étonnantes et énigmatiques : étonnantes parce qu'une telle joie paraît hors de proportion avec l'objet qui la motive, Cocktail était connu comme un homme grave et généralement peu expansif ; énigmatiques, parce que ce personnage était à Paris pour y chercher un rejeton de ses jeunes années et qu'on ne sait pas encore à quoi avaient abouti ces recherches, au moment où Stanislas lui fit part du succès de son ambassade auprès d'Olympia.

Sur le premier point, nous dirons qu'un petit bonheur prend des proportions immenses, quand on l'a longtemps attendu. Or, plus de six semaines s'étaient écoulées, depuis le soir où l'insulaire avait dit à Phalempin, en lui montrant le fiacre de Chavagnol :

— Il me faut à tout prix la jeune personne qui est dans ce sapin !

Et, depuis lors, il n'avait pas cessé un seul jour de poursuivre, — par l'intermédiaire de son ambassadeur, — la conquête de l'ancienne visitandine.

Quant à l'autre point, on trouvera ci-après l'explication.

Cocktail ne perdit pas une minute pour courir chez Olympia. Il alla droit au but, en homme pratique qu'il était, passa une heure dans le boudoir de la jeune femme et en sortit très satisfait, le cerveau plein de pensées poétiques.

— C'est un ange ! murmurait-il.

Cet ange avait fait sa rentrée, à son café-concert, quelques jours auparavant ; un tonnerre d'applaudissements et une avalanche de bouquets avaient salué sa réapparition. Le lendemain, sa porte était assiégée par un nombre prodigieux d'adorateurs nouveaux. Elles les pria de repasser les jours suivants, les uns après les autres, et finalement n'accepta les offres d'aucun, ou, du moins, les ajourna à une époque indéterminée, une fantaisie assez cocasse lui étant venue à l'idée, à la suite de son entrée en relations avec Christophus Cocktail.

— Mon cher, dit-elle à l'heureux Anglais, je désire me marier.

— Hein ? fit celui-ci, surpris et un peu effrayé.

— Oui, et c'est vous que j'ai choisi.

— Moi ?... s'écria le fils d'Albion, en reculant instinctivement vers la porte.

La jeune femme éclata de rire.

— Allons ! dit-elle, je ne veux pas prolonger votre épouvante. Je désire me marier... pour quelque temps : une semaine, quinze jours, un mois, jusqu'à ce que nous en ayons assez, l'un ou l'autre. Histoire de me reposer, tout simplement. Ici, je suis embêtée par un tas d'imbéciles qui se pendent du matin au soir et du soir au matin au cordon de ma sonnette. Voulez-vous me donner une chambre chez vous ? Je ne recevrai personne... excepté mon amie Olga qui est bien gentille, vous verrez... Répondez : ça vous va-t-il ?

— Ça me va on ne peut pas mieux, répondit Cocktail ; seulement j'ai un fils et je ne sais pas s'il est bien convenable de...

— Ah ! vous avez un fils ?...

— Oui. Je l'avais perdu il y a une vingtaine d'années et je l'ai retrouvé, tout récemment.

— Oh ! mais alors, ce n'est plus un gamin ! Il a toutes ses dents. et sait probablement qu'il n'est pas né sous un chou. Il ne trouvera pas extraordinaire que vous fassiez chez vous ce qu'il fait lui-même ailleurs.

— Au fait, vous avez raison. Je rentre ; je fais préparer votre appartement ; je prévient Gustave, — il s'appelle Gustave, — et je reviens vous prendre pour dîner en famille.

— Parfait ! Vous êtes un bijou. Laissez-moi embrasser votre joli nez pour vous remercier.

Comme on le voit, Cocktail avait retrouvé son fils. On comprend maintenant, pourquoi il s'écria, lorsqu'il apprit qu'Olympia agréait ses offres :

— Rien ne manque à mon bonheur !

Ces fils ne manifesta aucun mécontentement, à la nouvelle que son père allait introduire une illégitime sous son toit. Ainsi que ce dernier l'avait promis à l'ancienne nonne, il était de retour chez elle vers six heures. Elle avait préparé une petite malle, contenant les effets nécessaires à son installation dans un nouveau domicile. On chargea cette malle sur la voiture qui avait amené l'Anglais, et fouetta cocher ! en route pour la demeure quasi-conjugale.

A six heures et demie précises, Cocktail et Olympia se mirent à table. Gustave n'était pas dans la salle à manger.

— Prévenez mon fils que nous l'attendons, ordonna le maître de la maison à un domestique.

Un instant après, la porte s'ouvrit et l'ex-visitandine vit entrer... l'ex-père Zéphirin !!!

CHAPITRE XVII.

LA SITUATION DE ZÉPHIRIN SE COMPLIQUE

Le confesseur d'Olympia. — Un faux Coco. — Agence Baduchet et C^{ie}. — La famille Cocktail au café-concert. — Les épanchements de Stanislas troublés par l'ancien frocard.

En se revoyant inopinément en face l'un de l'autre, les deux détroqués ne purent contenir l'expression de leur surprise. Zéphirin s'était arrêté, bouche béante, et paraissait sondé au parquet. Olympia, plus forte que lui, avait fait simplement : « Ah ! » et, appelant à son aide toute sa présence d'esprit, s'était levée à moitié pour saluer le prétendu fils de Christophe Cocktail.

— Goddam ! s'écria ce dernier, j'ai fait ce que Stanislas appelle une gaffe ! J'avais oublié que ce gaillard et cette particulière se connaissaient intimement. Eh bien ! c'est du propre !

— Que voulez-vous dire ? demanda Olympia, se réservant d'inventer une explication, lorsqu'elle saurait jusqu'à quel point l'Anglais était au courant de ses précédentes relations avec son camarade d'évasion.

— Voici, répondit Cocktail. Un jour, je vous ai rencontrée avec mon fils, que je ne connaissais pas encore ; vous montiez l'escalier du Grand-Hôtel. Peut-être ignoriez-vous, ma chère, que vous étiez en compagnie d'un moine...

— Je le savais, interrompit la jeune femme avec un grand calme.

— Ah ! vous le saviez ? Fort bien ! Moi aussi, Stanislas avait appelé mon attention, la veille, sur un capucin, que je n'eus pas de peine à reconnaître en voyant Gustave. Je fus frappé de votre beauté, ma charmante amie, et je résolus de vous conquérir, ne me doutant pas que je

marchais sur les brisées de mon fils. Plus tard, quand la destinée l'eût jeté dans mes bras...

— Dites la Providence, rectifia Olympia avec onction.

— La Providence, si vous voulez, répéta l'Anglais, surpris de cette parole qui semblait dénoter des sentiments religieux chez l'extravagante cocotte. Plus tard, reprit-il, j'éprouvais quelques hésitations à devenir l'amant d'une femme qui avait été, ne fût-ce qu'un seul jour, la maîtresse de...

— N'achevez pas ! s'écria la chanteuse, jouant à merveille l'indignation. Quoi ! vous avez pu croire que... Oh ! c'est affreux !...

Elle mit sa serviette sur ses yeux et poussa deux ou trois sanglots.

— Allons ! calmez-vous, dit Christophus et laissez-moi finir. Vous m'expliquerez après l'émotion pénible que mes paroles vous ont causée... J'hésitai donc un peu, mais je fis une réflexion qui me délivra de mes scrupules. Je me dis que, lorsque Gustave vous avait connue, nous ignorions, lui et moi, que nous fussions unis par les liens du sang, et que, par conséquent, vous aviez été la maîtresse d'un jeune homme qui est aujourd'hui mon fils, mais qui alors, n'était qu'un étranger pour moi. Saisissez-vous la nuance ?...

— Oui, répondit Olympia, et je souffre de vous voir profaner ainsi les sentiments les plus purs. Mais poursuivez.

— Je n'ai plus que quelques mots à ajouter. Tantôt lorsque vous m'avez demandé de venir habiter provisoirement ici, je m'attendais si peu à cette proposition, j'en ai été tellement ébahi que je n'ai plus pensé que Gustave — dont je vous ai parlé, cependant — était l'ancien moine que j'avais vu avec vous dans l'escalier du Grand-Hôtel. Je n'ai pas beaucoup de préjugés, mais pourtant, si ce souvenir m'était revenu à l'esprit, j'aurais évité une rencontre qui ne me fait pas l'effet d'être des plus morales.

Et voilà, conclut l'Anglais, pourquoi vous m'aviez entendu m'écrier tout à l'heure : J'ai fait une rude gaffe !

Il se tut et la cocotte prit la parole à son tour. Zéphirin, toujours debout à deux pas de la porte, n'avait pas bougé.

— Monsieur, dit-elle, en montrant l'ancien frocard à Christophus Cocktail, si ce jeune homme n'était pas votre œuvre vous devriez tomber à ses pieds et lui demander pardon. Quoique ma conduite soit légère, je n'ai pas oublié ma religion. Je pratique d'autant plus que je suis une grande pécheresse et que j'ai beaucoup à me faire pardonner. C'est ainsi que j'ai plusieurs confesseurs : et qu'un seul n'y suffirait pas. Votre fils était un des directeurs de ma conscience. Le jour où vous m'avez vue avec lui, je me sentais l'âme tourmentée. La Providence l'ayant mis sur mon chemin, je ne fis pas attention à son costume et je lui dis : « Mon père, j'ai besoin de me confesser. — Je suis prêt, me répondit-il, » et nous montâmes ensemble, dans la chambre que j'occupais au Grand-Hôtel. Vous voyez, monsieur, à quel point vos soupçons, étaient injustes. J'aime à croire qu'ils se sont dissipés.

— Certainement, répondit Cocktail, qui n'était peut-être pas bien convaincu, mais qui se serait bien gardé d'exprimer le moindre doute ; il était trop heureux que l'explication donnée par Olympia lui permit de continuer ses relations avec cette charmante fille, pour ne pas accepter, les yeux fermés, la situation dans laquelle elle se plaçait vis-à-vis du capucin défroqué.

Celui-ci joua d'une manière très satisfaisante le rôle que l'ancienne visitandine venait de lui tracer. Il lui raconta en dinant qu'un hasard providentiel lui avait fait retrouver l'auteur de ses jours et qu'afin de ne plus le quitter, il avait définitivement renoncé à la vie monastique.

— Mes principes religieux, ajouta-t-il, me rendent indulgent aux faiblesses humaines ; vous pouvez donc,

mademoiselle, partager le lit de mon père, fût-ce sous mes yeux, sans que mon affection filiale en devienne moins vive ou moins respectueuse.

— Ces sentiments vous honorent, monsieur, répondit la chanteuse. Je serais bien curieuse, reprit-elle après une pause, de savoir comment vous avez été réunis. M. Cocktail et vous, après une aussi longue séparation.

En parlant ainsi, elle pensait :

— Comment diable ce scélérat de Zéphirin a-t-il pu se faire passer pour le fils de l'Anglais ? Vrai, je ne l'aurai pas cru de cette force-là !

— C'est étonnant de simplicité, dit le jeune homme qui avait laissé son pseudonyme de vicomte de Saint-Zéphyr, pour prendre le simple prénom de Gustave, en attendant que Christophus fit les formalités nécessaires pour le reconnaître ou pour l'adopter.

— Le fait est que c'est merveilleux, confirma l'ancien amant de Fleurette. Il faut que vous sachiez, ma belle amie, que, sur les conseils de mon factotum Stanislas, je m'étais adressé à une agence, pour faire rechercher le fruit de mes jeunes amours. Or, un jour que j'étais à cette agence de police privée, qui est aussi un bureau de placement, un pauvre diable se présenta pour demander un emploi. C'était Gustave, qui désirait déjà quitter l'état religieux. On lui répondit qu'il n'y avait rien de vacant. Alors il s'écria : « Mon Dieu ! que je suis malheureux ! « Je n'ai jamais connu mon père ; ma mère m'a abandonné ; j'ai vu mourir, étant encore enfant, l'excellente « personne qui m'avait recueilli ! Je suis seul au monde ; « l'oisiveté dans laquelle j'ai vécu jusqu'à présent me « pèse, et je ne puis même pas trouver du travail ! » Toutes ces paroles se rapportaient exactement à la situation de mon fils. Aussi, ma chère Olympia, vous jugez si je fus ému en les entendant. Je posai au jeune homme désolé quelques questions auxquelles il répondit de façon à faire évanouir mes derniers doutes. C'était bien mon enfant !... mon Coco !... mon Gustave !... Je lui ouvris

mes bras ; il s'y précipita. Je payai à l'agent la somme convenue, car bien que ses recherches eussent été infructueuses, c'était cependant par lui que j'avais retrouvé ma progéniture. Si je n'avais pas été chez lui, je chercherais encore : je devais donc le rémunérer selon mes promesses. Voilà comment les choses se sont passées. N'est-ce pas que c'est curieux ?

— Très curieux ! acquiesça la chanteuse, tout en se disant mentalement :

— Il est clair que Zéphirin avait dû préparer la petite scène d'avance.

En cela, elle ne se trompait pas. On se rappelle sans doute que le pauvre vicomte Andoche, après avoir dépensé, pour acheter le *Petit Journal*, un des six sous qui composaient toute sa fortune, s'élança tout à coup vers un boutiquier et lui demanda où était la rue de Bondy. Il venait de voir une annonce conçue à peu près en ces termes :

ON TROUVE à l'agence Baduclet et C^{ie}, rue de Bondy, 97 : lot considérable de veuves et jeunes filles à marier, possédant depuis 10,000 francs jusqu'à soixante millions de dot, et aussi des emplois, tels que : régisseurs, appointements 25,000 fr., caissiers, comptables, domestiques, etc., de 600 à 50,000 fr.

L'ex-capucin aurait voulu avoir des ailes, tant il lui tardait d'arriver à l'adresse indiquée. L'aspect de la maison le désillusionna un peu ; il s'attendait à voir un palais, et il se trouvait devant une vieille bâtisse noire et lézardée. Néanmoins il entra, monta un escalier sombre et puant, ouvrit une porte vitrée, sur laquelle était peinte l'inscription : « TOURNEZ LE BOUTON, S. V. P. », et fut reçu par un commis, qui, après l'avoir fait attendre quelques minutes, l'introduisit dans le cabinet du patron.

Zéphirin était dans un état pitoyable. Surchargé de vêtements et échauffé en outre par la course, il étouff-

fait. Se sentant incapable de faire un long discours, il posa à brûle-pourpoint la question qui l'intéressait :

— Monsieur, dit-il à Raduclet, je désire une femme riche, tout ce que vous avez de mieux.

— Oh! Oh! comme vous y allez! répondit l'agent; nous ne procédons pas aussi vite. Mais d'abord, reposez-vous un peu : vous êtes tout essoufflé. Nous avons le temps de causer. Rien ne presse.

Au bout d'un instant, le vicomte revint à la charge.

— Que préférez-vous ? lui demanda Baduclet, une veuve ou une jeune fille ?

— Ça m'est égal; je veux une grosse dot, déclara cyniquement Zéphirin Andoche.

— Je vais avoir l'honneur de vous montrer mon répertoire. Vous connaissez, je pense, les conditions ?

En prononçant cette phrase insidieuse, l'agent tendit la main.

— Hein ? fit le vicomte; de quelles conditions parlez-vous.

— Vous avez à me verser, avant que je vous communique mes livres, la modique somme de cent francs. Cette précaution a pour but d'éloigner les curieux qui pourraient venir sans intention matrimoniale.

— Mais je vous assure que ma démarche est très sérieuse, protesta Zéphirin avec énergie.

— Je n'en doute pas, cher Monsieur; seulement c'est la règle.

— La règle!... la règle!... Ah ça! croyez-vous que si j'avais cent francs, je serais si désireux de me marier ?

— Alors n'en parlons plus.

Et Baduclet se leva, pour montrer que l'audience était terminée.

— Un instant! dit l'ancien frocard; à défaut d'une dot, j'accepterai volontiers un emploi lucratif et peu fatigant.

— Fort bien. Pourrez-vous fournir un cautionnement ?

— Ça dépend de la somme... Si ça ne dépasse pas vingt-cinq centimes...

— Dites-donc jeune homme, s'écria l'agent, je crois que vous vous f...ichez de moi! Je n'ai pas de temps à perdre. Faites-moi le plaisir de vous en aller.

Zéphirin se sentit perdu. Sa physionomie exprima soudain un réel désespoir.

— Mon Dieu! mon Dieu! gémit-il, que vais-je devenir? Je n'ai plus qu'à aller me jeter à l'eau.

Baduclet haussa les épaules comme pour dire :

— Qu'est-ce que vous voulez que j'y fasse ?

Mais, au moment où l'ex-capucin se dirigeait en chancelant vers la porte, il le rappela et, sur un ton confidentiel :

— Alors, dit-il, vous êtes dans une dèche carabinée ?

— Tout ce qu'il y a de plus carabinée.

— Et pour en sortir, vous feriez...

— N'importe quoi.

— Même une action... comment dirai-je?... indélicate ?

— Oui, surtout s'il n'y a pas de risques à courir.

— Il n'y a absolument rien à craindre.

— Dans ce cas, je suis prêt. Que faut-il faire ?

— Peu de chose. Ainsi que je vous l'ai expliqué, je ne puis pas vous marier, mais j'ai un père à vous offrir... à moins toutefois que vous n'en ayez déjà un, ce qui constituerait une sérieuse difficulté.

— Je suis sans famille... pas même un cousin à la mode de Bretagne.

— C'est au mieux. Ecoutez-moi donc et rappelez-vous bien de ce que je vous dirai.

L'astucieux Baduclet exposa à son client, qui devenait son complice, la situation de Christophus Cocktail; il le mit au courant de tous les incidents, connus du lecteur, relatifs à la naissance de Coco, à la disparition de Fleurette, etc., etc. Puis, quand le vicomte Andoche fut bien pénétré du rôle qu'il avait à jouer, il lui dit :

— C'est aujourd'hui samedi ; je vais écrire à votre père pour le prier de passer à mon cabinet mercredi à deux heures, sous un prétexte que je n'aurai pas de peine à trouver. Venez donc à deux heures et quart, et n'ayez pas l'air de me connaître. Surtout, n'oubliez pas, d'ici là, ce que vous aurez à dire. Voulez-vous que je vous le répète ?

— C'est inutile, je m'en souviendrai... La rue de la Huchette... enfant recueilli par M^{lle} Eliennette, artiste dramatique... n'ayez pas peur : tout ira bien.

— Au revoir, donc, dit Baduclet ; et puisque vous êtes à sec, acceptez ces quelques louis pour vivre d'ici à mercredi. Vous me les rendrez quand vous serez le fils de Christophus Cocktail.

Le vicomte de Saint-Zéphyr remercia chaudement son bienfaiteur, et s'empressa d'aller louer une chambre dans un hôtel meublé du voisinage. Il revint le mercredi à l'heure dite, et les choses se passèrent suivant le programme convenu. On sait le reste.

Après le diner, Cocktail proposa à Olympia de l'accompagner à son café-concert, avec Gustave et Stanislas. Ce dernier avait évité de paraître devant la chanteuse dans le costume de domestique qu'il portait pour faire son service intérieur. Prévenu que son maître l'attendait pour sortir, il entra peu d'instants après vêtu en parfait gommeux.

— Bonsoir, lui dit Olympia en lui tendant la main. Mon cher, ajouta-t-elle, s'adressant à l'Anglais, si vous avez quelque plaisir avec moi, vous pouvez en savoir gré à ce jeune homme. Il a plaidé votre cause avec une énergie dont vous n'avez pas idée. Ah ! c'est un garçon qui vous est bien dévoué.

— Je le sais, répondit Christophus, et si je n'en parlais pas, c'était simplement pour obéir à la recommandation qu'il m'a faite de votre part. Vous ne vouliez pas, m'a-t-il dit, paraître céder à un inconnu, sur les sollicitations d'un intermédiaire.

— Eh ! oui, vous vous rappelez bien, dit Phalempin, faisant signe à l'ex-visitandine de ne pas le démentir.

Celle-ci inclina la tête en manière d'acquiescement ; elle comprenait que le rusé factotum avait pris ses précautions, au début, pour éviter que Cocktail n'apprit de quelle manière il s'était acquitté de sa mission, le soir où il avait eu à lutter contre Zéphirin, Beaupton et Gontran de Belminet. Cette précaution était, par la suite, devenue superflue, une entente complète s'étant établie entre Stanislas et Olympia.

— Nous sommes prêts, dit Cocktail ; partons !

La chanteuse prit le bras de Phalempin. Christophus et son prétendu fils les laissèrent passer devant, et tous quatre descendirent ainsi la rue Bréda jusqu'à la station des fiacres. Ils s'entassèrent, faute de mieux, dans une voiture à deux places ; le factotum, de plus en plus dévoué avait exigé que la jeune femme s'assit sur ses genoux. Gustave se tenait debout, le corps plié en deux, dans une posture fort gênante. Mais qu'était ce petit désagrément, comparé aux douceurs de son existence nouvelle ? Après s'être vu sans ressources, sans asile, sans pain, il était devenu tout à coup riche, libre de tout souci, héritier d'un Anglais deux fois millionnaire... Jamais il n'eût osé rêver une aussi brillante destinée. Et pourtant, il y avait une ombre dans sa joie, un nuage dans son ciel, et cela était tellement visible que, pendant le trajet de la rue Bréda au café-concert, Christophus lui demanda deux ou trois fois, sur un ton d'affectueuse sollicitude :

— Qu'as-tu Gustave ? Le diner t'est-il resté sur l'estomac ? Tu as l'air sombre... préoccupé...

— Je n'ai rien, papa, répondait le défroqué.

Mais l'expression de son visage démentait ses paroles.

Depuis le jour où, après avoir rencontré, sur la place de l'Opéra, sa bien-aimée Marie-des-Anges, en compagnie d'Olga et de deux gommeux, il s'était administré la *cuite*, qui avait eu pour lui des conséquences si étran-

ges et, finalement, si heureuses, il avait presque réussi à chasser de sa pensée l'image de son inconstante maîtresse. Il croyait sincèrement n'en être plus amoureux. Et au moment où elle lui était apparue, à l'improviste, assise auprès de Christophus Cocktail, il avait ressenti une sorte de colique, résultat d'une émotion vive, qu'une personne indifférente n'aurait pu lui causer.

Puis, voulant analyser cette sensation, il avait reconnu qu'il était aussi jaloux qu'autrefois, lorsque le père Sosthène trichait pour s'adjuger la jolie visitandine. Il éprouvait une colère sourde en songeant qu'il allait vivre sous le même toit qu'Olympia et qu'un autre jouirait des trésors qu'il aurait voulu posséder sans partage.

Voilà pourquoi Gustave était morne, pendant que Cocktail, Stanislas et la chanteuse, causaient gaiement et riaient comme trois fous, dans la voiture qui roulait avec une sage lenteur vers les Champs-Élysées.

Le concert ne le dérida pas. Les applaudissements qui accueillirent Olympia augmentèrent même son irritation. Christophus, au contraire, s'amusa beaucoup. Tous les artistes lui parurent excellents. Il alla dans les coulisses et en complimenta plusieurs. Il fit plus encore. Sa belle amie ayant manifesté l'intention de souper, il invita Olga, André Brouage, l'impressario et une blondinette que ce dernier honorait de ses faveurs, à prendre part à cette petite fête.

Un cabinet du Café Anglais fut le théâtre des exploits gastronomiques et anacréontiques de la bande folâtre. Avant la fin du repas, tout le monde se tutoyait. Cependant les soupeurs et les soupeuses ne titubaient que légèrement, lorsqu'ils sortirent, un peu avant l'aube, pour aller se coucher.

Les uns avec leurs femmes
Et les autres tout seuls.

— La nuit est belle, s'écria Olga en mettant le pied dehors, je propose une promenade à pied.

— Approuvé! dit la maîtresse du directeur, ça nous empêchera d'avoir mal aux cheveux en nous réveillant.

— Moi, mes enfants, déclara Cocktail, je ne suis plus de la première jeunesse, et j'éprouve le besoin d'aller me coucher. Si vous voulez venir de notre côté, je serai charmé de rentrer en votre compagnie.

Cette proposition fut acceptée par acclamations, et l'on se mit en marche.

— Donne-moi le bras, André, dit Christophus, je me sens pour toi, mon jeune ami, quoique je ne te connaisse que depuis quelques heures, une irrésistible sympathie.

— Sois persuadé, papa, qu'elle est payée de retour, répondit l'amoureux de Georgette, continuant à donner à l'Anglais le titre qui lui avait été décerné à l'unanimité par ses convives.

A propos de cette appellation, nous devons constater (on verra pourquoi par la suite), que Cocktail avait présenté l'ex-capucin comme son fils, sans dire qu'ils avaient été séparés pendant de longues années. Il n'avait fait aucune allusion à ses aventures, et avait prié Zéphirin, Olympia et Stanislas d'imiter son silence, ne jugeant pas à propos de publier ses affaires intimes.

Olga, en voyant Zéphirin, avait été sur le point de raconter dans quelles circonstances elle était entrée en relation avec lui, mais son amie la défroquée, devinant son intention, l'avait empêchée d'y donner suite.

— Tais-toi, lui avait-elle dit tout bas; l'Anglais croit que c'est son fils, et ça l'embêterait d'être détrompé. Et puis après tout, si cet ancien capucin est un filou, ça n'empêche pas qu'il m'a fait sortir du couvent où j'étais prisonnière. Je dois lui tenir compte de ça.

Olga aimait trop Olympia pour ne pas lui obéir. Elle se tut; mais l'ancien frocard, qui aurait certainement refusé d'aller au concert, s'il avait cru l'y rencontrer eut un instant ce qu'on appelle en langue vulgaire un *ru de trac*.

A la porte du petit hôtel qu'habitait Christophus Cocktail, on fit une pause.

— Vous savez, mes enfants, dit le généreux insulaire que ma maison vous est ouverte. Les amis d'Olympia sont mes amis. Nous déjeûnons à midi ; nous dinons à sept heures, et la table est grande. Avis aux amateurs !

— Et les dames ? réclama la blondinette, qui coûtait au limonadier impressario cent cinquante francs par mois, comme artiste, et environ dix fois plus, à un autre titre.

— Les dames aussi, parbleu ! répondit Cocktail ; pour-quoi cette question, ma belle petite ?

— Oh ! pardon, milord, répondit l'aimable enfant ; j'oubliais qu'étant étranger, vous avez le droit de ne pas bien connaître la grammaire.

Cette naïveté provoqua un éclat de rire général.

On s'embrassa. Les mains s'étreignirent. Christophus adressa une invitation spéciale à André, qui lui promit de venir souvent le voir et s'asseoir à sa table. Enfin on se sépara, et la rue de Laval rentra dans le silence.

Une demi-heure après, l'Anglais, son soi-disant fils, Olympia et Stanislas étaient couchés dans leurs lits respectifs. Le premier avait mis un chaste baiser sur le front de la jeune femme en lui disant :

— Tu dois avoir besoin de dormir, ma chérie ; va je ne troublerai pas ton sommeil.

Le fait est que, lui ayant témoigné ses tendres sentiments dans la journée, il éprouvait lui-même une lassitude qui ne le disposait guère à chanter un nouveau couplet de l'éternelle chanson d'amour.

— Oh ! oui, j'ai sommeil, répondit Olympia ; bonne nuit, et à demain !

Et tout bas, en passant près de Stanislas :

— Tu viendras, murmura-t-elle.

Le factotum obéissant, sortit de son lit, quand il jugea que Christophus et Gustave devaient être endormis. Il n'avait aucun soupçon de la flouerie, dont ce dernier s'était rendu coupable, pour usurper une place à laquelle il n'avait aucun droit ; mais s'il le croyait réellement le

fils de Cocktail, il n'était pas dupe de l'explication à l'aide de laquelle l'ex-visitandine avait tenté de justifier ses précédentes relations avec le capucin Zéphirn, — explication qu'elle lui avait répétée, pendant qu'ils se rendaient à la station de fiacres, pour se faire conduire aux Champs-Élysées.

— La blague est bonne, avait-il répondu, mais sois tranquille, j'aurai l'air d'y croire.

Toutefois, il était loin de penser que l'ancien moine fût épris d'un amour violent et jaloux pour la chanteuse qui semait ses faveurs avec une telle prodigalité, qu'elle eût été fort embarrassée de dire, à quelques douzaines près, combien elle avait eu d'amants depuis sa sortie du cloître.

Il faisait grand jour, mais on n'entendait aucun bruit dans la maison. Stanislas, d'ailleurs, n'avait pas à craindre qu'un domestique ne le rencontrât dans l'escalier, car « la valetaille » — comme il disait avec dédain, depuis qu'il était monté en grade, — occupait un corps de bâtiment séparé du logis principal, par une cour assez vaste.

Les pieds dans ses pantoufles, enveloppé d'une ample robe de chambre, il se dirigea à pas de loup, vers la chambre d'Olympia.

— Ma foi, pensait-il, j'aurais autant aimé dormir, mais ce ne serait pas galant de me faire attendre et de manquer au rendez-vous.

En passant devant la porte du faux Gustave, il crut entendre un bruit qui ressemblait à des gémissements ou à des grognements.

— Le patron avait raison, se dit-il, ce pauvre garçon est malade ; il a une indigestion. Après ça, c'est peut-être sa manière de ronfler.

Sans plus se préoccuper de cet incident, il continua sa route. Nous ne nous étendrons pas sur l'accueil que lui fit l'ex-visitandine. L'amoureux le plus passionné, le plus exigeant, n'aurait pu rien désirer de mieux.

Il y avait environ vingt minutes qu'ils étaient ensemble quand la porte, dont Phalempin avait négligé de pousser le verrou, s'ouvrit doucement. Leur attention était sans doute tournée vers un autre objet, car ils ne s'aperçurent de rien, jusqu'au moment où un homme en chemise arriva auprès du lit, écarta les rideaux, en disant d'une voix émue :

— C'est moi ! Je ne puis vivre sans ton amour !
Tableau !!!

Cet homme, on le devine, était le complice d'évasion de Marie-des-Anges. Voyant que sa bien-aimée n'était pas seule, il recula épouvanté, tandis que la jeune femme éclatait de rire et que Stanislas disait d'un air goguenard :

— Eh bien ! c'est joli, m'sieu Gustave. Si, au lieu de moi, vous auriez rencontré vot' papa, hein ? Voyez-vous la vénérable tête de ce bon m'sieu Christophus, troublé dans ses épanchements par sa progéniture ?... Car y a pas à dire, vous avez troublé les miens... d'épanchements. Mais ça ne fait rien ; je ne vous en veux pas. Allez vous recoucher ; vous pourriez attraper froid.

— Je révélerai cette conduite à mon père, grommela l'amoureux déconfit.

— Pas de danger ! répondit Olympia : il l'en cuirait, mon bon !

CHAPITRE XVIII

DEUX AMIS QUI SE RETROUVENT

Le chef-lieu du département de l'Eure-et-Cher. — Histoire pathétique. — Les confidences de Gustave. — Arrivée à Potinville.

Potinville, chef-lieu du département d'Eure-et-Cher, est une localité peu connue. Elle l'est si peu que ce nom n'est même pas mentionné dans les géographies. C'est cependant une assez grande ville, dont la population, au

dernier recensement, était de 18,548 habitants et demi. Ce chiffre bizarre causa une certaine surprise au ministère lors du dépouillement général ; on télégraphia au préfet, qui répondit :

« Pas erreur. Vieil invalide ayant eu, à Waterloo, « cuisses coupées par boulet, au ras du ventre, a été « compté comme moitié homme, après délibération. »

Potinville est le siège d'une cour d'appel et possède un musée ; un bureau de poste affecté également à la correspondance télégraphique, deux théâtres, un alcazar lyrique, gymnastique et acrobatique, cinq églises, un couvent des dames de la Providence, où sont élevées les jeunes filles de la haute société, un cloître de carmélites et deux communautés masculines, frappées par les décrets sur les congrégations non autorisées.

Une description plus détaillée du chef-lieu de l'Eure-et-Cher serait sans intérêt. Nous aurions même pu nous abstenir de publier les renseignements qui précèdent, mais nous avons voulu montrer, par cette courte notice, combien est injustifiable le silence dédaigneux gardé par les géographes, au sujet de cette ville qui s'honore d'avoir vu naître plusieurs bienfaiteurs de l'humanité, notamment l'inventeur du fil à couper le beurre et celui de la machine avec laquelle on fait des trous dans le fromage de gruyère. Ce dernier a sa statue sur la place Théodule, en face de la cathédrale.

Quelque temps après la scène nocturne racontée dans le précédent chapitre, Zéphirin — ou plutôt Gustave puisque c'est le nom qu'il portait alors, sans aucun regret de sa noblesse éphémère — se promenait seul et mélancolique, dans les allées ombreuses du parc Monceau, quand, au détour d'un massif, il se trouva nez à nez avec son ancien ami Placide Beaupiton.

— Eh ! bonjour, cher vicomte, dit effrontément le gommeux.

— Quoi, Monsieur ! s'écria Gustave indigné, vous avez l'audace de me parler après ce qui s'est passé ?

Placide affecta une vive surprise.

— Je ne vous comprends pas, dit-il ; en quoi ai-je démerité de votre affection ?

— Il le demande ! Il ose le demander ! Mais, misérable, avez-vous donc oublié déjà que vous m'avez volé de la manière la plus indigne, en abusant de la confiance que...

— Moi, je vous ai volé ? interrompit l'escroc ; ah ça ! vous ne savez donc pas ce qui m'est arrivé ?...

— Je sais seulement que vous avez disparu après m'avoir raflé tout mon argent, et que vous aviez pris la précaution de me donner une fausse adresse, ou du moins une ancienne où j'en ai appris de belles sur votre compte.

— Vraiment ?... j'ai pu commettre une pareille méprise ?... Il faut alors que, par un hasard extraordinaire, une vieille carte se soit trouvée dans mon portefeuille... Je vous jure que je l'ignorais.

— Ah ! fit Gustave, incrédule ; ignorez-vous aussi ce que m'a raconté la concierge de la rue du Helder ?

— C'est rue du Helder que vous êtes allé ! s'écria Beaupiton en éclatant de rire. Ah ! pardieu ! je ne m'étonne plus de votre froideur, si vous avez ajouté foi aux radotages de la portière. Depuis le jour où je me suis permis d'étrangler son chat qui venait, à chaque instant, faire des incongruités sur mon paillason, cette femme m'a voué une haine féroce. Elle vous aurait dit que j'ai coupé le propriétaire en soixante-quinze morceaux, que je n'en serais aucunement surpris.

— Ce n'est pas de cela qu'elle vous accuse. D'ailleurs, j'ai un grief personnel contre vous. En admettant que vous m'ayez donné par inadvertance une vieille carte, vous saviez où me trouver, et vous auriez pu tenir la promesse que vous m'aviez faite de me rembourser l'argent que vous m'avez gagné... ou volé...

Placide, à ce mot, fit un geste de menace, et feignit de maîtriser, avec effort, sa colère.

— Oh ! dit-il, en serrant les poings.

— ... Et de plus continua l'ancien moine, une partie de vos autres bénéfices.

— Alors, vrai, vous ne savez rien ? demanda le gommeux d'un air dubitatif. Vous avez pourtant dû voir ce qui s'est passé chez la marquise.

Gustave ne put réprimer un certain trouble, qui n'échappa pas à son interlocuteur.

— Tiens ! pensa celui-ci, est-ce que, par hasard, le vicomte aurait de son côté, quelque secret d'une nature compromettante ? Au fait, où diable était-il passé, au moment où le policier s'est révélé, sous l'habit, chargé de décorations, du général péruvien ? Je me rappelle qu'il n'était plus auprès de moi.

— Je n'ai rien vu, répondit le défroqué, après quelques secondes d'hésitation ; j'ai été pris, tout à coup, d'une syncope et j'ai glissé sous la table. Quand j'ai repris mes sens, il n'y avait plus personne dans le salon, et toutes les lumières étaient éteintes. Heureusement, j'ai trouvé dans la cuisine, une porte ouverte, donnant sur l'escalier de service, et la concierge, me prenant, sans doute, pour un domestique, m'a tiré le cordon, sans me demander d'explication.

— Et vous n'avez pas été surpris de vous trouver seul au milieu de l'obscurité, à une heure où la soirée aurait dû être dans tout son éclat.

— Si, je l'avoue. et maintenant encore, je ne m'explique pas...

— Sachez donc, mon cher vicomte, qu'un audacieux voleur s'était glissé parmi les invités de M^{me} de Castelbonde. Il attendit que j'eusse gagné une très grosse somme, à peu près trente mille francs. Alors, déboutonnant son habit, il exhiba une écharpe de commissaire de police et nous enjoignit de cesser la partie. Il ordonna à tout le monde de s'en aller, et comme j'allais prendre mon chapeau, il me toucha le bras en me disant : « Restez, vous ! » Je protestai, mais en vain. Il me fit monter dans une voiture sans numéro, qui attendait de-

vant la porte de la maison, et dont le cocher était un de ses complices.

« — Vous vous expliquerez tout à l'heure, répondit-il « à toutes mes réclamations, et si vous n'êtes pas coupable, je vous mettrai immédiatement en liberté.

« — Mais de quoi suis-je accusé ? lui demandai-je.

« — Patience ! vous ne tarderez pas à le savoir.

Convaincu que j'étais victime d'une méprise et fort de ma conscience, je suivis le faux policier ; mais à peine étais-je dans la voiture qu'il me bâillonna et me ficela les bras et les jambes, pendant que le cocher lançait son cheval au grand trot. Nous roulâmes ainsi pendant une heure, sans que je puisse savoir quelle direction nous prenions, car les stores étaient baissés. Enfin, la voiture s'arrêta ; on me banda les yeux ; un des bandits me prit par les pieds, l'autre par la tête, et ils me transportèrent dans une cave, où ils me laissèrent seul, après m'avoir ôté le bandeau qui m'aveuglait.

« Le lendemain, celui qui avait joué le rôle de commissaire de police entra dans ma prison, me débarrassa de mon bâillon et me dit :

« — Criez si vous voulez : personne ne peut vous entendre. Je viens vous offrir la liberté, mais à une condition ; je sais que vous êtes un homme d'honneur ; vous allez me jurer de ne pas révéler à la police... à la vraie, ajouta-t-il avec un sourire, de démon, votre mésaventure de cette nuit. Mon camarade et moi, nous voulons jouir en paix de la petite fortune dont vous nous sommes redevables. »

« Je refusai avec indignation.

« — À votre aise » dit le voleur.

« Et il sortit. Le lendemain et les jours suivants, il revint à la charge. Je demeurai inébranlable. On m'avait délié les bras, pour que je pusse manger, mais mes jambes étaient toujours garrottées. On me donnait, matin et soir, quatre pommes de terre bouillies ; rien de plus. Et pour boisson de l'eau vaseuse.

— C'est horrible ! murmura Gustave très ému.

— Hier matin, continua Beaupton, mon bourreau me demanda, comme d'habitude, si j'étais disposé à lui donner la parole d'honneur, en échange de laquelle il m'offrirait la liberté. Ma réponse fut négative. « — En ce cas, dit-il, « vous n'aurez plus à manger ; votre nourriture finirait « par absorber les bénéfices que votre capture nous a procurés. » Et le monstre se retira. Le soir, à l'heure où il avait l'habitude de m'apporter ma maigre pitance, il vint me demander si j'avais changé d'avis. — Non ! lui dis-je. Je l'accablai d'injures, mais il ne m'écouta pas et sortit en ricanant. La faim, cependant, commençait à me talonner. Toute la nuit, j'endurai des souffrances atroces. Ce matin, quand je reçus la visite du scélérat, qui voulait me faire mourir de faim, j'étais à bout de forces ; la torture avait dompté mon énergie. Je murmurai d'une voix qu'on entendait à peine : « Je jure de ne pas vous dénoncer ; donnez-moi une pomme de terre », et je mévanouis.

Je ne tardai pas à reprendre connaissance. On m'avait délié les jambes, et je n'étais plus dans la cave, mais dans une chambre claire, ayant vue sur une cour. Les deux gredins qui m'avaient séquestré étaient auprès de moi ; ils m'obligèrent à répéter mon serment ; après quoi ils me servirent un déjeuner substantiel et me firent passer dans la cour, où la voiture qui m'avait amené était attelée d'un magnifique cheval anglais. Pendant ma captivité on y avait adapté des stores pleins, en bois. Je pris place à l'intérieur, avec le faux commissaire de police ; l'autre bandit monta sur le siège. Nous roulâmes longtemps, sans qu'aucun indice pût me révéler l'itinéraire que nous suivions. On me fit descendre sur la place de Courcelles en face de la gare, et dès que j'eus mis pied à terre, la voiture repartit à fond de train. Voilà, cher vicomte, le récit exact de l'événement, par suite duquel je n'ai pas pu vous porter les fonds que vous attendiez. Il y a une heure à peine que je suis libre ; sans un sou

dans ma poche, je rentrais pédestrement dans Paris, quand une heureuse inspiration m'a fait traverser le parc Monceau. Je ne m'attendais certes pas à vous rencontrer, mais je me félicite du hasard qui m'a permis de vous expliquer ma mystérieuse disparition. Je n'aurais pas manqué, d'ailleurs, de passer aujourd'hui même à votre hôtel, tant j'avais hâte de vous serrer la main. »

L'ex-père Zéphirin, en sa qualité de menteur fieffé, aurait dû concevoir quelques doutes sur la véracité de l'histoire romanesque inventée par Placide ; cependant, il n'eut pas le moindre soupçon et se jeta dans les bras de son ancien ami, en lui demandant pardon et en pleurant comme un veau.

Quant à l'aimable gommeux, il était enchanté du dénouement de l'entrevue. Son arrestation n'avait pas eu de suites graves, non plus que celle de la marquise de Castelbonde. Cette noble dame cumulait la profession de proxénète avec celle de directrice d'un tripot ; elle aurait pu faire des révélations très compromettantes pour plusieurs personnages haut placés, piliers de l'ordre moral, champions de l'Eglise, de la famille, de la propriété, etc., etc., ce qui ne les empêchait pas de se délasser des soucis de la politique, dans les boudoirs discrets de la marquise, soit avec des petites filles excessivement mineures, soit avec des garçons imberbes et grassouillets.

Quel scandale affreux, si M^{me} de Castelbonde eût dévoilé les turpitudes de ces sommités seize-mayeusnes ! Aussi n'eut-elle pas de peine à obtenir sa liberté, celle de sa bonne et celle de son ami Beaupiton, dont le concours lui était fort utile pour dévaliser ses naïfs invités.

Cependant, elle crut devoir interrompre pendant un certain temps ses grandes réceptions, et se contenter provisoirement des ressources, — assez abondantes, du reste, — que lui procurait le proxénétisme. Placide avait donc des loisirs, lorsqu'il rencontra le soi-disant fils de Christophus Cocktail ; il n'avait pas eu l'audace de cher-

cher à le revoir, ne prévoyant pas qu'il accepterait aussi bénévolement l'explication de la flouerie dont il avait été victime. Quand il le vit si bien disposé, il bénit le hasard qui lui envoyait une dupe aussi facile à exploiter.

— Ça tombe rudement bien ! pensait-il, tandis que l'ancien frocard essuyait ses larmes ; ma bourse commence à être légère, et le diable m'emporte si je sais comment j'aurais fait pour la regarnir, en attendant la réouverture des salons de cette chère marquise.

— De grâce, mon ami, supplia Gustave, dites-moi que vous me pardonnez d'avoir soupçonné votre loyauté.

— Oui, oui, c'est entendu, ne parlons plus de ça, répondit Beaupiton. Ah ça ! qu'êtes-vous devenu, vous, très cher, depuis que nous ne nous sommes vus ? Avez-vous retrouvé votre bien-aimée, la fille du féroce Malicorne, qui vous faisait une si belle peur ?

L'ex-capucin tressaillit. La question du gommeux lui rappelait les histoires fantastiques qu'il lui avait contées sur ses amours et sur sa position sociale, et il se demandait s'il devait lui avouer la vérité ou corriger ses premiers récits par un nouveau mensonge. Dans tous les cas ; il fallait qu'il le mit au courant de sa situation actuelle ; la plus élémentaire prudence l'exigeait. Il le comprit et, passant son bras sous celui de l'ami dont les circonstances douloureuses l'avaient, quelque temps, séparé, il lui parla en ces termes :

— Mon bon Placide, j'ai une confidence à vous faire : je ne m'appelle pas Andoche de Saint-Zéphyr et je ne suis pas vicomte.

— Ah bah ! s'écria Beaupiton, au comble de la surprise.

— Je suis un enfant naturel, continua Gustave ; à l'âge de cinq ans, j'ai été séparé de mes parents, et c'est tout récemment, pendant que vous gémissiez dans une horrible cave, que j'ai retrouvé l'auteur de mes jours : un Anglais deux fois millionnaire.

L'œil de Placide — celui qui n'était pas caché par son monocle, — étincela. Puis, d'une voix cupide :

— Permettez-moi de vous féliciter, mon cher... A propos quel est votre nom, maintenant ? dit-il en pressant la main de son digne ami.

— Gustave, répondit celui-ci ; et mon père, ajouta-t-il, se nomme Christophus Cocktail.

— C'est harmonieux. Dites-donc, vous me présenterez à ce respectable insulaire ?

— Dès ce soir, si vous voulez ; venez dîner avec nous. Il y a toujours table ouverte pour les amis et connaissances. Papa est très généreux.

— Tant mieux pour vous, heureux gaillard... à condition toutefois, qu'il n'écorne pas votre héritage.

— Oh ! il n'y a pas de danger ; ses moyens lui permettent d'exercer largement l'hospitalité.

— Et vous êtes fils unique ? M. Cocktail n'est pas marié ?

— Je suis à moi seul toute sa famille, mais s'il n'a pas d'épouse légitime, il a une maîtresse.

— Chez lui ! demanda Beaupiton, sans remarquer que le visage de Gustave s'était soudain rembruni.

— Oui, chez lui, et vous la connaissez, cette maîtresse.

— Moi ?

— Vous. C'est Olympia, mon cher !

— La fille de Malicorne ?

Sur ce point, le défroqué jugea inutile de détromper Placide.

— Précisément, dit-il ; et à ce propos, j'ai une recommandation à vous faire. Vous rappelez-vous que vous vous étonniez de la manie que j'avais de ne vouloir jamais me décoiffer ?

— En effet, mais quel rapport ?...

— Mon cher, j'avais la tonsure des capucins !... Oui, j'ai été moine. A présent, ça ne se voit plus ; mes cheveux ont repoussé.

— J'en suis charmé, mais je ne vois toujours pas...

— Mon père, avant de savoir que nous étions unis par

les liens de la plus étroite parenté, m'avait rencontré une fois, alors que j'étais encore vêtu du froc monacal, et une autre fois, en costume civil et accompagné d'Olympia. Comme il eût été inconvenant qu'elle fût la maîtresse du père après avoir été celle du fils, elle a fait croire à son nouvel amant que je n'avais été autre chose que son confesseur. Vous voilà prévenu ; je compte que vous laisserez papa dans sa douce illusion.

Placide jura d'être discret et de ne lâcher aucune parole imprudente. Les deux amis passèrent le reste de la journée ensemble, prirent quelques verres d'absinthe pour fêter l'heureux jour qui les réunissait, et, à l'heure du dîner, firent leur entrée dans la salle à manger de Cocktail, qui accueillit très gracieusement l'invité de son fils, Olympia répondit avec aisance au salut du gommeux, qui évita toute allusion à leur première rencontre.

Deux autres personnes dinaient ce soir-là chez l'Anglais : Olga et André Brouage. Le repas fut copieux, délicat, largement arrosé de vieux vins des meilleurs crus et animé, du potage au dessert, par la gaieté des convives. Seul, Gustave était toujours un peu sombre ; il ne pouvait parvenir à se consoler des rigueurs de l'ancienne visitandine.

— Mon fils, dit Christophus, quand on eut servi le café, accompagné de plusieurs boîtes de délicieux havanes et de cigarettes des marques les plus renommées, j'ai une nouvelle à l'apprendre. Ça s'est décidé aujourd'hui. Nous quittons Paris demain pour aller passer un mois en province.

— Ah ! fit Gustave, et où allons-nous ?

— A Potinville. Olympia et ses camarades ici présents sont engagés à l'Alcazar pour trente représentations. J'ai déjà retenu, par un télégramme, tout le premier étage du principal hôtel de la ville, afin que nous logions tous ensemble ; c'est plus amusant. Si M. Beaupiton, ton ami, veut venir avec nous, il y a une chambre à sa disposition. Voilà comme je suis, moi !

— J'accepte avec bonheur s'écria Placide ; en vérité, monsieur Cocktail, vous êtes d'une amabilité qui... que...

— Très bien ! jeune homme, je vous tiens quitte de la fin du compliment. Soyez à la gare du Nord demain soir à quatre heures, et ne vous occupez pas de votre billet ; Je me suis assuré un wagon-salon, dans lequel il y a place pour tous.

La soirée s'acheva aussi joyeusement qu'elle avait commencé. Le lendemain, Christophus, Olympia, Gustave, Stanislas, André, Olga et Beaupiton parlaient pour Potinville par l'express de 4 h. 1/2 et arrivaient à 7 h. 3/4 dans cette noble cité.

CHAPITRE XIX

REFROIDISSEMENT COMPLET DU CAPUCIN

Un volcan hebdomadaire. — Hldefonse Cagnardin en tête à tête avec Olympia. — La vengeance d'un magistrat. — Découverte du vrai Coco. — Mon père !... Mon enfant !... — Arrivée du père Sosthène dans une réunion où on ne l'attendait pas. — Beaupiton séduit M^{me} Cagnardin. — L'évanouissement de M^{me} Bézuchet. — Conclusion.

Le succès des artistes parisiens fut immense. Olympia surtout fut couverte d'applaudissements et de fleurs. L'élite de la société Potinilloise (côté des hommes) assiégea, dès le lendemain de la première représentation, la porte de l'appartement de la jolie chanteuse, qui fut obligée de recevoir cette foule enthousiaste par séries de huit à dix, et de n'accorder à chaque série qu'un quart d'heure d'audience au maximum. Si elle n'avait pas procédé ainsi, la plus grande partie de son temps eût été absorbée par des réceptions fastidieuses. Elle préférait de beaucoup rester avec ses camarades, et nous devons lui rendre cette justice que, pendant toute la durée de son séjour dans le chef-lieu de l'Eure-et-Cher, elle fut d'une sagesse exemplaire. Nous ne voulons pas dire qu'elle n'eût de

rapports intimes qu'avec Cocktail, mais sa fantaisie ne s'égara pas en dehors de son cercle habituel. Christophus n'avait pas un tempérament volcanique, ou, du moins, la lave qui avait pu autrefois bouillonner en lui et se répandre en de fréquentes éruptions, était considérablement refroidie. C'était encore tiède, mais ça ne flambait plus qu'à intervalles assez éloignés : une fois par semaine, peut-être... et encore ?...

Ajoutons, sans métaphore, que le brave Anglais n'était pas jaloux. Quand il était seul dans sa chambre, il ne s'inquiétait pas de ce qui pouvait se passer dans celle d'Olympia. La liberté entière qu'il lui laissait, ne songeant même pas à se demander quel usage elle en faisait, rend d'autant plus méritoire l'excessive modération dont elle fit preuve, en n'ouvrant sa porte, après l'extinction des feux, qu'à Stanislas Phalempin, et, le plus souvent, à la blonde Olga, — ce qui, n'est-ce pas, était bien innocent, et ne pouvait avoir d'autre but qu'un échange de pures et naïves confidences de jeunes filles.

Placide Beaupiton essaya bien de nouer avec elle une petite intrigue amoureuse, mais elle le repoussa avec une vertueuse énergie.

— Comment diable ! se disait-elle, ai-je pu un seul instant trouver des attraits à cette espèce de polichinelle en papier mâché ? Il est simplement affreux !

Gustave aussi renouvela ses tentatives, espérant que le manque de distraction et l'air de la province la rendraient plus sensible à ses souffrances. Ce fut en vain : l'ex-visiteuse fut sans pitié pour l'ancien frocard.

Parmi les personnages importants de Potinville, qui voulurent entrer en relations soit avec Olympia, soit avec son amie, quelques-uns eurent l'habileté de s'adresser à Cocktail. Ceux-là comprenaient que l'insulaire était, en quelque sorte, le chef de la troupe parisienne et qu'en cultivant sa connaissance, ils auraient de continuelles occasions de se trouver avec les deux femmes. On sait que Christophus était d'un abord facile ; il n'accueillait certes

pas le premier venu, mais les personnes recommandables soit par leur situation, soit par leurs mérites personnels, étaient sûres d'être parfaitement reçues par lui

Un jour qu'il était seul avec Olympia, un domestique lui apporta une carte, en lui disant :

— Monsieur, le monsieur dont le nom est là-dessus, demande si vous pouvez le recevoir.

Cocktail lut :

I. CAGNARDIN

Président de la Cour d'appel

— Connais pas, dit-il à demi-voix.

Et tout haut :

— Faites entrer.

Un instant après, la porte s'ouvrit de nouveau et M. Cagnardin parut. A sa vue Olympia poussa un petit cri ; elle avait devant les yeux l'homme qu'elle avait pris pour un agent du père Sosthène, le gros bouffi qui, pour faire ses farces à Paris, s'affublait du pseudonyme de Gontran de Belminet.

— Tu connais donc monsieur ? demanda Christophus, en offrant un siège au magistrat.

— Je l'ai cru tout d'abord, répondit-elle, mais j'étais sans doute abusée par une ressemblance.

Ildefonse Cagnardin s'inclina.

— Ainsi, monsieur, lui dit *ex-abrupto* la chanteuse, vous êtes, bien réellement, président de la cour d'appel ?

— Sans doute, mademoiselle, et j'avoue que votre question m'étonne.

— Oui, en effet, elle est un peu bizarre ; excusez-moi. Une idée folle m'était passée par la tête.

— Comme on voit bien qu'elle a un assassinat sur la conscience ! pensa l'inamovible.

La conversation prit une tournure banale. Cependant, au bout d'un quart d'heure, Cagnardin ne paraissait pas encore disposé à lever le siège ; il dévorait la jeune

femme des yeux et paraissait ne pas pouvoir détacher son regard de ce charmant visage.

Depuis quelques minutes, Christophus s'agitait sur sa chaise. Tout à coup, il s'élança vers la porte, en disant avec une extrême volubilité :

— Je vous demande pardon... Une affaire urgente... Pas moyen de différer... Je reviens dans un instant.

Ildefonse et Olympia restèrent seuls.

L'amoureux magistrat saisit la main de l'ancienne nonne et, la pressant tendrement :

— Vous savez que je vous adore, murmura-t-il ; me laisserez-vous languir plus longtemps ?

A ces mots, la chanteuse éclata de rire.

— Eh bien ! vrai, dit-elle, vous avez une drôle de manière de languir ! Il paraît que ça vous engraisse. Pour peu que vous languissiez encore quelques jours, vous aurez tout à fait l'air d'un tonneau planté sur deux allumettes.

Le magistrat devint rouge comme une langouste bouillie. Il avait la prétention d'être encore très séduisant pour son âge ; aussi fut-il horriblement vexé.

Il parvint pourtant à se contenir et, s'efforçant de donner à sa voix grêle et fausse, des inflexions caressantes :

— Je vous en supplie, dit-il, ne soyez pas si cruelle.

Mais au lieu d'attendrir la jeune femme, cette prière et la pantomime qui l'accompagna redoublèrent son hilarité.

— Ah ! ah ! ah ! ah ! fit-elle, en se tenant les côtes, vous ne pouvez pas vous figurer combien vous êtes amusant dans ce rôle-là ! Il me semble que l'hippopotame du Jardin des Plantes me fait une déclaration.

C'était plus qu'Ildefonse n'en pouvait supporter, sans perdre patience.

— Vous vous moquez de moi, dit-il, vous avez tort. Comme je vous l'ai déjà dit une fois, je sais tout : prenez garde !

Il s'attendait à voir Olympia s'affaisser tremblante à ses

pieds. Loin de paraître épouvantée, elle continua à rire, et, le regardant bien en face :

— Je ne suis plus aussi naïve que je l'étais le jour où votre vilaine frimousse m'est apparue à la portière d'un wagon à Argenteuil ; vous ne me faites pas peur, monsieur Cagnardin, lui dit-elle.

Il allait riposter, quand Christophus rentra, le visage souriant. Le magistrat se dédommagea du silence qu'il était obligé de garder, en lançant à l'artiste un regard furieux. Celle-ci ne fut pas plus émue par ce regard qu'elle ne l'avait été par la menace verbale. S'adressant à l'Anglais, qu'elle ne tutoyait pas devant les étrangers :

— Si vous voulez me faire un grand plaisir, lui dit-elle, vous insisterez pour que monsieur vienne nous voir souvent. Pendant votre courte absence, il m'a raconté les choses les plus désopilantes. J'en ris encore.

— Prié par une aussi jolie bouche, répondit galamment Cocktail, M. Cagnardin ne manquera pas, je pense, d'être un des hôtes les plus assidus de ce salon, aussi longtemps que nous resterons à Potinville, n'est-il pas vrai, monsieur le président ?

Ildefonse grimaça un sourire, balbutia un remerciement, et sortit résolu à se venger.

Peu à peu, cependant, le calme lui revint, et il chercha à se persuader qu'Olympia avait voulu plaisanter, mais qu'au fond, elle n'était pas éloignée d'accéder à ses désirs.

— Peut-être m'y suis-je mal pris, se dit-il ; au lieu d'être langoureux, j'aurais dû me montrer audacieux, entreprenant... J'essaierai de ce système, et j'ai dans l'idée que je réussirai.

Plein d'espérance, il retourna plusieurs jours de suite à l'hôtel où logeaient les Parisiens. Il eut deux fois la chance de trouver l'ex-visitandine seule, il employa tous les moyens pour la séduire : marivaudage, impertinence, brutalité, offre d'une forte somme, mais il n'arriva qu'à se convaincre de l'inutilité de ses efforts.

— Ah ! c'est ainsi ! dit-il enfin, eh bien ! puisque je ne puis triompher de la vertu de cette criminelle (il la croyait toujours vertueuse), tant pis pour elle ! Je vais la livrer à la justice et son complice avec elle. Elle regrettera alors, mais trop tard, de m'avoir dédaigné.

Ayant pris cette résolution, il voulut mettre un certain raffinement dans sa vengeance, humilier l'orgueilleuse fille en donnant le plus de retentissement possible à son arrestation.

L'Alcazar devait faire relâche le surlendemain du jour où Cagnardin, renonçant à poursuivre une conquête impossible, l'amoureux s'était définitivement effacé devant l'implacable représentant de la loi. A l'occasion de ce soir de congé, Christophus Cocktail avait convié quelques personnes de la ville à un grand dîner. Le président de la cour d'appel était au nombre des invités.

C'est à la fin de ce repas qu'il décida de faire éclater le coup de théâtre qui devait le venger du dédain d'Olympia.

Pour exécuter son plan, il envoya à Christophus une lettre d'excuses par laquelle il l'informait qu'une affaire excessivement grave l'empêcherait d'assister au dîner, mais qu'il espérait avoir le plaisir de venir lui serrer la main dans le courant de la soirée.

Inutile de dire qu'il s'était bien gardé de dire à sa femme qu'il était en relations avec des chanteuses ; on avait jasé néanmoins dans la ville, en le voyant entrer fréquemment à l'hôtel où logeaient ces dames, et un écho des cancanes qu'on faisait à ce propos, était arrivé aux oreilles de M^{me} Cagnardin — née de Lestoupiat-Cabirèche, ainsi que le mentionnait ses cartes de visite, — mais il avait expliqué à cette noble dame qu'il allait voir un magistrat anglais, de passage à Potinville, et non pas les jeunes personnes descendues dans le même hôtel. De la sorte, les apparences étaient sauvées.

Constatons enfin, avant de raconter l'épisode dramatique qui sera le dénouement de cette véridique histoire,

que jusqu'au jour du grand dîner offert par Cocktail, le président de la Cour d'appel n'avait été vu ni par Beau-piton ni par l'ex-père Zéphirin. Ces deux bons jeunes gens se consolaient tous les jours, et du matin au soir, par de longues promenades dans la campagne, agrémentées de stations aux guinguettes qu'ils rencontraient, de l'insuccès de leurs tentatives auprès d'Olympia.

Le commencement du festin auquel M. Isidore Cagnardin n'avait pas voulu prendre part, fut un peu froid, un peu guindé; mais la glace ne tarda pas à se rompre, et au second service, les éclats de rire et les joyeux propos se mêlaient au cliquetis des couteaux et des fourchettes. Les convives étaient nombreux, et quoique l'élément féminin ne fût représenté que par les deux chanteuses et trois actrices du Grand-Théâtre, la verve d'Olga et la gaieté bruyante de son amie, suffisaient à donner l'entrain qui fait généralement défaut aux réunions manquant de femmes.

Vers la fin du repas, Christophus, qui était assis entre une des trois dames potinilloises et André, devint communicatif et, se tournant vers le jeune homme :

— Je suis véritablement heureux, lui dit-il; vous ne savez pas, mon cher André, que j'ai été vingt ans séparé de mon fils, et que je l'ai retrouvé, tout récemment, par un hasard presque miraculeux.

— Hélas! soupira l'amoureux de Georgette.

— Comment, hélas! vous êtes mécontent que j'aie retrouvé mon enfant?

— Non, non, pardonnez-moi; je ne puis, au contraire, être indifférent à votre bonheur, mais vous venez de me rappeler que je suis, moi, dans la triste situation où se trouvait votre fils, avant que le hasard ne vous eût réunis.

— En vérité? Ah! mon pauvre ami, je regrette de vous avoir altristé. Mais ne perdez pas espoir: s'il ne faut que de l'or pour retrouver vos parents, vous les reverrez, car il n'est rien que je ne me sente disposé à faire pour vous.

— Que vous êtes bon! Malheureusement, je n'ai pas d'indices suffisants. Je ne connais même pas le nom de mon père. On l'appelait... c'est absurde!... On l'appelait Fifi.

— Hein?... que dites-vous?... s'écria Christophus tout ému... Et votre mère, savez-vous comment on la nommait?

— Oui; encore un sobriquet, mais plus joli: Fleurette.

Cocktail se leva de table si précipitamment qu'il renversa sa chaise derrière lui. Toutes les convergations s'arrêtèrent. Tous les regards se fixèrent sur le visage bouleversé de l'Anglais.

— Parlez encore André, dites-moi tout ce que vous savez au sujet de votre enfance, reprit Christophus, d'une voix tremblante.

— Bien volontiers, répondit le jeune homme; je suis né rue de la Huchette; une excellente femme, une artiste a pris soin de moi; j'avais quinze ans quand elle est morte, en me donnant un portefeuille contenant des papiers qui, m'a-t-elle dit, peuvent m'aider à retrouver l'auteur de mes jours.

— Et... ces... papiers? balutia Cocktail en tendant les mains.

— Les voici, dit André.

Il tira en même temps, de sa poche, un portefeuille que Christophus saisit et ouvrit avec une vivacité incompréhensible pour tous les témoins de cette scène, excepté pour Olympia et pour le faux Gustave qui commençaient à pressentir ce qui allait se passer. L'ancien moine était blanc comme la nappe; il paraissait n'avoir plus une goutte de sang dans les veines.

— Voyons! voyons! voyons! répétait Cocktail en défaisant avec peine, tant ses mains tremblaient, les quelques feuilles jaunies qu'entourait un cordon de soie.

Il vit d'abord une photographie de Fleurette, puis un fragment d'une des lettres écrites par lui après son

départ pour Londres, enfin une attestation légalisée d'Etienne ne laissant subsister aucun doute sur l'identité du porteur de cette pièce.

— Mon enfant !... Dans mes bras !...

— Mon père !...

Les invités de Christophus Cocktail, en présence de cette scène inattendue ne pensaient plus à manger, et l'ex-capucin moins que tout autre. Ce malheureux, voyant sa supercherie découverte et comprenant qu'il n'avait plus qu'à disparaître, s'appretait à profiter de l'émotion générale, pour sortir, sans qu'on le vit, quand tout à coup la porte s'ouvrit et M. Ildefonse Cagnardin parut. Son attitude avait quelque chose de solennel.

— Où donc allez-vous, jeune homme ? demanda-t-il au défroqué qui avait déjà quitté sa place ; asseyez-vous, s'il vous plaît. Mesdames et Messieurs, je suis vraiment désolé d'apporter le trouble dans cette réunion joyeuse, mais le devoir est au-dessus des convenances. Il y a parmi vous deux personnes inculpées d'assassinat. En voici une, — le magistrat posa sa main sur l'épaule de l'ancien moine, — et l'autre est M^{lle} Olympia.

Ce petit discours faisant diversion à la scène précédente souleva un brouhaha formidable dans l'assistance. Cocktail, debout, fit signe qu'il voulait parler : quand le silence se fut rétabli, il s'exprima en ces termes :

— J'ignore si l'accusation que vous venez d'entendre est fondée ; dans tous les cas, je dénonce à l'indignation publique le misérable frocard, qui, par un mensonge impudent, a pu usurper à mon foyer la place à laquelle le brave garçon assis près de moi, a seul droit.

— A mon tour ! cria Beaupiton, dont la voix aigre pouvait à peine dominer les huées que chacun se faisait un devoir d'adresser à Zéphirin ; en admettant que M^{lle} Olympia soit coupable, je trouve étrange que son dénonciateur soit précisément son père, M. Malicorne, ancien dentiste. Cela est contraire aux lois de la nature ; cela est inhu...

— Ah ça ! qu'est-ce qu'il chante, celui-là ! interrompit Cagnardin ? Pourquoi diantre m'appellez-vous Malicorne et dites-vous que je suis le père de cette criminelle ?...

— Vous le niez ? hurla Placide. Ah ! Mesdames... ah ! Messieurs, il renie son enfant !!!

— Mais, mon brave homme, vous êtes fou, reprit le magistrat. Je suis le président de la cour d'appel de cette ville, et je n'ai jamais été dentiste.

— C'est vrai ! affirmèrent en chœur les Potinillois.

— Comment ! glapit le gommeux, qui, n'ayant plus rien à espérer de Zéphirin, n'avait pas de raison pour le ménager, comment ! cette canaille d'Andoche m'a trompé à ce point ! — car c'est lui, monsieur le président, qui m'a dit que vous vous appeliez Malicorne. Vous étiez alors à Paris ; vous...

— N'insistez pas, je vous prie, dit Ildefonse, se hâtant d'interrompre Beaupiton, dans la crainte qu'il ne fit des révélations indiscrettes, de nature à porter atteinte à sa renommée de sagesse et d'austérité ; venez me raconter cela demain, chez moi, ajouta-t-il tout bas.

— Je n'y manquerai pas, promit Placide, sur le même ton. — Très bien ! pensait-il, en même temps, voilà encore une bonne maison qui s'ouvre pour moi.

Olympia, stupéfaite de l'accusation portée contre elle, n'avait encore rien dit.

— Je demande la parole, dit-elle aussitôt qu'elle fut remise de son ébalissement. Le bonhomme qui prétend que je suis une criminelle est un vieux singe qui m'a tourmentée, ici et à Paris, pour obtenir mes faveurs ; naturellement, je l'ai envoyé dinguer, et cette espèce de porte-épée se venge en faisant courir des bruits idiots sur mon compte.

— C'est ce qu'il s'agira de démontrer au juge d'instruction, ma belle demoiselle, ricana Cagnardin ; je déposerai, quant à moi, que je vous ai vue, avec votre complice, sur les bords de la Seine, et que ce dernier.

croyant que personne ne l'observait, a jeté dans le fleuve deux colis contenant le cadavre dépecé d'un homme que vous aviez avoué avoir assassiné la nuit précédente.

— Moi, je vous ai avoué cela ? se récria la chanteuse qui n'avait pas la moindre souvenance de ce qu'elle avait raconté au gros bouffi dans un café voisin de la gare du Nord, pendant qu'elle attendait Zéphirin.

— Parfaitement. Peut-être n'erez-vous aussi que le cadavre ait été jeté à la Seine !

— Le cadavre ?... Ah ! ah ! ah ! elle est bien bonne, celle-là ! dit Olympia, en éclatant de rire.

— En voilà assez ! déclara le magistrat. Monsieur le commissaire de police, faites votre devoir.

En disant ces mots, il avait ouvert la porte derrière laquelle se tenait le fonctionnaire chargé d'arrêter les accusés.

Mais au moment où ce dernier allait mettre la main au collet du père Zéphirin, un personnage nouveau, vêtu du froc monacal, fit son entrée. En voyant une réunion nombreuse dans laquelle se trouvaient des femmes, ce moine parut surpris.

— Le père Sosthène ! murmurèrent à la fois le défroqué et l'ex-visitandine.

C'était bien le supérieur des capucins de Saint-Germain-en-Laye qui était venu à Potinville pour voir son vieil ami Ildefonse et causer avec lui de la situation politique, en général, et de l'avenir de l'« Ordre-moral », en particulier. Il était allé, en descendant du train, au domicile du président, où M^{me} Cagnardin lui avait dit que son mari était en conférence avec un magistrat anglais à l'hôtel du *Lapin couronné*. Il ne s'attendait pas à le trouver en aussi nombreuse réunion.

Mais comme le père Sosthène n'était pas homme à se troubler pour si peu, en revanche, il éprouva une surprise des plus vives en voyant son ancien pensionnaire et Marie-des-Anges, celle-ci éblouissante de toilette, autant que de beauté.

— Que se passait-il donc ici ? demanda-t-il.

Ildefonse le mit au courant des charges qui pesaient sur l'homme et sur la femme qu'il faisait arrêter.

— Mon cher ami, tu es un serin, lui dit le moine après avoir écouté ses explications dans un silence respectueux. Ce particulier est l'ancien trésorier de mon couvent, qui s'est sauvé en emportant la caisse ; quant à la jeune personne que tu accuses d'assassinat, elle était religieuse dans un cloître voisin et s'est évadée avec mon capucin. Pour ce qui est des colis jetés à l'eau, ils contenaient tout bonnement leurs habits religieux, et la preuve c'est qu'on les a repêchés il y a quelques jours. J'étais à Paris et je les ai vus. Ton commissaire de police n'a donc rien à faire ici ; car il ne me plait pas de porter plainte contre ce filou de père Zéphirin. Que veux-tu ? je suis plein de mansuétude, moi.

— Je ne vous en blâme pas, dit Cocktail ; mais j'exige, ajouta-t-il d'une voix tonnante, que ce gremlin qui s'est fait passer pour mon fils et qui a sans doute bien d'autres méfaits sur la conscience, sorte d'ici à l'instant, Tu m'entends, drôle !... Obéis, — et va te faire pendre ailleurs.

Après des scènes aussi émouvantes, les invités de Christophus n'avaient pas de plus vif désir que d'aller raconter à leurs amis et connaissances les incidents de cette soirée agitée. On se sépara donc presque aussitôt après le départ du défroqué.

Le départ des Parisiens eut lieu quelques jours plus tard. Ildefonse les accompagnait ; Olympia lui ayant accordé un généreux pardon, il s'était repris à espérer qu'il pourrait toucher son cœur.

Par contre, Beaupton restait à Potinville. Il s'était rendu à l'invitation du magistrat et avait manœuvré de façon à séduire M^{me} Cagnardin, qui l'avait décidé, sans trop de difficulté, à demeurer près d'elle.

André, — ou plutôt Gustave, car il a repris son véritable prénom, — a renoncé au café-concert pour se con-

sacrer à la vie de famille dont il a été si longtemps sevré. Georgette a quitté également son emploi. Son amant lui a promis de l'épouser, et il n'attend que d'être régulièrement reconnu par son père pour tenir sa promesse.

Hdefonse Cagnardin n'a passé qu'une semaine à Paris, et voici dans quelles circonstances il en est parti pour retourner à Potinville :

Il n'était arrivé, on s'en souvient, à la soirée de Cocktail, qu'après l'épisode attendrissant à la suite duquel Zéphirin avait été convaincu d'imposture. Il ignorait donc comment cette découverte avait eu lieu et, d'ailleurs, ne se souciait guère d'en être informé.

Un jour qu'il se promenait avec Christophus et le vrai Gustave, la conversation tomba sur les fredaines des jeunes gens.

— Moi déclara orgueilleusement le magistrat, j'avoue que j'ai fait les miennes, ce qui ne m'empêche pas, du reste, de continuer dans la mesure de mes moyens. J'étais fort, surtout, pour enlever les femmes des autres. Et tenez !... j'ai précisément besoin de passer chez moi. Si vous voulez m'accompagner, je vous montrerai ma concierge, la respectable M^{me} Bézuchet. Il y a environ vingt ans, — c'était une jolie fille, alors, — je l'ai soufflée à un type que je ne connaissais pas, mais qui était, paraît-il, un drôle de bonhomme. Il l'avait gratifiée d'un moutard et avait dû, ensuite, retourner dans son pays. C'était un de vos compatriotes, mon cher Cocktail. Bien entendu, je ne me suis pas embarrassé du marmot. Pas drôles, les mioches !... Bref, j'ai vécu quelque temps avec la susdite jeune personne. Je me suis marié pendant cette période avec M^{lle} de Lestoupiat Cabirèche ; mais le mariage est une affaire, n'est-il pas vrai ? qui n'empêche pas les sentiments. Un moment est venu, pourtant, où j'ai eu plein le dos de ma maîtresse ; n'ayant jamais eu à m'en plaindre, je l'ai récompensée en lui faisant épouser le sieur Bézuchet, et en obtenant, pour elle, la place de concierge dans la maison où j'ai mon

logement de garçon. Nous voici arrivés, vous allez la voir.

Les trois hommes montèrent à l'appartement du magistrat, qui était redevenu provisoirement Gontran de Belminet. La concierge, à ce moment, n'était pas dans sa loge ; une petite bonne occupait son fauteuil pendant qu'elle était allée faire une course dans le quartier. En passant, le gros bouffi pria cette suppléante de lui envoyer M^{me} Bézuchet dès qu'elle rentrerait.

Il n'attendit pas longtemps. Au toc toc bien connu de cette respectable dame, qui frappait au lieu de sonner, pour faire savoir que c'était elle, Gontran s'empressa d'aller ouvrir. Aussitôt qu'elle fut en présence de Christophus, un cri sortit de sa gorge :

— Fifi !!!

Et elle s'affaissa inanimée sur la chaise longue.

— Je m'en doutais ! dit Cocktail, en prenant M. de Belminet par les oreilles et en le secouant rudement. Ainsi, c'est toi, gremlin, continua-t-il, qui as poussé cette malheureuse à abandonner son enfant !... Tu mériterais... mais je suis trop heureux maintenant pour ne pas te pardonner !...

Et, comme emblème de pardon, il fit exécuter une volée de coups de botte dans la partie la plus charnue de son obèse personne. Cela fait, il descendit gravement avec son fils.

Le soir même, Hdefonse Cagnardin rentrait à son domicile, où il trouva sa femme, qui ne l'attendait pas sitôt, assise devant un petit diner fin entre Placide Beaupiton et le premier vicaire de Saint-Théodule. Depuis lors, elle n'a pas cessé de partager entre ces deux hommes, aussi équitablement que possible, son amour et ses bienfaits.

Au début, l'ecclésiastique a fait quelques scènes de jalousie, mais il a fini par accepter philosophiquement la situation. Placide et lui sont les meilleurs amis du monde.

De temps en temps, le gommeux fait un voyage à

Paris, pour opérer quelques raffles chez la marquise de Castelbonde, qui a repris ses grandes réceptions, mais il ne reste jamais longtemps absent de Potinville, où il compte se faire un nid douillet pour ses vieux jours.

Stanislas Phalempin est toujours le factotum de Christophus Cocktail. N'ayant rien de mieux à faire, il prend du ventre.

Olympia, — de même que son camarade André, mais pas pour la même cause, — a abandonné la carrière artistique. Elle trouvait que les concerts et les répétitions lui faisaient perdre beaucoup de temps qu'elle pouvait facilement employer d'une façon plus avantageuse. Elle est toujours avec Olga dans les termes de la plus étroite intimité, mais le sentiment ne l'empêche pas de s'occuper aux choses matérielles. Elle s'est mise en tête de devenir millionnaire, tout en menant la vie à grandes guides, et il est probable qu'elle y parviendra. Elle est déjà propriétaire d'une très belle maison de campagne à Ville-d'Avray.

Quant à ce pauvre Zéphirin, il a bien souffert, après avoir été chassé par Christophus Cocktail. Il a vécu quelques jours avec l'argent qu'il avait dans sa poche au moment de la catastrophe. Ensuite il s'est rendu au bureau de placement de la rue de Bondy, pour raconter sa mésaventure au directeur, et lui demander une autre position sociale; mais ce dernier l'a renvoyé brutalement et s'est empressé de déménager, de peur que Cocktail ne vint lui réclamer la forte somme indûment perçue. Cette précaution était superflue; car Christophus, certain d'avoir trouvé son fils, avait le cœur trop plein de joie pour penser à punir le filou qui l'avait trompé.

Sans ressources d'aucune sorte, Zéphirin a fini par comprendre la nécessité de travailler. Mais que pouvait faire l'ancien frocard? On l'a vu, tour à tour, tondeur de chiens, conducteur de chevaux de renfort pour les omnibus, ouvreuse de portières et ramasseur de bouts de cigares.

Enfin, découragé, dégoûté de la vie libre qui lui avait paru si séduisante autrefois, il se préparait à aller se jeter aux pieds du père Sosthène pour implorer son pardon, quand les décrets frappant les congrégations non autorisées, l'empêchèrent de mettre ce projet à exécution.

Il a cependant fini par trouver une position. Non loin de l'hôtel meublé de la rue des Martyrs, où nous l'avons vu se faire héberger gratis, après avoir eu le visage bariolé de couleurs vives, par de jeunes artistes montmartrais, se trouve un restaurant spécialement fréquenté par les femmes de ce quartier. S'il vous prend fantaisie d'entrer dans cet établissement, vous serez reçu par un gros homme au nez rubicond, et vous verrez trôner au comptoir une femme plus que mûre, mais affichant néanmoins des prétentions à la beauté.

L'homme n'est autre que le père Sosthène, et la femme portait le nom de sœur Saint-Louis-de-Gonzague au couvent des visitandines de Saint-Germain-en-Laye.

Zéphirin, ayant rencontré son ancien supérieur, lui a fait le récit de ses infortunes. Les grandes douleurs se consolent entre elles: Sosthène a ouvert ses bras à l'enfant prodigue, et lui a offert la place modeste, mais honorable de premier marmiton.

Avoir été successivement, capucin, vicomte, fils de millionnaire... et tomber si bas!...

Pauvre Zéphirin!!!

Combien il serait à plaindre, s'il n'avait la certitude consolante de recevoir, au ciel, la couronne due aux martyrs!...

FIN

TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
CHAPITRE I ^{er} . — Capucins et visitandines.....	5
II. — Capucin, visitandine et cocotte.....	46
III. — Comment le père Zéphirin trouva chez M ^{lle} Olga, bon souper, bon gîte et le reste.....	25
IV. — Où le père Zéphirin, après sa première rencontre avec Christophus Cock- tail, disparaît miraculeusement...	36
V. — A la recherche de Coco.....	51
VI. — Galanterie, terreurs et résolution virile de M. Gontran de Belminet.....	63
VII. — Où l'on voit un magistrat, amoureux d'une vierge, courir après elle en lui tournant le dos.....	77
VIII. — Intervention inattendue de la mar- quise de Castelbonde et de Placide Beaupiton.....	90
IX. — Du danger de sortir avec un pantalon déchiré au derrière.....	109
X. — Religieuse soufflée à un capucin.....	119
XI. — Une drôle de soirée au café-concert...	132
XII. — A Passaut d'Olympia.....	145
XIII. — Une réception chez la marquise.....	164
XIV. — Les émotions de Zéphirin.....	174
XV. — Décadence d'un capucin.....	185
XVI. — Auquel le lecteur est prié de mettre un titre.....	202
XVII. — La situation de Zéphirin se complique.	213
XVIII. — Deux amis qui se retrouvent.....	226
XIX. — Refroidissement complet du capucin.	236

COLLECTION P. FORT

PARIS — 46, RUE DU TEMPLE, 46 — PARIS

ROMANS DE MŒURS & D'AMOUR

Les Amours de Napoléon III, mémoires justement célèbres de Marguerite BELLANGER, sa maîtresse. Cet ouvrage, complet en un volume, très artistiquement illustré par Léon ROZE (30 dessins), ne saurait être mis entre toutes les mains, quoi qu'il soit la reproduction fidèle de l'édition originale de 1883. Personne, en effet, ne fut mieux placé que Marguerite Bellanger, « la Pompadour du dernier Empereur », pour raconter la vie de débauche du César et de sa cour. 3 fr. 50

La Cantharide, par V. JOZE, roman de mœurs franco-américaines, couv. en coul. de Jack ABEILLE 3 fr. 50

Paris-Gomorrhe, mœurs du jour, par Victor JOZE, Dessins de Jack ABEILLE, Paul BALLURIAU, Georges EDWARD. LUBIN DE BEAUVAIS, Luc LEGUEY, MALATESTA, Maurice NEUMONT, D. GALOP, couv. en couleur. 3 fr. 50

L'Amour à Paris, par Jules DAVRAY, un volume in-18 de 220 pages avec 20 dessins de L. VALLET de la *Vie Parisienne*, de José ROY et de FORAIN. Curieux volume donnant des aperçus inconnus sur la vie des femmes galantes à Paris, couv. illustrée et coloriée 3 fr. 50

La Prostitution à Paris, par le docteur PARENT-DUCHATEL, médecin en chef de la Prison Saint-Lazare et des Hôpitaux. Membre de l'Académie de Médecine, vice-président du Conseil de salubrité de la Ville de Paris. Curieuse étude sur la vie et les mœurs des prostituées et de leurs proxénètes. 1 fort vol. 3 fr. 50

L'Armée du Vice, par Jules DAVRAY, un volume in-18 Jésus, illustré de nombreux dessins par nos meilleurs artistes. Superbe volume de l'auteur de *L'Amour à Paris*, donnant tous les renseignements sur le vice et ses pratiques, ses prêtres et ses prêtresses, documents rares et inédits. 3 fr. 50

Cabotines d'Amour, par Lucien DESTELLE, récits intéressants, lestement contés et simplement exposés, initiant le lecteur à la vie d'une ballerine de café-concert. Un beau volume in 18 Jésus de 252 pages, orné de nombreux dessins de LACARRIÈRE, ROB ROY et ROCHER, couverture illustrée et coloriée. 3 fr. 50

Fleur de chair, par Frédéric DARGENTHAL, un beau volume de 252 pages, illustré de nombreux dessins inédits. Roman de mœurs. Aventures mouvementées d'une paysanne devenue cocotte. Scènes de la vie parisienne, couverture illustrée et coloriée. 3 fr. 50

Marchande d'Amour, *Maison Rosine*, par Jean BRUNO. Roman d'études initiant les lecteurs aux mystères des maisons de rendez-vous; beau volume inédit de 252 pages, illustré de nombreux dessins de Léon ROZE, couv. en couleurs de Victor SPANN. 3 fr. 50

Les Enfants d'une Gueuse, *Maison Rosine* (suite de *Marchande d'Amour*), par J. BRUNO. Romans tragiques de mœurs réalistes, illustré de 30 dessins inédits de Léon ROZE, couverture illust. en coul. 3 fr. 50

Les Vierges fin-de-siècle, par Jean BRUNO. Un beau vol. de 370 p., couv. en coul. par LACARRÈRE. 3 fr. 50

Ce roman, dans lequel l'amour honnête lutte à chaque page contre la passion inspirée par une courtisane et où l'on voit une femme outragée ne reculer devant aucun forfait pour arriver à satisfaire sa vengeance, est une histoire vraie qui a inspiré à l'auteur ses pages les plus pathétiques et les plus terribles.

La Jolie Faubourienne, par Charles BÉRARD, beau volume de 252 pages, illustré de douze compositions et de nombreux dessins inédits. 3 fr. 50

La lutte pour la vie est terrible chez les humbles et les faibles, et lorsqu'une femme est pauvre et jolie, les embûches tendues autour d'elle sont innombrables. Tout le monde s'intéressera donc aux aventures de la *Jolie Faubourienne*, cette jeune fille livrée à elle-même et se débattant au milieu des écueils parisiens. Ce livre d'amour et de passion contient, en outre, de curieuses observations sur un certain monde qu'il est utile de connaître pour s'en méfier.

Les Prostituées du Trône, grand roman historique de cape et d'épée, par Emile LAUMONT. 3 fr. 50

Afin d'augmenter l'attrait de ce volume d'un intérêt et mystérieux et puissant, qui ne contient pas moins de 396 pages, nombreux dessins inédits signés D. Mullet, forme une véritable illustration artistique que les amateurs désireront conserver.

Madame Mathurin, par Jérôme MONTI. Œuvre de haute valeur littéraire, qui fit grand bruit lors de son apparition, il y aura bientôt dix ans, et poursuivie devant la Cour d'assises de la Seine. 3 fr. 50

C'est à travers des péripéties multiples, tantôt gaies et tantôt tristes, que se déroule cette histoire de mœurs parisiennes.

Miserere, par Jérôme MONTI. Un beau vol. 276 p. 3 f. 50

Dans ce beau roman, l'auteur avec un rare esprit d'observation, nous fait envisager la femme sous un point de vue qui, convenant à sa nature convient aussi à nos plaisirs; c'est une belle et rare étude du cœur humain.

Babylone d'Allemagne (*Mœurs berlinoises*), par Victor JOZE. Un volume illustré de nombreux dessins de RAC LUTIN DE BEAUVAIS, etc., couverture en couleurs de TOULOUSE-LAUTREC. 3 fr. 50

L'Amour en Visite, par Alfred JARRY, roman d'aventures amoureuse es, illustré de nombreux dessins hors texte, couv. en couleurs de D. MULLET. 3 fr. 50

Croquis du Vice, par G. BRANDIMBOURG, ce beau volume, dont la couverture est de STEINLEN, contient en outre une composition de HEIDBRUNCK. Nomb. illust. par RADIGUET, d'ESPAGNAT et D. MULLET. 3 fr. 50

Le *Croquis du Vice* est une des études les plus documentées sur les vices de Paris, on pourrait même dire sur les vices de Province, car l'auteur, avec son talent bien connu, par-se en revue tout ce dont la névrose moderne est coupable: ce qui n'est pas peu dire

L'Arrière-Boutique, par Georges BRANDIMBOURG. roman de mœurs parisiennes, couv. de REDON, belles illustrations de JACQUES et D. MULLET. 3 fr. 50

Un des plus curieux romans de mœurs qui pour théâtre a l'*arrière-boutique* de ces magasins interlopes. Il se dégage pourtant de ces pages une idylle jeune et fraîche, un amour si doux, si tendre, que la femme la plus froide voudra se réchauffer à la lecture de ce roman.

L'Amoureuse Chasteté, par F. HAUSER, 1 vol. 3 f. 50

Roman d'amour dans toute l'acception du mot, toutes les femmes voudront lire ce beau livre et rester sous le charme qui se dégage de sa lecture.

Le Fils de l'Assassin, par Auguste VILLIERS. Un vol. in-18, couv. ill. coul., 30 dessins, 288 pages. 3 fr. 50

Roman moral et philanthropique, offrant un moyen de relever et de protéger les enfants des condamnés.

Le Pavé de Paris, par Aug. VILLIERS et A. DEYVANGAZE. Un fort beau volume de 480 p. et couv. ill. 3 fr. 50

Les Reines du Trottoir, par Aug. VILLIERS et A. DEYVANGAZE, curieuse et attachante étude sur la prostitution, les bas-fonds de Paris, et repaires de souteneurs. Un beau volume de 252 pages, illustré de 30 dessins et 15 en-tête de chapitres et culs-de-lampe par LACARRÈRE et JOANES, avec couverture coloriée. 3 fr. 50

Messieurs les Alphonses, (suite aux *Reines du Trottoir*), des mêmes auteurs, récit impressionnant sur les meurtres, vols et quat-apens commis par les souteneurs et les filles. Etude de mœurs réaliste. Un superbe volume de 276 p., ill. de plus de 30 dess. de nos meilleurs artistes, avec couv. ill. et col. 3 fr. 50

Minette (*Histoire d'une jeune fille sage*). Titre chaste, illustrations plus que drôles. 3 fr. 50

Cette belle Minette est une héroïne à la Paul de Kock. Elle se livre fort adrotement d'un tas d'aventures burlesques et galantes et arrive à l'honnête conjugale sèrèment ainsi qu'un bon jeune homme ayant jeté sa gourme. Je ne recommande pas ce livre aux jeunes filles à marier (il y en a beaucoup qui le trouveraient trop naïf).

Les Amours du Chevalier de Faublas, l'immortel chef-d'œuvre de LOUVER DE COUVRAY. Réimpression complète conforme à l'édition de 1787. Ill. de nombreux dessins inédits, couv. en coul. Complet en 3 vol. 2 fr.

Cœur immolé, par LOUIS LAJOURRETTE. Un magnifique volume sur papier de luxe; illust. de 4 lithographies hors texte, couv. illust. de JACK ABELLÉ. 3 fr. 50

Roman de mœurs contemporaines, étude approfondie et captivante que voudront lire tous ceux que passionne la belle littérature.

Fille ou Femme, par ANTONIN RESCHAL. Un volume, imprimé sur papier de luxe et orné de nombreuses illust. de DENIZOT, couverture illustrée. 3 fr. 50

Roman de mœurs parisiennes dans lequel l'auteur a su décrire d'une façon merveilleuse les dessous du cœur humain.

Une Innassouvie, par ANTONIN RESCHAL. Roman de mœurs parisiennes. Un volume in-8 illustré. 3 fr. 50

La Débauche, par LOUIS BESSE. Mœurs parisiennes (2^e édition). Un volume in-18 illustré. Couverture en couleurs de REDEL. 3 fr. 50

Le Désir, par GEORGES ROUXEL. Roman de mœurs. Un volume. In-18 illustré. 3 fr. 50

A Rebrousse poil, par PAUL ERNO. Nouvelles. Un volume in-16 illustré. 2 fr.

La Noce, par COUTURIER. Un grand album artistique, 29 planches en noir et en couleurs. 2 fr.

Les Femmes en chemise, par COUTURIER. Grand album de 29 planches en noir et en couleurs. 2 fr.

Nos Folles maîtresses, Grand album de 29 planches en noir et en couleurs. 2 fr.

COLLECTION ANTI-CLÉRICALE

La Bible Amusante, par LÉO TAXIL, avec quatre cents dessins comiques de FRED RICK.

Cet ouvrage célèbre est mis en vente sous forme de grande édition, format in-octavo écu, beau volume de 824 pages. En dehors de 400 splendides dessins qui sont, à eux seuls, une critique aussi joyeuse que complète des divers épisodes bibliques, cette édition contient un texte très développé (*obscure mille lignes*), comprenant les citations *textuelles* de l'Écriture sainte (avec indication des versets) et reproduisant toutes les réfutations opposées par Voltaire, Fréret, lord Bolingbroke, Tolland et autres savants philosophes. Cette œuvre remarquable, où l'auteur s'efface derrière tous les illustres critiques, en groupant tous leurs arguments et en les complétant par ses observations personnelles, est d'une importance capitale qui n'échappera à personne. C'est là un travail tout à fait nouveau, des plus instructifs, en même temps que d'une teneur agréable.

Le prix de vente de ce magnifique volume est de 5 francs.

La Vie de Jésus, par LÉO TAXIL. Un fort volume, illustré de 50 dessins comiques, du célèbre caricaturiste PÉRIX. Même format que la *Bible Amusante*, et son pendant, pour toute bibliothèque philosophique. 4 fr.

De l'avis général, cet ouvrage est le chef-d'œuvre de joyeux écrivain; sa verve y est introuvable; mais à côté de chaque plaisanterie moqueuse, se trouve la démonstration, à la fois sagace et érudite, des contradictions et des horreurs commises par les inventeurs et exploités du mythe Jésus-Christ. On s'instruit en s'amusant: Léo-Taxil vous fait toucher du doigt la bêtise de chaque légende, en citant avec précision les chapitres et les versets de l'Évangile: si bien qu'on découvre gaiement avec lui, tout le côté grotesque de chaque dogme, toutes les impossibilités des prétendus faits miraculeux ou soi-disant historiques, imaginés par les prêtres, et l'on s'étonne du degré d'abrutissement des pauvres dupes qui peuvent croire à ces sottises religieuses, aussi immorales que stupides. On ne saurait trop recommander cet ouvrage, qui est excellent pour la propagande.

Les Livres secrets des Confesseurs, dévoilés aux Pères de famille, par LÉO TAXIL. 2 fr.

Cet ouvrage reproduit les principaux livres et manuels qui sont en usage dans les grands séminaires et au moyen desquels les jeunes abbés s'instruisent des questions les plus délicates. Ce sont ces manuels secrets, ayant pour auteurs: le R. P. Debreyne, Mgr Bavier, Mgr Ciarel, etc., que les évêques ont toujours dérobés à la vigilance des gouvernements; car ces livres sont la preuve flagrante de l'enseignement abominable des séminaires et de l'horrible immoralité du confessionnal.

- Le Capucin enflammé**, roman comique, par le R. P. ALLELUIA, de l'Ordre de la Ste-Rigolade, 1 vol. i l. 3 fr. 50
- Le Couvent de Gomorrhe**, par Jacques SOLFFRANCE, roman historique. Mœurs abominables et mystères, horribles des communautés religieuses. Illust. 3 fr. 50
- Le Moine incestueux**, orgies des couvents, par Edmond FLORET. Un volume illustré. 3 fr. 50
- Lettres amoureuses d'un Ignorantin à son père.**
La mère en défendra la lecture à sa fille et même le père à son fils. Un volume. 2 francs.
- Confession d'un Confesseur**, par Gustave ÉTHER. A tous les maris! A tous les pères de famille! Qui veut faire l'ange, fait la bête. 1 beau vol. ill. 3 fr. 50
- Les Amours d'un Supérieur de Séminaire**, par Achille LE ROY. Un volume illustré. 3 fr. 50
- La Belle Dévote**, par Jean VINDEK, roman passionnel, couverture illustrée par Jack ABELLÉ. 3 fr. 50
- L'Alcôve du Cardinal**, par Jean VINDEK. Un fort volume illustré de nombreux dessins, dans lequel l'auteur dévoile toutes les turpitudes et les mensonges du clergé, couverture illustrée en couleurs. 3 fr. 50
- Les Débauches d'un Confesseur**, par Jean PAUPER, suivies des **Galanteries de la Bible**, par Evariste PARNY. 1 fort vol. ill. par LACARRIÈRE, couv. coul. 3 fr. 50

OUVRAGES DIVERS.

- Mariée sans Amour**, par Pierre DAX, Roman contemporain. Un volume in-18. 3 fr. 50
- Au Harem**, Emile DESCHAMPS. Mœurs orientales. Souvenirs vécus d'amour au Harem. Un charmant volume illustré de deux compositions de L. TENAILLE. 3 fr. 50
- Petit Zouzou**, Marc MARIO. Roman milit. 1 vol. 3 fr. 50
- Mariage forcée**, — Roman de mœurs. — 3 fr. 50
- Le Chariot de terre cuite**, Victor BARRICAND. Traduit de l'Indien. Pièce en cinq actes. 1 vol. 3 fr. 50
- Une Histoire d'Amour**, par Paul MARIETON. Un beau volume de 265 pages. 3 fr. 50
- Georges Sand! Alfred Musset, qui ne connaît ces deux célébrités littéraires, ce livre raconte l'histoire aussi serrée que possible, de l'attachante aventure d'amour qui unit ces deux grands écrivains depuis leur rencontre jusqu'à leur séparation.
- Au Temps d'Amour**, roman étonnant, par Paul ROUGER, couverture de Maurice NEUMONT. 3 fr. 50

- Naïs Vivette**, par René DUBREUIL, roman de mœurs, passionnant et attachant. Un magnifique volume sous couv. ill. et 4 lithog. hors texte de DILLON. 2 fr.
- Franc-Cœur**, par Ange REBELLE. Un volume, avec illustrations d'Alphonse GALLAIS. 3 fr. 50
- La Belle Simonne**, par L. DESSAIGNE; grand roman d'amour et d'espionnage; illustré de 140 compositions de LUDOVIC. L'ouvrage complet en 7 vol. Ensemble 10 f.
- Le Vice en Algérie**, par Marcel DEBIEFS. Un volume ill. de nomb. dess. de CLAVERIE, couv. coul. 3 fr. 50
- Curieuse étude de mœurs civiles et militaires de l'Algérie contemporaine.
- La Puissance des Ténèbres**, par le comte Tolstoï. Draine en cinq actes. 1 volume. 3 fr. 50
- Journal d'un Vaincu**, par Pierre DE LANO. Souvenirs vécus sur la Commune. 1 volume. 3 fr. 50
- L'Empereur Napoléon III**, P. DE LANO 4 v. 3 fr. 50
- Grands Hommes en Robe de Chambre: Nos Célébrités intimes**, par Charles Buet. 1 vol. 3 fr. 50
- Mon Voyage de Noces en Italie**, par M. G. DUHAMEL, préface de A. VACCARO. 1 vol de 270 pag. 3 fr. 50
- Les Filles du Commandant**, par Jonas LIE. Traduction d'Aline Toppélius. 3 fr. 50
- Comédies du XVII^e siècle**, introductions et notes, par Martel L'ANCHÈDE. 3 fr. 50
- Les Visi nnaires. La Sœur. Don Japhet d'Arménie. Le Pédant joué. La Mère coquette.
- Léonarda**, par BJORNBJERNE BJORNSEN. Traduction d'Auguste Monnier. 3 fr. 50
- La Formation des Mondes**, par Eug. TURPIN. 1 vol. ill. 1 port de l'auteur et de nomb. fig. hors texte 3 fr. 50
- L'Amour de Marguerite**. Roman contemporain, par Gaston ROUTHIER. 3 fr. 50
- Cent Poètes lyriques**, précieux ou burlesques du XVII^e siècle présentés par Paul OLIVIER, avec, en guise de préface, un poème de Jean RICHUPIN. 4 francs
- La Société des Concerts du Conservatoire de 1828 à 1897**. Les grands Concerts symphoniques de Paris, par A. DANDELLOT. 3 fr. 50

- La Russie politique et sociale**, L. TIKHOMIROV. 3.50
Le Théâtre moderne en Danemark, Vicomte DE COLLEVILLE et PRITZ DE ZEPKELIN. Edouard Brandès. 3.50
Le Nombril de M. Aubertin, LÉO-TRÉZENIK. Couv. verte en couleurs de Maurice NEEMONT. 3.50
Sous l'edredon ou les Amours d'un petit homme, Félix STYNE. Couv. en couleurs de Léon ROZE. 3.50

- AMOUR ET SECURITE**, 50 mille, par le Doctor Brennus, 1 volume, a été poursuivi. 3 fr.
L'AVORTEMENT, par le Dr Brennus, 1 vol. 4 —
LE KAMA SOUTRA. Règles de l'Amour de Vatsyayana (morales des brahmanes), traduit de l'Indien par E. Lamairesse. 1 beau vol. in-octavo grand raisin de 296 p. 8 fr.

LE MÉDECIN POPULAIRE, par le Docteur Henri Deville. Collection à 0.60 centimes le volume. Net 0 fr. 20

Ce qu'on mange, 1 vol. Ce qu'on boit, 1 vol. Nos Yeux, 1 vol. Nos Oïlles, 1 vol. Maladies de la Peau, 1 vol. Les Poisons et les contrepoisons, 1 vol. Les Microb s, 1 vol. Les Exercices physiques, 1 vol. L'électricité médicale, 1 vol. Les Vertus des Plantes, 1 vol. Le chaud et le froid, 1 vol. La Médecine anti-septique, 1 vol. Les Bains de Mer.

Bibliothèque d'Hygiène des deux Sexes

à **25** centimes le volume, franco **35** centimes

VOLUMES PARUS :

- | | |
|--------------------------------------|--------------------------------------|
| 1. La Génération. | ⊗ 16. Anatomie des organes génitaux. |
| 2. La Syphilis. | 17. Les Tempéraments. |
| 3. L'Onanisme. | 18. Le Mariage |
| 4. Maladies des femmes. | 19. Hygiène de la Puberté. |
| 5. Hygiène alimentaire. | 20. La Grossesse. |
| 6. Maladies vénériennes. | 21. Syphilis chez les nouveaux nés. |
| 7. La Pédérastie. | 22-22 bis. Amour conjugal, 2 vol. |
| 8. Hygiène de l'enfance. | 23-24. La Stérilité, 2 vol. |
| 9-10. L'Accouchement, 2 vol. | 25-27-27-28. La Prostitution, 4 vol. |
| 11. L'Immortalité. | 29-30. La Tuberculose, 2 vol. |
| 12-13. Fécondation naturelle, 2 vol. | 31-32. Les Hystériques, 2 vol. |
| 14. Hygiène de l'âge critique. | |
| 15. Régénération physique. | |

Tous ces volumes sont envoyés contre mandat ou timbres français. Les timbres étrangers sont refusés.

fermait les livres; encriers, règles, porte-plumes, on jetait tout pêle-mêle au fond des pupitres, puis, les bras croisés sur la table, on ouvrait de grands yeux et on écoutait. J'avais composé à leur intention cinq ou six petits contes fantastiques : *les Débuts d'une cigale, les Infortunes de Jean Lapin*, etc. Alors, comme aujourd'hui, le bonhomme La Fontaine était mon saint de prédilection dans le calendrier littéraire, et mes romans ne faisaient que commenter ses fables; seulement j'y mêlais un peu de ma propre histoire. Il y avait toujours un pauvre grillon obligé de gagner sa vie comme le petit Chose, des bêtes à bon Dieu qui cartonnaient en sanglotant, comme Eyssette (Jacques). Cela amusait beaucoup mes petits, et moi aussi cela m'amusait beaucoup. Malheureusement M. Viot n'entendait pas que l'on s'amusât de la sorte.

Trois ou quatre fois par semaine, le terrible homme aux clefs faisait une tournée d'inspection dans le collège, pour voir si tout s'y passait selon le règlement... Or, un de ces jours-là, il arriva, dans notre étude, juste au moment le plus pathétique de l'histoire de Jean Lapin. En voyant entrer M. Viot, toute l'étude tressauta. Les petits, effarés, se regardèrent. Le narrateur s'arrêta court. Jean Lapin, interdit, resta une patte en l'air, en dressant de frayeur ses grandes oreilles.

Debout devant ma chaire, le souriant M. Viot promenait un long regard d'étonnement sur les pupitres dégarnis. Il ne parlait pas; mais ses clefs

s'agitaient d'un air féroce : « Frinc ! frinc ! frinc ! tas de drôles, on ne travaille donc plus ici ! »

J'essayai, tout tremblant, d'apaiser les terribles clefs.

— Ces messieurs ont beaucoup travaillé ces jours-ci, balbutiai-je... J'ai voulu les récompenser en leur racontant une petite histoire.

M. Viot ne me répondit pas. Il s'inclina en souriant, fit gronder ses clefs une dernière fois et sortit.

Le soir, à la récréation de quatre heures, il vint vers moi, et me remit, toujours souriant, toujours muet, le cahier du règlement ouvert à la page 12 : *Devoirs du maître envers les élèves.*

Je compris qu'il ne fallait plus raconter d'histoires et je n'en racontai plus jamais.

Pendant quelques jours mes petits furent inconsolables. Jean Lapin leur manquait et cela me crevait le cœur de ne pouvoir le leur rendre. Je les aimais tant, si vous saviez, ces gamins-là ! Jamais nous ne nous quittions... Le collège était divisé en trois quartiers très-distincts : les grands, les moyens, les petits ; chaque quartier avait sa cour, son dortoir, son étude. Mes petits étaient donc à moi, bien à moi. Il me semblait que j'avais trente-cinq enfants.

À part ceux-là, pas un ami. M. Viot avait beau me sourire, me prendre par le bras aux récréations, me donner des conseils au sujet du règlement, je ne l'aimais pas, je ne pouvais pas l'aimer ; ses clefs me faisaient trop peur. Le principal, je ne

le voyais jamais. Les professeurs méprisaient le petit Chose et le regardaient du haut de leur toque. Quant à mes collègues, la sympathie que l'homme aux clefs paraissait me témoigner me les avait aliénés ; d'ailleurs, depuis ma présentation aux sous-officiers, je n'étais plus retourné au café Barbette, et ces braves gens ne me le pardonnaient pas.

Il n'y avait pas jusqu'au portier Cassagne et au maître d'armes Roger qui ne fussent contre moi. Le maître d'armes surtout semblait m'en vouloir terriblement. Quand je passais à côté de lui, il frisait sa moustache d'un air féroce et roulait de gros yeux, comme s'il eût voulu sabrer un cent d'Arabes. Une fois, il dit très-haut à Cassagne, en me regardant, qu'il n'aimait pas les espions. Cassagne ne répondit pas ; mais je vis bien à son air qu'il ne les aimait pas non plus... De quels espions s'agissait-il?... Cela me fit beaucoup penser.

Devant cette antipathie universelle, j'avais pris bravement mon parti. Le maître des moyens partageait avec moi une petite chambre, au troisième étage, sous les combles ; c'est là que je me réfugiais pendant les heures de classe. Comme mon collègue passait tout son temps au café Barbette, la chambre m'appartenait ; c'était ma chambre, mon chez moi.

À peine rentré, je m'enfermais à double tour, je traînais ma malle — il n'y avait pas de chaises dans ma chambre — devant un vieux bureau criblé de taches d'encre et d'inscriptions au canif, j'étais dessus tous mes livres, et à l'ouvrage !...

Alors on était au printemps... Quand je levais la tête, je voyais le ciel tout bleu et les grands arbres de la cour déjà couverts de feuilles. Au dehors, pas de bruit. De temps en temps la voix monotone d'un élève récitant sa leçon, une exclamation de professeur en colère, une querelle sous le feuillage entre moineaux... puis tout rentrait dans le silence, le collège avait l'air de dormir.

Le petit Chose, lui, ne dormait pas. Il ne rêvait pas même, ce qui est une adorable façon de dormir. Il travaillait, travaillait sans relâche, se bourrant de grec et de latin à faire éclater sa cervelle.

Quelquefois, au plein cœur de son aride besogne, un doigt mystérieux frappait à la porte.

— Qui est là ?

— C'est moi, la Muse, ton ancienne amie, la dame du cahier rouge, ouvre-moi vite, petit Chose.

Mais le petit Chose se gardait d'ouvrir. Il s'agissait bien de la Muse, ma foi !

Au diable le cahier rouge ! L'important pour le quart d'heure était de faire beaucoup de thèmes grecs, de passer licencié, d'être nommé professeur, et de reconstruire au plus vite un beau foyer tout neuf pour la famille Eyssette.

Cette pensée que je travaillais pour la famille me donnait un grand courage et me rendait la vie plus douce. Ma chambre elle-même en était embellie... Oh ! mansarde, chère mansarde, quelles belles heures j'ai passées entre tes quatre murs ! Comme j'y travaillais bien ! Comme je m'y sentais brave !...

Misère de ma vie ! pourquoi ne puis-je plus l'être ce petit Chose que j'étais alors !...

En somme, on le voit, j'avais quelques bonnes heures.

J'en avais de mauvaises aussi. Deux fois par semaine, le dimanche et le jeudi, il fallait mener les enfants en promenade. Cette promenade était un supplice pour moi.

D'habitude nous allions à la *Prairie*, une grande pelouse qui s'étend comme un tapis au pied de la montagne, à une demi-lieue de la ville... Quelques gros châtaigniers, trois ou quatre guinguettes peintes en jaune, une source vive courant dans le vert, faisaient l'endroit charmant et gai pour l'œil... Les trois études s'y rendaient séparément ; une fois là, on les réunissait sous la surveillance d'un seul maître qui était toujours moi. Mes deux collègues allaient se faire régaler par des grands dans les guinguettes voisines, et comme on ne m'invitait jamais, je restais pour garder les élèves... Un dur métier dans ce bel endroit !

Il aurait fait si bon s'étendre sur cette herbe verte, dans l'ombre des châtaigniers, et se griser de serpolet, en écoutant chanter la petite source !... Au lieu de cela, il fallait surveiller, crier, punir... J'avais tout le collège sur les bras. C'était terrible...

Mais le plus terrible encore, ce n'était pas de surveiller les élèves à la *Prairie*, c'était de traverser la ville avec ma division, la division des petits. Les autres divisions emboîtaient le pas à merveille et

sonnaient des talons comme de vieux grognards; cela sentait la discipline et le tambour. Mes petits, eux, n'entendaient rien à toutes ces belles choses. Ils n'allaient pas en rang, se tenaient par la main et jacassaient le long de la route. J'avais beau leur crier : « Gardez vos distances! » ils ne me comprenaient pas et marchaient tout de travers.

J'étais assez content de ma tête de colonne. J'y mettais les plus grands, les plus sérieux, ceux qui portaient la tunique; mais à la queue, quel gâchis! quel désordre! Une marmaille folle, des cheveux ébouriffés, des mains sales, des culottes en lambeaux!... Je n'osais pas les regarder.

Desinit in piscem, me disait à ce sujet le souriant M. Viot, homme d'esprit à ses heures. Le fait est que ma queue de colonne avait une triste mine.

Comprenez-vous mon désespoir de me montrer dans les rues de Sarlande en pareil équipage, et le dimanche surtout?... Les cloches carillaient, les rues étaient pleines de monde. On rencontrait des pensionnats de demoiselles qui allaient à vêpres, des modistes en bonnets roses, des élégants en pantalons gris-perle. Il fallait traverser tout cela avec un habit râpé et une division ridicule. Quelle honte!...

Parmi tous ces diabolins ébouriffés que je promenais deux fois par semaine dans la ville, il y en avait un surtout, un demi-pensionnaire, qui me désespérait par sa laideur et sa mauvaise tenue.

Imaginez un horrible petit avorton, si petit, si petit que c'en était ridicule; avec cela disgracieux, sale, mal peigné, mal vêtu, sentant le ruisseau, et, pour que rien ne lui manquât, affreusement bancal.

Jamais pareil élève, s'il est permis toutefois de donner à ça le nom d'élève, ne figura sur les feuilles d'inscription de l'Université. C'était à déshonorer un collége.

Pour ma part, je l'avais pris en aversion; et quand je le voyais, les jours de promenade, se dandiner à la queue de la colonne avec la grâce d'un jeune canard, il me venait des envies furieuses de le chasser à grands coups de botte pour l'honneur de ma division.

Bamban, nous l'avions surnommé Bamban à cause de sa démarche plus qu'irrégulière, — Bamban était loin d'appartenir à une famille aristocratique. Cela se voyait sans peine à ses manières, à ses façons de dire et surtout aux belles relations qu'il avait dans le pays.

Tous les gamins de Sarlande étaient ses amis.

Grâce à lui, quand nous sortions, nous avions toujours à nos trousses une nuée de polissons qui faisaient la roue sur nos derrières, appelaient Bamban par son nom, le montraient au doigt, lui jetaient des peaux de châtaignes, et mille autres bonnes singeries. Mes petits s'en amusaient beaucoup, mais moi je ne riais pas et j'adressais chaque semaine au principal un rapport circonstancié sur l'élève Bamban et les nombreux désordres que sa présence entraînait.

Malheureusement mes rapports restaient sans réponse et j'étais toujours obligé de me montrer dans les rues, en compagnie de M. Bamban, plus sale et plus bancal que jamais.

Un dimanche entre autres, un beau dimanche de fête et de grand soleil, il m'arriva pour la promenade dans un état de toilette tel que nous en fûmes tous épouvantés. Vous n'avez jamais rien rêvé de semblable. Des mains noires, des souliers sans cordons, de la boue jusque dans les cheveux, presque plus de culottes... un monstre.

Le plus risible, c'est qu'évidemment on l'avait fait très-beau, ce jour-là, avant de me l'envoyer. Sa tête, mieux peignée qu'à l'ordinaire, était encore roide de pommade, et le nœud de cravate avait je ne sais quoi qui sentait les doigts maternels. Mais il y a tant de ruisseaux avant d'arriver au collège!..

Bamban s'était roulé dans tous.

Quand je le vis prendre son rang parmi les autres, paisible et souriant comme si de rien n'était, j'eus un mouvement d'horreur et d'indignation.

Je lui criai : « Va-t'en ! »

Bamban pensa que je plaisantais et continua de sourire. Il se croyait très-beau, ce jour-là!

Je lui criai de nouveau : « Va-t'en ! va-t'en ! »

Il me regarda d'un air triste et soumis, son œil suppliait; mais je fus inexorable et la division s'ébranla, le laissant seul, immobile au milieu de la rue.

Je me croyais délivré de lui pour toute la jour-

de gravir ma chaire à quatre pattes et posait son chef-d'œuvre devant moi, sans parler.

Je lui donnais une petite tape affectueuse en lui disant : « C'est très-bien ! » C'était hideux, mais je ne voulais pas le décourager.

De fait, peu à peu les bâtons commençaient à marcher plus droit; la plume crachait moins et il y avait moins d'encre sur les cahiers... Je crois que je serais venu à bout de lui apprendre quelque chose; malheureusement, la destinée nous sépara. Le maître des moyens quittait le collège.

Comme la fin de l'année était proche, le principal ne voulut pas prendre un nouveau maître. On installa un rhétoricien à barbe dans la chaire des petits, et c'est moi qui fus chargé de l'étude des moyens.

Je considérai cela comme une catastrophe.

D'abord les moyens m'épouvantaient. Je les avais vus à l'œuvre les jours de *Prairie*, et la pensée que j'allais vivre sans cesse avec eux me serrait le cœur.

Puis il fallait quitter mes petits, mes chers petits que j'aimais tant... Comment serai-je pour eux le rhétoricien à barbe?... Qu'allait devenir Bamban? J'étais réellement malheureux.

Et mes petits aussi se désolaient de me voir partir. Le jour où je leur fis ma dernière étude, il y eut un moment d'émotion quand la cloche sonna... Ils voulurent! tous m'embrasser... Quelques-uns même, je vous assure, trouvèrent des choses charmantes à me dire.

Et Bamban?...

Bamban ne parla pas. Seulement, au moment où je sortais, il s'approcha de moi, tout rouge, et me mit dans la main, avec solennité, un superbe cahier de bâtons qu'il avait dessinés à mon intention.

Pauvre Bamban!

VII

LE PION

Je pris donc possession de l'étude des moyens.

Je trouvai là une cinquantaine de méchants drôles, montagnards joufflus de douze à quatorze ans, fils de métayers enrichis, que leurs parents envoyaient au collège pour en faire de petits bourgeois, à raison de cent vingt francs par trimestre.

Grossiers, insolents, orgueilleux, parlant entre eux un rude patois cévenol auquel je n'entendais rien, ils avaient presque tous cette laideur spéciale à l'enfance qui mue, de grosses mains rouges avec des engelures, des voix de jeunes coqs enrhumés, le regard abruti, et par là-dessus l'odeur du collège... Ils me haïrent tout de suite, sans me connaître. J'étais pour eux l'ennemi, le Pion; et du jour où je m'assis dans ma chaire, ce fut la guerre entre nous, une guerre acharnée, sans trêve, de tous les instants.

Ah! les cruels enfants, comme ils me firent souffrir!...

Je voudrais en parler sans rancune, ces tristesses sont si loin de nous!... Eh bien, non, je ne puis pas; et tenez, à l'heure même où j'écris ces lignes, je sens ma main qui tremble de fièvre et d'émotion. Il me semble que j'y suis encore.

Eux ne pensent plus à moi, j'imagine. Ils ne se souviennent plus du petit Chose, ni de ce beau lognon qu'il avait acheté pour se donner l'air plus grave...

Mes anciens élèves sont des hommes maintenant, des hommes sérieux. Soubeyrol doit être notaire quelque part, là-haut, dans les Cévennes; Veillon (cadet), greffier au tribunal; Loupi, pharmacien, et Bouzanquet, vétérinaire. Ils ont des positions, du ventre, tout ce qu'il faut.

Quelquefois pourtant, quand ils se rencontrent au cercle ou sur la place de l'église, ils se rappellent le bon temps du collège, et alors peut-être il leur arrive de parler de moi.

— Dis donc, greffier, te souviens-tu du petit Eyssette, notre pion de Sarlande, avec ses longs cheveux et sa figure de papier mâché? Quelles bonnes farces nous lui avons faites!

C'est vrai, messieurs. Vous lui avez fait de bonnes farces, et votre ancien pion ne les a pas encore oubliées...

Ah! le malheureux pion! vous a-t-il assez fait rire!... L'avez-vous fait assez pleurer... Oui, pleurer!... Vous l'avez fait pleurer, et c'est ce qui rendait vos farces bien meilleures...

Que de fois, à la fin d'une journée de martyr, le

pauvre diable, blotti dans sa couchette, a mordu sa couverture pour que vous n'entendiez pas ses sanglots!...

C'est si terrible de vivre entouré de malveillance, d'avoir toujours peur, d'être toujours sur le qui-vive, toujours méchant, toujours armé; c'est si terrible de punir, — on fait des injustices malgré soi, — si terrible de douter, de voir partout des pièges, de ne pas manger tranquille, de ne pas dormir en repos, de se dire toujours, même aux minutes de trêve: « Ah! mon Dieu!... Qu'est-ce qu'ils vont me faire maintenant? »

Non, vivrait-il cent ans, le pion Daniel Eyssette n'oubliera jamais tout ce qu'il souffrit au collège de Sarlande depuis le triste jour où il entra dans l'étude des moyens!

Et pourtant, — je ne veux pas mentir, — j'avais gagné quelque chose à changer d'étude: maintenant je voyais les yeux noirs.

Deux fois par jour, aux heures de récréations, je les apercevais de loin travaillant derrière une fenêtre du premier étage qui donnait sur la cour des moyens... Ils étaient là, plus noirs, plus grands que jamais, penchés du matin jusqu'au soir sur une couture interminable; car les yeux noirs cousaient, ils ne se lassaient pas de coudre. C'était pour coudre, rien que pour coudre, que la vieille fée aux lunettes les avait pris aux enfants trouvés, — les yeux noirs ne connaissaient ni leur père ni leur mère, — et, d'un bout à l'autre de l'année, ils cousaient, cousaient sans relâche, sous le regard

implacable de l'horrible fée aux lunettes, filant sa quenouille à côté d'eux.

Moi, je les regardais. Les récréations me semblaient trop courtes. J'aurais passé ma vie sous cette fenêtre bénie derrière laquelle travaillaient les yeux noirs. Eux aussi savaient que j'étais là. De temps en temps ils se levaient de dessus leur couture, et, le regard aidant, nous nous parlions, — sans nous parler.

— Vous êtes bien malheureux, monsieur Eyssette.

— Et vous aussi, pauvres yeux noirs.

— Nous, nous n'avons ni père ni mère.

— Moi, mon père et ma mère sont loin.

— La fée aux lunettes est terrible, si vous saviez.

— Les enfants me font bien souffrir, allez.

— Courage, monsieur Eyssette!

— Courage, beaux yeux noirs!

On ne s'en disait jamais plus long. Je craignais toujours de voir apparaître M. Viot avec ses clefs — frinc! frinc! — et là-haut, derrière la fenêtre, les yeux noirs avaient leur M. Viot aussi. Après un dialogue d'une minute, ils se baissaient bien vite et reprenaient leur couture sous le regard féroce des grandes lunettes à monture d'acier.

Chers yeux noirs! nous ne nous parlions jamais qu'à de longues distances et par des regards furtifs, et cependant je les aimais de toute mon âme.

Il y avait encore l'abbé Germane, que j'aimais bien...

Cet abbé Germane était le professeur de philosophie. Il passait pour un original, et dans le collège tout le monde le craignait, même le principal, même M. Viot. Il parlait peu, d'une voix brève et cassante, nous tutoyait tous, marchait à grands pas, la tête en arrière, la soutane relevée, faisant sonner, — comme un dragon, — les talons de ses souliers à boucles. Il était grand et fort. Longtemps je l'avais cru très-beau, mais un jour, en le regardant de plus près, je m'aperçus que cette noble face de lion avait été horriblement défigurée par la petite vérole. Pas un coin du visage qui ne fut haché, sabré, couturé; un Mirabeau en soutane.

L'abbé vivait sombre et seul, dans une petite chambre qu'il occupait à l'extrémité de la maison, ce qu'on appelait le Vieux-Collège. Personne n'entrait jamais chez lui, excepté ses deux frères, deux méchants vauriens qui étaient dans mon étude et dont il payait l'éducation... Le soir, quand on traversait les cours pour monter au dortoir, on apercevait là-haut, dans les bâtiments noirs et ruinés du vieux collège, une petite lueur pâle qui veillait : c'était la lampe de l'abbé Germane. Bien des fois aussi, le matin, en descendant pour l'étude de six heures, je voyais, à travers la brume, la petite lampe brûler encore; l'abbé Germane ne s'était pas couché... On disait qu'il travaillait à un grand ouvrage de philosophie.

Pour ma part, même avant de le connaître, je me sentais une grande sympathie pour cet étrange abbé. Son horrible et beau visage, tout resplendis-

sent d'intelligence, m'attirait. Seulement on m'avait tant effrayé par le récit de ses bizarreries et de ses brutalités, que je n'osais pas aller vers lui. J'y allai cependant, et pour mon bonheur!

Voici dans quelles circonstances...

Il faut vous dire qu'en ce temps-là j'étais plongé jusqu'au cou dans l'histoire de la philosophie... Un rude travail pour le petit Chose!

Or, certain jour, l'envie me vint de lire Condillac. Entre nous, le bonhomme ne vaut même pas la peine qu'on le lise; c'est un philosophe pour rire, et tout son bagage philosophique tiendrait dans le chaton d'une bague à vingt-cinq sous; mais, vous savez, quand on est jeune, on a sur les choses et sur les hommes des idées toutes de travers.

Je voulais donc lire Condillac. Il me fallait un Condillac coûte que coûte. Malheureusement, la bibliothèque du collège en était absolument dépourvue, et les libraires de Sarlande ne tenaient pas cet article-là! Je résolus de m'adresser à l'abbé Germane. Ses frères m'avaient dit que sa chambre contenait plus de deux mille volumes, et je ne doutais pas de trouver chez lui le livre de mes rêves. Seulement ce diable d'homme m'épouvantait, et pour me décider à monter à son réduit, ce n'était pas trop de tout mon amour pour M. de Condillac.

En arrivant devant la porte, mes jambes tremblaient de peur... Je frappai deux fois, très-doucement.

— Entrez! répondit une voix de Titan.

Le terrible abbé Germane était assis à califourchon sur une chaise basse, les jambes étendues, la soutane retroussée et laissant voir de gros muscles qui saillaient vigoureusement dans des bas de soie noire. Accoudé sur le dossier de sa chaise, il lisait un in-folio à tranches rouges, et fumait à grand bruit une petite pipe courte et brune, de celles qu'on appelle « brûle-gueule ».

— C'est toi, me dit-il en levant à peine les yeux de dessus son in-folio... bonjour! Comment vas-tu?... Qu'est-ce que tu veux?

Le tranchant de sa voix, l'aspect sévère de cette chambre tapissée de livres, la façon cavalière dont il était assis, cette petite pipe qu'il tenait aux dents, tout cela m'intimidait beaucoup.

Je parvins cependant à expliquer tant bien que mal l'objet de ma visite et à demander le fameux Condillac.

— Condillac! tu veux lire Condillac, me répondit l'abbé Germane en souriant. Quelle drôle d'idée!... Est-ce que tu n'aimerais pas mieux fumer une pipe avec moi?... Tiens! décroche-moi ce joli calumet qui est pendu là-bas, contre la muraille, et allume-le... tu verras, c'est bien meilleur que tous les Condillac de la terre.

Je m'excusai du geste, en rougissant.

— Tu ne veux pas?... à ton aise, mon garçon... Ton Condillac est là-haut, sur le troisième rayon à gauche... tu peux l'emporter; je te le prête. Sur-tout ne le gête pas, ou je te coupe les oreilles.

J'atteignis le Condillac sur le troisième rayon à gauche, et je me disposais à me retirer ; mais l'abbé me retint.

— Tu t'occupes donc de philosophie, me dit-il en me regardant dans les yeux... Est-ce que tu y croirais, par hasard?... Des histoires, mon cher, de pures histoires... Et dire qu'ils ont voulu faire de moi un professeur de philosophie. Je vous demande un peu !... Enseigner quoi?... zéro, néant... Ils auraient pu tout aussi bien, pendant qu'ils y étaient, me nommer inspecteur général des étoiles ou contrôleur de fumées de pipe... Ah ! misère de moi ! Il faut faire parfois de singuliers métiers pour gagner sa vie... tu en connais quelque chose, toi aussi, n'est-ce pas?... Oh ! tu n'as pas besoin de rougir. Je sais que tu n'es pas heureux, mon pauvre petit pion, et que les enfants te font une rude existence.

Ici l'abbé Germane s'interrompit un moment. Il paraissait très en colère et secouait sa pipe sur son ongle avec fureur. Moi, d'entendre ce digne homme s'apitoyer ainsi sur mon sort, je me sentais tout ému, et j'avais mis le Condillac devant mes yeux, pour dissimuler les grosses larmes dont ils étaient remplis.

Presque aussitôt l'abbé reprit :

— A propos ! j'oubliais de te demander... Aimes-tu le bon Dieu?... Il faut l'aimer, vois-tu, mon cher, et avoir confiance en lui, et le prier ferme ; sans quoi tu ne t'en tireras jamais... Aux grandes souffrances de la vie, je ne connais que trois remèdes :

le travail, la prière et la pipe, la pipe de terre, très-courte, souviens-toi de cela... Quant aux philosophes, n'y compte pas ; ils ne te consoleront jamais de rien. J'ai passé par là, tu peux m'en croire.

— Je vous crois, monsieur l'abbé.

— Maintenant, va-t'en, tu me fatigues... Quand tu voudras des livres, tu n'auras qu'à venir en prendre. La clef de ma chambre est toujours sur la porte, et les philosophes toujours sur le troisième rayon à gauche... Ne me parle plus... Adieu.

Là-dessus, il se remit à sa lecture et me laissa sortir, sans même me regarder. Un original s'il en fut.

A partir de ce jour, j'eus tous les philosophes de l'univers à ma disposition, j'entrais chez l'abbé Germane sans frapper, comme chez moi. Le plus souvent, aux heures où je venais, l'abbé faisait sa classe, et la chambre était vide. La petite pipe dormait sur le bord de la table, au milieu des in-folio à tranches rouges et d'innombrables papiers couverts de pattes de mouche... Quelquefois aussi l'abbé Germane était là ! Je le trouvais lisant, écrivant, marchant de long en large à grandes enjambées. En entrant, je disais d'une voix timide :

— Bonjour, monsieur l'abbé.

La plupart du temps, il ne me répondait pas... Je prenais mon philosophe sur le troisième rayon à gauche, et je m'en allais, sans qu'on eût seulement l'air de soupçonner ma présence... Jusqu'à la fin de l'année, nous n'échangeâmes pas vingt paroles ; mais n'importe ! quelque chose en moi-même m'avertissait que nous étions de grands amis...

Cependant les vacances approchaient. On entendait tout le jour les élèves de la musique répétant, dans la classe de dessin, des polkas et des airs de marche pour la distribution des prix. Ces polkas réjouissaient tout le monde. Le soir, à la dernière étude, on voyait sortir des pupitres un tas de petits calendriers, et chaque enfant rayait sur le sien le jour qui venait de finir : « Encore un de moins ! » Les cours étaient pleines de planches pour l'estrade ; on battait des fauteuils, on secouait les tapis... Plus de travail, plus de discipline. Seulement, toujours, jusqu'au bout, la haine du pion et les farces, les terribles farces.

Enfin, le grand jour arriva. Il était temps ; je n'y pouvais plus tenir.

On distribua les prix dans ma cour, la cour des moyens... Je la vois encore avec sa tente bariolée, ses murs couverts de draperies blanches, ses grands arbres verts pleins de drapeaux, et là-dessous tout un fouillis de toques, de képis, de shakos, de casques, de bonnets à fleurs, de claques brodés, de plumes, de rubans, de pompons, de panaches... Au fond, une longue estrade où étaient installées les autorités du collège dans des fauteuils en velours grenat... Oh ! cette estrade, comme on se sentait petit devant elle ! Quel grand air de dédain et de supériorité elle donnait à ceux qui étaient dessus ! Aucun de ces messieurs n'avait plus sa physionomie habituelle.

L'abbé Germane était sur l'estrade, lui aussi, mais il ne paraissait pas s'en douter. Allongé dans

son fauteuil, la tête renversée, il écoutait ses voisins d'une oreille distraite et semblait suivre de l'œil, à travers le feuillage, la fumée d'une pipe imaginaire...

Aux pieds de l'estrade, la musique, trombones et ophicléides reluisant au soleil ; les trois divisions entassées sur des bancs, avec les maîtres en serre-file ; puis derrière, la cohue des parents, le professeur de seconde offrant le bras aux dames et criant : Place ! place ! et enfin, perdues au milieu de la foule, les clefs de M. Viot qui couraient d'un bout de la cour à l'autre, et qu'on entendait — frinc ! frinc ! frinc ! — à droite, à gauche, ici, partout en même temps.

La cérémonie commença. Il faisait chaud. Pas d'air sous la tente... Il y avait de grosses dames cramoisies qui sommeillaient à l'ombre de leurs marabouts, et des messieurs chauves qui s'épongeaient la tête avec des foulards ponceau. Tout était rouge : les visages, les tapis, les drapeaux, les fauteuils... Nous eûmes trois discours, qu'on applaudit beaucoup ; mais moi, je ne les entendis pas. Là-haut, derrière la fenêtre du premier étage, les yeux noirs cousaient à leur place habituelle, et mon âme, toute mon âme allait vers eux... Pauvres yeux noirs ! même ce jour-là, la fée aux lunettes ne les laissait pas chômer.

Quand le dernier nom du dernier accessit de la dernière classe eut été proclamé, la musique entama une marche triomphale et tout se débanda. Tohu-bohu général. Les professeurs descendaient

de l'estrade; les élèves sautaient par-dessus les bancs pour rejoindre leurs familles. On s'embrassait, on s'appelait: « Par ici! par ici! » Les sœurs des lauréats s'en allaient fièrement avec les couronnes de leurs frères. Les robes de soie faisaient froufrou à travers les chaises... Immobile derrière un arbre, le petit Chose regardait passer les belles dames, tout malingre et tout honteux dans son habit râpé.

Peu à peu la cour se désemplit. A la grande porte, le principal et M. Viot se tenaient debout, caressant les enfants au passage, saluant les parents jusqu'à terre.

« A l'année prochaine, à l'année prochaine! » disait le principal avec un sourire câlin... Les clefs de M. Viot tintaient, pleines de caresses: « Frinc! frinc! Revenez-nous, petits amis, revenez-nous l'année prochaine. »

Les enfants se laissaient embrasser négligemment et franchissaient l'escalier d'un bond.

Ceux-là montaient dans de belles voitures armoriées, où les mères et les sœurs rangeaient leurs grandes jupes pour faire place. Clic! clac!... En route vers le château!... Nous allons revoir nos parcs, nos pelouses, l'escarpolette sous les acacias, les volières pleines d'oiseaux rares, la pièce d'eau avec ses deux cygnes, et la grande terrasse à balustres où l'on prend des sorbets le soir.

D'autres grimpaient dans des chars à bancs de famille, à côté de jolies filles riant à belles dents sous leurs coiffes blanches. La fermière conduisait,

avec sa chaîne d'or autour du cou... Fouette, Maturine! On retourne à la métairie; on va manger des beurrées, boire du vin muscat, chasser à la pipée tout le jour et se rouler dans le foin qui sent bon!

Heureux enfants! ils s'en allaient; ils parlaient tous!... Ah! si j'avais pu partir moi aussi!...

VIII

LES YEUX NOIRS

Maintenant le collège est désert. Tout le monde est parti... D'un bout des dortoirs à l'autre, des escadrons de gros rats font des charges de cavalerie en plein jour. Les écritaires se dessèchent au fond des pupitres. Sur les arbres des cours, la division des moineaux est en fête; ces messieurs ont invité tous leurs camarades de la ville, ceux de l'évêché, ceux de la sous-préfecture, et du matin jusqu'au soir, c'est un pépiage assourdissant.

De sa chambre, sous les combles, le petit Chose les écoute en travaillant. On l'a gardé par charité, dans la maison, pendant les vacances. Il en profite pour étudier à mort les philosophes grecs. Seulement la chambre est trop chaude et les plafonds trop bas. On étouffe là-dessous... Pas de volets aux fenêtres. Le soleil entre comme une torche et met le feu partout. Le plâtre des solives craque, se détache... De grosses mouches, alourdies par la cha-

leur, dorment collées aux vitres... Le petit Chose, lui, fait de grands efforts pour ne pas dormir. Sa tête est lourde comme du plomb; ses paupières battent.

Travaille donc, Daniel Eyssette!... Il faut reconstruire le foyer... Mais non! il ne peut pas... Les lettres de son livre dansent devant ses yeux; puis, c'est le livre qui tourne, puis la table, puis la chambre. Pour chasser cet étrange assoupissement, le petit Chose se lève, fait quelques pas; arrivé devant la porte, il chancelle et tombe à terre comme une masse, foudroyé par le sommeil.

Au dehors, les moineaux piaillent; les cigales chantent à tue-tête; les platanes, blancs de poussière, s'écaillent au soleil en étirant leurs mille branches.

Le petit Chose fait un rêve singulier; il lui semble qu'on frappe à la porte de sa chambre, et qu'une voix éclatante l'appelle par son nom, « Daniel! Daniel!... » Cette voix, il la reconnaît. C'est du même ton qu'elle criait autrefois: « Jacques, tu es un âne! »

Les coups redoublent à la porte: « Daniel, mon Daniel, c'est ton père, ouvre vite! »

Oh! l'affreux cauchemar! Le petit Chose veut répondre, aller ouvrir. Il se redresse sur son coude; mais sa tête est trop lourde, il retombe et perd connaissance...

Quand le petit Chose revient à lui, il est tout étonné de se trouver dans une couchette bien blanche, entourée de grands rideaux bleus qui font

de l'ombre tout autour... Lumière douce, chambre tranquille. Pas d'autre bruit que le tic-tac d'une horloge et le tintement d'une cuiller dans la porcelaine... Le petit Chose ne sait pas où il est; mais il se trouve très-bien. Les rideaux s'entr'ouvrent. M. Eyssette père, une tasse à la main, se penche vers lui avec un bon sourire et des larmes plein les yeux. Le petit Chose croit continuer son rêve.

— Est-ce vous, père? Est-ce bien vous?

— Oui, mon Daniel; oui, cher enfant, c'est moi.

— Où suis-je donc? grand Dieu!

— A l'infirmerie, depuis huit jours... maintenant tu es guéri, mais tu as été bien malade...

— Mais vous, père, comment êtes-vous là? Embrassez-moi donc encore!... Oh! tenez, de vous voir, il me semble que je rêve toujours.

M. Eyssette père l'embrasse :

— Allons, couvre-toi, sois sage... Le médecin ne veut pas que tu parles.

Et pour empêcher l'enfant de parler, le brave homme parle tout le temps.

— Figure-toi qu'il y a huit jours la Compagnie vinicole m'envoie faire une tournée dans les Cévennes. Tu penses si j'étais content : une occasion de voir mon Daniel! J'arrive au collège... On t'appelle, on te cherche... Pas de Daniel! Je me fais conduire à ta chambre : la clef était en dedans... Je frappe : personne! Vlan! j'enfonce la porte d'un coup de pied, et je te trouve là, par terre, avec une fièvre de cheval... Ah! pauvre enfant, comme tu as été malade! Cinq jours de délire! Je ne t'ai

pas quitté d'une minute... Tu battais la campagne tout le temps; tu parlais toujours de reconstruire le foyer. Quel foyer, dis?... Tu criais : « Pas de clefs! ôtez les clefs des serrures! » Tu ris? Je te jure que je ne riais pas, moi. Dieu! quelles nuits tu m'as fait passer!... Comprends-tu cela : M. Viot — c'est bien M. Viot, n'est-ce pas? — qui voulait m'empêcher de coucher dans le collège! Il invoquait le règlement... Ah bien! oui, le règlement! Est-ce que je le connais, moi, son règlement?... Ce cuistre-là croyait me faire peur en me remuant ses clefs sous le nez. Je l'ai joliment remis à sa place, va!

Le petit Chose frémit de l'audace de M. Eyssette; puis, oubliant bien vite les clefs de M. Viot : « Et ma mère? » demande-t-il, en étendant ses bras comme si sa mère était là, à portée de ses caresses.

— Si tu te découvres, tu ne sauras rien, répond M. Eyssette d'un ton fâché. Voyons, couvre-toi... ta mère va bien, elle est chez l'oncle Baptiste.

— Et Jacques?

— Jacques! c'est un âne!... Quand je dis un âne, tu comprends, c'est une façon de parler... Jacques est un très-brave enfant au contraire... Ne te découvre donc pas, mille diables!... Sa position est fort jolie. Il pleure toujours, par exemple. Mais du reste il est très-content. Son directeur l'a pris pour secrétaire... Il n'a rien à faire qu'à écrire sous la dictée... Une situation fort agréable.

— Il sera donc toute sa vie condamné à écrire sous la dictée, ce pauvre Jacques!...

Disant cela, le petit Chose se met à rire de bon cœur, et M. Eyssette rit de le voir rire, tout en le grondant à cause de cette maudite couverture qui se dérange toujours...

Oh! bienheureuse infirmerie! Quelles heures charmantes le petit Chose passe entre les rideaux bleus de sa couchette!... M. Eyssette ne le quitte pas; il reste là tout le jour, assis près du chevet, et le petit Chose voudrait que M. Eyssette ne s'en allât jamais.... Hélas! c'est impossible! La Compagnie vinicole a besoin de son voyageur. Il faut partir, il faut reprendre la tournée des Cévennes...

Après le départ de son père, l'enfant reste seul, tout seul, dans l'infirmerie silencieuse. Il passe ses journées à lire, au fond d'un grand fauteuil roulé près de la fenêtre. Matin et soir, la jaune madame Cassagne lui apporte ses repas. Le petit Chose boit le bol de bouillon, suce l'aileron de poulet et dit: « Merci, madame. » Rien de plus. Cette femme sent les fièvres et lui déplaît; il ne la regarde même pas.

Or, un matin qu'il vient de faire son: « Merci, madame » tout sec comme à l'ordinaire, sans quitter son livre des yeux, il est bien étonné d'entendre une voix très-douce lui dire: « Comment cela va-t-il aujourd'hui, monsieur Daniel? »

Le petit Chose lève la tête, et devinez ce qu'il voit.. Les yeux noirs, les yeux noirs en personne, immobiles et souriants devant lui...

Les yeux noirs annoncent à leur ami que la femme jaune est malade et qu'ils sont chargés de

faire son service. Ils ajoutent en se baissant qu'ils éprouvent beaucoup de joie à voir M. Daniel rétabli; puis ils se retirent avec une profonde révérence, en disant qu'ils reviendront le même soir. Le même soir, en effet, les yeux noirs sont revenus, et le lendemain matin aussi, et le lendemain soir encore. Le petit Chose est ravi. Il bénit sa maladie, la maladie de la femme jaune, toutes les maladies du monde; si personne n'avait été malade, il n'aurait jamais eu de tête-à-tête avec les yeux noirs.

Oh! bienheureuse infirmerie! Quelles heures charmantes le petit Chose passe dans son fauteuil de convalescent, roulé près de la fenêtre!... Le matin, les yeux noirs ont sous leurs grands cils un tas de paillettes d'or que le soleil fait reluire; le soir, ils resplendissent doucement et font, dans l'ombre autour d'eux, de la lumière d'étoile... Le petit Chose rêve aux yeux noirs toutes les nuits; il n'en dort plus. Dès l'aube, le voilà sur pied pour se préparer à les recevoir: il a tant de confidences à leur faire!... Puis, quand les yeux noirs arrivent, il ne leur dit rien...

Les yeux noirs ont l'air très-étonnés de ce silence. Ils vont et viennent dans l'infirmerie, et trouvent mille prétextes pour rester près du malade, espérant toujours qu'il se décidera à parler; mais ce damné petit Chose ne se décide pas.

Quelquefois cependant il s'arme de tout son courage et commence ainsi bravement: « Mademoiselle... »

Aussitôt les yeux noirs s'allument et le regardent

en souriant. Mais, de les voir sourire ainsi, le malheureux perd la tête et d'une voix tremblante il ajoute : « Je vous remercie de vos bontés pour moi. » Ou bien encore : « Le bouillon est excellent ce matin. »

Alors les yeux noirs font une jolie petite moue qui signifie : « Quoi! ce n'est que cela! » Et ils s'en vont en soupirant.

Quand ils sont partis, le petit Chose se désespère : « Oh! dès demain! dès demain sans faute, je leur parlerai! »

Et puis le lendemain, c'est encore à recommencer.

Enfin, de guerre lasse et sentant bien qu'il n'aura jamais le courage de dire ce qu'il pense aux yeux noirs, le petit Chose se décide à leur écrire... Un soir, il demande de l'encre et du papier, pour une lettre importante, oh! très-importante... Les yeux noirs ont sans doute deviné quelle est la lettre dont il s'agit; ils sont si malins, les yeux noirs!... Vite, vite, ils courent chercher de l'encre et du papier, les posent devant le malade, et s'en vont en riant tout seuls.

Le petit Chose se met à écrire; il écrit toute la nuit; puis, quand le matin est venu, il s'aperçoit que cette interminable lettre ne contient que trois mots, rien que trois mots, vous m'entendez bien; seulement ces trois mots sont les plus éloquents du monde, et il compte qu'ils produiront un très-grand effet.

Attention, maintenant... Les yeux noirs vont

venir... Le petit Chose est très-ému; il a préparé sa lettre d'avance et se jure de la remettre dès qu'on arrivera... Voici comment cela va se passer. Les yeux noirs entreront, ils poseront le bouillon et le poulet sur la table. « Bonjour, monsieur Daniel!... » Alors, lui, leur dira tout de suite, très-courageusement : « Gentils yeux noirs, voici une lettre pour vous. »

Mais chut!... Un pas d'oiseau dans le corridor... Les yeux noirs approchent... Le petit Chose tient sa lettre à la main. Son cœur bat; il va mourir...

La porte s'ouvre... Horreur!...

A la place des yeux noirs, paraît la vieille fée, la terrible fée aux lunettes.

Le petit Chose n'ose pas demander d'explications; mais il est consterné... Pourquoi ne sont-ils pas venus?... Il attend le soir avec impatience... Hélas! le soir encore, les yeux noirs ne viennent pas, ni le lendemain non plus, ni les jours d'après, ni jamais...

On a chassé les yeux noirs. On les a renvoyés aux enfants trouvés, où ils resteront enfermés pendant quatre ans, jusqu'à leur majorité... Les yeux noirs volaient du sucre!...

Adieu les beaux jours de l'infirmerie! les yeux noirs s'en sont allés, et pour comble de malheur, voilà les élèves qui reviennent... Eh! quoi? Déjà la rentrée... Oh! que ces vacances ont été courtes!

Pour la première fois depuis six semaines, le petit Chose descend dans les cours, pâle, maigre, plus petit Chose que jamais... Tout le collège se

réveille. On le lave du haut en bas. Les corridors ruissellent d'eau. Féroce comme toujours, les clefs de M. Viot se démènent. Terrible M. Viot ! il a profité des vacances pour ajouter quelques articles à son règlement et quelques clefs à son trousseau. Le petit Chose n'a qu'à se bien tenir.

Chaque jour, il arrive des élèves... Clic ! clac ! On revoit devant la porte les chars à bancs et les berlines de la distribution des prix... Quelques anciens manquent à l'appel, mais des nouveaux les remplacent. Les divisions se reforment. Cette année, comme l'an dernier, le petit Chose aura l'étude des moyens. Le pauvre pion tremble déjà. Après tout, qui sait ? Les enfants seront peut-être moins méchants cette année-ci.

Le matin de la rentrée, grande musique à la chapelle. C'est la messe du Saint-Esprit... *Veni, creator Spiritus !...* Voici M. le principal avec son bel habit noir et la petite palme d'argent à sa boutonnière. Derrière lui, se tient l'état-major des professeurs en toge de cérémonie : les sciences ont l'hermine orange ; les humanités, l'hermine blanche. Le professeur de seconde, un freluquet, s'est permis des gants de couleur tendre et une toque de fantaisie ; M. Viot n'a pas l'air content, *Veni, creator Spiritus !...* Au fond de l'église, pêle-mêle avec les élèves, le petit Chose regarde d'un œil d'envie les toges majestueuses et les palmes d'argent... Quand sera-t-il professeur, lui aussi ?... Quand pourra-t-il reconstruire le foyer ? Hélas ! avant d'en arriver là, que de temps encore et que

de peines ! *Veni, creator Spiritus !...* Le petit Chose se sent l'âme triste ; l'orgue lui donne envie de pleurer... Tout à coup, là-bas, dans un coin du chœur, il aperçoit une belle figure ravagée qui lui sourit... Ce sourire fait du bien au petit Chose, et, de revoir l'abbé Germane, le voilà plein de courage et tout ragaiillard... *Veni, creator Spiritus !...*

Deux jours après la messe du Saint-Esprit, nouvelles solennités. C'est la fête du principal... Ce jour-là, — de temps immémorial, — tout le collège célèbre la Saint-Théophile sur l'herbe, à grand renfort de viandes froides et de vins de Limoux. Cette fois, comme à l'ordinaire, M. le principal n'épargne rien pour donner du retentissement à ce petit festival de famille qui satisfait les instincts généreux de son cœur, sans nuire cependant aux intérêts de son collège. Dès l'aube, on s'empile tous, — élèves et maîtres, — dans de grandes tapissières pavoisées aux couleurs municipales, et le convoi part au galop, traînant à sa suite, dans deux énormes fourgons, les paniers de vin mousseux et les corbeilles de mangeaille... En tête, sur le premier char, les gros bonnets et la musique. Ordre aux ophicléides de jouer très-fort. Les fouets claquent, les grelots sonnent, les piles d'assiettes se heurtent contre les gamelles de fer-blanc... Tout Sarlande en bonnet de nuit se met aux fenêtres pour voir passer la fête du principal.

C'est à la *Prairie* que le gala doit avoir lieu. A peine arrivés, on étend des nappes sur l'herbe, et les enfants crèvent de rire en voyant messieurs les

professeurs assis au frais dans les violettes comme de simples collégiens... Les tranches de pâté circulent. Les bouchons sautent. Les yeux flambent. On parle beaucoup... Seul, au milieu de l'animation générale, le petit Chose a l'air préoccupé. Tout à coup on le voit rougir... M. le principal vient de se lever, un papier à la main : « Messieurs, on me remet à l'instant même quelques vers que m'adresse un poète anonyme. Il paraît que notre Pindare ordinaire, M. Viot, a un émule cette année... Quoique ces vers soient un peu trop flatteurs pour moi, je vous demande la permission de vous les lire. »

— Oui, oui... lisez!... lisez!...

Et de sa belle voix des distributions, M. le principal commence la lecture...

C'est un compliment assez bien tourné, plein de rimes aimables à l'adresse du principal et de tous ces messieurs. Une fleur pour chacun. La fée aux lunettes elle-même n'est pas oubliée. Le poète l'appelle « l'ange du réfectoire, » ce qui est charmant.

On applaudit longuement. Quelques voix demandent l'auteur. Le petit Chose se lève, rouge comme un pepin de grenade, et s'incline avec modestie. Acclamations générales. Le petit Chose devient le héros de la fête. Le principal veut l'embrasser. De vieux professeurs lui serrent la main d'un air entendu. Le régent de seconde lui demande ses vers pour les mettre dans le journal. Le petit Chose est très-content; tout cet encens lui monte au cerveau avec les fumées du vin de Limoux. Seulement, et ceci le dégrise un peu, il croit entendre

l'abbé Germane murmurer : « L'imbécile! » et les clefs de son rival grincer féroce.

Ce premier enthousiasme apaisé, M. le principal frappe dans ses mains pour réclamer le silence.

— Maintenant, Viot, à votre tour... Après la Muse badine, la Muse sévère.

M. Viot tire gravement de sa poche un cahier relié, gros de promesses, et commence sa lecture en jetant sur le petit Chose un regard de côté.

L'œuvre de M. Viot est une idylle, une idylle toute virgilienne en l'honneur du règlement. L'élève Ménalque et l'élève Dorilas s'y répondent en strophes alternées... L'élève Ménalque est d'un collège où fleurit le règlement; l'élève Dorilas, d'un autre collège, d'où le règlement est exilé... Ménalque dit les plaisirs austères d'une forte discipline; Dorilas, les joies infécondes d'une folle liberté.

A la fin, Dorilas est terrassé. Il remet entre les mains de son vainqueur le prix de la lutte, et tous deux, unissant leurs voix, entonnent un chant d'allégresse à la gloire du règlement.

Le poème est fini... Silence de mort!... Pendant la lecture, les enfants ont emporté leurs assiettes à l'autre bout de la prairie, et mangent leurs pâtés, tranquilles, loin, bien loin de l'élève Ménalque et de l'élève Dorilas. M. Viot les regarde de sa place avec un sourire amer... Les professeurs ont tenu bon, mais pas un n'a le courage d'applaudir... Infortuné M. Viot! C'est une vraie déroute... Le principal essaye de le consoler : « Le sujet était aride, messieurs, mais le poète s'en est bien tiré. »

— Moi, je trouve cela très-beau!... dit effrontément le petit Chose, à qui son triomphe commence à faire peur...

Lâchetés perdues! M. Viot ne veut pas être consolé. Il s'incline sans répondre et garde son sourire amer... Il le garde tout le jour; et le soir, en rentrant, au milieu des chants des élèves, des couacs de la musique et du fracas des tapissières roulant sur les pavés de la ville endormie, le petit Chose entend dans l'ombre, près de lui, les clefs de son rival qui grondent d'un air méchant: « Frinc! frinc! frinc! monsieur le poète, nous vous revaudrons cela! »

IX

L'AFFAIRE BOUCOYRAN

Avec la Saint-Théophile, voilà les vacances enterrées.

Les jours qui suivirent furent tristes; un vrai lendemain de mardi-gras. Personne ne se sentait en train, ni les maîtres, ni les élèves. On s'installait... Après deux grands mois de repos, le collège avait peine à reprendre son va-et-vient habituel. Les rouages fonctionnaient mal, comme ceux d'une vieille horloge qu'on aurait depuis longtemps oublié de remonter. Peu à peu cependant, grâce aux efforts de M. Viot, tout se régularisa. Chaque jour, aux mêmes heures, au son de la même cloche, on vit de petites portes s'ouvrir dans les cours et des litanies d'enfants, roides comme des soldats de bois, défiler deux par deux sous les arbres; puis la cloche sonnait encore — ding! dong! — et les mêmes enfants repassaient par les mêmes petites portes. Ding! dong! Levez-vous. Ding! dong! Couchez-

vous. Ding! dong! Instruisez-vous! Ding! dong! Amusez-vous! Et cela pour toute l'année.

O triomphe du règlement! comme l'élève Médinalque aurait été heureux de vivre, sous la férule de M. Viot, dans le collège-modèle de Sarlande!...

Moi seul, je faisais ombre à cet adorable tableau. Mon étude ne marchait pas. Les terribles *moyens* m'étaient revenus de leurs montagnes, plus laids, plus âpres, plus féroces que jamais. De mon côté, j'étais aigri; la maladie m'avait rendu nerveux et irritable, je ne pouvais plus rien supporter... Trop doux l'année précédente, je fus trop sévère cette année... J'espérais ainsi mater ces méchants drôles, et, pour la moindre incartade, je foudroyais toute l'étude de pensums et de retenues...

Ce système ne me réussit pas. Mes punitions, à force d'être prodiguées, se déprécièrent et tombèrent aussi bas que les assignats de l'an IV... Un jour, je me sentis débordé. Mon étude était en pleine révolte, et je n'avais plus de munitions pour faire tête à l'émeute. Je me vois encore dans ma chaire, me débattant comme un beau diable, au milieu des cris, des pleurs, des grognements, des sifflements : « A la porte!... Cocorico!... kss!... kss!... Plus de tyrans!... C'est une injustice!... » Et les encriers pleuvaient, et les papiers mâchés s'épataient sur mon pupitre, et tous ces petits monstres, — sous prétexte de réclamations, — se pendaient par grappes à ma chaire, avec des hurlements de macaques.

Quelquefois, en désespoir de cause, j'appelais

M. Viot à mon secours. Pensez quelle humiliation! Depuis la Saint-Théophile, l'homme aux clefs me tenait rigueur, et je le sentais heureux de ma détresse... Quand il entra dans l'étude brusquement, ses clefs à la main, c'était comme une pierre dans un étang de grenouilles : en un clin d'œil tout le monde se retrouvait à sa place, le nez sur les livres. On aurait entendu voler une mouche! M. Viot se promenait un moment de long en large, agitant son trousseau de ferraille, au milieu du grand silence; puis il me regardait ironiquement et se retirait sans rien dire.

J'étais très-malheureux. Les maîtres, mes collègues, se moquaient de moi. Le principal, quand je le rencontrais, me faisait mauvais accueil; il y avait sans doute du M. Viot là-dessous... Pour m'achever, survint l'affaire Boucoyran.

Oh! cette affaire Boucoyran! Je suis sûr qu'elle est restée dans les annales du collège et que les Sarlandais en parlent encore aujourd'hui... Moi aussi, je veux en parler, de cette terrible affaire. Il est temps que le public sache la vérité...

Quinze ans, de gros pieds, de gros yeux, de grosses mains, pas de front, et l'allure d'un valet de ferme : tel était M. le marquis de Boucoyran, terreur de la cour des moyens et seul échantillon de la noblesse cévenole au collège de Sarlande. Le principal tenait beaucoup à cet élève, en considération du vernis aristocratique que sa présence donnait à l'établissement. Dans le collège, on ne l'appelait que « le marquis ». Tout le monde le craignait;

moi-même je subissais l'influence générale et je ne lui parlais qu'avec beaucoup de ménagements.

Pendant quelque temps nous vécûmes en assez bons termes.

M. le marquis avait bien par-ci par-là certaines façons impertinentes de me regarder ou de me répondre qui rappelaient par trop l'ancien régime, mais j'affectais de n'y point prendre garde, sentant que j'avais affaire à forte partie.

Un jour cependant, ce faquin de marquis se permit de répliquer, en pleine étude, avec une insolence telle que je perdis toute patience.

— Monsieur de Boucoyran, lui dis-je en essayant de garder mon sang-froid, prenez vos livres et sortez sur-le-champ.

C'était un acte d'autorité inouï pour ce jeune drôle. Il en resta stupéfait et me regarda, sans bouger de sa place, avec de gros yeux.

Je compris que je m'engageais dans une méchante affaire, mais j'étais trop avancé pour reculer.

— Sortez, monsieur de Boucoyran ! commandai-je de nouveau.

Les élèves attendaient, anxieux... Pour la première fois, j'avais du silence.

A ma seconde injonction, le marquis, revenu de sa surprise, me répondit, il fallait voir de quel air : — « Je ne sortirai pas ! »

Il y eut parmi toute l'étude un murmure d'admiration. Je me levai dans ma chaire, indigné.

— Vous ne sortirez pas, monsieur?... C'est ce que nous allons voir !

Et je descendis...

Dieu m'est témoin qu'à ce moment-là toute idée de violence était bien loin de moi ; je voulais seulement intimider le marquis par la fermeté de mon attitude ; mais, en me voyant descendre de ma chaire, il se mit à ricaner d'une façon si méprisante, que j'eus le geste de le prendre au collet pour le faire sortir de son banc...

Le misérable tenait cachée sous sa tunique une énorme règle de fer. A peine eus-je levé la main, qu'il m'asséna sur le bras un coup terrible. La douleur m'arracha un cri.

Toute l'étude battit des mains.

— Bravo, marquis !

Pour le coup, je perdis la tête. D'un bond je fus sur la table, d'un autre sur le marquis ; et alors, le prenant à la gorge, je fis si bien, des pieds, des poings, des dents, de tout, que je l'arrachai de sa place et qu'il s'en alla rouler hors de l'étude, jusqu'au milieu de la cour... Ce fut l'affaire d'une seconde ; je ne me serais jamais cru tant de vigueur.

Les élèves étaient consternés. On ne criait plus : « Bravo ! marquis. » On avait peur. Boucoyran, le fort des forts, mis à la raison par ce gringalet de pion !... Quelle aventure ! Je venais de gagner en autorité ce que le marquis venait de perdre en prestige.

Quand je remontai dans ma chaire, pâle encore et tremblant d'émotion, tous les visages se penchèrent vivement sur les pupitres. L'étude était matée. Mais le principal, mais M. Viot, qu'al-

laient-ils penser de cette affaire? Comment! j'avais osé lever la main sur un élève! sur le marquis de Boucoyran! sur le noble du collège! Je voulais donc me faire chasser!

Ces réflexions, qui me venaient un peu tard, me troublèrent dans mon triomphe. J'eus peur, à mon tour. Je me disais : « C'est sûr, le marquis est allé se plaindre. » Et d'une minute à l'autre, je m'attendais à voir entrer le principal. Je tremblai jusqu'à la fin de l'étude; pourtant personne ne vint.

A la récréation, je fus très-étonné de voir Boucoyran rire et jouer avec les autres. Cela me rassura un peu; et comme toute la journée se passa sans encombres, je m'imaginai que mon drôle se tiendrait coi et que j'en serais quitte pour la peur.

Par malheur, le jeudi suivant était jour de sortie. Le soir, M. le marquis ne rentra pas au dortoir. J'eus comme un pressentiment et je ne dormis pas de toute la nuit.

Le lendemain, à la première étude, les élèves chuchotaient en regardant la place de Boucoyran qui restait vide. Sans en avoir l'air, je mourais d'inquiétude.

Vers les sept heures, la porte s'ouvrit d'un coup sec. Tous les enfants se levèrent.

J'étais perdu...

Le principal entra le premier, puis M. Viot derrière lui, puis enfin un grand vieux boutonné jusqu'au menton dans une longue redingote, et cravaté d'un col de crin haut de quatre doigts. Celui-là, je ne le connaissais pas, mais je compris tout de

suite que c'était M. de Boucoyran le père. Il tortillait sa longue moustache et bougonnait entre ses dents.

Je n'eus pas même le courage de descendre de ma chaire pour faire honneur à ces messieurs; eux non plus, en entrant, ne me saluèrent pas. Ils prirent position tous les trois au milieu de l'étude, et jusqu'à leur sortie, ne regardèrent pas une seule fois de mon côté.

Ce fut le principal qui ouvrit le feu.

— Messieurs, dit-il en s'adressant aux élèves, nous venons ici remplir une mission pénible, très-pénible. Un de vos maîtres s'est rendu coupable d'une faute si grave, qu'il est de notre devoir de lui infliger un blâme public.

Là-dessus le voilà parti à m'infliger un blâme qui dura au moins un grand quart d'heure. Tous les faits dénaturés. Le marquis était le meilleur élève du collège; je l'avais brutalisé sans raison, sans excuse. Enfin j'avais manqué à tous mes devoirs.

Que répondre à ces accusations?

De temps en temps j'essayais de me défendre : « Pardon, monsieur le principal... » Mais le principal ne m'écoutait pas, et il m'infligea son blâme jusqu'au bout.

Après lui, M. de Boucoyran le père prit la parole, et de quelle façon!... Un véritable réquisitoire. Malheureux père! On lui avait presque assassiné son enfant. Sur ce pauvre petit être sans défense, On s'était rué comme... comme... comment

dirait-il?... comme un buffle, comme un buffle sauvage. L'enfant gardait le lit depuis deux jours. Depuis deux jours sa mère en larmes le veillait...

Ah! s'il avait eu affaire à un homme, c'est lui M. de Boucoyran le père qui se serait chargé de venger son enfant! Mais On n'était qu'un galopin dont il avait pitié. Seulement qu'On se le tint pour dit : si jamais On touchait encore à un cheveu de son fils, On se ferait couper les deux oreilles tout net...

Pendant ce beau discours, les élèves riaient sous cape, et les clefs de M. Viot frétilaient de plaisir. Debout dans sa chaire, pâle de rage, le pauvre On écoutait toutes ces injures, dévorait toutes ces humiliations et se gardait bien de répondre. Si On avait répondu, On aurait été chassé du collège; et alors où aller? On ne disait donc rien, mais On avait le cœur gros, je vous jure...

Enfin, au bout d'une heure, quand ils furent à sec d'éloquence, ces trois messieurs se retirèrent. Derrière eux, il se fit dans l'étude un grand brouhaha. J'essayai, mais vainement, d'obtenir un peu de silence; les enfants me riaient au nez. L'affaire Boucoyran avait achevé de tuer mon autorité.

Oh! ce fut une terrible affaire!

Toute la ville s'en émut... Au Petit-Cercle, au Grand-Cercle, dans les cafés, à la musique, on ne parlait pas d'autre chose. Les gens bien informés donnaient des détails à faire dresser les cheveux. Il paraît que ce maître d'études était un monstre, un ogre. Il avait torturé l'enfant avec des raffinements

inouïs de cruauté. En parlant de lui, on ne disait plus que « le bourreau ».

Quand le jeune Boucoyran s'ennuya de rester au lit, ses parents l'installèrent sur une chaise longue, au plus bel endroit de leur salon, et pendant huit jours ce fut à travers ce salon une procession interminable. L'intéressante victime était l'objet de toutes les attentions.

Vingt fois de suite on lui faisait raconter son histoire, et à chaque fois le misérable inventait quelque nouveau détail. Les mères frémissaient; les vieilles demoiselles l'appelaient « pauvre ange! » et lui glissaient des bonbons. Le journal de l'opposition profita de l'aventure et fulmina contre le collège un article terrible au profit d'un établissement religieux des environs...

En somme, l'affaire fit grand bruit. Le principal était furieux; et, s'il ne me renvoya pas, je ne le dus qu'à la protection du recteur... Hélas! il eût mieux valu pour moi être renvoyé tout de suite. Ma vie, dans le collège, était devenue impossible. Les enfants ne m'écoutaient plus; au moindre mot, ils me menaçaient de faire comme Boucoyran, d'aller se plaindre à leur père. Je finis par ne plus m'occuper d'eux.

Au milieu de tout cela, j'avais une idée fixe : me venger des Boucoyran. Je revoyais toujours la figure impertinente du vieux marquis, et mes oreilles étaient restées rouges de la menace qui leur avait été faite. D'ailleurs, eussé-je voulu oublier ces affronts, je n'aurais pas pu y parvenir; deux

fois par semaine, les jours de promenade, quand les divisions passaient devant le café de l'Évêché, j'étais sûr de trouver M. de Boucoyran le père planté devant la porte, au milieu d'un groupe d'officiers de la garnison, tous nu-tête et leurs queues de billard à la main. Ils nous regardaient venir de loin avec des rires goguenards; puis quand la division était à portée de la voix, le marquis criait très-fort, en me toisant d'un air de provocation : « Bonjour, Boucoyran! »

— Bonjour, mon père! » glapissait l'affreux enfant du milieu des rangs. Et les officiers, les élèves, les garçons du café, tout le monde riait...

Le « Bonjour, Boucoyran! » était devenu un supplice pour moi, et pas moyen de m'y soustraire. Pour aller à la Prairie, il fallait absolument passer devant le café de l'Évêché, et pas une fois mon persécuteur ne manquait au rendez-vous.

J'avais par moments des envies folles d'aller à lui et de le provoquer; mais deux raisons me retenaient : d'abord toujours la peur d'être chassé, puis la rapière du marquis, une grande diablesse de colichemarde qui avait fait tant de victimes lorsqu'il était aux gardes-du-corps.

Pourtant un jour, poussé à bout, j'allai trouver Roger le maître d'armes et, de but en blanc, je lui déclarai ma résolution de me mesurer avec le marquis. Roger, à qui je n'avais pas parlé depuis longtemps, m'écouta d'abord avec une certaine réserve; mais, quand j'eus fini, il eut un mouvement d'effusion et me serra chaleureusement les deux mains.

— Bravo! monsieur Daniel! Je le savais bien, moi, qu'avec cet air-là vous ne pouviez pas être un mouchard. Aussi pourquoi diable étiez-vous toujours fourré avec votre M. Viot? Enfin, on vous retrouve; tout est oublié! Votre main! Vous êtes un noble cœur!... Maintenant, à votre affaire! Vous avez été insulté? Bon! Vous voulez en tirer réparation? Très-bien! Vous ne savez pas le premier mot des armes? Bon! bon! très-bien! très-bien! Vous voulez que je vous empêche d'être embroché par ce vieux dindon? Parfait! Venez à la salle, et, dans six mois, c'est vous qui l'embrochez!

D'entendre cet excellent Roger épouser ma querelle avec tant d'ardeur, j'étais rouge de plaisir. Nous convînmes des leçons : trois heures par semaine; nous convînmes aussi du prix qui serait un prix exceptionnel (exceptionnel en effet! j'appris plus tard qu'on me faisait payer deux fois plus cher que les autres). Quand toutes ces conventions furent réglées, Roger passa familièrement son bras sous le mien.

— Monsieur Daniel, me dit-il, il est trop tard pour prendre aujourd'hui notre première leçon; mais nous pouvons toujours aller conclure notre marché au café Barbette?... Allons, voyons, pas d'enfantillage! est-ce qu'il vous fait peur, par hasard, le café Barbette?... Venez donc, sacrebleu! tirez-vous un peu de ce saladier de cuistres! Vous trouverez là-bas des amis, de bons garçons, triple nom! de nobles cœurs! et vous quitterez vite

avec eux ces manières de femmelette qui vous font tort. »

Hélas ! je me laissai tenter. Nous allâmes au café Barbette. Il était toujours le même, plein de cris, de fumée, de pantalons garance ; les mêmes shakos, les mêmes ceinturons pendaient aux mêmes patères.

Les amis de Roger me reçurent à bras ouverts. Il avait bien raison, c'étaient tous de nobles cœurs ! Quand ils connurent mon histoire avec le marquis et la résolution que j'avais prise, ils vinrent, l'un après l'autre, me serrer la main :
 « Bravo ! jeune homme. Très-bien ! »

Moi aussi j'étais un noble cœur ! Je fis venir un punch, on but à mon triomphe, et il fut décidé entre nobles cœurs que je tuerais le marquis de Boucoyran à la fin de l'année scolaire.

X

LES MAUVAIS JOURS

L'hiver était venu, un hiver sec, terrible et noir, comme il en fait dans ces pays de montagnes. Avec leurs grands arbres sans feuilles et leur sol gelé plus dur que la pierre, les cours du collège étaient tristes à voir. On se levait avant le jour, aux lumières ; il faisait froid ; de la glace dans les lavabo... Les élèves n'en finissaient plus ; la cloche était obligée de les appeler plusieurs fois. « Plus vite, messieurs, » criaient les maîtres en marchant de long en large pour se réchauffer... On formait les rangs en silence, tant bien que mal, et on descendait à travers le grand escalier à peine éclairé et les longs corridors où soufflaient les bises mortelles de l'hiver.

Un mauvais hiver pour le petit Chose !

Je ne travaillais plus. A l'étude, la chaleur malsaine du poêle me faisait dormir. Pendant les classes, trouvant ma mansarde trop froide, je cou-

rais m'enfermer au café Barbette et n'en sortais qu'au dernier moment. C'était là maintenant que Roger me donnait ses leçons; la rigueur du temps nous avait chassés de la salle d'armes, et nous nous escrimions au milieu du café avec les queues de billard, en buvant du punch. Les sous-officiers jugeaient les coups; tous ces nobles cœurs m'avaient décidément admis dans leur intimité et m'enseignaient chaque jour une nouvelle botte infailible pour tuer ce pauvre marquis de Boucoyran. Ils m'apprenaient aussi comme on édulcore une absinthe, et quand ces messieurs jouaient au billard, c'était moi qui marquais les points...

Un mauvais hiver pour le petit Chose!

Or, un matin de ce triste hiver, comme j'entrais au café Barbette — oh! Dieu! j'entends encore le fracas du billard et le ronflement du gros poêle en faïence, — Roger vint à moi précipitamment : « Deux mots, monsieur Daniel, » et m'emmena dans la salle du fond, d'un air tout à fait mystérieux.

Il s'agissait d'une confidence amoureuse... Vous pensez si j'étais fier de recevoir les confidences d'un homme de cette taille. Cela me grandissait toujours un peu.

Voici l'histoire. Ce sacrifiant de maître d'armes avait rencontré par la ville, en un certain endroit qu'il ne pouvait pas nommer, certaine personne dont il s'était follement épris. Cette personne occupait à Sarlande une situation tellement élevée — hum! hum! vous m'entendez bien, — tellement

extraordinaire, que le maître d'armes en était encore à se demander comment il avait osé lever les yeux si haut. Et pourtant, malgré la situation de la personne, — situation tellement élevée, tellement etc... — il ne désespérait pas de s'en faire aimer, et même il croyait le moment venu de lancer quelques déclarations épistolaires. Malheureusement, les maîtres d'armes ne sont pas très-adroits aux exercices de la plume. Passe encore, s'il ne s'agissait que d'une grisette; mais avec une personne dans une situation tellement etc., etc., ce n'était pas du style de cantine qu'il fallait, et même un bon poète ne serait pas de trop.

— Je vois ce que c'est, dit le petit Chose d'un air entendu; vous avez besoin qu'on vous trousse quelques poulets galants pour envoyer à la personne, et vous avez songé à moi.

— Précisément, répondit le maître d'armes.

— Eh bien! Roger, je suis votre homme et nous commencerons quand vous voudrez; seulement, pour que nos lettres n'aient pas l'air d'être empruntées au *Parfait secrétaire*, il faudra me donner quelques renseignements sur la personne...

Le maître d'armes regarda autour de lui d'un air méfiant, puis tout bas il me dit, en me fourrant ses moustaches dans l'oreille :

— C'est une blonde de Paris. Elle sent bon comme une fleur et s'appelle Cécilia.

Il ne put pas m'en confier davantage, à cause de la situation de la personne, — situation tellement etc... — mais ces renseignements me suffisaient, et le soir

même, — pendant l'étude, — j'écrivis ma première lettre à la blonde Cécilia.

Cette singulière correspondance entre le petit Chose et cette mystérieuse personne dura près d'un mois. Pendant un mois, j'écrivis en moyenne deux lettres de passion par jour. De ces lettres, les unes étaient tendres et vaporeuses comme le Lamartine d'Elvire, les autres enflammées et rugissantes comme le Mirabeau de Sophie. Il y en avait qui commençaient par ces mots : « *O Cécilia, quelquefois sur un rocher sauvage...* » et qui finissaient par ceux-ci : « *On dit qu'on en meurt... essayons!* » Puis, de temps en temps, la Muse s'en mêlait :

Oh ! ta lèvre, ta lèvre ardente !
Donne-la moi ! Donne-la moi !

Aujourd'hui, j'en parle en riant, mais à l'époque le petit Chose ne riait pas, je vous le jure, et tout cela se faisait très-sérieusement. Quand j'avais terminé une lettre, je la donnais à Roger pour qu'il la recopiât de sa belle écriture de sous-officier ; lui de son côté, quand il recevait des réponses (car elle répondait, la malheureuse!), il me les apportait bien vite, et je basais mes opérations là-dessus.

Le jeu me plaisait en somme ; peut-être même me plaisait-il un peu trop. Cette blonde invisible, parfumée comme un lilas blanc, ne me sortait plus de l'esprit. Par moments, je me figurais que j'écrivais pour mon propre compte ; je remplissais mes

lettres de confidences toutes personnelles, de malédictions contre la destinée, contre ces êtres vils et méchants au milieu desquels j'étais obligé de vivre : « *O Cécilia, si tu savais comme j'ai besoin de ton amour!* »

Parfois aussi, quand le grand Roger venait me dire en frisant sa moustache : — Ça mord ! ça mord !... continuez, j'avais de secrets mouvements de dépit, et je pensais en moi-même : « Comment peut-elle croire que c'est ce gros réjoui, ce Fanfana-Tulipe, qui lui écrit ces chefs-d'œuvre de passion et de mélancolie. »

Elle le croyait pourtant ; elle le croyait si bien qu'un jour le maître d'armes triomphant m'apporta cette réponse qu'il venait de recevoir : « *A neuf heures, ce soir, derrière la sous-préfecture.* »

Est-ce à l'éloquence de mes lettres ou à la longueur de ses moustaches que Roger dut son succès ? Je vous laisse, mesdames, le soin de décider. Toujours est-il que cette nuit-là, dans son dortoir mélancolique, le petit Chose eut un sommeil très-agité. Il rêva qu'il était grand, qu'il avait des moustaches, et que des dames de Paris, — occupant des situations tout à fait extraordinaires, — lui donnaient des rendez-vous derrière les sous-préfectures...

Le plus comique, c'est que le lendemain il me fallut écrire une lettre d'action de grâces et remercier Cécilia de tout le bonheur qu'elle m'avait donné : « *Ange, qui as consenti à passer une nuit sur la terre...* »

Cette lettre, je l'avoue, le petit Chose l'écrivit avec la rage dans le cœur. Heureusement la correspondance s'arrêta là, et pendant quelque temps je n'entendis plus parler de Cécilia, ni de sa haute situation.

XI

MON BON AMI LE MAÎTRE D'ARMES

Ce jour-là, le 18 février, comme il était tombé beaucoup de neige pendant la nuit, les enfants n'avaient pas pu jouer dans les cours. Aussitôt l'étude du matin finie, on les avait casernés tous pêle-mêle dans *la salle*, pour y prendre leur récréation à l'abri du mauvais temps, en attendant l'heure des classes.

C'était moi qui les surveillais.

Ce qu'on appelait *la salle* était l'ancien gymnase du collège de la Marine. Imaginez quatre grands murs nus avec de petites fenêtres grillées; çà et là des crampons à moitié arrachés, la trace encore visible des échelles, et, se balançant à la maîtresse poutre du plafond, un énorme anneau en fer au bout d'une corde.

Les enfants avaient l'air de s'amuser beaucoup là-dedans. Ils couraient tout autour de la salle bruyamment, en faisant de la poussière. Quelques-

uns essayaient d'atteindre l'anneau; d'autres, suspendus par les mains, criaient; cinq ou six, de tempérament plus calme, mangeaient leur pain devant les fenêtres en regardant la neige qui remplissait les rues et les hommes armés de pelles qui l'emportaient dans des tombereaux.

Mais tout ce tapage, je ne l'entendais pas.

Seul, dans un coin, les larmes aux yeux, je lisais une lettre, et les enfants auraient à ce moment démolé le gymnase de fond en comble, que je ne m'en fusse pas aperçu. C'était une lettre de Jacques que je venais de recevoir; elle portait le timbre de Paris — mon Dieu! oui, de Paris — et voici ce qu'elle disait :

« Cher Daniel,

« Ma lettre va bien te surprendre. Tu ne te doutais pas, hein? que je fusse à Paris depuis quinze jours. J'ai quitté Lyon sans rien dire à personne, un coup de tête... que veux-tu? Je m'ennuyais trop dans cette horrible ville, surtout depuis ton départ.

« Je suis arrivé ici avec trente francs et cinq ou six lettres de M. le curé de Saint-Nizier. Heureusement la Providence m'a protégé tout de suite, et m'a fait rencontrer un vieux marquis chez lequel je suis entré comme secrétaire. Nous mettons en ordre ses mémoires, je n'ai qu'à écrire sous sa dictée, et je gagne à cela cent francs par mois. Ce n'est pas brillant, comme tu vois; mais, tout compte fait,

j'espère pouvoir envoyer de temps en temps quelque chose à la maison sur mes économies.

« Ah! mon cher Daniel, la jolie ville que ce Paris! Ici du moins il ne fait pas toujours du brouillard; il pleut bien quelquefois, mais c'est une petite pluie gaie, mêlée de soleil, et comme je n'en ai jamais vu ailleurs. Aussi je suis tout changé; si tu savais, je ne pleure plus du tout. C'est incroyable. »

J'en étais là de la lettre, quand tout à coup, sous les fenêtres, retentit le bruit sourd d'une voiture roulant dans la neige. La voiture s'arrêta devant la porte du collège, et j'entendis les enfants crier à tue-tête : Le sous-préfet! le sous-préfet!

Une visite de M. le sous-préfet présageait évidemment quelque chose d'extraordinaire. Il venait à peine au collège de Sarlande une ou deux fois chaque année, et c'était alors comme un événement. Mais, pour le quart d'heure, ce qui m'intéressait avant tout, ce qui me tenait à cœur plus que M. le sous-préfet de Sarlande et plus que Sarlande tout entier, c'était la lettre de mon frère Jacques. Aussi, tandis que les élèves, mis en gaieté, se culbutaient devant les fenêtres pour voir M. le sous-préfet descendre de voiture, je retournai dans mon coin, et je me remis à lire :

« Tu sauras, mon bon Daniel, que notre père est en Bretagne, où il fait le commerce du cidre pour le compte d'une compagnie. En apprenant que j'étais le secrétaire d'un marquis, il a voulu

que je place quelques tonneaux de cidre chez lui. Par malheur, le marquis ne boit que du vin, et du vin d'Espagne encore! J'ai écrit cela au père; sais-tu ce qu'il m'a répondu? Il m'a répondu: — Jacques, tu es un âne! — comme toujours. Mais c'est égal, mon cher Daniel, je crois qu'au fond il m'aime beaucoup.

« Quant à maman, tu sais qu'elle est seule maintenant. Tu devrais bien lui écrire, elle se plaint de ton silence.

« J'avais oublié de te dire une chose qui certainement te fera le plus grand plaisir: J'ai ma chambre au quartier Latin... au quartier Latin! pense un peu... une vraie chambre de poète, comme dans les romans, avec une petite fenêtre et des toits à perte de vue. Le lit n'est pas large, mais nous y tiendrions deux au besoin, et puis il y a dans un coin une table de travail où on serait très-bien pour faire des vers.

« Je suis sûr que si tu voyais cela, tu voudrais venir me trouver au plus vite; moi aussi je te voudrais près de moi, et je ne dis pas que quelque jour je ne te ferai pas signe de venir.

« En attendant, aime-moi toujours bien et ne travaille pas trop dans ton collège, de peur de tomber malade.

« Je t'embrasse. Ton frère,

« JACQUES. »

Ce brave Jacques! Quel mal délicieux il venait de me faire avec sa lettre! Je riais et je pleurais en

même temps. Toute ma vie de ces derniers mois, le punch, le billard, le café Barbette, me faisait l'effet d'un mauvais rêve, et je pensais: « Allons! c'est fini. Maintenant je vais travailler, je vais être courageux comme Jacques. »

A ce moment la cloche sonna. Les élèves se mirent en rang; ils causaient beaucoup du sous-préfet et se montraient en passant sa voiture stationnant devant la porte. Je les remis entre les mains des professeurs; puis, une fois débarrassé d'eux, je m'élançai en courant dans l'escalier. Il me tardait tant d'être seul dans ma chambre avec la lettre de mon frère Jacques.

A moitié chemin, j'aperçus le portier qui descendait à ma rencontre, tout essoufflé.

— Monsieur Daniel, me dit-il, on vous attend chez le principal.

Chez le principal?... Que pouvait avoir à me dire le principal?... Le portier me regardait avec un drôle d'air. Tout à coup, l'idée du sous-préfet que j'avais oublié, me revint.

— Est-ce que M. le sous-préfet est là-haut? demandai-je.

— Il est là-haut, me répondit le portier.

Et le cœur palpitant d'espoir, je me mis à gravir les degrés de l'escalier quatre à quatre.

Il y a des jours où l'on est comme fou. En apprenant que le sous-préfet m'attendait, savez-vous ce que je m'imaginai? Je m'imaginai qu'il avait remarqué ma bonne mine à la distribution, et qu'il venait au collège tout exprès pour m'offrir d'être

son secrétaire. Cela me paraissait la chose la plus naturelle du monde. La lettre de Jacques avec ses histoires de vieux marquis m'avait troublé la cervelle, à coup sûr.

Quoi qu'il en soit, à mesure que je montais l'escalier, ma certitude devenait plus grande : secrétaire du sous-préfet ! je ne me sentais pas de joie...

En tournant le corridor, je rencontrai Roger. Il était très-pâle ; il me regarda comme s'il voulait me parler ; mais je ne m'arrêtai pas, le sous-préfet n'avait pas le temps d'attendre.

Quand j'arrivai devant le cabinet du principal, le cœur me battait bien fort, je vous jure. Secrétaire de M. le sous-préfet ! Il fallut m'arrêter un instant pour reprendre haleine ; je rajustai ma cravate, je donnai avec les doigts un petit tour à mes cheveux, et je tournai le bouton de la porte doucement.

Si j'avais su ce qui m'attendait !

M. le sous-préfet était debout, appuyé négligemment au marbre de la cheminée et souriant dans ses favoris blonds. M. le principal, en robe de chambre, se tenait près de lui humblement, son bonnet de velours à la main, et M. Viot, appelé en hâte, se dissimulait dans un coin.

Dès que j'entrai, le sous-préfet prit la parole.

— C'est donc monsieur, dit-il en me désignant, qui s'amuse à séduire nos femmes de chambre ?

Il avait prononcé cette phrase d'une voix claire, ironique, et sans cesser de sourire. Je crus d'abord qu'il voulait plaisanter et je ne répondis rien, mais

le sous-préfet ne plaisantait pas ; après un moment de silence, il reprit en souriant toujours :

— N'est-ce pas à monsieur Daniel Eyssette que j'ai l'honneur de parler ? à monsieur Daniel Eyssette, qui a séduit la femme de chambre de ma femme ?

Je ne savais pas de quoi il s'agissait ; mais en entendant ce mot de femme de chambre, qu'on me jetait ainsi à la figure pour la seconde fois, je me sentis devenir rouge de honte, et ce fut avec une véritable indignation que je m'écriai :

— Une femme de chambre, moi !... je n'ai jamais séduit de femme de chambre.

A cette réponse, je vis un éclair de mépris jaillir des lunettes du principal, et j'entendis les clefs murmurer dans leur coin : « Quelle effronterie ! »

Le sous-préfet, lui, ne cessait pas de sourire ; il prit sur la tablette de la cheminée un petit paquet d'épapiers que je n'avais pas aperçus d'abord, puis, se tournant vers moi et les agitant négligemment :

— Monsieur, dit-il, voici des témoignages fort graves qui vous accusent. Ce sont des lettres qu'on a surprises chez la demoiselle en question. Elles ne sont pas signées, il est vrai, et d'un autre côté la femme de chambre n'a voulu nommer personne. Seulement, comme dans ces lettres il est fort souvent parlé du collège, je suis venu prendre des informations au collège, et, malheureusement pour vous, M. Viot a reconnu votre écriture et même votre style... »

Ici les clefs grincèrent féroce­ment, et le sous-préfet souriant toujours ajouta :

— Tout le monde n'est pas poète au collège de Sarlande.

A ces mots, une idée fugitive me traversa l'esprit; je voulus voir de près ces papiers. Je m'élançai; le principal eut peur d'un scandale et fit un geste pour me retenir. Mais le sous-préfet me tendit le dossier tranquillement.

— Regardez, me dit-il.

Je regardai... Miséricorde! ma correspondance avec Cécilia.

... Elles y étaient toutes, toutes! Depuis celle qui commençait : « *O Cécilia, quelquefois sur un rocher sauvage...* » jusqu'au cantique d'actions de grâces : « *Ange qui as consenti à passer une nuit sur la terre...* » Et dire que toutes ces belles fleurs de rhétorique amoureuse, je les avais effeuillées en l'honneur d'une femme de chambre!... Dire que cette personne, d'une situation tellement élevée, tellement, etc..., décroissait tous les matins les socques de la sous-préfète!... On peut se figurer ma stupeur, ma rage, ma confusion.

— Eh bien! qu'en dites-vous, seigneur don Juan? ricana le sous-préfet après un moment de silence. Est-ce que ces lettres sont de vous, oui ou non?

Au lieu de répondre, je baissai la tête. Un mot pouvait me disculper; mais ce mot, je ne le prononçai pas. J'étais prêt à tout souffrir plutôt que de dénoncer Roger... Car remarquez bien qu'au milieu de cette catastrophe, le petit Chose n'avait

pas un seul instant soupçonné la loyauté de son ami. En reconnaissant les lettres, il s'était dit tout de suite : « Roger aura eu la paresse de les recopier; il a mieux aimé faire une partie de billard de plus et envoyer les miennes. » Quel innocent, ce petit Chose!

Quand le sous-préfet vit que je ne voulais pas répondre, il remit les lettres dans sa poche, et se tournant vers le principal et son acolyte :

— Maintenant, messieurs, vous savez ce qui vous reste à faire.

Sur quoi les clefs de M. Viot frétil­lèrent d'un air lugubre, et le principal répondit en s'inclinant jusqu'à terre, « que M. Eyssette avait mérité d'être chassé sur l'heure; mais qu'afin d'éviter tout scandale, on le garderait au collège encore huit jours. » Juste le temps de faire venir un nouveau maître.

A ce terrible mot « chassé » tout mon courage m'abandonna. Je saluai sans rien dire et je sortis précipitamment. A peine dehors, mes larmes éclatèrent... Je courus d'un trait jusqu'à ma chambre, en étouffant mes sanglots dans mon mouchoir...

Roger m'attendait; il avait l'air fort inquiet et se promenait à grands pas, de long en large.

En me voyant entrer, il vint vers moi :

— Monsieur Daniel?... me dit-il, et son œil m'interrogeait. Je me laissai tomber sur une chaise sans répondre.

— Des pleurs, des enfantillages, reprit le maître d'armes d'un ton brutal, tout cela ne prouve rien. Voyons... vite... que s'est-il passé ?

Alors, je lui racontai dans ses détails toute l'horrible scène du cabinet.

A mesure que je parlais, je voyais la physionomie de Roger s'éclaircir; il ne me regardait plus du même air rogue, et, à la fin, quand il eut appris comment, pour ne pas le trahir, je m'étais laissé chasser du collège, il me tendit ses deux mains ouvertes et me dit simplement :

— Daniel, vous êtes un noble cœur.

A ce moment, nous entendîmes dans la rue le roulement d'une voiture; c'était le sous-préfet qui s'en allait.

— Vous êtes un noble cœur, reprit mon bon ami le maître d'armes en me serrant les poignets à les briser, vous êtes un noble cœur, je ne vous dis que ça... Mais vous devez comprendre que je ne permettrai à personne de se sacrifier pour moi.

Tout en parlant, il s'était rapproché de la porte.

— Ne pleurez pas, monsieur Daniel; je vais aller trouver le principal, et je vous jure bien que ce n'est pas vous qui serez chassé.

Il fit encore un pas pour sortir; puis, revenant vers moi comme s'il oubliait quelque chose.

— Seulement, me dit-il à voix basse, écoutez bien ceci avant que je m'en aille... le grand Roger n'est pas seul au monde; il a quelque part une mère infirme dans un coin... Une mère!... pauvre sainte femme!... Promettez-moi de lui écrire, Daniel!... C'est encore une lettre que je vous demande, la dernière... promettez-moi de lui écrire quand tout sera fini.

C'était dit gravement, tranquillement, d'un ton qui m'effraya.

— Mais que voulez-vous faire? m'écriai-je.

Roger ne répondit rien; seulement il entr'ouvrit sa veste et me laissa voir dans sa poche la crosse luisante d'un pistolet.

Je m'élançai vers lui, tout ému :

— Vous tuer, malheureux? vous voulez vous tuer?

Et lui très-froidement :

— Mon cher, quand j'étais au service, je m'étais promis que si jamais par un coup de ma mauvaise tête je venais à me faire dégrader, je ne survivrais pas à mon déshonneur. Le moment est venu de me tenir parole... Dans cinq minutes je serai chassé du collège, c'est-à-dire dégradé; une heure après, bonsoir! j'avale ma dernière prune.

En entendant cela, je me plantai résolument devant la porte.

— Eh bien! non, Roger, vous ne sortirez pas... J'aime bien mieux perdre ma place que d'être cause de votre mort.

— Laissez-moi faire mon devoir, me dit-il d'un air farouche. Et malgré mes efforts, il parvint à entr'ouvrir la porte.

Alors, j'eus l'idée de lui parler de sa mère, de cette pauvre mère qu'il avait quelque part dans un coin. Je lui prouvai qu'il devait vivre pour elle, que moi j'étais à même de trouver facilement une autre place, que d'ailleurs, dans tous les cas, nous avions encore huit jours devant nous, et que c'était

bien le moins qu'on attendît jusqu'au dernier moment avant de prendre un parti si terrible... Cette dernière réflexion parut le toucher. Il consentit à retarder de quelques heures sa visite au principal et ce qui devait s'ensuivre.

Sur ces entrefaites la cloche sonna; nous nous embrassâmes, et je descendis à l'étude.

Ce que c'est que de nous ! J'étais entré dans ma chambre désespéré, j'en sortis presque joyeux... Le petit Chose était si fier d'avoir sauvé la vie à son bon ami le maître d'armes !

Pourtant, il faut bien le dire, une fois assis dans ma chaire et le premier moment de l'enthousiasme passé, je me mis à faire des réflexions. Roger consentait à vivre, c'était bien; mais moi-même, qu'allais-je devenir après que mon beau dévouement m'aurait mis à la porte du collège ?

La situation n'était pas gaie, je voyais déjà le foyer singulièrement compromis, ma mère en larmes, et M. Eyssette bien en colère. Heureusement je pensai à Jacques; quelle bonne idée sa lettre avait eue d'arriver précisément le matin ! C'était bien simple, après tout, je n'avais qu'à aller le trouver; ne m'écrivait-il pas que dans son lit il y avait place pour deux ? D'ailleurs, à Paris, on trouve toujours de quoi vivre...

Ici, une pensée horrible m'arrêta; pour partir, il fallait de l'argent; celui du chemin de fer d'abord, puis cinquante-huit francs que je devais au portier, puis dix francs qu'un grand m'avait prêtés, puis des sommes énormes inscrites à mon nom sur le

livre de comptes du café Barbette. Le moyen de ce procurer tout cet argent !

— Bah ! me dis-je en y songeant, je me trouve bien naïf de m'inquiéter pour si peu; Roger n'est-il pas là ? Roger est riche, il donne des leçons en ville, et il sera trop heureux de me procurer quelques cents francs, à moi qui viens de lui sauver la vie.

Mes affaires ainsi réglées, j'oubliai toutes les catastrophes de la journée pour ne songer qu'à mon grand voyage de Paris. J'étais très-joyeux, je ne tenais plus en place, et M. Viot, qui descendit à l'étude pour savourer le spectacle de mon désespoir, eut l'air fort déçu en voyant ma mine réjouie. A dîner, je mangeai vite et bien; dans la cour, je pardonnai les arrêts des élèves; enfin l'heure de la classe sonna.

Le plus pressant était de voir Roger; d'un bond, je fus à sa chambre: personne à sa chambre. « Bon ! me dis-je en moi-même, il sera allé faire un tour au café Barbette, » et cela ne m'étonna pas dans des circonstances aussi dramatiques.

Au café Barbette, personne encore: « Roger, me dit-on, était allé à la Prairie avec les sous-officiers. » Que diable pouvaient-ils faire là-bas par un temps pareil ? Je commençais à être fort inquiet; aussi, sans vouloir accepter une partie de billard qu'on m'offrait, je relevai le bas de mon pantalon et je m'élançai dans la neige, du côté de la Prairie, à la recherche de mon bon ami le maître d'armes.

Des portes de Sarlande à la Prairie il y a bien **une** bonne demi-lieue ; mais, du train dont j'allais, je dus ce jour-là faire le trajet en moins d'un quart d'heure. Je tremblais pour Roger ; j'avais peur que le pauvre garçon n'eût, malgré sa promesse, tout raconté au principal pendant l'étude ; je croyais voir encore luire la crosse de son pistolet ; cette pensée lugubre me donnait des ailes.

Pourtant, de distance en distance, j'apercevais sur la neige la trace de pas nombreux allant vers la Prairie, et de songer que le maître d'armes n'était pas seul, cela me rassurait un peu.

Alors ralentissant ma course, je pensais à Paris, à Jacques, à mon départ... Mais au bout d'un instant, mes terreurs recommençaient.

— Roger va se tuer évidemment. Que serait-il venu chercher, sans cela, dans cet endroit désert, loin de la ville ? S'il amène avec lui ses amis du

café Barbette, c'est pour leur faire ses adieux, pour boire le coup de l'étrier, comme ils disent... O ces militaires ! Et me voilà courant de plus belle à perdre haleine.

Heureusement j'approchais de la Prairie dont j'apercevais déjà les grands arbres chargés de neige. — Pauvre ami, me disais-je, pourvu que j'arrive à temps !

La trace des pas me conduisit ainsi jusqu'à la guinguette d'Espéron.

Cette guinguette était un endroit louche et de mauvais renom, où les débauchés de Sarlande faisaient leurs parties fines. J'y étais venu plus d'une fois en compagnie des nobles cœurs ; mais jamais je ne lui avais trouvé une physionomie aussi sinistre que ce jour-là. Jaune et sale, au milieu de la blancheur immaculée de la plaine, elle se dérobaît, avec sa porte basse, ses murs décrépits et ses fenêtres aux vitres mal lavées, derrière un taillis de petits ormes. La maisonnette avait l'air honteuse du vilain métier qu'elle faisait.

Comme j'approchais, j'entendis un bruit joyeux de voix, de rires et de verres choqués.

— Grand Dieu ! me dis-je en frémissant, c'est le coup de l'étrier. Et je m'arrêtai pour reprendre haleine.

Je me trouvais alors sur la derrière de la guinguette ; je poussai une porte à claire-voie, et j'entrai dans le jardin. Quel jardin ! Une grande haie dépouillée, des massifs de lilas sans feuilles, des tas de balayures sur la neige et des tonnelles toutes

blanches qui ressemblaient à des huttes d'Esquimaux. Cela était d'un triste à faire pleurer.

Le tapage venait de la salle du rez-de-chaussée, et la ripaille devait chauffer à ce moment, car, malgré le froid, on avait ouvert toutes grandes les deux fenêtres.

Je posais déjà le pied sur la première marche du perron, lorsque j'entendis quelque chose qui m'arrêta net et me glaça : c'était mon nom prononcé au milieu de grands éclats de rire. Roger parlait de moi, et, chose singulière, chaque fois que le nom de Daniel Eyssette revenait, les autres riaient à se tordre.

Poussé par une curiosité douloureuse, sentant bien que j'allais apprendre quelque chose d'extraordinaire, je me rejetai en arrière, et, sans être entendu de personne, grâce à la neige qui assourdisait comme un tapis le bruit de mes pas, je me glissai dans une des tonnelles, qui se trouvait fort à propos juste au-dessous des fenêtres.

Je la reverrai toute ma vie, cette tonnelle; je reverrai toute ma vie la verdure morte qui la tapisait, son sol boueux et sale, sa petite table peinte en vert et ses bancs de bois tout ruisselants d'eau... A travers la neige dont elle était chargée, le jour passait à peine; la neige fondait lentement et tombait sur ma tête goutte à goutte.

C'est là, c'est dans cette tonnelle noire et froide comme un tombeau que j'ai appris combien les hommes peuvent être méchants et lâches; c'est là que j'ai appris à douter, à mépriser, à haïr... O

vous qui me lisez, Dieu vous garde d'entrer jamais dans cette horrible tonnelle... Debout, retenant mon souffle, rouge de colère et de honte, j'écoutais ce qui se disait chez Espéron.

Mon bon ami le maître d'armes avait toujours la parole... Il racontait l'aventure de Cécilia, la correspondance amoureuse, la visite de M. le sous-préfet au collège, tout cela avec des enjolivements et des gestes qui devaient être bien comiques à en juger par les transports de l'auditoire.

— Vous comprenez, mes petits amours, disait-il de sa voie goguenarde, qu'on n'a pas joué pour rien la comédie pendant trois ans sur le théâtre des zouaves. Vrai comme je vous parle, j'ai cru un moment la partie perdue, et je me suis dit que je ne viendrais plus boire avec vous le bon vin du père Espéron... Le petit Eyssette n'avait rien dit, c'est vrai, mais il était temps de parler encore; et, entre nous, je crois qu'il voulait seulement me laisser l'honneur de me dénoncer moi-même, Alors je me suis dit: Ayons l'œil, Roger, et en avant la grande scène.

Là-dessus mon bon ami le maître d'armes se mit à jouer ce qu'il appelait la grande scène, c'est-à-dire ce qui s'était passé le matin dans ma chambre entre lui et moi. Ah! le misérable, il n'oublia rien... il criait : *Ma mère ! ma pauvre mère !* avec des intonations de théâtre. Puis il imitait ma voix : « Non, Roger, non ! vous ne sortirez pas !... » La grande scène était réellement d'un haut comique, et tout l'auditoire se tordait. Moi, je sentais de

grosses larmes qui roulaient le long de mes joues; j'avais le frisson, les oreilles me tintaient, je devinais toute l'odieuse comédie du matin, je comprenais vaguement que Roger avait fait exprès d'envoyer mes lettres pour se mettre à l'abri de toute mésaventure, que depuis vingt ans sa mère, sa pauvre mère était morte, et que j'avais pris l'étui de sa pipe pour une crosse de pistolet.

— Et la belle Cécilia ? dit un noble cœur.

— Cécilia n'a pas parlé, elle a fait ses malles, c'est une bonne fille.

— Et le petit Daniel, que va-t-il devenir ?

— Bah ! répondit Roger...

Ici un geste qui fit rire tout le monde.

Cet éclat de rire me mit hors de moi. J'eus envie de sortir de la tonnelle et d'apparaître soudainement au milieu d'eux comme un spectre... Mais je me contins; j'avais déjà été assez ridicule.

Le rôti arrivait, les verres se choquèrent :

« A Roger ! à Roger ! » criaient-ils.

Je n'y tins plus, je souffrais trop. Sans m'inquiéter si quelqu'un pouvait me voir, je m'élançai à travers le jardin. D'un bond, je franchis la porte à claire-voie, et je me mis à courir devant moi comme un fou.

La nuit tombait silencieuse, et cet immense champ de neige prenait dans la demi-obscurité du crépuscule je ne sais quel aspect de profonde mélancolie.

Je courus ainsi quelque temps, comme un cabri blessé, et si les cœurs qui se brisent et qui saignent

étaient autre chose que des façons de parler, à l'usage des poètes, je vous jure qu'on aurait pu trouver derrière moi sur la plaine blanche une longue trace de sang.

Je me sentais perdu ; où trouver de l'argent ? Comment m'en aller ? Comment rejoindre mon frère Jacques ? Dénoncer Roger ne m'aurait même servi de rien... Il pouvait nier maintenant que Cécilia était partie.

Enfin, accablé, épuisé de fatigue et de douleur, je me laissai tomber dans la neige au pied d'un châtaignier. Je serais resté là jusqu'au lendemain peut-être, pleurant et n'ayant pas la force de penser, quand tout à coup, bien loin, bien loin, du côté de Sarlande, j'entendis une cloche sonner. C'était la cloche du collège. J'avais tout oublié, cette cloche me rappela à la vie. Il me fallait rentrer et surveiller la récréation des élèves dans la *salle*... En pensant à la *salle*, une idée subite me vint. Sur-le-champ mes larmes s'arrêtèrent; je me sentis plus fort, plus calme. Je me levai, et de ce pas délibéré de l'homme qui vient de prendre une irrévocable décision, je repris le chemin de Sarlande.

Maintenant, si vous voulez savoir quelle irrévocable décision vient de prendre le petit Chose, suivez-le jusqu'à Sarlande, à travers cette grande plaine blanche, suivez-le dans les rues sombres et boueuses de la ville; suivez-le sous le porche noir du collège; suivez-le dans la *salle* pendant la récréation, et remarquez avec quelle singulière persistance il regarde le gros anneau de fer qui se

balance au milieu; la récréation finie, suivez-le encore jusqu'à l'étude, montez avec lui dans sa chaire, et lisez par dessus son épaule cette lettre douloureuse qu'il est en train d'écrire, au milieu du vacarme et des enfants ameutés :

*Monsieur Jacques Eyssette, rue Bonaparte,
à Paris.*

« Pardonne-moi, mon bien-aimé Jacques, la douleur que je viens te causer. Toi qui ne pleurais plus, je vais te faire pleurer encore une fois; ce sera la dernière, par exemple... Quand tu recevras cette lettre, ton pauvre Daniel sera mort... »

Ici le vacarme de l'étude redouble; le petit Chose s'interrompt et distribue quelques punitions de droite et de gauche, mais gravement, sans colère. Puis il continue :

« Vois-tu, Jacques, j'étais trop malheureux. Je ne pouvais pas faire autrement que de me tuer. Mon avenir est perdu; on m'a chassé du collège, — c'est pour une histoire de femme, des choses trop longues à te raconter; puis j'ai fait des dettes, je ne sais plus travailler, j'ai honte, je m'ennuie, j'ai le dégoût; la vie me fait peur... J'aime mieux m'en aller... »

Le petit Chose est obligé de s'interrompre encore : « Cinq cents vers à l'élève Soubeyrol. Fouque et

Loupi en retenue dimanche! » Ceci fait, il achève sa lettre :

« Adieu, Jacques. J'en aurais encore long à te dire, mais je sens que je vais pleurer, et les élèves me regardent. Dis à maman que j'ai glissé du haut d'un rocher, en promenade, ou bien que je me suis noyé, en patinant. Enfin invente une histoire, mais que la pauvre femme ignore toujours la vérité... Embrasse-la bien pour moi, cette chère mère; embrasse aussi notre père, et tâche de leur reconstruire vite un beau foyer... Adieu, je t'aime. Souviens-toi de Daniel. »

Cette lettre terminée, le petit Chose en commence tout de suite une autre ainsi conçue :

« Monsieur l'abbé, je vous prie de faire parvenir à mon frère Jacques la lettre que je laisse pour lui. En même temps vous couperez de mes cheveux, et vous en ferez un petit paquet pour ma mère.

« Je vous demande pardon du mal que je vous donne. Je me suis tué parce que j'étais trop malheureux ici. Vous seul, monsieur l'abbé, vous êtes toujours montré très-bon pour moi. Je vous en remercie.

« DANIEL EYSSETTE. »

Après quoi, le petit Chose met cette lettre et celle de Jacques sous une même grande enveloppe, avec cette suscription : « La personne qui trouvera la

première mon cadavre, est priée de remettre ce pli entre les mains de l'abbé Germane. » Puis, toutes ses affaires terminées, il attend tranquillement la fin de l'étude.

L'étude est finie. On soupe, on fait la prière, on monte au dortoir.

Les élèves se couchent; le petit Chose se promène de long en large, attendant qu'ils soient endormis. Voici maintenant M. Viot qui fait sa ronde; on entend le cliquetis mystérieux de ses clefs et le bruit sourd de ses chaussons sur le parquet. — Bonsoir, monsieur Viot, murmure le petit Chose. — Bonsoir, monsieur, répond à voix basse le surveillant. Puis il s'éloigne, ses pas se perdent dans le corridor.

Le petit Chose est seul. Il ouvre la porte doucement et s'arrête un instant sur le palier pour voir si les élèves ne se réveillent pas; mais tout est tranquille dans le dortoir.

Alors il descend, il se glisse à petits pas, dans l'ombre des murs. La tramontane souffle tristement par dessous les portes. Au bas de l'escalier, en passant devant le péristyle, il aperçoit la cour blanche de neige entre ses quatre grands corps de logis tous sombres.

Là-haut, près des toits, veille une lumière, c'est l'abbé Germane qui travaille à son grand ouvrage. Du fond de son cœur le petit Chose envoie un dernier adieu, bien sincère, à ce bon abbé; puis il entre dans la *salle*...

Le vieux gymnase de l'école de marine est plein

d'une ombre froide et sinistre. Par les grillages d'une fenêtre un peu de lune descend et vient donner en plein sur le gros anneau de fer — oh! cet anneau! le petit Chose ne fait qu'y penser depuis des heures, — sur le gros anneau de fer qui reluit comme de l'argent... Dans un coin de la *salle*, un vieil escabeau dormait. Le petit Chose va le prendre, le porte sous l'anneau et monte dessus; il ne s'est pas trompé, c'est juste à la hauteur qu'il faut. Alors il détache sa cravate, une longue cravate en soie violette qu'il porte chiffonnée autour de son cou, comme un ruban. Il attache la cravate à l'anneau et fait un nœud coulant... Une heure sonne. Allons! il faut mourir... Avec des mains qui tremblent, le petit Chose ouvre le nœud coulant. Une sorte de fièvre le transporte. Adieu, Jacques! Adieu, madame Eyssette!...

Tout à coup un poignet de fer s'abat sur lui. Il se sent saisi par le milieu du corps et planté debout sur ses pieds, au bas de l'escabeau. En même temps une voix rude et narquoise qu'il connaît bien lui dit : « En voilà une idée de faire du trapèze à cette heure ! »

Le petit Chose se retourne stupéfait.

C'est l'abbé Germane, l'abbé Germane sans soutane, en culotte courte, avec son rabat flottant sur son gilet. Sa belle figure laide sourit tristement, à demi-éclairée par la lune... Une seule main lui a suffi pour mettre le suicidé par terre; de l'autre main il tient encore sa carafe qu'il venait de remplir à la fontaine de la cour.

De voir la tête effarée et les yeux pleins de larmes du petit Chose, l'abbé Germane a cessé de sourire, et il répète, mais cette fois d'une voix douce et presque attendrie :

— Quelle drôle d'idée, mon cher Daniel, de faire du trapèze à cette heure !

Le petit Chose est tout rouge, tout interdit.

— Je ne fais pas du trapèze, monsieur l'abbé, je veux mourir.

— Comment... mourir?... tu as donc bien du chagrin ?

— Oh !... répond le petit Chose avec de grosses larmes brûlantes qui roulent sur ses joues.

— Daniel, tu vas venir avec moi, dit l'abbé.

Le petit Chose fait signe que non et montre l'anneau de fer avec la cravate... L'abbé Germane le prend par la main : « Voyons, monte dans ma chambre ; si tu veux te tuer, eh bien, tu te tueras là haut ; il y a du feu, il fait bon. »

Mais le petit Chose résiste : « Laissez-moi mourir, monsieur l'abbé. Vous n'avez pas le droit de m'empêcher de mourir. »

Un éclair de colère passe dans les yeux du prêtre : « Ah ! c'est comme cela ! » dit-il. Et prenant brusquement le petit Chose par la ceinture, il l'emporte sous son bras comme un paquet, malgré sa résistance et ses supplications...

... Nous voici maintenant chez l'abbé Germane ; un grand feu brille dans la cheminée ; près du feu il y a une table avec une lampe allumée, des pipes, et des tas de papiers chargés de pattes de mouche.

Le petit Chose est assis au coin de la cheminée. Il est très-agité, il parle beaucoup ; il raconte sa vie, ses malheurs et pourquoi il a voulu se tuer. L'abbé l'écoute en souriant ; puis, quand l'enfant a bien parlé, bien pleuré, bien dégonflé son pauvre cœur malade, le brave homme lui prend les mains et lui dit très-tranquillement :

— Tout cela n'est rien, mon garçon, et tu aurais été joliment bête de te mettre à mort pour si peu. Ton histoire est fort simple : on t'a chassé du collège, — ce qui, par parenthèse, est un grand bonheur pour toi... Eh bien ! Il faut partir, partir tout de suite, sans attendre tes huit jours... Tu n'es pas une cuisinière, ventrebleu !... Ton voyage, tes dettes, ne t'en inquiète pas ! je m'en charge... L'argent que tu voulais emprunter à ce coquin, c'est moi qui te le prêterai. Nous réglerons tout cela demain... A présent plus un mot, j'ai besoin de travailler et tu as besoin de dormir... seulement je ne veux pas que tu retournes dans ton affreux dortoir ; tu aurais froid, tu aurais peur, tu vas te coucher dans mon lit ; de beaux draps blancs de ce matin !... moi, j'écrirai toute la nuit ; et si le sommeil me prend, je m'étendrai sur le canapé... Bonsoir ; ne me parle plus.

Le petit Chose se couche, il ne résiste pas... Tout ce qui lui arrive lui fait l'effet d'un rêve. Que d'événements dans une journée ! Avoir été si près de la mort et se retrouver au fond d'un bon lit, dans cette chambre tranquille et tiède... Comme le petit Chose est bien !... De temps en temps, il ouvre les

yeux; alors il voit sous la clarté douce de l'abat-jour le bon abbé Germane qui, tout en fumant, fait courir sa plume, à petit bruit, du haut en bas des feuilles blanches...

... Je fus réveillé le lendemain matin par l'abbé, qui me frappait sur l'épaule. J'avais tout oublié en dormant... Cela fit beaucoup rire mon sauveur.

— Allons, mon garçon, me dit-il, la cloche sonne, dépêche-toi; personne ne se sera aperçu de rien, va prendre tes élèves comme à l'ordinaire; pendant la récréation du déjeuner, je t'attendrai ici pour causer.

La mémoire me revint tout d'un coup. Je voulais le remercier, l'embrasser; mais positivement le bon abbé me mit à la porte.

Si l'étude me parut longue, je n'ai pas besoin de vous le dire... Les élèves n'étaient pas encore dans la cour, que déjà je frappais chez l'abbé Germane. Je le retrouvai devant son bureau, les tiroirs grands ouverts, occupé à compter des pièces d'or, qu'il alignait soigneusement par petits tas.

Au bruit que je fis en entrant, il retourna la tête, puis se remit à son travail, sans rien me dire; quand il eut fini, il referma ses tiroirs et me faisant signe de la main avec un bon sourire :

— Tout ceci est pour toi, me dit-il. J'ai fait ton compte. Voici pour le voyage, voici pour le portier, voici pour le café Barbette, voici pour l'élève qui t'a prêté dix francs... J'avais mis cet argent de côté pour faire un remplaçant à Cadet; mais Cadet ne

tire au sort que dans six ans, et d'ici là nous nous serons revus. »

Je voulus parler; mais ce diable d'homme ne m'en laissa pas le temps : « A présent, mon garçon, fais-moi tes adieux... voilà ma classe qui sonne, et quand j'en sortirai, je ne veux plus te retrouver ici. L'air de cette Bastille ne te vaut rien... File vite à Paris, travaille bien, prie le bon Dieu, fume des pipes, et tâche d'être un homme. — Tu m'entends, tâche d'être un homme! — Car vois-tu, mon petit Daniel, tu n'es encore qu'un enfant, et même j'ai bien peur que tu sois un enfant toute ta vie. »

Là-dessus, il m'ouvrit ses bras avec un sourire divin; mais moi je me jetai à ses genoux en sanglotant. Alors il étendit les mains et appela les bénédictions du ciel sur ma pauvre tête folle; puis il me releva et m'embrassa sur les deux joues.

La cloche sonnait le dernier coup.

— Bon! voilà que je suis en retard, dit-il en rassemblant à la hâte ses livres et ses cahiers. Comme il allait sortir, il se retourna encore vers moi.

— J'ai bien un frère à Paris, moi aussi, un brave homme de prêtre que tu pourrais aller voir... Mais, bah! à moitié fou comme tu l'es, tu n'aurais qu'à oublier son adresse... » Et sans en dire davantage, il se mit à descendre l'escalier à grands pas. Sa soutane flottait derrière lui; de la main droite il tenait sa calotte, et, sous le bras gauche, il portait un gros paquet de papiers et de bouquins... Bon abbé Germane! Avant de m'en aller, je jetai

un dernier regard autour de sa chambre; je contemplai une dernière fois la grande bibliothèque, la petite table, le feu à demi éteint, le fauteuil où j'avais tant pleuré, le lit où j'avais dormi si bien; et, songeant à cette existence mystérieuse dans laquelle je devinais tant de courage, de bonté cachée, de dévouement et de résignation, je ne pus m'empêcher de rougir de mes lâchetés, et je me fis le serment de me rappeler toujours l'abbé Germane.

En attendant, le temps passait... J'avais ma malle à faire, mes dettes à payer, ma place à retenir à la diligence...

Au moment de sortir, j'aperçus sur un coin de la cheminée plusieurs vieilles pipes toutes noires. Je pris la plus vieille, la plus noire, la plus courte, et je la mis dans ma poche comme une relique; puis je descendis.

En bas, la porte du vieux gymnase était encore entr'ouverte. Je ne pus m'empêcher d'y jeter un regard en passant, et ce que je vis me fit frissonner.

Je vis la grande salle sombre et froide, l'anneau de fer qui reluisait, et ma cravate violette avec son nœud coulant qui se balançait dans le courant d'air, au-dessus de l'escabeau renversé.

XIII

LES CLEFS DE M. VIOT

Comme je sortais du collège à grandes enjambées, encore tout ému de l'horrible spectacle que je venais d'avoir, la loge du portier s'ouvrit brusquement, et j'entendis qu'on m'appelait :

— Monsieur Eyssette! monsieur Eyssette!

C'était le maître du café Barbette et son digne ami M. Cassagne, l'air effaré, presque insolents.

Le cafetier parla le premier.

— Est-ce vrai que vous partez, monsieur Eyssette?

— Oui, monsieur Barbette, répondis-je tranquillement; je pars aujourd'hui même.

M. Barbette fit un bond, M. Cassagne en fit un autre; mais le bond de M. Barbette fut bien plus fort que celui de M. Cassagne, parce que je lui devais beaucoup plus d'argent.

— Comment! aujourd'hui même!

— Aujourd'hui même, et je cours de ce pas retenir ma place à la diligence

Je crus qu'ils allaient me sauter à la gorge.

— Et mon argent ? dit M. Barbette.

— Et le mien ? hurla M. Cassagne.

Sans répondre, j'entrai dans la loge, et tirant gravement, à pleines mains, les belles pièces d'or de l'abbé Germane, je me mis à leur compter sur le bout de la table, ce que je leur devais à tous les deux.

Ce fut un coup de théâtre ! Les deux figures renfrognées se déridèrent, comme par magie... Quand ils eurent empoché leur argent, un peu honteux des craintes qu'ils m'avaient montrées, et tout joyeux d'être payés, ils s'épanchèrent en compliments de condoléance et en protestations d'amitié.

— Vraiment, monsieur Eyssette, vous nous quittez?... Oh ! quel dommage ! Quelle perte pour la maison !

Et puis des oh ! des ah ! des hélas ! des soupirs, des poignées de main, des larmes étouffées...

La veille encore, j'aurais pu me laisser prendre à ces dehors d'amitié ; mais maintenant j'étais ferré à glace sur les questions de sentiment.

Le quart d'heure passé sous la tonnelle m'avait appris à connaître les hommes, — du moins je le croyais ainsi, — et plus ces affreux gargoniers se montraient affables, plus ils m'inspiraient de dégoût. Aussi, coupant court à leurs effusions ridicules, je sortis du collège et m'en allai bien vite retenir ma place à la bienheureuse diligence qui devait m'emporter loin de tous ces monstres.

En revenant du bureau des messageries, je passai

devant le café Barbette, mais je n'entrai pas ; l'endroit me faisait horreur. Seulement, poussé par je ne sais quelle curiosité malsaine, je regardai à travers les vitres... Le café était plein de monde ; c'était jour de poule au billard. On voyait parmi la fumée des pipes flamboyer les pompons des shakos et les ceinturons qui reluisaient pendus aux patères. Les nobles cœurs étaient au complet, il ne manquait que le maître d'armes.

Je regardai un moment ces grosses faces rouges que les glaces multipliaient, l'absinthe dansant dans les verres, les carafons d'eau-de-vie tout ébréchés sur le bord, et de penser que j'avais vécu dans ce cloaque je me sentis rougir... Je revis le petit Chose roulant autour du billard, marquant les points, payant le punch, humilié, méprisé, se dépravant de jour en jour, et mâchonnant sans cesse entre les dents un tuyau de pipe ou un refrain de caserne... Cette vision m'épouvanta encore plus que celle que j'avais eue dans la salle du gymnase en voyant flotter la petite cravate violette. Je m'enfuis...

Or, comme je m'acheminai vers le collège, suivi d'un homme de la diligence pour emporter ma malle, je vis venir sur la place le maître d'armes, sémillant, une badine à la main, le feutre sur l'oreille, mirant sa moustache fine dans ses belles bottes vernies... De loin je le regardais avec admiration en me disant : « Quel dommage qu'un si bel homme porte une si vilaine âme !... » Lui, de son côté, m'avait aperçu et venait vers moi avec un

bon sourire bien loyal et deux grands bras ouverts...
Oh ! la tonnelle !

— Je vous cherchais, me dit-il... Qu'est-ce que j'apprends ? Vous...

Il s'arrêta net. Mon regard lui cloua ses phrases menteuses sur les lèvres. Et dans ce regard qui le fixait d'aplomb, en face, le misérable dut lire bien des choses, car je le vis tout à coup pâlir, balbutier, perdre contenance, mais ce ne fut que l'affaire d'un instant ; il reprit aussitôt son air flambant, planta dans mes yeux deux yeux froids et brillants comme l'acier, et fourrant ses mains au fond de ses poches d'un air résolu, il s'éloigna en murmurant que ceux qui ne seraient pas contents n'auraient qu'à venir le lui dire...

Bandit, va !

Quand je rentrai au collège, les élèves étaient en classe. Nous montâmes dans ma mansarde. L'homme chargea la malle sur ses épaules et descendit. Moi, je restai encore quelques instants dans cette chambre glaciale, regardant les murs nus et salis, le pupitre noir tout déchiqueté, et, par la fenêtre étroite, les platanes des cours qui montraient leurs têtes couvertes de neige... En moi-même, je disais adieu à tout ce monde.

A ce moment, j'entendis une voix de tonnerre qui grondait dans les classes : c'était la voix de l'abbé Germane. Elle me réchauffa le cœur et me fit venir au bord des cils quelques bonnes larmes.

Après quoi je descendis lentement, regardant attentif autour de moi comme pour emporter dans

mes yeux l'image, toute l'image de ces lieux que je ne devais plus jamais revoir. C'est ainsi que je traversai les longs corridors à hautes fenêtres grillagées où les yeux noirs m'étaient apparus pour la première fois. Dieu vous protège, mes chers yeux noirs !... Je passai aussi devant le cabinet du principal avec sa double porte mystérieuse ; puis, à quelques pas plus loin, devant le cabinet de M. Viot... Là je m'arrêtai subitement... O joie ! ô délices ! Les clefs, les terribles clefs pendaient à la serrure, et le vent les faisait doucement frétiller. Je les regardai un moment ces clefs formidables, je les regardai avec une sorte de terreur religieuse ; puis tout à coup une idée de vengeance me vint. Traîtreusement, d'une main sacrilège, je retirai le trousseau de la serrure, et, le cachant sous ma redingote, je descendis l'escalier quatre à quatre.

Il y avait au bout de la cour des moyens un puits très-profond. J'y courus tout d'une halcine... A cette heure-là la cour était déserte. La fée aux lunettes n'avait pas encore relevé son rideau. Tout favorisait mon crime. Alors, tirant les clefs de dessous mon habit, ces misérables clefs qui m'avaient tant fait souffrir, je les jetai dans le puits de toutes mes forces... Frinc ! frinc ! frinc ! Je les entendis dégringoler, rebondir contre les parois, et tomber lourdement dans l'eau, qui se referma sur elles ; ce forfait commis, je m'éloignai souriant.

Sous le porche, en sortant du collège, la dernière personne que je rencontraï fut M. Viot, mais

un M. Viot comme je n'en avais jamais vu, un M. Viot sans ses clefs, hagard, effaré, courant de droite et de gauche. Quand il passa près de moi, il me regarda un moment avec angoisse. Le malheureux avait envie de me demander si je ne les avais pas vues. Mais il n'osa pas... A ce moment, le portier lui criait du haut de l'escalier en se penchant : « Monsieur Viot, je ne les trouve pas ! » J'entendis l'homme aux clefs faire tout bas : « Oh ! mon Dieu ! » — Et il partit comme un fou à la découverte.

J'aurais été heureux de jouir plus longtemps de ce spectacle, mais le clairon de la diligence sonnait sur la place d'Armes, et je ne voulais pas qu'on partît sans moi.

Et maintenant adieu pour toujours, grand colège enfumé fait de vieux fer et de pierres noires ; adieu, vilains enfants ; adieu, règlement féroce : le petit Chose s'envole et ne reviendra plus. Et vous, marquis de Boucoyran, estimez-vous heureux. On s'en va sans vous allonger ce fameux coup d'épée si longuement médité avec les nobles cœurs du café Barbette...

Fouette, cocher ! sonne, trompette ! Bonne vieille diligence, fais feu de tes quatre roues, emporte le petit Chose au galop de tes trois chevaux... Emporte-le bien vite dans sa ville natale, pour qu'il embrasse sa mère chez l'oncle Baptiste, et qu'ensuite il mette le cap sur Paris et rejoigne au plus vite Eyssette (Jacques) dans sa chambre du quartier Latin...

XIV

L'ONCLE BAPTISTE

... Un singulier type d'homme que cet oncle Baptiste, le frère de madame Eyssette. Ni bon, ni méchant, marié de bonne heure à un grand gendarme de femme avare et maigre qui lui faisait peur, ce vieil enfant n'avait qu'une passion au monde : la passion du coloriage. Depuis quelque quarante ans, il vivait entouré de godets, de pinceaux, de couleurs et passait son temps à colorier des images de journaux illustrés. La maison était pleine de vieilles *illustrations*, de vieux *Charivaris*, de vieux *Magasins pittoresques*, de cartes géographiques, tout cela fortement enluminé. Même dans ses jours de disette, quand la tante lui refusait de l'argent pour acheter des journaux à images, il arrivait à mon oncle de colorier des livres. Ceci est historique : j'ai tenu dans mes mains une grammaire espagnole que mon oncle Baptiste avait mise en couleur d'un bout à l'autre, les adjectifs en bleu, les substantifs en rose, etc...

C'est entre ce vieux maniaque et sa féroce moitié que madame Eyssette était obligée de vivre depuis six mois. La malheureuse femme passait toutes ses journées dans la chambre de son frère, assise à côté de lui et s'ingéniant à être utile. Elle essuyait les pinceaux, mettait de l'eau dans les godets... Le plus triste, c'est que depuis notre ruine l'oncle Baptiste avait un profond mépris pour M. Eyssette, et que du matin au soir la pauvre mère était condamnée à entendre dire : « Eyssette n'est pas sérieux ! Eyssette n'est pas sérieux ! » Ah ! le vieil imbécile ! Il fallait voir de quel air sentencieux et convaincu il disait cela, en coloriant sa grammaire espagnole !... Depuis, j'en ai souvent rencontré dans la vie, de ces hommes soi-disant très-graves qui passaient leur temps à colorier des grammaires espagnoles et trouvaient que les autres n'étaient pas sérieux.

Tous ces détails sur l'oncle Baptiste et l'existence lugubre que madame Eyssette menait chez lui, je ne les connus que plus tard ; pourtant, dès mon arrivée dans la maison, je compris que, quoi qu'elle en dît, ma mère ne devait pas être heureuse... Quand j'entrai, on venait de se mettre à table pour le dîner. Madame Eyssette bondit de joie en me voyant, et, comme vous pensez, elle embrassa son petit Chose de toutes ses forces. Cependant la pauvre mère avait l'air gêné ; elle parlait peu, — toujours sa petite voix douce et tremblante, — les yeux dans son assiette. Elle faisait peine à voir avec sa robe étriquée et toute noire.

L'accueil de mon oncle et de ma tante fut très-froid. Ma tante me demanda d'un air effrayé si j'avais diné. Je me hâtai de répondre que oui... La tante respira, elle avait tremblé un moment pour son dîner. Joli, le dîner ! des pois chiches et de la morue.

L'oncle Baptiste, lui, me demanda si nous étions en vacances... Je répondis que je quittais l'Université, et que j'allais à Paris rejoindre mon frère Jacques, qui m'avait trouvé une bonne place. J'inventai ce mensonge pour rassurer la pauvre madame Eyssette sur mon avenir, et puis aussi pour avoir l'air sérieux aux yeux de mon oncle.

En apprenant que le petit Chose avait une bonne place, la tante Baptiste ouvrit de grands yeux.

— Daniel, dit-elle, il faudra faire venir ta mère à Paris... La pauvre chère femme s'ennuie loin de ses enfants ; et puis, tu comprends, c'est une charge pour nous, et ton oncle ne peut pas être toujours *la vache à lait* de la famille.

— Le fait est, dit l'oncle Baptiste, la bouche pleine, que je suis *la vache à lait*...

Cette expression de *vache à lait* l'avait ravi, et il la répéta plusieurs fois de suite avec la plus grande gravité...

Le dîner fut long, comme entre vieilles gens. Ma mère mangeait peu, m'adressait quelques paroles et me regardait à la dérobée ; ma tante la surveillait.

— Vois ta sœur, disait-elle à son mari, la joie de

revoir Daniel lui coupe l'appétit. Hier elle a pris deux fois du pain, aujourd'hui une fois seulement.

Ah ! chère madame Eyssette ! comme j'aurais voulu vous emporter ce soir-là, comme j'aurais voulu vous arracher à cette impitoyable vache à lait et à son épouse ; mais, hélas ! je m'en allais au hasard moi-même, ayant juste de quoi payer ma route et je pensais bien que la chambre de Jacques n'était pas assez grande pour nous tenir tous les trois. Encore si j'avais pu vous parler, vous embrasser à mon aise ; mais non ! On ne nous laissa pas seuls une minute... Rappelez-vous : tout de suite après dîner l'oncle se remit à sa grammaire espagnole, la tante essayait son argenterie, et tous deux, ils nous épiaient du coin de l'œil... L'heure du départ arriva, sans que nous eussions rien pu nous dire.

Aussi le petit Chose avait le cœur bien gros, quand il sortit de chez l'oncle Baptiste ; et en s'en allant, tout seul, dans l'ombre de la grande avenue qui mène au chemin de fer, il se jura deux ou trois fois très-solennellement de se conduire désormais comme un homme et de ne plus songer qu'à reconstruire le foyer.

DEUXIÈME PARTIE

I

MES CAOUTCHOUCS

Quand je vivrais aussi longtemps que mon oncle Baptiste, lequel doit être à cette heure aussi vieux qu'un vieux baobab de l'Afrique centrale, jamais je n'oublierais mon premier voyage à Paris en wagon de troisième classe.

C'était dans les derniers jours de février ; il faisait encore très-froid. Au dehors, un ciel gris, le vent, le grésil, des collines chauves, des prairies inondées, de longues rangées de vignes mortes ; au dedans, des matelots ivres qui chantaient, de gros paysans qui dormaient la bouche ouverte comme

des poissons morts, de petites vieilles avec leurs cabas, des enfants, des puces, des nourrices, tout l'attirail du wagon des pauvres avec son odeur de pipe, d'eau-de-vie, de saucisse à l'ail et de paille moisie. Je crois y être encore.

En partant, je m'étais installé dans un coin, près de la fenêtre, pour voir le ciel : mais, à deux lieues de chez nous, un infirmier militaire me prit ma place, sous le prétexte d'être en face de sa femme, et voilà le petit Chose, trop timide pour oser se plaindre, condamné à faire deux cents lieues entre ce gros vilain homme qui sentait la graine de lin et un grand tambour-major de Champenoise qui, tout le temps, ronfla sur son épaupe.

Le voyage dura deux jours. Je passai ces deux jours à la même place, immobile entre mes deux bourreaux, la tête fixe et les dents serrées. Comme je n'avais pas d'argent ni de provisions, je ne mangeai rien de toute la route. Deux jours sans manger, c'est long ! — Il me restait bien encore une pièce de quarante sous, mais je la gardais précieusement pour le cas où, en arrivant à Paris, je ne trouverais pas l'ami Jacques à la gare, et, malgré la faim, j'eus le courage de n'y pas toucher. Le diable, c'est qu'autour de moi on mangeait beaucoup dans le wagon. J'avais sous mes jambes un grand coquin de panier très-lourd d'où mon voisin l'infirmier tirait à tout moment des charcuteries variées qu'il partageait avec sa dame. Le voisinage de ce panier me rendit très-malheureux, surtout le second jour. Pourtant ce n'est pas la faim dont je

souffris le plus en ce terrible voyage. J'étais parti de Sarlande sans souliers, n'ayant aux pieds que de petits caoutchoucs fort minces qui me servaient là-bas pour faire ma ronde dans le dortoir. Très-joli, le caoutchouc ; mais l'hiver, en troisième classe... Dieu ! que j'ai eu froid ! C'était à en pleurer. La nuit, quand tout le monde dormait, je prenais doucement mes pieds entre mes mains et je les tenais des heures entières pour essayer de les réchauffer. Ah ! si madame Eyssette m'avait vu !...

Eh bien ! malgré la faim qui lui tordait le ventre, malgré ce froid cruel qui lui arrachait des larmes, le petit Chose était bien heureux, et pour rien au monde il n'aurait cédé cette place, cette demi-place qu'il occupait entre la Champenoise et l'infirmier. Au bout de toutes ces souffrances il y avait Jacques, il y avait Paris.

Dans la nuit du second jour, vers trois heures du matin, je fus réveillé en sursaut. Le train venait de s'arrêter ; tout le wagon était en émoi.

J'entendis l'infirmier dire à sa femme :

— Nous y sommes.

— Où donc ? demandai-je en me frottant les yeux.

— A Paris, parbleu !

Je me précipitai vers la portière. Pas de maisons. Rien qu'une campagne pelée, quelques becs de gaz, et çà et là de gros tas de charbon de terre ; puis là-bas, dans le loin, une grande lumière rouge et un roulement confus pareil au bruit de la mer. De portière en portière, un homme allait avec une

petite lanterne, en criant : « Paris ! Paris ! vos billets ! » Malgré moi je rentrai la tête par un mouvement de terreur. C'était Paris.

Ah ! grande ville féroce, comme le petit Chose avait raison d'avoir peur de toi !...

Cinq minutes après, nous entrions dans la gare. Jacques était là depuis une heure. Je l'aperçus de loin avec sa longue taille un peu voûtée et ses grands bras de télégraphe qui me faisaient signe derrière le grillage. D'un bond je fus sur lui.

— Jacques ! mon frère !...

— Ah ! cher enfant !

Et nos deux âmes s'étreignirent de toute la force de nos bras. Malheureusement les gares ne sont pas organisées pour ces belles étreintes. Il y a la salle des voyageurs, la salle des bagages, mais il n'y a pas la salle des effusions, il n'y a pas la salle des âmes. On nous bousculait ; on nous marchait dessus.

— Circulez ! circulez ! nous criaient les gens de l'octroi.

Jacques me dit tout bas : « Allons-nous-en. Demain, j'enverrai chercher ta malle. » Et, bras dessus, bras dessous, légers comme nos escarcelles, nous nous mîmes en route pour le quartier Latin.

J'ai essayé bien souvent depuis de me rappeler l'impression exacte que me fit Paris cette nuit-là ; mais les choses, comme les hommes, prennent, la première fois où nous les voyons, une physionomie toute particulière, qu'ensuite nous ne leur retrouvons plus. Le Paris de mon arrivée, je n'ai jamais

pu me le reconstruire. C'est comme une ville brumeuse que j'aurais traversée tout enfant, il y a des années, et où je ne serais plus retourné depuis lors.

Je me souviens d'un pont de bois sur une rivière toute noire, puis d'un grand quai désert et d'un immense jardin au long de ce quai. Nous nous arrê tâmes un moment devant ce jardin. A travers les grilles qui le bordaient, on voyait confusément des huttes, des pelouses, des flaques d'eau, des arbres luisants de givre.

— C'est le Jardin des Plantes, me dit Jacques. Il y a là une quantité considérable d'ours blancs, de lions, de boas, d'hippopotames...

En effet, cela sentait le fauve et, par moments, un cri aigu, un rauque rugissement sortait de cette ombre.

Moi, serré contre mon frère, je regardais de tous mes yeux à travers les grilles, et, mêlant dans un même sentiment de terreur ce Paris inconnu, où j'arrivais de nuit, et ce jardin mystérieux, il me semblait que je venais de débarquer dans une grande caverne noire, pleine de bêtes féroces qui allaient se ruer sur moi. Heureusement que je n'étais pas seul ; j'avais Jacques pour me défendre... Ah ! Jacques ! Jacques ! pourquoi ne t'ai-je pas toujours eu ?

Nous marchâmes encore longtemps, longtemps, par des rues noires interminables ; puis tout à coup Jacques s'arrêta sur une petite place où il y avait une église.

— Nous voici à Saint-Germain-des-Prés, me dit-il. Notre chambre est là-haut.

— Comment! Jacques?... dans le clocher?...

— Dans le clocher même... c'est très-commode pour savoir l'heure.

Jacques exagérait un peu. Il habitait, dans la maison à côté de l'église, une petite mansarde au cinquième ou sixième étage, et sa fenêtre ouvrait sur le clocher de Saint-Germain, juste à la hauteur du cadran.

En entrant, je poussai un cri de joie. « Du feu! quel bonheur! » Et tout de suite je courus à la cheminée présenter mes pieds à la flamme, au risque de fondre les caoutchoucs. Alors seulement Jacques s'aperçut de l'étrangeté de ma chaussure. Cela le fit beaucoup rire.

— Mon cher, me dit-il, il y a une foule d'hommes célèbres qui sont arrivés à Paris en sabots et qui s'en vantent. Toi, tu pourras dire que tu y es arrivé en caoutchoucs; c'est bien plus original. En attendant, mets ces pantoufles et entamons le pâté.

Disant cela, le bon Jacques roulait devant le feu une petite table qui attendait dans un coin, toute servie.

II

DE LA PART DU CURÉ DE SAINT-NIZIER

Dieu! qu'on était bien cette nuit-là dans la chambre de Jacques! Quels joyeux reflets clairs la cheminée envoyait sur notre nappe! Et ce vieux vin cacheté, comme il sentait les violettes! Et ce pâté, quelle belle croûte en or bruni il vous avait! Ah! de ces pâtés-là, on n'en fait plus maintenant; tu n'en boiras plus jamais de ces vins-là, mon pauvre Eyssette!

De l'autre côté de la table, en face, tout en face de moi, Jacques me versait à boire; et, chaque fois que je levais les yeux, je voyais son regard tendre comme celui d'une mère, qui me riait doucement. Moi, j'étais si heureux d'être là que j'en avais positivement la fièvre. Je parlais, je parlais..

— Mange donc, me disait Jacques en me remplissant mon assiette; mais je parlais toujours et je ne mangeais pas. Alors, pour me faire taire, il se mit à bavarder, lui aussi, et me narra longue-

ment, sans prendre haleine, tout ce qu'il avait fait depuis plus d'un an que nous ne nous étions pas vus.

— Quand tu fus parti, me disait-il, — et les choses les plus tristes il les contait toujours avec son divin sourire résigné, — quand tu fus parti, la maison devint tout à fait lugubre. Le père ne travaillait plus; il passait tout son temps dans le magasin à jurer contre les révolutionnaires et à me crier que j'étais un âne, ce qui n'avancait pas les affaires. Des billets protestés tous les matins, des descentes d'huissiers tous les deux jours, chaque coup de sonnette nous faisait sauter le cœur. Ah! tu t'es en allé au bon moment.

Au bout d'un mois de cette terrible existence, mon père partit pour la Bretagne au compte de la Compagnie vinicole, et madame Eyssette chez l'oncle Baptiste. Je les embarquai tous les deux. Tu penses si j'en ai versé de ces larmes... Derrière eux, tout notre pauvre mobilier fut vendu, oui, mon cher, vendu dans la rue, sous mes yeux, devant notre porte, et c'est bien pénible, va! de voir son foyer s'en aller ainsi pièce par pièce. On ne se figure pas combien elles font partie de nous-mêmes, toutes ces choses de bois ou d'étoffe que nous avons dans nos maisons. Tiens! quand on a emporté l'armoire au linge, tu sais, celle qui avait sur ses panneaux des Amours roses avec des violons, j'ai eu envie de courir après l'acheteur et de crier bien fort : « Arrêtez-le! » Tu comprends ça, n'est-ce pas?

De tout notre mobilier, je ne gardai qu'un matelas, une chaise et un balai; ce balai me fut très-utile, tu vas voir. J'installai ces richesses dans un coin de notre maison de la rue Lanterne, dont le loyer était payé encore pour deux mois, et me voilà occupant à moi tout seul ce grand appartement nu, froid, sans rideaux. Ah! mon ami, quelle tristesse! Chaque soir, quand je revenais de mon bureau, c'était un nouveau chagrin et comme une surprise de me retrouver seul entre ces quatre murailles. J'allais d'une pièce à l'autre, fermant les portes très-fort, pour faire du bruit. Quelquefois il me semblait qu'on m'appelait au magasin, et je criais : « J'y vais! » Quand j'entrais chez notre mère, je croyais toujours que j'allais la trouver tricotant tristement dans son fauteuil, près de la fenêtre!...

Pour comble de malheur, les babarottes réparèrent. Ces horribles petites bêtes, que nous avions eu tant de peine à combattre en arrivant à Lyon, apprirent sans doute votre départ et tentèrent une nouvelle invasion, bien plus terrible encore que la première. D'abord j'essayai de résister. Je passai mes soirées dans la cuisine, ma bougie d'une main, mon balai de l'autre, à me battre comme un lion, toujours en pleurant, par exemple. Malheureusement j'étais seul, et j'avais beau me multiplier, ce n'était plus comme au temps d'Annou. Du reste les babarottes, elles aussi, arrivaient en plus grand nombre. Je suis sûr que toutes celles de Lyon, — et Dieu sait s'il y en a dans cette grosse ville humide! — s'étaient levées en masse pour venir as-

siéger notre maison. La cuisine en était toute noire, je fus obligé de la leur abandonner. Quelquefois je les regardais avec terreur par le trou de la serrure. Il y en avait des milliards de mille... Tu crois peut-être que ces maudites bêtes s'en tinrent là! Ah! bien oui; tu ne connais pas ces gens du Nord. C'est envahissant comme tout. De la cuisine, malgré portes et serrures, elles passèrent dans la salle à manger où j'avais fait mon lit. Je fus obligé de le transporter dans le magasin, puis dans le salon. Tu ris; j'aurais voulu t'y voir.

De pièce en pièce, les damnées babarottes me poussèrent jusqu'à notre ancienne petite chambre, au fond du corridor. Là, elles me laissèrent deux ou trois jours de répit; puis, un matin en m'éveillant, j'en aperçus une centaine qui grimpaient silencieusement le long de mon balai, pendant qu'un autre corps de troupe se dirigeait en bon ordre vers mon lit... Privé de mes armes, forcé dans mes derniers redans, je n'avais plus qu'à fuir. C'est ce que je fis. J'abandonnai aux babarottes le matelas, la chaise, le balai, et je m'en fus de cette horrible maison de la rue Lanterne pour n'y plus revenir.

Je passai encore quelques mois à Lyon, mois bien longs, bien noirs, bien larmoyants. A mon bureau, on ne m'appelait plus que sainte Madeleine. Je n'allais nulle part. Je n'avais pas un ami. Ma seule distraction, c'étaient tes lettres... Ah! mon Daniel, quelle jolie façon tu as de dire les choses! Je suis sûr que tu pourrais écrire dans les journaux, si tu voulais. Ce n'est pas comme moi.

Figure-toi qu'à force d'écrire sous la dictée, j'en suis arrivé à être à peu près aussi intelligent qu'une machine à coudre. Impossible de rien trouver par moi-même. M. Eyssette avait bien raison de me dire: « Jacques, tu es un âne. » Après tout, ce n'est pas si mal d'être un âne. Les ânes sont de braves bêtes patientes, fortes, laborieuses, le cœur bon et les reins solides... Mais revenons à mon histoire.

Dans toutes tes lettres, tu me parlais de la reconstruction du foyer, et grâce à ton éloquence, j'avais comme toi pris feu pour cette grande idée. Malheureusement, ce que je gagnais à Lyon suffisait à peine pour me faire vivre. C'est alors que la pensée me vint de m'embarquer pour Paris. Il me semblait que là je serais plus à même de venir en aide à la famille, et que je trouverais tous les matériaux nécessaires à notre fameuse reconstruction. Mon voyage fut donc décidé; seulement je pris mes précautions. Je ne voulais pas tomber dans les rues de Paris comme un pierrot sans plumes. C'est bon pour toi, mon Daniel; il y a des grâces d'état pour les jolis garçons, mais moi, un grand pleurard!

J'allai donc demander quelques lettres de recommandation à notre ami, le curé de Saint-Nizier. C'est un homme très-bien posé dans le faubourg Saint-Germain. Il me donna deux lettres, l'une pour un comte, l'autre pour un duc. Je me mets bien, comme tu vois. De là je m'en fus trouver un tailleur qui, sur ma bonne mine, consentit à me faire crédit d'un bel habit noir avec ses dépen-

dances, gilet, pantalon, et cætera. Je mis mes lettres de recommandation dans mon habit, mon habit dans une serviette, et me voilà parti avec trois louis en poche : 35 francs pour le voyage, et 25 pour voir venir.

Le lendemain de mon arrivée à Paris, dès sept heures du matin, j'étais dans les rues, en habit noir et en gants jaunes. Pour ta gouverne, petit Daniel, ce que je faisais là était très-ridicule. A sept heures du matin, à Paris, tous les habits noirs sont couchés ou doivent l'être. Moi, je l'ignorais; et j'étais très-fier de promener le mien parmi ces grandes rues, en faisant sonner mes escarpins neufs. Je croyais aussi qu'en sortant de bonne heure, j'aurais plus de chances pour rencontrer la Fortune. Encore une erreur : la Fortune, à Paris, ne se lève pas matin.

Me voilà donc trottant par le faubourg Saint-Germain avec mes lettres de recommandation en poche.

J'allai d'abord chez le comte, rue de Lille; puis chez le duc, rue Saint-Guillaume. Aux deux endroits, je trouvai les gens de service en train de laver les cours et de faire reluire les cuivres des sonnettes. Quand je dis à ces faquins que je venais parler à leurs maîtres de la part du curé de Saint-Nizier, ils me rirent au nez en m'envoyant des seaux d'eau dans les jambes... Que veux-tu, mon cher? c'était ma faute, aussi : il n'y a que les pédicures qui vont chez les gens à cette heure-là. Je me le tins pour dit.

Tel que je te connais, toi, je suis sûr qu'à ma place tu n'aurais jamais osé retourner dans ces maisons et affronter les regards moqueurs de la valetaille. Eh bien! moi, j'y retournai avec aplomb le jour même, dans l'après-midi, et, comme le matin, je demandai aux gens de service de m'introduire auprès de leurs maîtres, toujours de la part du curé de Saint-Nizier. Bien m'en prit d'avoir été brave; ces deux messieurs étaient visibles et je fus tout de suite introduit. Je trouvai deux hommes et deux accueils bien différents. Le comte de la rue de Lille me reçut très-froidement. Sa longue figure maigre, sérieuse jusqu'à la solennité, m'intimidait beaucoup, et je ne trouvai pas quatre mots à lui dire. Lui, de son côté, me parla à peine. Il regarda la lettre du curé de Saint-Nizier, la mit dans sa poche, me demanda de lui laisser mon adresse, et me congédia d'un geste glacial, en me disant : « Je m'occuperai de vous; inutile que vous reveniez. Si je trouve quelque chose, je vous écrirai. »

Le diable soit de l'homme! Je sortis de chez lui, transi jusqu'aux moelles. Heureusement la réception qu'on me fit rue Saint-Guillaume avait de quoi me réchauffer le cœur. J'y trouvai le duc le plus réjoui, le plus épanoui, le plus bedonnant, le plus avenant du monde. Et comme il l'aimait son cher curé de Saint-Nizier! Et comme tout ce qui venait de là serait sûr d'être bien accueilli rue Saint-Guillaume!... Ah! le bon homme! le brave duc! Nous fûmes amis tout de suite. Il m'offrit une pincée de tabac à la bergamote, me tira le bout de

l'oreille et me renvoya avec une tape sur la joue et d'excellentes paroles :

— Je me charge de votre affaire. Avant peu, j'aurai ce qu'il vous faut. D'ici là, venez me voir aussi souvent que vous voudrez.

Je m'en allai ravi.

Je passai deux jours sans y retourner, par discrétion. Le troisième jour seulement, je poussai jusqu'à l'hôtel de la rue Saint-Guillaume. Un grand escogriffe bleu et or me demanda mon nom. Je répondis d'un air suffisant :

— Dites que c'est de la part du curé de Saint-Nizier.

Il revint au bout d'un moment.

— M. le duc est très-occupé. Il prie monsieur de l'excuser et de vouloir bien passer un autre jour.

Tu penses si je l'excusai, ce pauvre duc.

Le lendemain, je revins à la même heure. Je trouvai le grand escogriffe bleu de la veille, perché comme un ara sur le perron. Du plus loin qu'il m'aperçut, il me fit gravement :

— M. le duc est sorti.

— Ah! très-bien! répondis-je, je reviendrai. Dites-lui, je vous prie, que c'est la personne de la part du curé de Saint-Nizier.

Le lendemain je revins encore; les jours suivants aussi, mais toujours avec le même insuccès. Une fois le duc était au bain, une autre fois à la messe, un jour au jeu de paume, un autre jour avec du monde. — Avec du monde! En voilà une formue

insolente. Eh bien! et moi, je ne suis donc pas du monde?

A la fin, je me trouvais si ridicule avec mon éternel : « De la part du curé de Saint-Nizier, » que je n'osais plus dire de la part de qui je venais. Mais le grand ara bleu du perron ne me laissait jamais partir sans me crier, avec une gravité imperturbable :

— Monsieur est sans doute la personne qui vient de la part du curé de Saint-Nizier?

Et cela faisait beaucoup rire d'autres aras bleus qui flânaient par-là dans les cours. Tas de coquins! Si j'avais pu leur allonger quelques bons coups de trique, de ma part à moi et non pas de la part du curé de Saint-Nizier!

Il y avait dix jours environ que j'étais à Paris, lorsqu'un soir, en revenant l'oreille basse d'une de ces visites à la rue Saint-Guillaume — je m'étais juré d'y aller jusqu'à ce qu'on me mît à la porte, — je trouvai chez mon portier une petite lettre. Devine de qui?... une lettre du comte, mon cher, du comte de la rue de Lille, qui m'engageait à me présenter sans retard chez son ami le marquis d'Hacqueville. On demandait un secrétaire... Tu penses, quelle joie! et aussi quelle leçon! Cet homme froid et sec, sur lequel je comptais si peu, c'était justement lui qui s'occupait de moi, tandis que l'autre, si bienveillant, si accueillant, me faisait faire depuis huit jours le pied de grue sur son perron, exposé, ainsi que le curé de Saint-Nizier, aux rires insolents des aras bleu et or... C'est là la vie, mon cher; et à Paris on l'apprend vite.

Sans perdre une minute, je courus chez le marquis d'Hacqueville. Je trouvai un petit vieux, frétilant, sec, tout en nerfs, alerte et gai comme une abeille. Tu verras quel joli type. Une tête d'aristocrate, fine et pâle, des cheveux droits comme des quilles, et rien qu'un œil. L'autre est mort d'un coup d'épée, voilà longtemps. Mais celui qui reste est si brillant, si vivant, si parlant, si interrogeant qu'on ne peut pas dire que le marquis soit borgne. Il a deux yeux dans le même œil, voilà tout.

Quand j'arrivai devant ce singulier petit vieillard, je commençai par lui débiter quelques banalités de circonstance; mais il m'arrêta net :

— Pas de phrases, me dit-il. Je ne les aime pas. Venons aux faits, voici. J'ai entrepris d'écrire mes mémoires. Je m'y suis malheureusement pris un peu tard, et je n'ai plus de temps à perdre, commençant à me faire très-vieux. J'ai calculé qu'en employant tous mes instants, il me fallait encore trois années de travail pour terminer mon œuvre. J'ai soixante-dix ans, les jambes sont en déroute; mais la tête n'a pas bougé. Je peux donc espérer aller encore trois ans et mener mes mémoires à bonne fin. Seulement, je n'ai pas une minute de trop; c'est ce que mon secrétaire n'a pas compris. Cet imbécile, — un garçon fort intelligent, ma foi, et dont j'étais enchanté, — s'est mis dans la tête d'être amoureux et de vouloir se marier. Jusque-là il n'y a pas de mal. Mais voilà-t-il pas que ce matin mon drôle vient me demander deux jours de congé

pour faire ses noces. Ah! bien oui, deux jours de congé! Pas une minute.

« — Mais, monsieur le marquis...

« — Il n'y a pas de « mais, monsieur le marquis »... Si vous vous en allez deux jours, vous vous en irez tout à fait.

« — Je m'en vais, monsieur le marquis.

« — Bon voyage! »

Et voilà mon coquin parti... C'est sur vous, mon cher garçon, que je compte pour le remplacer. Les conditions sont celles-ci : Le secrétaire vient chez moi le matin, à huit heures; il apporte son déjeuner. Je dicte jusqu'à midi. A midi, le secrétaire déjeune tout seul, car je ne déjeune jamais. Après le déjeuner du secrétaire, qui doit être très-court, on se remet à l'ouvrage. Si je sors, le secrétaire m'accompagne; il a un crayon et du papier. Je dicte toujours : en voiture, à la promenade, en visite, partout! Le soir, le secrétaire dîne avec moi. Après le dîner, nous relisons ce que j'ai dicté dans la journée. Je me couche à huit heures, et le secrétaire est libre jusqu'au lendemain. Je donne cent francs par mois et le dîner. Ce n'est pas le Pérou, mais dans trois ans, les mémoires terminés, il y aura un cadeau, et un cadeau royal, foi d'Hacqueville! Ce que je demande c'est qu'on soit exact, qu'on ne se marie pas et qu'on sache écrire lestement sous la dictée. Savez-vous écrire sous la dictée?

— Oh! parfaitement, monsieur le marquis, répondis-je avec une forte envie de rire.

C'était si comique en effet cet acharnement du

destin à me faire écrire sous la dictée toute ma vie...

— Eh bien, alors mettez-vous là, reprit le marquis. Voici du papier et de l'encre. Nous allons travailler tout de suite. J'en suis au chapitre XXIV : *Mes démêlés avec M. de Villèle*. Écrivez...

Et le voilà qui se met à me dicter d'une petite voix de cigale, en sautillant d'un bout de la pièce à l'autre.

C'est ainsi, mon Daniel, que je suis entré chez cet original, lequel est au fond un excellent homme. Jusqu'à présent, nous sommes très-contents l'un de l'autre; hier soir, en apprenant ton arrivée, il a voulu me faire emporter pour toi cette bouteille de vin vieux. On nous en sert une comme cela tous les jours à notre dîner, c'est te dire si l'on dîne bien. Le matin, par exemple, j'apporte mon déjeuner et tu rirais de me voir manger mes deux sous de fromage d'Italie dans une fine assiette de Moustier, sur une nappe à blason. Ce que le bonhomme en fait, ce n'est pas par avarice; mais pour éviter à son vieux cuisinier, M. Pilois, la fatigue de me préparer mon déjeuner... En somme, la vie que je mène n'est pas désagréable. Les mémoires du marquis sont fort instructifs; j'apprends sur M. Decazes et M. de Villèle une foule de choses qui ne peuvent pas manquer de me servir un jour ou l'autre. A huit heures, le soir, je suis libre. Je vais lire les journaux dans un cabinet de lecture ou bien encore dire bonjour à notre ami Pierrotte... Est-ce que tu te le rappelles, l'ami Pierrotte? tu sais, Pierrotte

des Cévennes, le frère de lait de maman. Aujourd'hui Pierrotte n'est plus Pierrotte, c'est M. Pierrotte gros comme les deux bras. Il a un beau magasin de porcelaines au passage du Saumon; et comme il aimait beaucoup madame Eyssette, j'ai trouvé sa maison ouverte à tous battants. Pendant les soirées d'hiver, c'était une ressource... mais maintenant que te voilà, je ne suis plus en peine pour mes soirées... Ni toi non plus, n'est-ce pas, frérot? Oh! Daniel, mon Daniel, que je suis content! Comme nous allons être heureux!...

III

MA MÈRE JACQUES

Jacques a fini son odyssée, maintenant c'est le tour de la mienne. Le feu qui meurt a beau nous faire signe : « Allez vous coucher, mes enfants. » Les bougies ont beau crier : « Au lit ! au lit ! Nous sommes brûlées jusqu'aux bobèches. — On ne vous écoute pas, » leur dit Jacques en riant, et notre veillée continue.

Vous comprenez, ce que je raconte à mon frère l'intéresse beaucoup. C'est la vie du petit Chose au collège de Sarlande; cette triste vie que le lecteur se rappelle sans doute. Ce sont les enfants laids et féroces, les persécutions, les haines, les humiliations, les clefs de M. Viot toujours en colère, la petite chambre sous les combles où l'on étouffait, les trahisons, les nuits de larmes; et puis aussi — car Jacques est si bon qu'on peut tout lui dire — ce sont les débauches du café Barbette, l'absinthe avec les caporaux, les dettes, l'abandon de soi-

même, tout enfin, jusqu'au suicide et la terrible prédiction de l'abbé Germane : « Tu seras un enfant toute ta vie. »

Les coudes sur la table, la tête dans ses mains, Jacques écoute jusqu'au bout ma confession sans l'interrompre... De temps en temps je le vois qui frissonne et je l'entends dire : « Pauvre petit ! pauvre petit ! »

Quand j'ai fini, il se lève, me prend les mains et me dit d'une voix douce qui tremble : « L'abbé Germane avait raison, vois-tu, Daniel, tu es un enfant, un petit enfant incapable d'aller seul dans la vie, et tu as bien fait de te réfugier près de moi. Dès aujourd'hui tu n'es plus seulement mon frère, tu es mon fils aussi, et puisque notre mère est loin, c'est moi qui la remplacerai. Le veux-tu ? dis, Daniel. Veux-tu que je sois ta mère Jacques ? Je ne t'ennuierai pas beaucoup, tu verras; tout ce que je te demande, c'est de me laisser toujours marcher à côté de toi et de te tenir la main. Avec cela, tu peux être tranquille et regarder la vie en face, comme un homme; elle ne te mangera pas. »

Pour toute réponse, je lui saute au cou : — « O ma mère Jacques, que tu es bon ! » — Et me voilà pleurant sur son épaule, pleurant à chaudes larmes sans pouvoir m'arrêter, tout à fait comme l'ancien Jacques de Lyon. Le Jacques d'aujourd'hui ne pleure plus, lui; la citerne est à sec, comme il dit. Quoi qu'il arrive, il ne pleurera plus jamais.

A ce moment, sept heures sonnent. Les vitres

s'allument. Une lueur pâle entre dans la chambre en frissonnant.

— Voilà le jour, Daniel, dit Jacques. Il est temps de dormir. Couche-toi vite... tu dois en avoir besoin.

— Et toi, Jacques?

— Oh! moi, je n'ai pas deux jours de chemin de fer dans les reins... D'ailleurs, avant d'aller chez le marquis, il faut que je rapporte quelques livres au cabinet de lecture, et je n'ai pas de temps à perdre... tu sais que le d'Hacqueville ne plaisante pas... Je rentrerai ce soir à huit heures... Toi, quand tu te seras bien reposé, tu sortiras un peu. Surtout je te recommande...

Ici ma mère Jacques commence à me faire une foule de recommandations très-importantes pour un nouveau débarqué comme moi; par malheur, tandis qu'il me les fait, je me suis étendu sur le lit, et, sans dormir précisément, je n'ai déjà plus les idées bien nettes. La fatigue, le pâté, les larmes... Je suis aux trois quarts assoupi... J'entends d'une façon confuse quelqu'un qui me parle d'un restaurant tout près d'ici, d'argent dans mon gilet, de ponts à traverser, de boulevards à suivre, de sergents de ville à consulter, et du clocher de Saint-Germain-des-Prés comme point de ralliement. Dans mon demi-sommeil, c'est surtout ce clocher de Saint-Germain qui m'impressionne. Je vois deux, cinq, dix clochers de Saint-Germain rangés autour de mon lit comme des poteaux indicateurs. Parmi tous ces clochers, quelqu'un va et vient dans la

chambre, tisonne le feu, ferme les rideaux des croisées, puis s'approche de moi, me pose un manteau sur les pieds, m'embrasse au front et s'éloigne doucement avec un bruit de porte...

Je dormais depuis quelques heures, et je crois que j'aurais dormi jusqu'au retour de ma mère Jacques, quand le son d'une cloche me réveilla subitement. C'était la cloche de Sarlande, l'horrible cloche de fer qui sonnait comme autrefois : « Dig! dong! réveillez-vous! dig! dong! habillez-vous! » D'un bond je fus au milieu de la chambre, la bouche ouverte pour crier comme au dortoir : « Allons, messieurs! » Puis, quand je m'aperçus que j'étais chez Jacques, je partis d'un grand éclat de rire et je me mis à gambader follement par la chambre. Ce que j'avais pris pour la cloche de Sarlande, c'était la cloche d'un atelier du voisinage qui sonnait sec et féroce comme celle de là-bas. Pourtant la cloche du collège avait encore quelque chose de plus méchant, de plus en fer. Heureusement elle était à deux cents lieues, et si fort qu'elle sonnât, je ne risquais plus de l'entendre.

J'allai à la fenêtre et je l'ouvris. Je m'attendais presque à voir au-dessous de moi la cour des grands avec ses arbres mélancoliques et l'homme aux clefs rasant les murs...

Au moment où j'ouvrais, midi sonnait partout. La grosse tour de Saint-Germain tinta la première ses douze coups et l'*Angelus* à la suite, presque dans mon oreille. Par la fenêtre ouverte, les grosses notes lourdes tombaient chez Jacques trois par

trois, se crévaient en tombant comme des bulles sonores et remplissaient de bruit toute la chambre. A l'*Angelus* de Saint-Germain, les autres *Angelus* de Paris répondirent sur des timbres divers... En même temps, comme attiré par tous ces carillons, un rayon de soleil troua la nue et vint courir sur les toits humides de brouillard. En bas, Paris grondait, invisible... Je restai là un moment à regarder luire dans la lumière les dômes, les flèches, les tours; puis tout à coup le bruit de la ville montant jusqu'à moi, il me vint je ne sais quelle folle envie de plonger, de me rouler dans ce bruit, dans cette foule, dans cette vie, dans ces passions, et je me dis avec ivresse : Allons voir Paris!

IV

LA DISCUSSION DU BUDGET

Ce jour-là plus d'un Parisien a dû dire en rentrant chez lui, le soir, pour se mettre à table : « Quel singulier petit bonhomme j'ai rencontré aujourd'hui! » Le fait est qu'avec ses cheveux trop longs, son pantalon trop court, ses caoutchoucs, ses bas bleus, son bouquet départemental et cette solennité de démarche particulière à tous les êtres trop petits, le petit Chose devait être tout à fait comique.

C'était justement une journée de la fin de l'hiver, une de ces journées tièdes et lumineuses qui, à Paris, souvent sont plus le printemps que le printemps lui-même. Il y avait beaucoup de monde dehors. Un peu étourdi par le va-et-vient bruyant de la rue, j'allais devant moi, timide et le long des murs. On me bousculait, je disais « pardon » et je devenais tout rouge. Ma grande crainte était d'avoir l'air province. Aussi je me gardais bien de m'ar-

rêter devant les magasins et pour rien au monde je n'aurais demandé ma route. Je prenais une rue, puis une autre, toujours tout droit. On me regardait. Cela me gênait beaucoup. Il y avait des gens qui se retournaient sur mes talons et des yeux qui riaient en passant près de moi; une fois, j'entendis une femme dire à une autre : « Regarde donc celui-là. » Cela me fit broncher... Ce qui m'embarassait beaucoup aussi, c'était l'œil inquisiteur des sergents de ville. A tous les coins de rue, ce diable d'œil silencieux se braquait sur moi curieusement; et quand j'avais passé, je le sentais encore qui me suivait de loin et me brûlait dans le dos. Au fond, j'étais un peu inquiet.

Je marchai ainsi près d'une heure jusqu'à un grand boulevard planté d'arbres grêles. Il y avait là tant de bruit, tant de gens, tant de voitures, que je m'arrêtai presque effrayé.

« Comment me tirer d'ici? pensai-je en moi-même. Comment rentrer à la maison? Si je demande le clocher de Saint-Germain-des-Prés, on se moquera de moi. J'aurai l'air d'une cloche égarée qui revient de Rome le jour de Pâques. »

Alors pour me donner le temps de prendre un parti, je m'arrêtai devant des affiches de théâtre, de l'air affairé d'un homme qui fait son menu de spectacles pour le soir. Malheureusement les affiches, fort intéressantes d'ailleurs, ne donnaient pas le moindre renseignement sur le clocher de Saint-Germain, et je risquais fort de rester là jusqu'au grand coup de trompette du jugement dernier,

quand soudain ma mère Jacques parut à mes côtés. Il était aussi étonné que moi.

— Comment! c'est toi, Daniel? Que fais-tu là? bon Dieu!

Je répondis d'un petit air négligent :

— Tu vois, je me promène.

Ce bon garçon de Jacques me regardait avec admiration :

— C'est qu'il est déjà Parisien, vraiment!

Au fond, j'étais bien heureux de l'avoir et je m'accrochai à son bras avec une joie d'enfant, comme à Lyon, quand M. Eyssette père était venu nous chercher de nuit sur le bateau.

— Quelle chance que nous nous soyons rencontrés! me dit Jacques. Mon marquis a une extinction de voix, et comme heureusement on ne peut pas dicter par gestes, il m'a donné congé jusqu'à demain... Nous allons en profiter pour faire une grande promenade...

Là-dessus il m'entraîne, et nous voilà partis dans Paris, bien serrés l'un contre l'autre et tout fiers de marcher ensemble.

Maintenant que mon frère est près de moi, la rue ne me fait plus peur. Je vais la tête haute, avec un aplomb de trompette aux zouaves, et gare au premier qui rira. Pourtant une chose m'inquiète. Jacques, chemin faisant, me regarde à plusieurs reprises d'un air piteux. Je n'ose lui demander pourquoi.

— Sais-tu qu'ils sont très-gentils tes caoutchoucs? me dit-il au bout d'un moment.

— N'est-ce pas, Jacques?

— Oui, ma foi, très-gentils... Puis, en souriant, il ajoute : C'est égal, quand je serai riche, je t'achèterai une paire de bons souliers pour mettre dedans.

Pauvre cher Jacques ! il a dit cela sans malice ; mais il n'en faut pas plus pour me décontenancer. Voilà toutes mes hontes revenues. Sur ce grand boulevard ruisselant de clair soleil, je me sens ridicule avec mes caoutchoucs, et quoi que Jacques puisse me dire d'aimable en faveur de ma chaussure, je veux rentrer sur-le-champ.

Nous rentrons. On s'installe au coin du feu, et le reste de la journée se passe gaiement à bavarder ensemble comme deux moineaux de gouttière... Vers le soir, on frappe à notre porte. C'est un domestique du marquis avec ma malle.

— Très-bien, dit ma mère Jacques. Nous allons inspecter un peu ta garde-robe.

Pécaïre ! ma garde-robe !...

L'inspection commence. Il faut voir notre mine piteusement comique en faisant ce maigre inventaire. Jacques, à genoux devant la malle, tire les objets l'un après l'autre et les annonce à mesure.

— Un dictionnaire... une cravate... un autre dictionnaire... tiens ! une pipe... tu fumes donc !... encore une pipe... Bonté divine ! que de pipes !... Si tu avais seulement autant de chaussettes... Et ce gros livre, qu'est-ce que c'est ?... oh ! oh !... *Cahier de punitions... Boucoyran, 500 lignes... Soubeyrol, 400 lignes... Boucoyran, 500 lignes... Bou-*

coyran... Boucoyran... Saprستي ! tu ne le ména-geais pas, le nommé Boucoyran... C'est égal, deux ou trois douzaines de chemises feraient bien mieux notre affaire...

A cet endroit de l'inventaire, ma mère Jacques pousse un cri de surprise.

— Miséricorde ! Daniel... qu'est-ce que je vois ? Des vers ! ce sont des vers... tu en fais donc toujours ?... cachotier, va ! Pourquoi ne m'en as-tu jamais parlé dans tes lettres ? Tu sais bien pourtant que je ne suis pas un profane... J'ai fait des poèmes, moi aussi dans le temps... Souviens-toi de *Religion ! Religion ! poème en douze chants !...* Ça, monsieur le lyrique, voyons un peu tes poésies !...

— Oh ! non, Jacques, je t'en prie. Cela n'en vaut pas la peine.

— Tous les mêmes, ces poètes, dit Jacques en riant. Allons, mets-toi là et lis-moi tes vers ; sinon je vais les lire moi-même et tu sais comme je lis mal.

Cette menace me décide ; je commence ma lecture.

Ce sont des vers que j'ai faits au collège de Sarlande, sous les châtaigniers de la Prairie, en surveillant les élèves... Bons ou méchants ? Je ne m'en souviens guère ; mais quelle émotion en les lisant !... Pensez donc ! des poésies qu'on n'a jamais montrées à personne... Et puis l'auteur de *Religion ! Religion !* n'est pas un juge ordinaire. S'il allait se moquer de moi ? Pourtant à mesure que je lis, la mu-

sique des rimes me grise et ma voix se raffermir. Assis devant la croisée, Jacques m'écoute, impassible. Derrière lui, dans l'horizon, se couche un gros soleil rouge qui incendie nos vitres. Sur le bord du toit un chat maigre bâille et s'étire en nous regardant; il a l'air renfrogné d'un sociétaire de la Comédie-Française écoutant une tragédie... Je vois tout cela du coin de l'œil sans interrompre ma lecture.

Triomphe inespéré! A peine j'ai fini, Jacques enthousiasmé quitte sa place et me saute au cou :

— Oh! Daniel! que c'est beau! que c'est beau!

Je le regarde avec un peu de défiance.

— Vraiment, Jacques, tu trouves?...

— Magnifique, mon cher, magnifique... Quand je pense que tu avais toutes ces richesses dans ta malle et que tu ne m'en disais rien; c'est incroyable!...

Et voilà ma mère Jacques qui marche à grands pas dans la chambre, parlant tout seul et gesticulant. Tout à coup il s'arrête en prenant un air solennel.

— Il n'y a plus à hésiter, Daniel, tu es poète, il faut rester poète et chercher ta vie de ce côté-là.

— Oh! Jacques, c'est bien difficile... Les débuts surtout. On gagne si peu.

— Bah! je gagnerai pour deux, n'aie pas peur.

— Et le foyer, Jacques, le foyer que nous voulons reconstruire?

— Le foyer! je m'en charge. Je me sens de force à le reconstruire à moi tout seul. Toi tu l'illustreras,

et tu penses comme nos parents seront fiers de s'asseoir à un foyer célèbre!...

J'essaye encore quelques objections; mais Jacques a réponse à tout. Du reste, il faut le dire, je ne me défends que faiblement. L'enthousiasme fraternel commence à me gagner. La foi poétique me pousse à vue d'œil et je sens déjà courir par tout mon être un prurigo lamartinien... Il y a un point, par exemple, sur lequel Jacques et moi nous ne nous entendons pas du tout. Jacques veut qu'à trente-cinq ans j'entre à l'Académie française. Moi, je m'y refuse énergiquement. Foin de l'Académie! C'est vieux, démodé, pyramide d'Égypte en diable.

— Raison de plus pour y entrer, me dit Jacques. Tu leur mettras un peu de jeune sang dans les veines à tous ces vieux Palais-Mazarin... Et puis madame Eyssette sera si heureuse, songe donc!

Que répondre à cela? Le nom de madame Eyssette est un argument sans réplique. Il faut se résigner à endosser l'habit vert. Va donc pour l'Académie! Si mes collègues m'ennuient trop, je ferai comme Mérimée, je n'irai jamais aux séances.

Pendant cette discussion, la nuit est venue, les cloches de Saint-Germain carillonnent joyeusement comme pour célébrer l'entrée de Daniel Eyssette à l'Académie française. — « Allons dîner, » dit ma mère Jacques; et, tout fier de se montrer avec un académicien, il m'emmène dans une crèmerie de la rue Saint-Benoît.

C'est un petit restaurant de pauvres, avec une table d'hôte au fond pour les habitués. Nous man-

geons dans la première salle, au milieu de gens très-râpés, très-affamés, qui râclent leurs assiettes silencieusement. — « Ce sont presque tous des hommes de lettres », me dit Jacques à voix basse. Dans moi-même, je ne peux m'empêcher de faire à ce sujet quelques réflexions mélancoliques ; mais je me garde bien de les communiquer à Jacques, de peur de refroidir son enthousiasme.

Le dîner est très-gai. M. Daniel Eyssette (de l'Académie française) montre beaucoup d'entrain, et encore plus d'appétit. Le repas fini, on se hâte de remonter dans le clocher, et tandis que M. l'académicien fume sa pipe à califourchon sur la fenêtre, Jacques assis à sa table s'absorbe dans un grand travail de chiffres qui paraît l'inquiéter beaucoup. Il se ronge les ongles, s'agite fébrilement sur sa chaise, compte sur ses doigts ; puis, tout à coup, se lève avec un cri de triomphe : « Bravo!... j'y suis arrivé... »

— A quoi, Jacques ?

— A établir notre budget, mon cher. Et je te réponds que ce n'était pas une petite affaire. Pense, soixante francs par mois pour vivre à deux!...

— Comment! soixante?... Je croyais que tu gagnais cent francs chez le marquis.

— Oui, mais il y a là-dessus quarante francs par mois à envoyer à madame Eyssette pour la reconstruction du foyer... Restent donc soixante francs. Nous avons quinze francs de chambre ; comme tu vois, ce n'est pas cher ; seulement, il faut que je fasse le lit moi-même.

— Je le ferai aussi, moi, Jacques.

— Non, non. Pour un académicien, ce ne serait pas convenable. Mais revenons au budget... Donc 15 francs de chambre, 5 francs de charbon, — seulement 5 francs, parce que je vais le chercher moi-même aux usines tous les mois ; — restent 40 francs. Pour ta nourriture, mettons 30 francs. Tu dîneras à la crèmerie où nous sommes allés ce soir ; c'est 15 sous sans le dessert, et tu as vu qu'on n'est pas trop mal. Il te reste 5 sous pour ton déjeuner. Est-ce assez?...

— Je crois bien.

— Nous avons encore 10 francs. Je compte 7 francs de blanchissage... Quel dommage que je n'aie pas le temps ! j'irais moi-même au bateau... Restent 3 francs que j'emploie comme ceci : 30 sous pour mes déjeuners... Dame ! tu comprends ; moi, je fais tous les jours un bon repas chez mon marquis, et je n'ai pas besoin d'un déjeuner aussi substantiel que le tien... Les derniers trente sous sont pour les menus frais, tabac, timbres-poste et autres dépenses imprévues. Cela nous fait juste nos soixante francs... Hein ? Crois-tu que c'est calculé ?

Et Jacques, enthousiasmé, se met à gambader dans la chambre ; puis, subitement, il s'arrête et prend un air consterné :

— Allons, bon ! Le budget est à refaire... J'ai oublié quelque chose.

— Quoi donc ?

— Et la bougie?... Comment feras-tu, le soir, pour travailler, si tu n'as pas de bougie ? C'est une

dépense indispensable, et une dépense d'au moins cinq francs par mois... Où pourrait-on bien les décrocher ces cinq francs-là?... L'argent du foyer est sacré, et sous aucun prétexte... Eh! parbleu! j'ai notre affaire. Voici le mois de mars qui vient, et avec lui le printemps, la chaleur, le soleil.

— Eh bien! Jacques?

— Eh bien! Daniel, quand il fait chaud, le charbon est inutile; soit 5 francs de charbon que nous transformons en 5 francs de bougie, et voilà le problème résolu... Décidément, je suis né pour être ministre des finances... Qu'en dis-tu? Cette fois, le budget tient sur ses jambes, et je crois que nous n'avons rien oublié... Il y a bien encore la question des souliers et des vêtements, mais je sais ce que je vais faire... J'ai tous les jours ma soirée libre à partir de huit heures, je chercherai une place de teneur de livres chez quelque petit marchand. Bien sûr que l'ami Pierrotte me trouvera cela facilement.

— Ah ça! Jacques, vous êtes donc très-liés, toi et l'ami Pierrotte?... Est-ce que tu y vas souvent?

— Oui, très-souvent. Le soir, on fait de la musique.

— Tiens! Pierrotte est musicien.

— Non! pas lui, sa fille.

— Sa fille!... Il a donc une fille... Hé! hé! Jacques... Est-elle jolie, mademoiselle Pierrotte?

— Oh! tu m'en demandes trop pour une fois, mon petit Daniel... Un autre jour, je te répondrai. Maintenant, il est tard; allons nous coucher.

Et pour cacher l'embarras que lui causent mes

questions, Jacques se met à border le lit activement, avec un soin de vieille fille.

C'est un lit de fer à une place, en tout pareil à celui dans lequel nous couchions tous les deux, à Lyon, rue Lanterne.

— T'en souviens-tu, Jacques, de notre petit lit de la rue Lanterne, quand nous lisions des romans en cachette, et que M. Eyssette nous criait du fond de son lit, avec sa plus grosse voix : « Éteignez vite, ou je me lève! »

Jacques se souvient de cela et aussi de bien d'autres choses... De souvenir en souvenir, minuit sonne à Saint-Germain qu'on ne songe pas encore à dormir.

— Allons!... bonne nuit, me dit Jacques résolument. Mais au bout de cinq minutes, je l'entends qui pouffe de rire sous sa couverture.

— De quoi ris-tu, Jacques?...

— Je ris de l'abbé Micou, tu sais, l'abbé Micou de la manécanterie... Te le rappelles-tu?...

— Parbleu!...

Et nous voilà partis à rire, à rire, à bavarder, à bavarder... Cette fois, c'est moi qui suis raisonnable et qui dis :

— Il faut dormir.

Mais un moment après, je recommence de plus belle :

— Et Rouget, Jacques, Rouget de la fabrique... Est-ce que tu t'en souviens?...

Là-dessus nouveaux éclats de rire et causeries à n'en plus finir... »

Soudain un grand coup de poing ébranle la cloison de mon côté, du côté de la ruelle. Consternation générale.

— C'est Coucou-Blanc... me dit Jacques tout bas dans l'oreille.

— Coucou-Blanc?... Qu'est-ce que cela?

— Chut!... pas si haut... Coucou-Blanc est notre voisine... Elle se plaint sans doute que nous l'empêchons de dormir.

— Dis donc, Jacques, quel drôle de nom elle a notre voisine... Coucou-Blanc! Est-ce qu'elle est jeune?...

— Tu pourras en juger toi-même, mon cher. Un jour ou l'autre, vous vous rencontrerez dans l'escalier... mais en attendant, dormons vite... sans quoi Coucou-Blanc pourrait bien se fâcher encore.

Là-dessus, Jacques souffle sa bougie, et M. Daniel Eyssette (de l'Académie française) s'endort sur l'épaule de son frère comme quand il avait dix ans.

V

COUCOU-BLANC ET LA DAME DU PREMIER

Il y a, sur la place de Saint-Germain-des-Prés, dans le coin de l'église, à gauche et tout au bord des toits, une petite fenêtre qui me serre le cœur chaque fois que je la regarde. C'est la fenêtre de notre ancienne chambre; et, encore aujourd'hui, quand je passe par là, je me figure que le Daniel d'autrefois est toujours là-haut, assis à sa table contre la vitre, et qu'il sourit de pitié en voyant dans la rue le Daniel d'aujourd'hui triste et déjà courbé.

Ah! vieille horloge de Saint-Germain, que de belles heures tu m'as sonnées quand j'habitais là-haut avec ma mère Jacques!... Est-ce que tu ne pourrais pas m'en sonner encore quelques-unes de ces heures de vaillance et de jeunesse? J'étais si heureux dans ce temps-là! Je travaillais de si bon cœur!...

Le matin, on se levait avec le jour. Jacques, tout de suite, s'occupait du ménage. Il allait chercher

de l'eau, balayait la chambre, rangeait ma table. Moi, je n'avais le droit de toucher à rien. Si je lui disais : « Jacques, veux-tu que je t'aide? »

Jacques se mettait à rire : « Tu n'y songes pas, Daniel. Et la dame du premier? » Avec ces deux mots gros d'allusions, il me fermait la bouche.

Voici pourquoi :

Pendant les premiers jours de notre vie à deux, c'était moi qui étais chargé de descendre chercher de l'eau dans la cour. A une autre heure de la journée, je n'aurais peut-être pas osé; mais, le matin, toute la maison dormait encore, et ma vanité ne risquait pas d'être rencontrée dans l'escalier une cruche à la main. Je descendais en m'éveillant, à peine vêtu. A cette heure-là la cour était déserte. Quelquefois, un palefrenier en casaque rouge nettoyait ses harnais près de la pompe. C'était le cocher de la dame du premier, une jeune créole très-élégante dont on s'occupait beaucoup dans la maison. La présence de cet homme suffisait pour me gêner; quand il était là, j'avais honte, je pompais vite et je remontais avec ma cruche à moitié remplie. Une fois en haut, je me trouvais très-ridicule, ce qui ne m'empêchait pas d'être aussi gêné le lendemain, si j'apercevais la casaque rouge dans la cour... Or, un matin que j'avais eu la chance d'éviter cette formidable casaque, je remontais allègrement et ma cruche toute pleine, lorsqu'à la hauteur du premier étage je me trouvai face à face avec une dame qui descendait. C'était la dame du premier...

Droite et fière, les yeux baissés sur un livre, elle allait lentement dans un flot d'étoffes soyeuses. A première vue, elle me parut très-belle, quoique un peu trop pâle; ce qui me resta d'elle surtout, c'est une petite cicatrice blanche qu'elle avait dans un coin, au-dessous de la lèvre. En passant devant moi, la dame leva les yeux. J'étais debout contre le mur, ma cruche à la main, tout rouge et tout honteux. Pensez! être surpris ainsi comme un porteur d'eau, mal peigné, ruisselant, le cou nu, la chemise entr'ouverte... quelle humiliation! J'aurais voulu entrer dans la muraille... La dame me regarda un moment bien en face d'un air de reine indulgente, avec un petit sourire, puis elle passa... Quand je remontai, j'étais furieux. Je racontai mon aventure à Jacques, qui se moqua beaucoup de ma vanité; mais, le lendemain, il prit la cruche sans rien dire et descendit. Depuis lors, il descendit ainsi tous les matins, et moi, malgré mes remords, je le laissais faire. J'avais trop peur de rencontrer encore la dame du premier.

Le ménage fini, Jacques s'en allait chez son marquis, et je ne le revoyais plus que dans la soirée. Je passais mes journées tout seul, en tête-à-tête avec la muse ou ce que j'appelais la muse. Du matin au soir, la fenêtre restait ouverte avec ma table devant, et sur cet établi, du matin au soir j'enfilais des rimes. De temps en temps un pierrot venait boire à ma gouttière; il me regardait un moment d'un air effronté, puis il allait dire aux autres ce que je faisais et j'entendais le bruit sec de leurs

petites pattes sur les ardoises... J'avais aussi les cloches de Saint-Germain qui me rendaient visite plusieurs fois dans le jour. J'aimais bien quand elles venaient me voir. Elles entraient bruyamment par la fenêtre et remplissaient la chambre de musique. Tantôt des carillons joyeux et fous précipitant leurs doubles-croches; tantôt des glas noirs, lugubres, dont les notes tombaient une à une comme des larmes. Puis j'avais les *Angelus* : l'*Angelus* de midi, un archange aux habits de soleil qui entrait chez moi tout resplendissant de lumière; l'*Angelus* du soir, un séraphin mélancolique qui descendait dans un rayon de lune et faisait toute la chambre humide en y secouant ses grandes ailes...

La muse, les pierrots, les cloches, je ne recevais jamais d'autres visites. Qui serait venu me voir? Personne ne me connaissait. A la crèmerie de la rue Saint-Benoît, j'avais toujours soin de me mettre à une petite table à part de tout le monde; je mangeais vite, les yeux dans mon assiette; puis, le repas fini, je prenais mon chapeau furtivement et je rentrais à toutes jambes. Jamais une distraction, jamais une promenade; pas même la musique au Luxembourg. Cette timidité malade que je tenais de madame Eyssette était encore augmentée par le délabrement de mon costume et ces malheureux caoutchoucs qu'on n'avait pas pu remplacer. La rue me faisait peur, me rendait honteux. Je n'aurais jamais voulu descendre de mon clocher. Quelquefois pourtant, par ces jolis soirs mouillés des printemps parisiens, je rencontrais, en revenant de la

crèmerie, des volées d'étudiants en belle humeur, et de les voir s'en aller ainsi bras dessus bras dessous, avec leurs grands chapeaux, leurs pipes, leurs maîtresses, cela me donnait des idées... Alors je remontais bien vite mes cinq étages, j'allumais ma bougie et je me mettais au travail rageusement jusqu'à l'arrivée de Jacques.

Quand Jacques arrivait, la chambre changeait d'aspect. Elle était toute gaieté, bruit, mouvement. On chantait, on riait; on se demandait des nouvelles de la journée. « As-tu bien travaillé? me disait Jacques; ton poème avance-t-il? » Puis il me racontait quelque nouvelle invention de son original de marquis, tirait de sa poche des friandises du dessert mises de côté pour moi, et s'amusa à me les voir croquer à belles dents. Après quoi, je retournais à l'établi aux rimes. Jacques faisait deux ou trois tours dans la chambre, et quand il me croyait bien entrain, s'esquivait en me disant : « Puisque tu travailles, je vais *là-bas* passer un moment. » *Là-bas* cela voulait dire chez Pierrotte; et si vous n'avez pas déjà deviné pourquoi Jacques allait si souvent passer un moment *là-bas*, c'est que vous n'êtes pas bien habiles. Moi, je compris tout, dès le premier jour, rien qu'à le voir lisser ses cheveux devant la glace avant de partir, et recommencer trois ou quatre fois son nœud de cravate; mais, pour ne pas le gêner, je faisais semblant de ne me doter de rien, et je me contentais de rire au dedans de moi, en pensant des choses...

Jacques parti, en avant les rimes! A cette heure-

là, je n'avais plus le moindre bruit ; les pierrots, les angelus, tous mes amis étaient couchés. Complet tête-à-tête avec la muse... Vers neuf heures, j'entendais monter dans l'escalier, — un petit escalier de bois qui faisait suite au grand. — C'était mademoiselle Coucou-Blanc, notre voisine, qui rentrait. A partir de ce moment, je ne travaillais plus. Ma cervelle émigrerait effrontément chez la voisine et n'en bougeait plus... Que pouvait-elle bien être, cette mystérieuse Coucou-Blanc?... Impossible d'avoir le moindre renseignement à son endroit... Si j'en parlais à Jacques, il prenait un petit air en dessous pour me dire : « Comment!... tu ne l'as pas encore rencontrée, notre superbe voisine ? » Mais jamais il ne s'expliquait davantage. Moi je pensais : « Il ne veut pas que je la connaisse... C'est sans doute une grisette du quartier Latin. » Et cette idée m'embrasait la tête. Je me figurais quelque chose de frais, de jeune, de joyeux, — une grisette, quoi ! Il n'y avait pas jusqu'à ce nom singulier de Coucou-Blanc qui ne me parût plein de saveur, un de ces jolis sobriquets d'amour comme Musette ou Mimi Pinson. C'était, dans tous les cas, une Musette bien sage et bien rangée que ma voisine, une Musette de Nanterre, qui rentrait tous les soirs à la même heure, et toujours seule. Je savais cela pour avoir plusieurs jours de suite, à l'heure où elle arrivait, appliqué mon oreille à sa cloison... Invariablement, voici ce que j'entendais : d'abord comme un bruit de bouteille qu'on débouche et rebouche plusieurs fois, puis, au bout

d'un moment, pouf ! la chute d'un corps très-lourd sur le parquet, et presque aussitôt une petite voix grêle, très-aiguë, une voix de grillon malade, entonnant je ne sais quel air à trois notes, triste à faire pleurer. Sur cet air-là il y avait des paroles, mais je ne les distinguais pas, excepté cependant les incompréhensibles syllabes que voici : — *Tolocototignan!... tolocototignan!...* — qui revenaient de temps en temps dans la chanson comme un refrain plus accentué que le reste. Cette singulière musique durait environ une heure, puis, sur un dernier *tolocototignan*, la voix s'arrêtait tout à coup, et je n'entendais plus qu'une respiration lente et lourde... Tout cela m'intriguait beaucoup.

Un matin ma mère Jacques, qui venait de chercher de l'eau, entra vivement chez nous avec un grand air de mystère et s'approchant de moi me dit tout bas :

— Si tu veux voir notre voisine... chut!... elle est là.

D'un bond je fus sur le palier... Jacques ne m'avait pas menti... Coucou-Blanc était dans sa chambre, avec sa porte grande ouverte, et je pus enfin la contempler... Oh ! Dieu ! Ce ne fut qu'une vision, mais quelle vision!... Imaginez une petite mansarde complètement nue, à terre une paille, sur la cheminée une bouteille d'eau-de-vie, au-dessus de la paille un énorme et mystérieux fer à cheval pendu au mur comme un bénitier. Maintenant au milieu de ce chenil, figurez-vous une horrible négresse avec de gros yeux de nacre, des cheveux

courts, laineux et frisés comme une toison de bœufs noirs, et n'ayant pour vêtements qu'une camisole fanée et une vieille crinoline rouge, sans rien dessus... C'est ainsi que m'apparut pour la première fois ma voisine Coucou-Blanc, la Coucou-Blanc de mes rêves, la sœur de Mimi Pinson et de Bernerette... O province romanesque, que ceci te serve de leçon !...

— Eh bien, me dit Jacques en me voyant rentrer, eh bien, comment la trouves... Il n'acheva pas sa phrase et devant ma mine déconfitte partit d'un immense éclat de rire. J'eus le bon esprit de faire comme lui, et nous voilà, riant de toutes nos forces l'un en face de l'autre sans pouvoir parler. A ce moment, par la porte entre-bâillée, une grosse tête noire se glissa dans la chambre et disparut presque aussitôt en nous criant : « Blancs moquer nègre, pas joli. » Vous pensez si nous rîmes de plus belle...

Quand notre gaieté fut un peu calmée, Jacques m'apprit que la négresse Coucou-Blanc était au service de la dame du premier ; dans la maison, on l'accusait d'être un peu sorcière : à preuve le fer à cheval, symbole du culte Vaudois, qui pendait au-dessus de sa paillasse. On disait aussi que tous les soirs, quand sa maîtresse était sortie, Coucou-Blanc s'enfermait dans sa mansarde, buvait de l'eau-de-vie jusqu'à tomber ivre-morte, et chantait des chansons nègres la moitié de la nuit. Ceci m'expliquait tous les bruits mystérieux qui venaient de chez ma voisine : la bouteille débouchée, la chute

sur le parquet, et l'air monotone à trois notes. Quant au *tolocototignan*, il paraît que c'est une sorte d'onomatopée très-répandue chez les nègres du Cap, quelque chose comme notre *lon, lan la* ; les Pierre Dupont en ébène mettent de ça dans toutes leurs chansons.

A partir de ce jour, ai-je besoin de le dire ? le voisinage de Coucou-Blanc ne me donna plus autant de distractions. Le soir, quand elle montait, mon cœur ne trottait plus si vite ; jamais je ne me dérangeais plus pour aller coller mon oreille à la cloison... Quelquefois pourtant, dans le silence de la nuit, les *tolocototignan* venaient jusqu'à ma table et j'éprouvais je ne sais quel vague malaise, en entendant ce triste refrain ; on eût dit que je presentais le rôle qu'il allait jouer dans ma vie...

Sur ces entrefaites, ma mère Jacques trouva une place de teneur de livres à cinquante francs par mois chez un petit marchand de fers, où il devait se rendre tous les soirs en sortant de chez le marquis. Le pauvre garçon m'apprit cette bonne nouvelle, moitié content, moitié fâché. « Comment feras-tu pour aller là-bas ? » lui dis-je tout de suite. Il me répondit, les yeux pleins de larmes : « J'irai le dimanche. » Et dès lors, comme il l'avait dit, il n'alla plus là-bas que le dimanche, mais cela lui coûtait, bien sûr.

Quel était donc ce *là-bas* si séduisant qui tenait tant à cœur à ma mère Jacques ?... Je n'aurais pas été fâché de le connaître. Malheureusement on ne

me proposait jamais de m'emmener; et moi, j'étais trop fier pour le demander. Le moyen d'ailleurs d'aller quelque part, avec mes caoutchoucs?... Un dimanche pourtant, au moment de partir chez Pierrotte, Jacques me dit avec un peu d'embarras :

— Est-ce que tu n'aurais pas envie de m'accompagner *là-bas*, petit Daniel? Tu leur ferais sûrement un grand plaisir.

— Mais, mon cher, tu plaisantes...

— Oui, je sais bien... Le salon de Pierrotte n'est guère la place d'un poète... Ils sont là un tas de vieilles peaux de lapins...

— Oh! ce n'est pas pour cela, Jacques; c'est seulement à cause de mon costume...

— Tiens! au fait... je n'y songeais pas, dit Jacques.

Et il partit comme enchanté d'avoir une vraie raison pour ne pas m'emmener.

A peine au bas de l'escalier, le voilà qui remonte et vient vers moi tout essoufflé.

— Daniel, me dit-il, si tu avais eu des souliers et une jaquette présentable, m'aurais-tu accompagné chez Pierrotte?

— Pourquoi pas?

— Eh bien! alors viens... je vais t'acheter tout ce qu'il te faut, puis nous irons *là-bas*.

Je le regardai stupéfait. « C'est la fin du mois; j'ai de l'argent, » ajouta-t-il pour me convaincre. J'étais si content de l'idée d'avoir des nippes fraîches que je ne remarquai pas l'émotion de Jacques

ni le ton singulier dont il parlait. Ce n'est que plus tard que je songeai à tout cela. Pour le moment je lui sautai au cou et nous partîmes chez Pierrotte, en passant par le Palais-Royal, où je m'habillai de neuf **chez un fripier**.

VI

LE ROMAN DE PIERROTTE

Quand Pierrotte avait vingt ans, si on lui avait prédit qu'un jour il succéderait à M. Lalouette dans le commerce des porcelaines, qu'il aurait deux cent mille francs chez son notaire, — Pierrotte, un notaire! — et une superbe boutique à l'angle du passage du Saumon, on l'aurait beaucoup étonné.

Pierrotte à vingt ans n'était jamais sorti de son village, portait de gros *esclots* en sapin des Cévennes, ne savait pas un mot de français et gagnait cent écus par an à élever des vers à soie; solide compagnon du reste, beau danseur de bourrées, aimant rire et chanter la gloire, mais toujours d'une manière honnête et sans faire de tort aux cabarettiers. Comme tous les gars de son âge, Pierrotte avait une bonne amie qu'il allait attendre le dimanche à la sortie des vêpres pour l'emmener danser des gavottes sous les mûriers; la bonne amie de Pierrotte s'appelait Roberte, la grande Roberte.

C'était une belle magnanarelle de dix-huit ans, orpheline comme lui, pauvre comme lui, mais sachant très-bien lire et écrire, ce qui, dans les villages cévenols, est encore plus rare qu'une dot. Très-fier de sa Roberte, Pierrotte comptait l'épouser dès qu'il aurait tiré au sort; mais le jour du tirage arrivé, le pauvre Cévenol, — bien qu'il eût trempé trois fois sa main dans l'eau bénite avant d'aller à l'urne, — amena le numéro 4... Il fallait partir. Quel désespoir!... Heureusement madame Eyssette, qui avait été nourrie, presque élevée par la mère de Pierrotte, vint au secours de son frère de lait et lui prêta deux mille francs pour s'acheter un homme. — On était riche chez les Eyssette dans ce temps-là! — L'heureux Pierrotte ne partit donc pas et put épouser sa Roberte; mais comme ces braves gens tenaient avant tout à rendre l'argent de madame Eyssette et qu'en restant au pays ils n'y seraient jamais parvenus, ils eurent le courage de s'expatrier et marchèrent sur Paris pour y chercher fortune.

Pendant un an, on n'entendit plus parler de nos montagnards; puis, un beau matin, madame Eyssette reçut une lettre touchante signée « Pierrotte et sa femme, » qui contenait 300 francs, premiers fruits de leurs économies. La seconde année, nouvelle lettre de « Pierrotte et sa femme » avec un envoi de 500 francs. La troisième année, rien. — Sans doute, les affaires ne marchaient pas. — La quatrième année, troisième lettre de « Pierrotte et sa femme, » avec un dernier envoi de

1,200 francs et des bénédictions pour toute la famille Eyssette. Malheureusement, quand cette lettre arriva chez nous, nous étions en pleine débâcle; on venait de vendre la fabrique, et nous aussi nous allions nous expatrier... Dans sa douleur, madame Eyssette oublia de répondre à « Pierrotte et sa femme, » et, depuis lors, nous n'en eûmes plus de nouvelles, jusqu'au jour où Jacques, arrivant à Paris, trouva le bon Pierrotte — Pierrotte sans sa femme, hélas! — installé dans le comptoir de l'ancienne maison Lalouette.

Rien de moins poétique, rien de plus touchant que l'histoire de cette fortune. En arrivant à Paris, la femme de Pierrotte s'était mise bravement à faire des ménages... Sa première maison fut justement la maison Lalouette. Ces Lalouette étaient de riches commerçants avarés et maniaques, qui n'avaient jamais voulu prendre ni un commis ni une bonne, parce qu'il faut tout faire par soi-même (« Monsieur, jusqu'à cinquante ans, j'ai fait mes culottes moi-même, » disait le père Lalouette avec fierté), et qui sur leurs vieux jours seulement se donnaient le luxe flamboyant d'une femme de ménage à douze francs par mois. Dieu sait que ces douze francs-là, l'ouvrage les valait bien! La boutique, l'arrière-boutique, un appartement au quatrième, deux seilles d'eau pour la cuisine à remplir tous les matins! Il fallait venir des Cévennes pour accepter de pareilles conditions; mais bah! la Cévenole était jeune, alerte, rude au travail et solide des reins comme une jeune taure; en un tour de main,

elle expédiait ce gros ouvrage, et par-dessus le marché montrait tout le temps aux deux vieillards son joli rire qui valait plus de douze francs à lui tout seul... A force de belle humeur et de vaillance, cette courageuse montagnarde finit par séduire ses patrons. On s'intéressa à elle; on la fit causer; puis un beau jour, spontanément, — les cœurs les plus secs ont parfois de ces soudaines floraisons de bonté, — le vieux Lalouette offrit de prêter un peu d'argent à Pierrotte pour qu'il pût entreprendre un commerce à son idée.

Voici quelle fut l'idée de Pierrotte : Il se procura un vieux bidet, une carriole, et s'en alla d'un bout de Paris à l'autre en criant de toutes ses forces : « Débarrassez-vous de ce qui vous gêne ! » Notre finaud de Cévenol ne vendait pas, il achetait... quoi?... tout. Les pots cassés, les vieux fers, les papiers, les bris de bouteilles, les meubles hors de service qui ne valent pas la peine d'être vendus, les vieux galons dont les marchands ne veulent pas, tout ce qui ne vaut rien et qu'on garde chez soi par habitude, par négligence, parce qu'on ne sait qu'en faire, tout ce qui encombre, tout ce qui gêne!... Pierrotte ne faisait fi de rien, il achetait tout, ou du moins il acceptait tout; car le plus souvent on ne lui vendait pas, on lui donnait, on se débarrassait. Débarrassez-vous de ce qui vous gêne!

Dans le quartier Montmartre, le Cévenol était très-populaire. Comme tous les petits commerçants ambulants qui veulent faire trou dans le brouhaha de la rue, il avait adopté une mélopée personnelle et

bizarre que les ménagères connaissaient bien... C'était d'abord à pleins poumons le formidable : « Débarrassez-vous de ce qui vous gêne ! » Puis sur un ton lent et pleurard, de longs discours tenus à sa bourrique, à son Anastagille, comme il l'appelait. Il croyait dire Anastasie. « Allons ! viens Anastagille ; allons, viens mon enfant... » Et la bonne Anastagille suivait, la tête basse, longéant les trottoirs d'un air mélancolique, et de toutes les maisons on criait : « Pst ! Pst ! Anastagille !... » La carriole se remplissait, il fallait voir ; quand elle était bien pleine, Anastagille et Pierrotte s'en allaient à Montmartre déposer la cargaison chez un chiffonnier en gros, qui payait bel et bien tous ces « débarrassez-vous de ce qui vous gêne, » qu'on avait eus pour rien, ou pour presque rien.

A ce métier singulier, Pierrotte ne fit pas fortune, mais il gagna sa vie et largement. Dès la première année, on rendit l'argent des Lalouette et on envoya trois cents francs à mademoiselle, — c'est ainsi que Pierrotte appelait madame Eyssette du temps qu'elle était jeune fille, et depuis il n'avait jamais pu se décider à la nommer autrement. — La troisième année, par exemple, ne fut pas heureuse. C'était en plein 1830. Pierrotte avait beau crier : « Débarrassez-vous de ce qui vous gêne ! » les Parisiens, en train de se débarrasser d'un vieux roi qui les gênait, étaient sourds aux cris de Pierrotte et laissaient le Cévenol s'égosiller dans la rue, et, chaque soir la petite carriole rentrait vide. Pour comble de malheur, Anastagille mourut. C'est alors que

les vieux Lalouette, qui commençaient à ne plus pouvoir tout faire par eux-mêmes, proposèrent à Pierrotte d'entrer chez eux comme garçon de magasin. Pierrotte accepta, mais il ne garda pas longtemps ces modestes fonctions. Depuis leur arrivée à Paris, sa femme lui donnait tous les soirs des leçons d'écriture et de lecture ; il savait déjà se tirer d'une lettre et s'exprimait en français d'une façon compréhensible. En entrant chez Lalouette, il redoubla d'efforts, s'en alla dans une classe d'adultes apprendre le calcul, et fit si bien qu'au bout de quelques mois il pouvait suppléer au comptoir M. Lalouette devenu presque aveugle, et à la vente madame Lalouette, dont les vieilles jambes trahissaient le grand cœur. Sur ces entrefaites, mademoiselle Pierrotte vint au monde, et dès lors la fortune du Cévenol alla toujours croissant. D'abord intéressé dans le commerce des Lalouette, il devint plus tard leur associé, puis, un beau jour, le père Lalouette ayant complètement perdu la vue, se retira du commerce et céda son fonds à Pierrotte, qui le paya par annuités. Une fois seul, le Cévenol donna une telle extension aux affaires, qu'en trois ans il eut payé les Lalouette, et se trouva, franc de toute redevance, à la tête d'une belle boutique admirablement achalandée... Juste à ce moment, comme si elle eût attendu pour mourir que son homme n'eût plus besoin d'elle, la grande Roberte tomba malade et mourut d'épuisement.

Voilà le roman de Pierrotte, tel que Jacques me le racontait ce soir-là 'en nous en allant au passage

du Saumon, et comme la route était longue, — on avait pris le plus long pour montrer aux Parisiens ma jaquette neuve, — je connaissais mon Cévenol à fond avant d'arriver chez lui. Je savais que le bon Pierrotte avait deux idoles auxquelles il ne fallait pas toucher, sa fille et M. Lalouette. Je savais aussi qu'il était un peu bavard et fatigant à entendre, parce qu'il parlait lentement, cherchait ses phrases, bredouillait et ne pouvait pas dire trois mots de suite sans y ajouter : « C'est bien le cas de le dire... » Ceci tenait à une chose : le Cévenol n'avait jamais pu se faire à notre langue. Tout ce qu'il pensait lui venant aux lèvres en patois du Languedoc, il était obligé de mettre à mesure ce languedocien en français, et les « C'est bien le cas de le dire... » dont il émaillait ses discours, lui donnaient le temps d'accomplir intérieurement ce petit travail. Comme disait Jacques, Pierrotte ne parlait pas, il traduisait... Quant à mademoiselle Pierrotte, tout ce que j'en pus savoir, c'est qu'elle avait seize ans et qu'elle s'appelait Camille, rien de plus ; sur ce chapitre-là mon Jacques restait muet comme un esurgeon.

Il était environ neuf heures quand nous fîmes notre entrée dans l'ancienne maison Lalouette. On allait fermer. Boulons, volets, barres de fer, tout un formidable appareil de clôture gisait par tas sur le trottoir, devant la porte. entre-bâillée.. Le gaz était éteint, et tout le magasin dans l'ombre, excepté le comptoir sur lequel posait une lampe en porcelaine éclairant des piles d'écus et une grosse face

rouge qui riait. Au fond, dans l'arrière-boutique, quelqu'un jouait de la flûte.

— Bonjour Pierrotte, cria Jacques en se campant devant le comptoir... (J'étais à côté de lui, dans la lumière de la lampe)... Bonjour Pierrotte.

Pierrotte, qui faisait sa caisse, leva les yeux à la voix de Jacques ; puis en m'apercevant, il poussa un cri, joignit les mains et resta là, stupide, la bouche ouverte, à me regarder.

— Eh bien ! fit Jacques d'un air de triomphe, que vous avais-je dit ?

— Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! murmura le bon Pierrotte, il me semble que... C'est bien le cas de le dire... Il me semble que je la vois.

— Les yeux surtout, reprit Jacques, regardez les yeux, Pierrotte.

— Et le menton, monsieur Jacques, le menton avec la fossette, répondit Pierrotte, qui pour mieux me voir avait levé l'abat-jour de la lampe.

Moi, je n'y comprenais rien. Ils étaient là tous les deux à me regarder, à cligner de l'œil, à se faire des signes... Tout-à-coup Pierrotte se leva, sortit du comptoir et vint à moi les bras ouverts :

— Avec votre permission, monsieur Daniel, il faut que je vous embrasse... C'est bien le cas de le dire... Je vais croire embrasser mademoiselle.

Ce dernier mot m'expliqua tout. A cet âge-là je ressemblais beaucoup à madame Eyssette, et pour Pierrotte qui n'avait pas vu mademoiselle depuis quelque vingt-cinq ans, cette ressemblance était encore plus frappante. Le brave homme ne pouvait

pas se lasser de me serrer les mains, de m'embrasser, de me regarder en riant avec ses gros yeux pleins de larmes ; il se mit ensuite à nous parler de notre mère, des deux mille francs, de sa Roberte, de sa Camille, de son Anastagille, et cela avec tant de longueurs, tant de périodes, que nous serions encore, — c'est bien le cas de le dire, — debout dans le magasin à l'écouter, si Jacques ne lui avait pas dit d'un ton d'impatience : « Et votre caisse, Pierrotte ? »

Pierrotte s'arrêta net. Il était un peu confus d'avoir tant parlé :

— Vous avez raison, monsieur Jacques, je bavarde... je bavarde... et puis la petite... c'est bien le cas de le dire... la petite me grondera d'être monté si tard.

— Est-ce que Camille est là-haut ? demanda Jacques d'un petit air indifférent.

— Oui... oui, monsieur Jacques... la petite est là-haut... Elle languit... C'est bien le cas de le dire... Elle languit joliment de connaître M. Daniel. Montez donc la voir... Je vais faire ma caisse et je vous rejoins... c'est bien le cas de le dire.

Sans en écouter davantage, Jacques me prit le bras et m'entraîna vite vers le fond, du côté où on jouait de la flûte... Le magasin de Pierrotte était grand et bien garni. Dans l'ombre, on voyait miroiter le ventre des carafes, les globes d'opale, l'or fauve des verres de Bohême, les grandes coupes de cristal, les soupières rebondies, puis de droite et de gauche, de longues piles d'assiettes qui montaient

jusqu'au plafond. Le palais de la fée Porcelaine vu de nuit. Dans l'arrière-boutique, un bec de gaz ouvert à demi veillait encore, laissant sortir d'un air ennuyé un tout petit bout de langue... Nous ne fîmes que traverser. Il y avait là, assis sur le bord d'un canapé-lit, un grand jeune homme blond qui jouait mélancoliquement de la flûte. Jacques, en passant, dit un « bonjour » très-sec, auquel le jeune homme blond répondit par deux coups de flûte très-secs aussi — tu, tu — ce qui doit être la façon de se dire bonjour entre flûtes qui s'en veulent.

— C'est le commis, me dit Jacques, quand nous fûmes dans l'escalier... Il nous assomme, ce grand blond, à jouer toujours de la flûte... Est-ce que tu aimes la flûte, toi, Daniel ?

J'eus envie de lui demander : « Et la petite, l'aime-t-elle ? » Mais j'eus peur de lui faire de la peine et je lui répondis très-sérieusement : « Non, Jacques, je n'aime pas la flûte. »

L'appartement de Pierrotte était au quatrième étage, dans la même maison que le magasin. Mademoiselle Camille, trop aristocrate pour se montrer à la boutique, restait toujours en haut et ne voyait son père qu'à l'heure des repas. « Oh ! tu verras, me disait Jacques en montant, c'est tout à fait sur un pied de grande maison... Camille a une dame de compagnie, madame veuve Tribou, qui ne la quitte jamais... Je ne sais pas trop d'où elle vient cette madame Tribou, mais Pierrotte la connaît et prétend que c'est une dame de grand mérite...

Sonne, Daniel, nous y voilà ! » Je sonnai, une Cévenole à grande coiffe vint nous ouvrir, sourit à Jacques comme à une vieille connaissance, et nous introduisit dans le salon.

Quand nous entrâmes, mademoiselle Pierrotte était au piano. Deux vieilles dames un peu fortes, madame Lalouette et la veuve Tribou, dame de grand mérite, jouaient aux cartes dans un coin. En nous voyant, tout le monde se leva. Il y eut un moment de trouble et de brouhaha, puis les saluts échangés, les présentations faites, Jacques invita Camille, — il disait Camille tout court, — à se remettre au piano, et la dame de grand mérite profita de l'invitation pour continuer sa partie avec madame Lalouette... Nous avons pris place, Jacques et moi, chacun d'un côté de mademoiselle Pierrotte, qui tout en faisant trotter ses petits doigts sur le piano, causait et riait avec nous. Je la regardais pendant qu'elle parlait. Elle n'était pas jolie. Blanche, rose, l'oreille petite, le cheveu fin, mais trop de joues, trop de santé; avec cela les mains rouges, et les grâces un peu froides d'une pensionnaire en vacances. En somme, c'était bien la fille de Pierrotte, une fleur des montagnes grandie sous la vitrine du passage du Saumon.

Telle fut du moins ma première impression; mais, soudain, sur un mot que je lui dis, mademoiselle Pierrotte, dont les yeux étaient restés baissés jusque-là, les leva lentement sur moi, et, comme par magie, la petite bourgeoise disparut. Je ne vis plus que ses yeux, deux grands

yeux noirs éblouissants que je reconnus tout de suite...

O miracle! C'étaient les mêmes yeux noirs qui m'avaient lui si doucement là-bas, dans les murs froids du vieux collège, les yeux noirs de l'infirmerie, les yeux noirs de la fée aux lunettes, les yeux noirs enfin... Je croyais rêver. J'avais envie de leur crier : « Beaux yeux noirs, est-ce vous? Est-ce vous que je retrouve dans un autre visage ? » Et si vous saviez comme c'était bien eux ! Impossible de s'y tromper. Les mêmes cils, le même éclat, le même feu noir et contenu. Quelle folie de penser qu'il pût y avoir deux couples de ces yeux-là par le monde ! Et d'ailleurs la preuve que c'étaient bien les yeux noirs eux-mêmes et non pas d'autres yeux noirs ressemblant à ceux-là, c'est qu'ils m'avaient reconnu eux aussi, et nous allions reprendre sans doute un de nos jolis dialogues muets d'autrefois, quand j'entendis tout près de moi, presque dans mon oreille, des petites dents de souris qui grignotaient. A ce bruit, je tournai la tête, et j'aperçus dans un fauteuil, à l'angle du piano, un personnage auquel je n'avais pas encore pris garde... C'était un grand vieux sec et blême, avec une tête d'oiseau, le front fuyant, le nez en pointe, deux yeux ronds et sans vie trop loin du nez et presque sur les tempes... Sans un morceau de sucre que le bonhomme tenait à la main et qu'il becquetait de temps en temps, on aurait pu le croire endormi. Un peu troublé par cette apparition, je fis à ce vieux fantôme un grand salut qu'il ne me rendit pas... « Il ne t'a

pas vu, me dit Jacques... C'est l'aveugle... c'est le père Lalouette... »

— Il porte bien son nom... pensai-je en moi-même. Et pour ne plus voir l'horrible vieux à tête d'oiseau, je me tournai bien vite du côté des yeux noirs, mais hélas ! le charme était brisé, les yeux noirs avaient disparu. Il n'y avait plus à leur place qu'une petite bourgeoise toute roide sur son tabouret de piano...

A ce moment, la porte du salon s'ouvrit et Pierrotte entra bruyamment. L'homme à la flûte venait derrière lui avec sa flûte sous le bras ; Jacques, en le voyant, déchargea sur lui un regard foudroyant capable d'assommer un buffle ; mais il dut le manquer, car le joueur de flûte ne broncha pas.

— Eh bien ! petite, dit le Cévenol en embrassant sa fille à pleines joues, es-tu contente ? on te l'a donc amené ton Daniel... Comment le trouves-tu ? Il est gentil, n'est-ce pas ? C'est bien le cas de le dire... tout le portrait de mademoiselle. Et voilà le bon Pierrotte qui recommence la scène du magasin, et m'amène de force au milieu du salon, pour que tout le monde puisse voir les yeux de mademoiselle, le nez de mademoiselle, le menton à fossette de mademoiselle... Cette exhibition me gênait beaucoup. Madame Lalouette et la dame de grand mérite avaient interrompu leur partie et, renversées dans leurs fauteuils, m'examinaient avec le plus grand sang-froid, critiquant ou louant à haute voix tel ou tel morceau de ma personne, absolument comme si j'étais un petit poulet de grain

en vente au marché de la Vallée. Entre nous, la dame de grand mérite avait l'air d'assez bien s'y connaître, en jeunes volatiles.

Heureusement que Jacques vint mettre fin à mon supplice, en demandant à mademoiselle Pierrotte de nous jouer quelque chose. « C'est cela, jouons quelque chose, » dit vivement le joueur de flûte, qui s'élança, la flûte en avant. Jacques cria : « Non... non... pas de duo, pas de flûte. » Sur quoi le joueur de flûte lui décocha un petit regard bleu-clair empoisonné comme une flèche caraïbe, mais l'autre ne sourcilla pas et continua à crier : « Pas de flûte... » En fin de compte, c'est Jacques qui l'emporta, et mademoiselle Pierrotte nous joua sans la moindre flûte un de ces trémolos bien connus qu'on appelle *Rêveries de Rosellen*... Pendant qu'elle jouait, Pierrotte pleurait d'admiration, Jacques nageait dans l'extase ; silencieux, mais la flûte aux dents, le flûtiste battait la mesure avec ses épaules et flûtait intérieurement.

Le Rosellen fini, mademoiselle Pierrotte se tourna vers moi : « Et vous, monsieur Daniel, me dit-elle en baissant les yeux, est-ce que nous ne vous entendrons pas ?... Vous êtes poète, je le sais. »

« Et bon poète, » fit Jacques, cet indiscret de Jacques... Moi, pensez que cela ne me tentait guère de dire des vers devant tous ces Amalécites. Encore si les yeux noirs avaient été là ; mais non ! depuis une heure les yeux noirs s'étaient éteints, et je les cherchais vainement autour de moi... Il faut voir aussi avec quel ton dégagé je répondis à la jeune

Pierrotte : « Excusez-moi pour ce soir, mademoiselle, je n'ai pas apporté ma lyre. »

« N'oubliez pas de l'apporter la prochaine fois, » me dit le bon Pierrotte, qui prit cette métaphore au pied de la lettre. Le pauvre homme croyait très-sincèrement que j'avais une lyre et que j'en jouais comme son commis jouait de la flûte... Ah ! Jacques m'avait bien prévenu qu'il m'amenait dans un drôle de monde !

Vers onze heures, on servit le thé. Mademoiselle Pierrotte allait, venait dans le salon, offrant le sucre, versant le lait, le sourire sur les lèvres et le petit doigt en l'air. C'est à ce moment de la soirée que je revis les yeux noirs. Ils apparurent tout à coup devant moi, lumineux et sympathiques, puis s'éclipsèrent de nouveau, avant que j'eusse pu leur parler... Alors seulement je m'aperçus d'une chose, c'est qu'il y avait en mademoiselle Pierrotte deux êtres très-distincts : d'abord mademoiselle Pierrotte une petite bourgeoise à bandeaux plats, bien faite pour trôner dans l'ancienne maison Lalouette ; et puis les yeux noirs, ces grands yeux poétiques qui s'ouvraient comme deux fleurs de velours et n'avaient qu'à paraître pour transfigurer cet intérieur de quincailliers burlesques. Mademoiselle Pierrotte je n'en aurais pas voulu pour rien au monde ; mais les yeux noirs... oh ! les yeux noirs !...

Enfin l'heure du départ arriva. C'est madame Lalouette qui donna le signal. Elle roula son mari dans un grand tartan et l'emporta sous son bras comme une vieille momie entourée de bandelettes.

Derrière eux, Pierrotte nous garda encore longtemps sur le palier à nous faire des discours interminables : « Ah ! ça, monsieur Daniel, maintenant que vous connaissez la maison, j'espère qu'on vous y reverra. Nous n'avons jamais grand monde, mais toujours du monde choisi... c'est bien le cas de le dire... D'abord M. et madame Lalouette, mes anciens patrons ; puis madame Tribou, une dame du plus grand mérite, avec qui vous pourrez causer ; puis mon commis, un bon garçon qui nous joue quelquefois de la flûte... c'est bien le cas de le dire... Vous ferez des duos tous les deux. Ce sera gentil. »

J'objectai timidement que j'étais fort occupé, et que je ne pourrais peut-être pas venir aussi souvent que je le désirerais.

Cela le fit rire : « Allons donc ! occupé, monsieur Daniel... on les connaît vos occupations à vous autres, dans le quartier Latin... c'est bien le cas de le dire... on doit avoir par là quelque grisette... »

— Le fait est, dit Jacques, en riant aussi, que mademoiselle Coucou-Blanc... ne manque pas d'attraits.

Ce nom de Coucou-Blanc mit le comble à l'hilarité de Pierrotte.

— Comment dites-vous cela, monsieur Jacques... Coucou-Blanc ? Elle s'appelle Coucou-Blanc... Hé ! hé ! hé ! voyez-vous ce gaillard-là... à son âge. » Il s'arrêta court en s'apercevant que sa fille l'écoutait ; mais nous étions au bas de l'escalier que nous entendions encore son gros rire qui faisait trembler la rampe...

— Eh bien ! comment les trouves-tu ? me dit Jacques, dès que nous fûmes dehors.

— Mon cher, M. Lalouette est bien laid, mais mademoiselle Pierrotte est charmante.

— N'est-ce pas ? me fit le pauvre amoureux avec une telle vivacité que je ne pus m'empêcher de rire.

— Allons, Jacques, tu t'es trahi, lui dis-je en lui prenant la main.

Ce soir-là nous nous promenâmes bien tard le long des quais. A nos pieds, la rivière tranquille et noire roulait comme des perles des milliers de petites étoiles. Les amarres des gros bateaux criaient. C'était plaisir de marcher doucement dans l'ombre et d'entendre Jacques me parler d'amour... Il aimait de toute son âme ; mais on ne l'aimait pas, il savait bien qu'on ne l'aimait pas.

— Alors, Jacques, c'est qu'elle en aime un autre, sans doute.

— Non, Daniel, je ne crois pas qu'avant ce soir elle ait encore aimé personne.

— Avant ce soir, Jacques, que veux-tu dire ?

— Dame ! c'est que tout le monde t'aime, toi, Daniel... et elle pourrait bien t'aimer aussi.

Pauvre cher Jacques ! Il faut voir de quel air triste et résigné il disait cela. Moi, pour le rassurer, je me mis à rire bruyamment, plus bruyamment même que je n'en avais envie. — « Diable ! mon cher, comme tu y vas... Je suis donc bien irrésistible, ou mademoiselle Pierrotte bien inflammable... Mais non, rassure-toi, ma mère Jacques. Made-

moiselle Pierrotte est aussi loin de mon cœur que je le suis du sien ; ce n'est pas moi que tu as à craindre, bien sûr. »

Je parlais sincèrement en disant cela. Mademoiselle Pierrotte n'existait pas pour moi... Les yeux noirs, par exemple, c'était différent.

VII

LA ROSE ROUGE ET LES YEUX NOIRS

Après cette première visite à l'ancienne maison Lalouette, je restai quelque temps sans retourner *là-bas*. Jacques, lui, continuait fidèlement ses pèlerinages du dimanche, et chaque fois il inventait quelque nouveau nœud de cravate rempli de séductions... C'était tout un poème la cravate de Jacques, un poème d'amour ardent et contenu, quelque chose comme un selam d'Orient, un de ces bouquets de fleurs emblématiques que les Bach'agas offrent à leurs amoureuses, et auxquels ils savent faire exprimer toutes les nuances de la passion.

Si j'avais été femme, la cravate de Jacques, avec ses mille nœuds qu'il variait à l'infini, m'aurait plus touché qu'une déclaration. Mais voulez-vous que je vous dise ? Les femmes n'y entendent rien... Tous les dimanches, avant de partir, le pauvre amoureux ne manquait jamais de me dire : « Je vais *là-bas*, Daniel... viens-tu ? » Et moi, je répon-

dais invariablement : « Non, merci, Jacques ; je travaille... » Alors, il s'en allait bien vite, et je restais seul, tout seul, penché sur l'établi aux rimes.

C'était de ma part un parti pris et sérieusement pris de ne plus aller chez Pierrotte. J'avais peur des yeux noirs. Je m'étais dit : « Si tu les revois, tu es perdu, » et je tenais bon pour ne pas les revoir... C'est qu'ils ne me sortaient plus de la tête, ces grands démons d'yeux noirs. Je les retrouvais partout. J'y pensais toujours, en travaillant, en dormant. Sur tous mes cahiers, vous auriez vu de grands yeux dessinés à la plume, avec des cils longs comme cela. C'était une obsession.

Ah ! quand ma mère Jacques, l'œil brillant de plaisir, partait en gambadant pour le passage du Saumon, avec un nœud de cravate inédit, Dieu sait quelles envies folles j'avais de dégringoler l'escalier derrière lui et de lui crier : « Attends-moi ! » Mais non ! Quelque chose au fond de moi-même m'avertissait que ce serait mal d'aller *là-bas*, et j'avais quand même le courage de rester à mon établi... Non, merci, Jacques, je travaille.

Cela dura quelque temps ainsi. A la longue, la muse aidant, je serais sans doute parvenu à chasser les yeux noirs de ma cervelle. Malheureusement j'eus l'imprudence de les revoir encore une fois. Cette fois, ce fut fini ; ma tête, mon cœur, tout y passa. Voici dans quelles circonstances :

Depuis la confidence du bord de l'eau, ma mère Jacques ne m'avait plus parlé de ses amours ; mais

je voyais bien à son air que cela n'allait pas comme il aurait voulu... Le dimanche, quand il revenait de chez Pierrotte, il était toujours triste. La nuit, je l'entendais soupirer, soupirer... Si je lui demandais : « Qu'est-ce que tu as, Jacques ? » Il me répondait brusquement : « Je n'ai rien. » Mais je comprenais qu'il avait quelque chose rien qu'au ton dont il me disait cela. Lui si bon, si patient, il avait maintenant avec moi des mouvements d'humeur. Quelquefois il me regardait comme si nous étions fâchés. Je me doutais bien, vous pensez, qu'il y avait là-dessous quelque gros ennui d'amour ; mais comme Jacques s'obstinait à ne pas m'en parler, je n'osais pas en parler non plus. Pourtant certain dimanche qu'il m'était revenu plus sombre qu'à l'ordinaire, je voulus en avoir le cœur net.

— Voyons, Jacques, qu'as-tu ? lui dis-je en lui prenant les mains... Cela ne va donc pas, *là-bas* ?

— Eh bien, non... cela ne va pas... répondit le pauvre garçon d'un air découragé.

— Mais enfin que se passe-t-il ? Est-ce que Pierrotte se serait aperçu de quelque chose ? Voudrait-il vous empêcher de vous aimer ?...

— Oh ! non ! Daniel, ce n'est pas Pierrotte qui nous empêche... C'est elle qui ne m'aime pas, qui ne m'aimera jamais.

— Quelle folie, Jacques ! Comment peux-tu savoir qu'elle ne t'aimera jamais... Lui as-tu dit que tu l'aimais, seulement ?... Non, n'est-ce pas ?... Eh bien alors...

— Celui qu'elle aime n'a pas parlé ; il n'a pas eu besoin de parler pour être aimé...

— Vraiment, Jacques, tu crois que le joueur de flûte ?...

Jacques n'eut pas l'air d'entendre ma question.

— Celui qu'elle aime n'a pas parlé, dit-il pour la seconde fois.

Et je n'en pus pas savoir davantage.

Cette nuit-là on ne dormit guère dans le clocher de Saint-Germain.

Jacques passa presque tout le temps à la fenêtre à regarder les étoiles en soupirant. Moi, je songeais dans moi-même : « Si j'allais *là-bas*, voir les choses de près... Après tout, Jacques peut se tromper. Mademoiselle Pierrotte n'a sans doute pas compris tout ce qui tient d'amour dans les plis de cette cravate... Puisque Jacques n'ose pas parler de sa passion, peut-être je ferais bien d'en parler pour lui... Oui, c'est cela, j'irai ; je parlerai à cette jeune Philistine, et nous verrons. »

Le lendemain, sans avertir ma mère Jacques, je mis ce beau projet à exécution. Certes Dieu m'est témoin qu'en allant *là-bas* je n'avais aucune arrière-pensée. J'y allais pour Jacques, rien que pour Jacques... Pourtant quand j'aperçus à l'angle du passage du Saumon l'ancienne maison Lalouette avec ses peintures vertes et le *Porcelaines et cristaux* de la devanture, je sentis un léger battement de cœur qui aurait dû m'avertir... J'entrai ; le magasin était désert. Dans le fond, l'homme-flûte prenait sa nourriture. Même en mangeant il gardait son

instrument sur la nappe, près de lui. « Que Camille puisse hésiter entre cette flûte ambulante et ma mère Jacques, voilà qui n'est pas possible... me disais-je tout en montant. Enfin, nous allons voir... »

Je trouvai Pierrotte à table, avec sa fille et la dame de grand mérite. Les yeux noirs n'étaient pas là, fort heureusement. Quand j'entraï, il y eut une exclamation de surprise. « Enfin, le voilà ! s'écria le bon Pierrotte de sa voix de tonnerre... C'est bien le cas de le dire... Il va prendre le café avec nous. » On me fit place. La dame de grand mérite alla me chercher une belle tasse à fleurs d'or, et je m'assis à côté de mademoiselle Pierrotte...

Elle était très-gentille ce jour-là, mademoiselle Pierrotte. Dans ses cheveux, un peu au-dessus de l'oreille, — ce n'est plus là qu'on les place aujourd'hui, — elle avait mis une petite rose rouge, mais si rouge, si rouge... Entre nous, je crois que cette petite rose rouge était fée, tellement elle embellissait la jeune Philistine. « Ah ça ! monsieur Daniel, me dit Pierrotte avec un bon gros rire affectueux, c'est donc fini, vous ne voulez plus venir nous voir... » J'essayai de m'excuser et de parler de mes travaux littéraires. « Oui, oui, je connais ça, le quartier Latin... » fit le Cévenol. Et il se mit à rire de plus belle en regardant la dame de grand mérite qui toussotait, hem ! hem ! d'un air entendu et m'envoyait des coups de pied sous la table. Pour ces braves gens, quartier Latin, cela voulait dire orgies, violons, masques, pétards, pots cassés, nuits folles, et le reste. Ah ! si je leur avais

conté ma vie de cénobite dans le clocher de Saint-Germain, je les aurais fort étonnés. Mais vous savez, quand on est jeune, on n'est pas fâché de passer pour un mauvais sujet. Devant les accusations de Pierrotte, je prenais un petit air modeste et je ne me défendais que faiblement : « Mais non, mais non, je vous assure... Ce n'est pas ce que vous croyez. » Jacques aurait bien ri de me voir.

Comme nous achevions de prendre le café, un petit air de flûte se fit entendre dans la cour. C'était Pierrotte qu'on appelait au magasin. A peine eut-il le dos tourné, la dame de grand mérite s'en alla à son tour à l'office faire un cinq cents avec la cuisinière. Entre nous, je crois que son plus grand mérite, à cette dame-là, c'était de tripoter les cartes fort habilement...

Quand je vis qu'on me laissait seul avec la petite rose rouge, je pensai : « Voilà le moment ! » et j'avais déjà le nom de Jacques sur les lèvres ; mais mademoiselle Pierrotte ne me donna pas le temps de parler. A voix basse, sans me regarder, elle me dit tout à coup : « Est-ce que c'est mademoiselle Coucou-Blanc qui vous empêche de venir chez vos amis ? » D'abord je crus qu'elle riait, mais non ! elle ne riait pas. Elle paraissait même très-émue, à voir l'incarnat de ses joues et les battements rapides de sa guimpe. Sans doute on avait parlé de Coucou-Blanc devant elle, et elle s'imaginait confusément des choses qui n'étaient pas. J'aurais pu la détromper d'un mot ; mais je ne sais quelle sottise vanité me retint.. Alors, voyant que je ne

lui répondais pas, mademoiselle Pierrotte se tourna de mon côté, et levant ces grands cils qu'elle avait tenus baissés jusqu'alors, elle me regarda... Je mens. Ce n'est pas elle qui me regarda; mais les yeux noirs, les yeux noirs tout mouillés de larmes et chargés de tendres reproches. Ah! chers yeux noirs, délices de mon âme!

Ce ne fut qu'une apparition. Les longs cils se baissèrent presque tout de suite, les yeux noirs disparurent et je n'eus plus à côté de moi que mademoiselle Pierrotte. Vite, vite, sans attendre une nouvelle apparition, je me mis à parler de Jacques. Je commençai par dire combien il était bon, loyal, brave, dévoué, généreux. Je racontai ce dévouement qui ne se lassait pas, cette maternité toujours en éveil, à rendre une vraie mère jalouse. C'est Jacques qui me nourrissait, m'habillait, me faisait ma vie, — Dieu sait au prix de quel travail, de quelles privations. Sans lui, je serais encore là-bas, dans cette prison noire de Sarlande, où j'avais tant souffert, tant souffert...

A cet endroit de mon discours, mademoiselle Pierrotte parut s'attendrir et je vis une grosse larme glisser le long de sa joue. Moi, bonnement, je crus que c'était pour Jacques et je me dis en moi-même: « Allons, voilà qui va bien. » Là-dessus je redoublai d'éloquence. Je parlai des mélancolies de Jacques et de cet amour profond, mystérieux, qui lui rongeaient le cœur. Ah! trois et quatre fois heureuse la femme qui...

Ici la petite rose rouge que mademoiselle Pier-

rotte avait dans les cheveux glissa je ne sais comment et vint tomber à mes pieds. Tout juste, à ce moment, je cherchais un moyen délicat de faire comprendre à la jeune Camille qu'elle était cette femme trois et quatre fois heureuse dont Jacques s'était épris. La petite rose rouge en tombant me fournit ce moyen. — Quand je vous disais qu'elle était fée, cette petite rose rouge. — Je la ramassai lestement, mais je me gardai bien de la rendre. « Ce sera pour Jacques, de votre part, » dis-je à mademoiselle Pierrotte avec mon sourire le plus fin. — « Pour Jacques, si vous voulez, » répondit mademoiselle Pierrotte en soupirant; mais, au même instant, les yeux noirs apparurent et me regardèrent tendrement de l'air de me dire: « Non! pas pour Jacques, pour toi! » Et si vous aviez vu comme ils disaient bien cela, avec quelle candeur enflammée, quelle passion pudique et irrésistible! Pourtant j'hésitais encore, et ils furent obligés de me répéter deux ou trois fois de suite: « Oui... pour toi... pour toi. » Alors je baisai la petite rose rouge et je la mis dans ma poitrine.

Ce soir-là, quand Jacques revint, il me trouva comme à l'ordinaire penché sur l'établi aux rimes et je lui laissai croire que je n'étais pas sorti de la journée. Par malheur, en me déshabillant, la petite rose rouge que j'avais gardée dans ma poitrine roula par terre aux pieds du lit: toutes ces fées sont pleines de malice. Jacques la vit, la ramassa et la regarda longuement. Je ne sais pas qui était le plus rouge, de la rose rouge ou de moi.

— Je la reconnais, me dit-il, c'est une fleur du rosier qui est *là-bas* sur la fenêtre du salon.

Puis il ajouta en me la rendant :

— Elle ne m'en a jamais donné, à moi.

Il dit cela si tristement que les larmes m'en vinrent aux yeux.

— Jacques, mon ami Jacques, je te jure qu'avant ce soir...

Il m'interrompit avec douceur : « Ne t'excuse pas, Daniel. Je suis sûr que tu n'as rien fait pour me trahir... Je le savais, je savais que c'était toi qu'elle aimait. Rappelle-toi ce que je t'ai dit : Celui qu'elle aime n'a pas parlé, il n'a pas eu besoin de parler pour être aimé. » Là-dessus, le pauvre garçon se mit à marcher de long en large dans la chambre. Moi, je le regardais, immobile, ma rose rouge à la main. — « Ce qui arrive devait arriver, reprit-il au bout d'un moment. Il y a longtemps que j'avais prévu tout cela. Je savais que, si elle te voyait, elle ne voudrait jamais de moi... Voilà pour quoi j'ai si longtemps tardé à t'amener *là-bas*. J'étais jaloux de toi par avance. Pardonne-moi, je l'aimais tant... Un jour, enfin, j'ai voulu tenter l'épreuve, et je t'ai laissé venir... Ce jour-là, mon cher, j'ai compris que c'était fini. Au bout de cinq minutes, elle t'a regardé comme jamais elle n'a regardé personne. Tu t'en es bien aperçu, toi aussi. Oh! ne mens pas, tu t'en es aperçu. La preuve, c'est que tu es resté plus d'un mois sans retourner *là-bas*; mais pécaïre! cela ne m'a guère servi... Pour les âmes comme la sienne, les absents n'ont

jamais tort, au contraire... Chaque fois que j'y allais, elle ne faisait que me parler de toi, et si naïvement, avec tant de confiance et d'amour... C'était un vrai supplice. Maintenant c'est fini... J'aime mieux ça. »

Jacques me parla ainsi longuement avec la même douceur, le même sourire résigné. Tout ce qu'il disait me faisait peine et plaisir à la fois. Peine, parce que le sentais malheureux; plaisir, parce que je voyais à travers chacune de ses paroles les yeux noirs qui me luisaient, tout pleins de moi. Quand il eut fini, je m'approchai de lui, un peu honteux, mais sans lâcher la petite rose rouge : « Jacques, est-ce que tu ne vas plus m'aimer maintenant? » Il sourit, et me serrant contre son cœur : « T'es bête, je t'aimerai bien davantage. »

C'est une vérité. L'histoire de la rose rouge ne changea rien à la tendresse de ma mère Jacques, pas même à son humeur. Je crois qu'il souffrit beaucoup, mais il ne le laissa jamais voir. Pas un soupir, pas une plainte, rien. Comme par le passé, il continua d'aller *là-bas* le dimanche et de faire bon visage à tous. Il n'y eut que les nœuds de cravate de supprimés. Du reste, toujours calme et fier, travaillant à se tuer, et marchant courageusement dans la vie, les yeux fixés sur un seul but, la reconstruction du foyer... O Jacques! ma mère Jacques!

Quant à moi, du jour où je pus aimer les yeux noirs, librement, sans remords, je me jetai à corps perdu dans ma passion. Je ne bougeais plus de

chez Pierrotte. J'y avais gagné tous les cœurs ; — au prix de quelles lâchetés, grand Dieu ! Apporter du sucre à M. Lalouette, faire la partie de la dame de grand mérite, rien ne me coûtait... Je m'appelais Désir de plaire dans cette maison-là... En général, Désir de plaire venait vers le milieu de la journée. A cette heure, Pierrotte était au magasin et mademoiselle Camille toute seule en haut, dans le salon, avec la dame de grand mérite. Dès que j'arrivais, les yeux noirs se montraient bien vite, et presque aussitôt la dame de grand mérite nous laissait seuls. Cette noble dame, que le Cévenol avait donnée à sa fille comme dame de compagnie, se croyait débarrassée de tout service quand elle me voyait là. Vite, vite à l'office avec la cuisinière, et en avant les cartes. Je ne m'en plaignais pas ; pensez donc ! en tête à tête avec les yeux noirs.

Dieu ! les bonnes heures que j'ai passées dans ce petit salon jonquille ! Presque toujours j'apportais un livre, un de mes poètes favoris et j'en lisais des passages aux yeux noirs qui se mouillaient de belles larmes ou lançaient des éclairs, selon les endroits. Pendant ce temps mademoiselle Pierrotte brodait près de nous des pantoufles pour son père ou nous jouait ses éternelles rêveries de Rosellen ; mais nous la laissions bien tranquille, je vous assure. Quelquefois cependant, à l'endroit le plus pathétique de nos lectures, cette petite bourgeoise faisait à haute voix une réflexion saugrenue, comme : « Il faut que je fasse venir l'accordeur... »

ou bien encore : « J'ai deux points de trop à ma pantoufle. » Alors de dépit je fermais le livre et je ne voulais pas aller plus loin ; mais les yeux noirs avaient une certaine façon de me regarder qui m'apaisait tout de suite et je continuais.

Il y avait sans doute une grande imprudence à nous laisser ainsi toujours seuls dans ce petit salon jonquille. Songez qu'à nous deux, — les yeux noirs et Désir de plaire, — nous ne faisons pas trente-quatre ans... Heureusement que mademoiselle Pierrotte ne nous quittait jamais, et c'était une sentinelle très-sage, très-avisée, très-éveillée, comme il en faut à la garde des poudrières... Un jour, — je me souviens, — nous étions assis, les yeux noirs et moi, sur un canapé du salon, par une tiède après-midi du mois de mai. La fenêtre entr'ouverte, les grands rideaux baissés et tombant jusqu'à terre. On lisait Faust ce jour-là !... La lecture finie, le livre me glissa des mains ; nous restâmes un moment l'un contre l'autre, sans parler, dans le silence et le demi-jour... Elle avait sa tête appuyée sur mon épaule. Par la guimpe entrebâillée, je voyais de petites médailles d'argent qui reluisaient au fond de la gorgerette... Subitement, mademoiselle Pierrotte parut au milieu de nous. Il faut voir comme elle me renvoya bien vite à l'autre bout du canapé, — et quel grand sermon ! — « Ce que vous faites là est très-mal, chers enfants, nous dit-elle... Vous abusez de la confiance qu'on vous montre... Il faut parler au père de vos projets... Voyons, Daniel, quand lui parlerez-

vous? » Je promis de parler à Pierrotte très-prochainement, dès que j'aurais fini mon grand poème. Cette promesse apaisa un peu notre surveillante; mais, c'est égal! depuis ce jour, défense fut faite aux yeux noirs de s'asseoir sur le canapé, à côté de Désir de plaire.

Ah! c'était une jeune personne très-rigide, cette demoiselle Pierrotte. Figurez-vous que, dans les premiers temps, elle ne voulait pas permettre aux yeux noirs de m'écrire; à la fin, pourtant, elle y consentit à l'expresse condition qu'on lui montrerait toutes les lettres. Malheureusement, ces adorables lettres pleines de passion que m'écrivaient les yeux noirs, mademoiselle Pierrotte ne se contentait pas de les relire; elle y glissait souvent des phrases de son crû comme ceci, par exemple :

« Ce matin, je suis toute triste. J'ai trouvé une araignée dans mon armoire. Araignée du matin, chagrin. »

Ou bien encore :

« On ne se met pas en ménage avec des noyaux de pêche... »

Et puis l'éternel refrain :

« Il faut parler au père de vos projets... »

A quoi je répondais invariablement :

« Quand j'aurai fini mon poème!... »

VIII

UNE LECTURE AU PASSAGE DU SAUMON

Enfin, je le terminai, ce fameux poème. J'en vins à bout après quatre mois de travail, et je me souviens qu'arrivé aux derniers vers je ne pouvais plus écrire, tellement les mains me tremblaient de fièvre, d'orgueil, de plaisir, d'impatience.

Dans le clocher de Saint-Germain, ce fut un événement. Jacques, à cette occasion, redevint pour un jour le Jacques d'autrefois, le Jacques du cartonnage et des petits pots de colle. Il me relia un magnifique cahier sur lequel il voulut recopier mon poème de sa propre main; et c'étaient à chaque vers des cris d'admiration, des trépignements d'enthousiasme... Moi, j'avais moins de confiance dans mon œuvre. Jacques m'aimait trop; je me méfiais de lui. J'aurais voulu faire lire mon poème à quelqu'un d'impartial et de sûr. Le diable, c'est que je ne connaissais personne.

Pourtant, à la crèmerie, les occasions ne m'avaient pas manqué de faire des connaissances. De-

puis que nous étions riches, je mangeais à table d'hôte, dans la salle du fond. Il y avait là une vingtaine de jeunes gens, des écrivains, des peintres, des architectes, ou pour mieux dire de la graine de tout cela. — Aujourd'hui la graine a monté; quelques-uns de ces jeunes gens sont devenus célèbres, et quand je vois leurs noms dans les journaux, cela me crève le cœur, moi qui ne suis rien devenu. — A mon arrivée à la table, tout ce jeune monde m'accueillit à bras ouverts; mais comme j'étais trop timide pour me mêler aux discussions, on m'oublia vite, et je fus aussi seul au milieu d'eux tous que je l'étais à ma petite table, dans la salle commune. J'écoutais; je ne parlais pas...

Une fois par semaine, nous avions à dîner avec nous un poète très-fameux dont je ne me rappelle plus le nom, mais que ces messieurs appelaient Baghavat, du titre d'un de ses poèmes. Ces jours-là on buvait du bordeaux à dix-huit sous; puis, le dessert venu, le grand Baghavat récitait un poème indien. C'était sa spécialité, les poèmes indiens. Il en avait un intitulé *Lakçamana*, un autre *Daçaratha*, un autre *Kalatçala*, un autre *Bhagiratha*, et puis *Çudra*, *Cunocépa*, *Viçvamitra*...; mais le plus beau de tous était encore *Baghavat*. Ah! quand le poète récitait son *Baghavat*, toute la salle du fond croulait. On hurlait, on trépignait, on montrait sur les tables. J'avais à ma droite un petit architecte à nez rouge qui sanglotait dès le premier vers, et tout le temps s'essuyait les yeux avec sa serviette...

Moi, par entraînement, je criais plus fort que

tout le monde; mais au fond, je n'étais pas fou de Baghavat. En somme, ces poèmes indiens se ressemblaient tous. C'était toujours un lotus, un condor, un éléphant et un buffle; quelquefois, pour changer, le lotus s'appelait lotos, mais à part cette variante, toutes ces rapsodies se valaient: ni passion, ni vérité, ni fantaisie. Des rimes sur des rimes. Une mystification... Voilà ce qu'en moi-même je pensais du grand Baghavat; et je l'aurais peut-être jugé avec moins de sévérité si on m'avait à mon tour demandé quelques vers; mais on ne me demandait rien, et cela me rendait impitoyable... Du reste, je n'étais pas le seul de mon avis sur la poésie hindoue. J'avais mon voisin de gauche qui n'y mordait pas non plus... Un singulier personnage, mon voisin de gauche: huileux, râpé, luisant, avec un grand front chauve et une longue barbe où couraient toujours quelques fils de vermicelle. C'était le plus vieux de la table et de beaucoup aussi le plus intelligent. Comme tous les grands esprits, il parlait peu, ne se prodiguait pas. Chacun le respectait. On disait de lui: « Il est très-fort... c'est un penseur. » Moi, de voir la grimace ironique qui tordait sa bouche en écoutant les vers du grand Baghavat, j'avais conçu de mon voisin de gauche la plus haute opinion. Je pensais: « Voilà un homme de goût... si je lui lisais mon poème. »

Un soir, comme on se levait de table — je fis apporter un flacon d'eau-de-vie, et j'offris au penseur de prendre un petit verre avec moi. Il accepta; je connaissais son vice. Tout en buvant, j'amenai

la conversation sur le grand Baghavat, et je commençai par dire beaucoup de mal des lotus, des condors, des éléphants et des buffles. — C'était de l'audace; les éléphants sont si rancuniers!... — Pendant que je parlais, le penseur se versait de l'eau-de-vie sans rien dire. De temps en temps il souriait et remuait approbativement la tête en faisant : « Oua... oua... » Enhardi par ce premier succès, je lui avouai que moi aussi j'avais composé un grand poème, et que je désirais le lui soumettre. « Oua... oua... » fit encore le penseur sans sourciller. En voyant mon homme si bien disposé, je me dis : « C'est le moment! » et je tirai mon poème de ma poche. Le penseur, sans s'émouvoir, se versa un cinquième petit verre, me regarda tranquillement dérouler mon manuscrit; mais au moment suprême, il posa sa main de vieil ivoire sur ma manche : « Un mot, jeune homme, avant de commencer... quel est votre criterium? »

Je le regardai avec inquiétude.

— Votre criterium!... fit le terrible penseur en haussant la voix... Quel est votre criterium?

Hélas! mon criterium... je n'en avais pas, je n'avais jamais songé à en avoir un; et cela se voyait de reste, à mon œil étonné, à ma rougeur, à ma confusion.

Le penseur se leva indigné : « Comment! malheureux jeune homme, vous n'avez pas de criterium!... Inutile alors de me lire votre poème... je sais d'avance ce qu'il vaut. » Là-dessus il se versa coup sur coup deux ou trois petits verres qui res-

taient encore au fond de la bouteille, prit son chapeau et sortit en roulant des yeux furibonds.

Le soir, quand je contai mon aventure à l'ami Jacques, il entra dans une belle colère. « Ton penseur est un imbécile, me dit-il... Qu'est-ce que cela fait d'avoir un criterium?... Les Bengalis en ont-ils un?... Un criterium! qu'est-ce que c'est que ça?... où ça se fabrique-t-il? A-t-on jamais vu?... Marchand de criterium, va!... » Mon brave Jacques! il en avait les larmes aux yeux, de l'affront que mon chef-d'œuvre et moi nous venions de subir. « Écoute, Daniel, reprit-il au bout d'un moment, j'ai une idée... Puisque tu veux lire ton poème, si tu le lisais chez Pierrotte, un dimanche?...

— Chez Pierrotte?... Oh! Jacques.

— Pourquoi pas?... Dame! Pierrotte n'est pas un aigle, mais ce n'est pas une taupe non plus. Il a le sens très-net, très-droit... Camille, elle, serait un juge excellent, quoique un peu prévenu... La dame de grand mérite a beaucoup lu... Ce vieil oiseau de père Lalouette lui-même n'est pas si fermé qu'il en a l'air... D'ailleurs Pierrotte connaît à Paris des personnes très-distinguées qu'on pourrait inviter pour ce soir-là... Qu'en dis-tu? Veux-tu que je lui en parle?...

Cette idée d'aller chercher des juges au passage du Saumon ne me souriait guère; pourtant j'avais une telle démangeaison de lire mes vers, qu'après avoir un brin rechigné, j'acceptai la proposition de Jacques. Dès le lendemain il parla à Pierrotte. Que le bon Pierrotte ait exactement compris ce dont il

s'agissait, voilà ce qui est fort douteux; mais comme il voyait là une occasion d'être agréable aux enfants de mademoiselle, le brave homme dit « oui » sans hésiter, et tout de suite on lança des invitations.

Jamais le petit salon jonquille ne s'était trouvé à pareille fête. Pierrotte, pour me faire honneur, avait invité ce qu'il y a de mieux dans le monde de la porcelaine. Le soir de la lecture, nous avions là, en dehors du personnel accoutumé, M. et Madame Passajon, avec leur fils le vétérinaire, un des plus brillants élèves de l'école d'Alfort; Ferrouillat cadet, franc-maçon, beau parleur, qui venait d'avoir un succès de tous les diables à la loge du Grand-Orient; puis les Fougeroux, avec leurs six demoiselles rangées en tuyaux d'orgue, et enfin Ferrouillat l'aîné, un membre du Caveau, l'homme de la soirée. Quand je me vis en face de cet imposant aréopage, vous pensez si je fus ému. Comme on leur avait dit qu'ils étaient là pour juger un ouvrage de poésie, tous ces braves gens avaient cru devoir prendre des physionomies de circonstance, froides, éteintes, sans sourires. Ils parlaient entre eux à voix basse et gravement, en remuant la tête comme des magistrats. Pierrotte, qui n'y mettait pas tant de mystère, les regardait tous d'un air fort étonné... Quand tout le monde fut arrivé, on se plaça. J'étais assis, le dos au piano; l'auditoire en demi-cercle autour de moi, à l'exception du vieux Lalouette, qui grignotait son sucre à la place habituelle. Après un moment de tumulte le silence se fit, et d'une voix émue je commençai mon poëme...

C'était un poëme dramatique, pompeusement intitulé *la Comédie pastorale*... Le lecteur se souvient sans doute que dans les premiers jours de sa captivité au collège de Sarlande, le petit Chose s'amusait à raconter à ses élèves des historiettes fantastiques, pleines de grillons, de papillons et autres bestioles. C'est avec trois de ces petits contes, dialogués et mis en vers, que j'avais fait *la Comédie pastorale*. Mon poëme était divisé en trois parties; mais ce soir-là, chez Pierrotte, je ne leur lus que la première partie. Je demande la permission de transcrire ici ce fragment de *la Comédie pastorale*, non pas comme un morceau choisi de littérature, mais seulement comme pièces justificatives à joindre à *l'Histoire du petit Chose*. Figurez-vous pour un moment, mes chers lecteurs, que vous êtes assis en rond dans le petit salon jonquille, et que Daniel Eyssette tout tremblant récite devant vous

LES AVENTURES D'UN PAPILLON BLEU

Le théâtre représente la campagne. Il est six heures du soir; le soleil s'en va. Au lever du rideau, un Papillon bleu et une jeune Bête à bon Dieu, du sexe mâle, causent à cheval sur un brin de fougère. Ils se sont rencontrés le matin, et ont passé la journée ensemble. Comme il est tard, la Bête à bon Dieu fait mine de se retirer.

LE PAPILLON.

Quoi?... tu t'en vas déjà?...

LA BÊTE A BON DIEU.

Dam! il faut que je rentre;
Il est tard, songez donc!

LE PAPILLON.

Attends un peu, que diantre!
Il n'est jamais trop tard pour retourner chez soi...
Moi d'abord, je m'ennuie à ma maison, et toi?
C'est si bête une porte, un mur, une croisée,
Quand au dehors on a le soleil, la rosée,
Et les coquelicots, et le grand air, et tout.
Si les coquelicots ne sont pas de ton goût
Il faut le dire...

LA BÊTE A BON DIEU.

Hélas! monsieur, je les adore.

LE PAPILLON.

Hé bien, alors, nigaud, ne t'en vas pas encore;
Reste avec moi. Tu vois, il fait bon; l'air est doux...

LA BÊTE A BON DIEU.

Oui, mais...

LE PAPILLON, la poussant dans l'herbe.

Hé! roule-toi dans l'herbe; elle est à nous.

LA BÊTE A BON DIEU, se débattant.

Non! laissez-moi; parole! il faut que je m'en aille.

LE PAPILLON.

Chut! entends-tu?

LA BÊTE A BON DIEU, effrayée.

Quoi donc?

LE PAPILLON.

Cette petite caille
Qui chante en se grisant dans la vigne à côté...
Hein? la bonne chanson pour ce beau soir d'été,
Et comme c'est joyeux de la place où nous sommes...

LA BÊTE A BON DIEU.

Sans doute, mais...

LE PAPILLON.

Tais-toi.

LA BÊTE A BON DIEU.

Quoi donc?

LE PAPILLON.

Voilà des hommes.

(Passent des hommes.)

LA BÊTE A BON DIEU, bas, après un silence.

L'homme, c'est très-méchant, n'est-ce pas?

LE PAPILLON.

Très-méchant.

LA BÊTE A BON DIEU.

J'ai toujours peur qu'un d'eux m'aplatisse en marchant;
Ils ont de si gros pieds et moi des reins si frêles...
Vous, vous n'êtes pas grand, mais vous avez des ailes.
C'est énorme!

LE PAPILLON.

Pardieu! mon cher, si ces lourdauds
De paysans te font peur, grimpe-moi sur le dos;
Je suis très-fort des reins, moi; je n'ai pas des ailes
En pelure d'oignon comme les demoiselles,

Et je peux te porter où tu voudras, aussi
Longtemps que tu voudras.

LA BÊTE A BON DIEU.

Oh! non, monsieur, merci.
Je n'oserai jamais...

LE PAPILLON.

C'est donc bien difficile
De grimper là?

LA BÊTE A BON DIEU.

Non! mais...

LE PAPILLON.

Grimpe donc, imbécile!

LA BÊTE A BON DIEU.

Vous me ramènerez chez moi, bien entendu :
Car, sans cela...

LE PAPILLON.

Sitôt parti, sitôt rendu.

LA BÊTE A BON DIEU, grim pant sur son camarade.

C'est que le soir, chez nous, nous faisons la prière.
Vous comprenez?

LE PAPILLON.

Sans doute... Un peu plus en arrière,
Là... maintenant silence à bord, je lâche tout.

(Prrt! Ils s'envolent; le dialogue continue en l'air.)

Mon cher, c'est merveilleux! tu n'es pas lourd du tout.

LA BÊTE A BON DIEU, effrayée.

Ah!... monsieur...

LE PAPILLON.

Eh bien! quoi?

LA BÊTE A BON DIEU.

Je n'y vois plus... la tête
Me tourne; je voudrais bien descendre...

LE PAPILLON.

Es-tu bête!

Si la tête te tourne, il faut fermer les yeux.
Les as-tu fermés?

LA BÊTE A BON DIEU, fermant les yeux.

Oui...

LE PAPILLON.

Ça va mieux?

LA BÊTE A BON DIEU, avec effort-

Un peu mieux.

LE PAPILLON, riant sous cape.

Décidément, on est mauvais aéronaute
Dans ta famille...

LA BÊTE A BON DIEU.

Oh! oui...

LE PAPILLON.

Ce n'est pas votre faute
Si le guide-ballon n'est pas encor trouvé.

LA BÊTE A BON DIEU.

Oh! non...

LE PAPILLON.

Ça, monseigneur, vous êtes arrivé.

(Il se pose sur un muguet.)

LA BÊTE A BON DIEU, ouvrant les yeux.

Pardon! mais... ce n'est pas ici que je demeure.

LE PAPILLON.

Je sais; mais comme il est encor de très-bonne heure

Je t'ai mené chez un Muguet, de mes amis.

On va se rafraîchir le bec; — c'est bien permis...

LA BÊTE A BON DIEU.

Oh! je n'ai pas le temps...

LE PAPILLON.

Bah! rien qu'une seconde...

LA BÊTE A BON DIEU.

Et puis, je ne suis pas reçu, moi, dans le monde...

LE PAPILLON.

Viens donc! je te ferai passer pour mon bâtard;

Tu seras bien reçu, va!...

LA BÊTE A BON DIEU.

Puis, c'est qu'il est tara.

LE PAPILLON.

Eh! non! il n'est pas tard; écoute la Cigale...

LA BÊTE A BON DIEU, à voix basse.

Puis... je... n'ai pas d'argent...

LE PAPILLON, l'entraînant.

Viens! le Muguet régale.

(Ils entrent chez le Muguet. — La toile tombe.)

Au second acte, quand le rideau se lève, il fait presque nuit...

On voit les deux camarades sortir de chez le Muguet... La

Bête à bon Dieu est légèrement ivre.

LE PAPILLON, tendant le dos.

Et maintenant, en route!

LA BÊTE A BON DIEU, grimant bravement.

En route!

(Prêt! Ils s'envolent... Le dialogue continue en l'air.)

LE PAPILLON.

Eh bien! comment

Trouves-tu mon Muguet?

LA BÊTE A BON DIEU.

Mon cher, il est charmant;

Il vous livre sa cave et tout, sans vous connaître...

LE PAPILLON, regardant le ciel.

Oh! oh! Phœbé qui met le nez à la fenêtre;

Il faut nous dépêcher...

LA BÊTE A BON DIEU.

Nous dépêcher, pourquoi

LE PAPILLON.

Tu n'es donc plus pressé de retourner chez toi?...

LA BÊTE A BON DIEU.

Oh! pourvu que j'arrive à temps pour la prière...

D'ailleurs, ce n'est pas loin, chez nous... c'est là derrière

LE PAPILLON.

Si tu n'es pas pressé, je ne le suis pas, moi.

LA BÊTE A BON DIEU, avec effusion.

Quel bon enfant tu fais!... Je ne sais pas pourquoi
Tout le monde n'est pas ton ami sur la terre.
On dit de toi : « C'est un bohème ! un réfractaire !
Un poète ! un sauteur !... »

LE PAPILLON.

Tiens ! tiens ! et qui dit ça ?

LA BÊTE A BON DIEU.

Mon Dieu ! le Scarabée...

LE PAPILLON.

Ah ! oui, ce gros poussah !
Il m'appelle sauteur, parce qu'il a du ventre.

LA BÊTE A BON DIEU.

C'est qu'il n'est pas le seul qui te déteste...

LE PAPILLON.

Ah ! diantre !

LA BÊTE A BON DIEU.

Ainsi, les Escargots ne sont pas tes amis,
Va ! ni les Scorpions, pas même les Fourmis.

LE PAPILLON.

Vraiment.

LA BÊTE A BON DIEU, confidentielle.

Ne fais jamais la cour à l'Araignée ;
Elle te trouve affreux.

LE PAPILLON.

On l'a mal renseignée.

LA BÊTE A BON DIEU.

Hé!... Les Chenilles sont un peu de son avis...

LE PAPILLON.

Je crois bien !... mais, dis-moi, dans le monde où tu vis,
Car enfin tu n'es pas du monde des Chenilles,
Suis-je aussi mal vu?...

LA BÊTE A BON DIEU.

Dam ! c'est selon les familles ;
La jeunesse est pour toi. Les vieux, en général,
Trouvent que tu n'as pas assez de sens moral.

LE PAPILLON, tristement.

Je vois que je n'ai pas beaucoup de sympathies,
En somme...

LA BÊTE A BON DIEU.

Ma foi ! non, mon pauvre. Les Ortues
T'en veulent. Le Crapaud te hait ; jusqu'au Grillon,
Quand il parle de toi, qui dit : « Cep... p... Papillon ! »

LE PAPILLON.

Est-ce que tu me hais, toi, comme tous ces drôles ?

LA BÊTE A BON DIEU.

Moi!... Je t'adore ; on est si bien sur tes épaules !
Et puis tu me conduis toujours chez les Muguets,
C'est amusant!... Dis donc, si je te fatiguais,
Nous pourrions faire encore une petite pause
Quelque part... tu n'es pas fatigué, je suppose ?

LE PAPILLON.

Je te trouve un peu lourd, ce n'est pas l'embarras.

LA BÊTE A BON DIEU, montrant des Muguets.

Alors, entrons ici, tu te reposeras.

LE PAPILLON.

Ah! merci!... des Muguets, toujours la même chose.

(Bas, d'un ton libertin.)

J'aime bien mieux entrer à côté...

LA BÊTE A BON DIEU, toute rouge.

Chez la Rose?...

Oh! non, jamais...

LE PAPILLON, l'entraînant.

Viens donc! on ne nous verra pas.

(Ils entrent discrètement chez la Rose. — La toile tombe.)

Au troisième acte...

Mais je ne voudrais pas, mes chers lecteurs, abuser plus longtemps de votre patience. Les vers, par le temps qui court, n'ont pas le don de plaire, je le sais. Aussi, j'arrête là mes citations, et je vais me contenter de raconter sommairement le reste de mon poème.

Au troisième acte, il est nuit tout à fait... Les deux camarades sortent ensemble de chez la Rose... Le papillon veut ramener la Bête à bon Dieu chez ses parents, mais celle-ci s'y refuse; elle est complètement ivre, fait des cabrioles sur l'herbe et pousse des cris séditieux... Le Papillon est obligé de l'emporter chez elle. On se sépare sur la porte

en se promettant de se revoir bientôt... Et alors le Papillon s'en va tout seul, dans la nuit. Il est un peu ivre, lui aussi; mais son ivresse est triste: il se rappelle les confidences de la Bête à bon Dieu, et se demande amèrement pourquoi tant de monde le déteste, lui qui jamais n'a fait de mal à personne... Ciel sans lune! Le vent souffle, la campagne est toute noire... Le Papillon a peur, il a froid; mais il se console en songeant que son camarade est en sûreté, au fond d'une couchette bien chaude... Cependant on entrevoit dans l'ombre de gros oiseaux de nuit qui traversent la scène d'un vol silencieux. L'éclair brille! Des bêtes méchantes, embusquées sous des pierres, ricanent en se montrant! pillon: « Nous le tenons! » disent-elles; et tandis que l'infortuné va de droite et de gauche, plein d'effroi, un Chardon au passage le larde d'un grand coup d'épée, un Scorpion l'éventre avec ses pinces, une grosse Araignée velue lui arrache un pan de son manteau de satin bleu, et, pour finir, une Chauve-Souris lui casse les reins d'un coup d'aile. Le Papillon tombe blessé à mort... Tandis qu'il rôle sur l'herbe, les Orties se réjouissent et les Crapauds disent: « C'est bien fait! »

A l'aube, les Fourmis, qui vont au travail avec leurs saquettes et leurs gourdes, trouvent le cadavre au bord du chemin. Elles le regardent à peine et s'éloignent sans vouloir l'enterrer. Les Fourmis ne travaillent pas pour rien... Heureusement une confrérie de Nécrophores vient à passer par là. Ce sont, comme vous savez, de petites bêtes noires qui ont

fait vœu d'ensevelir les morts... Pieusement, elles s'attellent au Papillon défunt et le traînent vers le cimetière... Une foule curieuse se presse sur leur passage et chacun fait des réflexions à haute voix... Les petits Grillons bruns, assis au soleil devant leurs portes, disent gravement : « Il aimait trop les fleurs! » — « Il courait trop la nuit! » ajoutent les Escargots, et les Scarabées à gros ventre se dandinent dans leurs habits d'or en grommelant : « Trop bohème! trop bohème! » Parmi toute cette foule pas un mot de regret pour le pauvre mort; seulement, dans les plaines d'alentour, les grands lis ont fermé et les cigales ne chantent pas.

La dernière scène se passe dans le cimetière des Papillons. Après que les Nécrophores ont fait leur œuvre, un Hanneton solennel qui a suivi le convoi s'approche de la fosse, et, se mettant sur le dos, commence l'éloge du défunt. Malheureusement la mémoire lui manque; il reste là les pattes en l'air, gesticulant pendant une heure et s'entortillant dans ses périodes... Quand l'orateur a fini, chacun se retire, et alors, dans le cimetière désert, on voit la Bête à bon Dieu des premières scènes sortir de derrière une tombe. Tout en larmes, elle s'agenouille sur la terre fraîche de la fosse et dit une prière touchante pour son pauvre petit camarade qui est là!...

IX

TU VENDRAS DE LA PORCELAINE

Au dernier vers de mon poème, Jacques, enthousiasmé, se leva pour crier bravo; mais il s'arrêta net en voyant la mine effarée de tous ces braves gens.

En vérité, je crois que le cheval de feu de l'Apocalypse, faisant irruption au milieu du petit salon jonquille, n'y aurait pas causé plus de stupeur que mon papillon bleu. Les Passajon, les Fougeroux, tout hérissés de ce qu'ils venaient d'entendre, me regardaient avec de gros yeux ronds; les deux Ferrouillat se faisaient des signes. Personne ne soufflait mot. Pensez comme j'étais à l'aise...

Tout à coup, au milieu du silence et de la consternation générale, une voix, — et quelle voix! — blanche, terne, froide, sans timbre, une voix de fantôme, sortit de derrière le piano et me fit tressauter sur ma chaise. C'était la première fois, depuis dix ans, qu'on entendait parler l'homme à la

tête d'oiseau, le vénérable Lalouette : « Je suis bien content qu'on ait tué ce papillon, dit le singulier vieillard en grignotant son sucre d'un air féroce; je ne les aime pas, moi, les papillons!... »

Tout le monde se mit à rire, et la discussion s'engagea sur mon poëme.

Le membre du Caveau trouvait l'œuvre un peu trop longue et m'engagea beaucoup à la réduire en une ou deux chansonnettes, genre essentiellement français. L'élève d'Alfort, savant naturaliste, me fit observer que les bêtes à bon Dieu avaient des ailes, ce qui enlevait toute vraisemblance à mon affabulation. Ferrouillat cadet prétendait avoir lu tout cela quelque part. « Ne les écoute pas, me dit Jacques à voix basse, c'est un chef-d'œuvre. » Pierrotte, lui, ne disait rien; il paraissait très-occupé. Peut-être le brave homme, assis à côté de sa fille pendant tout le temps de la lecture, avait-il senti trembler dans ses mains une petite main trop impressionnable ou surpris au passage un regard noir trop enflammé; toujours est-il que ce jour-là Pierrotte avait, — c'est bien le cas de le dire, — un air fort singulier, qu'il resta collé tout le soir au canezou de sa demoiselle, que je ne pus dire un seul mot aux yeux noirs, et que je me retirai de très-bonne heure, sans vouloir entendre une chansonnette nouvelle du membre du Caveau, qui ne me le pardonna jamais.

Deux jours après cette lecture mémorable, je reçus de mademoiselle Pierrotte un billet aussi court qu'éloquent : « Venez vite, mon père sait

tout. » Et plus bas, mes chers yeux noirs avaient signé : « Je vous aime. »

Je fus un peu troublé, je l'avoue, par cette grosse nouvelle. Depuis deux jours je courais les éditeurs avec mon manuscrit, et je m'occupais beaucoup moins des yeux noirs que de mon poëme. Puis l'idée d'une explication avec ce gros Cévénol de Pierrotte ne me souriait guère... Aussi, malgré le pressant appel des yeux noirs, je restai quelque temps sans retourner *là-bas*, me disant à moi-même pour me rassurer sur mes intentions : « Quand j'aurai vendu mon poëme. » Malheureusement je ne le vendis pas.

En ce temps-là, je ne sais pas si c'est encore la même chose aujourd'hui, MM. les éditeurs étaient des gens très-doux, très-polis, très-généreux, très-accueillants, mais ils avaient un défaut capital : on ne les trouvait jamais chez eux. Comme certaines étoiles trop menues qui ne se révèlent qu'aux grosses lunettes de l'Observatoire, ces messieurs n'étaient pas visibles pour la foule. N'importe l'heure où vous arriviez, on vous disait toujours de revenir...

Dieu ! que j'en ai couru de ces boutiques ! que j'en ai tourné de ces boutons de portes vitrées ! que j'en ai fait de ces stations aux devantures des libraires, à me dire, le cœur battant : Entrerai-je ? n'entrerai-je pas ? A l'intérieur, il faisait chaud. Cela sentait le livre neuf. C'était plein de petits hommes chauves, très-affairés, qui vous répondaient de derrière un comptoir, du haut d'une

échelle double. Quant à l'éditeur, invisible... Chaque soir je revenais à la maison, triste, las, énervé. « Courage, me disait Jacques, tu seras plus heureux demain. » Et le lendemain je me remettais en campagne, armé de mon manuscrit. Ce malheureux manuscrit ! De jour en jour je le sentais devenir plus pesant, plus incommode. D'abord je le portais sous mon bras, fièrement, comme un parapluie neuf ; mais à la fin j'en avais honte, et je le mettais dans ma poitrine, avec ma redingote soigneusement boutonnée par dessus.

Huit jours se passèrent ainsi. Le dimanche arriva. Jacques, selon sa coutume, alla dîner chez Pierrotte ; mais il y alla seul. J'étais si las de ma chasse aux étoiles invisibles, que je restai couché tout le jour... Le soir, en rentrant, il vint s'asseoir au bord de mon lit et me gronda doucement :

— Écoute, Daniel : tu as bien tort de ne pas aller *là-bas*. Les yeux noirs pleurent, se désolent ; ils meurent de ne pas te voir... Nous avons parlé de toi toute la soirée... Ah ! brigand, comme elle t'aime !

La pauvre mère Jacques avait les larmes aux yeux en disant cela.

— Et Pierrotte ? demandai-je timidement. Pierrotte, qu'est-ce qu'il dit ?...

— Rien... Il a seulement paru très-étonné de ne pas te voir... Il faut y aller, mon Daniel ; tu iras, n'est-ce pas ?

— Dès demain, Jacques ; je te promets.

Pendant que nous causions, Coucou-Blanc, qui

venait de rentrer chez elle, entama son interminable chanson... *Tolocototignan ! tolocototignan !*... Jacques se mit à rire : « Tu ne sais pas, me dit-il à voix basse, les yeux noirs sont jaloux de notre voisine. Ils croient qu'elle est leur rivale... J'ai eu beau dire ce qu'il en était, on n'a pas voulu m'entendre... Les yeux noirs jaloux de Coucou-Blanc !... c'est drôle, n'est-ce pas ? » Je fis semblant de rire comme lui ; mais, dans moi-même, j'étais plein de honte en songeant que c'était bien ma faute si les yeux noirs étaient jaloux de Coucou-Blanc.

Le lendemain, dans l'après-midi, je m'en allai passage du Saumon. J'aurais voulu monter tout droit au quatrième et parler aux yeux noirs avant de voir Pierrotte ; mais le Cévenol me guettait à la porte du passage, et je ne pus pas l'éviter. Il fallut entrer dans la boutique et m'asseoir à côté de lui, derrière le comptoir. Nous étions seuls. De temps en temps un petit air de flûte nous arrivait discrètement de l'arrière-magasin.

— Monsieur Daniel, me dit le Cévenol avec une assurance de langage et une facilité d'élocution que je ne lui avais jamais connues, ce que je veux savoir de vous est très-simple, et je n'irai pas par quatre chemins. C'est bien le cas de le dire... la petite vous aime d'amour... Est-ce que vous l'aimez vraiment, vous aussi ?

— De toute mon âme, monsieur Pierrotte.

— Alors tout va bien ; voici ce que j'ai à vous proposer... Vous êtes trop jeune et la petite aussi

pour songer à vous marier d'ici trois ans. C'est donc trois années que vous avez devant vous pour vous faire une position... Je ne sais pas si vous comptez rester toujours dans le commerce des papillons bleus; mais je sais bien ce que je ferais à votre place... C'est bien le cas de le dire, je planterais là mes historiettes, j'entrerais dans l'ancienne maison Lalouette, je me mettrais au courant du petit train-train de la porcelaine, et je m'arrangerais pour que dans trois ans Pierrotte, qui devient vieux, pût trouver en moi un associé en même temps qu'un gendre... Hein? Qu'est-ce que vous dites de ça, compère?

Là-dessus Pierrotte m'envoya un grand coup de coude et se mit à rire, mais à rire... Bien sûr qu'il croyait me combler de joie, le pauvre homme, en m'offrant de vendre de la porcelaine à ses côtés. Je n'eus pas le courage de me fâcher, pas même celui de répondre; j'étais atterré...

Les assiettes, les verres peints, les globes d'albâtre, tout dansait autour de moi. Sur une étagère, en face du comptoir, des bergers et des bergères, en biscuit de couleurs tendres, me regardaient d'un air narquois et semblaient me dire en brandissant leurs houlettes: « Tu vendras de la porcelaine! » Un peu plus loin, des magots chinois en robes violettes remuaient leurs caboche^s vénérables, comme pour approuver ce qu'avaient dit les bergers: « Oui... oui... tu vendras de la porcelaine! » Et là-bas, dans le fond, la flûte ironique et sournoise sifflotait doucement: « Tu ven-

dras de la porcelaine... tu vendras de la porcelaine!... » C'était à devenir fou.

Pierrotte crut que l'émotion et la joie m'avaient coupé la parole.

— Nous causerons de cela ce soir, me dit-il pour me donner le loisir de me remettre... Maintenant montez vers la petite... C'est bien le cas de le dire... le temps doit lui sembler long.

Je montai vers la petite, que je trouvai installée dans le salon jonquille, à broder ses éternelles pantoufles en compagnie de la dame de grand mérite... Que ma chère Camille me pardonne! Jamais mademoiselle Pierrotte ne me parut si Pierrotte que ce jour-là. Jamais sa façon tranquille de tirer l'aiguille et de compter ses points à haute voix ne me causa tant d'irritation. Avec ses petits doigts rouges, sa joue en fleur, son air paisible, elle ressemblait à une de ces bergères en biscuit colorié qui venaient de me crier d'une façon si impertinente: « Tu vendras de la porcelaine! » Par bonheur, les yeux noirs étaient là eux aussi, un peu voilés, un peu mélancoliques, mais si naïvement joyeux de me revoir que je me sentis tout ému. Cela ne dura pas longtemps. Presque sur mes talons, Pierrotte fit son entrée. Sans doute il n'avait plus autant de confiance dans la dame de grand mérite.

A partir de ce moment, les yeux noirs disparurent et sur toute la ligne la porcelaine triompha. Pierrotte était très-gai, très-bavard, insupportable; les « c'est bien le cas de le dire » pleuvaient plus dru

que giboulée. Dîner bruyant, beaucoup trop long... En sortant de table, Pierrotte me prit à part pour me reparler de sa proposition. J'avais eu le temps de me remettre, et je lui dis avec assez de sang-froid que la chose demandait réflexion et que je lui répondrais dans un mois.

Le Cévenol fut certainement très-étonné de mon peu d'empressement à accepter ses offres, mais il eut le bon goût de n'en rien laisser paraître.

— C'est entendu, me dit-il, dans un mois. » Et il ne fut plus question de rien... N'importe ! le coup était porté. Pendant toute la soirée, le sinistre et fatal : « Tu vendras de la porcelaine, » retentit à mon oreille. Je l'entendais dans le grignotement de la tête d'oiseau qui venait d'arriver avec madame Lalouette et s'était installée au coin du piano, je l'entendais dans les roulades du joueur de flûte, dans la rêverie de Rosellen que mademoiselle Pierrotte ne manqua pas de nous jouer ; je le lisais dans les gestes de toutes ces marionnettes bourgeoises, dans la coupe de leurs vêtements, dans le dessin de la tapisserie, dans l'allégorie de la pendule, — Vénus cueillant une rose d'où s'envole un Amour dédoré, — dans la forme des meubles, dans les moindres détails de cet affreux salon jonquille où les mêmes gens disaient tous le soirs les mêmes choses, où le même piano jouait tous les soirs la même rêverie, et que l'uniformité de ses soirées faisait ressembler à un tableau à musique. Le salon jonquille, un tableau à musique !... Où vous cachez-vous donc, beaux yeux noirs !...

Lorsqu'au retour de cette ennuyeuse soirée, je racontai à ma mère Jacques les propositions de Pierrotte, il en fut encore plus indigné que moi :

— Daniel Eyssette, marchand de porcelaine !... Par exemple, je voudrais bien voir cela, disait le brave garçon, tout rouge de colère... C'est comme si on proposait à Lamartine de vendre des paquets d'allumettes, ou à Sainte-Beuve de débiter des petits balais de crin... Vieille bête de Pierrotte, va !... Après tout, il ne faut pas lui en vouloir ; il ne sait pas, ce pauvre homme. Quand il verra le succès de ton livre et les journaux tout remplis de toi, il changera joliment de gamme.

— Sans doute, Jacques ; mais pour que les journaux parlent de moi, il faut que mon livre paraisse, et je vois bien qu'il ne paraîtra pas... Pourquoi ?... Mais, mon cher, parce que je ne peux pas mettre la main sur un éditeur et que ces gens-là ne sont jamais chez eux pour les poètes. Le grand Baghavat lui-même est obligé d'imprimer ses vers à ses frais.

— Eh bien ! nous ferons comme lui, dit Jacques en frappant du poing sur la table ; nous imprimons à nos frais.

Je le regarde avec stupéfaction :

— A nos frais ?...

— Oui, mon petit, à nos frais... Tout juste, le marquis fait imprimer en ce moment le premier volume de ses mémoires... Je vois son imprimeur tous les jours... C'est un Alsacien qui a le nez rouge et l'air bon enfant. Je suis sûr qu'il nous fera

crédit... Pardieu ! nous le payerons, à mesure que ton volume se vendra... Allons ! voilà qui est dit ; dès demain je vais voir mon homme. »

Effectivement Jacques, le lendemain, va trouver l'imprimeur et revient enchanté : « C'est fait, me dit-il d'un air de triomphe ; on met ton livre à l'impression demain. Cela nous coûtera neuf cents francs, une bagatelle. Je ferai des billets de trois cents francs, payables de trois mois en trois mois. Maintenant, suis bien mon raisonnement. Nous vendons le volume trois francs, nous tirons à mille exemplaires ; c'est donc trois mille francs que ton volume doit nous rapporter... tu m'entends bien, trois mille francs. Là-dessus, nous payons l'imprimeur, plus la remise d'un franc par exemplaire aux libraires qui vendront l'ouvrage, plus l'envoi aux journalistes... Il nous restera, clair comme de l'eau de roche, un bénéfice de onze cents francs. Hein ? C'est joli, pour un début... »

Si c'était joli, je crois bien !... Plus de chasse aux étoiles invisibles, plus de stations humiliantes aux portes des libraires, et par-dessus le marché onze cents francs à mettre de côté pour la reconstruction du foyer... Aussi quelle joie ce jour-là dans le clocher de Saint-Germain ! Que de projets, que de rêves ! Et puis, les jours suivants, que de petits bonheurs savourés goutte à goutte ; aller à l'imprimerie, corriger les épreuves, discuter la couleur de la couverture, voir le papier sortir tout humide de la presse avec vos pensées imprimées dessus, courir deux fois, trois fois chez le brocheur et revenir

enfin avec un premier exemplaire qu'on ouvre en tremblant du bout des doigts... Dites, est-il rien de plus délicieux au monde ?

Pensez que le premier exemplaire de *la Comédie pastorale* revenait de droit aux yeux noirs. Je le leur portai le soir-même, accompagné de ma mère Jacques, qui voulait jouir de mon triomphe. Nous fîmes notre entrée dans le salon jonquille, fiers et radieux. Tout le monde était là :

— Monsieur Pierrotte, dis-je au Cévenol, permettez-moi d'offrir ma première œuvre à Camille. » Et je mis mon volume dans une chère petite main qui frémissait de plaisir. Oh ! si vous aviez vu le joli merci que les yeux noirs m'envoyèrent, et comme ils resplendissaient en lisant mon nom sur la couverture. Pierrotte était moins enthousiasmé, lui. Je l'entendis demander à Jacques combien un volume comme cela pouvait me rapporter :

— Onze cents francs, répondit Jacques avec assurance. » Là-dessus, ils se mirent à causer longuement, à voix basse, mais je ne les écoutai pas. J'étais tout à la joie de voir les yeux noirs abaisser leurs grands cils de soie sur les pages de mon livre et les relever vers moi avec admiration... Mon livre ! les yeux noirs ! deux bonheurs que je devais à ma mère Jacques...

Ce soir-là, avant de rentrer, nous allâmes rôder dans les galeries de l'Odéon pour juger de l'effet que *la Comédie pastorale* faisait à l'étalage des libraires.

— Attends-moi, me dit Jacques ; je vais voir combien on en a vendu.

Je l'attendis en me promenant de long en large, regardant du coin de l'œil certaine couverture verte à filets noirs qui s'épanouissait au milieu de la devanture. Jacques vint me rejoindre au bout d'un moment ; il était pâle d'émotion.

— Mon cher, me dit-il, on en a déjà vendu un. C'est de bon augure...

Je lui serrai la main silencieusement. J'étais trop ému pour parler, mais, dans moi-même, je me disais : Il y a quelqu'un à Paris qui vient de tirer trois francs de sa bourse pour acheter cette production de ton cerveau, quelqu'un qui te lit, qui te juge... Quel est ce quelqu'un ? Je voudrais bien le connaître... Hélas ! pour mon malheur, j'allais bientôt le connaître, ce terrible quelqu'un.

Le lendemain de l'apparition de mon volume, j'étais en train de déjeuner à table d'hôte à côté du farouche penseur, quand Jacques, très-essoufflé, se précipita dans la salle :

— Grande nouvelle ! me dit-il en m'entraînant dehors ; je pars ce soir, à sept heures, avec le marquis... Nous allons à Nice voir sa sœur, qui est mourante... Peut-être resterons-nous longtemps... Ne t'inquiète pas de ta vie... Le marquis double mes appointements. Je pourrai t'envoyer cent francs par mois... Eh bien qu'as-tu ? Te voilà tout pâle. Voyons, Daniel, pas d'enfantillages. Rentre là-dedans, achève de déjeuner et bois une demi-bordeaux, afin de te donner du courage. Moi, je cours dire adieu à Pierrotte, prévenir l'imprimeur, faire porter les exemplaires aux journalistes... Je

n'ai pas une minute... Rendez-vous à la maison à cinq heures.

Je le regardai descendre la rue Saint-Benoît à grandes enjambées, puis je rentrai dans le restaurant ; mais je ne pus rien manger ni boire, et c'est le penseur qui vida la demi-bordeaux. L'idée que dans quelques heures ma mère Jacques serait loin m'étreignait le cœur. J'avais beau penser à mon livre, aux yeux noirs, rien ne pouvait me distraire de cette pensée que Jacques allait partir et que je resterais seul, tout seul dans Paris, maître de moi-même et responsable de toutes mes actions.

Il me rejoignit à l'heure dite. Quoique très-ému lui-même, il affecta jusqu'au dernier moment la plus grande gaieté. Jusqu'au dernier moment aussi il me montra la générosité de son âme et l'ardeur admirable qu'il mettait à m'aimer. Il ne songea qu'à moi, à mon bien-être, à ma vie. Sous prétexte de faire sa malle, il inspectait mon linge, mes vêtements :

— Tes chemises sont dans ce coin, vois-tu, Daniel... tes mouchoirs à côté, derrière les cravates.

Comme je lui disais :

— Ce n'est pas ta malle que tu fais, Jacques ; c'est mon armoire...

Armoire et malle, quand tout fut prêt, on envoya chercher une voiture et nous partîmes pour la gare. En route, Jacques me faisait ses recommandations. Il y en avait de tout genre :

— Écris-moi souvent... Tous les articles qui paraîtront sur ton volume, envoie-les-moi, surtout

celui de Gustave Planche. Je ferai un cahier cartonné et je les collerai tous dedans. Ce sera le livre d'or de la famille Eyssette... A propos, tu sais que la blanchisseuse vient le mardi... Surtout ne te laisse pas éblouir par le succès... Il est clair que tu vas en avoir un très-grand, et c'est fort dangereux, les succès parisiens. Heureusement que Camille sera là pour te garder des tentations... Sur toute chose, mon Daniel, ce que je te demande, c'est d'aller souvent là-bas et de ne pas faire pleurer les yeux noirs.

A ce moment nous passions devant le Jardin des Plantes. Jacques se mit à rire.

— Te rappelles-tu, me dit-il, que nous avons passé ici une nuit, il y a quatre ou cinq mois?... Hein!... Quelle différence entre le Daniel d'alors et celui d'aujourd'hui... Ah! tu as joliment fait du chemin en quatre mois!...

C'est qu'il le croyait vraiment, mon brave Jacques, que j'avais fait beaucoup de chemin, et moi aussi, pauvre niais, j'en étais convaincu.

Nous arrivâmes à la gare. Le marquis s'y trouvait déjà. Je vis de loin ce drôle de petit homme, avec sa tête de hérisson blanc, sautillant de long en large dans une salle d'attente.

— Vite, vite, adieu, me dit Jacques. Et prenant ma tête dans ses larges mains, il m'embrassa trois ou quatre fois de toute ses forces, puis courut rejoindre son bourreau.

En le voyant disparaître, j'éprouvai une singulière sensation.

Je me trouvai tout à coup plus petit, plus chétif, plus timide, plus enfant, comme si mon frère, en s'en allant, m'avait emporté la moelle de mes os, ma force, mon audace et la moitié de ma taille. La foule qui m'entourait me faisait peur. J'étais redevenu le petit Chose...

La nuit tombait. Lentement, par le plus long chemin, par les quais les plus déserts, le petit Chose regagna son clocher. L'idée de se retrouver dans cette chambre vide l'attristait horriblement. Il aurait voulu rester dehors jusqu'au matin. Pourtant il fallait rentrer.

En passant devant la loge, le portier lui cria :

— Monsieur Eyssette, une lettre!...

C'était un petit billet, élégant, parfumé, satiné; écriture de femme plus fine, plus féline que celle des yeux noirs... De qui cela pouvait-il être?... Vivement il rompit le cachet, et lut dans l'escalier à la lueur du gaz :

« Monsieur mon voisin,

« *La Comédie pastorale* est depuis hier sur ma table; mais il y manque une dédicace. Vous seriez bien aimable de venir la mettre ce soir, en prenant une tasse de thé... Vous savez, c'est entre artistes,

« IRMA BOREL. »

Et plus bas :

« *La dame du premier* »

La dame du premier !... Quand le petit Chose lut cette signature, un grand frisson lui courut par tout le corps. Il la revit telle qu'elle lui était apparue un matin, descendant l'escalier dans un tourbillon de velours, belle, froide, imposante, avec sa petite cicatrice blanche au coin de la lèvre. Et de songer qu'une femme pareille avait acheté son volume, son cœur bondissait d'orgueil.

Il resta là un moment, dans l'escalier, la lettre à la main, se demandant s'il monterait chez lui ou s'il s'arrêterait au premier étage ; puis tout à coup la recommandation de Jacques lui revint à la mémoire : « Surtout, Daniel, ne fais pas pleurer les yeux noirs. » Un secret pressentiment l'avertit que s'il allait chez la dame du premier, les yeux noirs pleureraient et Jacques aurait de la peine. Alors il mit résolument la lettre dans sa poche, le petit Chose, et il se dit : « Je n'irai pas. »

X

IRMA BOREL

C'est Coucou-Blanc qui vint lui ouvrir. — Car, ai-je besoin de vous le dire ? cinq minutes après s'être juré qu'il n'irait pas, ce vaniteux de petit Chose sonnait à la porte d'Irma Borel. — En le voyant, l'horrible négresse grimaça un sourire d'ogre en belle humeur, et lui fit signe : « Venez ! » de sa grosse main luisante et noire. Après avoir traversé deux ou trois salons très-somptueux, ils s'arrêtèrent devant une petite porte mystérieuse, à travers laquelle on entendait, — aux trois quarts étouffés par l'épaisseur des tentures, — des cris rauques, des sanglots, des imprécations, des rires convulsifs. La négresse frappa, et, sans attendre qu'on lui eût répondu, introduisit le petit Chose.

Seule, dans un riche boudoir capitonné de soie mauve et tout ruisselant de lumière, Irma Borel marchait à grands pas en déclamant. Un large peignoir bleu de ciel, couvert de guipures, flottait

autour d'elle comme une nuée. Une des manches du peignoir, relevée jusqu'à l'épaule, laissait voir un bras de neige d'une incomparable pureté, brandissant, en guise de poignard, un coupe-papier de nacre. L'autre main, noyée dans la guipure, tenait un livre ouvert...

Le petit Chose s'arrêta, ébloui. Jamais la dame du premier ne lui avait paru si belle. D'abord elle était moins pâle qu'à leur première rencontre. Fraîche et rose au contraire, mais d'un rose un peu voilé, elle avait l'air, ce jour-là, d'une jolie fleur d'amandier, et la petite cicatrice blanche du coin de la lèvre en paraissait d'autant plus blanche. Puis ses cheveux, qu'il n'avait pas pu voir la première fois, l'embellissaient encore, en adoucissant ce que son visage avait d'un peu fier et de presque dur. C'étaient des cheveux blonds, d'un blond cendré, d'un blond de poudre, et il y en avait, et ils étaient fins. Un brouillard d'or autour de la tête.

Quand elle vit le petit Chose, la dame coupa net à sa déclamation. Elle jeta sur un divan derrière elle son couteau de nacre et son livre, ramena par un geste adorable la manche de son peignoir, et vint à son visiteur la main cavalièrement tendue.

— Bonjour, mon voisin, lui dit-elle avec un gentil sourire; vous me surprenez en pleines fureurs tragiques : j'apprends le rôle de Clytemnestre... C'est empoignant, n'est-ce pas ?

Elle le fit asseoir sur un divan à côté d'elle, et la conversation s'engagea.

— Vous vous occupez d'art dramatique, madame? (Il n'osa pas dire « ma voisine ».)

— Oh! vous savez, une fantaisie... comme je me suis occupée de sculpture et de musique. Pourtant, cette fois, je crois que je suis bien mordue... Je vais débiter au Théâtre-Français...

A ce moment, un énorme oiseau à huppe jaune vint, avec un grand bruit d'ailes, s'abattre sur la tête frisée du petit Chose.

— N'ayez pas peur, dit la dame en riant de son air effaré, c'est mon kakatoës... une brave bête que j'ai ramenée des îles Marquises.

Elle prit l'oiseau, le caressa, lui dit deux ou trois mots d'espagnol, et le rapporta sur un perchoir doré à l'autre bout du salon... Le petit Chose ouvrait de grands yeux. La négresse, le kakatoës, le Théâtre-Français, les îles Marquises...

— Quelle femme singulière! se disait-il avec admiration.

La dame revint s'asseoir à côté de lui, et la conversation continua. *La Comédie pastorale* en fit d'abord tous les frais. La dame l'avait lue et relue plusieurs fois depuis la veille; elle en savait des vers par cœur et les déclamaient avec enthousiasme. Jamais la vanité du petit Chose ne s'était trouvée à pareille fête. On voulut savoir son âge, son pays, comment il vivait, s'il allait dans le monde, s'il était amoureux... A toutes ces questions, il répondit avec la plus grande candeur; si bien qu'au bout d'une heure la dame du premier connaissait à fond la mère Jacques, l'histoire de la maison

Eyssette et ce pauvre foyer que les enfants avaient juré de reconstruire. Par exemple, pas un mot de mademoiselle Pierrotte. Il fut seulement parlé d'une jeune personne du grand monde, qui mourrait d'amour pour le petit Chose, et d'un père barbare — pauvre Pierrotte! — qui contrariait leur passion.

Au milieu de ces confidences, quelqu'un entra dans le salon. C'était un vieux sculpteur à crinière blanche, qui avait donné des leçons à la dame au temps où elle sculptait.

— Je parie, lui dit-il à demi-voix en regardant le petit Chose d'un œil plein de malice, je parie que c'est votre corailleur napolitain.

— Tout juste, fit-elle en riant; et se tournant vers le corailleur qui semblait fort surpris de s'entendre désigner ainsi : « Vous ne vous souvenez pas, lui dit-elle, d'un matin où nous nous sommes rencontrés?... Vous alliez le cou nu, la poitrine ouverte, les cheveux en désordre, votre cruche de grès à la main... je crus revoir un de ces petits pêcheurs de corail qu'on rencontre dans la baie de Naples... Le soir, j'en parlai à mes amis; mais nous ne nous doutions guère alors que le petit corailleur était un grand poète, et qu'au fond de cette cruche de grès, il y avait *la Comédie pastorale*. »

Je vous demande si le petit Chose était ravi de s'entendre traiter avec cette admiration respectueuse. Pendant qu'il s'inclinait et souriait d'un air modeste, Coucou-Blanc introduisit un nouveau visiteur, qui n'était autre que le grand Baghavat,

le poète indien de la table d'hôte. Baghavat, en entrant, alla droit à la dame et lui tendit un livre à couverture verte :

— Je vous rapporte vos papillons, dit-il. Quelle drôle de littérature!...

Un geste de la dame l'arrêta net. Il comprit que l'auteur était là et regarda de son côté avec un sourire contraint. Il y eut un moment de silence et de gêne, auquel l'arrivée d'un troisième personnage vint faire une heureuse diversion. Celui-ci était le professeur de déclamation; un affreux petit bossu, tête blême, perruque rousse, rire aux dents moisis. Il paraît que sans sa bosse, ce bossu-là eût été le plus grand comédien de son époque; mais son infirmité ne lui permettant pas de monter sur les planches, il se consolait en faisant des élèves et en disant du mal de tous les comédiens du temps.

Dès qu'il parut, la dame lui cria :

— Avez-vous vu l'Israélite? Comment a-t-elle marché ce soir?

L'Israélite, c'était la grande tragédienne Rachel, alors au plus beau moment de sa gloire.

— Elle va de plus en plus mal, dit le professeur en haussant les épaules... Cette fille n'a rien... C'est une grue, une vraie grue.

— Une vraie grue, ajouta l'élève, et derrière elle les deux autres répétèrent avec conviction : « Une vraie grue... »

Un moment après on demanda à la dame de réciter quelque chose.

Sans se faire prier, elle se leva, prit le coupe-

papier de nacre, retroussa la manche de son peignoir et se mit à déclamer.

Bien ou mal? Le petit Chose eût été fort empêché pour le dire. Ébloui par ce beau bras de neige, fasciné par cette chevelure d'or qui s'agitait frénétiquement, il regardait et n'écoutait pas. Quand la dame eut fini, il applaudit plus fort que personne et déclara à son tour que Rachel n'était qu'une grue, une vraie grue.

Il en rêva toute la nuit, de ce bras de neige et de ce brouillard d'or. Puis, le jour venu, quand il voulut s'asseoir devant l'établi aux rimes, le bras enchanté vint encore le tirer par la manche. Alors, ne pouvant pas rimer, ne voulant pas sortir, il se mit à écrire à Jacques et à lui parler de la dame du premier.

« ... Ah! mon ami, quelle femme! Elle sait tout, elle connaît tout. Elle a fait des sonates, elle a fait des tableaux. Il y a sur sa cheminée une jolie Colombine en terre cuite qui est son œuvre. Depuis trois mois, elle joue la tragédie, et elle la joue déjà bien mieux que la fameuse Rachel. — Il paraît décidément que cette Rachel n'est qu'une grue. — Enfin, mon cher, une femme comme tu n'en as jamais rêvé. Elle a tout vu, elle a été partout. Tout à coup elle vous dit : « Quand j'étais à Saint-Petersbourg... », puis, au bout d'un moment, elle vous apprend qu'elle préfère la rade de Rio à celle de Naples. Elle a un kakatoès qu'elle a ramené des îles Marquises, une négresse qu'elle a prise en passant à Port-au-Prince... Mais au fait, tu la con-

nais sa négresse, c'est notre voisine Coucou-Blanc. Malgré son air féroce, cette Coucou-Blanc est une excellente fille, tranquille, discrète, dévouée, et ne parlant jamais que par proverbes comme le bon Sancho. Quand les gens de la maison veulent lui tirer les vers du nez à propos de sa maîtresse, si elle est mariée, s'il y a un M. Borel quelque part, si elle est aussi riche qu'on le dit, Coucou-Blanc répond dans son patois : « *Zaffai cabrite pas zaffai mouton.* » (Les affaires du chevreau ne sont pas celles du mouton.) Ou bien encore : « *C'est soulié qui connaît si bas tini trou* » (c'est le soulier qui connaît si les bas ont des trous). Elle en a comme cela une centaine, et les indiscrets n'ont jamais le dernier mot avec elle... A propos, sais-tu qui j'ai retrouvé chez la dame du premier?... Le poète hindou de la table d'hôte, le grand Baghavat lui-même. Il a l'air d'en être fort épris, et lui fait de beaux poèmes où il la compare tour à tour à un condor, un lotus ou un buffle; mais la dame ne fait pas grand cas de ses hommages. D'ailleurs, elle doit y être habituée : tous les artistes qui viennent chez elle — et je te réponds qu'il y en a et des plus fameux — en sont amoureux.

« Elle est si belle, si étrangement belle!... En vérité, j'aurais craint pour mon cœur, s'il n'était déjà pris. Heureusement que les yeux noirs sont là pour me défendre... Chers yeux noirs! j'irai passer la soirée avec eux aujourd'hui, et nous parlerons de vous tout le temps, ma mère Jacques. »

Comme le petit Chose achevait cette lettre, on

frappa doucement à la porte. C'était la dame du premier qui lui envoyait, par Coucou-Blanc, une invitation pour venir, au Théâtre-Français, entendre la grue dans sa loge. Il aurait accepté de bon cœur, mais il songea qu'il n'avait pas d'habit et fut obligé de dire non. Cela le mit de fort méchante humeur. « Jacques aurait dû me faire faire un habit, se disait-il... C'est indispensable... Quand les articles paraîtront, il faudra que j'aie remercié les journalistes... Comment faire si je n'ai pas d'habit?... » Le soir il alla au passage du Saumon, mais cette visite ne l'égaya pas. Le Cévenol riait fort; mademoiselle Pierrotte était trop brune. Les yeux noirs avaient beau lui faire signe et lui dire doucement : « Aimez-moi », dans la langue mystique des étoiles, l'ingrat ne voulait rien entendre. Après dîner, quand les Lalouette arrivèrent, il s'installa triste et maussade dans un coin, et tandis que le tableau à musique jouait ses petits airs, il se figurait Irma Borel trônant dans une belle loge découverte, le bras de neige jouant de l'éventail, le brouillard d'or scintillant sous les lumières de la salle, et dans lui-même il se disait : « Comme j'aurais honte si elle me voyait ici ! »

Plusieurs jours se passèrent sans nouveaux incidents. Irma Borel ne donnait plus signe de vie. Entre le premier et le cinquième étage, les relations semblaient interrompues. Toutes les nuits le petit Chose, assis à son établi, entendait rentrer la victoria de la dame, et, sans qu'il y prît garde, le roulement sourd de la voiture, le « Porte, s'il vous

plaît » du cocher, le faisaient tressaillir. Même il ne pouvait pas entendre sans émotion la négresse remonter chez elle; s'il avait osé, il serait allé lui demander des nouvelles de sa maîtresse... Malgré tout, cependant, les yeux noirs étaient encore maîtres de la place. Le petit Chose passait de longues heures auprès d'eux. Le reste du temps il s'enfermait chez lui pour chercher des rimes, au grand ébahissement des moineaux, qui venaient le voir de tous les toits à la ronde, car les moineaux du pays Latin sont comme la dame de grand mérite et se font de drôles d'idées sur les mansardes d'étudiants. En revanche, les cloches de Saint-Germain, — les pauvres cloches vouées au Seigneur et cloîtrées toute leur vie comme des Carmélites, — se réjouissaient de voir leur ami le petit Chose éternellement assis devant sa table, et pour l'encourager, elles lui faisaient grande musique.

Sur ces entrefaites, on reçut des nouvelles de Jacques. Il était installé à Nice et donnait force détails sur son installation... « Le beau pays, mon Daniel, et comme cette mer qui est là sous mes fenêtres t'inspirerait! Moi, je n'en jouis guère; je ne sors jamais... Le marquis dicte tout le jour. Diable d'homme, va! Quelquefois, entre deux phrases, je lève la tête, je vois une petite voile rouge à l'horizon, puis tout de suite le nez sur mon papier... Mademoiselle d'Hacqueville est toujours bien malade... Je l'entends au-dessus de nous qui tousse, qui tousse... C'est l'ennui de ce pays, tout le monde tousse... Moi-même, à peine débarqué,

j'ai attrapé un gros rhume qui ne veut pas finir... »

Un peu plus loin, parlant de la dame du premier, Jacques disait :

« ... Si tu m'en crois, tu ne retourneras pas chez cette femme. Elle est trop compliquée pour toi; et même faut-il te le dire? je la faire en elle une aventurière... Tiens! j'ai vu hier dans le port un brick hollandais qui venait de faire un voyage autour du monde et qui rentrait avec des mâts japonais, des espars du Chili, un équipage bariolé comme une carte géographique... Eh bien! mon cher, je trouve que ton Irma Borel ressemble à ce navire. Bon pour un brick d'avoir beaucoup voyagé, mais pour une femme, c'est différent. En général, celles qui ont vu tant de pays en font beaucoup voir aux autres... Méfie-toi, Daniel, méfie-toi; et surtout, je t'en conjure, ne fais pas pleurer les yeux noirs... »

Ces derniers mots allèrent droit au cœur du petit Chose. La persistance de Jacques à veiller sur le bonheur de celle qui n'avait pas voulu l'aimer lui parut admirable. « Oh! non, Jacques, n'aie pas peur; je ne la ferai pas pleurer, » se dit-il, et tout de suite il prit la ferme résolution de ne plus retourner chez la dame du premier... Fiez-vous au petit Chose pour les fermes résolutions.

Ce soir-là, quand la victoria roula sous le porche, il y prit à peine garde. La chanson de la négresse ne lui causa pas non plus de distraction. C'était une nuit de septembre, orageuse et lourde... Il travaillait, la porte entr'ouverte. Tout à coup il crut entendre craquer l'escalier de bois qui me-

nait à sa chambre. Bientôt il distingua un léger bruit de pas et le frôlement d'une robe. Quelqu'un montait, c'était sûr... mais qui?...

Coucou-Blanc était rentrée depuis longtemps... Peut-être la dame du premier qui venait parler à sa négresse...

A cette idée, le petit Chose sentit son cœur battre avec violence; mais il eut le courage de rester devant sa table... Les pas approchaient toujours. Arrivé sur le palier on s'arrêta... Il y eut un moment de silence; puis un léger coup frappé à la porte de la négresse qui ne répondit pas.

— C'est elle, se dit-il sans bouger de sa place.

Tout à coup une lumière parfumée se répandit dans la chambre.

La porte cria, quelqu'un entrait.

Alors, sans tourner la tête, le petit Chose demanda en tremblant :

— Qui est là ?

revu Irma Borel, ni entendu parler de Gustave Planche.

Qu'y a-t-il de vrai dans tout cela?... Une dernière lettre, écrite par le petit Chose en une nuit de fièvre et de tempête, va nous l'apprendre.

XI

LE CŒUR DE SUCRE

Voilà deux mois que Jacques est parti, et il n'est pas encore au moment de revenir. Mademoiselle d'Hacqueville est morte. Le marquis, escorté de son secrétaire, promène son deuil par toute l'Italie, sans interrompre d'un seul jour la terrible dictée de ses mémoires. Jacques, surmené, trouve à peine le temps d'écrire à son frère quelques lignes datées de Rome, de Naples, de Pise, de Palerme. Mais si le timbre de ces lettres varie souvent, leur texte ne change guère... « ... Travailles-tu?... Comment vont les yeux noirs?... Comment va la vente?... L'article de Gustave Planche a-t-il paru?... Es-tu retourné chez Irma Borel? » A ces questions, toujours les mêmes, le petit Chose répond invariablement qu'il travaille beaucoup, que la vente du livre va très-bien, les yeux noirs aussi, qu'il n'a pas

« Monsieur Jacques Eyssette, à Pise.

« Dimanche soir, dix heures.

« Jacques, je t'ai menti. Depuis deux mois je ne fais que te mentir. Je t'écris que je travaille, et depuis deux mois mon écritoire est à sec. Je t'écris que la vente de mon livre va bien, et depuis deux mois on n'en a pas vendu un exemplaire. Je t'écris que je ne revois plus Irma Borel, et depuis deux mois je ne l'ai pas quittée. Quant aux yeux noirs, hélas!... O Jacques, Jacques, pourquoi ne t'ai-je pas écouté? Pourquoi suis-je retourné chez cette femme?

« Tu avais raison. C'est une aventurière, rien de plus. D'abord je la croyais intelligente. Ce n'est pas vrai... tout ce qu'elle dit lui vient de quelqu'un. Elle n'a pas de cervelle, pas d'entrailles. Elle est fourbe, elle est cynique, elle est méchante. Dans ses accès de colère, je l'ai vue rouer sa négresse de coups de cravache, la jeter par terre, la trépigner avec cela une femme forte, qui ne croit ni à Dieu ni au diable, mais accepte aveuglément les prédictions des somnambules et du marc de café. Quant

à son talent de tragédienne, elle a beau prendre des leçons d'un avorton à bosse et passer toutes ses journées chez elle avec des boules élastiques dans la bouche, je suis sûr qu'aucun théâtre n'en voudra. Dans la vie privée, par exemple, c'est une fière comédienne.

« Comment j'étais tombé dans les griffes de cette créature, moi qui aime tant ce qui est bon et ce qui est simple, je n'en sais vraiment rien, mon pauvre Jacques; mais ce que je puis te jurer, c'est que je lui ai échappé, et que maintenant tout est fini, fini... Si tu savais comme j'étais lâche et ce qu'elle faisait de moi!... Je lui avais raconté toute mon histoire; je lui parlais de toi, de notre mère, des yeux noirs. C'est à mourir de honte, je te dis... Je lui avais donné tout mon cœur, je lui avais livré toute ma vie; mais de sa vie à elle, jamais elle n'avait rien voulu me livrer. Je ne sais pas qui elle est, je ne sais pas d'où elle vient. Un jour je lui ai demandé si elle avait été mariée, elle s'est mise à rire. Tu sais, cette petite cicatrice qu'elle a sur la lèvre, c'est un coup de couteau qu'elle a reçu là-bas dans son pays, à Cuba. J'ai voulu savoir qui lui avait fait cela. Elle m'a répondu très-simplement : « Un Espagnol nommé Pacheco, » et pas un mot de plus. C'est bête, n'est-ce pas? Est-ce que je le connais, moi, ce Pacheco? Est-ce qu'elle n'aurait pas dû me donner quelques explications?... Un coup de couteau, ce n'est pas naturel, que diable! Mais voilà... les artistes qui l'entourent lui ont fait un renom de femme étrange, et elle tient à sa réputa-

tion... Oh! ces artistes, mon cher, je les exécute. Si tu savais, ces gens-là, à force de vivre avec des statues et des peintures, ils en arrivent à croire qu'il n'y a que cela au monde. Ils vous parlent toujours de forme, de ligne, de couleur, d'art grec, de Parthénon, de méplats, de mastoïdes. Ils regardent votre nez, vos bras, votre menton. Ils cherchent si vous avez un type, du galbe, du caractère; mais de ce qui bat dans nos poitrines, de nos passions, de nos larmes, de nos angoisses, ils s'en soucient autant que d'une chèvre morte. Moi, ces bonnes gens ont trouvé que ma tête avait du caractère; mais que ma poésie n'en avait pas du tout. Ils m'ont joliment encouragé, va!

« Au début de notre liaison, cette femme avait cru mettre la main sur un petit prodige, un grand poète de mansarde; — m'a-t-elle assommé avec sa mansarde! — Plus tard, quand son cénacle lui a prouvé que je n'étais qu'un imbécile, elle m'a gardé pour le caractère de ma tête. Ce caractère, il faut te dire, variait selon les gens. Un de ses peintres, qui me voyait le type italien, m'a fait poser pour un pifferaro; un autre pour un Algérien marchand de violettes; un autre... Est-ce que je sais? Le plus souvent, je posais chez elle, et pour lui plaire, je devais garder tout le jour mes oripeaux sur les épaules et figurer dans son salon, à côté du kakatoës. Nous avons passé bien des heures ainsi, moi en Turc, fumant de longues pipes dans un coin de sa chaise longue, elle à l'autre bout de sa chaise, déclamant avec ses boules élastiques dans la bou-

che, et s'interrompant de temps à autre pour me dire : « Quelle tête à caractère vous avez, mon « Dani-dan! » Quand j'étais en Turc, elle m'appela Dani-dan; quand j'étais en Italien, Danielo, jamais Daniel... J'aurai du reste l'honneur de figurer sous ces deux espèces à l'exposition prochaine de peinture; on verra sur le livret : « Jeune piffere rare, à madame Irma Borel. » « Jeune fellah, à madame Irma Borel. » Et ce sera moi... quelle honte!

« Je m'arrête un moment, Jacques. Je vais ouvrir la fenêtre, et boire un peu l'air de la nuit. J'étouffe... je n'y vois plus.

• Onze heures.

« L'air m'a fait du bien. En laissant la fenêtre ouverte, je puis continuer à t'écrire. Il pleut, il fait noir, les cloches sonnent. Que cette chambre est triste!... Chère petite chambre! Moi qui l'aimais tant autrefois; maintenant je m'y ennuie. C'est elle qui me l'a gâtée; elle y est venue trop souvent. Tu comprends, elle m'avait là sous la main, dans la maison; c'était commode. Oh! ce n'est plus la chambre du travail...

« Que je fusse ou non chez moi, elle entraît à toute heure et fouillait partout. Un soir je la trouvai furetant dans un tiroir où je renferme ce que j'ai de plus précieux au monde, les lettres de notre mère, les tiennes, celles des yeux noirs; celles-ci dans une boîte dorée que tu dois connaître. Au moment où

j'entraî, Irma Borel tenait cette boîte et allait l'ouvrir. Je n'eus que le temps de m'élaner et de la lui arracher des mains. « Que faites-vous là? » lui criai-je indigné... Elle prit son air le plus tragique : « J'ai respecté les lettres de votre mère; mais celles-ci m'appartiennent, je les veux... Rendez-moi cette boîte. »

« — Que voulez-vous en faire?

« — Lire les lettres qu'elle contient...

« — Jamais, lui dis-je. Je ne connais rien de votre vie, et vous connaissez toute la mienne.

« — Oh! Dani-dan! — C'était le jour du Turc. — Oh! Dani-dan, est-il possible que vous me reprochiez cela? Est-ce que vous n'entrez pas chez moi quand vous voulez? Est-ce que tous ceux qui viennent chez moi ne vous sont pas connus?...

« Tout en parlant, et de sa voix la plus câline, elle essayait de me prendre la boîte.

« — Eh bien, lui dis-je, puisqu'il en est ainsi, je vous permets de l'ouvrir; mais à une condition...

« — Laquelle?

« — Vous me direz où vous allez tous les matins de huit à dix heures.

« Elle devint pâle et me regarda droit dans les yeux... Je ne lui avais jamais parlé de cela. Ce n'est pas l'envie qui m'en manquait pourtant. Cette mystérieuse sortie de tous les matins m'intriguait, m'inquiétait comme la cicatrice, comme le Pacheco et tout le train de cette existence bizarre. J'aurais voulu savoir, mais en même temps j'avais peur d'apprendre. Je sentais qu'il y avait là-dessous

quelque mystère d'infamie qui m'aurait obligé à fuir... Ce jour-là cependant j'osai l'interroger, comme tu vois. Cela la surprit beaucoup. Elle hésita un moment, puis elle me dit avec effort, d'une voix sourde :

« — Donnez-moi la boîte, vous saurez tout.

« Alors je lui donnai la boîte, Jacques ; c'est infâme, n'est-ce pas ? Elle l'ouvrit en frémissant de plaisir et se mit à lire toutes les lettres, — il y en avait une vingtaine, — lentement, à demi-voix, sans sauter une ligne. Cette histoire d'amour, fraîche et pudique, paraissait l'intéresser beaucoup. Je la lui avais déjà racontée, mais à ma façon, lui donnant les yeux noirs pour une jeune fille de la plus haute noblesse, que ses parents refusaient de marier à ce petit plébéien de Daniel Eyssette ; tu reconnais bien là ma ridicule vanité.

« De temps en temps elle interrompait sa lecture pour dire : « Tiens ! c'est gentil, ça ! » ou bien encore : « Oh ! oh ! pour une fille noble... » Puis, à mesure qu'elle les avait lues, elle les approchait de la bougie et les regardait brûler avec un rire méchant. Moi, je la laissais faire ; je voulais savoir où elle allait tous les matins de huit à dix...

« Or, parmi ces lettres, il y en avait une écrite sur du papier de la maison Pierrotte, du papier à tête, avec trois petites assiettes vertes dans le haut, et au-dessous : *Porcelaines et cristaux. Pierrotte, successeur de Lalouette...* Pauvres yeux noirs ! Sans doute un jour, au magasin, ils avaient éprouvé le besoin de m'écrire, et le premier papier venu

leur avait semblé bon... Tu penses, quelle découverte pour la tragédienne ! Jusque-là elle avait cru à mon histoire de fille noble et de parents grands seigneurs ; mais quand elle en fut à cette lettre, elle comprit tout et partit d'un grand éclat de rire :

« La voilà donc, cette jeune patricienne, cette « perle du noble faubourg... Elle s'appelle Pierrotte, et vend de la porcelaine au passage du Saumon... Ah ! je comprends maintenant pourquoi vous ne vouliez pas me donner la boîte. » Et elle riait, elle riait...

« Mon cher, je ne sais pas ce qui me prit ; la honte, le dépit, la rage... Je n'y voyais plus. Je me jetai sur elle pour lui arracher les lettres. Elle eut peur, fit un pas en arrière, et, s'empêtrant dans sa traîne, tomba avec un grand cri. Son horrible négresse l'entendit de la chambre à côté et accourut aussitôt, nue, noire, hideuse, décoiffée. Je voulais l'empêcher d'entrer, mais d'un revers de sa grosse main huileuse elle me cloua contre la muraille et se campa entre sa maîtresse et moi.

« L'autre, pendant ce temps, s'était relevée et pleurait ou faisait semblant. Tout en pleurant, elle continuait à fouiller dans la boîte : « Tu ne sais pas, disait-elle à sa négresse, tu ne sais pas pourquoi il a voulu me battre?... Parce que j'ai découvert que sa demoiselle noble n'est pas noble du tout, et qu'elle vend des assiettes dans un passage... »

« — Tout ça qui porté zéperons, pas maquignon, dit la vieille en forme de sentence.

« — Tiens, regarde, fit la tragédienne, regarde les gages d'amour que lui donnait sa boutiquière... Quatre crins de son chignon et un bouquet de violettes d'un sou... Approché ta lampe, Coucou-Blanc.

« La négresse approcha sa lampe; les cheveux et les fleurs flambèrent en pétillant. Je laissai faire; j'étais atterré.

« — Oh! oh! qu'est-ce que ceci? continua la tragédienne en dépliant un papier de soie... Une dent?... Non! ça a l'air d'être en sucre... Ma foi, oui... c'est une sucrerie allégorique... un petit cœur en sucre.

« Hélas! un jour, à la foire des Prés-Saint-Gervais, les yeux noirs avaient acheté ce petit cœur de sucre et me l'avaient donné en me disant :

« — Je vous donne mon cœur.

« La négresse le regardait d'un œil d'envie.

« — Tu le veux, Coucou, lui cria sa maîtresse... Eh bien! attrappe...

« Et elle le lui jeta dans la bouche comme à un chien... C'est peut-être ridicule; mais quand j'ai entendu le sucre craquer sous la meule de la négresse, j'ai frissonné des pieds à la tête. Il me semblait que c'était le propre cœur des yeux noirs que ce monstre aux dents blanches dévorait si joyeusement.

« Tu crois peut-être, mon pauvre Jacques, qu'après cela tout a été fini entre nous. Eh bien, mon cher, si au lendemain de cette scène tu étais entré chez Irma Borel, tu l'aurais trouvée répétant

le rôle d'Hermione avec son bossu, et dans un coin, sur une natte, à côté du kakatoès, tu aurais vu un jeune Turc accroupi, avec une grande pipe qui lui faisait trois fois le tour du corps... Quelle tête à caractère vous avez, mon Dani-dan!

« Mais au moins, diras-tu, pour prix de ton infamie, tu as su ce que tu voulais savoir et ce qu'elle devenait tous les matins, de huit à dix? Oui, Jacques, je l'ai su, mais ce matin seulement, à la suite d'une scène terrible, — la dernière, par exemple! — que je vais te raconter... Mais, chut!... Quelqu'un monte... Si c'était elle, si elle venait me relancer encore... C'est qu'elle en est bien capable, même après ce qui s'est passé. Attends!... Je vais fermer la porte à double tour... Elle n'entrera pas, n'aie pas peur...

« Il ne faut pas qu'elle entre.

Minuit.

« Ce n'est pas elle; c'était sa négresse. Cela m'étonnait aussi; je n'avais pas entendu rentrer sa voiture... Coucou-Blanc vient de se coucher. A travers la cloison, j'entends le glou-glou de la bouteille et l'horrible refrain... *tolocototignan*... Maintenant elle ronfle; on dirait le balancier d'une grosse horloge.

« Voici comment ont fini nos tristes amours :

« Il y a trois semaines à peu près, le bossu qui lui donne des leçons lui déclara qu'elle était mûre pour les grands succès tragiques et qu'il voulait la

faire entendre, ainsi que quelques autres de ses élèves.

Voilà ma tragédienne ravie... Comme on n'a pas de théâtre sous la main, on convient de changer en salle de spectacle l'atelier d'un de ces messieurs, et d'envoyer des invitations à tous les directeurs de théâtre de Paris... Quant à la pièce de début, après avoir longtemps discuté, on se décide pour *Athalie*... De toutes les pièces du répertoire, c'était celle que les élèves du bossu savaient le mieux. On n'avait besoin pour la mettre sur pied que de quelques raccords et répétitions d'ensemble. Va donc pour *Athalie*... Comme Irma Borel était trop grande dame pour se déranger, les répétitions se firent chez elle. Chaque jour, le bossu amenait ses élèves, quatre ou cinq grandes filles maigres, solennelles, drapées dans des cachemires français à treize francs cinquante, et trois ou quatre pauvres diables avec des habits de papier noirci et des têtes de naufragés... On répétait tout le jour, excepté de huit à dix; car malgré les apprêts de la représentation, les mystérieuses sorties n'avaient pas cessé. Irma, le bossu, les élèves, tout le monde travaillait avec rage. Pendant deux jours on oublia de donner à manger au kakatoës. Quant au jeune Dani-dan, on ne s'occupait plus de lui... En somme, tout allait bien; l'atelier était paré, le théâtre construit, les costumes prêts, les invitations faites; voilà que trois ou quatre jours avant la représentation, le jeune Eliacin, — une fillette de dix ans, la nièce du bossu, — tombe malade... Comment faire? Où

trouver un Eliacin, un enfant capable d'apprendre son rôle en trois jours?... Consternation générale. Tout à coup Irma Borel se tourne vers moi : « Au fait, Dani-dan, si vous vous en chargez. »

« — Moi? Vous plaisantez... A mon âge...

« — Ne dirait-on pas que c'est un homme... Mais, mon petit, vous avez l'air d'avoir quinze ans; en scène, costumé, maquillé, vous en paraîtrez douze... D'ailleurs, le rôle est tout à fait dans le caractère de votre tête.

« Mon cher ami, j'eus beau me débattre. Il fallut en passer par où elle voulait, comme toujours. Je suis si lâche...

« La représentation eut lieu... Ah! si j'avais le cœur à rire, comme je t'amuserais avec le récit de cette journée... On avait compté sur les directeurs du Gymnase et du Théâtre-Français; mais il paraît que ces messieurs avaient affaire ailleurs, et nous nous contentâmes d'un directeur de la banlieue, amené au dernier moment. En somme, ce petit spectacle de famille n'alla pas trop de travers... Irma Borel fut très-applaudie... Moi, je trouvais que cette *Athalie* de Cuba était trop emphatique, qu'elle manquait d'expression, et parlait le français comme une... fauvette espagnole; mais, bah! ses amis les artistes n'y regardaient pas de si près. Le costume était authentique, la cheville fine, le cou bien attaché... C'est tout ce qu'il leur fallait. Quant à moi, le caractère de ma tête me valut aussi un très-beau succès, moins beau pourtant que celui de

Coucou-Blanc dans le rôle muet de la nourrice. Il est vrai que la tête de la négresse avait encore plus de caractère que la mienne. Aussi, lorsqu'au cinquième acte elle parut tenant sur son poing l'énorme kakatoès, — son Turc, sa négresse, son kakatoès, la tragédienne avait voulu que nous figurions tous dans la pièce, — et roulant d'un air étonné de gros yeux blancs très-féroces, il y eut par toute la salle une formidable explosion de bravos. « Quel succès! » disait Athalie rayonnante...

« Jacques!... Jacques!... J'entends sa voiture qui rentre. Oh! la misérable femme! D'où vient-elle si tard? Elle l'a donc oubliée notre horrible matinée; moi qui en tremble encore!

« La porte s'est refermée. Pourvu maintenant qu'elle ne monte pas! Vois-tu, c'est terrible, le voisinage d'une femme qu'on exècre!

« Une heure.

« La représentation que je viens de te raconter a eu lieu il y a trois jours.

« Pendant ces trois jours, elle a été gaie, douce, affectueuse, charmante. Elle n'a pas une fois battu sa négresse. A plusieurs reprises, elle m'a demandé de tes nouvelles, si tu toussais toujours; et pourtant, Dieu sait qu'elle ne t'aime pas... J'aurais dû me douter de quelque chose.

« Ce matin, elle entre dans ma chambre, comme neuf heures sonnaient. Neuf heures!... Jamais je

ne l'avais vue à cette heure-là!... Elle s'approche de moi et me dit en souriant : « Il est neuf heures! »

Puis tout à coup, devenant solennelle : « Mon ami, me dit-elle, je vous ai trompé. Quand nous nous sommes rencontrés, je n'étais pas libre. Il y avait un homme dans ma vie, lorsque vous y êtes entré; un homme à qui je dois mon luxe, mes loisirs, tout ce que j'ai. »

« Je te le disais bien, Jacques, qu'il y avait quelque infamie sous ce mystère.

« ... Du jour où je vous ai connu, cette liaison m'est devenue odieuse... Si je ne vous en ai pas parlé, c'est que je vous connaissais trop fier pour consentir à me partager avec un autre. Si je ne l'ai pas brisée, c'est parce qu'il m'en coûtait de renoncer à cette existence indolente et luxueuse pour laquelle je suis née... Aujourd'hui, je ne peux plus vivre ainsi... Ce mensonge me pèse, cette trahison de tous les jours me rend folle... Et si vous voulez encore de moi après l'aveu que je viens de vous faire, je suis prête à tout quitter et à vivre avec vous dans un coin, où vous voudrez... »

« Ces derniers mots « où vous voudrez » furent dits à voix basse, tout près de moi, presque sur mes lèvres, pour me griser...

« J'eus pourtant le courage de lui répondre, et même très-sèchement, que j'étais pauvre, que je ne gagnais pas ma vie, et que je ne pouvais pas la faire nourrir par mon frère Jacques.

« Sur cette réponse, elle releva la tête d'un air de triomphe :

« — Eh bien ! si j'avais trouvé pour nous deux un moyen honorable et sûr de gagner notre vie sans nous quitter, que diriez-vous ?

« Là-dessus, elle tira d'une de ses poches un grimoire sur papier timbré qu'elle se mit à me lire... C'était un engagement pour nous deux dans un théâtre de la banlieue parisienne ; elle, à raison de cent francs par mois ; moi, à raison de cinquante. Tout était prêt ; nous n'avions plus qu'à signer.

« Je la regardai épouvanté. Je sentais qu'elle m'entraînait dans un trou, et j'eus peur un moment de n'être pas assez fort pour résister... La lecture du grimoire finie, sans me laisser le temps de répondre, elle se mit à parler fiévreusement des splendeurs de la carrière théâtrale et de la vie glorieuse que nous allions mener là-bas, libres, fiers, loin du monde, tout à notre art et à notre amour.

« Elle parla trop ; c'était une faute. J'eus le temps de me remettre, d'invoquer ma mère Jacques dans le fond de mon cœur, et quand elle eut fini sa tirade, je pus lui dire très-froidement :

« — Je ne veux pas être comédien...

« Bien entendu, elle ne lâcha pas prise et recommença ses belles tirades.

« Peine perdue... A tout ce qu'elle put me dire, je ne répondis qu'une chose :

« — Je ne veux pas être comédien...

• Elle commençait à perdre patience.

• — Alors, me dit-elle en pâlisant, vous préfé-

« rez que je retourne là-bas, de huit à dix, et que les choses restent comme elles sont...

« A cela je répondis un peu moins froidement :
« Je ne préfère rien... Je trouve très-honorable à vous de vouloir gagner votre vie et ne plus la devoir aux générosités d'un monsieur de huit à dix... Je vous répète seulement que je ne me sens pas la moindre vocation théâtrale, et que je ne serai pas comédien. »

« A ce coup elle éclata

« — Ah ! tu ne veux pas être comédien... Qu'est-ce que tu seras donc alors?... Te croirais-tu poète, par hasard?... Il se croit poète!... Mais tu n'as rien de ce qu'il faut, pauvre fou!... Je vous demande, parce que ça vous a fait primer un méchant livre dont personne ne parle, dont personne ne veut, ça se croit poète... Mais, malheureux, ton livre est idiot, tous me le disent bien... Depuis deux mois qu'il est en vente, on n'en a vendu qu'un exemplaire, et c'est le mien... Toi, poète, allons donc!... Il n'y a que ton frère pour croire à une niaiserie pareille... Encore un joli naïf, celui-là!... et qui t'écrit de bonnes lettres... Il est à mourir de rire avec son article de Gustave Planche... En attendant, il se tue pour te faire vivre ; et toi, pendant ce temps-là, tu... tu... au fait, qu'est-ce que tu fais ? Le sais-tu seulement?... Parce que ta tête a un certain caractère, cela te suffit ; te r'habilles en Turc, et tu crois que tout est là!... D'abord, je te préviens que depuis quelque temps

« le caractère de ta tête se perd joliment... tu es
 « laid, tu es très-laid. Tiens! regarde-toi... Je suis
 « sûre que si tu retournais vers ta donzelle Pier-
 « rotte, elle ne voudrait plus de toi... Et pour-
 « tant, vous êtes bien faits l'un pour l'autre...
 « Vous êtes nés tous les deux pour vendre de la
 « porcelaine au passage du Saumon. C'est bien
 « mieux ton affaire que d'être comédien... »

« Elle bavait, elle étranglait. Jamais tu n'as vu
 folie pareille. Je la regardais sans rien dire. Quand
 elle eut fini, je m'approchai d'elle, — j'avais tout le
 corps qui me tremblait, — et je lui dis bien tran-
 quille :

« — Je ne veux pas être comédien.

« Disant cela, j'allai vers la porte, je l'ouvris et la
 lui montrai.

« — M'en aller? fit-elle en ricanant... Oh! pas
 « encore... j'en ai encore long à vous dire. »

« Pour le coup, je n'y tins plus. Un paquet de
 sang me monta au visage. Je pris un des chenets de
 la cheminée et je courus sur elle... Je te réponds
 qu'elle a déguerpi... Mon cher, à ce moment-là, j'ai
 compris l'Espagnol Pacheco.

« Derrière elle, j'ai pris mon chapeau et je suis
 descendu. J'ai couru tout le jour, de droite et de
 gauche, comme un homme ivre... Ah! si tu avais
 été là... Un moment j'ai eu l'idée d'aller chez
 Pierrotte, de me jeter à ses pieds, de demander
 grâce aux yeux noirs. Je suis allé jusqu'à la porte
 du magasin, mais je n'ai pas osé entrer... Voilà
 deux mois que je n'y vais plus. On m'a écrit, pas

de réponse. On est venu me voir, je me suis caché.
 Comment pourrait-on me pardonner?... Pierrotte
 était assis à son comptoir. Il avait l'air triste... Je
 suis resté un moment à le regarder, debout contre
 la vitre; puis je me suis enfui en pleurant.

« La nuit venue, je suis rentré. J'ai pleuré long-
 temps à la fenêtre; après quoi, j'ai commencé à
 t'écrire. Je t'écrirai ainsi toute la nuit. Il me semble
 que tu es là, que je cause avec toi, et cela me fait
 du bien.

« Quel monstre que cette femme! Comme elle
 était sûre de moi! Comme elle me croyait bien son
 jouet, sa chose!... Comprends-tu? m'emmener jouer
 la comédie dans la banlieue!... Conseille-moi,
 Jacques, je m'ennuie, je souffre... Elle m'a fait
 bien du mal, vois-tu. Je ne crois plus en moi, je
 doute, j'ai peur. Que faut-il faire?... travailler?...
 Hélas! elle a raison, je ne suis pas poète. Mon livre
 ne s'est pas vendu... Et pour payer, comment vas-
 tu faire?...

« Toute ma vie est gâtée. Je n'y vois plus, je
 ne sais plus. Il fait noir... Il y a des noms pré-
 destinés. Elle s'appelle Irma Borel. Borel, chez
 nous, ça veut dire bourreau... Irma Bourreau!...
 Comme ce nom lui va bien!... Je voudrais déména-
 ger. Cette chambre m'est odieuse... Et puis, je suis
 exposé à la rencontrer dans l'escalier... Par
 exemple, sois tranquille, si elle remonte jamais...
 Mais elle ne remontera pas. Elle m'a oublié. Les
 artistes sont là pour la consoler...

« Ah! mon Dieu! qu'est-ce que j'entends?...

Jacques, mon frère, c'est elle. Je te dis que c'est elle. Elle vient ici; j'ai reconnu son pas... Elle est là, tout près. J'entends son haleine.. Son œil collé à la serrure me regarde, me brûle, me...

Cette lettre ne partit pas.

XII

TOLOCOTOTIGNAN

Me voici arrivé aux pages les plus sombres de mon histoire, aux jours de misère et de honte que Daniel Eyssette a vécus à côté de cette femme, comédien dans la banlieue de Paris. Chose singulière! Ce temps de ma vie, accidenté, bruyant, tourbillonnant, m'a laissé des remords plutôt que des souvenirs.

Tout ce coin de ma mémoire est brouillé, je ne vois rien, rien...

Mais, attendez!... je n'ai qu'à fermer les yeux et à fredonner deux ou trois fois ce refrain bizarre et mélancolique : « *Tolocototignan! Tolocototignan!* » tout de suite, comme par magie, mes souvenirs assoupis vont se réveiller, les heures mortes sortiront de leurs tombeaux, et je retrouverai le petit Chose, tel qu'il était alors, dans une grande maison neuve du boulevard Montparnasse, entre

Irma Borel qui répétait ses rôles, et Coucou-Blanc qui chantait sans cesse :

Tolocototignan! Tolocototignan!

Pouah! l'horrible maison! Je la vois maintenant, je la vois avec ses mille fenêtres, sa rampe verte et poisseuse, ses plombs béants, ses portes numérotées, ses longs corridors blancs qui sentaient la peinture fraîche... toute neuve, et déjà salie!... Il y avait cent huit chambres là-dedans; dans chaque chambre un ménage. Et quels ménages!... Tout le jour c'étaient des scènes, des cris, du fracas, des tueries; la nuit, des piailllements d'enfants, des pieds nus marchant sur le carreau, puis le balancement uniforme et lourd des berceaux. De temps en temps, pour varier, dès visites de la police.

C'est là, c'est dans cet antre garni à sept étages qu'Irma Borel et le petit Chose étaient venus abriter leur amour... triste logis et bien fait pour un pareil hôtel!... Ils l'avaient choisi parce que c'était près de leur théâtre; et puis, comme dans toutes les maisons neuves, ils ne payaient pas cher. Pour quarante francs, — un prix d'essuyeurs de plâtres, — ils avaient deux chambres au second étage, avec un liséré de balcon sur le boulevard, le plus bel appartement de l'hôtel... Ils rentraient tous les soirs vers minuit, à la fin du spectacle. C'était sinistre de revenir par ces grandes avenues désertes, où rôdaient des blouses silencieuses, des

filles en cheveux, et les longues redingotes des patrouilles grises.

Ils marchaient vite, au milieu de la chaussée. En arrivant, ils trouvaient un peu de viande froide sur un coin de la table et la négresse Coucou-Blanc qui attendait... car Irma Borel avait gardé Coucou-Blanc. M. de Huit-à-Dix avait repris son cocher, ses meubles, sa vaisselle, sa voiture. Irma Borel avait gardé sa négresse, son kakatoës, quelques bijoux et toutes ses robes. Celles-ci, bien entendu, ne lui servaient plus qu'à la scène, les traînes de velours et de moire n'étant point faites pour balayer les boulevards extérieurs... A elles seules, les robes occupaient une des deux chambres. Elles étaient là pendues tout autour à des porte-manteaux d'acier, et leurs grands plis soyeux, leurs couleurs voyantes contrastaient étrangement avec le carreau dérougi et le meuble fané. C'est dans cette chambre que couchait la négresse.

Elle y avait installé sa paillasse, son fer à cheval, sa bouteille d'eau-de-vie; seulement, de peur du feu, on ne lui laissait pas de lumière. Aussi, la nuit, quand ils rentraient, Coucou-Blanc, accroupie sur sa paillasse au clair de lune, avait l'air, parmi ces robes mystérieuses, d'une vieille sorcière préposée par Barbe-Bleue à la garde des sept pendues... L'autre pièce, la plus petite, était pour eux et le kakatoës. Juste la place d'un lit, de trois chaises, d'une table et du grand perchoir à bâtons dorés.

Si triste et si étroit que fût leur logis, ils n'en

sortaient jamais. Le temps que leur laissait le théâtre, ils le passaient chez eux à apprendre leurs rôles, et c'était, je vous jure, un terrible charivari. D'un bout de la maison à l'autre on entendait leurs rugissements dramatiques : « Ma fille, rendez-moi ma fille! — Par ici, Gaspardo! — Son nom, son nom, miséra-a-able! » Par là-dessus, les cris déchirants du kakatoès, et la voix aiguë de Coucou-Blanc qui chantonnait sans cesse :

Tolocototignan!... Tolocototignan!...

Irma Borel était heureuse, elle. Cette vie lui plaisait; cela l'amusaient de jouer au ménage d'artistes pauvres. « Je ne regrette rien, » disait-elle souvent. Qu'aurait-elle regretté? Le jour où la misère la fatiguerait, le jour où elle serait lasse de boire du vin au litre et de manger ces hideuses portions à sauces brunes qu'on leur montait de la gargote, le jour où elle en aurait jusque-là de l'art dramatique de la banlieue, ce jour-là, elle savait bien qu'elle reprendrait son existence d'autrefois. Tout ce qu'elle avait perdu, elle n'aurait qu'à lever un doigt pour le retrouver.

C'est cette pensée d'arrière-garde qui lui donnait du courage et lui faisait dire : « Je ne regrette rien. » Elle ne regrettait rien, elle; mais lui, lui?...

Ils avaient débuté tous les deux dans *Gaspardo le Pêcheur*, un des plus beaux morceaux de la ferblanterie mélodramatique. Elle y fut très-acclamée, non certes pour son talent, — mauvaise voix, gestes

ridicules, — mais pour ses bras de neige, pour ses robes de velours. Le public de là-bas n'est pas habitué à ces exhibitions de chair éblouissante et de robes glorieuses à quarante francs le mètre. Dans la salle, on disait : « C'est une duchesse! » et les titis émerveillés applaudissaient à tête fendre...

Il n'eut pas le même succès. On le trouva trop petit; et puis il avait peur, il avait honte. Il parlait tout bas, comme à confesse : « Plus haut! Plus haut! » lui criait-on. Mais sa gorge se serrait, étranglant les mots au passage. Il fut sifflé... Que voulez-vous? Irma avait beau dire, la vocation n'y était pas. Après tout, parce qu'on est mauvais poète, ce n'est pas une raison pour être bon comédien.

La créole le consolait de son mieux : « Ils n'ont pas compris le caractère de ta tête... » lui disait-elle souvent. Le directeur ne s'y trompa point, lui, sur le caractère de sa tête. Après deux représentations orageuses, il le fit venir dans son cabinet et lui dit : « Mon petit, le drame n'est pas ton affaire. Nous nous sommes fourvoyés. Essayons du vaudeville. Je crois que dans les comiques tu marcheras très-bien. » Et dès le lendemain, on essaya du vaudeville. Il joua les jeunes premiers comiques, les gandins ahuris auxquels on fait boire de la limonade Rogé en guise de champagne, et qui courent la scène en se tenant le ventre, les niais à perruque rousse qui pleurent comme des veaux, « heu!... heu!... heu!... » les amoureux de campagne qui roulent des yeux bêtes en disant :

« Mam'selle, j' vous aimons ben!... heulla! ben vrai, j' vous aimons tout plein! »

Il joua les jeannot, les trembleurs, tous ceux qui sont laids, tous ceux qui font rire, et la vérité me force à dire qu'il ne s'en tira pas trop mal. Le malheureux avait du succès; il faisait rire!

Expliquez cela, si vous pouvez. C'est quand il était en scène, grimé, plâtré, chargé d'oripeaux, que le petit Chose pensait à Jacques, aux yeux noirs. C'est au milieu d'une grimace, au coin d'un lazzi bête, que l'image de tous ces chers êtres, qu'il avait si lâchement trahis, se dressait tout à coup devant lui.

Presque tous les soirs, les titis de l'endroit pourront vous l'affirmer, il lui arrivait de s'arrêter net au beau milieu d'une tirade et de rester debout, sans parler, la bouche ouverte, à regarder la salle... Dans ces moments-là son âme lui échappait, sautait par dessus la rampe, crevait le plafond du théâtre d'un coup d'aile, et s'en allait bien loin donner un bonjour à Jacques, un baiser à madame Eyssette, demander grâce aux yeux noirs, en se plaignant amèrement du triste métier qu'on lui faisait faire...

« Heulla! ben vrai, j'vous aimons tout plein!... » disait tout à coup la voix du souffleur, et alors, le malheureux petit Chose, arraché à son rêve, tombé de son ciel, promenait autour de lui de grands yeux étonnés où se peignait un effarement si naturel, si comique, que toute la salle partait d'un gros éclat de rire. En argot de théâtre, c'est ce qu'on ap-

pelle un effet. Sans le vouloir, il avait trouvé un effet.

La troupe dont ils faisaient partie desservait plusieurs communes. C'était une façon de troupe nomade, jouant tantôt à Grenelle, à Montparnasse, à Sèvres, à Sceaux, à Saint-Cloud. Pour aller d'un pays à l'autre, on s'entassait dans l'omnibus du théâtre, — un vieil omnibus café-au-lait traîné par un cheval phthisique. En route, on chantait, on jouait aux cartes. Ceux qui ne savaient pas leurs rôles se mettaient dans le fond et repassaient les brochures. C'était sa place à lui.

Il restait là, taciturne et triste comme sont les grands comiques, l'oreille fermée à toutes les trivialités qui bourdonnaient à ses côtés. Si bas qu'il fût tombé, ce cabotinage roulant était encore au-dessous de lui. Il avait honte de se trouver en pareille compagnie. Les femmes, de vieilles prétentions, fanées, fardées, maniérées, sentencieuses. Les hommes, des êtres communs, sans idéal, sans orthographe, des fils de coiffeurs ou de marchandes de *frites*, qui s'étaient fait comédiens par désœuvrement, par fainéantise, par amour du paillon, du costume, pour se montrer sur les planches en collants de couleur tendre et redingotes à la Souwaroff, des Lovelaces de barrière, toujours préoccupés de leur tenue, dépensant leurs appointements en frises, et vous disant, d'un air convaincu : « Aujourd'hui j'ai bien travaillé, » quand ils avaient passé cinq heures à se faire une paire de bottes Louis XV avec deux mètres de papier verni... En

vérité, c'était bien la peine de tant railler le salon à musique de Pierrotte pour venir s'échouer dans cette guimbarde.

A cause de son air maussade et de ses fiertés silencieuses, ses camarades ne l'aimaient pas. On disait : « C'est un sournois. » La créole, en revanche, avait su gagner tous les cœurs. Elle trônait dans l'omnibus comme une princesse en bonne fortune, riait à belles dents, renversait la tête en arrière pour montrer sa fine encolure, tutoyait tout le monde, appelait les hommes « mon vieux », les femmes « ma petite », et forçait les plus hargneux à dire d'elle : « C'est une bonne fille. » Une bonne fille, quelle dérision!...

Ainsi roulant, riant, les grosses plaisanteries faisant feu, on arrivait au lieu de la représentation. Le spectacle fini, on se déshabillait d'un tour de main, et vite on remontait en voiture pour rentrer à Paris. Alors il faisait noir. On causait à voix basse, en se cherchant dans l'ombre avec les genoux. De temps en temps, un rire étouffé... A l'octroi du faubourg du Maine, l'omnibus s'arrêtait pour remiser. Tout le monde descendait, et l'on allait en troupe reconduire Irma Borel jusqu'à la porte du grand taudis, où Coucou-Blanc, aux trois quarts ivre, les attendait avec sa chanson triste :

Tolocototignan!... Tolocototignan!...

A les voir rivés ainsi l'un à l'autre, on aurait pu croire qu'ils s'aimaient. Non! ils ne s'aimaient pas.

Ils se connaissaient bien trop pour cela. Il la savait menteuse, froide, sans entrailles. Elle le savait faible et mou jusqu'à la lâcheté. Elle se disait : « Un beau matin, son frère va venir et me l'enlever pour le rendre à sa porcelainière. » Lui se disait : « Un de ces jours, lassée de la vie qu'elle mène, elle s'envolera avec un monsieur de Huit-à-Dix, et moi je resterai seul dans ma fange... » Cette crainte éternelle qu'ils avaient de se perdre faisait le plus clair de leur amour. Ils ne s'aimaient pas, et pourtant ils étaient jaloux.

Chose singulière, n'est-ce pas? que là où il n'y a point d'amour, il puisse y avoir de la jalousie. Eh bien! c'était ainsi... Quand elle parlait familièrement à quelqu'un du théâtre, il devenait pâle. Quand il recevait une lettre, elle se jetait dessus et la décachetait avec des mains tremblantes... Le plus souvent c'était une lettre de Jacques. Elle la lisait jusqu'au bout en ricanant, puis la jetait sur un meuble : « Toujours la même chose », disait-elle avec dédain. Hélas! oui, toujours la même chose, c'est-à-dire toujours le dévouement, la générosité, l'abnégation. C'est bien pour cela qu'elle détestait tant le frère...

Le brave Jacques ne s'en doutait pas, lui. Il ne se doutait de rien. On lui écrivait que tout allait bien, que *la Comédie pastorale* était aux trois quarts vendue, et qu'à l'échéance des billets on trouverait chez les libraires tout l'argent qu'il faudrait pour faire face. Confiant et bon comme toujours, il continuait d'envoyer les cent francs du

mois rue Bonaparte, où Coucou-Blanc allait les chercher.

Avec les cent francs de Jacques et les appointements du théâtre, ils avaient bien sûr de quoi vivre, surtout dans ce quartier de pauvres hères. Mais ne l'un ni l'autre ils ne savaient, comme on dit, ce que c'est que l'argent : lui, parce qu'il n'en avait jamais eu ; elle, parce qu'elle en avait toujours eu trop. Aussi, quel gaspillage ! Dès le 5 du mois, la caisse — une petite pantoufle javanaise en paille de maïs — la caisse était vide. Il y avait d'abord le kakatoës qui, à lui seul, coûtait autant à nourrir qu'une personne de grande naturelle. Il y avait ensuite le blanc, le kohl, la poudre de riz, les opiat, les pattes de lièvre, tout l'attirail de la peinture dramatique. Puis les brochures du théâtre étaient trop vieilles, trop fanées ; madame voulait des brochures neuves. Il lui fallait aussi des fleurs, beaucoup de fleurs. Elle se serait passée de manger plutôt que de voir ses jardinières vides.

En deux mois, la maison fut criblée de dettes. On devait à l'hôtel, au restaurant, au portier du théâtre. De temps en temps un fournisseur se lassait et venait faire du bruit le matin. Ces jours-là, en désespoir de tout, on courait vite chez l'imprimeur de *la Comédie pastorale* et on lui empruntait quelques louis de la part de Jacques. L'imprimeur, qui avait entre les mains le second volume des fameux mémoires et savait Jacques toujours secrétaire du d'Hacqueville, ouvrait sa bourse sans méfiance. De louis en louis, on était arrivé à lui em-

prunter quatre cents francs, qui, joints aux neuf cents de *la Comédie pastorale*, portaient la dette de Jacques à treize cents francs.

Pauvre mère Jacques ! Que de désastres l'attendaient à son retour ! Daniel disparu, les yeux noirs en larmes, pas un volume vendu et treize cents francs à payer. Comment se tirerait-il de là ?... La créole ne s'en inquiétait guère, elle. Mais lui, le petit Chose, cette pensée ne le quittait pas. C'était une obsession, une angoisse perpétuelle. Il avait beau chercher à s'étourdir, travailler comme un forçat (et de quel travail, juste Dieu !), apprendre de nouvelles bouffonneries, étudier devant son miroir de nouvelles grimaces, toujours le miroir lui renvoyait l'image de Jacques au lieu de la sienne : entre les lignes de son rôle, au lieu de Langlumeau, de Josias et autres personnages de vaudeville, il ne voyait que le nom de Jacques ; Jacques, Jacques, toujours Jacques !

Chaque matin, il regardait le calendrier avec terreur et, comptant les jours qui le séparaient de la première échéance des billets, il se disait en frissonnant : « Plus qu'un mois... plus que trois semaines ! » Car il savait bien qu'au premier billet protesté tout serait découvert, et que le martyr de son frère commencerait dès ce jour-là. Jusque dans son sommeil cette idée le poursuivait. Quelquefois il se réveillait en sursaut, le cœur serré, le visage inondé de larmes, avec le souvenir confus d'un rêve terrible et singulier qu'il venait d'avoir.

Ce rêve, toujours le même, revenait presque

toutes les nuits. Cela se passait dans une chambre inconnue, où il y avait une grande armoire à vieilles ferrures grimpantes. Jacques était là, pâle, horriblement pâle, étendu sur un canapé; il venait de mourir. Camille Pierrotte était là, elle aussi, et, debout devant l'armoire, elle cherchait à l'ouvrir pour prendre un linceul. Seulement elle ne pouvait pas y parvenir, et tout en tâtonnant avec la clé autour de la serrure, on l'entendait dire d'une voix navrante : « Je ne peux pas ouvrir... J'ai trop pleuré... je n'y vois plus... »

Quoiqu'il voulût s'en défendre, ce rêve l'impressionnait au delà de la raison. Dès qu'il fermait les yeux, il revoyait Jacques étendu sur le canapé, et Camille, aveugle, devant l'armoire... Tous ces remords, toutes ces terreurs le rendaient de jour en jour plus sombre, plus irritable. La créole, de son côté, n'était pas endurante. D'ailleurs elle sentait vaguement qu'il lui échappait — sans qu'elle sût par où — et cela l'exaspérait. A tout moment, c'étaient des scènes terribles : des cris, des injures, à se croire dans un bateau de blanchisseuses.

Elle lui disait : « Va-t'en avec ta Pierrotte te faire donner des cœurs de sucre. »

Et lui tout de suite : « Retourne à ton Pacheco te faire fendre la lèvre. »

Elle l'appelait : « Bourgeois ! »

Il lui répondait : « Coquine ! »

Puis ils fondaient en larmes et se pardonnaient généreusement pour recommencer le lendemain.

C'est ainsi qu'ils vivaient, non ! qu'ils croupis-

saient ensemble, rivés au même fer, couchés dans le même ruisseau... C'est cette existence fangeuse, ce sont ces heures misérables qui défilent aujourd'hui devant mes yeux quand je fredonne le refrain de la négresse, le bizarre et mélancolique •

Tolocotolignan! Tolocototignan!

C'était un soir, vers neuf heures, au théâtre Montparnasse. Le petit Chose, qui jouait dans la première pièce, venait de finir et remontait dans sa loge. En montant, il se croisa avec Irma Borel, qui allait entrer en scène. Elle était rayonnante, toute en velours et en guipure, l'éventail au poing comme Célimène.

— Viens dans la salle, lui dit-elle en passant, je suis en train... je serai très-belle.

Il hâta le pas vers sa loge, et se déshabilla bien vite. Cette loge, qu'il partageait avec deux camarades, était un cabinet sans fenêtres, bas de plafond, éclairé au schiste. Deux ou trois chaises de paille formaient tout l'ameublement. Le long du mur pendaient des fragments de glace, des perruques défrisées, des guenilles à paillettes, velours fanés, dorures éteintes. A terre, dans un coin, des pots

de rouge sans couvercles, des houppes à poudre de riz toutes déplumées...

Le petit Chose était là depuis un moment, en train de se défubler, quand il entendit un machiniste qui l'appelait d'en bas : « Monsieur Daniel ! monsieur Daniel ! » Il sortit de sa loge, et, penché sur le bois humide de la rampe, demanda : « Qu'y a-t-il ? » Puis, voyant qu'on ne répondait pas, il descendit, tel qu'il était, à peine vêtu, barbouillé de blanc et de rouge, avec sa grande perruque jaune qui lui tombait sur les yeux...

Au bas de l'escalier, il se heurta contre quelqu'un.

— Jacques ! cria-t-il en reculant.

C'était Jacques... Ils se regardèrent un moment, sans parler. A la fin, Jacques joignit les mains et murmura d'une voix douce, pleine de larmes : « Oh ! Daniel ! » Ce fut assez. Le petit Chose, remué jusqu'au fond des entrailles, regarda autour de lui comme un enfant craintif, et dit tout bas, si bas que son frère put à peine l'entendre : « Em-mène-moi d'iei, Jacques. »

Jacques tressaillit, et le prenant par la main, il l'entraîna dehors. Un fiacre attendait à la porte ; ils y montèrent. — « Rue des Dames, aux Bati-gnolles ! » cria la mère Jacques. — « C'est mon quartier ! » répondit le cocher d'une voix joyeuse, et la voiture s'ébranla...

... Jacques était à Paris depuis deux jours. Il arrivait de Palerme, où une lettre de Pierrotte — qui lui courait après depuis trois mois. — l'avait

enfin découvert. Cette lettre, courte et sans phrases lui apprenait la disparition de Daniel.

En la lisant, Jacques devina tout. Il se dit : « L'enfant fait des bêtises... Il faut que j'y aille. » Et sur-le-champ il demanda un congé au marquis.

— Un congé, fit le bonhomme en bondissant. Êtes-vous fou?... Et mes mémoires?...

— Rien que huit jours, monsieur le marquis, le temps d'aller et de revenir ; il y va de la vie de mon frère.

— Je me moque pas mal de votre frère... Est-ce que vous n'étiez pas prévenu, en entrant ? Avez-vous oublié nos conventions ?

— Non, monsieur le marquis, mais...

— Pas de mais qui tienne. Il en sera de vous comme des autres. Si vous quittez votre place pour huit jours, vous n'y rentrerez jamais. Réfléchissez là-dessus, je vous prie... Et tenez, pendant que vous faites vos réflexions, mettez-vous là. Je vais dicter.

— C'est tout réfléchi, monsieur le marquis. Je m'en vais.

— Allez au diable!

Sur quoi l'intraitable vieillard prit son chapeau, et se rendit au consulat français pour s'informer d'un nouveau secrétaire.

Jacques partit le soir même.

En arrivant à Paris, il courut rue Bonaparte. « Mon frère est là-haut ? » cria-t-il au portier qui fumait sa pipe dans la cour, à califourchon sur la

fontaine. Le portier se mit à rire : « Il y a beau temps qu'il court, » dit-il sournoisement.

Il voulait faire le discret, mais une pièce de cent sous lui desserra les dents. Alors il raconta que depuis longtemps le petit du cinquième et la dame du premier avaient disparu, qu'ils se cachaient on ne sait où, dans quelque coin de Paris, mais ensemble à coup sûr, car la négresse Coucou-Blanc venait tous les mois voir s'il n'y avait rien pour eux. Il ajouta que M. Daniel, en partant, avait oublié de lui donner congé, et qu'on lui devait les loyers des quatre derniers mois, sans parler d'autres menues dettes.

« C'est bien, dit Jacques, tout sera payé. » Et sans perdre une minute, sans prendre seulement le temps de secouer la poussière du voyage, il se mit à la recherche de son enfant.

Il alla d'abord chez l'imprimeur, pensant avec raison que le dépôt général de *la Comédie pastorale* étant là, Daniel devait y venir souvent :

« J'allais vous écrire, lui dit l'imprimeur en le voyant entrer. Vous savez que le premier billet échoit dans quatre jours. »

Jacques répondit sans s'émouvoir : « J'y ai songé... Dès demain j'irai faire ma tournée chez les libraires. Ils ont de l'argent à me remettre. La vente a très-bien marché. »

L'imprimeur ouvrit démesurément ses gros yeux bleu-d'Alsace.

« Comment?... La vente a bien marché ! Qui vous a dit cela ? »

Jacques pâlit, pressentant une catastrophe.

« Regardez donc dans ce coin, continua l'Alsacien, tous ces volumes empilés. C'est *la Comédie pastorale*. Depuis cinq mois qu'elle est dans le commerce, on n'en a vendu qu'un exemplaire. A la fin les libraires se sont lassés et m'ont renvoyé les volumes qu'ils avaient en dépôt. A l'heure qu'il est, tout cela n'est plus bon qu'à vendre au poids du papier. C'est dommage ; c'était bien imprimé. »

Chaque parole de cet homme tombait sur la tête de Jacques comme un coup de canne plombée ; mais ce qui l'acheva, ce fut d'apprendre que Daniel, en son nom, avait emprunté de l'argent à l'imprimeur.

— Pas plus tard qu'hier, dit l'impitoyable Alsacien, il m'a envoyé une horrible négresse pour me demander deux louis ; mais j'ai refusé net. D'abord parce que ce mystérieux commissionnaire à tête de ramoneur ne m'inspirait pas de confiance, et puis, vous comprenez, monsieur Eyssette, moi je ne suis pas riche, et cela fait déjà plus de quatre cents francs que j'avance à votre frère.

— Je le sais, répondit fièrement la mère Jacques, mais soyez sans inquiétude, cet argent vous sera bientôt rendu. Puis il sortit bien vite de peur de laisser voir son émotion. Dans la rue, il fut obligé de s'asseoir sur une borne. Les jambes lui manquaient. Son enfant en fuite, sa place perdue, l'argent de l'imprimeur à rendre, la chambre, le portier, l'échéance du surlendemain, tout cela bourdonnait, tourbillonnait dans sa cervelle... Tout à coup

il se leva : « D'abord les dettes, se dit-il, c'est le plus pressé. » Et malgré la lâche conduite de son frère envers les Pierrotte, il alla sans hésiter s'adresser à eux.

En entrant dans le magasin de l'*ancienne maison Lalouette*, Jacques aperçut derrière le comptoir une grosse face jaune et bouffie que d'abord il ne reconnaissait pas ; mais au bruit que fit la porte, la grosse face se souleva, et voyant qui venait d'entrer, poussa un retentissant « C'est bien le cas de le dire » auquel on ne pouvait pas se tromper... Pauvre Pierrotte ! Le chagrin de sa fille en avait fait un autre homme. Le Pierrotte d'autrefois, si jovial et si rubicond, n'existait plus. Les larmes que sa petite versait depuis cinq mois avaient rougi ses yeux, fondu ses joues. Sur ses lèvres décolorées, le rire éclatant des anciens jours faisait place maintenant à un sourire froid, silencieux, le sourire des veuves et des amantes délaissées. Ce n'était plus Pierrotte, c'était Ariane, c'était Nina.

Du reste, dans le magasin de l'*ancienne maison Lalouette*, il n'y avait que lui de changé. Les bergères coloriées, les Chinois à bedaines violettes souriaient toujours béatement sur les hautes étagères, parmi les verres de Bohême et les assiettes à grandes fleurs. Les soupières rebondies, les carrels en porcelaine peinte, reluisaient toujours par places derrière les mêmes vitrines, et dans l'arrière-boutique, la même flûte roucoulait toujours discrètement.

— C'est moi, Pierrotte, dit la mère Jacques, er.

affermissant sa voix, je viens vous demander un grand service. Prêtez-moi quinze cents francs.

Pierrotte, sans répondre, ouvrit sa caisse, remua quelques écus, puis repoussant le tiroir, il se leva tranquillement.

« Je ne les ai pas ici, monsieur Jacques. Attendez-moi, je vais les chercher là-haut. » Avant de sortir, il ajouta d'un air contraint : « Je ne vous dis pas de monter ; cela lui ferait trop de peine. »

Jacques soupira. « Vous avez raison, Pierrotte ; il vaut mieux que je ne monte pas. »

Au bout de cinq minutes, le Cévenol revint avec deux billets de mille francs qu'il lui mit dans la main. Jacques ne voulait pas les prendre : « Je n'ai besoin que de quinze cents francs, » disait-il. Mais le Cévenol insista :

« Je vous en prie, monsieur Jacques, gardez tout. Je tiens à ce chiffre de deux mille francs. C'est ce que mademoiselle m'a prêté dans le temps pour m'acheter un homme. Si vous me refusiez... c'est bien le cas de le dire, je vous en voudrais mortellement.

Jacques n'osa pas refuser ; il mit l'argent dans sa poche, et tendant la main au Cévenol, il lui dit très-simplement : « Adieu, Pierrotte, et merci. » Pierrotte lui retint la main.

Ils restèrent quelque temps ainsi, émus et silencieux, en face l'un de l'autre. Tous les deux, ils avaient le nom de Daniel sur les lèvres, mais ils n'osaient pas le prononcer, par une même délicatesse... Ce père et cette mère se comprenaient si

bien !... Jacques, le premier, se dégagea doucement. Les larmes le gagnaient ; il avait hâte de sortir. Le Cévenol l'accompagna jusque dans le passage. Arrivé là, le pauvre homme ne put pas contenir plus longtemps l'amertume dont son cœur était plein, et il commença d'un air de reproche : « Ah ! monsieur Jacques... monsieur Jacques... c'est bien le cas de le dire !... » Mais il était trop ému pour achever sa traduction, et ne put que répéter deux fois de suite : « C'est bien le cas de le dire... c'est bien le cas de le dire... »

Oh ! oui, c'était bien le cas de le dire !...

En quittant Pierrotte, Jacques retourna chez l'imprimeur. Malgré les protestations de l'Alsacien, il voulut lui rendre sur-le-champ les quatre cents francs prêtés à Daniel. Il lui laissa, en outre, pour n'avoir plus à s'en inquiéter, l'argent des trois billets à échoir ; après quoi, se sentant le cœur plus léger, il se dit : « Cherchons l'enfant. » Malheureusement, l'heure était déjà trop avancée pour se mettre en chasse le jour même ; d'ailleurs la fatigue du voyage, l'émotion, la petite toux sèche et continue qui le minait depuis longtemps avaient tellement brisé la pauvre mère Jacques, qu'il dut revenir rue Bonaparte pour prendre un peu de repos.

Ah ! lorsqu'il entra dans la petite chambre et qu'aux dernières heures d'un vieux soleil d'octobre, il revit tous ces objets qui lui parlaient de son enfant, l'établi aux rimes devant la fenêtre, son verre, son encrier, ses pipes à court tuyau comme

celles de l'abbé Germane ; lorsqu'il entendit sonner les bonnes cloches de Saint-Germain un peu enrôuées par le brouillard, lorsque l'*angelus* du soir — cet *angelus* mélancolique que Daniel aimait tant — vint battre de l'aile contre les vitres humides ; ce que la mère Jacques souffrit, une mère seule pourrait le dire...

Il fit deux ou trois fois le tour de la chambre, regardant partout, ouvrant toutes les armoires, dans l'espoir d'y trouver quelque chose qui le mît sur la trace du fugitif. Mais, hélas ! les armoires étaient vides. On n'avait laissé que du vieux linge, des guenilles. Toute la chambre sentait le désastre et l'abandon. On n'était pas parti, on s'était enfui. Il y avait dans un coin, par terre, un chandelier, et dans la cheminée, sous un monceau de papier brûlé, une boîte blanche à filets d'or. Cette boîte, il la reconnut. C'était là qu'on mettait les lettres des yeux noirs. Maintenant il la retrouvait dans les cendres. Quel sacrilège !

En continuant ses recherches, il dénicha dans un tiroir de l'établi quelques feuillets couverts d'une écriture irrégulière, fiévreuse, l'écriture de Daniel quand il était inspiré. — « C'est un poème, sans doute, se dit la mère Jacques en s'approchant de la fenêtre pour lire. » C'était un poème, en effet, un poème lugubre, qui commençait ainsi :

« Jacques, je t'ai menti. Depuis deux mois, je ne fais que te mentir... » Suivait une longue lettre que le lecteur se rappelle sans doute, et dans laquelle le petit Chose racontait tout ce que la femme

d'en bas lui avait fait souffrir. Cette lettre n'était pas partie ; mais, comme on voit, elle arrivait quand même à sa destination. La Providence cette fois avait fait le service de la poste.

Jacques la lut d'un bout à l'autre. Quand il fut au passage où la lettre parlait d'un engagement à Montparnasse, proposé avec tant d'insistance, refusé avec tant de fermeté, il fit un bond de joie :

— Je sais où il est, cria-t-il ; et mettant la lettre dans sa poche, il se coucha plus tranquille ; mais, quoique brisé de fatigue, il ne dort pas. Toujours cette maudite toux... Au premier bonjour de l'aurore, une aurore d'automne, paresseuse et froide, il se leva lestement. Son plan était fait.

Il ramassa les hardes qui restaient au fond des armoires, les mit dans sa malle, sans oublier la petite boîte à filets d'or, dit un dernier adieu à la vieille tour de Saint-Germain, et partit en laissant tout ouvert, la porte, la fenêtre, les armoires, pour que rien de leur belle vie ne restât dans ce logis que d'autres habiteraient désormais. En bas, il donna congé de la chambre, paya les loyers en retard ; puis, sans répondre aux questions insidieuses du portier, il héla une voiture qui passait et se fit conduire à l'hôtel Pilois, rue des Dames, à Bâtignolles.

Cet hôtel était tenu par un frère du vieux Pilois, le cuisinier du marquis. On n'y logeait qu'au trimestre et des personnes recommandées. Aussi, dans le quartier, la maison jouissait-elle d'une réputation toute particulière. Habiter l'hôtel Pilois,

c'était un certificat de bonne vie et mœurs. Jacques, qui avait gagné la confiance du Vatel de la maison d'Hacqueville, apportait de sa part à son frère un panier de vin de Marsala.

Cette recommandation fut suffisante, et quand il demanda timidement à faire partie des locataires, on lui donna sans hésiter une belle chambre au rez-de-chaussée, avec deux croisées ouvrant sur le jardin de l'hôtel, j'allais dire du couvent. Ce jardin n'était pas grand : trois ou quatre acacias, un carré de verdure indigente — la verdure de Bati-gnelles, un figuier sans figues, une vigne malade et quelques pieds de chrysanthème en faisaient tous les frais ; mais enfin cela suffisait pour égayer la chambre, un peu triste et humide de son naturel...

Jacques, sans perdre une minute, fit son installation, planta des clous, serra son linge, posa un râtelier pour les pipes de Daniel, accrocha le portrait de madame Eysette à la tête du lit, fit enfin de son mieux pour chasser cet air de banalité qui empestait les garnis ; puis, quand il eut bien pris possession, il déjeuna sur le pouce, et sortit sitôt après. En passant, il avertit M. Pilois que ce soir-là, exceptionnellement, il rentrerait peut être un peu tard et le pria de faire préparer dans sa chambre un gentil souper avec deux couverts et du vin vieux. Au lieu de se réjouir de cet extra, le bon M. Pilois rougit jusqu'au bout des oreilles, comme un vicair de première année.

— C'est que, dit-il d'un air embarrassé, je ne

sais pas... Le règlement de l'hôtel s'oppose... nous avons des ecclésiastiques qui...

Jacques sourit : « Ah ! très-bien, je comprends... Ce sont les deux couverts qui vous épouvantent... Rassurez-vous, mon cher monsieur Pilois, ce n'est pas une femme. » Et à part lui, en descendant vers Montparnasse, il se disait : « Pourtant si, c'est une femme, une femme sans courage, un enfant sans raison qu'il ne faut plus jamais laisser seul. »

Dites-moi pourquoi ma mère Jacques était si sûr de me trouver à Montparnasse. J'aurais bien pu, depuis le temps où je lui écrivis la terrible lettre qui ne partit pas, avoir quitté le théâtre ; j'aurais pu n'y être pas entré... Eh bien ! non. L'instinct maternel le guidait. Il avait la conviction de me trouver là-bas, et de me ramener le soir même ; seulement il pensait avec raison : « Pour l'enlever, il faut qu'il soit seul, que cette femme ne se doute de rien. » C'est ce qui l'empêcha de se rendre directement au théâtre chercher des renseignements. Les coulisses sont bavardes ; un mot pouvait donner l'éveil... Il aimait mieux s'en rapporter tout bonnement aux affiches, et s'en fut vite les consulter.

Les prospectus des spectacles faubouriens se posent à la porte des marchands de vins du quartier, derrière un grillage, à peu près comme les publications de mariage dans les villages de l'Alsace. Jacques, en les lisant, poussa une exclamation de joie.

Le théâtre Montparnasse donnait ce soir-là

Marie-Jeanne, drame en cinq actes, joué par mesdames Irma Borel, Désirée Levrault, Guigne, etc.

Précédé de :

Amour et Pruneaux, vaudeville en un acte, par MM. Daniel, Antonin et mademoiselle Léontine.

— Tout va bien, se dit-il. Ils ne jouent pas dans la même pièce ; je suis sûr de mon coup.

Et il entra dans un café du Luxembourg, pour attendre l'heure de l'enlèvement.

Le soir venu il se rendit au théâtre. Le spectacle était déjà commencé. Il se promena environ une heure sous la galerie, devant la porte, avec les gardes municipaux.

De temps en temps, les applaudissements de l'intérieur venaient jusqu'à lui comme un bruit de grêle lointaine, et cela lui serrait le cœur de penser que c'était peut-être les grimaces de son enfant qu'on applaudissait ainsi... Vers neuf heures, un flot de monde se précipita bruyamment dans la rue. Le vaudeville venait de finir ; il y avait des gens qui riaient encore. On sifflait, on s'appelait : Ohé !... Pilouitt !... Lala-itou ! toutes les vociférations de la ménagerie parisienne... Dame ! ce n'était pas la sortie des Italiens !

Il attendit encore un moment, perdu dans cette cohue ; puis, vers la fin de l'entr'acte, quand tout le monde rentrait, il se glissa dans une allée noire et gluante à côté du théâtre, — l'entrée des artistes, — et demanda à parler à madame Irma Borel.

— Impossible, lui dit-on. Elle est en scène...

C'était un sauvage pour la ruse. cette mère

Jacques ! De son air le plus tranquille, il répondit : « Puisque je ne peux pas voir madame Irma Borel, veuillez appeler M. Daniel ; il fera ma commission auprès d'elle. »

Une minute après, la mère Jacques avait reconquis son enfant et l'emportait bien vite à l'autre bout de Paris.

— Regarde donc, Daniel, me dit ma mère Jacques quand nous entrâmes dans la chambre de l'hôtel Pilois, c'est comme la nuit de ton arrivée à Paris!

Comme cette nuit-là, en effet, un joli réveillon nous attendait sur une nappe bien blanche : le pâté sentait bon, le vin avait l'air vénérable, la flamme claire des bougies riait au fond des verres... Et pourtant, et pourtant, ce n'était plus la même chose! Il y a des bonheurs qu'on ne recommence pas. Le réveillon était le même; mais il y manquait la fleur de nos anciens convives, les belles ardeurs de l'arrivée, les projets de travail, les rêves de gloire et cette sainte confiance qui fait rire et qui donne faim. Pas un, hélas! pas un de ces réveillonneurs du temps passé n'avait voulu venir chez M. Pilois. Ils étaient tous restés dans le clocher de Saint-Germain; même au dernier moment, l'Ex-

pansion, qui nous avait promis d'être de la fête, fit dire qu'elle ne viendrait pas.

Oh! non, ce n'était plus la même chose. Je le compris si bien qu'au lieu de m'égayer, l'observation de Jacques me fit monter aux yeux un grand flot de larmes. Je suis sûr qu'au fond du cœur il avait bonne envie de pleurer, lui aussi; mais il eut le courage de se contenir, et me dit en prenant un petit air allègre : « Voyons, Daniel, assez pleuré. Tu ne fais que cela depuis une heure. (Dans la voiture, pendant qu'il me parlait, je n'avais cessé de sangloter sur son épaule.) En voilà un drôle d'accueil! Tu me rappelles positivement les plus mauvais jours de mon histoire, le temps des pots de colle et de : « Jacques, tu es un âne! » Voyons, séchez vos larmes, jeune repent, et regardez-vous dans la glace, cela vous fera rire. »

Je me regardai dans la glace; mais je ne ris pas. Je me fis honte... J'avais ma perruque jaune collée à plat sur mon front, du rouge et du blanc plein les joues, par là-dessus la sueur, les larmes... C'était hideux! D'un geste de dégoût, j'arrachai ma perruque; mais au moment de la jeter, je fis réflexion, et j'allai la pendre à un clou au beau milieu de la muraille.

Jacques me regardait très-étonné : « Pourquoi ça mets-tu là, Daniel? C'est très-vilain, ce trophée de guerrier apache... Nous avons l'air d'avoir scalpé Polichinelle. »

Et moi, très-gravement : « Non, Jacques, ce n'est pas un trophée. C'est mon remords, mon re-

mords palpable et visible, que je veux avoir toujours devant moi. »

Il y eut l'ombre d'un sourire amer sur les lèvres de Jacques, mais tout de suite il reprit sa mine joyeuse : « Bah ! laissons-la tranquille ; maintenant que te voilà débarbouillé et que j'ai retrouvé ta chère frimousse, mettons-nous à table, mon joli frisé, je meurs de faim. »

Ce n'est pas vrai ; il n'avait pas faim, ni moi non plus, grand Dieu ! J'avais beau vouloir faire bon visage au réveillon, tout ce que je mangeais s'arrêtait à ma gorge, et malgré mes efforts pour être calme, j'arrosais mon pâté de larmes silencieuses. Jacques, qui m'épiait du coin de l'œil, me dit au bout d'un moment : « Pourquoi pleures-tu ?... Est-ce que tu regrettes d'être ici ? Est-ce que tu m'en veux de t'avoir enlevé ?... »

Je lui répondis tristement : « Voilà une mauvaise parole, Jacques ; mais je t'ai donné le droit de tout me dire. »

Nous continuâmes pendant quelque temps encore à manger, ou plutôt à faire semblant. A la fin, impatienté de cette comédie que nous nous jouions l'un à l'autre, Jacques repoussa son assiette et se leva : « Décidément, le réveillon ne va pas ; nous ferons mieux de nous coucher... »

Il y a chez nous un proverbe qui dit : « Le tourment et le sommeil ne sont pas camarades de lit. » Je m'en aperçus cette nuit-là. Mon tourment, c'était de songer à tout le bien que m'avait fait ma mère Jacques et à tout le mal que je lui avais rendu,

de comparer ma vie à la sienne, mon égoïsme à son dévouement, cette âme d'enfant lâche à ce cœur de héros, qui avait pris pour devise : Il n'y a qu'un bonheur au monde, le bonheur des autres. C'était aussi de me dire : « Maintenant ma vie est gâtée. J'ai perdu la confiance de Jacques, l'amour des yeux noirs, l'estime de moi-même... Qu'est-ce que je vais devenir ? »

Cet affreux tourment-là me tint éveillé jusqu'au matin... Jacques non plus ne dormit pas. Je l'entendais se virer de droite et de gauche sur son oreiller, et tousser d'une petite toux sèche qui me picotait les yeux. Une fois, je lui demandai bien doucement : « Tu tousses, Jacques. Est-ce que tu es malade ?... » Il me répondit : « Ce n'est rien... dors... » Et je compris à son air qu'il était plus fâché contre moi qu'il ne voulait le paraître. Cette idée redoubla mon chagrin, et je me remis à pleurer tout seulet sous ma couverture, tant et tant que je finis par m'endormir. Si le tourment empêche le sommeil, les larmes sont un narcotique.

Quand je me réveillai, il faisait grand jour. Jacques n'était plus à côté de moi. Je le croyais sorti, mais en écartant les rideaux, je l'aperçus à l'autre bout de la chambre, couché sur un canapé, et si pâle, oh ! si pâle... Je ne sais quelle idée terrible me traversa la cervelle. — « Jacques ! » criai-je en m'élançant vers lui... Il dormait, mon cri ne le réveilla pas. Chose singulière ! son visage avait dans le sommeil une expression de souffrance triste que je ne lui avais jamais vue, et qui pourtant ne

m'était pas nouvelle. Ses traits amaigris, sa face allongée, la pâleur de ses joues, la transparence maladive de ses mains, tout cela me faisait peine à voir, mais une peine déjà ressentie.

Cependant Jacques n'avait jamais été malade. Jamais il n'avait eu auparavant ce demi-cercle bleuâtre sous les yeux, ce visage décharné... Dans quel monde antérieur avais-je donc eu déjà la vision de ces choses?... Tout à coup le souvenir de mon rêve me revint... Oui, c'est cela, voilà bien le Jacques du rêve, pâle, horriblement pâle, étendu sur un canapé, il vient de mourir... Jacques vient de mourir, Daniel Eyssette, et c'est vous qui l'avez tué... A ce moment, un rayon de soleil gris entre timidement par la fenêtre, et vient courir comme un lézard sur ce pâle visage inanimé... O douceur ! voilà le mort qui se réveille, se frotte les yeux, et me voyant debout devant lui me dit avec un gai sourire :

« Bonjour, Daniel. As-tu bien dormi ? Moi, je toussais trop. Je me suis mis sur ce canapé pour ne pas te réveiller. » Et tandis qu'il me parle bien tranquillement, je sens mes jambes qui tremblent encore de l'horrible vision que je viens d'avoir, et je dis dans le secret de mon cœur : « Éternel Dieu, conservez-moi ma mère Jacques ! »

Malgré ce triste réveil, le matin fut assez gai. Nous sûmes même retrouver un écho des anciens bons rires, lorsque je m'aperçus en m'habillant que je possédais pour tout vêtement une culotte courte en futaine et un gilet rouge à grandes basques, dé-

froques théâtrales que j'avais sur moi au moment de l'enlèvement.

— Pardieu ! mon cher, me dit Jacques, on ne pense pas à tout. Il n'y a que les don Juan sans délicatesse qui songent au trousseau quand ils enlèvent une belle... Du reste, n'aie pas peur. Nous allons te faire habiller de neuf... Ce sera encore comme à ton arrivée à Paris.

Il disait cela pour me faire plaisir, car il sentait bien comme moi que ce n'était plus la même chose. Oh ! non, ce n'était plus la même chose.

— Allons, Daniel, continua mon brave Jacques en voyant ma mine redevenir songeuse, ne pensons plus au passé. Voici une vie nouvelle qui s'ouvre devant nous ; entrons-y sans remords, sans méfiance, et tâchons seulement qu'elle ne nous joue pas les mêmes tours que l'ancienne... Ce que tu comptes faire désormais, mon frérot, je ne te le demande pas ; mais il me semble que si tu veux entreprendre un nouveau poème, l'endroit sera bon ici pour travailler. La chambre est tranquille. Il y a des oiseaux qui chantent dans le jardin. Tu mets l'établi aux rimes devant la fenêtre...

Je l'interrompis vivement : « Non, Jacques, plus de poèmes, plus de rimes. Ce sont des fantaisies qui te coûtent trop cher. Ce que je veux, maintenant, c'est faire comme toi, travailler, gagner ma vie et t'aider de toutes mes forces à reconstruire le foyer. »

Et lui, souriant et calme : « Voilà de beaux projets, monsieur le papillon bleu ; mais ce n'est point cela qu'on vous demande. Il ne s'agit pas de ga-

gner votre vie, et si seulement vous promettiez... Mais, bast! nous recauserons de cela plus tard. Allons acheter tes habits. »

Je fus obligé, pour sortir, d'endosser une de ses redingotes, qui me tombait jusqu'aux talons et me donnait l'air d'un musicien piémontais; il ne me manquait qu'une harpe. Quelques mois auparavant, si j'avais dû courir les rues dans un pareil accoutrement, je serais mort de honte; mais pour l'heure j'avais bien d'autres hontes à fouetter, et les yeux des femmes pouvaient rire sur mon passage, ce n'était plus la même chose que du temps de mes caoutchoucs... Oh! non, ce n'était plus la même chose.

— A présent que te voilà chrétien, me dit la mère Jacques en sortant de chez le fripier, je vais te ramener à l'hôtel Pilois; puis j'irai voir si le marchand de fer dont je tenais les livres avant mon départ veut encore me donner de l'ouvrage... L'argent de Pierrotte ne sera pas éternel; il faut que je songe à notre pot-au-feu!

J'avais envie de lui dire : « Eh bien! Jacques, va-t'en chez ton marchand de fer. Je saurai bien rentrer seul à la maison. » Mais ce qu'il en faisait, je le compris, c'était pour être sûr que je n'allais pas retourner à Montparnasse. Ah! s'il avait pu lire dans mon âme.

.. Pour le tranquilliser, je le laissai me reconduire jusqu'à l'hôtel; mais à peine eut-il les talons tournés que je pris mon vol dans la rue. J'avais des courses à faire, moi aussi...

Quand je rentrai, il était tard. Dans la brume du jardin, une grande ombre noire se promenait avec agitation. C'était ma mère Jacques. « Tu fais bien d'arriver, me dit-il en grelottant. J'allais partir pour Montparnasse... »

J'eus un mouvement de colère : « Tu doutes trop de moi, Jacques, ce n'est pas généreux... Est-ce que nous serons toujours ainsi? Est-ce que tu ne me rendras jamais ta confiance? Je te jure, sur ce que j'ai de plus cher au monde, que je ne viens pas d'où tu crois; que cette femme est morte pour moi, que je ne la reverrai jamais, que tu m'as reconquis tout entier et que ce passé terrible auquel ta tendresse m'arrache ne m'a laissé que des remords et pas un regret... Que faut-il te dire encore pour te convaincre? Ah! tiens, méchant! Je voudrais t'ouvrir ma poitrine, tu verrais que je ne mens pas. »

Ce qu'il me répondit ne m'est pas resté, mais je me souviens que dans l'ombre il secouait tristement la tête de l'air de dire : « Hélas! je voudrais bien te croire... » Et cependant j'étais sincère en lui parlant ainsi. Sans doute qu'à moi seul je n'aurais jamais eu le courage de m'arracher à cette femme, mais maintenant que la chaîne était brisée, j'éprouvais un soulagement inexprimable. Comme ces gens qui essayent de se faire mourir par le charbon et qui s'en repentent au dernier moment, lorsqu'il est trop tard et que déjà l'asphyxie les étrange et les paralyse. Tout à coup les voisins arrivent, la porte vole en éclats, l'air sauveur cir-

cule dans la chambre, et les pauvres suicidés le boivent avec délice, heureux de vivre encore et promettant bien de ne plus recommencer. Moi pareillement, après cinq mois d'asphyxie morale, je humais à pleines narines l'air pur et fort de la vie honnête, j'en remplissais mes poumons, et je vous jure Dieu que je n'avais pas envie de recommencer... C'est ce que Jacques ne voulait pas croire, et tous les serments du monde ne l'auraient pas convaincu de ma sincérité... Pauvre garçon ! Je lui en avais tant fait

Nous passâmes cette première soirée chez nous, assis au coin du feu comme en hiver, car la chambre était humide et la brume du jardin nous pénétrait jusqu'à la moelle des os. Puis, vous savez, quand on est triste, cela semble bon de voir un peu de flamme... Jacques travaillait, faisait des chiffres. En son absence, le marchand de fer avait voulu tenir ses livres lui-même et il en était résulté un si beau griffonnage, un tel gâchis du *doit et avoir*, qu'il fallait maintenant un mois de grand travail pour remettre les choses en état. Comme vous pensez, je n'aurais pas mieux demandé que d'aider ma mère Jacques dans cette opération. Mais les papillons bleus n'entendent rien à l'arithmétique, et après une heure passée sur ces gros cahiers de commerce rayés de rouge et chargés d'hiéroglyphes bizarres, je fus obligé de jeter ma plume aux chiens.

Jacques, lui, se tirait à merveille de cette aride besogne. Il donnait, tête baissée, au plus épais des chiffres, et les grosses colonnes ne lui faisaient pas

peur. De temps en temps, au milieu de son travail, il se tournait vers moi et me disait, un peu inquiet de ma rêverie silencieuse :

— Nous sommes bien, n'est-ce pas ? tu ne t'ennuies pas, au moins ?

Je ne m'ennuyais pas, mais j'étais triste de lui voir prendre tant de peine ; et je pensais, plein d'amertume : « Pourquoi suis-je sur la terre ?... Je ne sais rien faire de mes bras... Je ne paye pas ma place au soleil de la vie. Je ne suis bon qu'à tourmenter le monde et faire pleurer les yeux qui m'aiment... » En me disant cela, je songeais aux yeux noirs, et je regardais douloureusement la petite boîte à filets d'or que Jacques avait posée, — peut-être à dessein, — sur le dôme carré de la pendule. Que de choses elle me rappelait, cette boîte ! Quels discours éloquentes elle me tenait du haut de son socle de bronze ! « Les yeux noirs t'avaient donné leur cœur, qu'en as-tu fait ? me disait-elle... tu l'as livré en pâture aux bêtes... C'est Coucou-Blanc qui l'a mangé... »

Et moi, gardant encore un germe d'espoir au fond de l'âme, j'essayais de rappeler à la vie, de réchauffer de mon haleine tous ces anciens bonheurs tués de ma propre main. Je songeais : — « Peut-être il est encore temps... Peut-être, si les yeux noirs me voyaient à leurs genoux, me pardonneraient-ils encore... » Mais cette damnée petite boîte était inflexible et répétait toujours : « C'est Coucou-Blanc qui l'a mangé !... C'est Coucou-Blanc qui l'a mangé ! »

... Cette longue soirée mélancolique passée devant le feu en travail et en rêvasseries vous représente assez bien la nouvelle vie que nous allions mener dorénavant. Tous les jours qui suivirent ressemblèrent à cette soirée... Ce n'est pas Jacques qui rêvassait, bien entendu. Il vous restait des dix heures sur ses gros livres, enfoui jusqu'au cou dans la chiffaille. Moi, pendant ce temps, je tisonnais et, tout en tisonnant, je disais à la petite boîte à filets d'or : « Parlons un peu des yeux noirs, veux-tu?... » Car pour en parler avec Jacques, il n'y fallait pas penser. Pour une raison ou pour une autre, il évitait avec soin toute conversation à ce sujet. Pas même un mot sur Pierrotte. Rien... Aussi je prenais ma revanche avec la petite boîte, et nos causeries n'en finissaient pas.

Vers le milieu du jour, quand je voyais ma mère bien en train sur ses livres, je gagnais la porte à pas de chat et m'esquivais doucement, en disant : « A tout à l'heure, Jacques. » Jamais il ne me demandait où j'allais; mais je comprenais à son air malheureux, au ton plein d'inquiétude dont il me faisait : « Tu t'en vas? » qu'il n'avait pas grande confiance en moi. L'idée de cette femme le poursuivait toujours. Il pensait : « S'il la revoit, nous sommes perdus!... »

Et qui sait? Peut-être qu'il avait raison. Peut-être que si je l'avais revue, l'ensorceleuse maudite, j'aurais encore subi le charme qu'elle exerçait sur mon pauvre moi, avec sa crinière d'or pâle et son signe blanc au coin de la lèvre... Mais, Dieu merci!

je ne la revis pas. Un monsieur de Huit-à-Dix quelconque lui fit sans doute oublier son Dani-dan, et jamais plus, jamais plus, je n'entendis parler d'elle, ni de son kakatoës, ni de sa négresse Coucou-Blanc.

Un soir, au retour d'une de mes courses mystérieuses, j'entrai dans la chambre avec un cri de joie : « Jacques! Jacques! Une bonne nouvelle. J'ai trouvé une place... Voilà dix jours que, sans t'en rien dire, je battais le pavé à cette intention... Enfin, c'est fait. J'ai une place... Dès demain j'entre comme surveillant général à l'institution Ouly, à Montmartre, tout près de chez nous... J'irai de sept heures du matin à sept heures du soir... Ce sera beaucoup de temps passé loin de toi, mais au moins je gagnerai ma vie, et je pourrai te soulager un peu. »

Jacques releva la tête de dessus ses chiffres, et me répondit assez froidement : « Ma foi! mon cher, tu fais bien de venir à mon secours... La maison serait trop lourde pour moi seul... Je ne sais pas ce que j'ai, mais depuis quelque temps je me sens tout patraque. » Un violent accès de toux l'empêcha de continuer. Il laissa tomber sa plume d'un air de tristesse et vint se jeter sur le canapé... De le voir allongé là-dessus, pâle, horriblement pâle, la terrible vision de mon rêve passa encore une fois devant mes yeux, mais ce ne fut qu'un éclair... Presque aussitôt ma mère Jacques se releva et se mit à rire en voyant ma mine effarée :

— Ce n'est rien, nigaud. C'est un peu de fati-

gue... J'ai trop travaillé ces derniers temps... maintenant que tu as une place, j'en prendrai plus à mon aise, et dans huit jours je serai guéri.

Il disait cela si naturellement, d'une figure si riante que mes tristes pressentiments s'envolèrent, et d'un grand mois je n'entendis plus dans mon cerveau le battement de leurs ailes noires...

Le lendemain, j'entrai à l'institution Ouly.

Malgré son étiquette pompeuse, l'institution Ouly était une petite école pour rire, tenue par une vieille dame à repentirs, que les enfants appelaient « bonne amie ». Il y avait là-dedans une vingtaine de petits bonshommes, mais vous savez, des tout petits, de ceux qui viennent à la classe avec leur goûter dans un panier, et toujours un bout de chemise qui passe. C'étaient nos élèves. Madame Ouly leur apprenait des cantiques; moi, je les initiais aux mystères de l'alphabet. J'étais en outre chargé de surveiller les récréations, dans une cour où il y avait des poules et un coq d'Inde dont ces messieurs avaient grand'peur.

Quelquefois aussi, quand « bonne amie » avait sa goutte, c'était moi qui balayais la classe, besogne bien peu digne d'un surveillant général, et que pourtant je faisais sans dégoût, tant je me sentais heureux de pouvoir gagner ma vie... Le soir, en rentrant à l'hôtel Pilois, je trouvais le dîner servi et la mère Jacques qui m'attendait... Après dîner, quelques tours de jardin faits à grands pas, puis la veillée au coin du feu... Voilà toute notre vie... De temps en temps on recevait une lettre de M. ou

de Madame Eyssette; c'étaient nos grands événements. Madame Eyssette continuait à vivre chez l'oncle Baptiste; M. Eyssette voyageait toujours pour la *Compagnie vinicole*. Les affaires n'allaient pas trop mal. Les dettes de Lyon étaient aux trois quarts payées. Dans un an ou deux, tout serait réglé, et on pourrait songer à se remettre tous ensemble...

Moi, j'étais d'avis, en attendant, de faire venir madame Eyssette à l'hôtel Pilois avec nous, mais Jacques ne voulait pas. — « Non! pas encore, disait-il d'un air singulier, pas encore... attendons. » Et cette réponse, toujours la même, me brisait le cœur. Je me disais: « Il se méfie de moi... Il a peur que je fasse encore quelque folie quand madame Eyssette sera ici... C'est pour cela qu'il veut attendre encore... » Je me trompais... Ce n'était pas pour cela que Jacques disait: « Attendons! »

.....

Lecteur, si tu es un esprit fort, si les rêves te font sourire, si tu n'as jamais eu le cœur mordu, — mordu jusqu'à crier, — par le pressentiment des choses futures; si tu es un homme positif, une de ces têtes de fer que la réalité seule impressionne et qui ne laissent pas traîner un grain de superstition dans leurs cerveaux; si tu ne veux en aucun cas croire au surnaturel, admettre l'inexplicable, n'achève pas de lire ces mémoires. Ce qui me reste à dire en ces derniers chapitres est vrai comme la vérité éternelle; mais tu ne le croirais pas.

C'était le 4 décembre...

Je revenais de l'institution Ouly encore plus vite que d'ordinaire. Le matin, j'avais laissé Jacques à la maison, se plaignant d'une grande fatigue, et je languissais d'avoir de ses nouvelles. En traversant le jardin, je me jetai dans les jambes de M. Pilois, debout près du figuier, et causant à voix basse avec

un gros personnage court et pattu, qui paraissait avoir beaucoup de peine à boutonner ses gants.

Je voulais m'excuser et passer outre, mais l'hôtelier me retint :

— Un mot, monsieur Daniel.

Puis, se tournant vers l'autre, il ajouta :

— C'est le jeune homme en question. Je crois que vous ferez bien de le prévenir...

Je m'arrêtai fort intrigué. De quoi ce gros bonhomme voulait-il me prévenir? Que ses gants étaient beaucoup trop étroits pour ses pattes? Je le voyais bien, parbleu!...

Il y eut un moment de silence et de gêne. M. Pilois, le nez en l'air, regardait dans son figuier comme pour y chercher les figues qui n'y étaient pas. L'homme aux gants tirait toujours sur ses boutonnères... A la fin pourtant il se décida à parler; mais sans lâcher son bouton, n'ayez pas peur.

— Monsieur, me dit-il, je suis depuis vingt ans médecin de l'hôtel Pilois, et j'ose affirmer...

Je ne le laissai pas achever sa phrase. Ce mot de médecin m'avait tout appris. « Vous venez pour mon frère? lui demandai-je en tremblant... Il est bien malade, n'est-ce pas? »

Je ne crois pas que ce médecin fût un méchant homme, mais à ce moment-là, c'étaient ses gants surtout qui le préoccupaient, et sans songer qu'il parlait à l'enfant de Jacques, sans essayer d'amortir le coup, il me répondit brutalement : « S'il est malade, je crois bien... Il ne passera pas la nuit. »

Ce fut bien asséné, je vous en réponds. La maison, le jardin, M. Pilois, le médecin, je vis tout tourner. Je fus obligé de m'appuyer contre le figuier... Il avait le poignet rude, le docteur de l'hôtel Pilois!... Du reste, il ne s'aperçut de rien et continua avec le plus grand calme, sans cesser de boutonner ses gants : « C'est un cas foudroyant de phthisie galopante... Il n'y a rien à faire, du moins rien de sérieux... D'ailleurs on m'a prévenu beaucoup trop tard, comme toujours.

— Ce n'est pas ma faute, docteur, fit le bon M. Pilois qui persistait à chercher des figues avec la plus grande attention, un moyen comme un autre de cacher ses larmes, ce n'est pas ma faute. Je savais depuis longtemps qu'il était malade, ce pauvre M. Eyssette, et je lui ai souvent conseillé de faire venir quelqu'un; mais il ne voulait jamais. Bien sûr qu'il avait peur d'effrayer son frère... C'était si uni, voyez-vous, ces enfants-là!

Un sanglot désespéré me jaillit du fond des entrailles.

— Allons, mon garçon, du courage! me dit l'homme aux gants d'un air de bonté... Qui sait? la science a prononcé son dernier mot, mais la nature pas encore... Je reviendrai demain matin

Là-dessus, il fit une pirouette et s'éloigna avec un soupir de satisfaction : il venait d'en boutonner un!

Je restai encore un moment dehors pour essayer mes yeux et me calmer un peu; puis faisant appel à tout mon courage, j'entrai dans notre chambre d'un air délibéré.

Ce que je vis, en ouvrant la porte, me terrifia. Jacques, pour me laisser le lit sans doute, s'était fait mettre un matelas sur le canapé, et c'est là que je le trouvai, pâle, horriblement pâle, tout à fait semblable au Jacques de mon rêve...

Ma première idée fut de me jeter sur lui, de le prendre dans mes bras, de le porter sur son lit, n'importe où; mais de l'enlever de là, mon Dieu! de l'enlever de là; puis tout de suite je fis cette réflexion : « Tu ne pourras pas, il est trop grand! » Et alors de voir ma mère Jacques étendu sans rémission à cette place où le rêve avait dit qu'il devait mourir, mon courage m'abandonna; ce masque de gaieté contrainte qu'on se colle au visage pour rassurer les moribonds, ne put pas tenir sur mes joues, et je vins tomber à genoux près du canapé, en versant un torrent de larmes.

Jacques se tourna vers moi, péniblement.

— C'est toi, Daniel... Tu as rencontré le médecin, n'est-ce pas? Je lui avais pourtant bien recommandé de ne pas t'effrayer, à ce gros-là. Mais je vois à ton air qu'il n'en a rien fait et que tu sais tout... Donne-moi ta main, frérot... Qui diable se serait douté d'une chose pareille? Il y a des gens qui vont à Nice pour guérir leur maladie de poitrine; moi, je suis allé en chercher une. C'est tout à fait original... Ah! tu sais, si tu te désolés, tu vas m'enlever tout mon courage; je ne suis déjà pas si vaillant... Ce matin, après ton départ, j'ai compris que cela se gâtait. J'ai envoyé chercher le curé de Saint-Pierre; il est venu me voir et reviendra tout

à l'heure m'apporter les sacrements... Cela fera plaisir à notre mère, tu comprends... C'est un bon homme, ce curé... Il s'appelle comme ton ami, ton ami du collège de Sarlande.

Il n'en put pas dire plus long et se renversa sur l'oreiller, en fermant les yeux. Je crus qu'il allait mourir, et je me mis à crier bien fort : « Jacques! Jacques! mon ami!... » De la main, sans parler, il me fit : « Chut! chut! » à plusieurs reprises.

A ce moment, la porte s'ouvrit. M. Pilois entra dans la chambre, suivi d'un gros homme qui roula comme une boule vers le canapé, en criant : « Qu'est-ce que j'apprends, monsieur Jacques?... C'est bien le cas de le dire... »

— Bonjour, Pierrotte, dit Jacques en rouvrant les yeux; bonjour, mon vieil ami. J'étais bien sûr que vous viendriez au premier signe... Laisse-le mettre là, Daniel : nous avons à causer tous les deux.

Pierrotte pencha sa grosse tête jusqu'aux lèvres pâles du moribond, et ils restèrent ainsi un long moment à s'entretenir à voix basse... Moi, je regardais, immobile au milieu de la chambre. J'avais encore mes livres sous le bras. M. Pilois me les enleva doucement, en me disant quelque chose que je n'entendis pas; puis il alla allumer les bougies et mettre sur la table une grande serviette blanche. En moi-même je me disais : « Pourquoi met-il le couvert?... Est-ce que nous allons dîner?... mais je n'ai pas faim! »

La nuit tombait. Dehors, dans le jardin, des per-

sonnes de l'hôtel se faisaient des signes en regardant nos fenêtres. Jacques et Pierrotte causaient toujours. De temps en temps, j'entendais le Cévenot dire avec sa grosse voix pleine de larmes : « Oui, monsieur Jacques... Oui, monsieur Jacques... » Mais je n'osais pas m'approcher... A la fin pourtant, Jacques m'appela et me fit mettre à son chevet, à côté de Pierrotte :

— Daniel, mon chéri, me dit-il après une longue pause, je suis bien triste d'être obligé de te quitter; mais une chose me console : je ne te laisse pas seul dans la vie... Il te restera Pierrotte, le bon Pierrotte qui te pardonne et s'engage à me remplacer près de toi...

— Oh! oui, monsieur Jacques, je m'engage... c'est bien le cas de le dire... je m'engage...

— Vois-tu, mon pauvre petit, continua la mère Jacques, jamais à toi seul tu ne parviendrais à reconstruire le foyer... Ce n'est pas pour te faire de la peine, mais tu es un mauvais constructeur de foyer... Seulement, je crois qu'aidé de Pierrotte tu parviendras à réaliser notre beau rêve... Je ne te demande pas d'essayer de devenir un homme; je pense, comme l'abbé Germane, que tu seras un enfant toute ta vie. Mais je te supplie d'être toujours un bon enfant, un brave enfant, et surtout .. Approche un peu que je te dise ça dans l'oreille... et surtout de ne pas faire pleurer les yeux noirs.

Ici mon pauvre bien-aimé se reposa encore un moment; puis il reprit :

— Quand tout sera fini, tu écriras à papa et à

maman. Seulement il faudra leur apprendre la chose par morceaux... En une seule fois, cela leur ferait trop de mal... Comprends-tu, maintenant, pourquoi je n'ai pas fait venir madame Eyssette ? je ne voulais pas qu'elle fût là. Ce sont de trop mauvais moments pour les mères...

Il s'interrompit et regarda du côté de la porte :

— Voilà le bon Dieu ! dit-il en souriant. Et il nous fit signe de nous écarter.

C'était le viatique qu'on apportait. Sur la nappe blanche, au milieu des cierges, l'hostie et les saintes huiles prirent place. Après quoi le prêtre s'approcha du lit, et la cérémonie commença...

Quand ce fut fini — oh ! que le temps me sembla long ! — quand ce fut fini, Jacques m'appela doucement près de lui :

« Embrasse-moi, » me dit-il ; et sa voix était si faible qu'il avait l'air de me parler de loin... Il devait être loin en effet, depuis tantôt douze heures que l'horrible phthisie galopante l'avait jeté sur son dos maigre et l'emportait vers la mort au triple galop !...

Alors, en m'approchant pour l'embrasser, ma main rencontra sa main, sa chère main toute moite des sueurs de l'agonie. Je m'en emparai et je ne la quittai plus... Nous restâmes ainsi, je ne sais combien de temps ; peut-être une heure, peut-être une éternité, je ne sais pas du tout... Il ne me voyait plus, il ne me parlait plus. Seulement, à plusieurs fois, sa main remua dans la mienne comme pour me dire : « Je sens que tu es là. » Soudain un long

soubresaut agita son pauvre corps des pieds à la tête. Je vis ses yeux s'ouvrir et regarder autour d'eux pour chercher quelqu'un ; et, comme je me penchais sur lui, je l'entendis dire deux fois très-doucement : « Jacques, tu es un âne... Jacques, tu es un âne !... » puis rien... Il était mort...

... Oh ! le rêve !...

Il fit grand vent cette nuit-là. Décembre envoyait des poignées de grésil contre les vitres : Sur la table, au bout de la chambre, un christ d'argent flambait entre deux bougies. A genoux devant le christ, un prêtre que je ne connaissais pas priait d'une voix forte, dans le bruit du vent... Moi, je ne priais pas ; je ne pleurais pas non plus... Je n'avais qu'une idée, une idée fixe, c'était de réchauffer la main de mon bien-aimé que je tenais étroitement serrée dans les miennes. Hélas ! plus le matin approchait, plus cette main devenait lourde et de glace...

Tout à coup le prêtre qui récitait du latin là-bas devant le christ, se leva et vint me frapper sur l'épaule.

— Essaie de prier, me dit-il... Cela te fera du bien.

Alors seulement je le reconnus... C'était mon vieil ami du collège de Sarlande, l'abbé Germane lui-même avec sa belle figure mutilée et son air de dragon en soutane... La souffrance m'avait tellement anéanti que je ne fus pas étonné de le voir là. Cela me parut tout simple... Mais comme le lecteur n'aurait pas les mêmes raisons que moi pour trouver cette apparition naturelle, je crois devoir

lui expliquer comment le professeur de Sarlande était venu dans cette chambre de mort.

On se souvient peut-être que, le jour où le petit Chose quittait le collège, l'abbé Germane lui avait dit : « J'ai bien un frère à Paris, un brave homme de prêtre... mais bast ! A quoi bon te donner son adresse?... Je suis sûr que tu n'irais pas. » Voyez un peu la destinée. Ce frère de l'abbé était curé de l'église de Saint-Pierre à Montmartre, et c'est lui que la pauvre mère Jacques avait appelé à son lit de mort. Juste à ce moment il se trouvait que l'abbé Germane était de passage à Paris et logeait au presbytère... Le soir du 4 décembre, son frère lui dit en rentrant :

— Je viens de porter l'extrême-onction à un malheureux enfant qui meurt tout près d'ici. Il faudra prier pour lui, l'abbé.

L'abbé répondit : — J'y penserai demain, en disant ma messe. Comment s'appelle-t-il?...

— Attends... c'est un nom du Midi, assez difficile à retenir... Jacques Eysset... Oui, c'est cela, Jacques Eyssette... Jacob Eysseta...

Ce nom d'Eyssette rappela à l'abbé certain petit pion de sa connaissance; et sans perdre une minute il courut à l'hôtel Pilois... En entrant, il m'aperçut debout, cramponné à la main de Jacques. Il ne voulut pas déranger ma douleur et renvoya tout le monde en disant qu'il veillerait avec moi; puis il s'agenouilla, et ce ne fut que fort avant dans la nuit qu'effrayé de mon silence et de mon immobilité, il me frappa sur l'épaule et se fit connaître...

A partir de ce moment, je ne sais plus bien ce qui se passa. La fin de cette nuit terrible, le jour qui la suivit, le lendemain de ce jour et beaucoup d'autres lendemains encore ne m'ont laissé que de vagues souvenirs confus. Il y a là un grand trou dans ma mémoire. Pourtant je me souviens, — mais vaguement, comme de choses arrivées il y a des siècles, — d'une longue marche interminable dans la boue de Paris, derrière une voiture noire. Je me vois allant tête nue, entre Pierrotte et l'abbé Germane. Une pluie froide mêlée de grésil nous fouette le visage. Pierrotte a un grand parapluie; mais il le tient si mal, et la pluie tombe si dru que la soutane de l'abbé ruisselle, toute luisante... Il pleut ! il pleut ! oh ! comme il pleut !

Près de nous, à côté de la voiture, marche un long monsieur tout en noir, qui porte une baguette d'ébène. Celui-là, c'est le maître des cérémonies, une sorte de chambellan de la mort. Comme tous les chambellans, il a le manteau de soie, l'épée, la culotte courte et le claque... Est-ce une hallucination de mon cerveau?... Je trouve que cet homme bizarre ressemble à M. Viot, le surveillant général du collège de Sarlande. Il est long comme lui, tient comme lui sa tête penchée sur l'épaule, et chaque fois qu'il me regarde, il a ce même sourire faux et glacial qui courait sur les lèvres du terrible porte-clefs. Ce n'est pas M. Viot, mais c'est peut-être son ombre...

La voiture noire avance toujours, mais si lentement, si lentement... Il me semble que nous n'ar-

riverons jamais... Enfin, nous voici dans un jardin triste, plein d'une boue jaunâtre où l'on enfonce jusqu'aux chevilles. Nous nous arrêtons au bord d'un grand trou. Des hommes en manteaux courts apportent une grande boîte très-lourde qu'il faut descendre là-dedans. L'opération est difficile. Les cordes, toutes roides de pluie, ne glissent pas. J'entends un des hommes qui crie : « Les pieds en avant ! les pieds en avant !... » En face de moi, de l'autre côté du trou, l'ombre de M. Viot, la tête penchée sur l'épaule, continue à me sourire doucement. Longue, mince, étranglée dans ses habits de deuil, elle se détache sur le gris du ciel comme une grande sauterelle noire, toute mouillée...

Maintenant je suis seul avec Pierrotte... Nous descendons le faubourg Montmartre... Pierrotte cherche une voiture, mais il n'en trouve pas... Je marche à côté de lui, mon chapeau à la main ; il me semble que je suis toujours derrière le corbillard... Tout le long du faubourg, les gens se retournent pour voir ce gros homme qui pleure en appelant des fiacres, et cet enfant qui va tête nue sous une pluie battante ..

Nous allons, nous allons toujours. Et je suis las, et ma tête est lourde... Enfin voici le passage du Saumon, l'ancienne maison Lalouette avec ses contrevents peints, ruisselants d'eau verte... Sans entrer dans la boutique, nous montons chez Pierrotte... Au premier étage, les forces me manquent. Je m'assieds sur une marche. Impossible d'aller plus loin ; ma tête pèse trop... Alors Pierrotte me

prend dans ses bras ; et tandis qu'il me monte chez lui, aux trois quarts mort et grelottant de fièvre, j'entends le grésil qui peule sur la vitrine du passage et l'eau des gouttières qui tombe à grand bruit dans la cour... Il pleut ! il pleut ! oh ! comme il pleut !

Le petit Chose est malade; le petit Chose va mourir... Devant le passage du Saumon, une large litière de paille qu'on renouvelle tous les deux jours fait dire aux gens de la rue: « Il y a là-haut quelque vieux richard en train de mourir... » Ce n'est pas un vieux richard qui va mourir; c'est le petit Chose... Tous les médecins l'ont condamné. Deux fièvres typhoïdes en deux ans, c'est beaucoup trop pour ce cervelet d'oiseau-mouche! Allons! vite, attalez la voiture noire! Que la grande saute-elle prépare sa baguette d'ébène et son sourire désolé! Le petit Chose est malade; le petit Chose va mourir.

Il faut voir quelle consternation dans l'ancienne maison Lalouette! Pierrotte ne dort plus; les yeux noirs se désespèrent. La dame de grand mérite feuillette son Raspail avec frénésie, en suppliant le bienheureux saint Camphre de faire un nouveau

miracle en faveur du cher malade... Le salon jonquille est condamné, le piano mort, la flûte enclouée. Mais le plus navrant de tout, oh! le plus navrant, c'est une petite robe noire assise dans un coin de la maison, et tricotant du matin au soir sans rien dire, avec de grosses larmes qui lui coulent.

Or, tandis que l'ancienne maison Lalouette se lamente ainsi nuit et jour, le petit Chose est bien tranquillement couché dans un grand lit de plume, sans se douter des pleurs qu'il fait répandre autour de lui. Il a les yeux ouverts, mais il ne voit rien; les objets ne vont pas jusqu'à son âme. Il n'entend rien non plus, rien qu'un bourdonnement sourd, un roulement confus, comme s'il avait pour oreilles deux coquilles marines, de ces grosses coquilles à lèvres roses où l'on entend ronfler la mer. Il ne parle pas, il ne pense pas: vous diriez une fleur malade... Pourvu qu'on lui tienne une compresse d'eau fraîche sur la tête et un morceau de glace dans la bouche, c'est tout ce qu'il demande. Quand la glace est fondue, quand la compresse s'est desséchée au feu de son crâne, il pousse un grognement: c'est toute sa conversation...

Plusieurs jours se passent ainsi — jours sans heures, jours de chaos; puis subitement, un beau matin, le petit Chose éprouve une sensation singulière. Il lui semble qu'on vient de le tirer du fond de la mer. Ses yeux voient, ses oreilles entendent. Il respire; il reprend pied... La machine à penser, qui dormait dans un coin du cerveau avec ses

ouages fins comme des cheveux de fée, se réveille et se met en branle; d'abord lentement, puis un peu plus vite, puis avec une rapidité folle — Tic! tic! tic! — à croire que tout va casser. On sent que cette jolie machine n'est pas faite pour dormir et qu'elle veut réparer le temps perdu... Tic! tic! tic... Les idées se croisent, s'enchevêtrent comme des fils de soie : « Où suis-je? mon Dieu!... Qu'est-ce que c'est que ce grand lit?... Et ces trois dames, là-bas près de la fenêtre, qu'est-ce qu'elles font?... Cette petite robe noire qui me tourne le dos, est-ce que je ne la connais pas?... On dirait que... »

Et pour mieux regarder cette robe noire qu'il croit reconnaître, péniblement le petit Chose se soulève sur son coude et se penche hors du lit, puis tout de suite se jette en arrière, épouvanté... Là, devant lui, au milieu de la chambre, il vient d'apercevoir une armoire, une grosse armoire en noyer avec de vieilles ferrures qui grimpent sur le devant. Cette armoire, il la reconnaît; il l'a vue déjà dans un rêve, dans un horrible rêve... Tic! tic! tic! La machine à penser va comme le vent.. Oh! maintenant le petit Chose se rappelle. L'hôtel Pilois, la mort de Jacques, l'enterrement, l'arrivée chez Pierrotte dans la pluie, il revoit tout, il se souvient de tout. Hélas! en renaissant à la vie, le malheureux enfant vient de renaître à la douleur; et sa première parole est un gémissent...

A ce gémissent, les trois femmes qui travaillent là-bas près de la fenêtre, ont tressailli. Une

d'elles, la plus jeune, se lève en criant : « De la glace! de la glace! » Et vite elle court à la cheminée prendre un morceau de glace qu'elle vient présenter au petit Chose; mais le petit Chose n'en veut pas... Doucement il repousse la main qui cherche ses lèvres; — c'est une main bien fine pour une main de garde-malade! — Et tout bas, d'une voix qui tremble, il dit :

— Bonjour, Camille...

Camille Pierrotte est si surprise d'entendre parler le moribond, qu'elle reste là tout interdite, le bras tendu, la main ouverte, avec son morceau de glace claire qui tremble au bout de ses doigts roses.

— Bonjour, Camille, reprend le petit Chose. Oh! je vous reconnais bien, allez!... J'ai toute ma tête maintenant... Et vous? est-ce que vous me voyez?... Est-ce que vous pouvez me voir?

Camille Pierrotte ouvre de grands yeux :

— Si je vous vois, Daniel!... Je crois bien que je vous vois!...

Alors, de penser que l'armoire a menti, que Camille Pierrotte n'est pas aveugle, que le rêve, l'horrible rêve ne sera pas vrai jusqu'au bout, le petit Chose reprend courage et se hasarde à faire d'autres questions :

— J'ai été bien malade, n'est-ce pas, Camille?

— Oh! oui, Daniel, bien malade...

— Est-ce que je suis couché depuis longtemps?...

— Il y aura demain trois semaines...

— Miséricorde! trois semaines!... Déjà trois semaines que ma pauvre mère Jacques...

Il n'achève pas sa phrase, et cache sa tête dans l'oreiller en sanglotant.

... A ce moment, Pierrotte entre dans la chambre; il amène un nouveau médecin. (Pour peu que la maladie continue, toute l'Académie de médecine y passera.) Celui-ci est l'illustre docteur *Broum-Broum*, un gaillard qui va vite en besogne et ne s'amuse pas à boutonner ses gants au chevet des malades. Il s'approche du petit Chose, lui tâte le pouls, lui regarde les yeux et la langue, puis se tournant vers Pierrotte :

— Qu'est-ce que vous me chantiez donc?... Mais il est guéri, ce garçon-là!...

— Guéri! fait le bon Pierrotte en joignant les mains.

— Si bien guéri que vous allez me jeter tout de suite cette glace par la fenêtre et donner à votre malade une aile de poulet aspergée de Saint-Émilion... Allons! ne vous désolez plus, ma petite demoiselle; dans huit jours ce jeune trompe-la-mort sera sur pied, c'est moi qui vous en réponds... D'ici là, gardez-le bien tranquille dans son lit, évitez-lui toute émotion, toute secousse; c'est le point essentiel... Pour le reste, laissons faire la nature; elle s'entend à soigner mieux que vous et moi...

Ayant ainsi parlé, l'illustre docteur *Broum-Broum* donne une chiquenaude au jeune trompe-la-mort, un sourire à mademoiselle Camille et s'éloigne lestement, escorté du bon Pierrotte qui pleure de joie et répète tout le temps : « Ah ! mon-

sieur le docteur, c'est bien le cas de le dire... c'est bien le cas de le dire... »

Derrière eux, Camille veut faire dormir le malade; mais il s'y refuse avec énergie :

— Ne vous en allez pas, Camille, je vous en prie... Ne me laissez pas seul... Comment voulez-vous que je dorme avec le gros chagrin que j'ai ?

— Si, Daniel, il le faut... Il faut que vous dormiez... Vous avez besoin de repos; le médecin l'a dit... Voyons, soyez raisonnable, fermez les yeux, et ne pensez à rien... Tantôt je viendrai vous voir encore; et, si vous avez dormi, je resterai bien longtemps.

— Je dors... je dors... dit le petit Chose en fermant les yeux. Puis se ravisant : — Encore un mot, Camille... Quelle est donc cette petite robe noire que j'ai aperçue ici tout à l'heure ?

— Une robe noire!...

— Mais oui, vous savez bien, cette petite robe noire qui travaillait là-bas avec vous près de la fenêtre... Maintenant, elle n'y est plus... Mais tout à l'heure je l'ai vue, j'en suis sûr...

— Oh ! non, Daniel, vous vous trompez... J'ai travaillé ici toute la matinée avec madame Tribou, votre vieille amie madame Tribou, vous savez, celle que vous appeliez la dame de grand mérite; mais madame Tribou n'est pas en noir... Elle a toujours sa même robe verte... Non ! sûrement, il n'y a pas de robe noire dans la maison... Vous avez dû rêver cela... Allons ! Je m'en vais... Dormez bien...

Là-dessus, Camille Pierrotte s'encourt vite, toute confuse et le feu aux joues, comme si elle venait de mentir.

Le petit Chose reste seul; mais il n'en dort pas mieux. La machine aux fins rouages fait le diable dans sa cervelle. Les fils de soie se croisent, s'enchevêtrent... Il pense à son bien-aimé qui dort dans l'herbe de Montmartre; il pense aux yeux noirs aussi, à ces belles lumières sombres que la Providence semblait avoir allumées exprès pour lui, et qui maintenant...

Ici la porte de la chambre s'entr'ouvre doucement, doucement, comme si quelqu'un voulait entrer; mais presque aussitôt on entend Camille Pierrotte dire à voix basse :

— N'y allez pas... L'émotion va le tuer, s'il se réveille...

Et voilà la porte qui se referme doucement, doucement, comme elle s'était ouverte. Par malheur un pan de robe noire se trouve pris dans la rainure; et ce pan de robe qui passe, de son lit le petit Chose l'aperçoit...

Du coup son cœur bondit; ses yeux s'allument, et, se dressant sur son coude, il se met à crier bien fort : « Mère ! mère ! pourquoi ne venez-vous pas m'embrasser ?... »

Aussitôt la porte s'ouvre. La petite robe noire, — qui n'y peut plus tenir, — se précipite dans la chambre; mais au lieu d'aller vers le lit, elle va droit à l'autre bout de la pièce, les bras ouverts, en appelant :

— Daniel ! Daniel !

— Par ici, mère... crie le petit Chose, qui lui tend les bras en riant... Par ici; vous ne me voyez donc pas !...

Et alors madame Eyssette, à demi tournée vers le lit, tâtonnant dans l'air autour d'elle avec ses mains qui tremblent, répond d'une voix navrante :

— Hélas ! non, mon cher trésor, je ne vous vois pas... Jamais plus je ne vous verrai... Je suis aveugle !

En entendant cela, le petit Chose pousse un grand cri et tombe à la renverse sur son oreiller...

Certes, qu'après vingt ans de misères et de souffrances, deux enfants morts, son foyer détruit, son mari loin d'elle, la pauvre mère Eyssette ait ses yeux divins tout brûlés par les larmes comme les voilà, il n'y a rien là-dedans de bien extraordinaire... Mais pour le petit Chose, quelle effroyable coïncidence avec son rêve ! Quel dernier coup terrible la destinée lui tenait en réserve ! Est-ce qu'il ne va pas en mourir de celui-là ?...

Eh bien ! non... le petit Chose ne mourra pas. Il ne faut pas qu'il meure. Derrière lui, que deviendrait la pauvre mère aveugle ? Où trouverait-elle des larmes pour pleurer ce troisième fils ? Que deviendrait le père Eyssette, cette victime de l'honneur commercial, ce Juif-Errant de la viticulture, qui n'a pas même le temps de venir embrasser son enfant malade, ni de porter une fleur à son enfant mort ? Qui reconstruirait le foyer, ce beau foyer de famille où les deux vieux viendront un jour chauffer

leurs pauvres mains glacées?... Non! non! le petit Chose ne veut pas mourir. Il se cramponne à la vie, au contraire, et de toutes ses forces... On lui a dit que, pour guérir plus vite, il ne fallait pas penser, — il ne pense pas; qu'il ne fallait pas parler, — il ne parle pas; qu'il ne fallait pas pleurer, — il ne pleure pas... C'est plaisir de le voir dans son lit, l'air paisible, les yeux ouverts, jouant pour se distraire avec les glands de l'édredon. Une vraie convalescence de chanoine...

Autour de lui toute la maison Lalouette s'empresse silencieuse. Madame Eyssette passe ses journées aux pieds du lit, avec son tricot; la chère aveugle a tellement l'habitude des longues aiguilles qu'elle tricote aussi bien que du temps de ses yeux. La dame de grand mérite est là, elle aussi; puis à tout moment on voit paraître à la porte la bonne figure de Pierrotte. Il n'y a pas jusqu'au joueur de flûte qui ne monte prendre des nouvelles quatre ou cinq fois dans le jour. Seulement, il faut bien le dire, celui-là ne vient pas pour le malade; c'est la dame de grand mérite qui l'attire surtout... Depuis que Camille Pierrotte lui a formellement déclaré qu'elle ne voulait ni de lui ni de sa flûte, le fougueux instrumentiste s'est rabattu sur la veuve Tribou, qui, pour être moins riche et moins jolie que la fille du Cévenol, n'est pas cependant tout à fait dépourvue de charmes ni d'économies. Avec cette romanesque matrone, l'homme-flûte n'a pas perdu son temps; à la troisième séance, il y avait déjà du mariage dans l'air, et l'on parlait vague-

ment de monter une herboristerie rue des Lombards, avec les économies de la dame. C'est pour ne pas laisser dormir ces beaux projets, que le jeune virtuose vient si souvent prendre des nouvelles.

Et mademoiselle Pierrotte? On n'en parle pas? Est-ce qu'elle ne serait plus dans la maison?... Si, toujours; seulement, depuis que le malade est hors de danger, elle n'entre presque jamais dans sa chambre. Quand elle y vient, c'est en passant, pour prendre l'aveugle et la mener à table; mais le petit Chose, jamais un mot... Ah! qu'il est loin le temps de la rose rouge, le temps où pour dire: « Je vous aime, » les yeux noirs s'ouvraient comme deux fleurs de velours! Dans son lit, le malade soupire, en pensant à ces bonheurs envolés. Il voit bien qu'on ne l'aime plus, qu'on le fuit, qu'il fait horreur; mais c'est lui qui l'a voulu. Il n'a pas le droit de se plaindre. Et pourtant c'eût été si bon, au milieu de tant de deuils et de tristesses, d'avoir un peu d'amour pour se chauffer le cœur: c'eût été si bon de pleurer sur une épaule amie!... « Enfin!... le mal est fait, se dit le pauvre enfant, n'y songeons plus, et trêve aux rêvasseries. Pour moi, il ne s'agit plus d'être heureux dans la vie; il s'agit de faire mon devoir... Demain, je parlerai à Pierrotte. »

En effet, le lendemain, à l'heure où le Cévenol traverse la chambre à pas de loup pour descendre au magasin, le petit Chose, qui est là depuis l'aube à guetter derrière ses rideaux, appelle doucement: « Monsieur Pierrotte! monsieur Pierrotte! »

Pierrotte s'approche du lit; et alors le maiaade, très-ému, sans lever les yeux :

« Voici que je m'en vais sur ma guérison, mon bon monsieur Pierrotte, et j'ai besoin de causer sérieusement avec vous. Je ne veux pas vous remercier de ce que vous faites pour ma mère et pour moi... »

Vive interruption du Cévenol : « Pas un mot là-dessus, monsieur Daniel; tout ce que je fais, je devais le faire. C'était convenu avec M. Jacques.

— Oui, je sais, Pierrotte, je sais qu'à tout ce qu'on veut vous dire sur ce chapitre vous faites toujours la même réponse... Aussi n'est-ce pas de cela que je vais vous parler. Au contraire, si je vous appelle, c'est pour vous demander un service. Votre commis va vous quitter bientôt; voulez-vous me prendre à sa place? Oh! je vous en prie, Pierrotte, écoutez-moi jusqu'au bout; ne me dites pas non, sans m'avoir écouté jusqu'au bout... Je le sais, après ma lâche conduite, je n'ai plus le droit de vivre au milieu de vous. Il y a dans la maison quelqu'un que ma présence fait souffrir, quelqu'un à qui ma vue est odieuse, et ce n'est que justice!... Mais si je m'arrange pour qu'on ne me voie jamais, si je m'engage à ne jamais monter ici, si je reste toujours au magasin, si je suis de votre maison sans en être, comme les gros chiens de basse-cour qui n'entrent jamais dans les appartements, est-ce qu'à ces conditions-là vous ne pourriez pas m'accepter?

Pierrotte a bonne envie de prendre dans ses grosses mains la tête frisée du petit Chose et de

l'embrasser bien fort; mais il se contient et répond tranquillement :

— Dame! écoutez, monsieur Daniel, avant de rien dire, j'ai besoin de consulter la petite... Moi, votre proposition me convient assez; mais je ne sais pas si la petite... Du reste, nous allons voir. Elle doit être levée... Camille! Camille!

Camille Pierrotte, matinale comme une abeille, est en train d'arroser son rosier rouge sur la cheminée du salon. Elle arrive en peignoir du matin, les cheveux relevés à la chinoise, fraîche, gaie, sentant les fleurs.

— Tiens! petite, lui dit le Cévenol, voilà M. Daniel qui demande à entrer chez nous pour remplacer le commis... Seulement, comme il pense que sa présence ici te serait trop pénible...

— Trop pénible! interrompt Camille Pierrotte en changeant de couleur.

Elle n'en dit pas plus long, mais les yeux noirs acnévent sa phrase. Oui, les yeux noirs eux-mêmes se montrent devant le petit Chose, profonds comme la nuit, lumineux comme les étoiles et criant : « Amour! amour! » avec tant de passion et de flamme que le pauvre malade en a le cœur incendié.

Alors Pierrotte dit en riant sous cape

— Dame! expliquez-vous tous les deux... Il y a quelque malentendu là-dessous.

Et il s'en va tambouriner une bourrée cévenole sur les vitres; puis quand il croit que les enfants se sont suffisamment expliqués, — oh! mon Dieu!

c'est à peine s'ils ont eu le temps de se dire trois paroles! — il s'approche d'eux et les regarde :

— Eh bien?

— Ah! Pierrotte, dit le petit Chose en lui tendant les mains, elle est aussi bonne que vous... elle m'a tout pardonné!

A partir de ce moment, la convalescence du malade marche avec des bottes de sept lieues... Je crois bien! les yeux noirs ne bougent plus de la chambre. On passe les journées à faire des projets d'avenir. On parle de mariage, de foyer à reconstruire. On parle aussi de la chère mère Jacques, et son nom fait encore verser de belles larmes. Mais c'est égal! il y a de l'amour dans l'ancienne maison Lalouette. Cela se sent. Et si quelqu'un s'étonne que l'amour puisse fleurir ainsi dans le deuil et dans les larmes, je lui dirai d'aller voir aux cimetières toutes ces jolies fleurettes qui poussent entre les fentes des tombeaux.

D'ailleurs, n'allez pas croire que la passion fasse oublier son devoir au petit Chose. Pour si bien qu'il soit dans son grand lit, entre madame Eyssette et les yeux noirs, il a hâte d'être guéri, de se lever, de descendre au magasin. Non certes que la porcelaine le tente beaucoup; mais il languit de commencer cette vie de dévouement et de travail dont la mère Jacques lui a donné l'exemple. Après tout, il vaut encore mieux vendre des assiettes dans un passage, comme disait la tragédienne Irma, que balayer l'institution Ouly ou se faire siffler à Montparnasse. Quant à la Muse, on n'en parle plus.

Daniel Eyssette aime toujours les vers, mais plus les siens; et le jour où l'imprimeur, fatigué de garder chez lui les neuf cent quatre-vingt-dix-neuf volumes de *la Comédie pastorale*, les renvoie au passage du Saumon, le malheureux ancien poète a le courage de dire :

— Il faut brûler tout ça.

A quoi Pierrotte, plus avisé, répond :

— Brûler tout ça!... ma foi non!... j'aime bien mieux le garder au magasin. J'en trouverai l'emploi... C'est bien le cas de le dire... J'ai tout juste prochainement un envoi de coquetiers à faire à Madagascar. Il paraît que dans ce pays-là, depuis qu'on a vu la femme d'un missionnaire anglais manger des œufs à la coque, on ne veut plus manger les œufs autrement... Avec votre permission, monsieur Daniel, vos livres serviront à envelopper mes coquetiers.

Et en effet, quinze jours après, *la Comédie pastorale* se met en route pour le pays de l'illustre Rana-Volo. Puisse-t-elle y avoir plus de succès qu'à Paris!

... Et maintenant, lecteur, avant de clore cette histoire, je veux encore une fois t'introduire dans le salon jonquille. C'est par une après-midi de dimanche, un beau dimanche d'hiver, — froid sec et grand soleil. Toute la maison Lalouette rayonne. Le petit Chose est complètement guéri et vient de se lever pour la première fois. Le matin, en l'honneur de cet heureux événement, on a sacrifié à Esculape quelques douzaines d'huîtres, arrosées d'un

joli vin blanc de Touraine. Maintenant on est au salon, tous réunis. Il fait bon; la cheminée flambe. Sur les vitres chargées de givre, le soleil fait des paysages d'argent...

Devant la cheminée, le petit Chose, assis sur un tabouret aux pieds de la pauvre aveugle assoupie, cause à voix basse avec mademoiselle Pierrotte, cause à voix basse avec la petite rose rouge qu'elle a dans les cheveux. Cela se comprend, elle est si près du feu!... De temps en temps un grignotement de souris, — c'est la tête d'oiseau qui becquète dans un coin; ou bien un cri de détresse, — c'est la dame de grand mérite qui est en train de perdre au bezigue l'argent de l'herboristerie. Je vous prie de remarquer l'air triomphant de madame Lalouette qui gagne, et le sourire inquiet du joueur de flûte, — qui perd.

Et M. Pierrotte?... Oh! M. Pierrotte n'est pas loin... Il est là-bas, dans l'embrasure de la fenêtre, à demi caché par le grand rideau jonquille, et se livrant à une besogne silencieuse qui l'absorbe et le fait suer. Il a devant lui, sur un guéridon, des compas, des crayons, des règles, des équerres, de l'encre de Chine, des pinceaux, et enfin une longue pancarte de papier à dessin qu'il couvre de signes singuliers... L'ouvrage a l'air de lui plaire. Toutes les cinq minutes il relève la tête, la penche un peu de côté et sourit à son barbouillage d'un air de complaisance.

Quel est donc ce travail mystérieux?...

Attendez; nous allons le savoir... Pierrotte a

fini. Il sort de sa cachette, arrive doucement derrière Camille et le petit Chose; puis, tout à coup, leur étale sa grande pancarte sous les yeux en disant : « Tenez, les amoureux! que pensez-vous de ceci? »

Deux exclamations lui répondent : « Oh! papa... — Oh! monsieur Pierrotte! »

— Qu'est-ce qu'il y a?... Qu'est-ce que c'est?... demande la pauvre aveugle, réveillée en sursaut.

Et Pierrotte joyeusement :

— Ce que c'est, mademoiselle Eyssette?... C'est... c'est bien le cas de le dire... C'est un projet de la nouvelle enseigne que nous mettrons sur la boutique dans quelques mois... Allons! monsieur Daniel, lisez-nous ça tout haut pour qu'on juge un peu de l'effet.

Dans le fond de son cœur, le petit Chose donne une dernière larme à ses papillons bleus; et prenant la pancarte à deux mains, — voyons! sois homme, petit Chose! — il lit tout haut, d'une voix ferme, cette enseigne de boutique, où son avenir est écrit en lettres grosses d'un pied :



12494

415503

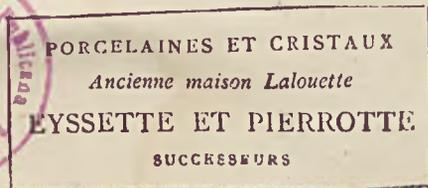


TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

I.	— La Fabrique	1
II.	— Les Babarottes	13
III.	— Il est mort! Priez pour lui	25
IV.	— Le Cahier rouge	32
V.	— Gagne ta vie	48
VI.	— Les Petits.	62
VII.	— Le Pion	75
VIII.	— Les Yeux noirs.	88
IX.	— L'Affaire Boucoyran	101
X.	— Les mauvais jours	113
XI.	— Mon bon ami le maître d'armes	119
XII.	— L'Anneau de fer	132
XIII.	— Les Clefs de M. Viot	147
XIV.	— L'Oncle Baptiste	153

DEUXIÈME PARTIE

I.	— Mes Caoutchoucs	157
II.	— De la part du Curé de Saint-Nizier	163
III.	— Ma mère Jacques	176

IV. — La Discussion du Budget	181
V. — Coucou-Blanc et la dame du premier	193
VI. — Le Roman de Pierrotte	204
VII. — La Rose rouge et les Yeux noirs.	222
VIII. — Une Lecture au passage du Saumon	235
IX. — Tu vendras de la porcelaine	253
X. — Irma Borel	269
XI. — Le Cœur de sucre.	280
XII. — Tolocotignanl.	299
XIII. — L'Enlèvement.	312
XIV. — Le Rêve	326
XV. —	340
XVI. — La fin du rêve	352

FIN DE LA TABLE

*Za uszkodzenie książki
odpowiedzialna na tej kartce
odpowiada czytelnik.*

